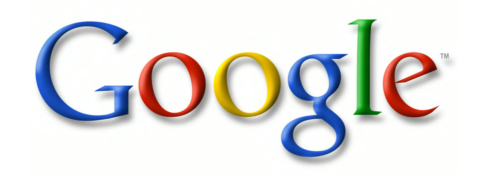


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

KD
56238
NEDL TRANSFER
HN 25CW 5
Digitized by Google

Gch 44.330.15
KD56238

Harvard College
Library



FROM THE FUND GIVEN BY
Stephen Salisbury
Class of 1817
OF WORCESTER, MASSACHUSETTS

For Greek and Latin Literature

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRES

D'HÉRODOTE

Digitized by Google

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

Digitized by Google

HISTOIRES

D'HÉRODOTE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR P. GIGUET

TROISIÈME ÉDITION

EX LIBRIS
ET AMICORUM

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1870

Digitized by Google

KD56238

Gh 44.330.15

HARVARD COLLEGE
JAN 6 1921
LIBRARY

SALISBURY FUND

Digitized by Google

INTRODUCTION.

On ne sait presque rien d'Hérodote. S'il ne s'efface pas, comme Homère, pour faire passer devant lui la Muse, s'il se nomme dès la première ligne, s'il apparaît par intervalles, il ne laisse percer nulle part le moindre sentiment de personnalité, et il n'a d'autre but que d'appuyer de son témoignage ce qu'il peut certifier pour l'avoir vu de ses yeux. Néanmoins, si peu qu'il se montre, il est tellement expansif qu'on le pénètre à fond et que l'on reconnaît sans peine l'exactitude de ses biographies.

Il est né à Halicarnasse, colonie dorienne de la Carie, capitale du petit royaume de ce nom; il le dit et le prouve: car il ne manque aucune occasion de rehausser le modeste éclat de sa ville natale. Au fort du récit de la grande journée de Salamine, dans cet émouvant tableau dont les principaux personnages sont Aristide, Thémistocle, Eurybiade, Adimante, Xerxès et les autres fils de Darius, il donne la place principale du premier plan à la reine Artémise.

Il avait quatre ans lors du retour en Asie de cette reine, que les louanges et les marques de faveur de Xerxès venaient d'illustrer, non moins que sa vaillance et la sagesse de ses conseils. Lyxès, père de l'historien, Panyasis, son oncle, poëte épique célèbre, figuraient au nombre des citoyens les plus considérables d'Halicarnasse. Il a donc été nourri dès l'enfance du souvenir glorieux des événements qui s'étaient accomplis, depuis Marathon jusqu'à Mycale, durant onze années.

On ne peut douter qu'adolescent encore, il ne se soit dévoué à en recueillir et à en publier l'histoire; il commence sa vie de bonne heure, et son plan de conduite n'est autre que le plan de l'ouvrage qu'il médite; jamais l'auteur et le livre ne se sont identifiés plus par-

Digitized by Google

faitement; rare et précieuse condition pour que l'un et l'autre portent le sceau de l'immortalité.

Après s'être proposé d'écrire la guerre médique, Hérodote conçoit le noble dessein d'examiner de quels peuples s'est composé le grand empire barbare, de remonter à l'origine de chacun d'eux, de les décrire tour à tour et de les suivre depuis les premiers temps jusqu'au moment où, confondus sous un seul maître, ils envahissent la Grèce.

Mais comment parler convenablement de nations si diverses? quelles sont les mœurs, les lois, les institutions qui les ont préparées à entrer en scène?

Il ne se contente pas d'entendre la renommée [1]; il veut, autant que possible, connaître les choses mêmes; il est jeune, il est riche, sa patrie est calme et florissante; il part, à vingt-trois ou vingt-quatre ans, et débute par être le plus sagace, le plus infatigable des voyageurs.

Partout il questionne modestement et permet à ses interlocuteurs, sans les contredire, de lui débiter résolûment leurs fables, dont il fait son profit. « Mon récit, dit-il, s'est complu dès le commencement dans les digressions. » Mot applicable à ses actes aussi bien qu'à ses écrits. En Égypte, tandis qu'il s'informe du culte d'Hercule, on lui assure qu'à Tyr il pourra trouver des éclaircissements qui lui manquent; soudain, il frète un navire et le voilà en Phénicie. Il reconnaît là qu'on lui en apprendra plus à Thase, près des côtes de l'Hellespont; il reprend la mer et tourne le cap vers cette antique colonie des Tyriens. De même, il vogue jusqu'en Colchide, afin d'examiner si le peuple de ces régions lointaines descend réellement de colons qu'y aurait laissés Sésostris.

Ces diversions qui, au gré d'inspirations soudaines, l'entraînent hors de son itinéraire, concordent avec un procédé de composition emprunté à Homère. Comme le père des poëtes, il sort fréquemment de son sujet et toujours à propos. A l'instant où la fatigue gagnerait le lecteur, il le repose par des épisodes constrastant avec le fond dont ils se détachent.

Au moyen de ces narrations incidentes, il fait marcher parallèlement les annales de la Grèce et celles des nations soumises finalement aux Perses, de telle sorte que, lorsque tout l'Orient s'ébranle pour englober les cités helléniques, on est parfaitement informé de la situation politique et morale, des ressources, de l'influence et de l'organisation de ces républiques si mobiles. On sait par quelles vicissitudes elles ont passé; on connaît les causes qui ont abaissé les unes et donné aux autres une vraie grandeur. On ne connaît pas moins ce que valent les

1. *Iliade*, II, 486.

Digitized by Google

millions d'hommes que le grand roi fait pousser, à coups de fouet, devant lui.

Hormis les Perses, esclaves eux-mêmes auxquels ils sont subordonnés, hormis les Mèdes et les Saces dont les chefs ont part aussi aux grands emplois de l'armée et de la flotte, ce n'est qu'une multitude affaissée sous le joug que les plus généreux ont tenté vainement de briser.

Toutes les colonies maritimes de l'Asie Mineure, l'île de Chypre, l'Égypte, les Babyloniens viennent d'être conquis pour la seconde fois et en frémissent encore. Les Saces, les Bactriens sont tout près de l'insubordination; les Phéniciens seuls ont jusque-là servi fidèlement, quoique suspects. Le reste ne compte ni par le nombre ni par la vaillance.

Aucune des nations sujettes, soit à terre, soit sur la flotte, n'est sous les ordres de ses chefs ou de ses rois. Ceux-ci n'ont place dans les rangs que comme otages, surveillés par un détachement de Perses, de Mèdes et de Saces. Ils obéissent comme le moindre de leurs soldats à un commandant suprême, de la famille royale. La crainte est le seul lien qui maintienne aggloméré ce troupeau, voué à des défaites qu'on aurait peine à croire, si l'historien ne les avait rendues croyables par la peinture pleine de vie de cette masse informe, monstrueuse, dénuée d'homogénéité, d'élan et d'âme.

Les Grecs eux-mêmes sont constamment en péril, faute de discipline et d'unité, mais ils y suppléent par la supériorité de l'armement et de la tactique, par l'amour de la liberté, par le dévouement et la bravoure individuelle.

Sept siècles s'étaient écoulés depuis qu'une circonstance fortuite les avait confédérés sous les Atrides, et avait porté contre l'Asie les forces des cités héroïques, conduites par des rejetons de Jupiter ou des autres dieux. Durant cette expédition dont le souvenir a été si merveilleusement éternisé par Homère, la subordination au roi des rois laissait encore à désirer. Le dernier des combattants discutait ses actes et ses ordres; il ne pouvait agir sur la multitude directement par le commandement bref et sans réplique des armées modernes; il était contraint de recourir, pour la passionner, à des moyens détournés, et de l'entraîner à exécuter ce qu'il avait résolu. D'ailleurs, les autres héros, ses égaux par la naissance et le rang, ne se faisaient pas faute de lui refuser concours et obéissance.

A l'époque des guerres médiques, le temps a sanctionné, sans la rendre plus compacte, la nationalité hellénique: car, si de grandes commotions ont déplacé ou affaibli les races dominantes, si des révolutions ont modifié le fonds commun d'idées et de croyances, il est

Digitized by Google

impossible de méconnaître le peuple de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On est loin de *l'âge héroïque*, mais on n'est pas encore arrivé à cet état dégagé du merveilleux que l'on peut appeler *âge des hommes*. Les cités principales ne sont plus achéennes, mais doriennes ou ioniennes; elles n'ont plus pour chefs des demi-dieux; toutefois, dans quelques-unes, telles que Sparte et Corinthe, les rois ou les oligarques se disent issus d'Hercule et de Jupiter. On n'est plus en communication perpétuelle avec l'Olympe, mais les dieux apparaissent encore aux humains; ils ont leur part dans l'action, et leurs fils, les héros homériques, les Tyndarides, les Éacides, interviennent au fort des batailles. On les invoque, on transporte avec les armées leurs statuettes, et il ne manque pas de témoins pour attester qu'eux-mêmes ont porté de grands coups de glaive.

Hors de la Grèce et du grand empire, il y a en Afrique des peuplades barbares, au milieu desquelles les Grecs ont fondé Cyrène, et les Phéniciens Carthage; il y a en Europe les Thraces et les Scythes, chez qui Darius a porté la guerre, et à l'occident les nations limitrophes des colonies helléniques ou carthaginoises.

Hérodote avait exploré ces contrées autant qu'il lui avait été possible, et quand il avait été forcé de s'en rapporter à autrui, il l'avait fait avec l'attention et le scrupule d'un écrivain digne d'écrire l'histoire.

Après avoir employé trois ou quatre ans à visiter la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte, la Cyrénaïque, une part de la Libye, la Palestine, l'Assyrie, la Colchide, les établissements des Grecs au midi des Scythes, la Thrace et la Macédoine, il revint en sa patrie.

Tout y était changé: Lygdamis, petit-fils d'Artémise, en était le tyran, et il régnait avec cruauté. Il avait fait périr le poëte Panyasis; aussi Hérodote eut hâte de quitter un séjour dangereux pour lui-même, et de se rendre à Samos où, tout en écrivant, en mettant en ordre ses matériaux, en étudiant le dialecte ionien, il fut l'âme d'un complot qui aboutit l'année suivante à la chute de Lygdamis.

Malgré ses efforts, il ne put faire d'Halicarnasse une démocratie; le tyran fut remplacé par des oligarques, et soit spontanément, pour ne point vivre sous un gouvernement auquel il s'était opposé, soit proscription tacite, il émigra en Grèce; il avait alors vingt-sept ans. C'est là que finit la partie certaine de sa biographie.

Douze ans plus tard, on le voit s'éloigner encore, passer la mer Ionienne, gagner la Grande-Grèce et se fixer à Thurium, l'ancienne Sybaris. A-t-il consacré ces douze années à la retraite et au travail? Les a-t-il au contraire employées (et cela est plus probable) à parcourir la Grèce, à étudier de plus près les cités et les personnages influents, à préparer peut-être et à attendre un retour de fortune qui le ramenât

Digitized by Google

dans Halicarnasse? Peu importe, son œuvre constate qu'il est resté fidèle à la cause qu'il avait vainement défendue, et qu'il a résidé surtout dans la région de l'art et du goût exquis.

Selon quelques-uns, il a dû être en rapport avec Périclès, Pindare et Sophocle, il a dû séjourner à Athènes et y perfectionner son talent où, dit-on, se reconnaît le cachet attique. Tout cela est fort plausible; mais lui-même n'a-t-il pas contribué à créer la forme attique?

De tels hommes sans doute empruntent au milieu où ils vivent, mais ils rendent plus qu'ils n'ont pris.

Est-il véritable qu'à peine arrivé en Grèce il ait fait lecture aux Grecs, assemblés aux jeux olympiques, du commencement et du plan de ses neuf livres?

Voici ce qu'en dit Lucien [1], et il est à propos de reproduire textuellement le passage où l'écrivain est parfaitement apprécié.

« Que ne puis-je imiter Hérodote, je ne dis pas en tout, ce serait trop désirer, mais que ne puis-je arriver à quelques-unes de ses perfections, par exemple aux grâces de son style, à l'harmonie de sa phrase, à la douceur suave et native de son dialecte ionien, à la richesse de ses idées, à cette réunion de mille beautés diverses qui font le désespoir de quiconque se flatte d'y atteindre! Quant à ce qu'il a fait pour ses écrits et pour se faire connaître promptement de tous les Grecs, il est plus facile à vous, à moi, ou à tout autre, de le prendre pour modèle. Lorsqu'il eut quitté sa patrie et qu'il fut venu de Carie en Grèce, il se demanda par quel moyen expéditif il pourrait se rendre illustre et célèbre, lui et ses écrits. Faire un grand circuit et lire successivement ses ouvrages chez les Athéniens, les Corinthiens, les Argiens et les Lacédémoniens, lui parut long et pénible et demander trop de temps: il résolut de brusquer la chose et de ne pas essayer d'acquérir une réputation pour ainsi dire éparse et fractionnée: il voulut, s'il était possible, se trouver au milieu de tous les Grecs réunis sur un seul point. Les grands jeux d'Olympie approchaient; Hérodote pensa que c'était justement l'occasion qu'il souhaitait si vivement. Aussi, quand il eut remarqué que l'assemblée était au complet, que de toutes parts étaient arrivés les hommes les plus éminents, il s'avança derrière le temple, se donna, non comme spectateur, mais comme un prétendant aux prix olympiques, lut son histoire, et charma tellement les auditeurs qu'ils donnèrent le nom d'une Muse à chacun des neuf livres. »

Que Lucien ait cru ou non l'anecdote, il n'est pas difficile de voir un peu de raillerie dans sa manière de la raconter. Quatre siècles après

1. *Hérodote* ou *Aétion*, tome I, page 335.

Digitized by Google

lui, Marcellin, biographe de Thucydide, l'a prise au sérieux, et a renchéri en mettant au nombre des spectateurs Thucydide, alors âgé de quinze ans, lequel aurait pleuré.

Il n'est guère possible qu'Hérodote en quittant Halicarnasse eût son ouvrage non pas achevé, mais même ébauché et divisé comme il l'a été finalement. Le récit de Lucien et de Marcellin est donc très-contestable. Mais au fond il y a peut-être quelque chose de vrai; l'usage des lectures aux jeux olympiques s'est tôt ou tard établi, et, s'il existait déjà, le proscrit d'Halicarnasse avait trop d'intérêt à se faire connaître de la Grèce, pour ne pas tenter de se produire à l'une de ces grandes solennités.

On peut de même révoquer tout à fait en doute, ou admettre partiellement la lecture que, douze ans plus tard, il aurait faite de son œuvre pendant les Panathénées, et la récompense de dix talents qu'il aurait reçue en vertu d'un décret du peuple. Rien de tout cela n'est contraire aux mœurs grecques; mais il n'est pas probable que l'histoire de la guerre médique fût alors achevée comme nous l'avons, et que l'auteur ait pu lire autre chose que des fragments et des études.

Ce serait après cette dernière lecture qu'Hérodote aurait pris le parti de finir ses jours à Thurium, l'ancienne Sybaris. Il y mourut, dit-on, âgé de soixante-dix-huit ans, mais on n'en a pas de preuve positive.

Un autre point de sa biographie sur lequel on n'a pas plus de certitude est l'époque de son initiation aux mystères; quel qu'en soit le moment, il resterait encore à savoir si le profond sentiment religieux de l'écrivain tient uniquement aux révélations qu'il y a reçues ou à sa propre nature. A-t-il puisé aux sources de l'enseignement des assemblées mystiques, ou a-t-il trouvé dans son âme la doctrine de la Providence, telle qu'il l'expose dans son œuvre, tant à l'occasion des choses naturelles qu'en réfléchissant sur les événements dont il s'est inspiré? Quoi qu'il en soit, le progrès est immense d'Homère à lui.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* contiennent l'histoire des cités héroïques, ou pour mieux dire l'histoire de la cité héroïque considérée d'une manière abstraite et modelée sur le héros son fondateur: infatigable, irascible, inexorable, violente, niant qu'elle soit contenue par des droits, ne relevant que du glaive et de la javeline.

Le régulateur d'un tel ordre social est le destin, dont les décrets ne se peuvent détourner ni anéantir. Le pervers les aggrave; le juste, à l'aide des dieux, en ralentit l'exécution. Mais pervers, justes et dieux mêmes, subissent la commune loi.

Ainsi Troie périt non à cause d'une faute dont tous ses citoyens à la vérité se rendent responsables, non à cause de l'inimitié d'une part de l'Olympe, mais parce qu'ainsi le destin l'a voulu et que la protec-

Digitized by Google

tion de dieux puissants, la commisération de Jupiter, ne suffisent pas pour la sauver.

Les choses ont bien changé chez Hérodote; avant de commencer son récit, il suppute les griefs mutuels que l'Europe et l'Asie ont à se reprocher, et il reconnaît avec une sorte de joie que l'Asie s'est rendue coupable de la première offense. Ensuite les événements se déroulent, et il s'applique à rendre évident que la Providence les dirige dans l'intérêt du vrai et du bon. Les hommes ne sont que des instruments, rarement très-purs, mais il ne les juge pas avec sévérité; ils sont hommes; il met en relief leurs belles actions sans emphase, comme leurs fautes sans amertume. Il envisage, d'un point de vue non moins élevé les cités grecques; et lorsqu'elles ont vaincu le barbare, lorsqu'elles viennent de sauver leur nationalité, leurs institutions, au lieu d'entonner un chant lyrique, il se transporte brusquement dans le palais de Xerxès, où il fait assister ses lecteurs à d'horribles scènes de sérail [1], comme pour montrer comment on se rend indigne de la protection divine et à quel prix les hommes peuvent la conserver.

Il fait entrevoir un enchaînement dans les faits humains; il les rapporte à un principe universel et tutélaire; il enseigne à la Grèce que la divinité dispose de sa souveraine puissance, non arbitrairement, en faveur d'individus qu'elle affectionne, mais pour assurer le triomphe éternellement juste de la liberté et de la vertu.

1. Livre IX, chap. cx à cxiii.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRES.

LIVRE PREMIER

CLIO

Hérodote d'Halicarnasse consigne dans cette histoire le résultat de ses recherches, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps et que les grands et prodigieux exploits accomplis, tant par les Grecs que par les barbares, ne tombent pas dans l'oubli; il exposera les causes de ces luttes sanglantes et divers événements qui les ont précédées.

I. Les doctes, parmi les Perses, disent que les Phéniciens ont été les auteurs de la querelle. Selon eux, après avoir quitté les bords de la mer Rouge pour ceux de la Méditerranée, et s'être établis dans les contrées qu'ils habitent encore aujourd'hui, les Phéniciens s'adonnèrent aussitôt à la grande navigation. Leurs vaisseaux, chargés des marchandises de l'Assyrie et de l'Égypte, abordèrent sur divers points de la Grèce, entre autres à Argos. Or Argos, en ces temps-là, tenait le premier rang entre toutes les villes du pays qu'aujourd'hui l'on appelle la Grèce. Entrés dans le port d'Argos, ils y mirent en vente leur cargaison. Le cinquième ou le sixième jour, quand ils l'avaient presque toute déjà vendue, ils virent arriver sur le rivage nombre de femmes, et parmi elles la fille du roi Inachus, nommée Io, comme le disent aussi les Grecs. Les femmes se rangèrent près de la poupe du navire, pour faire leurs emplettes et choisir ce qui leur plaisait le plus; alors les Phéniciens, s'étant donné le mot, se jetèrent sur elles. La plupart s'échappèrent, mais Io et quelques autres furent enlevées. Les Phéniciens les firent monter sur leur navire et mirent à la voile pour l'Égypte.

Digitized by Google

II. C'est de cette manière, selon les Perses, mais non selon la tradition, qu'Io vint en Égypte, et ce grief fut l'origine de tous les autres. Après cela, certains Grecs, dont ils ne peuvent même pas dire les noms, ayant abordé à Tyr en Phénicie, enlevèrent Europe, la fille du roi. On suppose qu'ils étaient des Crétois. Ainsi l'outrage avait été payé par l'outrage. Mais ensuite, les Grecs se rendirent coupables d'une seconde offense. Après avoir navigué, sur un vaisseau long, vers la Colchide et le Phase, et avoir accompli le principal objet de leur voyage, ils enlevèrent Médée, la fille du roi. Celui-ci envoya un héraut en Grèce, pour demander justice de ce rapt et réclamer sa fille. Les Grecs répondirent qu'ils n'avaient reçu aucune satisfaction pour le rapt de l'Argienne Io, et que de même ils n'en accorderaient aucune.

III. Deux générations après, Pâris, fils de Priam, ayant ouï ces aventures, résolut d'enlever une femme grecque, bien convaincu qu'il n'aurait à donner aucune satisfaction, puisque les Grecs n'avaient rien accordé. Mais, lorsqu'il eut enlevé Hélène, les Grecs prirent le parti d'envoyer d'abord des messagers pour la réclamer et demander satisfaction. Quand ces derniers eurent exposé l'objet de leur mission, les Troyens alléguèrent l'enlèvement de Médée et répliquèrent que les Grecs n'ayant eux-mêmes ni donné satisfaction, ni rendu la personne que l'on réclamait, ils ne devaient attendre des autres aucune réparation.

IV. Jusque-là il ne s'agissait de part et d'autre que d'enlèvements; mais, à partir de ce moment, les Grecs se chargèrent de torts plus sérieux. En effet, ils portèrent la guerre en Asie, avant que les Perses ne la portassent en Europe. Dans l'opinion des Perses, ravir des femmes c'est une iniquité, s'empresser d'en tirer vengeance c'est une folie; pour les sages, l'enlèvement d'une femme ne mérite pas qu'on s'en occupe : car il est évident que, si elle ne s'y était point prêtée, on ne l'eût point enlevée. Les peuples de l'Asie, ajoutent les Perses, ne se sont jamais mis en peine des femmes qu'on leur enlevait, tandis qu'à cause d'une Lacédémonienne, les Grecs ont rassemblé une armée immense, ont envahi l'Asie, ont détruit le royaume de Priam. Voilà d'où vient que les Perses ont toujours regardé le Grec comme leur ennemi : car ils estiment que l'Asie leur appartient ainsi que les nations qui l'habitent[1], tandis qu'ils considèrent l'Europe et la Grèce comme n'ayant rien de commun avec eux.

1. Voy. livre IX, chap. CXXI.

Digitized by Google

V. C'est ainsi que les Perses rapportent les événements, et ils font remonter à la ruine d'Ilion l'origine de leur inimitié contre les Grecs. Au sujet d'Io, les Phéniciens ne sont pas d'accord avec eux. « Pour la conduire en Égypte, disent-ils, nous n'avons pas eu besoin de violence; elle s'était unie dans Argos même au maître du vaisseau; lorsqu'elle fut certaine d'avoir conçu, elle eut crainte de ses parents, et, pour n'être point découverte, elle s'embarqua volontairement avec les Phéniciens. » Tels sont les récits contradictoires des Phéniciens et des Perses; pour moi, je ne discuterai pas si les choses se sont passées ainsi ou d'une autre manière. Il me suffit de savoir quel est le premier qui commît des actions iniques contre les Grecs; après l'avoir signalé, je poursuivrai mon récit, racontant l'histoire des petites cités aussi bien que des grandes. Car telles jadis étaient puissantes qui ont déchu, et telles qui, de mon temps, étaient considérables, avaient jadis peu d'importance; je ferai mention des unes comme des autres, car je n'ignore pas que chez les hommes la prospérité n'a rien de stable.

VI. Crésus était Lydien par sa naissance, fils d'Alyatte et roi des nations que ceint l'Halys, lorsqu'entre les Syriens et les Paphlagoniens, il coule du midi pour se jeter au nord dans le Pont-Euxin. Ce Crésus, le premier des barbares à notre connaissance, assujettit au tribut plusieurs peuples grecs et fit alliance avec d'autres. Il soumit les Ioniens, les Éoliens et les Doriens de l'Asie; il eut pour alliés les Lacédémoniens. Avant son règne les Grecs étaient tous libres, car l'expédition des Cimmériens en Ionie, antérieure à Crésus, n'eut point pour résultat la conquête; ce ne fut qu'une incursion de pillards.

VII. La souveraineté, qui appartenait aux Héraclides, passa de la manière suivante à la famille de Crésus, qu'on appelait les Mermnades. Candaule, que les Grecs nomment Myrsile, était roi de Sardes et descendait d'Alcée, fils d'Hercule. Agron, en effet, fils de Ninus, petit-fils de Bélus, arrière-petit-fils d'Alcée, fut le premier des Héraclides qui régna sur Sardes, et Candaule, fils de Myrse, fut le dernier. Avant Agron, la contrée était gouvernée par les descendants de Lydus, fils d'Atys, de qui tout le peuple des Lydiens, qu'auparavant on appelait Méoniens, a pris le nom qu'il porte. Les Héraclides, auxquels cette famille avait déjà remis le soin du gouvernement, lui succédèrent en vertu d'un oracle. Issus d'Hercule et d'une esclave de Jardanus. ils régnèrent sur vingt-deux générations d'hommes,

Digitized by Google

pendant cinq cent cinq ans[1], la couronne se transmettant de père en fils, jusqu'à Candaule, fils de Myrse.

VIII. Or, ce Candaule était tellement épris de sa femme qu'il croyait que nulle autre au monde ne l'égalait en beauté. Plein de cette pensée, il ne manquait pas de vanter les charmes de sa femme à l'un de ses gardes, Gygès, fils de Dascyle, qu'il chérissait tendrement, et qu'il consultait sur les affaires les plus importantes. Bientôt, car le destin voulait qu'il arrivât mal à Candaule, il tint à Gygès ce langage : « Gygès, il me semble que tu n'ajoutes pas foi à ce que je te dis de la beauté de la reine ; au reste, l'oreille est plus difficile à convaincre que les yeux ; fais donc en sorte de la voir nue. » Gygès, à ces mots, de se récrier vivement et de dire : « Maître, quelle parole insensée t'échappe ! quoi ! tu m'ordonnes de voir ma reine nue ! En ôtant ses vêtements la femme se dépouille aussi de sa réserve. Entre les sages préceptes formulés jadis par des hommes capables d'instruire les autres, se trouve celui-ci : *Que chacun regarde ce qui lui appartient.* Pour moi, je suis convaincu que de toutes les femmes tu possèdes la plus belle, et je te conjure de ne me rien demander d'inconvenant. »

IX. Il résistait en ces termes, craignant que d'une telle action il ne lui advînt malheur. Mais le roi reprit : « Rassure-toi, Gygès, et ne crains rien ni de moi, comme si ce que je te propose avait pour but de t'éprouver, ni de ma femme, qui ne pourra te faire aucun mal : car je disposerai d'abord les choses si bien qu'elle ne se doutera jamais que tu l'aies vue ; je te placerai derrière la porte ouverte de la chambre où nous couchons. Lorsque j'y serai entré, ma femme à son tour viendra se mettre au lit. Or, il y a, non loin de la porte, un siége sur lequel elle déposera ses vêtements, à mesure qu'elle les ôtera ; tu auras donc l'occasion de la contempler à loisir ; puis, tandis qu'elle se dirigera de ce siége vers notre couche, comme tu te trouveras derrière elle, fais en sorte qu'elle ne te voie pas sortir de la chambre. »

X. Gygès, ne pouvant se tirer d'affaire, se tint prêt. Candaule, l'heure du repos venue, l'introduisit dans l'appartement ; presque aussitôt la reine aussi entra ; Gygès la contempla pendant qu'elle déposait ses vêtements ; puis, tandis qu'elle lui tournait le dos et se dirigeait vers le lit, il s'esquiva et se glissa dehors, mais elle l'aperçut au moment où il sortait. Elle

1. De l'an 1221 av. J. C. à l'an 716.

Digitized by Google

comprit ce que son mari avait fait; mais elle dévora l'outrage en silence et feignit de ne rien savoir, résolue en son âme à se venger de Candaule. Car, chez les Lydiens et chez presque tous les barbares, on tient à grande honte, même pour un homme, d'avoir été vu nu.

XI. Ainsi, sans rien laisser voir pour le moment, elle garda son sang-froid; mais, dès que le jour eut paru, elle appela près d'elle les serviteurs qu'elle savait les plus fidèles, et ensuite fit venir Gygès; celui-ci, ne soupçonnant pas qu'elle sût rien de ce qui s'était passé, se rendit à son appel; car, dès longtemps, il avait coutume d'accourir lorsque la reine le mandait. Aussitôt qu'il fut arrivé, la reine lui dit : « Maintenant, Gygès, de deux chemins ouverts devant toi, je te donne à choisir celui que tu voudras suivre : tue Candaule et possède le royaume de Lydie et moi, ou résigne-toi à mourir à l'instant même, afin que tu ne voies plus, par complaisance pour Candaule, ce que tu ne dois point voir. Oui sans doute, il faut que celui-là périsse qui a conçu un tel dessein, ou toi qui m'as vue nue au mépris de toutes les convenances. » A ce discours, Gygès d'abord fut frappé de stupeur, puis il supplia la reine de ne le point forcer, par la violence, à faire un pareil choix. Il ne put la fléchir; il vit imminente la nécessité de tuer son maître ou de périr par la main d'autrui; il se décida donc à vivre et il fit cette question : « Puisque tu me contrains, malgré ma volonté, à faire périr mon maître, parle, apprends-moi comment tu entends que nous portions les mains sur lui. — C'est, répondit-elle, de l'endroit même où il m'a montrée nue, que tu dois marcher contre lui; le coup sera porté pendant son sommeil.»

XII. Selon le dessein qu'ils avaient concerté, à la nuit (car elle n'avait point permis à Gygès de s'éloigner; il lui était impossible de s'échapper, et Candaule ou lui devait périr), il suivit la reine dans la chambre nuptiale; elle l'arma d'un poignard et le cacha derrière la même porte. Ensuite, lorsque Candaule fut endormi, Gygès s'élança, le tua et prit possession de sa femme et de son royaume. De quoi Archiloque de Paros, qui vivait en ces temps-là, fit mention en des iambes trimètres.

XIII. Gygès fut donc roi, et son pouvoir fut confirmé par l'oracle de Delphes. Car comme un grand nombre de Lydiens, révoltés du meurtre de Candaule, avaient couru aux armes, le parti de Gygès et le reste du peuple convinrent que, si l'oracle le reconnaissait roi de Lydie, il régnerait; que, dans le cas contraire, il remettrait le trône aux Héraclides. L'oracle se

Digitized by Google

prononça pour lui, et ainsi Gygès règna. Toutefois, la Pythie annonça en même temps que les Héraclides seraient vengés sur le cinquième descendant de Gygès. Mais ni les Lydiens ni leurs rois ne tinrent compte de cette prophétie, jusqu'au moment où l'événement la vérifia.

XIV. Ainsi les Mermnades, ayant ôté le pouvoir aux Héraclides, le conservèrent. Gygès, affermi sur le trône, envoya à Delphes de riches présents : car de toutes les offrandes d'argent qui s'y trouvent, le plus grand nombre provient de lui. Il dédia aussi une immense quantité d'ouvrages en or, parmi lesquels six cratères surtout méritent d'être cités. Ils font maintenant partie du trésor des Corinthiens et pèsent trente talents[1]. Mais, pour dire la vérité, ce trésor est un don de Cypsèle, fils d'Éétion, et non du peuple de Corinthe. Gygès est, à notre connaissance, le premier des barbares qui ait fait des offrandes à Delphes, après Midas, fils de Gordius, roi de Phrygie. En effet, Midas consacra le trône royal sur lequel il s'asseyait pour rendre la justice; ce trône est d'une beauté remarquable; il est placé au même lieu que les cratères de Gygès. L'or et l'argent que dédia celui-ci sont appelés, par ceux de Delphes, *Gygéens*, du nom du donateur. Gygès, aussitôt roi, conduisit une armée contre Milet et Smyrne, et prit la ville de Colophon. Mais comme sous son règne, qui dura trente-huit ans, il ne s'accomplit aucune autre action mémorable, nous nous contenterons de ce que nous venons de rapporter, et nous passerons outre.

XV. Je ferai mention d'Ardys, fils et successeur de Gygès; il s'empara de Priène et envahit le territoire de Milet. Pendant son règne, les Cimmériens, chassés de leurs demeures par les Scythes nomades, émigrèrent en Asie et prirent Sardes, sauf la citadelle.

XVI. Ardys règna quarante-neuf, ans et son fils Sadyatte en règna douze; Alyatte succéda à ce dernier. Ce roi fit la guerre aux Mèdes et à Cyaxare, petit-fils de Déjocès; il chassa les Cimmériens de l'Asie, prit Smyrne, dont ceux de Colophon s'étaient jadis emparés, et envahit le territoire de Clazomène, dont il se retira, non comme il l'eût désiré, mais après un rude échec. Son règne fut encore signalé par d'autres événements, dont je rapporterai les plus mémorables.

XVII. Il continua contre les Milésiens la guerre que son

1. Voy. l'index à la fin du volume.

Digitized by Google

père avait commencée; voici comme il dirigeait ses hostilités contre cette ville. Quand les fruits de la terre étaient en pleine maturité, il se mettait en campagne; ses troupes marchaient au son des chalumeaux, des cithares et des flûtes[1]. Arrivé sur le territoire de Milet, il ne détruisait ni ne brûlait les maisons des champs; il n'en arrachait pas les portes; il laissait chaque chose à sa place. Mais il détruisait les moissons et les fruits, après quoi il se retirait : car les Milésiens étant maîtres de la mer, il n'eût servi à rien de les assiéger avec une armée. Or, le Lydien ne démolissait pas leurs habitations, pour qu'ayant où s'abriter, ils pussent labourer et ensemencer encore, et pour que lui-même, dans ses incursions, eût encore des travaux à bouleverser.

XVIII. C'est ainsi que la guerre se continua jusqu'à la onzième année; cependant les Milésiens essuyèrent deux grands désastres, l'un à Liménium, dans une bataille livrée sur leur propre territoire, l'autre dans la plaine du Méandre. Pendant six de ces onze années, Sadyatte, fils d'Ardys, régnait encore, et c'était lui qui, ayant engagé cette guerre, conduisait son armée contre les Milésiens. Pendant les cinq autres années, ce fut Alyatte, fils de Sadyatte, qui dirigea les hostilités, continuant, comme il a été dit, la guerre commencée par son père, et y consacrant tous ses efforts. Nul des Ioniens ne porta secours aux Milésiens, hormis ceux de Chios, qui ne firent que rendre service pour service, car précédemment les Milésiens avaient été leurs auxiliaires contre les Érythréens.

XIX. La douzième année, tandis que l'armée mettait le feu à la moisson, la flamme, excitée par la force du vent, consuma rapidement les blés et gagna le temple de Minerve-Assésienne, qui fut incendié. Pour le moment, on ne se préoccupa pas de cet accident; mais au retour de l'armée dans Sardes, Alyatte tomba malade. Il languit longtemps et résolut enfin d'envoyer à Delphes, soit qu'on le lui eût conseillé, soit que de lui-même il eût songé à consulter le dieu sur cette maladie. Or, la Pythie ne voulut point rendre d'oracle à ceux qui étaient allés à Delphes, avant qu'ils n'eussent relevé le temple de Minerve qu'ils avaient brûlé en Assésos, sur le territoire de Milet.

XX. Je sais moi-même que les choses se sont ainsi passées

1. Le texte dit : *Des flûtes masculines et des flûtes féminines*. On appelait flûte masculine (*ἀνδρεῖος αὐλός*) celle qui avait un son grave, et flûte féminine (*γυναικεῖος αὐλός*) celle qui avait un son aigu.

Digitized by Google

pour les avoir entendu raconter à Delphes. Mais voici ce que les Milésiens ajoutent : Périandre, fils de Cypsèle, hôte très-aimé de Thrasybule, alors tyran de Milet, ayant été informé de la réponse faite aux Lydiens, envoya un messager pour la lui rapporter, afin qu'il avisât à ce qu'exigeait la circonstance.

XXI. Alyatte, dès qu'il eut ouï la réponse de Delphes, fit partir pour Milet un héraut chargé de proposer à Thrasybule et aux Milésiens une trêve qui durerait tout le temps nécessaire à la reconstruction du temple ; son messager se mit donc en route. Cependant Thrasybule, qui était instruit de la chose et savait clairement ce que voulait Alyatte, imagina ce qui suit : après avoir fait porter sur la place publique tout le blé qui se trouvait dans la ville, tant chez lui-même que chez les particuliers, il prescrivit aux Milésiens, de se mettre, quand il leur en donnerait le signal, à boire et à se traiter les uns les autres.

XXII. Thrasybule donna ces ordres afin que le héraut de Sardes, ayant vu de grands amas de blé sur la place publique et les habitants en fête, en rendît compte au roi Alyatte. C'est ce qui arriva ; le héraut vit ces choses, transmit à Thrasybule le le message du Lydien et s'en retourna à Sardes ; bientôt la paix fut conclue, et je ne sache pas qu'il y ait eu d'autre motif. En effet, Alyatte, espérant que la disette sévissait à Milet et que le peuple était accablé par l'excès du mal, entendit de son héraut des rapports contraires à ses conjectures. La paix se fit donc ; ils convinrent d'être à l'avenir hôtes et alliés ; au lieu d'un seul temple Alyatte en bâtit deux en Assésos, et il revint à la santé. Ainsi finit la guerre entre Alyatte et les Milésiens.

XXIII. Périandre, celui qui avait révélé à Thrasybule la réponse de la Pythie, était fils de Cypsèle et régnait à Corinthe. Les Corinthiens (et les Lesbiens sont d'accord avec eux) rapportent que de son temps on vit un très-grand prodige : Arion de Méthymne porté par un dauphin jusqu'à Ténare. C'était un chanteur qui s'accompagnait de la cithare, et qui n'avait pas de rival parmi ses contemporains ; c'est, à notre connaissance, le premier qui ait fait un dithyrambe, qui l'ait nommé et fait représenter à Corinthe.

XXIV. On raconte que cet Arion, après avoir longtemps demeuré auprès de Périandre, eut le désir de s'embarquer pour l'Italie et la Sicile ; il y amassa de grandes richesses et résolut de retourner à Corinthe. Il partit donc de Tarente sur un navire corinthien qu'il avait frété, car c'était dans les Corinthiens qu'il mettait le plus de confiance. Or, une fois en pleine mer,

Digitized by Google

les matelots conçurent le dessein de le jeter dans les flots et de s'emparer de ses trésors. Il devina leur complot, les supplia, leur promit tout ce qu'il possédait et leur demanda la vie. Il ne put les fléchir, et ils lui ordonnèrent ou de se tuer de sa propre main, s'il voulait qu'on l'enterrât à la fin de la traversée, ou de sauter sur-le-champ à la mer. En cette extrémité, Arion les conjura, puisque leur parti était pris, de lui permettre de se tenir sur le tillac, avec ses plus beaux vêtements, et de chanter, ajoutant qu'il se donnerait la mort aussitôt qu'il aurait achevé. Ils se laissèrent aller au plaisir d'entendre celui de tous les hommes qui chantait le mieux, et, quittant la poupe, ils se groupèrent au milieu du vaisseau. Arion mit donc ses plus beaux vêtements, prit sa cithare, se plaça sur le tillac et chanta un air éclatant[1] : lorsqu'il l'eut fini, il se laissa tomber dans la mer, tout habillé, comme il était. Le vaisseau continua sa route; cependant un dauphin recueillit le chanteur et le porta jusqu'à Ténare. Il prit terre, se rendit à Corinthe, avec ses mêmes vêtements, et, à son arrivée, raconta tout ce qui s'était passé. Périandre n'en crut rien, mit Arion en prison, le fit garder étroitement, et surveilla l'arrivée des matelots. Dès qu'il les sut dans le port, il les appela pour apprendre d'eux s'ils n'avaient rien à dire d'Arion; ils répondirent qu'il était bien portant en Italie et qu'ils l'avaient laissé à Tarente, où il faisait fortune. Soudain Arion parut à leurs yeux, avec les mêmes vêtements que lorsqu'il s'était précipité dans la mer; frappés de surprise, ils ne purent nier le crime dont il les avait accusés. Tel est le récit des Corinthiens et des Lesbiens, et l'on voit à Ténare une petite statue de bronze représentant Arion : un homme sur un dauphin.

XXV. Alyatte le Lydien, celui qui avait soutenu la guerre contre Milet, mourut[2] après avoir régné cinquante-sept ans. Le second de cette famille il envoya à Delphes, lorsqu'il fut guéri de sa maladie, des présents qui consistaient en un grand cratère d'argent avec une soucoupe de fer soudé : c'est le plus digne de remarque de tous les objets consacrés à Delphes, et c'est l'œuvre de Glaucus de Chios, qui le premier de tous les hommes inventa l'art de souder le fer.

XXVI. Alyatte mort, Crésus son fils lui succéda à l'âge de

1. L'air orthien, dont le mode était particulièrement haut et solennel. était un chant propre à exalter le courage.
2. L'an 560 av. J. C.

Digitized by Google

trente-cinq ans. Déjà il avait attaqué, les premiers parmi les Grecs, les Éphésiens, qui alors, assiégés par lui, dédièrent la ville à Diane en attachant au temple un cordage qu'ils tendirent jusqu'à leurs murailles. Or, il y a sept stades entre la vieille ville, qui était assiégée, et le temple. Crésus les attaqua donc les premiers; puis il fit la guerre tour à tour à chacune des villes ioniennes et éoliennes, leur imputant différents griefs; de graves, s'il en pouvait trouver, sinon de très-futiles.

XXVII. Lorsqu'il eut soumis au tribut tous les Grecs de l'Asie, il résolut d'équiper une flotte et d'attaquer les îles. Tout était préparé pour la construction des navires, quand Bias de Priène, selon les uns, ou Pittacus de Mytilène, selon d'autres, vint à Sardes. Crésus lui demanda s'il y avait du nouveau en Grèce, et il lui fit cette réponse qui suspendit ses apprêts : « O roi, les insulaires rassemblent une nombreuse cavalerie, pour venir t'attaquer à Sardes même. » Crésus, présumant qu'il disait la vérité, reprit : « Puissent les dieux inspirer aux insulaires le projet d'attaquer les fils des Lydiens avec de la cavalerie! — O roi, répondit Pittacus, sans doute tu désires avec ardeur te rencontrer sur le continent avec les insulaires montés sur des chevaux, et dans ce cas il est naturel que tu espères les vaincre; mais, qu'en penses-tu? les insulaires, qui savent ton projet d'armer contre eux une flotte, souhaitent-ils autre chose que de rencontrer en mer les Lydiens, afin de venger sur toi les Grecs du continent? » La repartie, dit-on, plut beaucoup à Crésus; il en fut frappé, car tout ce discours lui parut plein d'à-propos. Il abandonna donc ses constructions navales, et contracta, avec les Ioniens des îles, des liens d'hospitalité.

XXVIII. Dans la suite des temps, les nations que ceint l'Halys étaient toutes, ou à peu près toutes, subjuguées. Car, hormis les Ciliciens et les Lyciens, Crésus avait tout dompté, savoir, outre les Lydiens : les Phrygiens, les Mysiens, les Maryandiniens, les Chalyses, les Paphlagoniens, les Thraces, les Thyniens et les Bithyniens, les Cariens, les Ioniens, les Doriens, les Éoliens et les Pamphyliens.

XXIX. Ces nations étaient subjugées et Crésus les avait réunies à la Lydie, quand à Sardes, florissante et riche, vinrent tour à tour ceux des Grecs qui en ce temps étaient renommés pour leur sagesse, et entre autres Solon l'Athénien, qui, devenu, à leur requête, le législateur de ses concitoyens, s'était exilé pour dix ans et s'était embarqué, sous prétexte de visiter les pays étrangers, pour n'être point contraint d'abroger quel-

Digitized by Google

qu'une des lois qu'il avait établies; ce que les Athéniens ne pouvaient faire sans lui. Car ils s'étaient engagés, par de grands serments, à se servir pendant dix ans des lois que Solon leur imposerait.

XXX. Pour ce motif et aussi pour visiter différentes contrées, Solon s'étant exilé se rendit en Égypte auprès d'Amasis, puis à Sardes, chez Crésus. Celui-ci l'accueillit comme hôte, en sa demeure royale; le troisième ou le quatrième jour, par son ordre, des serviteurs promenèrent Solon parmi les trésors et lui firent remarquer tout ce qu'il y avait de grand et de magnifique. Lorsqu'il eut vu et examiné toutes choses à loisir, Crésus le questionna en ces termes : « O mon hôte athénien, ta grande renommée est parvenue jusqu'à nous; on parle ici de ta sagesse et de tes voyages; nous savons que tu as parcouru, en philosophe, une vaste part de la terre, dans le dessein de t'instruire; maintenant le désir m'est venu de te demander quel est, de tous les hommes que tu as vus, le plus heureux. » Or, il faisait cette question parce qu'il se croyait le plus heureux de tous les hommes. Mais Solon, loin de le flatter, répondant la vérité, dit : « O roi, c'est Tellus l'athénien. » Crésus, saisi de surprise, lui demanda doucement : « A quoi juges-tu que Tellus est le plus heureux des hommes? » L'autre reprit : « D'abord à Tellus, citoyen d'une ville prospère, sont nés des enfants beaux et vertueux, et de tous, il a vu naître des enfants qui tous ont vécu; secondement, il a possédé des biens autant qu'il convient chez nous, et il a eu la fin la plus brillante. En effet, comme les Athéniens livraient bataille à nos voisins d'Éleusis, il combattit dans leurs rangs, décida la victoire et trouva une glorieuse mort. Les Athéniens l'ensevelirent aux frais du peuple, au lieu même où il était tombé, et le comblèrent d'honneurs.

XXXI. Lorsque Solon eut entretenu le roi de Tellus et lui eut dit ses nombreux sujets de félicité, Crésus lui demanda qui était, après celui-là, l'homme le plus heureux qu'il eût vu, ne doutant nullement d'obtenir au moins la seconde place. Mais Solon répondit : « Ce sont Cléobis et Biton, Argiens de naissance; ils avaient des richesses dont on peut se contenter et, en outre, une force de corps telle qu'ils ont été l'un et l'autre vainqueurs aux jeux; et voici ce que l'on rapporte d'eux : Les Argiens célébraient la fête de Junon, et il fallait absolument transporter leur mère au temple en chariot. Or, leurs bœufs n'arrivèrent pas des champs à l'heure; mais les jeunes gens, voyant le temps s'écouler, se placèrent sous

Digitized by Google

le joug et traînèrent le char qui portait leur mère ; ils firent ainsi quarante-cinq stades et arrivèrent au temple. Après cette action accomplie sous les yeux de l'assemblée entière, ils eurent la fin la plus heureuse. La déesse montra en eux que pour l'homme mieux vaut mourir que vivre. Car, les Argiens, se pressant autour d'eux, félicitaient les jeunes gens de leur force, et les Argiennes félicitaient la mère d'avoir de tels fils ; alors celle-ci pleine de joie, tant à cause de l'action elle-même qu'à cause de ces discours, se plaça devant la statue, priant la déesse d'accorder à Cléobis et à Biton, à ses fils, à ceux qui l'avaient tant honorée, ce qu'il peut arriver de plus heureux à l'homme. Après cette prière, lorsqu'ils eurent sacrifié et pris part au festin, les jeunes gens, s'étant endormis dans le temple même, ne se réveillèrent pas, et la mort les saisit de cette manière. Les Argiens firent faire leurs statues, qu'ils dédièrent à Delphes, comme celles d'hommes excellents. »

XXXII. Solon leur assigna donc le second rang en félicité, et Crésus irrité lui dit : « O mon hôte athénien, mon bonheur te paraît-il donc si peu de chose, que tu ne me places pas même au niveau d'hommes d'une condition privée ? » Solon reprit : « O Crésus, tu questionnes sur les affaires humaines un homme qui n'ignore pas combien la divinité est jalouse et combien elle se plaît à tout bouleverser. Avec le temps on peut voir et souffrir ce qu'on aurait voulu ne pas souffrir, ne pas voir. Je place à soixante-dix ans le terme de la vie de l'homme ; ces soixante-dix années donnent vingt-cinq mille deux cents jours, sans compter le mois intercalaire. Si sur deux années tu en augmentes une d'un mois, afin que les saisons conservent l'ordre qu'elles doivent suivre, il y aura, pour soixante-dix ans, trente-cinq mois intercalaires ou mille cinquante jours de plus, et en tout vingt-six mille deux cent cinquante jours, dont nul n'amène jamais exactement la même chose que celui qui l'a précédé. Puisqu'il en est ainsi, ô Crésus, l'homme n'est rien qu'accident. Je te vois immensément riche et roi de peuples nombreux ; mais je ne puis dire de toi ce que tu voudrais me faire déclarer, avant d'avoir appris que tu aies heureusement fini ta carrière. Car celui qui possède de grands biens n'est pas plus heureux que celui qui a ce qu'exige chaque jour, à moins que la fortune ne lui reste fidèle et qu'il ne termine sa vie dans la plénitude de sa prospérité. Nombre d'hommes regorgent de richesses et ne sont pas heureux ; d'autres le sont avec des biens médiocres. Celui qui est opulent, mais malheu-

Digitized by Google

reux, l'emporte sur l'homme heureux seulement en deux points; le second a sur lui une multitude d'avantages. Le premier a plus de moyens de satisfaire ses désirs et de supporter un grand désastre qui viendrait à le frapper; mais voici comment le second le surpasse : si d'une part il ne peut satisfaire des désirs ni supporter de désastres, d'autre part, et c'est là son bonheur, il en est exempt. Il ne connaît ni la souffrance, ni la maladie, ni les afflictions; ses enfants le comblent de joie et il conserve sa beauté. Si, après tout cela, il termine bien sa vie, cet homme est celui que tu demandes, il mérite d'être appelé heureux; toutefois, tant qu'il n'est pas mort, il faut être circonspect et ne point le dire heureux, mais favorisé de la fortune. Il n'est point donné à la nature humaine de réunir toutes les conditions du bonheur; de même que nulle contrée ne suffit à tout produire pour elle-même, que l'une a ce qui manque à l'autre, et que la meilleure est celle qui a le plus, de même nul homme ne se suffit; l'un a ce qui manque à l'autre; celui qui a le plus et qui le conserve, et qui finit sa vie en paix, celui-là, selon moi, ô Crésus, porte justement le nom d'heureux. Toutefois, en toute chose il faut considérer la fin : car la divinité, après avoir fait entrevoir à beaucoup d'hommes le bonheur, les ruine sans ressource.

XXXIII. Ce langage ne fut nullement agréable à Crésus; il congédia Solon sans lui donner de marques d'estime, jugeant insensé un homme qui, sans s'arrêter aux biens présents, recommandait en toute chose de considérer la fin.

XXXIV. Après le départ de Solon, le courroux d'un dieu éprouva cruellement Crésus, sans doute parce qu'il se croyait le plus heureux de tous les hommes. D'abord un songe lui montra les malheurs qui réellement allaient l'atteindre en son fils. Il en avait deux; mais l'un ne comptait pas, car il était sourd et muet; l'autre en toutes choses était de beaucoup le premier des jeunes gens de son âge; il s'appelait Atys. Le songe annonça donc à Crésus que cet Atys périrait frappé par une pointe de fer. Aussitôt éveillé, il se recueillit, puis, effrayé par le songe, il se hâta de faire prendre femme à son fils, et, comme celui-ci commandait ordinairement l'armée des Lydiens, il cessa de l'y envoyer; il fit éloigner de l'appartement des hommes les flèches, les javelines, toutes les armes dont on se sert à la guerre, et les fit entasser dans des chambres fermées, de peur que, si on les laissait suspendues, l'une d'elles ne vînt à tomber sur la tête d'Atys.

Digitized by Google

XXXV. Pendant qu'il s'occupait des noces de son fils, un homme, Phrygien de naissance, de maison royale, vint à Sardes, aux prises avec le malheur, et les mains souillées d'un meurtre. Cet homme, étant entré dans la demeure de Crésus, le pria de le purifier, selon les usages de la contrée; et le roi le purifia. La purification se fait en Lydie à peu près comme chez les Grecs. Lorsque Crésus en eut accompli les cérémonies, il lui adressa ces questions : « O homme, qui es-tu et de quelle partie de la Phrygie viens-tu à mon foyer? qui as-tu fait périr parmi les hommes ou les femmes? » L'autre répondit : « O roi, je suis fils de Gordius, fils de Midas; je m'appelle Adraste; j'ai tué involontairement mon frère; j'arrive auprès de toi, banni par mon père et dénué de tout. » Crésus reprit : « Il se rencontre que tu es issu d'hommes que nous aimons, et tu es venu chez des amis; ainsi, en demeurant auprès de nous, tu ne manqueras de rien, et ce que tu as de mieux à faire est de supporter ton infortune avec le plus de résignation que tu pourras. » Adraste donc devint commensal de Crésus.

XXXVI. En ce temps-là, un sanglier monstrueux parut en Mysie; il descendait de l'Olympe et dévastait les champs; plusieurs fois les Mysiens étaient sortis contre lui, mais ils ne lui avaient fait aucun mal, et ils souffraient beaucoup de ses irruptions. Enfin des messagers envoyés par eux vinrent trouver Crésus et lui dirent : « O roi, un sanglier énorme s'est montré sur notre territoire et il détruit nos moissons. Nous nous sommes efforcés de le tuer, mais nous n'avons pu réussir. Maintenant, afin que nous en purgions la contrée, nous te supplions de nous envoyer ton fils et l'élite de tes jeunes gens avec leurs chiens. » Telle fut leur prière; mais Crésus, se souvenant du songe, leur répondit : « Ne faites point mention de mon fils, car je ne vous l'enverrai pas; il est récemment marié et c'est maintenant ce qui l'occupe. Cependant je vous enverrai l'élite des Lydiens, avec tous leurs équipages de chasse, et je leur recommanderai de faire tous leurs efforts pour vous aider à délivrer la contrée de cette bête farouche. »

XXXVII. Telle fut sa réponse, et les Mysiens s'en contentèrent; à ce moment entra son fils qui venait d'apprendre ce qu'ils demandaient; et, comme Crésus refusait de l'envoyer avec eux, le jeune homme lui dit : « O mon père, ce que jadis j'avais à faire de plus noble et de plus généreux était de m'illustrer à la guerre et à la chasse; maintenant, tu m'éloignes de l'une et de l'autre; je n'ai cependant montré ni faiblesse, ni manque de

Digitized by Google

courage. De quel œil me verra-t-on désormais lorsque j'irai sur la place publique ou que j'en reviendrai ? Quelle opinion auront de moi mes concitoyens et ma jeune épouse ? A quel homme se croira-t-elle unie ? Permets-moi d'aller à cette chasse, ou prouve-moi qu'il vaut mieux faire ce que tu désires.

XXXVIII. — O mon fils, répondit Crésus, si j'agis de la sorte, ce n'est pas que j'aie remarqué en toi de la faiblesse ni rien qui me déplût ; mais un songe m'a visité pendant mon sommeil et m'a dit que tu devais peu vivre, que tu périrais frappé d'une pointe de fer. A cause de cette vision, j'ai hâté ton mariage, et je ne t'envoie point à cette chasse, prenant bien soin, autant que de mon vivant je le pourrai, de te dérober au malheur, car tu es mon seul enfant ; je ne compte point celui qui est privé de l'ouïe. »

XXXIX. A ces paroles le jeune homme répondit : « Il t'est permis, ô mon père, après une telle vision, de veiller sur moi ; mais ce que tu ne saisis pas, ce qui est resté obscur pour toi, il est juste que je te l'explique. Le songe, dis-tu, t'a révélé que je devais périr par une pointe de fer. Or, quelle main, quelle pointe de fer, que tu puisses craindre, a ce sanglier ? S'il t'avait été annoncé que je serais tué par ses défenses ou par toute autre chose semblable, il serait bon de faire ce que tu fais ; mais il s'agit d'un trait, et nous ne marchons pas à un combat contre des hommes ; n'hésite donc pas à me laisser aller. »

XL. Crésus reprit : « O mon fils, tu m'as vaincu, tu interprètes mieux que moi le songe ; je me rends, et te permets de partir pour la chasse. »

XLI. Ayant ainsi parlé, Crésus fit appeler le Phrygien Adraste ; celui-ci vint et le roi lui dit : « Adraste, je t'ai purifié d'un affreux malheur que je ne te reproche pas. Je t'ai accueilli dans ma demeure, où je pourvois à toute ta dépense. Maintenant (car tu dois par du dévouement répondre à mes bienfaits), je te demande de veiller sur mon fils qui s'en va à la chasse ; protége-le, dans le chemin, contre les malfaiteurs qui pourraient vous attaquer. Il est convenable en outre que tu cherches l'occasion de te signaler en ces travaux, car tes pères t'ont donné leur exemple à suivre, et tu es dans l'âge de la force. »

XLII. Adraste répondit : « Sans toi je ne serais point allé à cette expédition ; car il n'est point séant qu'un homme malheureux se mêle à la joyeuse jeunesse ; je ne le désire point, et plus d'une fois déjà j'ai su m'en abstenir. Mais maintenant,

Digitized by Google

puisque tu m'y engages, je dois t'obéir, il faut que je reconnaisse ta bienveillance pour moi. Je suis prêt à faire ce que tu demandes, à veiller sur ton fils comme tu l'ordonnes; attends-toi donc à le voir revenir sain et sauf, autant que cela peut dépendre de son gardien. »

XLIII. Il dit, après quoi Atys et lui partirent bien équipés, avec les jeunes gens d'élite et les chiens. Arrivés sur le mont Olympe, ils se mirent en quête de la bête farouche. Ils la trouvèrent, ils l'entourèrent d'un cercle et lancèrent leurs javelines. Or alors l'hôte, celui qui avait été purifié d'un meurtre et que l'on nommait Adraste[1], ayant dirigé son trait sur le sanglier, le manqua et atteignit le fils de Crésus. Atys, frappé par la pointe de fer, accomplit la prédiction du songe. L'un des chasseurs courut annoncer au père cet événement; aussitôt à Sardes, il lui raconta la chasse et le sort fatal de son fils.

XLIV. Crésus, bouleversé par la mort d'Atys, se lamenta d'autant plus que celui-là même qu'il avait purifié d'un meurtre était le meurtrier. En gémissant de son infortune, il fit des invocations à Jupiter purificateur, attestant ce qu'il avait souffert de son hôte; il invoqua aussi le même dieu, sous les noms d'Hospitalier et de Protecteur de l'amitié : il l'appelait Hospitalier, parce que, ayant reçu dans sa demeure un hôte, il avait nourri, sans le prévoir, le meurtrier de son fils; il l'appelait Protecteur de l'amitié, parce que, ayant compté sur l'étranger pour veiller sur son fils, il avait trouvé en cet homme un ennemi.

XLV. Les Lydiens survinrent après cela, portant le cadavre; derrière eux marchait le meurtrier. Celui-ci se plaça près du corps et le remit à Crésus; ensuite, il étendit vers lui les mains et le pria de le faire égorger sur le mort, rappelant sa première infortune, puis comment il avait fait le malheur de celui qui l'avait purifié, et s'écriant qu'il ne pouvait plus vivre. Crésus, l'ayant entendu, fut saisi de pitié, malgré le deuil de sa propre maison et lui dit : « J'ai de toi, ô mon hôte, l'expiation que je puis attendre, puisque toi-même tu te condamnes à mort; mais tu n'es point coupable envers moi de ce malheur; tu en as été l'instrument involontaire; je m'en prends à celui des dieux qui jadis m'a fait connaître ce qui devait arriver. » Crésus fit ensevelir son fils comme il convenait. Or Adraste,

1. Nom de mauvais présage. *Adraste*, qu'on n'a pas fui, qu'on aurait dû éviter.

Digitized by Google

fils de Gorgius, fils de Midas, le meurtrier de son propre frère, le meurtrier de celui qui l'avait purifié, lorsque, autour du tombeau, tous les hommes firent silence, déclara que, de tous les mortels qu'il connaissait, il était le plus infortuné, et s'égorgea de sa main, sur la tombe.

XLVI. Crésus, privé de son fils, passa deux ans dans une affliction profonde. Ce temps écoulé, la monarchie d'Astyage, fils de Cyaxare, fut renversée par Cyrus, fils de Cambyse, et la fortune des Perses prit un grand essor. Crésus alors sortit de deuil et se mit à examiner s'il pourrait, avant l'agrandissement des Perses, mettre un obstacle à leur puissance croissante. Le résultat de ses méditations fut qu'il consulterait sans retard les oracles de la Grèce et de la Libye. Il envoya donc divers messagers en des lieux différents : les uns à Delphes, d'autres aussi en Phocide, à Abas; d'autres à Dodone. Quelques-uns eurent mission d'aller près d'Amphiaraüs et près de Trophonius; d'autres se rendirent aux Branchides, chez les Milésiens. Tels furent les oracles grecs que Crésus envoya consulter; il fit partir d'autres personnes pour l'oracle d'Ammon en Libye. Il envoyait ainsi des messagers de tous côtés, dans le dessein d'éprouver les oracles et de comparer les réponses, afin que, si quelques-unes étaient reconnues exactes, il pût faire de nouvelles questions et apprendre s'il devait engager la guerre contre les Perses.

XLVII. Pour éprouver les oracles, il donna aux Lydiens ses messagers les ordres suivants : supputer le temps, à partir du jour où ils quitteraient Sardes, interroger les oracles le centième jour, demander à quelle chose, à ce moment, le roi des Lydiens, Crésus, fils d'Alyatte, serait occupé. Ils devaient transcrire les réponses et les lui rapporter. Nul maintenant ne sait ce que partout ailleurs il fut répondu; mais à Delphes, aussitôt que les Lydiens entrèrent dans le temple, ils firent au dieu la question qui leur était prescrite, et la Pythie leur dit, en vers hexamètres :

Je sais le nombre des grains de sable et la mesure de la mer;
Je me fais comprendre du sourd et j'entends le muet.
Le fumet de la tortue à dure écaille pénètre mes sens,
Cuite dans l'airain avec des chairs d'agneau,
L'airain, sous elle, est étendu à terre, et l'airain la recouvre

XLVIII. Les Lydiens, ayant transcrit cette réponse de la Pythie inspirée, se mirent en route et revinrent à Sardes. A

Digitized by Google

mesure que les autres messagers rapportant les oracles se présentaient devant lui, Crésus dépliait et lisait ce qu'ils avaient écrit. Or, il n'agréait aucune des réponses; mais aussitôt qu'il entendit celle de Delphes, il pria et crut, jugeant que le seul oracle était celui de Delphes, puisqu'il avait deviné ce que lui-même avait fait. Car après le départ de ses envoyés, attentif au délai de cent jours, il avait imaginé, pour faire une chose que nul ne pouvait soupçonner, de dépecer une tortue et un agneau, et il les avait fait cuire ensemble dans une marmite d'airain, à couvercle d'airain.

XLIX. Tel fut l'oracle que Crésus reçut de Delphes; je ne puis rien dire de la réponse que recueillirent les Lydiens dans le temple d'Amphiaraüs, après avoir accompli les rits; on ne l'a point conservée, on sait seulement qu'il la trouva vraie aussi.

L. Après cela, il s'efforça de se rendre favorable le dieu de Delphes par de grands sacrifices. Il immola trois mille têtes de bétail, de toutes les espèces, dignes des divinités; puis il amoncela, sur un immense bûcher, des lits revêtus de lames d'or et d'argent, des coupes d'or, des vêtements de pourpre, des tuniques, et il les brûla, espérant ainsi gagner mieux encore l'amitié du dieu. Enfin il ordonna que les Lydiens sacrifiassent aussi au dieu tout ce qu'ils pourraient lui offrir. Le sacrifice achevé, on fondit, par ses ordres, une immense quantité d'or, dont il fit faire au marteau des demi-briques d'une palme d'épaisseur, longues, les plus grandes de six palmes, les moindres de trois; il s'en trouva cent, dont quarante d'or affiné, chacune du poids d'un talent et demi, les autres d'or blanc, pesant chacune deux talents. Il fit aussi façonner en or pur un lion du poids de dix talents. Ce lion, lors de l'incendie du temple de Delphes, tomba des demi-briques sur lesquelles on l'avait placé; maintenant il est déposé dans le trésor des Corinthiens et ne pèse plus que six talents et demi, parce qu'il en a perdu trois et demi par la fusion.

LI. Ces objets fabriqués, Crésus les envoya à Delphes et en outre les suivants: deux cratères de première grandeur, d'argent et d'or; celui d'or était posé à droite à l'entrée du temple, celui d'argent à gauche. Ils ont été tous les deux déplacés lors de l'incendie; le premier est dans le trésor des Clazoméniens; il pèse huit talents et demi, plus douze mines; l'autre, contenant six cents amphores, est dans un angle du vestibule; les Delphiens s'en servent pour mêler le vin à la théophanie. Ils l'attribuent à Théodore de Samos; et je crois qu'ils ont raison, car ce n'est pas

Digitized by Google

l'œuvre d'une main inhabile. Crésus envoya encore quarante barils d'argent que l'on voit dans le trésor des Corinthiens, et deux aspersoirs d'or et d'argent; sur celui d'or on lit : DES LACÉDÉMONIENS, pour indiquer que l'offrande vient d'eux. L'inscription n'est pas exacte, car le don est de Crésus; elle a été faite par un certain Delphien qui voulait plaire à ceux de Lacédémone; je sais son nom, mais je ne le divulguerai point. A la vérité, l'enfant qui laisse couler l'eau à travers ses doigts a été dédié par eux, mais non l'un des aspersoirs. Crésus donna aussi beaucoup d'autres objets moins remarquables : des vases d'argent à libations, circulaires, une statue de femme en or, de trois coudées (les Delphiens disent que c'est la statue de sa boulangère), et enfin les colliers et les ceintures de sa femme.

LII. Telles furent les offrandes de Crésus à Delphes; quant à Amphiaraüs, informé de sa vertu et de sa fin désastreuse, il consacra dans son temple un bouclier d'or massif et une javeline d'or d'une seule pièce, hampe et pointes. Ces deux objets se voient encore de mon temps à Thèbes, dans le temple d'Apollon-Isménien.

LIII. Au moment où les Lydiens allaient porter les offrandes aux deux temples, Crésus leur prescrivit de demander aux oracles s'il devait prendre les armes contre les Perses et s'il devait joindre à ses troupes quelque armée alliée. Les Lydiens, à leur arrivée aux lieux saints où ils avaient été envoyés, déposèrent les offrandes et consultèrent les oracles en ces termes : « Crésus, roi des Lydiens et d'autres nations, ayant reconnu que vos oracles sont les seuls vrais sur la terre, vous récompense, par ces dons, d'avoir deviné ce qu'il faisait; et maintenant, il vous demande s'il doit prendre les armes contre les Perses et s'il doit s'adjoindre une armée auxiliaire. » Telles furent leurs questions. Les deux oracles coïncidèrent sur ce point : ils prédirent à Crésus que, s'il faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire; ils lui conseillèrent l'un et l'autre de s'adjoindre, comme alliés, les plus puissants des Grecs.

LIV. Lorsque Crésus ouït les réponses qui lui furent rapportés, il en ressentit une joie extrême; plein de l'espoir de renverser l'empire de Cyrus, il envoya de nouveau à Delphes, après s'être informé du nombre des habitants, et il leur fit donner deux stateres d'or par tête. Les Delphiens, en reconnaissance, accordèrent à Crésus et aux Lydiens la priorité pour consulter la Pythie, l'immunité, la préséance aux jeux et le droit de cité pour ceux qui à l'avenir voudraient le réclamer.

Digitized by Google

LV. Après avoir fait des présents aux Delphiens, Crésus consulta l'oracle une troisième fois : car, depuis qu'il en connaissait la véracité, il se complaisait à lui faire des questions. Il lui demanda donc si son empire durerait longtemps ; or, la Pythie lui répondit en ces termes :

Lorsqu'un Mulet sera roi des Mèdes,
Alors, ô Lydien aux pieds délicats, le long des bords du caillouteux Hermus,
Fuis et ne t'arrête pas, et ne rougis pas d'être lâche.

Lorsque ces vers furent répétés à Crésus, il s'en réjouit plus encore que des précédentes réponses, pensant bien que jamais, au lieu d'un homme, un mulet ne régnerait sur les Mèdes, et que ni lui ni ses descendants ne perdraient l'empire.

LVI. Il ne s'inquiéta plus ensuite que de s'informer des plus puissants des Grecs, afin de s'en faire des alliés. Il apprit qu'au premier rang étaient les Lacédémoniens et les Athéniens, les premiers d'origine dorienne, les autres de race ionienne. Ces deux nations étaient dès longtemps les plus illustres et descendaient, celle-ci des anciens Pélasges, l'autre des Hellènes. Ceux de l'Attique n'avaient jamais émigré ; ceux de Sparte avaient changé de patrie plus d'une fois : sous le règne de Deucalion, ils habitaient la Phtiotide, et sous Dorus, fils d'Hellen, la contrée au pied de l'Ossa et de l'Olympe qu'on appelle Histiéotide. Les Cadméens les en ayant expulsés, ils s'établirent au pied du Pinde, au lieu nommé Macednos, puis dans la Dryopide, et finalement dans le Péloponèse, où ils prirent le nom de Doriens.

LVII. Quelle langue parlaient anciennement les Pélasges ? Je ne le puis dire avec certitude : mais s'il fallait tirer quelque induction des Pélasges de nos jours, de ceux qui, au-dessus des Tyrrhéniens, habitent la ville de Crestone, et qui jadis, occupant la contrée que l'on nomme Thessaliotide, étaient limitrophes des Doriens (comme on les appelle aujourd'hui), de ceux qui, sur l'Hellespont, ont colonisé Placie et Scylace et qui jadis demeuraient avec les Athéniens, enfin de ceux qui ont colonisé toutes les autres cités en réalité pélasgiques, quoiqu'elles aient quitté ce nom ; si, dis-je, il fallait en tirer des inductions, les Pélasges auraient parlé une langue barbare. Or, si tous les Pélasges n'avaient que ce langage, la race de l'Attique, qui était pélasgique, en se faisant hellène, aurait appris la langue hellénique. En effet, ni les Crestoniens ni les Placiens ne parlent comme ceux qui les entourent, et ces deux peuples ont la même

Digitized by Google

langue ; ce qui prouve qu'en changeant de contrée, ils ont eu soin de ne point altérer le caractère de leur langage.

LVIII. La race hellénique, à ce qu'il me semble, a eu dès les commencements la langue qu'elle parle encore. Après s'être séparée des Pélasges, faible alors et partant d'une condition médiocre, elle s'est accrue jusqu'à former une multitude de nations, surtout lorsqu'un grand nombre de peuplades barbares se fut réuni à elle. Je crois en outre que la race pélasgique n'a pas pris de grands développements, parce qu'elle était barbare.

LIX. Crésus apprit que, parmi ces nations, l'Attique était contenue et subjuguée par Pisistrate, fils d'Hippocrate, alors tyran des Athéniens. Chez cet Hippocrate, de condition privée, spectateur aux jeux olympiques, un grand prodige éclata : il avait immolé des victimes ; ses marmites étaient pleines d'eau et de chairs quand elles se mirent à bouillonner, sans feu, si fort qu'elles débordèrent. Chilon le Lacédémonien, qui se trouvait là, fut témoin du prodige ; il conseilla d'abord à Hippocrate de ne point épouser une femme féconde et, s'il en avait une, de la répudier, enfin, s'il avait un fils, de le désavouer. Hippocrate ne voulut point suivre ces conseils, et plus tard il eut pour fils Pisistrate. Celui-ci, pendant une discorde civile entre les Paraliens, tribu de la côte maritime, commandés par Mégaclès, fils d'Alcméon, et les habitants de la plaine soulevés par Lycurgue, fils d'Aristolède, aspirant à la tyrannie, fit naître une troisième faction. Il rassemble ses partisans : par ses discours, il entraîne les montagnards ; puis il imagine ce qui suit : il se fait quelques blessures, ainsi qu'à ses mules, et il pousse le char au milieu de l'agora, comme s'il venait d'échapper à des ennemis qui l'avaient voulu tuer, au moment où il sortait dans la plaine. Alors il demande au peuple de lui accorder des gardes, à lui qui s'est illustré dans une expédition contre Mégare, qui a pris Nisée[1], et qui a fait d'autres grands exploits. Le peuple d'Athènes trompé lui donna, après les avoir choisis parmi les citoyens, ces hommes qui furent non les porte-lances de Pisistrate, mais ses porte-massues. En effet ils l'escortaient armés de massues de bois. Mais ils se soulevèrent avec lui et se rendirent maîtres de l'Acropole. Dès lors Pisistrate gouverna les Athéniens, sans porter atteinte aux magistratures existantes, sans rien changer aux lois ; il administra, en se conformant à ce qui

1. Port de Mégare.

Digitized by Google

était établi, et, dans la ville, il régla toutes choses bien et sagement.

LX. Les factions de Mégaclès et de Lycurgue ne tardèrent pas à s'entendre pour le renverser. Ainsi Pisistrate eut une première fois la souveraineté d'Athènes, et, avant qu'elle eût pris racine, il la perdit. Mais ceux qui l'avaient expulsé se mirent derechef à guerroyer l'un contre l'autre. Enfin Mégaclès, las de séditions, négocia avec Pisistrate, lui proposant sa fille pour femme, et la tyrannie. Ces conditions furent accueillies; ils tombèrent d'accord, et, pour l'exécution, ils eurent recours au plus grossier des stratagèmes, du moins à mon sentiment, puisque de toute antiquité la nation grecque s'est distinguée des barbares par son génie, si éloigné de leur stupidité farouche, et que cette ruse a été employée chez les Athéniens, qui passent, parmi les Grecs, pour les plus sensés. Dans le bourg de Péanie vivait une femme nommée Phya, grande de quatre coudées moins trois doigts, d'ailleurs d'une beauté remarquable. Ils armèrent de toutes pièces cette femme, ils la placèrent sur un char, après lui avoir préalablement appris son rôle et le maintien qu'elle devait prendre, puis ils la conduisirent dans la ville, précédée de hérauts qui, en entrant à Athènes, firent, selon ce qui leur était prescrit, la proclamation suivante : « O Athéniens, recevez avec bienveillance Pisistrate, que Minerve elle-même, qui l'honore plus que nul autre des humains, conduit en sa propre citadelle. » Ils tinrent ce discours par tous les quartiers, et le bruit se répandit dans le peuple que Minerve amenait Pisistrate : toute la ville crut que cette femme était la déesse; les habitants adorèrent un être mortel et accueillirent Pisistrate.

LXI. Après avoir recouvré le pouvoir de la manière qui vient d'être dite, Pisistrate épousa la fille de Mégaclès, en conséquence de leur convention. Comme il avait des fils déjà jeunes gens et comme le bruit courait que les Alcméonides étaient frappés d'une malédiction[1], il ne se souciait pas d'avoir des enfants de sa nouvelle femme; il eut donc commerce avec elle, non selon la coutume. La femme d'abord n'en dit rien, mais enfin, soit d'elle-même, soit qu'elle fût questionnée, elle raconta tout à sa mère, et celle-ci à son mari. Mégaclès eut un ressentiment terrible de l'outrage que lui faisait Pisistrate; dans sa colère, il se réconcilia avec les factions adverses. Pisistrate, informé de ce qui se tramait contre lui, quitta le territoire de l'Attique et

1. Voy. liv. V, chap. LXXI.

Digitized by Google

s'en fut à Érétrie, où il tint conseil avec ses fils. L'avis d'Hippias, qui prévalut, fut de reprendre la tyrannie; alors, ils recueillirent les dons des villes qu'ils avaient précédemment obligées. Il y en eut beaucoup qui envoyèrent de grosses sommes, mais Thèbes les surpassa toutes en largesse. Ensuite, pour ne pas m'étendre en un trop long récit, les années se succédèrent et tout fut préparé pour leur retour. Des mercenaires argiens arrivèrent du Péloponèse, et un volontaire de Naxos, nommé Lygdamis, survint plein de zèle, avec des hommes et de l'argent.

LXII. Ils partirent d'Érétrie pendant la onzième année et occupèrent d'abord Marathon en Attique. Comme ils y étaient campés, leurs partisans de la cité les rejoignirent, d'autres accoururent des divers cantons, hommes qui préféraient la tyrannie à la liberté. Tels furent ceux qui se rassemblèrent autour de Pisistrate. Cependant les citoyens de la ville, indifférents d'abord à sa levée de subsides, puis à son établissement à Marathon, lorsqu'ils apprirent que de ce bourg il s'ébranlait pour les attaquer, prirent les armes contre lui, et marchèrent à sa rencontre avec toutes leurs forces. De son côté, l'armée de Pisistrate, partie de Marathon, s'approchait d'Athènes; elle arriva en même temps qu'eux à Pallène, au temple de Minerve, où elle se mit en bataille. Alors l'Acarnanien Amphilyte, homme qui prédisait par inspiration divine, s'approcha de Pisistrate et prononça pour lui cet oracle en vers hexamètres :

Le coup est lancé; le filet est déployé,
Les thons vont s'y prendre, pendant la nuit que la lune éclaire.

LXIII. Tel fut l'oracle qu'il rendit; Pisistrate s'en empara et déclara qu'il acceptait cet augure, puis il ébranla ses troupes. Les défenseurs de la ville, à ce moment, étaient à déjeuner; leur repas fini, les uns se mirent à jouer aux dés, d'autres firent un somme. Pisistrate les surprit donc, et soudain il les mit en fuite. Lorsqu'il les vit en déroute, il prit, pour les empêcher de se rallier et les disperser tout à fait, cette sage résolution : il fit monter ses fils à cheval et les lança en avant. Ceux-ci atteignirent les fuyards et leur dirent ce qu'ordonnait Pisistrate, savoir que chacun eût à se rassurer et à retourner à sa maison.

LXIV. Les Athéniens obéirent; ainsi, pour la troisième fois, Pisistrate se rendit maître de la ville. Il affermit son pouvoir au moyen de nombreuses troupes étrangères, et en même temps par de riches revenus, les uns levés sur la contrée même, les autres provenant des mines du fleuve Strymon. Il prit de plus

Digitized by Google

pour otages les fils des Athéniens qui étaient demeurés dans la ville et ne s'étaient point exilés. Il leur donna pour séjour Naxos (car il avait subjugué cette île et en avait donné le gouvernement à Lygdamis). Enfin, à cause de certains oracles, il purifia Délos de la manière suivante : de toute l'étendue du territoire que l'on apercevait depuis le temple, il fit exhumer les morts que l'on transporta dans une autre partie de l'île. Pisistrate gouvernait donc Athènes ; mais, parmi les Athéniens, les uns avaient péri dans le combat, d'autres s'étaient exilés avec les fils d'Alcméon.

LXV. Crésus, à ce moment, fut informé de l'état des affaires d'Athènes. Quant aux Lacédémoniens, ils venaient d'échapper à de grandes calamités, et, après une longue guerre, ils l'emportaient enfin sur les Tégéates. En effet, sous le règne de Léon et d'Hégésicle à Sparte, toutes leurs autres guerres tournaient heureusement ; contre les Tégéates seuls ils avaient échoué. Avant ces rois, leurs lois, tant pour eux-mêmes qu'en ce qui concernait leurs rapports avec les étrangers, étaient à peu près les plus mauvaises de la Grèce. Ils passèrent comme il suit à une législation équitable : Lycurgue, homme considérable parmi les Spartiates, étant allé consulter l'oracle de Delphes, entra dans le temple, et aussitôt la Pythie lui parla en ces termes :

Tu es venu, ô Lycurgue, à mon riche temple,
Toi qu'aiment Jupiter et tous ceux qui habitent les palais de l'Olympe ;
J'hésite à te déclarer un dieu ou un homme,
Mais je pense plutôt que tu es un dieu, ô Lycurgue.

Quelques-uns racontent en outre que la Pythie lui indiqua la constitution maintenant établie à Sparte ; mais, selon les Lacédémoniens eux-mêmes, Lycurgue, ayant reçu la tutelle de son neveu Léobate, roi de Sparte, apporta ses lois de la Crète. En effet, aussitôt investi de sa tutelle, il changea toutes leurs coutumes et veilla à ce qu'on ne pût violer celles qu'il institua. Il régla ensuite les affaires de la guerre, les énomoties, les triécades, les syssities[1]. Enfin, il institua les éphores[2] et le sénat. Ce fut ainsi que les Lacédémoniens passèrent sous un bon gouvernement.

LXVI. Après la mort de Lycurgue, ils lui élevèrent un temple qu'ils tinrent en grande vénération. Comme la contrée était

1. *Énomotie*, association de cinquante citoyens, liés par des serments prêtés sur des victimes ; *triécade*, tiers d'une tribu ; *syssities*, repas en commun.
2. *Éphore*, surveillant.

Digitized by Google

fertile et la population nombreuse, ils grandirent vite et devinrent florissants. Cependant ils ne se contentèrent pas de vivre en paix, et, se croyant plus forts que les Arcadiens, ils consultèrent à Delphes au sujet de l'Arcadie entière; la Pythie leur fit cette réponse :

Me demandes-tu l'Arcadie ? Tu me demandes beaucoup, je ne te la donnerai pas.
Il y a en Arcadie beaucoup d'hommes qui se nourrissent de glands,
Ils te feront obstacle; toutefois, moi, je ne te porte point envie.
Je t'accorderai Tégée pour que tu y danses à grand bruit de pieds,
Et une belle plaine pour que tu la partages au schène[1].

Les Lacédémoniens, lorsqu'ils entendirent la réponse qui leur fut rapportée, ne songèrent plus aux autres Arcadiens. Mais ils envahirent le territoire de Tégée; ils portaient avec eux des entraves et, pleins de confiance en un oracle trompeur, ils croyaient n'avoir plus qu'à enchaîner les Tégéates. Vaincus dans la rencontre, tous ceux de leur armée qui furent pris vivants cultivèrent la plaine de Tégée, traînant à leurs pieds les entraves qu'eux-mêmes avaient apportées, et après s'être réparti la terre par schènes. Les entraves dans lesquelles ils furent attachés étaient de mon temps encore conservées à Tégée, suspendues dans le temple de Minerve-Aléenne.

LXVII. Pendant la première guerre, ils luttèrent constamment contre les Tégéates avec désavantage; mais du temps de Crésus, sous le règne de leurs rois Anaxandride et Ariston, ils eurent enfin la supériorité, et voici comment. Lorsqu'ils se virent toujours battus, ils envoyèrent demander à l'oracle de Delphes quelle divinité ils devaient se rendre propice pour reprendre le dessus. La Pythie leur déclara qu'ils seraient vainqueurs quand ils auraient rapporté chez eux les ossements d'Oreste, fils d'Agamemnon. Or, ils ne savaient où trouver la sépulture d'Oreste; ils envoyèrent donc derechef vers le dieu demander en quel lieu gisait le héros. A cette question la Pythie fit cette réponse :

Il y a en Arcadie une certaine Tégée, dans une plaine;
Là deux vents soufflent sous une forte impulsion,
Il y a coup et contre-coup, le mal s'étend sur le mal.
En ce lieu, la terre productrice des vivants contient le fils d'Agamemnon;
Emporte-le, et tu repousseras les Tégéates.

1. Le schène est la plus grande mesure agraire ; voy. l'index à la fin du volume.

Digitized by Google

Les Lacédémoniens recueillirent cet oracle ; mais, quoique cherchant partout, ils ne furent pas plus près de la découverte, jusqu'à ce que Lichas la fit. C'était un de ceux qu'à Sparte on nomme Agathurges, c'est-à-dire un des citoyens (cinq par an) qui, sortant de la cavalerie, comme trop âgés, doivent, pendant l'année qui suit leur libération, se rendre où les appelle le service de la république, avant de goûter le repos.

LXVIII. Lichas donc, l'un de ces hommes, fit cette découverte dans Tégée, servi par la fortune et par sa propre sagesse. Comme une trêve avait rétabli les communications entre les deux villes, Lichas, étant entré chez un forgeron, le regarda pendant qu'il laminait du fer, et fut frappé de surprise en voyant ce qu'il faisait. Le forgeron s'en aperçut et, suspendant son travail, il lui dit : « Combien ne serais-tu pas émerveillé, ô mon hôte laconien, si tu avais vu ce que j'ai vu moi-même, puisque maintenant l'art de battre le fer te cause une telle admiration? Je voulais faire un puits en cette cour; je me mis à creuser, et je heurtai un cercueil long de sept coudées. Je l'ouvris, ne pouvant croire qu'il eût jamais existé d'hommes plus grands que ceux d'aujourd'hui, et je vis que le cadavre l'égalait en longueur; après avoir pris leur mesure, je les inhumai de nouveau. » Ainsi le forgeron lui raconta ce qu'il avait vu; or, Lichas, ayant réfléchi sur son récit, conjectura que, d'après l'oracle, ce devait être Oreste, et voici pourquoi : en considérant les deux soufflets, il trouva que c'étaient les deux vents; il reconnut, dans le marteau et l'enclume, le coup et le contre-coup, et, dans le fer laminé, le mal étendu sur le mal, présumant que le fer a été découvert pour le malheur de l'homme. Après avoir rapproché ces circonstances, de retour à Sparte, il exposa toute l'affaire aux Lacédémoniens. Ceux-ci, sur une accusation simulée, le mirent en cause et le condamnèrent au bannissement. Il se rendit à Tégée, dit au forgeron son infortune, et lui loua son enclos, quoiqu'il eût peine à s'en dessaisir; et, quand il eut enfin vaincu sa résistance, il s'y établit. Alors, il ouvrit le sépulcre; il recueillit les ossements et les emporta à Sparte. A partir de ce moment, toutes les fois que les deux partis essayèrent leurs forces, les Lacédémoniens l'emportèrent dans les combats, et déjà ils avaient subjugué la plus grande partie du Péloponèse.

LXIX. Crésus, informé de toutes ces choses, envoya, pour demander à Sparte son alliance, des députés chargés de présents et bien instruits de ce qu'ils avaient à dire. Ils arrivèrent

Digitized by Google

et ils s'exprimèrent ainsi : « Crésus, roi des Lydiens et d'autres nations, nous envoie auprès de vous; voici ce qu'il dit : « O Lacédémoniens, l'oracle du dieu m'a recommandé de m'al « lier aux Grecs. Or, je sais qu'en Grèce vous tenez le premier « rang ; je vous invite donc, au nom de l'oracle, à être mes « alliés et mes auxiliaires, sans feinte ni tromperie. » Telle fut la proposition que Crésus fit faire par ses députés. Les Lacédémoniens, de leur côté, qui avaient eux-mêmes entendu parler de l'oracle rendu à Crésus, furent charmés de la venue des Lydiens, et firent un traité d'hospitalité et d'alliance. Antérieurement, ils avaient reçu quelques bienfaits de Crésus : en effet les Lacédémoniens, ayant envoyé à Sardes pour acheter l'or qu'ils avaient dessein d'employer à la statue d'Apollon qui est maintenant à Thornax en Laconie, Crésus le leur avait donné gratuitement, quoiqu'ils voulussent l'acheter.

LXX. Les Lacédémoniens acceptèrent l'alliance à cause de cela, et aussi parce qu'il les avait choisis préférablement à tous les autres Grecs pour leur demander leur amitié; tout disposés à se rendre à son invitation, ils firent, en outre, faire un cratère d'airain, orné extérieurement, jusqu'aux bords, de figures de plantes et d'animaux. Ce vase contenait trois cents amphores, et ils voulaient l'offrir à Crésus, en retour de ce qu'ils avaient reçu de lui; ils le lui envoyèrent, mais il n'arriva pas à Sardes, ce que l'on explique de deux manières. Selon les Lacédémoniens, comme le cratère était en route pour Sardes, il passa dans les eaux de Samos, et les Samiens, qui en eurent avis, s'embarquèrent sur des vaisseaux longs et s'en emparèrent. De leur côté, les Samiens disent que ceux des Lacédémoniens qui le transportaient, ayant beaucoup tardé, apprirent la chute de Sardes et de Crésus; qu'alors ils vendirent le cratère, dans l'île de Samos, à des personnes de condition privée, qui l'achetèrent pour le dédier dans le temple de Junon. Peut-être ceux qui l'avaient vendu dirent-ils, à leur retour à Sparte, qu'il leur avait été enlevé par les Samiens. Voilà tout ce qui concerne le cratère.

LXXI. Crésus donc, interprétant faussement l'oracle, préparait une expédition en Cappadoce, car il avait conçu l'espoir de renverser Cyrus et la puissance des Perses. Pendant ses apprêts, un certain Lydien, nommé Sandanis, dès longtemps réputé sage et dont le langage en cette circonstance augmenta encore le renom parmi ses compatriotes, donna ce conseil à Crésus : « O roi, tu te disposes à faire la guerre à des hommes

Digitized by Google

qui portent des hauts-de-chausses de cuir et des vêtements de cuir, qui se nourrissent non de ce qu'ils désirent, mais de ce qu'ils ont, car leur contrée est stérile. En outre, ils ne connaissent pas l'usage du vin, mais ils boivent de l'eau ; ils ne récoltent ni figues, ni rien de bon. D'après cela, si tu triomphes d'eux, que leur enlèveras-tu ? ils n'ont rien. D'un autre côté, si tu es vaincu, vois donc quels grands biens tu perdras. Ils n'auront pas plus tôt goûté de nos richesses, qu'ils s'y attacheront et qu'il deviendra impossible de leur faire lâcher prise. Pour moi, je rends grâces aux dieux de n'avoir point inspiré aux Perses la pensée de nous attaquer. » Ce discours ne persuada point Crésus; toutefois, avant d'avoir subjugué les Lydiens, les Perses ne possédaient réellement rien de bon ni de délicat.

LXXII. Les Cappadociens sont appelés Syriens par les Grecs; sujets des Mèdes, avant la domination des Perses, ils obéissaient alors à Cyrus : car la limite entre les royaumes médique et lydique était le fleuve Halys qui, des montagnes de l'Arménie, descend à travers la Cilicie, et coule ensuite ayant à sa droite les Matianes, et de l'autre côté les Phrygiens; lorsqu'il les a côtoyés, il tourne au nord, séparant les Cappadociens-Syriens des Paphlagoniens, qui habitent la rive gauche. Ainsi, l'Halys divise presque toutes les provinces de l'Asie Mineure, depuis la mer de Chypre jusqu'au Pont-Euxin; il ouvre dans toute la contrée un col dont la longueur, pour un bon marcheur, est de cinq journées de chemin.

LXXIII. Crésus entra en Cappadoce, poussé par le désir d'en faire la conquête, et d'ajouter cette province à ses domaines; poussé surtout par sa foi en l'oracle et par l'espoir de venger Astyage sur Cyrus. Car Astyage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, que Cyrus, fils de Cambyse, avait renversé, était beau-frère de Crésus, et il l'était ainsi devenu. Une troupe de Scythes nomades sortirent de leur pays, à la suite de discordes civiles, et se rendirent en Médie. En ce temps-là, sur les Mèdes régnait Cyaxare, fils de Phraorte, petit-fils de Déjocès, qui d'abord accueillit bien les Scythes, arrivés comme suppliants. Il les tint en telle estime, qu'il leur confia des enfants à qui ils enseignèrent leur langue et l'art de tirer de l'arc. Il advint ensuite que ces hommes, dont la chasse était la seule occupation et qui en rapportaient toujours quelque chose, revinrent une fois sans avoir rien pris. Cyaxare, qui était, comme il le fit voir, extrême dans ses emportements, à leur retour les mains vides, les traita outrageusement. Ils ressentirent ses injures en

Digitized by Google

hommes qui pensaient ne les avoir pas méritées, et ils résolurent de tuer l'un des enfants instruits par eux, d'apprêter ses chairs, comme ils avaient coutume de préparer celles des bêtes fauves, de les présenter à Cyaxare, en lui disant que c'était de leur chasse, et aussitôt de s'enfuir à Sardes, chez Alyatte, fils de Sadyatte. Leur dessein s'accomplit : Cyaxare et ses convives se repurent de cette chair, et les Scythes, après ce crime, devinrent suppliants d'Alyatte.

LXXIV. Cyaxare les réclama, le roi de Sardes refusa de les livrer; une guerre s'engagea entre les Lydiens et les Mèdes; elle dura cinq ans, pendant lesquels les deux peuples furent tour à tour vainqueurs et vaincus. Il y eut même une sorte de bataille nocturne; ce fut en la sixième année; les succès de la lutte jusque-là se balançaient également; on était aux prises, quand, au fort du combat, soudain le jour devint nuit[1]. Thalès de Milet avait annoncé aux Ioniens ce changement et avait même fixé d'avance l'année où il arriva. Les Lydiens et les Mèdes, lorsqu'ils virent la nuit prendre la place du jour, suspendirent le combat, après quoi ils se montrèrent des deux parts plus empressés de faire la paix. Ceux qui les réconcilièrent furent Syennésis le Cilicien, et Labynète le Babylonien. Tous les deux hâtèrent la conclusion du traité, d'où résulta un mariage. En effet, ils décidèrent Alyatte à donner sa fille Aryénis à Astyage, fils de Cyaxare. Car, sans un lien puissant, les conventions n'ont aucune solidité. Les traités, chez ces nations, se contractent avec les mêmes cérémonies que chez les Grecs, si ce n'est qu'ils se font aux bras de légères incisions et sucent réciproquement le sang qui s'en échappe.

LXXV. Cyrus renversa cet Astyage, qui était son grand-père maternel; je dirai plus tard pour quels motifs. Crésus, s'armant de ce grief contre Cyrus, consulta l'oracle pour savoir s'il devait engager la guerre contre lui. Lorsqu'il eut reçu la réponse à double sens, il crut qu'elle était en sa faveur et il marcha pour entrer sur le territoire des Perses. Arrivé sur l'Halys, il fit passer le fleuve à son armée, en profitant, selon moi, des ponts existants. Selon le récit accrédité en Grèce, ce fut Thalès de Milet qui dirigea le passage : car, disent-ils, les ponts n'étaient pas encore construits et Crésus était en peine de l'opérer, quand Thalès, qui se trouvait au camp, détournant le fleuve, le fit couler non plus sur

1. Le 30 septembre 610 avant J. J., dans la matinée.

Digitized by Google

le front, mais sur les derrières de l'armée. Il s'y prit de cette manière : en amont du camp, on commença par creuser un fossé profond qui en embrassa tout le contour, de sorte que les eaux, sortant à l'une de ses extrémités de leur cours habituel, y rentrassent par l'autre ; puis cette tranchée achevée, ils y firent couler le fleuve, pour qu'en se divisant, des deux parts il devînt guéable. Quelques-uns ajoutent que l'ancien lit se trouva tout à fait à sec ; pour moi, je ne puis admettre ce récit, car comment, dans la retraite, les Lydiens auraient-ils pu passer ?

LXXVI. Au delà du fleuve, Crésus, avec son armée, atteignit Ptérie en Cappadoce ; cette ville, située en face de Sinope sur le Pont-Euxin, est la plus forte de la contrée. Il l'investit, dévastant les terres des Syriens ; il la prit, il réduisit les citoyens en esclavage, s'empara des places adjacentes et ruina de fond en comble leurs habitants, dont il n'avait nullement à se plaindre. Cyrus, de son côté, ayant rassemblé toutes ses forces et entraîné la population des provinces qui le séparaient de Crésus, marcha au-devant de lui. Avant de s'ébranler, il avait envoyé des hérauts chez les Ioniens pour tenter de les soulever contre son rival, mais il n'avait pu les y déterminer. Il partit néanmoins et vint camper en face des Lydiens ; les deux armées mesurèrent leurs forces dans la plaine de Ptérie. Le choc fut terrible ; des deux parts un grand nombre d'hommes succomba ; la victoire était indécise, quand la nuit survint et sépara les combattants. Telle fut leur première bataille [1].

LXXVII. Crésus en attribua le résultat à l'infériorité numérique de son armée ; elle était en effet beaucoup moins nombreuse que celle de Cyrus. En conséquence, Cyrus le lendemain ne l'attaquant pas, il battit en retraite sur Sardes. Son dessein était de convoquer les Égyptiens, aux termes de leur traité (car il avait fait avec leur roi Amasis une alliance antérieure à celle des Lacédémoniens), de faire venir les Babyloniens (ses alliés aussi sur qui régnait Labynète), et de notifier aux Lacédémoniens qu'ils eussent à intervenir au moment qu'il leur indiquerait. Selon lui, pour rallier ses auxiliaires, réunir ses propres forces, il lui faudrait tout l'hiver, et il comptait, au retour du printemps, reprendre ses opérations contre les Perses. Aussitôt donc rentré à Sardes, ses plans bien arrêtés, il envoya des hérauts chez ses alliés, leur donnant rendez-vous en cette ville pour le cinquième mois. A l'égard de ses troupes, toutes mer-

1. L'an 546 av. J. C.

Digitized by Google

cenaires, qui venaient de faire campagne, il les licencia et les dispersa, ne supposant pas qu'après une bataille où les chances avaient été presque égales, Cyrus pût marcher sur Sardes.

LXXVIII. Pendant que Crésus prenait ces mesures, tout le territoire de Sardes fut couvert de serpents. A leur apparition, les chevaux, quittant leurs pâturages, coururent les dévorer. Crésus en fut témoin, et il pensa, ce qui était réel, que c'était un prodige. Sur-le-champ, il envoya consulter les devins de Telmesse. Ses messagers firent le voyage; ils apprirent des Telmessiens ce que signifiait le prodige; mais ils ne devaient pas rapporter à leur maître l'interprétation. Avant que leur vaisseau les eût ramenés à Sardes, Crésus était prisonnier. Les Telmessiens avaient déclaré que Crésus devait s'attendre à voir son territoire envahi par une armée étrangère qui exterminerait les habitants; car le serpent indique un enfant de la terre, et le cheval un guerrier et un étranger. Les Telmessiens sans doute firent cette réponse quand le roi était déjà captif, mais ils ne savaient rien ni de lui ni de Sardes.

LXXIX. Cyrus, de son côté, informé que Crésus qui, après la bataille de Ptérie, avait commencé sa retraite, devait licencier ses troupes après l'avoir achevée, résolut de marcher sur Sardes aussi rapidement qu'il le pourrait; c'était pour lui un mouvement décisif, s'il arrivait avant qu'une seconde fois les Lydiens eussent rassemblé leurs forces. Aussitôt conçu, ce plan fut mis à exécution; l'armée perse traversa la Lydie, et Cyrus fut, auprès de Crésus, son propre envoyé. Celui-ci tomba dans une anxiété grande, car toutes ses prévisions se trouvaient trompées; il ne laissa pas toutefois de mener au combat les Lydiens. Il n'y avait pas alors en Asie de nation plus vaillante et plus belliqueuse; ils combattaient à cheval, portaient de longues javelines, et étaient excellents cavaliers.

LXXX. Les deux armées se heurtèrent devant Sardes, dans la plaine grande et stérile que traversent plusieurs rivières qui toutes, avec l'Hyllus, se jettent dans le large cours de l'Hermus; celui-ci descend de la sainte montagne consacrée à notre mère Cybèle, puis, vers Phocée, il tombe dans la mer. Sur un tel terrain, Cyrus, lorsqu'il vit les Lydiens rangés en bataille, trouva leur cavalerie redoutable, et, par le conseil du Mède Harpage, fit les dispositions suivantes : on débâta toutes les chamelles qui transportaient pour l'armée les vivres et les bagages; on les réunit; on y mit en selle des hommes équipés comme des cavaliers. Elles formèrent la première ligne de Cy-

Digitized by Google

rus; il l'opposa à la cavalerie lydienne; il ordonna à son infanterie de suivre les chamelles, et derrière les piétons il déploya toute sa cavalerie. Les rangs ainsi formés, il commanda de n'épargner personne, de tuer tous les Lydiens qui feraient résistance, hormis le seul Crésus, lors même qu'il se défendrait: telles furent ses prescriptions, et voici pourquoi il opposa ses chamelles aux cavaliers ennemis. Le cheval prend ombrage de la chamelle; il ne peut supporter ni son aspect s'il l'aperçoit, ni son odeur s'il vient à la flairer. Par cet artifice, Cyrus voulait rendre inutile la cavalerie sur laquelle Crésus comptait pour remporter une victoire brillante. En effet, dès qu'on fut aux prises, les chevaux flairèrent les chamelles, ils les virent, ils firent volte-face, le dernier espoir de Crésus s'évanouit. Cependant les Lydiens ne montrèrent point de faiblesse; lorsqu'ils virent ce qui se passait, ils sautèrent en bas de leurs chevaux et combattirent à pied. Le carnage fut grand; enfin les Lydiens prirent la fuite; ils se renfermèrent dans leurs murs, où les Perses les assiégèrent.

LXXXI. Tandis que l'ennemi investissait la ville, Crésus, ne doutant pas que le siége ne traînât en longueur, envoya, de la place, de nouveaux messages à ses alliés. Il les avait d'abord convoqués à Sardes pour le cinquième mois, et maintenant il leur demandait le plus prompt secours, leur annonçant que l'ennemi l'assiégeait.

LXXXII. Il envoya donc chez tous ses alliés, et spécialement à Lacédémone. Mais, en ce même temps-là, une querelle était survenue entre les Spartiates et les Argiens, au sujet de la contrée appelée Thyrée. Les Lacédémoniens avaient enlevé à l'Argolide cette Thyrée, qui en faisait partie. Située au couchant d'Argos, jusqu'au cap Malée, elle se composait d'un coin du continent, de Cythère et des autres îles. Les Argiens prirent les armes pour recouvrer le territoire qu'on leur avait ôté; alors, on entra en pourparlers, l'on convint que de chaque côté trois cents hommes combattraient, et qu'aux victorieux appartiendrait le canton contesté. Les deux armées devaient retourner en leur pays pour ne point assister à la lutte, de peur que, voyant leurs concitoyens succomber, elles ne fussent tentées de leur porter secours. Ces conditions réglées, les corps d'armée partirent; les hommes choisis des deux parts restèrent et en vinrent aux mains. Ils combattirent avec une telle parité de forces, que, de six cents hommes, trois seulement survécurent: du côté des Argiens, Alcinor et Chromius; du côté des Lacédémoniens,

Digitized by Google

Othryade. Ceux-là, quand la nuit survint, vivaient encore. Les deux Argiens, se présumant vainqueurs, coururent à Argos; mais le Lacédémonien Othryade, ayant dépouillé les cadavres ennemis et transporté les armes dans le camp lacédémonien, se tint à son poste. Le lendemain, les deux armées, informées du résultat, accoururent, et quelque temps toutes les deux réclamèrent la victoire; les uns disant que le plus grand nombre des survivants était des leurs, les autres déclarant que les survivants étaient des fugitifs et que le Spartiate avait conservé le champ de bataille et dépouillé les morts. La querelle se termina par une bataille où beaucoup d'hommes périrent et où les Lacédémoniens l'emportèrent. Depuis ce temps, les Argiens coupent leurs cheveux, qu'autrefois ils devaient porter flottants; ils rendirent une loi et décrétèrent des malédictions contre tout Argien qui laisserait pousser sa chevelure et contre toute Argienne qui porterait des ornements d'or avant qu'ils eussent repris Thyrée. De leur côté, les Lacédémoniens, en vertu d'une loi, laissent pousser leurs cheveux, qu'ils coupaient de près auparavant. Ils racontent qu'Othryade, le survivant des trois cents, honteux d'avoir à rentrer dans Sparte tandis que ses compagnons étaient morts, mit fin à ses jours sur le territoire de Thyrée.

LXXXIII. Tel était l'état des affaires à Sparte, quand arriva le héraut de Sardes, les conjurant de secourir Crésus assiégé. A peine l'eurent-ils entendu, qu'ils se déterminèrent à le seconder. Leurs navires étaient équipés et eux-mêmes prêts à partir; mais un second message leur apprit la chute de la citadelle et la captivité de Crésus; ils considérèrent l'événement comme un grand malheur et renoncèrent à partir.

LXXXIV. Voici comment Sardes fut prise: le quatorzième jour du siége, Cyrus fit proclamer par des hommes à cheval, dans tous les rangs de son armée, qu'il récompenserait celui qui le premier monterait sur le rempart. En conséquence, l'armée fit plusieurs tentatives, mais sans succès, et l'on se tenait en repos, quand un homme de la tribu des Mardiens, nommé Hyriade, essaya de gravir en un lieu de la citadelle où l'on ne plaçait pas de gardes, car on croyait n'avoir point à craindre que jamais elle fût prise de ce côté, le mur étant escarpé et inabordable. Sur ce point-là seulement, Mélès, premier roi de Sardes, n'avait pas promené le lion enfanté par sa concubine, quand les Telmessiens eurent répondu que, si ce lion faisait le tour des remparts, Sardes serait imprenable. Mélès l'avait alors

Digitized by Google

fait porter sur toutes les parties par où l'on pouvait attaquer la citadelle, et il avait négligé ce côté comme inaccessible. C'est celui qui est tourné vers le mont Tmole. Ce Mardien, cet Hyriade donc, ayant vu la veille un Lydien descendre par là pour ressaisir son casque qui avait roulé jusqu'à terre, puis remonter sur le rempart, réfléchit et prit sa résolution; il monte à son tour, d'autres Perses l'imitent; ils atteignent en grand nombre le sommet; la ville est prise et mise à sac.

LXXXV. Voici alors ce qui advint à Crésus lui-même; il avait un fils dont j'ai déjà parlé, heureusement doué du reste, mais muet. Dans le temps de sa prospérité, Crésus n'avait rien négligé pour le guérir; notamment il avait, à son sujet, consulté l'oracle de Delphes, et la Pythie lui avait ainsi répondu :

O Lydien, roi d'un peuple nombreux, Crésus très-insensé,
Ne souhaite pas d'entendre en ta demeure la voix désirable
De ton fils parlant; son mutisme est préférable pour toi,
Car il parlera en un jour calamiteux.

En effet, le mur forcé, l'un des Perses fut sur le point de tuer Crésus, qu'il ne connaissait pas; le roi cependant le vit se précipiter sur lui et n'en eut aucun souci, à cause de sa présente infortune, s'inquiétant peu de mourir sous ses coups. Mais son fils, ce muet, à l'aspect menaçant du Perse, sous l'impression de la crainte et de la douleur, fit éclater sa voix en s'écriant : « O homme, ne tue pas Crésus. » Telles furent les premières paroles qu'il prononça; et depuis, il parla jusqu'à la fin de sa vie.

LXXXVI. Les Perses s'emparèrent donc de Sardes et firent Crésus prisonnier; après quatorze ans de règne et quatorze jours de siége, il avait, selon la prédiction de l'oracle, détruit un grand empire, le sien propre. On le mena devant Cyrus, qui ordonna de dresser un vaste bûcher, où il fit monter Crésus et avec lui quatorze jeunes Lydiens; ayant en l'esprit, soit de consacrer ces prémices à l'une des divinités[1], soit d'accomplir un vœu, soit, comme il avait ouï dire que Crésus était religieux, de savoir si, sur le bûcher, quelque dieu le préserverait d'être brûlé vif. Quoi qu'il en fût, il fit ce qui vient d'être rapporté; Crésus, placé sur le bûcher, se souvint, malgré l'excès de son malheur, de Solon et des paroles que celui-ci, par une inspiration divine, lui avait dites, savoir que nul des vivants n'est heureux. En se

1. Le feu était chez les Perses une divinité. Voy. liv. III, chap. XVI.

Digitized by Google

les rappelant, il gémit, rompit enfin le silence et répéta trois fois le nom de Solon. Cyrus l'entendit et donna ordre à ses interprètes de lui demander qui il invoquait; ils s'approchèrent et lui firent cette question; mais il fut quelque temps à répondre; enfin, comme on le pressait, il dit : « C'est un homme dont je souhaiterais les conseils aux rois plutôt que de grandes richesses. » Ils ne comprirent rien à cette réponse et lui demandèrent de la leur expliquer; fatigué de leurs instances, il leur raconta que jadis Solon, un Athénien, était venu à Sardes, qu'il avait visité toutes choses, qu'il avait méprisé ses richesses, ajoutant des paroles qui, pour lui Crésus, devaient se réaliser, comme il les avait dites, non que le discours de l'Athénien s'adressât à lui personnellement, car il l'appliquait à l'humanité entière, et particulièrement à ceux qui se croient heureux. Pendant cette narration, le bûcher, déjà allumé, brûlait tout à l'entour, quand Cyrus, à qui les interprètes avaient transmis ce que venait de dire Crésus, se repentit; il réfléchit qu'étant homme, il allait livrer vivant à la flamme un autre homme, non moindre que lui naguère en prospérité; il eut crainte que cette action ne fût punie; il considéra que chez les humains il n'y a rien de stable, et il commanda qu'au plus vite on éteignît le bûcher, et qu'on en fît descendre Crésus et ses compagnons; mais les siens, malgré leurs efforts, ne purent se rendre maîtres du feu.

LXXXVII. Alors, selon le récit des Lydiens, Crésus, s'apercevant que Cyrus s'était repenti, que chacun s'était mis à éteindre la flamme, que l'on n'en venait pas à bout, invoqua le secours d'Apollon, le suppliant, si jamais il lui avait été agréable par ses offrandes, de venir le sauver de cet extrême péril. En faisant cette prière, il versait des larmes; or, soudain, au milieu du calme et de la sérénité du ciel, des nuées se rassemblèrent, un orage éclata, et il tomba une pluie des plus violentes qui éteignit le bûcher. Cyrus reconnut que Crésus était un homme bon et aimé des dieux, il le fit descendre et lui dit : « Crésus, qui donc, parmi les mortels, t'a conseillé d'entrer en armes sur mon territoire, et de préférer ma haine à mon amitié? — O roi, répondit-il, j'ai agi de la sorte pour ton bonheur et pour ma perte. Le dieu des Grecs est en cause; c'est lui qui m'a excité à prendre les armes, car nul n'est assez insensé pour préférer la guerre à la paix. Pendant la paix, les enfants ensevelissent leurs pères; pendant la guerre, les pères ensevelissent leurs enfants. Mais il plaisait aux divinités qu'advînt ce qui est advenu. »

Digitized by Google

LXXXVIII. Il dit, et Cyrus, lui ayant ôté ses fers, le fit asseoir à ses côtés, et le traita avec grand respect; lui-même et tous ceux qui l'entouraient le regardaient avec admiration. Crésus, cependant, absorbé par ses pensées, gardait le silence. Ensuite, s'étant détourné, il aperçut les Perses occupés à piller la ville et s'écria : « O roi, dois-je te dire ce qui me vient à l'esprit, ou vaut-il mieux me taire, en la circonstance présente? — Rassure-toi; répondit Cyrus, et parle au gré de tes désirs. » Or, il reprit par cette question : « Que fait, avec tant d'empressement, cette foule tumultueuse? — Elle met ta ville à sac, répliqua Cyrus, et pille tes trésors. — Ce n'est point ma ville, dit Crésus, ce ne sont point mes trésors qu'elle saccage; rien de tout cela maintenant ne m'appartient; elle prend et elle emporte ce qui est à toi. »

LXXXIX. Cyrus, frappé de ces paroles, éloigna tout le monde et voulut savoir de Crésus quelles conséquences il entrevoyait pour lui de ce qui se passait. Crésus répondit : « Puisque les dieux m'ont fait son esclave, je crois juste, si j'aperçois quelque chose qui t'échappe, de te le signaler. Les Perses ont le naturel arrogant et manquent de richesses. Si donc tu les regardes d'un œil indifférent quand ils pillent et gardent pour eux de riches objets, voici à quoi il faut t'attendre : celui qui aura le plus acquis, tu auras bientôt à le combattre comme rebelle. Maintenant donc, si mes conseils t'agréent, fais ce que je vais dire : place devant toutes les portes des hommes de ta garde; qu'ils disent à ceux qui en sortiront chargés de trésors, qu'ils doivent en consacrer la dîme à Jupiter. Tu ne te feras point haïr, comme si tu les leur reprenais de force; ils reconnaîtront que tu exiges une chose juste, et ils t'abandonneront de bon gré ce que tu désires. »

XC. Cyrus fut charmé de l'entendre, tant ses conseils lui parurent à propos. Il le combla d'éloges; il donna l'ordre à ses gardes d'exécuter ce que Crésus lui avait suggéré, et il lui dit : « Crésus, puisque tu t'appliques à parler et à te conduire en roi, demande-moi ce que tu voudras, et tu l'obtiendras sur-le-champ. — O mon maître, reprit Crésus, la plus grande faveur que tu puisses me faire, c'est de permettre que j'envoie ces entraves au dieu des Grecs, celui des dieux que j'ai le plus honoré, et que je lui demande s'il trouve beau de tromper ceux qui lui font du bien. » Cyrus s'informa du motif de ses récriminations, et Crésus lui raconta ses projets et les réponses de l'oracle; il lui décrivit ses offrandes et lui dit comment, excité par les prédictions

Digitized by Google

de la Pythie, il s'était déterminé à engager la guerre contre les Perses; il conclut en insistant sur son désir d'envoyer au dieu, pour lui faire ses reproches. Or, Cyrus en riant reprit : « J'y consens, Crésus, et je t'accorderai de même à l'avenir tout ce que tu requerras de moi. » Il dit, et sans retard Crésus fit partir des Lydiens pour Delphes; il leur ordonna de suspendre ses fers à l'entrée du temple et de demander au dieu s'il n'avait point honte, après avoir excité Crésus par ses oracles à engager la guerre contre les Perses, sous prétexte qu'il renverserait la puissance de Cyrus, d'en recevoir de telles prémices (les fers qu'en disant ces mots ils devaient lui montrer), enfin si chez les dieux grecs c'était la coutume d'être ingrat.

XCI. Les Lydiens arrivèrent à Delphes; ils dirent ce qui leur était ordonné, et l'on rapporte que la Pythie leur répondit en ces termes : « Ce que le Destin a réglé, il est impossible à un dieu même de s'y soustraire. Crésus a expié le crime de son cinquième aïeul qui, étant garde des Héraclides, s'associa au complot d'une femme, tua son maître et s'empara d'un trône auquel il n'avait aucun droit. Or, malgré le désir d'Apollon de faire arriver les désastres de Sardes sous le fils de Crésus, et non du vivant de Crésus lui-même, il n'a pas été donné à ce dieu de détourner les coups du Destin; tout ce qu'il a pu obtenir, Crésus en a profité, grâce à lui. Pendant trois ans la prise de Sardes a été différée. Que Crésus le sache, il est devenu captif trois ans plus tard qu'il n'était décrété. En outre, quand le bûcher allait le consumer, Apollon l'a secouru. Au sujet de l'oracle, il se plaint à tort. Apollon lui a prédit que, s'il engageait la guerre contre les Perses, il renverserait un grand empire; si Crésus avait voulu agir sagement, il devait envoyer une seconde fois pour savoir de quel empire il s'agissait, de celui de Cyrus ou du sien. Il n'a pas compris l'oracle, ni demandé d'explications : à qui s'en prendre, sinon à lui-même? Il n'a pas mieux compris la réponse où le dieu lui a parlé du mulet. Le mulet n'est autre que Cyrus, lequel provient de deux races différentes, d'une mère plus noble et d'un père moindre. Celle-là était Mède, fille d'Astyage, roi des Mèdes; celui-ci était Perse et sous la dépendance des Mèdes; inférieur à elle sous tous les rapports, il s'unit à celle à qui il eût dû obéir. » Telle fut la réponse de la Pythie; les Lydiens la rapportèrent à Sardes et la transmirent à Crésus; celui-ci les entendit, et il reconnut que lui seul était coupable, et non le dieu.

XCII. Voilà tout ce qui concerne le règne de Crésus et le pre-

Digitized by Google

mier assujettissement des Ioniens. Il y a en Grèce d'autres offrandes de ce roi, en grand nombre, outre celles que j'ai mentionnées, savoir : à Thèbes en Béotie, un trépied d'or consacré dans le temple d'Apollon-Isménien ; à Éphèse, les vaches d'or et la plupart des colonnes ; à Delphes, un grand bouclier d'or, dans le temple de Minerve. Ces objets existaient encore de mon temps ; le reste a péri. Les offrandes de Crésus aux Branchides, chez les Milésiens, étaient, comme j'en ai été informé, semblables et de poids égal à celles de Delphes. Celles-ci et celles qu'il fit à Amphiaraüs provenaient de son patrimoine et de ses propres richesses ; les autres provenaient des biens d'un ennemi qui, avant le règne de Crésus, avait formé une faction pour faire arriver au trône des Lydiens Pantaléon. Ce Pantaléon était aussi fils d'Alyatte et frère de Crésus, non du même lit, car l'un était né d'une Carienne et l'autre d'une Ionienne. Or, lorsque Crésus fut maître du royaume, que son père lui avait donné, il condamna l'homme qui avait comploté contre lui à périr déchiré par les cardes d'un foulon, et, comme préalablement il avait voué aux dieux ce que possédait cet homme, il en fit les offrandes dont il vient d'être parlé. Mais c'est assez sur ce sujet.

XCIII. La Lydie n'a point, comme d'autres contrées, d'objets merveilleux que l'on doive décrire, sauf les paillettes d'or détachées du Tmole[1]. On y voit toutefois le plus grand des travaux humains, après ceux de l'Égypte et de Babylone. C'est le tombeau d'Alyatte, père de Crésus. Sa base est construite en pierres énormes ; le reste est un amas de terre. Il a été élevé par les marchands, les artisans et les prostituées. Il y avait encore de mon temps, au sommet du tombeau, cinq bornes, indiquant, par des inscriptions, quelle part chaque classe en avait faite ; il était visible en mesurant, que celle des femmes était la plus considérable. En effet, les filles du peuple en Lydie se prostituent toutes, pour s'amasser des dots, jusqu'au moment où elles se marient ; et elles se marient à leur gré. Le périmètre du tombeau est de six stades deux plèthres, sur treize plèthres de large[2]. Il y a, auprès du monument, un grand lac qui, selon les Lydiens, ne tarit jamais : on l'appelle le lac Gygée. Mais c'est assez sur ce sujet.

XCIV. Les coutumes des Lydiens sont assez semblables à celles des Grecs, sauf qu'ils prostituent leurs enfants du sexe féminin ; ils sont les premiers des hommes, à notre connaissance,

1. Par le Pactole. — 2. Voy. l'index à la fin du volume.

Digitized by Google

qui aient fait usage de monnaie d'or et d'argent frappée ; les premiers aussi qui aient trafiqué en détail. Ils se prétendent de plus les inventeurs des jeux qui leur sont communs avec les Grecs, et, selon eux, ils les auraient inventés dans le même temps qu'ils colonisèrent la Tyrrhénie. Voici quel est leur récit : Sous le roi Atys, fils de Manès, une famine cruelle désola toute la Lydie. Le peuple pendant longtemps en prit son parti ; mais ensuite, comme elle persistait, il chercha des adoucissements ; chacun s'ingénia d'une manière ou d'autre. C'est alors qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle et tous les autres jeux de cette sorte, excepté les dames, car ils n'en réclament pas l'invention. Voici comme ils les employèrent contre la famine : de deux journées, ils en passaient une tout entière à jouer, afin de ne point songer à prendre de nourriture ; pendant l'autre, ils suspendaient les jeux et mangeaient. Grâce à cet expédient, dix-huit années s'écoulèrent ; cependant le mal, loin de cesser, s'aggrava. Alors, le roi fit du peuple deux parts, puis il tira au sort laquelle resterait, laquelle quitterait la contrée, se déclarant le chef de ceux qui demeureraient, et plaçant à la tête de ceux qui émigreraient son fils nommé Tyrrhène. Ces derniers se rendirent à Smyrne, construisirent des vaisseaux, y mirent tout ce que requérait une longue navigation, et voguèrent à la recherche d'une terre qui pût les nourrir ; ils côtoyèrent nombre de peuples ; finalement, ils abordèrent en Ombrie, où ils bâtirent des villes et où ils habitent encore. Ils changèrent leur nom de Lydiens pour prendre celui du fils de leur roi, qui avait conduit la colonie, et, depuis lors, on les appelle Tyrrhéniens. Quant aux Lydiens, ils tombèrent sous la domination des Perses.

XCV. Ici nous sommes amenés à chercher ce qu'était Cyrus lorsqu'il renversa la puissance de Crésus, et de quelle manière les Perses devinrent maîtres de l'Asie. Je suivrai la méthode de certains Perses, qui ont écrit avec la volonté non d'amplifier les actions de Cyrus, mais de rapporter la vérité, quoique je puisse indiquer trois autres méthodes à suivre quand il s'agit de ce monarque. Les Assyriens gouvernaient la haute Asie depuis cinq cent vingt ans[1] lorsque les Mèdes les premiers s'insurgèrent contre eux ; dans leur lutte contre les Assyriens pour conquérir la liberté, ils déployèrent de la vaillance, secouèrent le joug et s'affranchirent. Après eux, les autres nations suivirent leur exemple.

1. De l'an 1231 av. J. C. à l'an 711.

Digitized by Google

XCVI. Sur tout le continent, chacune se gouvernait selon ses lois, lorsqu'elles retombèrent sous le pouvoir d'un seul, de la façon que je vais dire. Parmi les Mèdes, vivait un homme sage du nom de Déjocès ; il était fils de Phraorte ; ce Déjocès, aspirant à la tyrannie, s'y prit pour l'obtenir de la manière suivante. La population mède était alors répartie par bourgades ; lui, déjà très-considéré dans la sienne, s'appliqua avec une ardeur extrême à exercer la justice. Il y avait beaucoup de déréglements dans toute la Médie, lorsqu'il adopta ce plan, et il n'ignorait pas l'antagonisme perpétuel entre l'inique et le juste. Les Mèdes de sa bourgade, voyant ses pratiques, le choisirent pour juge, et lui, ne perdant pas de vue la souveraineté, se montra juste et droit. Par cette conduite, il acquit une célébrité non médiocre parmi ses concitoyens, au point que les habitants des autres bourgades, voyant que Déjocès était le seul homme qui jugeât avec droiture, et se souvenant qu'eux-mêmes avaient eu à souffrir de sentences iniques, accoururent avec confiance au bruit de sa renommée, pour se faire aussi juger par lui, et finirent par ne plus se soumettre à d'autres décisions que les siennes.

XCVII. La foule de ceux qui l'assiégeaient ne cessa d'aller toujours croissant, car on trouvait qu'avec lui seulement les procès avaient une fin ; il reconnut alors que tout reposait sur lui, et il refusa de siéger plus longtemps où jusque-là il avait jugé, déclarant qu'il ne voulait plus rendre la justice, qu'il ne lui était d'aucun avantage de négliger ses propres affaires pour décider, tout le long du jour, de celles d'autrui. De ce moment, la rapine, l'iniquité, désolèrent les bourgades beaucoup plus encore qu'auparavant ; les Mèdes se rassemblèrent et délibérèrent entre eux sur l'état présent des affaires. Comme je le présume, les amis de Déjocès furent ceux qui parlèrent le plus. « Il nous est impossible, dirent-ils, dans une condition pareille, d'habiter plus longtemps la contrée ; donnons-nous donc un roi : ainsi notre pays sera équitablement gouverné ; nous pourrons nous-mêmes nous occuper de nos travaux, et une violence sans frein ne nous forcera pas d'émigrer. » Par des discours de ce genre, ils les persuadèrent de choisir un roi.

XCVIII. Aussitôt, ils se demandèrent qui nommer, et par tous Déjocès fut proposé et agréé ; en conséquence, ils tombèrent d'accord de le prendre pour roi. Il leur ordonna de lui bâtir une demeure digne de la royauté et d'affermir son pouvoir par des gardes. Les Mèdes firent ce qu'il demandait ; ils lui bâtirent un palais vaste et fortifié, au lieu de la contrée qui lui parut con-

Digitized by Google

venable, et ils l'autorisèrent à choisir, parmi tout le peuple, des gardes pour sa personne. Lorsqu'il fut investi du pouvoir absolu, il contraignit les Mèdes à bâtir une ville, à s'y attacher, à abandonner les autres résidences. Il fut ponctuellement obéi; son peuple éleva les grands et formidables remparts que l'on appelle maintenant Ecbatane, où derrière une enceinte se dresse une autre enceinte. Cette disposition des murailles était favorisée par la pente du terrain : une enceinte ne dépasse l'enceinte précédente que de la hauteur des créneaux. Déjocès fit plus; comme il y avait en tout sept enceintes, il eut soin de renfermer dans la dernière son palais et ses trésors. Le plus vaste de ces remparts a la même circonférence que celui d'Athènes. Les créneaux de la première muraille sont de pierres blanches; ceux de la seconde, de pierres noires; ceux de la suivante sont couleur de pourpre; ceux de la quatrième, bleus; ceux de la cinquième, rouge de Sardoine. Ainsi à chaque cercle les créneaux sont peints de diverses couleurs. Mais aux deux derniers murs, ils sont plaqués les uns d'argent, les autres d'or.

XCXIX. Déjocès donc bâtit ces murailles pour la sûreté de sa personne et pour renfermer son palais; il ordonna ensuite au peuple de s'établir au pied des remparts. Lorsque toutes les demeures furent construites, le premier, il institua le cérémonial qui défendit de pénétrer jusqu'au roi et de le consulter autrement que par messages. Nul ne put voir le roi; rire ou cracher devant lui fut réputé, de la part de tous, l'action la plus injurieuse. Il s'entoura de cet appareil imposant, de peur qu'en le fréquentant, ses contemporains, jadis ses compagnons, élevés avec lui, ne lui cédant en rien ni par la naissance ni par les grandes qualités, ne vinssent à conspirer contre lui par jalousie, et afin que, cessant de le voir, ils finissent par le croire d'une autre nature que la leur.

C. Cet ordre réglé, son autorité affermie, il fut rigide observateur de la justice. On lui adressait des requêtes par écrit, et il renvoyait par écrit ses décisions : telle était sa méthode en matière litigieuse. Pour tout le reste, il avait pris aussi de sages mesures. S'il venait à être informé d'un acte de violence, il mandait le coupable et lui imposait une punition proportionnée à l'offense; aussi avait-il par toute la contrée des espions, l'œil et l'oreille sans cesse aux aguets.

CI. Déjocès, cependant, se contenta de réunir en un seul corps toute la nation des Mèdes et de la gouverner; voici les noms des tribus : les Buses, les Parétacéniens, les Struchates,

Digitized by Google

les Arizantes, les Budiens, les Mages; telles sont les tribus des Mèdes.

CII. Déjocès eut un fils nommé Phraorte qui lui succéda, lorsqu'il mourut après un règne de cinquante-trois ans. Celui-ci, monté sur le trône, ne se contenta pas de régner sur les Mèdes seuls; il fit la guerre aux Perses, et ce fut la première nation qu'il attaqua; il la soumit aux Mèdes. Ensuite, disposant des forces de deux puissants peuples, il subjugua l'Asie, passant d'une contrée à l'autre jusqu'à ce qu'il entrât chez ces Assyriens qui jadis, maîtres de Ninive, avaient dominé sur toute la haute Asie. En ce temps-là, ils étaient isolés; leurs subordonnés, révoltés contre eux, s'en étaient séparés; mais ils prospéraient, et Phraorte, en les combattant, périt avec la plus grande partie de son armée. Il avait régné vingt-deux ans.

CIII. A Phraorte succéda Cyaxare, fils de Phraorte et petit-fils de Déjocès; on dit de lui qu'il fut plus guerrier que ses ancêtres. Le premier, il divisa les Asiatiques en différents corps d'armée; il sépara les piquiers des archers et des cavaliers. Auparavant, ces troupes ne formaient qu'une mêlée confuse. (C'est lui qui livrait bataille aux Lydiens, lorsque pendant l'action le jour devint la nuit, et qui soumit toute la haute Asie jusqu'au fleuve Halys.) Il rassembla des forces de toutes les contrées soumises à son obéissance, et marcha contre Ninive, résolu à venger son père en détruisant cette ville. Il la tenait assiégée, après avoir remporté une victoire sur les Assyriens, quand intervint une grande armée de Scythes, commandée par leur roi Madyas, fils de Protothye; elle était entrée sur le territoire des Mèdes, en poursuivant les Cimmériens fugitifs, que d'Europe elle avait rejetés en Asie.

CIV. Il y a, du Palus-Mœtis au Phase, fleuve de Colchide, trente journées de chemin, pour un bon marcheur; de la Colchide à la Médie, la distance est courte; car, entre les deux contrées, il ne se trouve qu'une nation, les Saspires; en sortant de chez ceux-ci, on est chez les Mèdes. Les Scythes, toutefois, n'y entrèrent pas de ce côté; ils prirent une route beaucoup plus longue, en tournant le Caucase et le laissant à droite. Au pied des monts, les Scythes et les Mèdes se heurtèrent; ceux-ci furent vaincus et perdirent l'empire de l'Asie, dont les Scythes s'emparèrent.

CV. Ils se portèrent ensuite sur l'Égypte; ils avaient déjà pénétré dans la Palestine syrienne, quand Psammitique, roi d'Égypte, étant venu à leur rencontre, les décida, par des priè-

Digitized by Google

res et des présents, à ne pas aller au delà et à rebrousser chemin. Ils s'éloignèrent donc et traversèrent la ville syrienne d'Ascalon, sans que le plus grand nombre des Scythes y fît le moindre mal; mais une petite troupe des leurs, qui était restée en arrière, pilla en passant le temple de Vénus-Céleste. Ce temple, comme me l'apprennent mes recherches, est le plus ancien de tous ceux de cette déesse; car celui de Chypre a été bâti sur son modèle, au rapport des Cypriens eux-mêmes, et les Phéniciens, partis de ce point de la Syrie, ont construit celui de Cythère. La déesse infligea à ces Scythes qui pillèrent son temple, et à leur postérité, une maladie de femme. Les Scythes ne cachent pas l'origine de cette maladie, et ceux qui visitent leur contrée sont témoins de ce que souffrent ceux qu'on y appelle Énarées.

CVI. Les Scythes furent maîtres de l'Asie pendant vingt-huit ans, et par leur brutalité, par leur ignorance, ils bouleversèrent tout : car, outre les tributs, ils exigèrent de chacun ce qu'il leur convint d'imposer, et de plus, ils rôdèrent sans relâche çà et là, pillant à leur gré. Enfin Cyaxare et les Mèdes en invitèrent le plus grand nombre, les enivrèrent et les mirent à mort. Les Mèdes recouvrèrent ainsi l'empire, eurent les mêmes provinces qu'auparavant et prirent Ninive (je raconterai ailleurs comment ils en vinrent à bout); enfin ils subjuguèrent tous les Assyriens, hormis le territoire de Babylone. Après ces événements, Cyaxare mourut; son règne avait duré quarante ans, y compris le temps de la domination scythe.

CVII. Astyage son fils lui succéda. Il eut une fille qu'il nomma Mandane. Or, pendant son sommeil, il lui sembla qu'elle urinait en telle abondance, que non-seulement elle remplissait la ville, mais qu'elle inondait l'Asie tout entière. Il soumit cette vision à ceux des mages qui interprètent les songes, et fut effrayé de ce qu'ils lui apprirent. Par la suite, quand cette Mandane fut devenue nubile, il se garda bien, à cause de sa vision, de la donner à quelque Mède digne de lui; mais il lui fit épouser un Perse nommé Cambyse, qu'il trouva de bonne famille, de mœurs douces, et bien au-dessous d'un Mède de moyenne condition.

CVIII. La première année du mariage de Cambyse et de Mandane, Astyage eut une autre vision; il lui sembla que des parties sexuelles de sa fille poussait une vigne, et que cette vigne s'étendait sur toute l'Asie. Après avoir consulté sur cette vision les interprètes des songes, il envoya chercher en Perse sa fille

Digitized by Google

qui était près d'accoucher. Quand elle fut venue, il l'entoura de gardes, résolu à détruire le rejeton qui sortirait de ses entrailles. Car les mages avaient présagé de ces visions que l'enfant de sa fille régnerait à sa place. Pour éviter ce malheur, Astyage, aussitôt Cyrus né, fit venir Harpage, homme de sa parenté, son intendant, le plus fidèle de tous les Mèdes, le confident de tous ses secrets, et il lui tint ce langage : « Harpage, ne néglige point l'affaire que je remets en tes mains; ne me trahis pas, et crains de te perdre toi-même, si tu me préfères autrui; prends l'enfant que Mandane vient de mettre au monde, emporte-le chez toi et fais-le mourir. Tu lui donneras ensuite la sépulture comme tu l'entendras. » L'autre répondit : « O roi, tu n'as jamais remarqué, en l'homme à qui tu parles, rien qui ressemble à de l'ingratitude; nous aurons soin à l'avenir de ne point faillir envers toi. Si donc il t'est agréable qu'il soit fait ainsi, mon devoir est de t'obéir avec zèle. »

CIX. Il dit et reçut l'enfant, orné pour la mort, et pleurant, il l'emporta chez lui. En entrant il eut hâte de raconter à sa femme tout ce que lui avait dit Astyage. « Maintenant, demanda-t-elle, quelle est ta pensée? que comptes-tu faire? » Or, il répondit : « Non ce qu'Astyage m'a commandé; dût-il extravaguer de plus en plus et redoubler de fureur, je ne m'associerai point à sa rage; je ne pousserai pas l'obéissance jusqu'au meurtre. Pour plusieurs motifs, je ne tuerai pas l'enfant : d'abord parce qu'il est de mon sang, ensuite parce que Astyage est vieux et n'a pas de postérité masculine. S'il meurt et que sa fille lui succède au pouvoir, cette fille dont il veut aujourd'hui que je fasse périr le fils, à quels dangers ne me trouverai-je point exposé? Toutefois, pour ma sûreté, il est nécessaire que l'enfant meure, mais le meurtrier sera l'un des gens d'Astyage, et non l'un des miens. »

CX. Après avoir ainsi parlé, il envoya un messager à l'un des pâtres d'Astyage, nommé Mitradate, qu'il savait alors avec ses troupeaux en des contrées très-favorables à l'exécution de son dessein, en des montagnes infestées de bêtes farouches. Cet homme avait épousé sa compagne d'esclavage, laquelle se nommait, en langue grecque, Cyno, en mède Spaco. Car les Mèdes traduisent Cyna[1] par Spaca. Or, le territoire au pied des monts, où alors ce pâtre gardait ses bœufs, s'étend au nord d'Ecbatane, en tirant vers le Pont-Euxin; cette partie de la

1. La chienne.

Digitized by Google

Médie, vers les frontières des Saspires, est élevée, montagneuse et couverte de forêts; le reste de la contrée est une plaine. Lors donc que le bouvier, appelé par message, fut arrivé avec un grand empressement, Harpage lui dit : « Astyage t'ordonne de prendre cet enfant et de l'exposer au lieu le plus désert des montagnes, afin qu'il périsse promptement. J'ai à te déclarer, selon ce qu'il m'a prescrit, que si tu ne fais pas mourir l'enfant, si tu tentes de le sauver, tu seras livré toi-même au supplice le plus cruel. Pour moi, il m'est enjoint de le voir exposé. »

CXI. Le bouvier, après avoir ouï ces paroles, emporta l'enfant, s'en retourna chez lui et arriva à ses étables. Or, sa femme, qui chaque jour attendait le moment, accoucha, par la volonté des dieux, pendant qu'il était à la ville. Ils étaient donc très-préoccupés l'un de l'autre : lui s'inquiétant des couches de sa femme; celle-ci alarmée de ce que Harpage, qui n'en avait point l'habitude, avait mandé son mari. Aussitôt son retour, elle se hâta, comme si elle ne l'eût plus espéré, de lui demander pour quel motif Harpage l'avait fait appeler avec tant d'insistance. Il répondit : « O femme, ce que j'ai vu à la ville, ce que j'ai entendu, plût au ciel que je ne l'eusse point vu et que cela ne fût point advenu à nos maîtres! Toute la maison d'Harpage était remplie de gémissements, et moi j'étais hors de sens quand j'y entrai. Dès les premiers pas, je vois un enfant couché devant moi, se débattant et criant; il était paré d'or et d'une robe de couleurs variées. Cependant Harpage m'aperçoit; il me commande de prendre au plus vite l'enfant, de l'emporter et de l'exposer dans nos montagnes, au lieu le plus hanté par les bêtes farouches; il me dit que c'est Astyage qui me donne ces ordres; il me fait de terribles menaces, si je ne les exécute pas. Je pris donc l'enfant et l'emportai, supposant que ce pouvait être celui de l'un de leurs serviteurs, car jamais je n'aurais imaginé de qui il était fils; toutefois j'étais surpris de ses joyaux d'or, et de sa belle robe et du grand deuil qui se voyait en la maison d'Harpage. Chemin faisant j'ai tout appris; l'homme qui me conduisit hors de la ville et qui m'avait remis l'enfant, me dit que c'était le fils de Mandane, fille d'Astyage, et de Cambyse, fils de Cyrus; Astyage veut qu'il meure, et le voici. »

CXII. En achevant ces mots, le bouvier découvrit l'enfant et le montra à sa femme; celle-ci, comme elle le vit grand et beau, se prit à pleurer, et embrassant les genoux de son mari,

Digitized by Google

elle le supplia de ne le point exposer. Mais il déclara qu'il ne pouvait faire autrement; que des espions d'Harpage allaient venir pour l'observer; que lui-même périrait misérablement, s'il manquait à sa promesse. La femme, ne l'ayant point persuadé, insista et reprit : « Puisque je ne puis rien gagner sur toi, et qu'il faut absolument qu'on le voie exposé, fais ce que je vais dire. J'ai enfanté, moi aussi; j'ai enfanté un mort; emporte celui-là; expose-le, puis élevons le fils de la fille d'Astyage, comme s'il était de nous. Ainsi, tu ne seras pas pris en faute envers tes maîtres et nous n'aurons pas trahi nos intérêts, car notre enfant mort aura une sépulture royale, et celui qui reste ne perdra point la vie. »

CXIII. Le bouvier pensa que sa femme lui donnait un bon conseil, dans la circonstance où il se trouvait, et il agit aussitôt en conséquence. Il remit à sa femme l'enfant qu'il avait apporté pour le faire mourir, et le sien, celui qui était mort, il le prit, il le plaça dans la corbeille où était le premier, il lui ajusta la parure de l'autre, et, l'emportant, il l'exposa au lieu le plus désert des montagnes. Trois jours après, le pâtre partit pour la ville, laissant en surveillance un de ses compagnons, se rendit chez Harpage et lui dit qu'il était prêt à lui faire voir le cadavre de l'enfant. Harpage expédia les plus fidèles de ses gardes, s'assura par eux du fait, et ensevelit le fils du bouvier. Cet enfant fut donc inhumé; l'autre, que plus tard on appela Cyrus, fut élevé par la femme du pâtre, et elle lui donna un autre nom que celui de Cyrus.

CXIV. Lorsqu'il eut atteint sa dixième année, cette aventure lui advint et le révéla : dans le village où étaient les étables à bœufs, il jouait sur le chemin avec les autres enfants de son âge. Or, ces enfants, dans leur jeu, élurent roi le fils putatif du pâtre; alors il prescrivit aux uns de lui bâtir un palais, à d'autres d'être ses gardes; l'un d'eux reçut le titre d'œil du roi; à un autre, il octroya l'honneur de porter ses messages; bref chacun eut son emploi. Parmi ces enfants accoutumés à jouer ensemble, se trouvait le fils d'Artembarès, homme considérable chez les Perses, qui n'exécuta point ce que Cyrus lui avait commandé. Celui-ci ordonna à ses compagnons de le saisir; ils lui obéirent, et il le fit fouetter sévèrement. Aussitôt dégagé de leurs mains, indigné de ce qu'il avait souffert, le cœur gonflé de courroux, l'enfant courut à la ville auprès de son père et se plaignit de ce que Cyrus lui avait fait, ne disant pas Cyrus, car tel n'était pas alors son nom, mais le désignant comme fils du

Digitized by Google

bouvier d'Astyage. Artembarès furieux s'en fut avec son fils chez le roi, lui raconta l'outrage qu'il venait de subir, et, lui montrant les épaules de l'enfant, s'écria : « O roi, c'est ton esclave, c'est le fils de ton bouvier qui nous outrage de la sorte. »

CXV. Astyage, ayant entendu et vu, résolut, en considération d'Artembarès, de venger l'enfant ; il fit donc venir le pâtre et son fils ; lorsqu'ils comparurent tous les deux, Astyage, regardant Cyrus, dit : « C'est donc toi, fils d'un tel homme, qui oses traiter si indignement le fils de l'un des premiers de ceux qui m'approchent ? » L'autre répondit : » Maître, j'ai agi selon la justice ; les enfants du village, et celui-ci en était, en se jouant, m'ont élu roi, car je leur ai paru le plus apte à les gouverner. Or, les autres enfants exécutaient ce qui leur était commandé, mais celui-ci désobéissait et faisait fi de mes ordres ; il a donc encouru une juste punition ; si pour cela je dois être châtié, je suis prêt. »

CXVI. Pendant que l'enfant s'exprimait ainsi, Astyage le reconnut ; il trouva dans les traits de son visage sa propre ressemblance, dans sa réponse l'assurance d'une condition libre, dans son âge une concordance complète avec le temps de l'exposition. Frappé de ces circonstances, il demeura un moment sans voix ; puis s'étant remis avec quelque peine, et voulant éloigner Artembarès pour interroger le bouvier tête à tête : « Artembarès, dit-il, je ferai en sorte que ni toi ni ton fils n'ayez sujet de vous plaindre. » Il congédia donc Artembarès, et d'un autre côté, des serviteurs, selon son ordre, emmenèrent Cyrus dans l'intérieur du palais. Lorsqu'il n'eut plus avec lui que le bouvier, Astyage lui demanda d'où il tenait cet enfant et qui le lui avait livré. Le pâtre affirma qu'il était né de lui et qu'en sa demeure était encore celle qui l'avait enfanté. Astyage reprit qu'il ne consultait pas son intérêt, mais qu'il désirait sans doute être torturé ; en même temps, il fit signe à ses gardes de l'entraîner ; on le mit à la torture ; il révéla la vérité ; reprenant les choses à l'origine, il raconta tout, sans rien déguiser ; enfin il descendit aux prières et demanda que sa grâce lui fût accordée.

CXVII. Après les déclarations du pâtre, Astyage ne s'occupa plus de lui ; son courroux se tourna contre Harpage, et il ordonna à ses gardes de l'amener. Quand Harpage fut en sa présence, il lui dit : « Harpage, par quel genre de mort as-tu fait périr l'enfant que je t'ai livré, le fils né de ma fille ? » Or,

Digitized by Google

Harpage avait aperçu dans le palais le bouvier; il ne se détourna donc pas en une fausse route, de peur d'être pris et convaincu mais il parla en ces termes : « O roi, lorsque j'eus emporté l'enfant, je me consultai, considérant de quelle manière j'exécuterais ton dessein, et comment, sans me mettre en faute, j'éviterais moi-même de me rendre coupable de meurtre envers ta fille et envers toi. Je m'arrête au parti que voici : je fais venir le bouvier, je lui confie l'enfant et lui déclare que c'est toi qui ordonne qu'on le mette à mort. Je ne mentais pas en tenant ce langage, car c'était bien ce que tu m'avais commandé. En conséquence, je lui remets l'enfant, je lui prescris de l'exposer sur une montagne déserte et de veiller jusqu'à ce qu'il expire; enfin je le menace de terribles châtiments, s'il s'écarte de ces intructions. Lorsqu'il les eut exécutées et que l'enfant fut mort, j'envoyai les plus fidèles de mes eunuques; je m'assurai du fait par leurs yeux, et j'ensevelis le corps. Ainsi, ô roi, s'est passée toute cette affaire; tel a été le genre de mort de l'enfant. » Or, Harpage n'avait rien dit qui ne fût véritable.

CXVIII. Astyage dissimula son ressentiment; il dit à Harpage ce que lui-même avait appris du bouvier, puis en terminant il ajouta : « Puisque l'enfant existe, tout est pour le mieux, car j'ai grandement pâti de ce que j'avais cru devoir faire à son sujet, et j'éprouvais une vive peine de m'être exposé aux soupçons de ma fille. Félicitons-nous donc de ce changement de fortune, et toi d'abord envoie ton fils auprès de celui qui m'est revenu; ensuite, comme je veux, à cause de sa conservation, offrir un sacrifice aux dieux à qui cet honneur appartient, viens souper avec moi. »

CXIX. A ces paroles, Harpage se prosterna, et il retourna en sa demeure, se glorifiant, au fond de l'âme, de ce que sa faute avait tourné à bien et de ce que, par une chance inappréciable, on l'invitait à souper. Il rentra chez lui bien empressé; or, il avait un fils unique âgé de treize ans au plus; il le fait appeler; il lui prescrit de se rendre au palais d'Astyage et de se conformer en tout aux ordres de son maître. Cependant, il raconte tout joyeux à sa femme les événements de la journée. De son côté, l'enfant arrive chez Astyage; mais soudain le roi l'égorge, le dépèce membre à membre, rôtit une part de ses chairs, met bouillir le reste, et tient prêt le tout bien dressé. A l'heure du souper, les autres convives et Harpage se réunirent; devant les premiers et devant Astyage, étaient placées des tables couvertes de chair de mouton; sur celle d'Harpage on avait servi le

Digitized by Google

corps entier de son enfant, hormis la tête et les doigts des pieds et des mains, que contenait à part une corbeille couverte. Dès qu'il parut à Astyage qu'Harpage devait être rassasié: « Ne trouves-tu pas à ce mets, lui dit-il, une saveur particulière ? » Harpage assura qu'il l'avait trouvé excellent. Alors des serviteurs, selon leurs instructions, lui présentèrent la tête et les doigts de son fils, que cachait un linge, l'invitant à les découvrir et à prendre ce qui lui conviendrait. Il obéit; il leva le voile de la corbeille, il vit les membres de son enfant. Mais, à cet aspect, ses sens ne furent point troublés; il sut se contenir, et, quand Astyage lui demanda s'il reconnaissait de quelle bête il avait mangé, il répondit qu'il le reconnaissait et que tout ce que faisait le roi lui était agréable. Après cette réponse, il recueillit le reste des chairs et s'en alla en sa maison, où, comme je le suppose, il avait dessein d'ensevelir les lambeaux qu'il avait rapportés.

CXX. Telle fut la punition qu'Astyage lui infligea. Ensuite se consultant au sujet de Cyrus, il convoqua les mêmes mages qui jadis avaient interprété ses songes. Ils tinrent conseil, et le roi leur demanda comment ils avaient compris ses visions. Ils répétèrent ce que dans le temps ils avaient déclaré, savoir: que l'enfant devait régner, puisqu'il vivait et que, dès sa naissance, il n'avait point péri. « Sans doute, reprit le roi, l'enfant vit, l'enfant a été sauvé, mais, pendant qu'il demeurait aux champs, les autres enfants du village l'ont élu roi. Il a fait tout ce que font ceux qui sont réellement sur le trône; il a eu des gardes, des portiers, des messagers; il a pourvu à toutes les autres charges. Que signifient, selon vous, ces circonstances? » Les mages répliquèrent: « Si l'enfant vit, s'il a régné sans brigue aucune, rassure-toi sur ce point, reprends bon courage, il ne sera pas roi derechef. Car, de nos prédictions, tout ce qui devait s'accomplir s'est réalisé en petit, et les présages de tes songes s'évanouissent comme une ombre. — Pour moi, reprit Astyage, je suis tout à fait de cet avis; le songe est devenu vérité, quand l'enfant a été élu roi, et je n'ai plus rien à craindre de lui. Cependant délibérez, examinez ce qui doit être le plus sûr pour ma maison et pour vous. » Les mages répondirent: « O roi, à nous aussi, il importe grandement que ton pouvoir se maintienne; il serait aliéné, s'il passait à cet enfant qui est Perse, car nous autres Mèdes nous tomberions dans la servitude; auprès des Perses nous serions comptés pour rien; ils nous considéreraient comme des étrangers. Tant que tu règnes, toi notre concitoyen

Digitized by Google

nous avons notre part d'autorité et tu nous concèdes de grands honneurs. Il nous appartient donc de veiller à ta sécurité et à celle de ton gouvernement; si nous entrevoyions quelque sujet d'alarme, nous t'en donnerions avis sur-le-champ. Mais aujourd'hui, puisque ton songe aboutit à un fait frivole, nous sommes nous-mêmes rassurés et nous t'exhortons à suivre notre exemple. Cependant éloigne cet enfant de ta présence; envoie-le en Perse auprès de ses parents. »

CXXI. Astyage se réjouit de ce qu'il avait entendu, et appelant Cyrus, il lui dit: « Enfant, à cause de la vision d'un songe, j'ai commis envers toi une injustice qui n'a point produit d'effet; ta destinée a été de survivre. Maintenant, pars plein de joie pour la Perse; je vais te faire escorter; en ce pays, tu trouveras un père et une mère qui ne ressemblent ni au bouvier Mitradate ni à sa femme. »

CXXII. Astyage, ayant ainsi parlé, congédia Cyrus. A son arrivée en la demeure de Cambyse, ses parents le reçurent, et, dès qu'on leur eut dit qui il était, ils le comblèrent de caresses, comme un enfant que l'on a cru mort à peine né. Ils lui demandèrent de quelle manière il avait conservé la vie, et il leur raconta que d'abord il ne savait rien, qu'il s'était grandement mépris, mais qu'en route on l'avait instruit de toute son histoire. Car il était parti se croyant encore le fils du bouvier d'Astyage; mais ses guides lui avaient tout révélé chemin faisant. Il dit donc qu'il avait été élevé par la femme du pâtre, et il ne cessa pas, à tout propos, de la vanter, et le nom de Cyno revint à tout instant dans son récit. Ses parents s'emparèrent de ce nom, afin qu'aux Perses la conservation de leur fils parût un événement divin, et ils répandirent le bruit qu'une chienne avait nourri Cyrus exposé. Telle est l'origine de cette tradition si répandue.

CXXIII. Cyrus, parvenu à l'âge viril, était le plus vaillant et le plus aimé de ses contemporains; Harpage fit en sorte de se l'attacher par des présents. Car il brûlait de se venger d'Astyage, et il n'entrevoyait pas comment, en sa condition privée, son ressentiment pourrait atteindre le roi. Il observait donc Cyrus grandissant et il cherchait à s'en faire un auxiliaire, assimilant aux siens propres les malheurs du jeune homme. En attendant, il avait déjà commencé à intriguer de cette manière: comme Astyage était devenu cruel envers les Mèdes, il abordait l'un après l'autre, ceux du premier rang, et il finit par leur persuader qu'il fallait, après avoir déposé Astyage, mettre Cyrus à

Digitized by Google

leur tête. Lorsqu'il eut travaillé les esprits et tout préparé, Harpage, désirant communiquer ses projets à Cyrus, qui vivait en Perse, et n'ayant aucun autre moyen, parce que toutes les routes étaient gardées, imagina celui-ci : il fendit adroitement le ventre d'un lièvre, sans l'endommager, ni lui ôter un poil ; il y introduisit une lettre où il écrivit ce qu'il voulait ; puis il recousit la peau, donna des filets au plus sûr de ses serviteurs, comme s'il l'envoyait à la chasse, et lui ordonna de se rendre en Perse, lui prescrivant verbalement de remettre le lièvre à Cyrus, et de lui recommander de l'ouvrir de sa main, sans avoir personne auprès de lui.

CXXIV. Les choses se passèrent ainsi ; Cyrus, ayant reçu le lièvre, l'ouvrit ; il trouva la lettre qu'il contenait et la lut. Or, voici ce qui était écrit : « O fils de Cambyse, certes les dieux veillent sur toi, sans quoi tu ne serais point parvenu à ta présente fortune. Venge-toi donc d'Astyage ton meurtrier, car selon sa volonté tu as péri ; grâce aux dieux et à moi, tu as survécu. Je présume que depuis longtemps tu es informé de ce qui te concerne, de ce qui a été fait, de ce que j'ai souffert de la part d'Astyage, parce que, au lieu de te donner la mort, je t'avais confié au pâtre. Toi donc, si tu veux m'en croire, tu régneras sur toutes les contrées qui obéissent à ton aïeul. Entraîne les Perses à la révolte ; conduis-les contre les Mèdes. Si Astyage choisit pour commander moi ou l'un des premiers du peuple, c'est tout ce que tu peux désirer. Nous sommes tous conjurés contre Astyage ; nous l'abandonnerons pour embrasser ton parti, et nous tenterons de le déposer ; tout est prêt ici, agis donc et agis promptement. »

CXXV. Cyrus, ainsi averti, médita sur les moyens les plus efficaces d'entraîner les Perses à la révolte ; voici ce qu'il trouva le plus à propos et ce qu'il exécuta. Après avoir écrit une lettre comme il l'entendait, il convoqua l'assemblée des Perses ; il déploya les tablettes et les lut : or, elles annonçaient qu'Astyage l'avait nommé général des Perses. « Maintenant, dit-il, je vous ordonne de vous réunir et d'apporter chacun une faux. » Tel fut l'ordre qu'il donna aux Perses. Il y a chez cette nation de nombreuses tribus ; Cyrus en convoqua une partie et les détermina à la révolte. Ces tribus, de qui les autres dépendaient, étaient les Pasargades, les Maraphiens, les Maspiens. Les Pasargades sont les plus illustres de tous : la famille des Achéménides, d'où sont issus les rois de Perse, se rattache à eux. Les autres sont les Panthialéens, les Dérusiens, les Germaniens, tribus de la-

Digitized by Google

boureurs, puis les Daens, les Mardiens, les Dropiques et les Sagarties, tribus nomades.

CXXVI. Quand ils furent tous réunis avec leurs faux, selon qu'il le leur avait prescrit, Cyrus leur dit de déblayer ce jour-là un certain lieu de la contrée, rempli de chardons, qui avait dix-huit ou vingt stades carrés. Ils achevèrent cette tâche, et il leur commanda de revenir le lendemain après s'être baignés. Cependant Cyrus avait fait amener en cet endroit tous les troupeaux de son père, chèvres, brebis et moutons; il les immola et les fit apprêter pour festoyer l'armée des Perses; il s'était pourvu en outre d'une suffisante quantité de pain et de vin. Le lendemain donc, les Perses accoururent et s'étendirent sur l'herbe d'une prairie, où il leur fit servir le festin. Après les avoir régalés, il leur demanda quel passe-temps leur semblait préférable, celui de la veille ou celui du moment. Ils s'écrièrent qu'entre les deux la différence était grande, que la journée précédente avait été rude et qu'ils trouvaient celle-ci fort agréable. Cyrus fit son profit de leur réponse et leur dévoila son dessein, disant : « O Perses, voici votre sort; si vous m'obéissez, vous jouirez de ces félicités et de mille autres encore; vous ne ferez aucun labeur servile; si vous ne vous laissez par moi persuader, vous serez accablés sans relâche de travaux semblables à ceux d'hier. Suivez-moi dès aujourd'hui; devenez libres. Je suis né, à ce qu'il me semble, avec la protection des dieux, pour conquérir votre bonheur et votre liberté. Je ne vous crois inférieurs aux Mèdes en aucune chose, surtout en vaillance guerrière. Eh bien donc, soulevez-vous à l'instant contre Astyage. »

CXXVII. Les Perses, se voyant un chef, saisirent avec joie l'occasion de s'affranchir; depuis longtemps ils supportaient avec peine leur asservissement aux Mèdes. Cependant Astyage apprit ce que faisait Cyrus; il lui envoya sur-le-champ un message et l'appela près de lui; mais Cyrus enjoignit au héraut de s'en retourner et de dire qu'il arriverait plus tôt que ne le désirait Astyage. Sur cette réponse, celui-ci arma tous les Mèdes, et, comme il était frappé d'aveuglement par les dieux, il leur donna pour général Harpage, oubliant la manière dont il l'avait traité. Au premier engagement contre les Perses, quelques Mèdes, qui n'étaient point dans le complot, combattirent, d'autres passèrent à l'ennemi; le plus grand nombre manqua de cœur et prit la fuite.

CXXVIII. A la nouvelle de la honteuse dispersion de son armée, Astyage, menaçant son petit-fils, s'écria : « Cyrus n'aura

Digitized by Google

pourtant pas lieu de se réjouir. » Il dit, puis d'abord il fit empaler tous les mages interprètes des songes qui lui avaient conseillé de congédier Cyrus ; en second lieu, il arma tous ceux des Mèdes, jeunes et vieux, qui étaient restés dans la ville. Il les fit sortir, livra bataille et fut vaincu ; il perdit tous les Mèdes qu'il avait emmenés, et fut fait prisonnier[1].

CXXIX. Harpage, s'approchant d'Astyage captif, se réjouit et l'injuria : entre autres paroles mordantes, il lui rappela le festin où le roi lui avait servi les chairs de son enfant ; enfin il lui demanda ce qu'il pensait de l'échange de la royauté contre la servitude. Astyage, le regardant, lui répondit par cette question : « T'imagines-tu que le succès de Cyrus soit ton ouvrage ? — Sans doute, reprit l'autre, j'ai moi-même écrit, et je puis à juste titre me glorifier de toute l'affaire. — En ce cas, répliqua le prisonnier, tu es le plus malavisé et le plus inique de tous les hommes : le le plus malavisé, puisque, si en effet les événements ont été dirigés par toi, tu as donné à autrui la royauté que tu pouvais prendre pour toi-même ; le plus inique, puisque, à cause d'un souper, tu as réduit les Mèdes en servitude. Car s'il te semblait nécessaire de transporter la couronne à un autre, de ne point la porter toi-même, tu devais du moins l'accorder à un Mède, et non à un Perse. Maintenant, les Mèdes qui ne sont point coupables, de maîtres qu'ils étaient, sont devenus esclaves, et les Perses, d'esclaves sont devenus maîtres. »

CXXX. Astyage donc, après un règne de trente-cinq ans, fut ainsi déposé, et, à cause de ses cruautés, les Mèdes, qui pendant cent vingt-huit ans, non compris le temps de la domination des Scythes, avaient gouverné la haute Asie, au delà de l'Halys, se soumirent aux Perses. Plus tard, ils en eurent regret, et sous Darius ils se soulevèrent, mais ils furent vaincus et finalement asservis. Au moment où nous sommes, sous le règne d'Astyage, Cyrus et les Perses, après s'être révoltés contre les Mèdes, furent dès lors maîtres de l'Asie. Cyrus ne maltraita point autrement Astyage ; il le garda près de lui, jusqu'à ce qu'il mourût. Cyrus donc, né et élevé de cette manière, régna ; ensuite, comme je l'ai raconté, il renversa Crésus qui l'avait provoqué, et l'ayant détrôné, il gouverna l'Asie tout entière.

CXXXI. Les Perses, à ma connaissance, observent les usages suivants. Ils n'érigent ni statues, ni temples, ni autels ; ils traitent d'insensés ceux qui en élèvent, parce que, selon moi, ils

1. L'an 559 avant J. C.

Digitized by Google

ne croient point, comme les Grecs, que les dieux participent de la nature humaine. Ils ont coutume de faire des sacrifices à Jupiter sur les cimes des monts, et ils appellent Jupiter le cercle entier du ciel. Ils sacrifient encore au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents; dans l'origine, ils n'avaient point d'autres sacrifices; mais, depuis, ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Vénus-Céleste, que les Assyriens nomment Mylitte, les Arabes Alitta, et les Perses Mitra.

CXXXII. Voici comment les Perses sacrifient à ces divinités: ils n'ont point d'autels, ils n'allument point de feu, ils ne font usage ni de libations, ni de flûtes, ni de bandelettes, ni d'orge sacrée. Celui qui veut offrir un sacrifice conduit la victime en un lieu pur, où il invoque la divinité, presque toujours couronné d'une tiare de myrte. Mais il ne lui est point permis de demander des faveurs pour lui seul; il prie pour la prospérité des Perses et du roi: car il fait partie lui-même de l'universalité des Perses. Lorsqu'il a fait bouillir, coupées par menus morceaux, les chairs de la victime, il les dépose sur une couche d'herbes très-fines, particulièrement de trèfle. Alors un mage (sans mage point de sacrifice) approche et chante la théogonie[1], réputée chez eux le charme le plus efficace; celui qui a sacrifié demeure là quelque temps, puis il emporte les chairs et en use à son gré.

CXXXIII. Les Perses honorent plus que tout autre le jour de leur naissance; ils le célèbrent par un festin plus abondant; les riches, ce jour-là, étalent un bœuf, et un cheval, et un chameau, et un âne, rôtis tout entiers à la fournaise; les pauvres se contentent de servir sur leur table une tête de menu bétail. Ils n'ont point beaucoup de plats, mais de nombreux hors-d'œuvre, qu'on leur apporte l'un après l'autre. Aussi disent-ils que les Grecs sortent de table affamés; on ne leur offre rien de bon après le repas, ajoutent-ils, et, si on leur apportait quelque bonne chose, ils ne cesseraient pas de manger. Ils sont adonnés au vin, et il ne leur est permis ni de vomir ni d'uriner en présence d'autrui. Ils observent en outre les coutumes suivantes: ils délibèrent ivres sur les affaires les plus dignes d'attention. Le lendemain, à jeun, le maître de la maison où ils étaient réunis leur soumet de nouveau ce qu'ils ont résolu. S'ils l'approuvent alors, ils l'exécutent; s'ils le désapprouvent, ils y renoncent. Au contraire, ce qu'ils ont décidé à jeun, ils le revisent ivres.

1. Théogonie, prière à toutes les divinités.

Digitized by Google

CXXXIV. Lorsque deux personnages se rencontrent dans les rues, on peut voir s'ils sont du même rang : car, en ce cas, au lieu de se saluer, ils se donnent un baiser sur la bouche. Si l'un des deux est quelque peu inférieur à l'autre, ils se baisent les joues ; mais si l'un est d'un rang beaucoup moindre, il s'incline et se prosterne devant le plus éminent. Ils honorent le plus, après eux-mêmes, ceux qui demeurent à côté d'eux, puis les voisins de ceux-ci, et ainsi de suite, selon la distance. Ils honorent le moins ceux qui sont le plus éloignés, s'estimant eux-mêmes de beaucoup et en toutes choses les plus excellents des hommes, et accordant aux autres d'autant plus de vertu qu'ils avoisinent l'excellence, d'autant moins qu'ils en sont éloignés. Sous les Mèdes, les nations se commandaient les unes aux autres ; les Mèdes avaient la suprématie, mais ils l'exerçaient principalement à l'égard de leurs voisins ; ceux-ci gouvernaient les populations qui leur étaient limitrophes, et ainsi de suite, de proche en proche. Selon cette gradation, les Perses répartissent les honneurs qu'ils rendent, et ils exercent le pouvoir sur les autres nations, d'abord directement, puis par des intermédiaires.

CXXXV. Les Perses adoptent facilement les coutumes étrangères ; ils ont trouvé plus beau que le leur le costume des Mèdes, et ils le portent, de même qu'à la guerre la cuirasse des Égyptiens. Ils s'adonnent aux voluptés de toutes sortes dont ils entendent parler ; ainsi ils ont appris des Grecs à avoir commerce avec de jeunes garçons ; chacun d'eux épouse plusieurs femmes en légitime mariage ; ils achètent de plus des concubines en nombre plus grand.

CXXXVI. Montrer beaucoup de fils est chez eux, après la valeur guerrière, la meilleure marque de virilité. Chaque année, le roi envoie des présents à celui qui en a le plus. Ils mettent la force dans le nombre. L'éducation des enfants commence à cinq ans pour finir à vingt ; elle consiste en trois seules choses : monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité ; avant cinq ans, l'enfant ne paraît jamais devant son père ; il ne sort pas de l'appartement des femmes. Ils ont établi cette coutume, afin que, si l'enfant vient à mourir en bas âge, il ne soit pas pour son père un sujet de chagrin.

CXXXVII. Je l'approuve et j'approuve également celle-ci : pour une faute unique, le roi même ne peut condamner personne à mort ; pour une faute unique, nul des Perses ne peut faire subir à l'un de ses esclaves des châtiments rigoureux. Ce-

Digitized by Google

pendant, si, après examen, il se trouve que les délits sont plus nombreux et plus grands què les services, le maître se laisse aller à sa colère. Les Perses disent que jamais chez eux personne n'a tué ni son père ni sa mère, que toutes les fois que pareil crime a été commis, en s'informant avec soin, on eût nécessairement trouvé que le coupable était un enfant adultérin ou supposé. Car, disent-ils, il n'est point vraisemblable que des parents reçoivent la mort de ceux qu'ils ont véritablement enfantés.

CXXXVIII. Toutes les choses qu'il ne leur est pas permis de faire, il leur est défendu d'en parler. Le mensonge est chez eux réputé la faute la plus honteuse; ensuite viennent les dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout à cause de la nécessité, selon eux, où est le débiteur de dire des mensonges. Si l'un des citoyens a la lèpre blanche[1], il n'entre pas dans la ville et ne se mêle pas aux autres Perses. Ils disent que ce mal lui est venu pour avoir offensé le soleil. Presque partout on chasse l'étranger qui en est atteint, de même que les pigeons blancs, les accusant de la même faute. Ils ont un grand respect pour les rivières: ils se gardent d'y uriner, d'y cracher, de s'y laver les mains, et ne permettent pas qu'on les souille.

CXXXIX. Cette autre particularité se remarque chez eux; elle a échappé aux Perses, et non à nous: leurs noms, qui sont tous empruntés à des qualités corporelles ou à des dignités, finissent par la lettre que les Doriens appellent *san* et les Ioniens *sigma*. Si vous examinez, vous verrez que tous les noms des Perses, sans exception, se terminent par cette lettre.

CXL. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les mœurs des Perses, je l'ai vu et je l'ai pu dire avec certitude. Ce qui suit, au sujet des morts, on ne le divulgue pas, mais on se le raconte en secret. On n'inhume pas le cadavre d'un Perse avant qu'il n'ait été déchiré par des chiens ou des oiseaux de proie. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il en est ainsi pour les mages, car ils le font ouvertement. Les Perses enduisent de cire le corps mort, après quoi ils l'enterrent. Les mages diffèrent beaucoup des autres hommes et des prêtres égyptiens. Ceux-ci s'abstiennent de tuer rien qui ait vie, hormis ce qu'ils offrent en sacrifice. Les mages tuent de leur main, tout, excepté le chien et l'homme; c'est pour eux un sujet d'émulation de détruire fourmis et ser-

1. Efflorescence de la peau, qui fait blanchir les cheveux croissant sur la partie attaquée.

Digitized by Google

pents, oiseaux et insectes. Que cette coutume donc persiste comme elle a été établie dès l'origine; pour moi, je reviens à mon sujet.

CXLI. Les Ioniens et les Éoliens, aussitôt que la Lydie eut été conquise par les Perses, envoyèrent des députés à Sardes, auprès de Cyrus, offrant de se soumettre à lui, aux mêmes conditions que leur avait faites Crésus. Il écouta leurs propositions et leur raconta cette fable: « Un joueur de flûte ayant vu dans la mer des poissons, se mit à jouer, croyant les attirer à terre. Son espérance fut trompée; alors il prit un filet, le lança, et retira une quantité de poissons. Quand il les vit frétiller: « Cessez, leur dit-il, cessez de danser, vous qui n'avez pas voulu « venir à moi en dansant au son de ma flûte. » Or, Cyrus fit ce conte aux Ioniens et aux Éoliens, parce que d'abord les Ioniens, quand il leur avait demandé par messages de se soulever contre Crésus, lui avaient refusé l'obéissance, à laquelle ils se montraient disposés maintenant que l'événement était accompli. Il était donc irrité, quand il leur tint ce langage; ils l'entendirent, revinrent en leurs cités, relevèrent leurs murailles et se réunirent tous au Panionium, sauf ceux de Milet: car, avec ceux-ci, Cyrus avait traité sur le même pied que le Lydien. Les autres Ioniens tombèrent d'accord pour envoyer des députés à Sparte et demander du secours.

CXLII. Ces Ioniens, à qui appartient le Panionium, ont bâti leurs villes sous le plus beau ciel et le plus beau climat que nous connaissions chez les hommes. Les contrées qui l'entourent, au-dessus et au-dessous, à l'orient et à l'occident, ne lui sont point comparables; les unes souffrent du froid et de l'humidité, les autres de la chaleur et de la sécheresse. Les Ioniens n'ont pas tous la même langue; ils font usage de quatre dialectes. Milet est de leurs villes la première au midi; viennent ensuite Myos et Priène; celles-ci sont en Carie et parlent un même langage; celles de la Lydie sont: Éphèse, Colophon, Lébédos, Clazomène et Phocée, qui n'ont point la même langue que les précédentes, mais un dialecte propre. Il y a encore trois autres villes ioniennes; deux sont situées en des îles: Samos et Chios; la troisième, Érythrée, est sur le continent. Chios et Érythrée parlent le même dialecte; Samos a le sien à elle seule: ainsi il y a quatre dialectes.

CXLIII. Milet donc, à cause de son traité, était à l'abri de toute crainte, les insulaires n'avaient non plus rien à redouter. Car les Phéniciens n'étaient pas encore sujets des Perses, et ceux-ci

Digitized by Google

n'avaient point de vaisseaux. Ceux de Milet s'étaient séparés du reste des Ioniens, sans autre motif que celui-ci : la race grecque était alors faible, et, de toutes les nations qui la composaient, l'ionique était la plus faible; elle ne comptait pas. En effet, hormis Athènes, il n'y avait pas de cité ionienne digne d'attention. C'était au point qu'Athènes et les autres Ioniens évitaient de prendre cette dénomination; ils ne voulaient pas être appelés Ioniens, et maintenant encore, à ce qu'il me semble, beaucoup rougissent de ce nom. Cependant, les douze villes que j'ai mentionnées s'en glorifiaient; elles avaient bâti pour elles seules un temple qu'elles appelaient Panionium; elles refusaient d'y admettre d'autres Ioniens : il est vrai que, sauf Smyrne, personne ne leur avait demandé d'y être reçu.

CXLIV. De même, ceux de la Pentapole actuelle des Doriens, que l'on nommait précédemment l'Hexapole, se gardent de recevoir, dans le temple triopique, aucun des Doriens du voisinage. Ils en ont même exclu ceux des leurs qui ne se sont pas toujours soumis aux règles établies par eux: car jadis, aux jeux d'Apollon-Triopien, ils décernaient des trépieds d'airain aux vainqueurs; mais il fallait que ceux-ci, au lieu de les emporter, en fissent l'offrande au dieu. Or, un homme d'Halicarnasse, nommé Agasiclès, ayant gagné le prix, méprisa cette loi, enleva le trépied et le suspendit dans sa maison. A cause de cette faute, les cinq villes : Lindus, Ialyse, Camire, Cos et Cnide, exclurent du temple Halicarnasse, la sixième ville de l'Hexapole; elles lui infligèrent ce châtiment.

CXLV. Selon moi, les Ioniens ont formé la confédération des douze villes et n'en ont point voulu admettre davantage, pour le motif suivant : quand ils habitaient le Péloponèse, ils étaient divisés en douze cantons, comme le sont aujourd'hui les Achéens qui les ont expulsés : Pellène, d'abord, à partir de Sicyone, puis Ægire et Ægus, où coule le fleuve Crathis qui a donné son nom à un fleuve de l'Italie, puis Bure et Hélice, où les Ioniens s'enfuirent quand les Achéens les eurent vaincus, puis Ægium, Rhypes, Patras, Phare et Olenus, que traverse le grand fleuve Piros, puis Dyma et Tritéis, les seules villes situées dans l'intérieur des terres.

CXLVI. Ces douze cantons sont aujourd'hui ceux des Achéens; ils étaient jadis ceux des Ioniens, et, à cause de ce souvenir, les Ioniens d'Asie se sont bornés à douze cités. Ce serait vraiment une folie de prétendre qu'ils valent mieux que le reste de cette race, qu'ils en sont le sang le plus pur; d'autant plus que les

Digitized by Google

Abantes, émigrés de l'Eubée, forment de ces colons une part non médiocre, et qu'il n'y a pas même entre eux communauté de nom; ils sont mêlés en outre à des émigrés d'Orchomène, à des Cadméens, à des Dryopes, à des Phocéens, détachés de la métropole, à des Molosses, à des Arcades-Pélasges, à des Doriens d'Épidaure, et à beaucoup d'autres nations. Ceux qui sont partis du Prytanée d'Athènes et qui se disent les plus nobles des Ioniens, n'ont point emmené de femmes en quittant l'Attique; ils ont épousé des Cariennes, après avoir tué leurs maris. A cause de ce massacre, leurs femmes ont établi entre elles une loi, sanctionnée par un serment, qu'elles ont transmise à leurs filles; elles ne mangent jamais avec les hommes; elles ne leur donnent jamais le nom d'époux, parce qu'ils ont fait périr leurs pères, leurs maris, leurs fils, et les ont ensuite épousées : cela s'est passé à Milet.

CXLVII. Ces colons ont d'abord institué des rois : les uns d'origine lycienne, issus de Glaucus, fils d'Hippoloque; d'autres descendant des Cauconiens de Pylos, de la maison de Codrus, fils de Mélanthe; d'autres provenant des deux familles; plus que le reste des Ioniens, ils sont attachés à ce nom, et on peut leur accorder qu'ils sont de purs Ioniens; car tous ceux qui sont sortis d'Athènes et qui célèbrent la fête des Apaturies sont vraiment de cette race, et ils la célèbrent tous, excepté ceux d'Éphèse et de Colophon, qui seuls s'en abstiennent sous prétexte de quelque meurtre.

CXLVIII. Le temple de Panionium, à Mycale, est un lieu sacré tourné du côté de l'Ourse, dédié en commun, par le peuple de l'Ionie, à Neptune-Héliconien. Mycale se trouve sur le continent; c'est un promontoire qui, à l'ouest, regarde Samos. Là, les Ioniens des diverses cités se réunissent pour célébrer la fête à laquelle ils ont donné le nom de Panionia (non-seulement les noms des fêtes ioniennes, mais les noms de toutes les fêtes des Grecs, se terminent par une même lettre, comme les noms propres des Perses).

CXLIX. Telles sont les villes ioniennes; celles de l'Éolie s'appellent Cyme, la même que Phriconis, Larisse, Néontichos, Temne, Cilla, Notium; Ægiroesse, Pitane, Égée, Myrine et Grynie. Ce sont les onze anciennes cités des Éoliens. Une de leurs villes, Smyrne, a été prise par les Ioniens; car ils en avaient d'abord douze sur le continent. Ces Éoliens se sont fixés en une contrée plus fertile que l'Ionie, mais dont le climat est moins agréable.

Digitized by Google

CL. Les Éoliens perdirent Smyrne de la manière suivante : ils avaient accueilli des hommes de Colophon, vaincus dans une discorde civile et chassés de leur patrie. Ces exilés attendirent le jour où les Smyrniens célébraient, hors des remparts, la fête de Bacchus ; ils fermèrent les portes et se rendirent maîtres de la ville. Les Éoliens accoururent pour la reprendre ; mais ils transigèrent. Les émigrés de Colophon rendirent aux Smyrniens tous leurs meubles, et ceux-ci leur abandonnèrent la ville. Après ce traité, les onze villes éoliennes se répartirent entre elles les anciens habitants de Smyrne et leur donnèrent le droit de cité.

CLI. Il y a donc sur le continent onze villes éoliennes, outre celles de l'Ida, car celles-ci en sont distinctes. Quant aux villes établies dans les îles, on en compte cinq de Lesbos (ceux de Méthymne, quoique du même sang, ont asservi la sixième, dont le nom est Arisba). Il n'y a qu'une ville à Ténédos, et pas davantage dans le groupe qu'on appelle les Cent îles. A Lesbos, à Ténédos, on n'avait pas plus à craindre que chez les insulaires ioniens. Mais toutes les cités résolurent de faire cause commune avec les Ioniens.

CLII. Lorsque les députés des Ioniens et des Éoliens arrivèrent à Sparte, où ils s'étaient rendus avec une grande promptitude, ils choisirent, pour porter la parole, un Phocéen nommé Pytherme. Celui-ci s'enveloppa d'un vêtement de pourpre, afin d'attirer le plus grand nombre possible d'auditeurs spartiates ; il se leva et leur tint un long discours, implorant leur assistance ; mais les Lacédémoniens ne l'écoutèrent en aucune façon, et ils refusèrent de secourir l'Ionie. Les députés s'en retournèrent ; cependant les Lacédémoniens, après les avoir repoussés, ne laissèrent pas d'armer un navire à cinquante rames et de l'envoyer, comme je le suppose, pour observer ce qui se passait entre Cyrus et les Ioniens. L'équipage prit terre à Phocée, et le plus considéré, dont le nom était Lacrinès, fut dépêché à Sardes afin de dire à Cyrus, au nom des Lacédémoniens, qu'il eût à se garder de nuire à aucune cité grecque, parce qu'ils ne le souffriraient pas.

CLIII. Lorsque le héraut eut rempli sa mission, Cyrus, dit-on, demanda à ceux des Grecs qui l'entouraient, quels étaient ces Lacédémoniens qui lui tenaient un pareil langage et quel était leur nombre. On l'en informa, et, se tournant vers Lacrinès, il lui fit cette réponse : « Je n'ai point crainte de ces hommes, qui ont au milieu de leur cité une place qu'ils adoptent pour s'y réunir et se tromper les uns les autres par de faux serments ; si

Digitized by Google

je conserve la santé, ils auront à s'entretenir, non des calamités des Ioniens, mais des leurs propres. » Cyrus lança ce discours à l'adresse de tous les Grecs, à cause de leurs agoras, où ils se rencontrent pour acheter et vendre : car les Perses ne savent pas ce que c'est qu'une agora, et n'ont même pas de marché. Après cela, Cyrus confia au Perse Tabale le gouvernement de Sardes, au Lydien Pactyas, le soin de transporter l'or de Crésus et des autres Lydiens; puis il partit pour Ecbatane, emmenant avec lui Crésus, et, pour le moment, laissa de côté les Ioniens; Babylone était pour lui un bien autre adversaire, et la Bactriane, et les Saces, et l'Égypte. Il avait dessein de conduire lui-même son armée contre ces ennemis et de faire attaquer les Ioniens par un autre général.

CLIV. Pendant que Cyrus s'éloignait de Sardes, Pactyas souleva les Lydiens contre lui et contre Tabale; il s'était rendu au bord de la mer avec tout l'or des citoyens; il s'en servit pour enrôler des mercenaires, et il entraîna les habitants des côtes à prendre les armes. Enfin, il poussa droit sur la ville et assiégea Tabale dans la citadelle où celui-ci s'était renfermé.

CLV. Cyrus apprit ces nouvelles en route, et s'adressant au roi captif : « Crésus, dit-il, quelle sera l'issue de cette affaire? Les Lydiens, à ce qu'il me semble, ne cesseront pas de se tourmenter eux-mêmes et de me donner du souci. Je me demande si le meilleur parti que j'aie à prendre n'est pas de les vendre comme esclaves. J'ai agi, à ce qu'il me semble, comme un homme qui tuerait le père et laisserait vivre les enfants. Car je t'emmène prisonnier, toi qui étais pour eux plus qu'un père, et je leur ai confié leur ville; ai-je donc lieu d'être surpris qu'ils se révoltent? » Lorsqu'il eut ainsi exprimé sa pensée, Crésus, craignant qu'il ne détruisît Sardes de fond en comble, reprit : « O roi, tu te plains avec raison; toutefois, n'écoute point ta colère; n'anéantis pas une ville antique, également innocente et de ce qui est arrivé et de ce qui arrive encore aujourd'hui. Car c'est moi d'abord qui t'ai offensé, et j'en porte la peine sur ma tête; maintenant le coupable est Pactyas, à qui tu as confié Sardes; c'est lui qu'il faut punir. Pardonne aux Lydiens et impose-leur des conditions telles, qu'ils ne puissent, à l'avenir, ni se soulever, ni te causer la moindre inquiétude. Envoie-leur des messages; défends-leur de posséder des armes de guerre; commande-leur de porter des tuniques sous leurs manteaux, de se chausser de cothurnes, de jouer de la cithare, de former des chœurs de danses et de trafiquer de leurs enfants. Tu les verras

Digitized by Google

promptement, ô roi, d'hommes devenir femmes, de sorte que tu n'auras plus à craindre que jamais ils se révoltent. »

CLVI. Crésus donnait ces conseils parce qu'il trouvait ce régime préférable à l'esclavage dont les Lydiens étaient menacés; il n'ignorait pas d'ailleurs qu'à moins de proposer des choses dont le succès fût vraisemblable, il ne fléchirait pas Cyrus et ne lui ferait point changer ses résolutions. Enfin il craignait que, si les Lydiens échappaient au danger présent, ils ne se soulevassent encore et ne fussent exterminés par les Perses. Cyrus goûta ce plan, maîtrisa sa colère et appela le Mède Mazarès; il prescrivit à celui-ci d'ordonner aux Lydiens tout ce que Crésus avait suggéré, et, en outre, de vendre comme esclaves les étrangers qui, avec les Lydiens, tenaient Sardes assiégée, mais surtout de ne rien négliger pour prendre vivant Pactyas et le lui amener.

CLVII. Cyrus, après avoir donné ses instructions sans s'arrêter, poursuivit sa route vers les demeures des Perses. Cependant Pactyas, apprenant que l'armée marchait à lui, qu'elle était proche, fut saisi de crainte et s'enfuit à Cyme. Mazarès amenait en effet à Sardes un fort détachement des troupes de Cyrus; comme il ne trouva plus autour de la ville ceux qu'avait rassemblés Pactyas, il contraignit les Lydiens à se conformer aux ordres du roi; en conséquence, ils changèrent complétement leur genre de vie. Mazarès ensuite envoya des messagers à Cyme pour exiger que Pactyas lui fût livré. Mais les Cyméens convinrent entre eux d'en référer à la divinité des Branchides: car il y avait en ce lieu un oracle dès longtemps établi, que les Ioniens et les Éoliens avaient coutume de consulter; il est situé sur le territoire de Milet, au-dessus du port de Panorme.

CLVIII. Les Cyméens envoyèrent donc aux Branchides demander ce qu'ils devaient faire de Pactyas pour être agréables aux dieux. L'oracle leur répondit qu'il fallait le livrer aux Perses. Les Cyméens en l'apprenant se disposèrent à obéir, du moins ce fut l'avis du plus grand nombre; mais Aristodique, Héraclide, homme très-considéré des citoyens, s'y opposa, se méfiant de l'oracle ou pensant que ceux qui l'avaient consulté n'avaient point dit vrai. On envoya donc d'autres messagers pour interroger le dieu, et parmi eux se trouvait Aristodique.

CLIX. Lorsqu'ils arrivèrent aux Branchides, Aristodique parla pour tous et posa ainsi la question : « O roi, le Lydien Pactyas est venu chez nous comme suppliant, fuyant une mort violente que les Perses lui eussent fait subir; ceux-ci le récla-

Digitized by Google

ment et ordonnent aux Cyméens de le leur livrer. Or, quoique nous redoutions la puissance des Perses, nous ne voudrions pas, par crainte, livrer un suppliant, avant de savoir de toi clairement ce que nous avons à faire. » Telle fut la question; alors, comme la première fois, l'oracle leur déclara qu'il fallait livrer Pactyas aux Perses. Aussitôt Aristodique, de propos délibéré, faisant le tour du temple, dénicha les petits des passereaux et de tous les autres oiseaux qui s'y trouvaient. Or, une voix, sortant du sanctuaire, l'interpella en ces termes : « O le plus impie de tous les hommes, qu'oses-tu faire? Tu chasses les suppliants de mon temple? » Aristodique reprit, sans hésiter : « O roi, puisque tu prends tant d'intérêt à tes suppliants, devais-tu ordonner aux Cyméens de livrer le leur? » Mais la voix répliqua : « Certés, je l'ordonne, afin qu'à cause de votre impiété vous périssiez promptement, et qu'à l'avenir vous ne veniez plus consulter l'oracle au sujet de suppliants que l'on réclame de vous. »

CLX. Lorsque les Cyméens ouïrent le rapport de leurs envoyés, ils ne voulurent ni perdre Pactyas en le livrant, ni en le gardant avec eux s'exposer au péril d'un siége; ils le firent donc partir pour Mytilène. Ceux de cette dernière ville, Mazarès le leur réclamant, se montrèrent prêts à le livrer, moyennant une certaine récompense que je ne puis préciser, le traité n'ayant pas eu d'exécution. Les Cyméens surent qu'ils négociaient, et ils envoyèrent à Lesbos un navire qui transporta le fugitif à Chios. Là, lès habitants l'arrachèrent violemment du temple de Minerve-Poliuque et le donnèrent en échange d'Atarnée, place de la Mysie, en face de Lesbos. Ainsi Pactyas finit par tomber entre les mains des Perses, qui le mirent sous bonne garde pour le mener vivant à Cyrus. Il se passa bien du temps avant que ceux de Chios répandissent dans les sacrifices aux dieux de l'orge d'Atarnée, ou offrissent des pains faits avec le froment de ce territoire; tout ce qu'il produisait était exclu de tous les temples.

CLXI. Ceux de Chios livrèrent donc Pactyas; Mazarès ensuite tourna ses armes contre ceux qui avaient aidé à assiéger Tabale; il vendit comme esclaves les citoyens de Priène; il parcourut la plaine du Méandre et la fit piller par ses troupes; il traita de même Magnésie, puis il tomba malade et mourut.

CLXII. Harpage lui succéda dans le commandement de l'armée; il était aussi Mède de nation; c'était à lui que le roi Astyage avait offert un horrible festin, et il avait conspiré pour placer Cyrus sur le trône. Cet homme, devenu enfin général de Cyrus, entra en Ionie et prit les villes au moyen de retranche-

Digitized by Google

ments : car, lorsqu'il avait renfermé les habitants dans leurs remparts, il les réduisait, en les entourant de levées de terre. Phocée fut la première ville ionienne dont il se rendit maître.

CLXIII. Les Phocéens, les premiers parmi les Grecs, s'adonnèrent à la grande navigation; ils découvrirent l'Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie et la Tartèse, voguant, non sur des vaisseaux ronds, mais sur des navires à cinquante rames. A leur arrivée dans la Tartèse, ils furent accueillis amicalement par le roi de cette contrée, nommé Arganthonie, qui vécut cent vingt ans et en régna quatre-vingts. Les Phocéens devinrent ses amis au point qu'il leur conseilla d'abandonner l'Ionie et de se fixer en sa propre contrée, où ils le voudraient. Ensuite, voyant qu'il ne pouvait les y décider, et apprenant d'eux les progrès de la puissance des Mèdes, il leur donna de l'or pour faire bâtir des murailles autour de leur ville, et il leur en donna sans épargne: car le périmètre des remparts n'a pas un petit nombre de stades, et ils sont construits en grandes pierres, bien appareillées.

CLXIV. Le rempart des Phocéens fut donc construit de cette manière. Or, Harpage fit avancer son armée et les assiégea, leur donnant à entendre qu'il lui suffirait qu'ils abattissent un pan de murs et qu'ils consacrassent une demeure royale. Les Phocéens avaient en horreur la servitude; ils lui demandèrent à délibérer un jour entier avant de répondre, et ils l'invitèrent, pendant qu'ils se consulteraient, à se tenir à quelque distance de la ville. Harpage leur dit qu'il savait parfaitement à quoi ils se décideraient, mais qu'il leur laissait la liberté de délibérer; en conséquence, il fit reculer ses troupes. Les Phocéens cependant tirèrent à la mer leurs navires à cinquante rames; ils y firent entrer leurs enfants et leurs femmes; ils y déposèrent leurs meubles, les statues et les autres offrandes qui se trouvaient dans les temples, hormis les peintures et les œuvres de pierre ou d'airain; enfin ils s'embarquèrent eux-mêmes et firent voile vers Chios. Les Perses eurent donc Phocée, mais vide d'habitants.

CLXV. Ceux de Chios refusèrent aux Phocéens de leur vendre les îles qu'on appelle OEnusses, dans la crainte qu'ils n'en fissent un marché qui fermerait le leur propre; alors les Phocéens se dirigèrent sur Cyrne. Car, vingt ans auparavant, sur l'injonction d'un oracle, ils y avaient fondé une ville du nom d'Alalia. En ce temps-là, déjà, Arganthonie n'existait plus. Avant de se rendre à Cyrne, ils passèrent par Phocée et ils mirent à mort la garnison perse qu'Harpage avait chargée de garder

Digitized by Google

cette ville. Après avoir assouvi leur vengeance, ils prononcèrent les plus terribles imprécations contre ceux qui abandonneraient la flotte; outre cela, ils jetèrent à la mer une barre de fer, jurant de ne point rentrer dans Phocée, tant qu'elle ne remonterait pas à la surface. Toutefois, au moment de naviguer vers Cyrne, le regret de la patrie et des lieux accoutumés saisit plus de la moitié des citoyens. Ils violèrent leur serment et rétrogradèrent jusqu'à Phocée; ceux qui furent fidèles à leur promesse, levant l'ancre aux îles OEnusses, prirent le large.

CLXVI. Arrivés à Cyrne, ils y vécurent cinq ans en commun avec les anciens colons et bâtirent des temples. Cependant, comme ils envahissaient et pillaient tous les territoires voisins, les Tyrrhéniens et les Carthaginois, d'un commun accord, armèrent contre eux et fournirent de part et d'autre soixante vaisseaux. Les Phocéens, de leur côté, formèrent les équipages de leurs navires au nombre de soixante, et rencontrèrent leurs ennemis dans la mer de Sardaigne. La bataille s'engagea, et les Phocéens remportèrent une victoire Cadméenne[1]: car quarante de leurs vaisseaux furent détruits, et les vingt autres mis hors de service, leurs éperons étant mutilés. Ils naviguèrent jusqu'à Alalia; ils y prirent leurs enfants, leurs femmes, tout ce que leurs navires purent encore porter; puis ils abandonnèrent Cyrne et se rendirent à Rhegium.

CLXVII. Les hommes échappés des navires détruits tombèrent la plupart entre les mains des Tyrrhéniens et des Carthaginois, qui les emmenèrent et les lapidèrent. Après cet événement, tout ce qui passait chez les Agylléens, sur le sol où les Phocéens gisaient lapidés, devenait estropié, difforme et paralytique; moutons, bêtes de somme, humains, étaient pareillement frappés. Les Agylléens envoyèrent donc à Delphes pour offrir réparation de la violence commise. La Pythie leur prescrivit l'expiation qu'ils font encore; en effet, ils honorent ces victimes par de grands sacrifices funèbres et ils ont institué des jeux gymniques et équestres. Tel fut le sort de ces Phocéens; ceux qui se réfugièrent à Rhegium n'y restèrent pas; ils fondèrent la ville de l'OEnotrie que l'on appelle aujourd'hui Hyéla, instruits par un Posidoniate que la Pythie ne leur avait pas ordonné de fonder une colonie dans l'île de Cyrne, mais d'instituer des fêtes en l'honneur du héros de ce nom. Voilà ce qui concerne Phocée, cité d'Ionie.

1. Aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus. Allusion au combat d'Étéocle et de Polynice, descendants de Cadmus, qui périrent tous les deux

Digitized by Google

CLXVIII. Ceux de Téos firent à peu près de même; quand Harpage eut investi leurs murailles de ses retranchements, ils s'embarquèrent sur leurs navires et se rendirent par mer en Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère. Le premier fondateur de la colonie, Timésie de Clazomène, n'en avait point joui; il fut expulsé par les Thraces; aujourd'hui les Téiens d'Abdère l'honorent comme un héros.

CLXIX. Tels furent ceux des Ioniens qui seuls, ne pouvant supporter la servitude, abandonnèrent leur patrie. Le reste résista comme eux aux armes d'Harpage, hormis les Milésiens. Chaque ville, combattant pour son salut, déploya de la valeur; mais elles furent toutes vaincues et subjuguées. Les citoyens conservèrent leurs demeures et se soumirent aux lois qu'on leur imposa. Les Milésiens cependant, comme je l'ai déjà dit, ayant traité avec Cyrus, restèrent en paix. C'est ainsi que, pour la seconde fois, les Ioniens furent asservis. Après qu'Harpage eut mis la main sur ceux du continent, les insulaires, craignant le même sort, se donnèrent à Cyrus.

CLXX. Les Ioniens, réduits en servitude, ne cessèrent cependant pas de se réunir au Panionium; à l'une de ces assemblées, comme je l'ai appris, Bias de Priène leur donna un conseil excellent; s'ils l'avaient suivi, ils pouvaient devenir les plus prospères de tous les Grecs. « Équipez une seule flotte, leur dit-il, levez l'ancre, partez pour la Sardaigne, fondez-y pour tous les Ioniens une seule ville, rendez-vous heureux en vous affranchissant ainsi. Car, en colonisant la plus grande des îles, vous gouvernerez toutes les autres, tandis que, si vous demeurez en Ionie, je ne vois pas que vous puissiez jamais recouvrer la liberté. » Tel fut le conseil que Bias de Priène donna aux Ioniens, après leurs désastres. Celui de Thalès de Milet, qui avait précédé la ruine de l'Ionie, n'était pas moins salutaire. Thalès, par ses ancêtres d'origine phénicienne, fut d'avis qu'ils devaient instituer une assemblée unique, la placer à Téos (car Téos est située au centre de la contrée) et laisser néanmoins les autres villes se gouverner, comme si elles étaient des États isolés. Tels furent les deux conseils qui furent donnés aux Ioniens.

CLXXI. Harpage, après avoir réduit l'Ionie, fit une expédition contre les Cariens, les Cauniens et les Lyciens, emmenant avec lui les forces de l'Ionie et de l'Éolie. Parmi ces peuples, les Cariens ont quitté les îles pour venir sur le continent : car autrefois, lorsqu'ils étaient sujets de Minos et qu'on les appelait Léléges, ils habitaient les îles et ne payaient aucun impôt, autant

Digitized by Google

que je puis juger par ouï-dire de temps si éloignés. Mais quand Minos le demandait, ils formaient les équipages de ses navires. Or, comme Minos avait soumis beaucoup de contrées et qu'il était heureux à la guerre, la race carienne était en ce temps-là la plus renommée de toutes les nations. On lui doit trois inventions dont les Grecs font usage : ils ont enseigné à attacher des crinières aux casques et à placer des emblèmes sur les boucliers; enfin ils ont, aussi les premiers, adapté des poignées aux boucliers qu'auparavant on portait sans poignées et que l'on maniait à l'aide de baudriers suspendus autour du cou ou à l'épaule gauche. Très-longtemps après, les Doriens et les Ioniens chassèrent des îles les Cariens, qui s'établirent sur le continent. Voilà ce que les Crétois rapportent sur les Cariens; ceux-ci toutefois ne sont point d'accord avec eux. Ils se prétendent Autochthones, naturels du continent, et disent qu'ils ont toujours porté le même nom qu'aujourd'hui. Ils font voir à Mylase un ancien temple de Jupiter-Carien qu'ils possèdent en commun avec les Lyciens et les Mysiens, à cause de leur ancienne parenté, parce que, selon eux, Mysus et Lycus étaient frères de Car; c'est pourquoi ils participent au temple, à l'exclusion de voisins qui cependant parlent la même langue que les Cariens, mais ne proviennent pas de la même race.

CLXXII. Les Cauniens me semblent Autochthones; néanmoins ils se disent originaires de la Crète; par le langage ils se sont rapprochés des Cariens (ou les Cariens d'eux, c'est ce que je ne puis décider). Leurs coutumes diffèrent beaucoup de celles des autres hommes et des Cariens eux-mêmes : car ils trouvent très-honnête de se réunir pour boire, hommes, femmes et enfants, selon les rapports qu'établissent l'âge et l'amitié. Ils avaient bâti des temples aux dieux étrangers; ensuite, ils changèrent d'avis; ils réfléchirent qu'ils ne devaient servir que des divinités de leur patrie, ils revêtirent donc tous leurs armes, et frappant l'air de leurs javelines, ils se portèrent jusqu'aux frontières des Calyndiens, disant qu'ils expulsaient les dieux étrangers.

CLXXIII. Telles sont les coutumes qu'ils observent. Les Lyciens sont originaires de la Crète, et cette origine est très-ancienne; car jadis les barbares possédèrent toute cette île. Les fils d'Europe, Minos et Sarpédon, s'étant disputé la royauté, Minos l'emporta; il chassa Sarpédon lui-même et ses partisans, qui se réfugièrent en Asie, sur la terre Myliade : c'est celle que les Lyciens habitent, autrefois elle s'appelait Myliade; alors les Myliens se nommaient Solymes. Tant que Sarpédon régna sur

Digitized by Google

eux, ils gardèrent le nom de Termiles qu'ils avaient porté anciennement, et qu'aujourd'hui encore leurs voisins leur donnent. Après que l'Athénien Lycus, fils de Pandion, expulsé lui aussi par son frère Égée, fut venu, sous le règne de Sarpédon, chez les Termiles, ceux-ci, à la longue et à cause de Lycus, furent appelés Lyciens. Ils ont adopté en partie les coutumes des Crétois, en partie celles des Cariens; mais ils en ont une à eux propre et qui ne se rencontre chez nuls des autres hommes : ils portent le nom de leur mère et non celui de leur père; si l'un d'eux demande à un autre qui il est, celui-ci, à partir de sa mère, lui énumère toute sa ligne maternelle. Si une femme citoyenne épouse un esclave, ses enfants sont réputés de naissance libre. Mais si un citoyen, fût-il le premier, épouse une étrangère ou une concubine, ses enfants sont avilis.

CLXXIV. Les Cariens ne firent rien d'éclatant et furent subjugués par Harpage. Non-seulement les Cariens, mais aussi les Grecs qui habitent cette contrée, se soumirent sans se défendre. Parmi ceux-ci, il y avait des Cnidiens, colons de Lacédémone, dont le territoire est tourné vers la mer et forme un promontoire que l'on appelle Triopium, où commence la Bybassie. La Cnidie entière, à cela près d'une petite part, est donc entourée d'eau; en effet elle est resserrée, au nord, par le golfe Céramique, et au midi, par la mer de Symé et de Rhodes; l'isthme, fort étroit, n'a pas plus de cinq stades. Les Cnidiens le creusèrent pendant qu'Harpage réduisait l'Ionie, voulant de leur contrée faire une île, car ils ne possédaient rien au delà, et leurs terres tiennent au continent précisément par le col où ils firent un fossé. Ils y employèrent quantité de bras; mais, comme les travailleurs éprouvaient beaucoup plus d'accidents qu'il n'est habituel, et que leurs membres, mais surtout leurs yeux, étaient blessés par des éclats de rocher, ils crurent à une intervention des dieux. Ils envoyèrent alors à Delphes pour s'enquérir de l'obstacle. Or, la Pythie, comme le rapportent les Cnidiens eux-mêmes, répondit par ces vers trimètres :

Ne fortifiez pas l'isthme; ne le creusez pas;
Jupiter eût fait une île, si c'eût été son dessein.

En conséquence de cet oracle, les Cnidiens cessèrent de creuser, et, lorsqu'Harpage vint avec ses troupes, ils ne tentèrent pas de combattre.

CLXXV. Au-dessus d'Halicarnasse, dans l'intérieur des terres, habitaient les Pédasiens; lorsque soit à eux, soit à leurs voi-

Digitized by Google

sins, il devait arriver quelque chose de funeste, la prêtresse de Minerve avait soudain une grande barbe. Trois fois ils la virent ainsi. Seuls des Cariens ils résistèrent quelque temps à Harpage et lui donnèrent fort à faire, parce qu'ils avaient entouré de remparts la montagne qu'on nomme Lida.

CLXXVI. Finalement ils furent subjugués. D'un autre côté, les Lyciens, comme Harpage poussait son armée dans la plaine de Xanthe, marchèrent à sa rencontre, une poignée d'hommes contre une multitude, et firent des prodiges de valeur : ils furent défaits et renfermés dans la ville. Alors ils réunirent dans leur citadelle femmes, enfants, richesses, esclaves ; ils mirent le feu à cette forteresse pour la consumer tout entière, et, après s'être engagés les uns envers les autres par de terribles serments, ils firent une sortie les armes à la main ; ils périrent tous en combattant. Ceux des Lyciens de nos jours qui portent le nom de Xanthiens, en grand nombre, sont des nouveaux venus, à l'exception de quatre-vingts familles. Il advint qu'au moment de la catastrophe ces quatre-vingts familles étaient absentes ; elles survécurent de cette manière. Harpage prit possession de Xanthe ainsi dévastée et de même de presque toute la Caunie, car la plupart des Cauniens imitèrent les Lyciens.

CLXXVII. Pendant qu'Harpage réduisait l'Asie Mineure, Cyrus subjuguait toutes les nations de la haute Asie, sans en épargner une seule. Je ne dirai rien du plus grand nombre de ces conquêtes ; je ne mentionnerai que celles qui l'obligèrent à beaucoup d'efforts et qui sont les plus dignes de mémoire.

CLXXVIII. Cyrus, après avoir soumis toutes les contrées du continent[1], s'attaqua aux Assyriens. Il y avait en Assyrie beaucoup de grandes villes; mais la plus célèbre, la plus forte, celle où, depuis la ruine de Ninive, la royauté avait été transportée, était Babylone, que je vais décrire. Située en une vaste plaine, elle forme un carré dont chaque côté a cent vingt stades ; son périmètre entier est donc de quatre cent quatre-vingts stades. Telle est l'étendue de Babylone ; et aucune ville, que nous sachions, n'est ornée comme elle. D'abord, un fossé profond et large, rempli d'eau courante, coule alentour ; au delà s'élève un rempart, large de cinquante coudées royales, haut de deux cents (la coudée royale a trois doigts de plus que la coudée ordinaire).

CLXXIX. A ce sujet, il faut que je dise de quelle manière la

1. Toutes les nations continentales de l'Asie Mineure.

Digitized by Google

terre du fossé a été employée, et comment le rempart a été construit. En même temps que l'on creusait le fossé, on faisait des briques avec la terre que l'on en retirait, et, lorsqu'on avait une quantité suffisante de ces briques, on les cuisait au four. Après cela, on se servait, comme ciment, de bitume en ébullition, et l'on montait, l'un sur l'autre, les rangs de briques, en posant toujours sur le trentième une couche de claies de roseaux. Ainsi l'on bâtit premièrement les revêtements des fossés; en second lieu, les remparts. Sur leur plate-forme et près de leurs parois, on pratiqua des logements à un seul étage, se faisant face, séparés par un intervalle où pouvait tourner un char à quatre chevaux. Cent portes furent percées autour des murailles, toutes d'airain, avec des linteaux et des jambages également d'airain. On compte huit journées de marche de Babylone à une autre ville que l'on nomme Is, où coule une petite rivière du même nom qui se jette dans le grand courant de l'Euphrate; cette rivière fait jaillir de ses sources de nombreux grumeaux de bitume, et c'est de là qu'on en a transporté pour construire les murs de Babylone.

CLXXX. Babylone fut donc de cette manière entourée de remparts; la ville a deux quartiers entre lesquels coule l'Euphrate. Ce fleuve descend de l'Arménie, grand, profond et rapide, puis il se jette dans la mer Rouge. Le mur extérieur est ainsi coupé en deux bras qui s'étendent jusqu'au rivage, à partir duquel s'élève intérieurement sur les deux berges un mur en retour construit en briques cuites. La ville elle-même, remplie de maisons à trois ou quatre étages, est coupée de rues droites, les unes transversales, les autres aboutissant au fleuve. Celles-ci rencontrent la muraille intérieure, et, à l'extrémité de chacune, se trouve une petite porte; il y a autant de ces portes que de rues; elles sont toutes d'airain, et elles ouvrent sur le fleuve.

CLXXXI. La muraille extérieure est la cuirasse de la ville; le mur intérieur, à peine plus faible, est plus étroit. En outre, çà et là au milieu des deux quartiers, sur les deux rives, certains édifices sont fortifiés: d'un côté le palais du roi, vaste et solide; de l'autre le temple de Jupiter-Bélus, percé de portes d'airain. Ce dernier de mon temps existe encore; il est carré et a deux stades de côté. Au centre s'élève une tour massive, longue et large d'un stade; elle en supporte une autre, et celle-ci une autre encore; ainsi de suite jusqu'à huit. Un escalier en spirale conduit extérieurement de tour en tour. Vers le milieu

Digitized by Google

de la montée, sont une station et des siéges où se reposent les visiteurs; la dernière tour est surmontée d'une chapelle spacieuse, renfermant un grand lit richement couvert, et auprès une table d'or. On n'y voit point de statue et nul n'y passe la nuit, hormis une femme indigène que choisit entre toutes le dieu, à ce que rapportent ses prêtres les Chaldéens.

CLXXXII. Les mêmes prêtres disent aussi, et ils ne me paraissent point dignes de foi, que le dieu parcourt le temple et se repose sur le lit, de la même manière qu'à Thèbes en Égypte, selon les Égyptiens. Car, là aussi, une femme passe la nuit dans le temple de Jupiter-Thébain, et l'on assure que ni l'une ni l'autre de ces femmes n'a commerce avec des mortels. De même à Patare en Lycie, la prêtresse du dieu, lorsqu'il est présent, car l'oracle n'est pas perpétuel, passe la nuit dans l'intérieur du temple.

CLXXXIII. Il y a dans ce temple de Babylone, en bas, une autre chapelle, contenant une grande statue de Jupiter assis, et auprès, une large table; toutes deux sont d'or, ainsi que le trône et ses degrés; le tout, selon les Chaldéens, est du poids de huit cents talents. En dehors de la chapelle, l'autel est d'or, et sur un autre autel plus vaste on sacrifie des victimes parfaites, car sur le premier on ne peut immoler que des agneaux non sevrés. Sur le grand autel, les Chaldéens brûlent, par an, mille talents d'encens pur, quand ils célèbrent la fête du dieu. On voyait du temps de Cyrus, dans cet enclos sacré, une statue d'or massif, haute de douze coudées; je ne l'ai point vue, mais les Chaldéens le disent, et d'après eux je le répète. Darius, fils d'Hystaspe, eut dessein de l'enlever, il n'osa; mais son fils Xerxès la prit et tua le prêtre qui lui défendait de la mouvoir. Tels étaient les ornements de ce temple, et il renfermait en outre une multitude d'offrandes particulières.

CLXXXIV. Babylone eut beaucoup de rois; je ferai mention, en mon Histoire des Assyriens[1], de ceux qui ont embelli les remparts et les temples, et entre autres de deux femmes. La première qui ait régné précéda la seconde de cinq générations; elle se nommait Sémiramis; c'est elle qui éleva dans la plaine des digues très-remarquables, car auparavant le fleuve s'y répandait habituellement comme une mer.

CLXXXV. La seconde qui ensuite fut reine se nommait Ni-

1. Livre perdu, qui contenait le récit de la prise de Ninive, annoncée plus haut, chap. CVI.

Digitized by Google

tocris, douée de plus de génie que celle qui avant elle avait régné : d'une part elle laissa des monuments que je décrirai tout à l'heure ; d'autre part, voyant les Mèdes grandir en puissance, s'agiter, prendre des villes, parmi lesquelles était Ninive, elle se mit contre eux en défense autant qu'il lui fut possible. D'abord elle détourna, en amont, l'Euphrate, qui coule au milieu de la ville et qui, avant d'y entrer, courait alors en ligne droite ; en creusant des canaux, elle le rendit tellement sinueux que, maintenant, par trois fois, ses rives touchent au bourg de l'Assyrie que l'on appelle Ardéricca, de sorte que ceux qui, de notre mer, se rendent, par l'Euphrate, à Babylone, abordent trois fois à ce bourg et en trois jours consécutifs. Elle fit donc ces canaux ; ensuite elle établit, sur les deux rives du fleuve, des digues admirables par leur élévation et leur étendue. Enfin, bien au-dessus de la ville, à peu de distance de l'Euphrate, elle pratiqua, pour les eaux stagnantes, un réservoir, en creusant le sol jusqu'aux eaux souterraines, et elle lui donna quatre cent vingt stades de périmètre. Les terres que l'on en retira formèrent des digues sur les rives du fleuve, et, lorsqu'il fut achevé, on en revêtit les talus, tout alentour, de pierres qu'on avait amenées. Elle fit ces deux ouvrages : le fleuve sinueux et le bassin recevant toutes les eaux de la plaine marécageuse, afin que le cours de l'Euphrate fût ralenti par de nombreux détours ; que les navigateurs n'arrivassent plus en ligne droite à Babylone, et qu'à la fin de leur trajet ils fussent contraints de suivre le vaste contour du réservoir. L'emplacement qu'elle choisit est celui par lequel les Mèdes pouvaient le plus facilement arriver, en prenant un chemin de traverse ; elle avait à cœur de les empêcher d'entrer en relations avec les Assyriens et de se mettre au courant de ses affaires.

CLXXXVI. Elle s'enveloppa de ces défenses creusées dans le sol, et fit en outre ce que je vais dire : comme la ville avait deux quartiers séparés par le fleuve, sous les premiers rois, si quelqu'un voulait passer de l'un à l'autre, il était obligé de prendre une barque, et, autant que je puis en juger, c'était fort incommode. Nitocris y pourvut ; en effet, pendant que pour les eaux du marais elle creusait un réservoir, elle songeait à se servir de ce travail même pour laisser un autre monument ; elle faisait donc tailler de grandes pierres ; dès que les pierres furent prêtes et que le bassin du réservoir fut creusé, elle détourna dans ce bassin les eaux du fleuve ; il en fut rempli, et l'ancien courant mis à sec. Alors, d'une part, elle éleva, en briques cuites,

Digitized by Google

de la même manière que le mur extérieur, le mur de soutènement des berges, dans l'intérieur de la ville, et les descentes qui conduisent des portes des rues au fleuve. D'autre part, vers le centre des deux quartiers, avec les pierres qu'elle avait fait tailler, elle construisit un pont, en liant les pierres avec du fer et du plomb. Sur les piles on étendait, durant le jour, des poutres équarries au moyen desquelles les Babyloniens passaient; à la nuit on retirait les poutres, de peur que, rôdant par l'obscurité, les habitants ne commissent des vols au préjudice les uns des autres. Quand le bassin creusé fut devenu un lac rempli des eaux du fleuve, et quand les diverses parties du pont furent coordonnées, elle fit rentrer l'Euphrate dans son lit; ainsi le bassin, devenu lac, parut propre au but auquel il était destiné, et un pont fut établi pour l'usage des citoyens.

CLXXXVII. Cette même reine imagina le leurre suivant : au-dessus de la plus fréquentée des portes de la ville, elle prépara son propre sépulcre, s'élevant dans les airs et attirant les regards, plus que la porte elle-même. Sur ce sépulcre, elle fit graver cette inscription : « Si quelqu'un de ceux qui après moi régneront à Babylone, vient à manquer d'argent, qu'il ouvre ce sépulcre et y prenne les trésors qu'il voudra. Mais, à moins d'une nécessité pressante, que l'on se garde de l'ouvrir, on ne s'en trouverait pas bien. » Le sépulcre demeura intact jusqu'au moment où Darius monta sur le trône. Or, à ce roi, il parut douloureux de laisser une porte inutile et, quand des richesses étaient là qui l'invitaient elles-mêmes à user d'elles, de ne point s'en emparer. En effet, on ne se servait plus de cette porte, parce qu'au-dessus du passant gisait un cadavre. Il ouvrit donc le sépulcre, mais il y vit, au lieu de trésors, le cadavre seulement et des caractères dont voici le sens : « Si tu n'étais pas insatiable et honteusement avide de richesses, tu n'aurais pas ouvert le lieu où reposent les morts. » Voilà ce que l'on rapporte de cette reine.

CLXXXVIII. Cyrus conduisit son armée contre le fils de cette femme; il régnait sur les Assyriens et portait, comme son père, le nom de Labynète. Le grand roi se met en campagne, bien pourvu de vivres et de troupeaux de son pays; il emporte en outre de l'eau du Choaspe, qui coule à Suse. L'eau de cette rivière seule, et non d'une autre, est servie à la table royale; on la fait bouillir et, partout où va le roi, on la transporte, en des vases d'argent, sur un convoi de chars à quatre roues, attelés de mulets.

Digitized by Google

CLXXXIX. Cyrus, marchant sur Babylone, parvint aux bords du Gynde; cette rivière a ses sources dans les montagnes des Matianes; elle coule à travers le pays des Dardanéens et se jette dans le Tigre, qui lui-même passe par la ville d'Opis et tombe dans la mer Rouge. Comme Cyrus tentait le passage du Gynde, qu'on ne peut traverser qu'en bac, l'un des chevaux blancs sacrés, emporté par son ardeur, descendit dans la rivière et se mit à la nage, mais l'onde en frémissant le saisit et l'entraîna; il périt. Cyrus, courroucé contre le fleuve qui n'avait pas craint de l'outrager, le menaça de le rendre si faible, qu'à l'avenir les femmes le franchiraient facilement, sans se mouiller les genoux. En conséquence, renonçant à marcher sur Babylone, il fit de son armée deux parts, et, l'ayant divisée, il traça sur chacune des rives du Gynde cent quatre-vingts canaux, dans toutes les directions, puis il rangea ses troupes et leur ordonna de creuser. Grâce à la multitude des bras, ce travail put s'achever, mais il consuma la belle saison tout entière.

CXC. Lorsque Cyrus eut puni le Gynde en le dispersant par trois cent soixante canaux, dès les premiers jours du second printemps, il partit de nouveau pour Babylone. Les Assyriens sortirent en armes et l'attendirent; près de la ville ils en vinrent aux mains, perdirent la bataille et furent renfermés dans leurs remparts. Ils observaient depuis longtemps son ardeur d'entreprises, ils l'avaient vu s'attaquer également à toutes les nations, ils avaient donc accumulé des vivres pour plusieurs années, et la perspective d'un siége ne les effrayait guère. Cependant Cyrus n'était pas exempt d'embarras; beaucoup de temps déjà s'était écoulé sans qu'il eût fait le moindre progrès.

CXCI. Soit que l'un des siens, remarquant son anxiété, lui eût donné ce conseil, soit que de lui-même il eût conçu ce qu'il y avait à faire, voici le parti qu'il prit. Il range le gros de ses forces à l'endroit où les eaux entrent dans la ville, et une autre troupe à leur issue du côté opposé; il prescrit à ces deux corps de faire irruption dans Babylone à l'instant où ils verront le fleuve devenir guéable. Ces dispositions prises, ces instructions données, il s'éloigne avec la partie inactive de son armée [1]. Il recule jusqu'au bassin creusé par Nitocris et s'en sert comme elle, mais dans un but opposé. Il y détourne les eaux du fleuve, dont le lit habituel est aussitôt rendu guéable. Cependant, les Perses que Cyrus a rangés sur ses bords auprès de la ville, le

1. Esclaves, eunuques, vivandiers, etc.

Digitized by Google

voient s'affaisser, au point qu'un homme n'a plus d'eau que jusqu'à la cuisse; ils saisissent le moment et pénètrent dans Babylone. Si les habitants avaient soupçonné ou appris ce que Cyrus préparait, ils eussent épié l'arrivée de l'ennemi dans la ville et l'eussent misérablement détruit : car, en fermant les portes qui conduisent à l'Euphrate, et en montant sur les murs de soutènement des deux berges, ils l'eussent pris comme dans une nasse. Les Perses, au contraire, les surprirent; la ville est si grande que, selon le récit des Babyloniens eux-mêmes, ceux des extrémités étaient déjà enveloppés, que ceux du centre n'en savaient rien. C'était jour de fête : les uns dansaient, les autres se livraient à des divertissements qu'ils n'interrompirent qu'en apprenant la vérité. Ainsi Babylone fut prise pour la première fois.

CXCII. Je ferai voir quelle était la richesse des Babyloniens par plusieurs faits, parmi lesquels est celui-ci. Pour l'approvisionnement que les sujets, outre l'impôt, fournissent au grand roi et à son armée, toute la contrée qu'il gouverne est partagée en un certain nombre de districts. Comme il y a douze mois dans l'année, la Babylonie fournit les vivres de quatre mois et le reste de l'Asie ceux des huit autres mois. Ainsi l'Assyrie produit le tiers de ce que produit toute l'Asie, et le gouvernement de cette province (que les Perses appellent une *satrapie*) est le plus considérable de tous. C'est au point que Tritantechme, fils d'Artabaze, qui le tenait du roi, en tirait un plein artabe d'argent par jour. Or l'artabe est une mesure perse contenant trois chénices attiques de plus que le médimne d'Athènes[1]. Il possédait en outre une race de chevaux indigènes, indépendamment de ceux de l'armée; ses haras contenaient huit cents étalons et seize mille cavales, un mâle pour vingt femelles. Il nourrissait enfin une quantité de chiens de l'Inde, telle que quatre gros bourgs de la plaine étaient exempts d'autres impôts, à la charge de pourvoir à la nourriture de ces chiens. Tels étaient les avantages de celui qui possédait le gouvernement de Babylone.

CXCIII. Il ne pleut guère en Assyrie, et voici comment on nourrit la racine du blé : on arrose la plante avec l'eau du fleuve; elle prend de la force et l'épi se forme. L'arrosement se fait à la main ou à l'aide de machines, et non comme en Égypte, où le Nil déborde et couvre les champs. Tout le territoire de Ba-

1. Voy. l'index à la fin du volume.

Digitized by Google

bylone est, de même que l'Égypte, coupé de canaux dont le plus grand est navigable; il se dirige, en tirant vers le sud-ouest, de l'Euphrate au Tigre, sur lequel Ninive est bâtie. De toutes les contrées que nous connaissons, c'est de beaucoup la plus féconde en fruits de Cérès. On n'essaye pas de lui faire porter des arbres : ni figuier, ni vigne, ni olivier; mais elle est si fertile en blés qu'elle rend deux cents pour un, elle va même jusqu'à trois cents dans les meilleures récoltes. La feuille du froment et celle de l'orge ont quatre doigts de large, et, quoique je sache la hauteur de la tige du millet et du sésame, je n'en ferai point mention, bien persuadé que ceux qui ne sont point allés en ce pays de Babylone, trouveraient incroyable même ce que l'on dit de ses céréales. Les habitants ne font point usage de l'huile d'olive, mais de celle de sésame. Dans la plaine entière poussent spontanément des palmiers; la plupart portent des fruits dont ils font certains mets; ils en font aussi du vin et du miel. Ils cultivent tout à fait les palmiers à la manière des figuiers, et quant à ceux que les Grecs appellent mâles, ils en attachent les fruits à ceux des dattiers, afin que le cinips qu'ils renferment pénètre dans la datte, la fasse mûrir et l'empêche de tomber, car les palmiers mâles portent dans leur fruit le cinips, de même que les figuiers sauvages.

CXCIV. Mais, après la ville elle-même, la plus grande merveille de la contrée, à mes yeux, est celle que je vais dire. Les Babyloniens n'ont point d'autres barques que celles qui descendent l'Euphrate jusqu'à la ville; elles sont rondes et toutes de cuir, car, lorsqu'ils en ont façonné les côtes, en taillant des saules qui croissent en Arménie, au-dessus de l'Assyrie, ils étendent tout autour extérieurement des peaux apprêtées, de sorte qu'elles forment le fond, sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue. Ces barques sont circulaires comme des boucliers; ils les doublent en dedans de roseaux, puis ils partent et font leurs transports en descendant le fleuve. Leur chargement consiste en marchandises diverses et surtout en vases de terre pleins de vin de palmier. Deux hommes, se tenant debout, dirigent la barque avec chacun une perche; l'un retire la sienne pendant que son compagnon pousse l'autre jusqu'au fond de l'eau. On construit sur ce modèle de grandes et de petites barques. Les plus vastes reçoivent une cargaison du poids de cinq mille talents. Chacune porte un âne vivant, et les grandes plusieurs. Lorsqu'en naviguant elles sont arrivées à Babylone et que les mariniers ont disposé du fret, ils vendent à l'encan les roseaux et la

Digitized by Google

carcasse ; puis ils chargent les peaux sur les ânes et s'en retournent par terre en Arménie, car il est impossible de remonter en barque le cours du fleuve à cause de sa rapidité. C'est pour cela qu'ils ne font point leurs bateaux en bois, mais en cuir. Lorsque les conducteurs des ânes sont de retour en Arménie, ils se remettent à construire leurs bateaux par le même procédé. Telle est la navigation de l'Euphrate.

CXCV. Voici le costume des Babyloniens : d'abord une tunique de lin qui descend jusqu'aux pieds, ensuite une seconde tunique, celle-ci de laine, et par-dessus un manteau blanc. Ils ont des sandales particulières à leur contrée, et qui se rapprochent des brodequins de la Béotie. Ils ceignent de turbans leurs têtes à longue chevelure et se parfument tout le corps. Chacun a un scel et un bâton façonné à la main. Sur ce bâton est sculpté soit un bélier, soit une brebis, soit une rose, soit un lis, soit un aigle, soit quelque autre figure : car ils n'ont point coutume de porter de bâton sans une marque distinctive. Tel est leur ajustement extérieur.

CXCVI. Ils ont institué les coutumes que je vais dire en commençant par la plus sage à mon avis, pratiquée aussi, comme je l'ai ouï dire, chez les Vénètes Illyriens. Une fois par an, dans chaque village, toutes les vierges nubiles se rassemblaient, de sorte qu'on les vît ensemble ; alentour se tenait la foule des hommes. Un héraut appelait tour à tour les jeunes filles et les mettait en vente : d'abord la plus belle, ensuite, quand celle-ci avait trouvé beaucoup d'or et était adjugée, la seconde en beauté ; elles étaient toutes vendues, sous la condition du mariage. Or, tout ce qu'il y avait de riches Babyloniens cherchant à prendre femme, enchérissant les uns sur les autres, achetaient toutes celles qui excellaient par la beauté ; tandis que les gens du peuple, qui désiraient aussi se marier, ne regardant point la beauté comme indispensable, prenaient les plus laides et avec elles de l'argent. Car, lorsque le héraut avait fini de vendre les belles, il faisait lever la plus laide, une difforme s'il s'en trouvait dans le nombre, et il la mettait à l'enchère pour celui qui voudrait l'épouser et se contenter de la moindre dot ; enfin il l'adjugeait au moins exigeant. L'argent ainsi donné provenait des belles ; de cette manière les belles dotaient les laides et celles que la nature avait disgraciées. Nul n'avait le droit d'accorder sa fille en mariage à qui lui convenait, ni d'emmener la fille achetée, à moins de fournir caution ; mais moyennant caution garantissant qu'on l'épouserait, on pouvait partir avec elle. Si les fiancés

Digitized by Google

ne tombaient pas d'accord, la loi voulait que l'argent fût rendu. Il était permis aussi à celui qui était venu d'un autre village d'acheter, si telle était son intention. Certes c'était chez eux une très-belle coutume; elle est tombée en désuétude; mais on a récemment imaginé un autre moyen de préserver les femmes de mauvais traitements et d'empêcher qu'on ne les emmène dans une autre cité : comme, depuis la prise de Babylone, ils sont tombés dans la misère, tous les gens du peuple qui n'ont pas de quoi vivre prostituent leurs filles.

CXCVII. Ils ont encore une coutume, la seconde en sagesse après la précédente; ils transportent les malades sur la place du marché; car ils n'emploient pas de médecins. Le passant donc s'approche du malade et le questionne sur le mal dont il est atteint, pour savoir si lui-même en a souffert ou s'il a vu quelque autre en souffrir. Tous ceux qui vont et viennent confèrent avec lui et lui conseillent le remède qui les a guéris de cette même maladie, ou qui à leur connaissance en a guéri d'autres qu'eux-mêmes. Il n'est permis à personne de passer en silence devant un malade, sans l'interroger sur son mal.

CXCVIII. Ils embaument les morts avec du miel; leur deuil est à peu près le même que celui des Égyptiens. Toutes les fois qu'un Babylonien a eu commerce avec sa femme, il s'asied au-dessus d'encens allumé; sa femme ailleurs en fait autant. Au point du jour, tous les deux se lavent; ils ne toucheraient aucun meuble avant cette ablution ; les Arabes ont la même coutume.

CXCIX. La plus honteuse des lois de Babylone est celle-ci : toute femme indigène est obligée de s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Vénus, et de se livrer à un étranger. Plusieurs qui, fières de leurs richesses, dédaignent de se mêler aux autres femmes, se rendent au temple en char couvert, escortées d'une multitude de servantes; la plupart agissent comme il suit : elles s'asseyent dans l'enclos sacré, la tête ceinte d'une corde; elles sont là en grand nombre; les unes entrent, les autres sortent. Elles laissent entre elles, de tous côtés, des chemins alignés que les étrangers parcourent, après quoi ils choisissent. Dès qu'une femme s'y est assise, elle ne retourne plus à sa maison avant qu'un étranger ait jeté sur ses genoux une pièce de monnaie et se soit uni avec elle hors du temple. En jetant cette pièce d'argent, il doit dire : « J'invoque pour toi la déesse Mylitte. » C'est le nom que les Assyriens donnent à Vénus. Quelque médiocre que soit leur présent, la femme ne doit pas

Digitized by Google

le refuser, ce n'est point permis, car cet argent est sacré. Elle suit le premier qui le lui jette; elle ne dédaigne personne. Lorsqu'elle s'est livrée, elle a satisfait à la loi, à la déesse; elle retourne en sa maison, et par la suite, quelque somme considérable que tu lui offres, tu ne la déciderais pas à se livrer à toi. Celles qui sont belles, grandes et bien faites, ne tardent pas à s'en aller. Les contrefaites attendent longtemps, faute de pouvoir accomplir la loi. On en a vu rester jusqu'à trois ou quatre ans. Il y a quelque part à Chypre une coutume qui se rapproche de celle-ci.

CC. Tels sont les usages établis chez les Babyloniens. Il existe parmi eux trois tribus qui ne se nourrissent de rien autre chose que de poisson. Elles le pêchent, le font sécher au soleil, le jettent dans un mortier, le broient au pilon et le passent à l'étamine. Alors, celui qui en veut manger le pétrit comme de la pâte et le fait cuire de la même manière que le pain.

CCI. Lorsque Cyrus eut subjugué cette nation, il eut le désir de soumettre les Massagètes, peuple que l'on dit puissant et courageux et qui habite les régions de l'est au delà de l'Araxe, vis-à-vis des Issedons; quelques-uns prétendent qu'il est de la race des Scythes.

CCII. L'Araxe est, selon les uns plus large, selon d'autres moindre que l'Ister; on dit qu'il forme beaucoup d'îles, grandes à peu près comme Lesbos, peuplées d'hommes qui se nourrissent l'été, en arrachant toutes sortes de racines, et l'hiver, de fruits qu'ils ont cueillis sur des arbres au moment de la maturité, et qu'ils ont mis en réserve. On ajoute qu'ils connaissent d'autres arbres dont ils jettent les fruits dans la flamme lorsque, réunis en compagnie nombreuse, ils allument du feu pour s'asseoir tout autour; alors l'odeur de ces fruits brûlés qu'ils aspirent, les enivre comme le vin enivre les Grecs; plus ils en jettent, plus l'ivresse les transporte, jusqu'à ce qu'ils se lèvent pour former des danses accompagnées de chants. Tel est, dit-on, leur genre de vie. L'Araxe descend du pays des Matianes, comme ce Gynde que Cyrus divisa en trois cent soixante canaux. Il sort par quarante bouches; toutes, à l'exception d'une seule, se perdent en des marais et des lagunes, où vivent des hommes qui, à ce que l'on dit, se nourrissent de poissons crus et portent des vêtements de peau de phoque. Une seule des branches de l'Araxe coule librement jusqu'à la mer Caspienne. Cette mer Caspienne est tout à fait isolée et ne communique avec aucune autre: car celle où les Grecs naviguent, soit qu'au delà des Colonnes

Digitized by Google

elle prenne le nom d'Atlantique, soit qu'on l'appelle Rouge, est toujours la même.

CCIII. La mer Caspienne, au contraire, est entièrement isolée; pour la traverser dans sa longueur à force de rames, il faudrait quinze jours, et huit dans sa plus grande largeur. Sur son rivage occidental se dresse le Caucase, le plus étendu et le plus élevé de tous les monts. Dans la vallée vivent de nombreuses et diverses races d'hommes; la plupart se nourrissent des fruits d'arbres sauvages. On trouve, dit-on, dans les forêts de ces régions, des arbres dont les feuilles broyées et mêlées avec de l'eau servent à peindre sur les habits des figures de toutes sortes qui, loin de s'en aller au lavage, vieillissent avec la laine, comme si elles avaient été tissues dans l'étoffe. Les sexes, en cette contrée, s'accouplent sans se cacher, à la manière des bestiaux.

CCIV. Le Caucase isole donc la mer Caspienne du côté de l'occident; à l'orient elle est bornée par une plaine, qui semble infinie. Or, de cette immense plaine, la plus grande part est occupée par les Massagètes, contre lesquels Cyrus était empressé de prendre les armes; car de nombreux et puissants motifs l'y excitaient. D'abord sa naissance qu'il croyait plus qu'humaine; en second lieu, le succès de toutes ses guerres: nul des peuples, en effet, que jusqu'alors il avait attaqués, n'avait pu se soustraire à ses armes victorieuses.

CCV. La reine des Massagètes avait perdu son époux, elle se nommait Tomyris; Cyrus envoya près d'elle, sous prétexte de la rechercher en mariage; elle comprit que c'était l'empire et non elle-même qu'il convoitait; elle interdit donc aux envoyés l'entrée de ses États. Cyrus, voyant que la ruse ne le menait à rien, poussa jusqu'à l'Araxe, fit ouvertement des apprêts de guerre contre les Massagètes, jeta des ponts sur le fleuve pour le passage de son armée, et construisit des tours sur des bateaux qui devaient aussi servir au transport.

CCVI. Pendant qu'il était occupé de ces travaux, Tomyris lui fit tenir par un héraut ce langage: « O roi des Mèdes, cesse tes grands préparatifs, car tu ignores si l'événement te sera favorable; renonce à tes projets; règne sur ton peuple et résigne-toi à me voir gouverner celui que je gouverne. Refuses-tu de te rendre à ces conseils? Crois-tu que tu peux mieux faire que de rester en paix? As-tu un irrésistible désir d'éprouver les Massagètes? Eh bien! épargne-toi la peine que tu te donnes de jeter des ponts sur le fleuve; nous nous en éloignerons à trois jour-

Digitized by Google

nées de marche, et tu passeras sur notre territoire. Si tu préfères nous attendre sur le tien, retire-toi, comme je te propose de nous retirer. » Cyrus, après avoir entendu ce discours, convoqua les premiers des Perses; quand ils furent réunis, il leur soumit l'affaire et les consulta sur le parti à prendre. Ils furent tous d'avis qu'il fallait attendre, sur le territoire médique, Tomyris et l'armée ennemie.

CCVII. Crésus, le Lydien, qui était présent, les blâma et conseilla le contraire. « O roi, dit-il, je t'ai déclaré dès le premier jour que, Jupiter m'ayant livré en ton pouvoir, mon devoir était de détourner, autant que j'en serais capable, les malheurs que je verrais menacer ta maison. Mes propres infortunes, dont l'amertume est grande, ont été pour moi des leçons. Si tu te crois immortel, si tu crois commander une armée immortelle, je n'ai que faire de te dévoiler ma pensée; mais si tu reconnais que tu es un homme et que tu as sous tes ordres tes semblables, apprends avant tout que les affaires humaines sont comme une roue qui tourne sans cesse et ne permet pas que toujours les mêmes réussissent. J'ai, sur le sujet qui nous occupe, une opinion opposée à celle des autres ici rassemblés. En effet, si nous acceptons le combat en cette contrée, voici le danger: vaincu tu perdras tout ton empire: car il est visible que les Massagètes victorieux ne fuiront pas en arrière, mais qu'ils envahiront tes provinces; vainqueur, tu ne remporteras pas une victoire aussi complète que si, après être entré sur leur territoire, tu les battais de manière à n'avoir plus à poursuivre que des fuyards. A l'avis que je repousse, j'opposerai l'hypothèse que tu obtiennes une grande victoire au delà de l'Araxe. En ce cas tu pénétreras sans obstacle au cœur des États de Tomyris. J'ajouterai qu'il est honteux et intolérable que Cyrus, fils de Cambyse, cédant à une femme, recule. Maintenant donc, il me semble que nous devons traverser le fleuve, pousser en avant à mesure que les ennemis battront en retraite, et ensuite tenter de triompher d'eux par le moyen que je vais proposer. Les Massagètes, comme je l'ai ouï dire, ne connaissent rien des jouissances des Perses; ils n'ont point l'expérience des commodités de la vie. Étale devant ces hommes, dans notre camp, un festin où abonderont, convenablement préparées, les brebis que tu auras fait tuer, sans épargne; qu'ils y trouvent aussi une multitude de cratères pleins de vins sans mélange et une grande variété de mets. Lorsque tout sera prêt, laisse en arrière-garde une faible partie de l'armée; reviens du côté du fleuve avec tout le reste. Si je

Digitized by Google

ne me trompe, les Massagètes, voyant tant d'excellentes choses, se jetteront dessus, et nous n'aurons plus alors qu'à accomplir des faits éclatants. »

CCVIII. Telles furent les deux opinions en présence; Cyrus rejeta la première, adopta celle de Crésus et somma Tomyris de reculer, parce qu'il avait résolu de marcher contre elle. La reine se retira comme elle l'avait promis; cependant Cyrus confia Crésus à son fils Cambyse, qu'il déclara son héritier au trône, et il lui recommanda vivement de l'honorer et de le bien traiter, si l'expédition contre les Massagètes tournait mal. Lorsqu'il lui eut donné ses ordres et qu'il l'eut dirigé sur la Perse avec sa suite, il franchit le fleuve à la tête de son armée.

CCIX. Au delà de l'Araxe, la nuit étant venue, Cyrus s'endormit sur la terre des Massagètes et eut cette vision : il lui sembla, en son sommeil, voir le fils aîné d'Hystaspe, ayant aux épaules des ailes dont il ombrageait d'une part l'Asie, d'autre part l'Europe. Darius était l'aîné des fils d'Hystaspe, fils d'Arsame, l'un des Achéménides. C'était un jeune homme d'environ vingt ans; il était resté en Perse, car il n'avait pas encore l'âge où l'on porte les armes. A son réveil, Cyrus réfléchit beaucoup sur cette vision; elle lui sembla d'une importance extrême; il appela donc Hystaspe, et, le prenant à part, il lui dit : « Hystaspe, ton fils a été découvert conspirant contre moi et contre ma souveraineté; je vais te montrer avec quelle certitude j'en suis informé. Les dieux s'inquiètent de moi et d'avance ils me font voir les événements prochains. Récemment donc, la nuit dernière, j'ai vu pendant mon sommeil l'aîné de tes fils ayant aux épaules des ailes dont il ombrageait d'une part l'Asie, d'autre part l'Europe. Or, de cette vision il n'y a rien à conclure, sinon que ton fils conspire contre moi. A cause de cela, retourne promptement en Perse et prends tes mesures pour que, lorsque j'y rentrerai vainqueur, tu m'amènes ton fils, qu'alors je veux interroger. »

CCX. Cyrus tenait ce langage parce qu'il lui semblait que Darius conspirait contre lui, tandis que le dieu lui avait révélé que lui-même devait périr en cette expédition et que sa couronne passerait à Darius. Or, Hystaspe lui répondit en ces termes : « O roi, plaise aux dieux que jamais il ne se trouve un homme né en Perse qui conspire contre toi, et si cet homme existe, puisse-t-il périr soudain! Car, d'esclaves qu'ils étaient, tu as rendu les Perses libres; au lieu d'être sujets d'un autre peuple, grâce à toi, ils gouvernent toutes les nations. Si donc quel-

Digitized by Google

que vision t'annonce que mon fils pense à conspirer contre toi, je te le livrerai pour que tu le traites comme bon te semblera. » Hystaspe, ayant ainsi parlé, repassa l'Araxe pour s'assurer de son fils et le remettre à Cyrus.

CCXI. A une journée de marche au delà du fleuve, Cyrus fit ce que Crésus lui avait suggéré; ensuite laissant dans son camp tous les bras inutiles, il revint sur ses pas avec l'élite des Perses. Cependant le tiers de l'armée des Massagètes survint, massacra, malgré leur résistance, ceux que Cyrus avait abandonnés; puis voyant le festin préparé, voyant en retraite le gros des envahisseurs, les Massagètes se mirent à table, se remplirent de chairs et de vin, et s'endormirent. Les Perses alors reparurent, en tuèrent un grand nombre et en firent prisonniers un plus grand nombre encore, parmi lesquels était le fils de Tomyris, qui commandait ce détachement, et qu'on nommait Spargapise.

CCXII. Tomyris, informée de ce qui était arrivé à ses troupes et à son fils, envoya un héraut qui parla au roi en ces termes: « Cyrus, insatiable de sang, ne t'enorgueillis pas de l'issue de cette affaire; ne te glorifie pas si tu as trompé et vaincu mon fils avec le fruit de la vigne, avec ce poison qui vous fait perdre la raison quand vous vous en gorgez, au point que, tandis que le vin descend dans votre corps, les mauvais propos, chez vous, surnagent jusqu'aux lèvres; tu n'as pas triomphé de lui par la bravoure en combattant. Recueille plutôt mes paroles, maintenant que je te donne un bon conseil. Rends-moi mon fils, sors de cette contrée, sors-en impuni, quoique tu aies outrageusement exterminé le tiers de mes soldats; si tu ne fais pas ce que je demande, je jure par le Soleil, maître des Massagètes, que quelque avide que tu en sois, je te rassasierai de sang. »

CCXIII. Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Cependant le fils de la reine Tomyris, Spargapise, au moment où il se remit des effets de l'ivresse et reconnut dans quel malheur il était tombé, supplia le roi de le délivrer de ses fers. Cyrus y consentit; alors, aussitôt qu'il fut libre et maître de ses mains, il s'arracha la vie. Telle fut la manière dont il mourut.

CCXIV. Tomyris, sur la nouvelle que Cyrus avait rejeté ses propositions, rassembla toutes les forces des Massagètes et lui livra bataille. J'estime que ce choc a été le plus violent qui ait jamais eu lieu entre barbares, et j'en ai ouï rapporter ainsi les circonstances. D'abord, dit-on, ils se lancèrent de loin des flèches; ensuite, leurs traits étant épuisés, ils se heurtèrent corps à corps, avec leurs javelines et leurs poignards; longtemps les

Digitized by Google

combattants tinrent ferme et ne songèrent point à fuir. Finalement les Massagètes l'emportèrent. La plus grande part de l'armée perse fut détruite sur le terrain, et Cyrus y périt, après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris, ayant rempli de sang humain une outre, chercha son cadavre parmi les morts de l'armée perse; lorsqu'elle l'eut trouvé, elle laissa tomber dans l'outre la tête de son ennemi, puis insultant le corps, elle lui dit : « Tu m'as perdue, en prenant mon fils par ruse, tu m'as perdue, moi vivante et victorieuse; mais, comme je t'en ai menacé, je te rassasie de sang. » De toutes les manières dont on rapporte qu'a fini Cyrus, celle-ci est, selon moi, la plus croyable.

CCXV. Les Massagètes portent un costume semblable à celui des Scythes et ont le même genre de vie; ils sont cavaliers et piétons, car ils combattent des deux manières; ils sont archers et piquiers et font usage de haches. Ils n'emploient que l'or et l'airain. Les pointes de leurs javelots et de leurs flèches, leurs haches sont d'airain; les parties métalliques de leurs casques, de leurs tiares, de leurs bretelles et de leurs ceintures, sont en or. Pareillement, autour du poitrail de leurs chevaux, ils posent des cuirasses d'airain, tandis que le métal des brides, des mors, des harnais, est l'or. Ils ne se servent ni d'argent ni de fer, car il ne s'en trouve pas dans leur contrée, mais l'or et l'airain y abondent.

CCXVI. Voici leurs usages. Chacun épouse une femme, mais ils usent de toutes en commun. Les Grecs disent qu'ainsi font les Scythes; mais ce ne sont pas les Scythes, ce sont les Massagètes. Quand l'un de ces derniers désire une femme, il suspend son carquois devant son char et s'unit tranquillement à elle. La durée de leur vie n'est point limitée, mais lorsqu'un homme a vieilli, tous ses parents se réunissent et le sacrifient. Avec lui, ils immolent diverses têtes de bétail, ils mettent bouillir ensemble toutes les chairs et en font un festin. Cette manière de finir leur paraît la plus heureuse; mais ils ne mangent pas ceux qui meurent de maladie : ils les inhument et pensent que c'est pour eux un malheur de n'avoir pas atteint l'âge où l'on est sacrifié. Ils n'ensemencent point; ils vivent de leur bétail et des poissons que l'Araxe leur fournit en abondance; ils ne boivent que du lait. Le Soleil est le seul des dieux auquel ils rendent un culte; ils lui sacrifient des chevaux : au plus rapide des dieux ils offrent le plus rapide des êtres mortels.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

EUTERPE.

I. Cyrus mort, Cambyse lui succéda; il était fils de Cyrus et de Cassandane, fille de Pharnaspe, laquelle était morte auparavant. Cyrus en avait mené grand deuil et avait ordonné à tous les peuples sur lesquels il régnait de prendre le deuil aussi. Cambyse donc, né de cette femme et du feu roi, considéra les Ioniens et les Éoliens comme des sujets héréditaires, et, lorsqu'il fit l'expédition d'Égypte, il leva son armée dans tout son empire, en y comprenant les cités des Grecs qui lui étaient soumis.

II. Les Égyptiens, avant que Psammitique régnât sur eux, se croyaient les plus anciens de tous les hommes. Depuis que Psammitique voulut savoir quels hommes avaient vécu les premiers, ils pensent que les Phrygiens les ont précédés, puis qu'eux-mêmes sont venus avant tous les autres. Psammitique fit donc cette enquête, et d'abord il ne put rien découvrir; enfin il imagina ce qui suit. Il prit chez les premiers venus deux enfants nouveau-nés et les donna à un pâtre pour qu'il les élevât parmi ses troupeaux en se conformant à ces prescriptions : qu'on ne dît jamais devant eux le moindre mot; qu'on les couchât à part en une cabane solitaire; qu'on leur conduisît, au moment opportun, des chèvres; ensuite, quand ils seraient rassasiés de lait, qu'on ne s'occupât plus d'eux. Le roi prit ces mesures et donna ces ordres, afin de saisir les petits cris confus de ces enfants et d'entendre quel mot d'abord ils articuleraient. Tout cela fut exécuté; deux ans s'étaient écoulés depuis que le pâtre s'acquittait de sa tâche, quand, à l'instant où il ouvrait la porte et entrait dans la cabane, les deux enfants s'attachèrent à lui en étendant les mains et en prononçant : Becos. La première fois que le pâtre ouït ce mot, il ne dit rien; mais il revint souvent; il prêta la plus grande attention, et ce Becos

Digitized by Google

fut à chaque fois répété. Alors il en fit part à son maître, et, sur son ordre, il lui conduisit les enfants. Psammitique, après les avoir lui-même entendus, demanda quels hommes se servaient de ce mot Becos et ce qu'il signifiait. Il apprit, en s'informant, que les Phrygiens nomment ainsi le pain. Les Égyptiens conclurent de cette expérience et tombèrent d'accord que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux.

III. J'ai recueilli ce récit chez les prêtres de Vulcain à Memphis. Les Grecs rapportent beaucoup d'autres circonstances peu sensées : par exemple, que Psammitique fit élever ces enfants par des femmes à qui l'on avait coupé la langue : voilà ce que j'ai ouï dire de la manière dont ces enfants furent élevés. J'ai entendu d'autres choses encore en m'entretenant à Memphis avec les prêtres de Vulcain, et ensuite à Thèbes, et aussi à Héliopolis où je me suis transporté exprès, voulant savoir si les traditions, dans cette ville, sont d'accord avec celles de Memphis. Car les habitants d'Héliopolis passent pour les plus doctes de tous les Égyptiens. Ce qu'ils m'ont appris concernant les choses divines, je ne suis point porté à le publier, hormis seulement les noms de leurs dieux, et je suppose que tous les hommes les connaissent. Je n'en mentionnerai donc rien, sinon ce que ma narration me contraindra de rappeler.

IV. Quant aux affaires humaines, ils sont unanimes sur les points suivants : de tous les hommes, les Égyptiens, les premiers, ont réglé l'année, répartissant son cours en douze parties; ils ont, disent-ils, fait cette découverte en observant les astres; plus sages, selon moi, que les Grecs qui, pour conserver l'ordre des saisons, ajoutent tous les trois ans un mois intercalaire, tandis que les Égyptiens, ayant douze mois de trente jours, ajoutent tous les ans cinq jours complémentaires, et que pour eux les saisons suivent un cercle immuable. Les Égyptiens, disent-ils encore, ont les premiers donné habituellement aux douze dieux les noms que leur ont empruntés les Grecs; ils ont les premiers attribué aux dieux des autels, des statues, des temples, et gravé sur la pierre des figures diverses; à l'appui de ces assertions les prêtres produisent des preuves matérielles. Ménès, à leur compte, fut le premier des hommes qui régna sur l'Égypte, laquelle, ajoutent-ils, excepté le nome de Thèbes, était tout entière un marais, rien de cette contrée qui existe aujourd'hui au-dessous du lac de Mœris ne se montrant alors hors de la surface de l'eau. On arrive à ce lac en remontant le fleuve, à partir de la mer, en sept jours de navigation.

Digitized by Google

V. Ce qu'ils disent de cette partie du territoire me paraît véritable ; il est évident, en effet, pour l'homme intelligent qui la voit sans en avoir jamais entendu parler, que l'Égypte, où les Grecs se rendent sur des vaisseaux, est une terre acquise par les Égyptiens et un don du fleuve. Il en est de même, au-dessus du lac Mœris, jusqu'à trois jours de navigation, quoique les prêtres n'en fassent pas la remarque ; car la nature du sol ne varie pas dans tout cet espace. Lorsque tu vogues vers l'Égypte pour la première fois, et que tu es encore à une journée de distance du rivage, jette la sonde et tu ramèneras du limon, bien qu'il y ait onze brasses d'eau ; ce qui montre que le fleuve charrie la terre jusqu'à cette distance.

VI. La côte de l'Égypte a soixante schènes de longueur, selon notre manière de la délimiter, du golfe Plinthénite au lac Serbonis, près duquel s'élève le mont Casius. C'est donc à partir du lac qu'il faut compter les soixante schènes. Tous les hommes qui ont un petit territoire le mesurent à la brasse ; au stade, s'ils en ont un peu plus ; à la parasange, si leur terrain est vaste ; au schène, s'il est immense. La parasange est de trente stades, et le schène, mesure égyptienne, de soixante stades. Ainsi la côte de l'Égypte a trois mille six cents stades.

VII. De la mer à Héliopolis dans l'intérieur des terres, l'Égypte a de la largeur ; elle est tout entière plate, aquatique, formée de limon. La distance, en remontant de la côte à cette ville, est longue à peu près comme le chemin qui conduit d'Athènes à Pise, à partir de l'autel des douze dieux jusqu'au temple de Jupiter Olympien. Celui qui mesurerait ces deux routes, qui ne sont pas tout à fait égales, trouverait qu'elles ne diffèrent pas de plus de quinze stades : car d'Athènes à Pise, il s'en faut de quinze stades pour qu'il y en ait quinze cents, et ce dernier nombre est complet d'Héliopolis à la mer.

VIII. En remontant au-dessus d'Héliopolis, l'Égypte n'a plus de largeur. Car d'une part, la chaîne des montagnes Arabiques la côtoie, courant du nord au midi, puis au sud-ouest et s'étendant toujours vers la mer Rouge. En cette chaîne sont les carrières d'où ont été extraites les pyramides de Memphis ; là elle s'affaisse et s'infléchit dans la direction que j'ai indiquée. J'ai ouï dire que, dans sa plus grande étendue, il faut deux mois de marche pour la parcourir de l'est à l'ouest, et que sur ses limites orientales elle produit de l'encens ; telle est cette chaîne. Du côté de la Libye se trouve une autre chaîne, ou plutôt un banc de rochers couvert de sables ; sur celle-ci les pyramides sont assises ;

Digitized by Google

elle suit les mêmes contours que l'autre, tant qu'elle court au midi. Ainsi, au delà d'Héliopolis, l'espace est à peine assez large pour qu'on l'appelle encore Égypte; cette Égypte étroite se prolonge pendant quatre jours de navigation, en amont du fleuve. Entre les montagnes que je viens de décrire la vallée est plane, et, où elle est le plus resserrée, elle me paraît avoir au plus deux cents stades, de la chaîne Libyque à la chaîne Arabique. Au delà l'Égypte redevient large.

IX. Telle est la configuration de cette contrée; d'Héliopolis à Thèbes, il y a neuf jours de navigation, en remontant le fleuve, et la distance est de quatre mille huit cent soixante stades, ou quatre-vingt-un schènes. Ne perdons pas de vue que la côte, comme je l'ai montré plus haut, a trois mille six cents stades de long. Or, il y a de la mer à Thèbes dans l'intérieur des terres, six mille cent vingt stades, et de cette ville à Éléphantine dix-huit cents.

X. La plus grande partie de la contrée est donc, comme le rapportent les prêtres et à ce qu'il me semble, une acquisition des Égyptiens. En effet, au-dessus de Memphis, l'intervalle entre les deux chaînes de montagnes dont j'ai parlé est visiblement à mes yeux un ancien golfe de la mer, comme les terres qui entourent Ilion, Teuthranie et Éphèse, ou comme la plaine du Méandre, autant que l'on peut comparer les petites choses aux grandes : car nul des fleuves qui ont déposé ces alluvions n'est digne par son ampleur d'entrer en comparaison avec une seule des bouches du Nil, qui en a cinq. Il y a encore des fleuves beaucoup moins considérables que le Nil, dont le travail est apparent. J'en pourrais nommer plusieurs; je ne citerai que l'Achéloüs, qui, après avoir coulé au travers de l'Acarnanie, et se jetant dans la mer des Échinades, a déjà réuni au continent la moitié de ces îles.

XI. Non loin de l'Égypte, en Arabie, sur la mer Rouge, un golfe s'enfonce dans les terres; il a les dimensions que je vais dire. A partir du sommet de l'angle jusqu'à la haute mer, il faudrait employer, en se servant de rames, quarante jours de navigation, et, pour traverser le golfe dans sa plus grande largeur, une demi-journée; le flux et le reflux chaque jour s'y font sentir. Or, je pense que, dans l'origine, l'Égypte a pu être un golfe de ce genre, portant jusqu'en Éthiopie les eaux de la mer du nord[1], tandis que celui de l'Arabie, dont je viens de

1. La Méditerranée.

Digitized by Google

parler, portait jusqu'en Syrie les eaux de la mer du midi[1]; tous les deux voisins, creusant chacun de son côté dans les terres, à peine séparés l'un de l'autre. Supposons maintenant que le cours du Nil ait été détourné dans le golfe Arabique; pourquoi ne l'aurait-il pas comblé en vingt mille ans? Pour moi, je crois que peut-être dix mille ans eussent suffi à le remplir. Comment donc, pendant le temps qui s'est écoulé avant ma naissance, un golfe même plus vaste que celui qui existe encore, n'eût-il pas été comblé par l'action d'un tel fleuve?

XII. Ainsi j'admets ce que l'on rapporte sur l'Égypte, j'ai foi en ceux qui le rapportent et je m'en forme moi-même cette opinion, en voyant d'abord l'Égypte s'étendre plus loin dans la mer que les pays contigus, ensuite les coquillages qui se trouvent dans les montagnes, enfin la saumure partout efflorescente, assez âcre pour endommager les pyramides, la montagne au-dessus de Memphis, la seule qui soit formée de sable, et généralement le sol de l'Égypte qui ne ressemble ni à celui de l'Arabie qu'elle touche, ni à celui de la Libye, ni à celui de la Syrie (car les Syriens habitent en Arabie les bords de la mer), mais qui est noir et friable, comme du limon, comme une alluvion entraînée de l'Éthiopie par le fleuve, tandis qu'à notre connaissance le sol de la Libye est plus rouge, plus sablonneux, et celui de l'Arabie ou de la Syrie plus argileux, plus caillouteux.

XIII. Les prêtres m'ont rapporté, en outre, un témoignage précieux sur cette contrée : ils m'ont dit que, sous le règne de Mœris, quand le fleuve montait d'au moins huit coudées, il arrosait l'Égypte au-dessous de Memphis, et, lorsqu'ils m'ont appris cette circonstance, il n'y avait pas neuf cents ans que Mœris était mort. Or, maintenant, si le fleuve ne monte pas d'au moins quinze ou seize coudées, il ne déborde pas sur les champs. Si, à ce compte, le sol continue de s'élever et de s'accroître dans la même proportion, il me semble que les Égyptiens des bords du lac de Mœris, ceux de la vallée au-dessous et ceux du Delta, faute d'être inondés par le Nil, souffriront, à la longue, le mal dont ils menacent les Grecs. Car, comme ils ont ouï dire qu'il pleut en toute la Grèce, que ce pays n'est point, de même que le leur, arrosé par des fleuves, ils annoncent que, tôt ou tard, les Grecs seront trompés dans leurs espérances et souffriront cruellement de la faim. Cette parole signifie que, si le dieu refuse de leur envoyer de la pluie et fait durer longtemps la sé-

1. L'océan Indien.

Digitized by Google

cheresse, ils seront détruits par la famine, puisqu'ils n'ont point d'autre ressource que l'eau dont dispose Jupiter.

XIV. Les Égyptiens ne se trompent pas quand ils font cette prédiction aux Grecs; mais qu'il me soit permis de dire en quelle situation ils sont eux-mêmes. Si, comme je viens de le supposer, le sol au-dessous de Memphis (c'est celui qui a été exhaussé) s'élève dans la même proportion que par le passé, qu'arrivera-t-il à ceux qui l'habitent, sinon de mourir de faim, à moins qu'il ne pleuve sur leurs champs, puisque le fleuve ne pourra plus les inonder? Car ils recueillent, dans l'état actuel, les fruits de la terre avec moins de labeur que nulle autre nation ou que le reste de l'Égypte. En effet, ils n'ont point la peine de briser les sillons avec la charrue, de piocher, de rien faire de ce que font les autres hommes relativement à la culture du blé. Mais lorsque le fleuve, de lui-même, a tout arrosé et qu'ensuite il s'est retiré, chacun sème son champ, puis il y fait passer ses grands troupeaux. Puis, quand la semence a été enfoncée en terre par les pieds des bœufs, on attend la moisson; alors les mêmes bœufs foulent aux pieds les épis et l'on recueille le grain.

XV. Selon les Ioniens, le Delta seul est l'Égypte, depuis la tour de Persée, en suivant les côtes, jusqu'au séchoir de Péluse[1] (en tout quarante schènes), et, en gagnant l'intérieur des terres, depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville de Cercasore, près de laquelle le Nil se sépare en deux bras pour couler vers Péluse et vers Canope. Les autres parties de l'Égypte, ajoutent-ils, appartiennent soit à la Libye, soit à l'Arabie. Or, si nous voulions nous appuyer de cette opinion, nous ferions voir que les Égyptiens n'ont eu d'abord aucun territoire à eux propre: car pour eux le Delta, comme ils le disent eux-mêmes et comme il est évident à mes yeux, est une alluvion, et une alluvion de formation récente. Mais si nulle part la contrée ne leur appartenait anciennement, d'où vient leur prétention d'être les plus anciens des hommes? Ils n'avaient que faire de l'épreuve des deux enfants, ni d'épier quelle langue d'abord ces enfants parleraient. Mais je ne crois pas que l'origine des Égyptiens soit contemporaine de la formation du Delta; selon moi, ils sont aussi anciens que la race des hommes, et, leur contrée s'avançant, beaucoup sont restés où ils étaient primitivement établis, beaucoup d'autres sont descendus sur le sol nouveau. En effet, anciennement on donnait à Thèbes le nom d'Égypte, et le

1. Voy. chap. LXXVII.

Digitized by Google

périmètre de ce nome est de six mille cent vingt stades seulement.

XVI. Si nos notions sur l'Égypte sont exactes, les Ioniens en ont une opinion fausse. Si l'opinion des Ioniens est exacte, je prouve que les Grecs et les Ioniens comptent mal, lorsqu'ils disent que la terre a trois parties : l'Europe, l'Asie et la Libye. En effet, il y en aurait, selon eux, une quatrième : le Delta d'Égypte, puisqu'il n'appartient ni à l'Asie, ni à la Libye. Car, à leur compte, ce n'est pas le Nil qui sépare ces deux continents, mais il se divise au sommet de l'angle du Delta, et c'est cet espace compris entre ses deux bras extrêmes qui sépare l'Asie de la Libye.

XVII. Laissons là cette idée des Ioniens, et sur ces choses parlons d'après nous-mêmes. A mes yeux, toute l'Égypte est la contrée habitée par les Égyptiens, comme la Cilicie est celle des Ciliciens et l'Assyrie celle des Assyriens. A proprement parler, nous ne connaissons pas entre l'Asie et la Libye d'autres limites que les frontières de l'Égypte. Mais si nous adoptions la délimitation des Grecs, nous admettrions que l'Égypte entière, commençant aux Cataractes et à la ville d'Éléphantine, est partagée en deux parties et que chacune a un nom différent; enfin que l'une des rives du fleuve est libyque et l'autre asiatique. En effet, le Nil, à partir des Cataractes, court à la mer et coule au milieu de l'Égypte. Jusqu'à Cercasore ses eaux sont réunies; au-dessous de cette ville il a trois branches: l'une tourne à l'est et s'appelle la bouche Pélusienne; une autre se dirige à l'ouest, on l'appelle la bouche Canopienne; la troisième, qui descend en ligne droite, part de l'angle du Delta qu'elle coupe par le milieu, puis elle se jette dans la mer, où elle verse une quantité d'eau qui n'est ni la moindre ni la moins renommée. On la nomme la bouche Sébennytique. Deux autres bouches en dérivent et portent leurs eaux à la mer; voici leurs noms : l'une est la Saïtique, l'autre la Mendésienne. La bouche Bolbitine et la Bucolique ne sont pas naturelles: ce sont des canaux creusés par l'homme.

XVIII. Un oracle d'Ammon, au sujet de l'Égypte, dont j'ai ouï parler ultérieurement, m'a confirmé dans l'opinion que l'étendue de l'Égypte est bien telle que je viens de la décrire. En effet, les habitants des villes de Marée et d'Apis, sises en Égypte, sur la frontière de la Libye, se croyant Libyens, et non Égyptiens, mécontents des cérémonies religieuses et voulant qu'il ne leur fût pas interdit de sacrifier des vaches, envoyèrent à Am-

Digitized by Google

mon pour déclarer qu'ils n'avaient rien de commun avec les Égyptiens, qu'ils demeuraient hors du Delta; que, relativement au culte, ils n'étaient pas d'accord, qu'enfin ils désiraient obtenir la permission de manger de toutes choses. Or, le dieu la leur refusa, disant que l'Égypte est tout ce que le Nil arrose par ses débordements, que les Égyptiens sont ceux qui, habitant au-dessous de la ville d'Éléphantine, boivent de l'eau de ce fleuve. Ainsi leur répondit l'oracle.

XIX. Or, le Nil, dans sa plénitude, ne couvre pas seulement le Delta, il inonde aussi la partie du pays réputée libyque, quelquefois même l'arabique, jusqu'à deux journées de marche, plus ou moins. Sur la nature de ce fleuve je n'ai rien pu apprendre, ni des prêtres ni d'autres personnes. Je désirais bien cependant savoir d'eux : d'abord pourquoi le Nil, commençant à se remplir au solstice d'été, grandit pendant cent jours; puis pourquoi, ce nombre de jours accompli, il se retire et délaisse les lieux où il a coulé, pour rester faible pendant tout l'hiver jusqu'au retour du solstice d'été. Mais il m'a été impossible, sur ce sujet, de rien recueillir des Égyptiens à qui j'ai demandé quelle force peut avoir le Nil pour produire des effets si différents de ceux des autres fleuves. Curieux d'apprendre ces choses, je m'en suis enquis et j'ai demandé en même temps pourquoi le Nil est de tous les fleuves le seul qui n'exhale point de brise.

XX. Quelques Grecs, ambitieux de se signaler par leur sagesse, ont expliqué ce mouvement des eaux de trois manières dont deux ne mériteraient pas que j'en fisse mention, si je voulais faire plus que les indiquer. Selon l'une de ces solutions [1], les vents étésiens seraient cause du gonflement du fleuve en empêchant les eaux de s'écouler dans la mer. Or, souvent les étésiens ne soufflent pas et le Nil ne déborde pas moins; outre cela, si les étésiens avaient cette puissance, les autres fleuves contre lesquels ils soufflent devraient en éprouver les mêmes effets que le Nil, et avec d'autant plus de raison qu'ils sont moindres et qu'ils ont des courants plus faibles. Cependant, il y a beaucoup de fleuves en Syrie et beaucoup en Libye qui en aucune façon ne se comportent comme le Nil.

XXI. La seconde solution [2] témoigne de plus d'ignorance que la précédente, et l'on peut dire qu'elle est plus merveilleuse. Elle attribue à l'Océan l'origine et les débordements du fleuve;

1. Celle de Thalès. — 2. Celle d'Hécatée.

Digitized by Google

il dérive de l'Océan, selon elle, et l'Océan tourne autour de la terre.

XXII. La troisième[1] est beaucoup plus vraisemblable et moins vraie; car celle-ci ne dit rien, lorsqu'elle déclare que le Nil provient de la fonte des neiges; un fleuve qui de la Libye coule au milieu de l'Éthiopie pour tomber en Égypte! Comment donc sortirait-il des neiges, puisque des pays les plus ardents il passe en une contrée moins chaude? Pour un homme capable de réfléchir sur ces matières, beaucoup de raisons montrent qu'il ne peut être issu des neiges. La première et la plus forte est que, de ces climats, les vents arrivent brûlants; la seconde est qu'il n'y gèle et qu'il n'y pleut jamais. Or, partout où il neige il pleut nécessairement dans les cinq jours qui suivent; si donc il neigeait en ces régions, elles ne seraient pas sans pluie. La troisième est que, par l'effet de la chaleur, les hommes y sont noirs; que les milans et les hirondelles ne les quittent pas de l'année, que les grues y viennent passer l'hiver, fuyant les froids de la Scythie. Or, s'il neigeait, si peu que ce fût, sur le territoire que parcourt le Nil et sur celui où il commence son cours, nulle de ces choses n'arriverait, cela est trop évident.

XXIII. Celui qui a parlé de l'Océan faisant reposer son explication sur une donnée obscure ne mérite même pas qu'on le réfute; car je ne sache pas qu'il y ait un fleuve Océan, et je pense qu'Homère ou l'un des plus anciens poëtes, en ayant inventé le nom, l'a inséré dans ses vers.

XXIV. S'il faut, après avoir critiqué les opinions que je viens de reproduire, que moi-même je donne la mienne sur ces questions non éclaircies, je dirai ce que je pense de la crue du Nil pendant l'été. Le soleil, chassé, à la mauvaise saison, de sa route primitive, par la violence de l'hiver, s'en va dans la Libye supérieure. Or, si l'on me permet de faire ma démonstration en peu de mots, tout est dit. En effet, la contrée dont ce dieu s'approche le plus, au-dessus de laquelle il marche, doit naturellement être altérée, et ses fleuves doivent se tarir.

XXV. S'il est nécessaire d'entrer dans plus de développements, les voici. Lorsqu'il traverse la Libye supérieure, le soleil, en parcourant ces régions où, en cette saison, l'air est serein, où le sol est échauffé et où il n'y a point de vents froids, y fait ce qu'il a coutume de faire pendant l'été, lorsqu'il se maintient au milieu du ciel : il attire à lui toutes les eaux, et,

1. Celle d'Anaxagore.

Digitized by Google

les ayant attirées, il les transporte dans les contrées supérieures; alors les vents s'en emparent, les dispersent, les réduisent en vapeurs. Naturellement, de tous les vents ceux qui soufflent de ces contrées, le Notus[1] et le libyen[2], sont ceux qui amènent le plus de pluie. Cependant le soleil, selon moi, ne laisse pas toujours échapper toute l'eau que contient annuellement le Nil, mais il en conserve autour de lui une part. Lorsque l'hiver s'adoucit, le soleil revient vers le milieu du ciel, attirant pareillement à lui de l'eau de tous les fleuves. Ceux-ci, à cette époque de l'hiver, coulent à pleins bords, parce que quantité d'eau de pluie s'est mêlée à leurs ondes, tandis que durant l'été, les pluies leur faisant faute et le soleil les diminuant, ils sont affaiblis. Mais le Nil, que le soleil a attiré et qui ne reçoit point de pluie, seul de tous les fleuves coule en hiver beaucoup moindre qu'en été : car, dans cette dernière saison, il ne perd ni plus ni moins que les autres fleuves; tandis qu'en hiver son lit est le seul auquel une grande part de ses eaux soit enlevé. C'est ainsi que j'ai jugé que le soleil est la cause de ces effets[3].

XXVI. C'est à cette même cause qu'il faut, à mon sentiment, attribuer la sécheresse de l'air en ces contrées; car le soleil brûle tout sur sa route. Ainsi l'été règne toujours dans la Libye supérieure. Si la distribution des zones était renversée, si le lieu du ciel où sont maintenant Borée et l'hiver, était désormais le séjour de Notus et du midi, Notus ayant changé de place avec Borée, le soleil, chassé du milieu du ciel par Borée et l'hiver, s'en irait dans la haute Europe, comme il va maintenant en Libye, et, en traversant toute l'Europe, je suppose qu'il agirait sur l'Ister comme il agit sur le Nil.

XXVII. Quant à la cause qui empêche le Nil d'exhaler le moindre souffle, voici ce que j'en pense : il n'est pas naturel que la brise souffle des régions chaudes, car elle se plaît à souffler des lieux frais.

XXVIII. Que ces choses aillent donc comme elles vont et comme elles ont toujours été depuis le commencement. Relativement aux sources du Nil, nul des Égyptiens ni des Libyens avec qui j'en ai causé, ne m'a dit en rien savoir, si ce n'est en

1. Le vent du sud-ouest. — 2. Le vent du midi.

3. Selon cette explication, assez obscure et d'ailleurs puérile, le lit naturel du fleuve est celui de l'inondation. Si après cent jours, il n'est plus rempli, c'est que le soleil attire une énorme quantité d'eau qu'il transporte dans la Libye supérieure et qui en revient avec lui, au solstice d'été.

Digitized by Google

Égypte à Saïs, le trésorier du temple de Minerve. Mais il m'a paru plaisanter lorsqu'il s'est prétendu très-exactement informé. Je répète ce qu'il m'a rapporté : il y a, selon lui, deux montagnes dont les cimes sont à pic, sises entre la ville de Syène en Thébaïde et celle d'Éléphantine; on les appelle Crophi et Mophi. Entre elles, les sources du Nil jaillissent d'un abîme sans fond. La moitié des eaux descend en Égypte, du côté du nord, l'autre moitié en Éthiopie, du côté du sud. Une expérience du roi Psammitique a prouvé que ces sources sortent d'un abîme sans fond : car, après avoir fait tresser un câble long de plusieurs milliers de brasses, il l'y a jeté et l'on n'a jamais pu atteindre le fond. Voilà ce que ce trésorier, s'il a dit vrai, m'a fait connaître. Je conclurais de cette expérience qu'il existe, dans les sources, de forts tourbillons qui remontent et rejettent l'eau sur les flancs des montagnes, avec trop de violence pour qu'une sonde puisse descendre jusqu'au sol.

XXIX. De nul autre, je n'ai rien pu apprendre ; pour savoir quelque chose de plus, j'ai prolongé mes recherches, je me suis rendu à Éléphantine et au delà, désirant observer moi-même, et j'ai recueilli sur les lieux toutes les traditions. Au-dessus d'Éléphantine le terrain est escarpé; on est obligé, si l'on veut remonter le fleuve, d'attacher des cordages des deux côtés de la barque, comme on attelle un bœuf; après quoi l'on se met en marche. Si la corde casse, la barque descend emportée par la force du courant. On navigue ainsi pendant quatre jours, et dans cette partie le Nil est sinueux comme le Méandre; on parcourt douze schènes en suivant ses détours, et l'on arrive à une plaine unie dans laquelle le fleuve coule autour d'une île dont le nom est Tachompso. Immédiatement au-dessus d'Éléphantine, la contrée est habitée par les Éthiopiens; toutefois une moitié de l'île est peuplée d'Égyptiens. Elle touche à un grand lac entouré d'Éthiopiens nomades; lorsqu'on l'a traversé, on rentre dans le lit du fleuve, qui s'est confondu avec le lac. Là, il faut débarquer et continuer sa route sur la rive pendant quarante jours, car le Nil est tout semé de rochers qui s'élèvent à pic et d'écueils à fleur d'eau, si bien qu'il est impossible de naviguer. Après ce trajet qui prend quarante jours, on monte une autre barque, et, en douze jours de navigation, on atteint une grande ville dont le nom est Méroé, laquelle est, dit-on, la métropole du reste des Éthiopiens. En cette ville, ils adorent, seuls de tous les dieux, Jupiter et Bacchus ; ils leur rendent de grands honneurs, et Jupiter y a un oracle. Ils prennent les armes lorsque

Digitized by Google

le dieu le leur ordonne, et ils portent la guerre où il l'a commandé.

XXX. En t'éloignant de cette ville, sur un bateau, en autant de temps que tu en as mis pour y arriver depuis Éléphantine, tu parviendras chez les Automoles[1]. Le nom de ce peuple, en sa langue, est Asmach, et ce mot veut dire en grec : ceux qui se tiennent à la gauche du roi. Voici l'origine des Automoles : deux cent quarante mille guerriers égyptiens se révoltèrent et passèrent chez les Éthiopiens, à cause du motif suivant. Sous le règne de Psammitique, il y avait des garnisons à Éléphantine contre les Éthiopiens, à Daphné-Pélusienne contre les Arabes et les Syriens, enfin à Marée contre les Libyens. Encore de mon temps, les Perses entretiennent les mêmes garnisons, comme le faisait Psammitique : ils gardent Éléphantine et Daphné. Or, personne ne vint relever les Égyptiens qui avaient achevé leur service de trois ans. Ils se concertèrent donc et, d'un commun accord, abandonnèrent Psammitique pour se rendre chez les Éthiopiens. Psammitique l'apprenant les poursuivit; lorsqu'il les eut atteint, il les supplia longuement de ne point abandonner leurs dieux, ni leurs enfants, ni leurs femmes. Alors l'un d'eux, dit-on, lui montrant ses parties naturelles, répondit que, partout où elles seraient, il y aurait pour eux des femmes et des enfants. Arrivés en Éthiopie, ils se donnèrent eux-mêmes au roi de cette contrée qui, en échange, leur fit ce don : certains Éthiopiens avaient formé un parti, le roi ordonna aux Égyptiens de les expulser, puis d'habiter leur territoire. Depuis leur émigration chez les Éthiopiens, ceux-ci devinrent plus civilisés, parce qu'ils apprirent les coutumes de l'Égypte.

XXXI. Le Nil est donc connu, outre le parcours de l'Égypte, jusqu'à quatre mois de navigation ou de route : car c'est le nombre que l'on trouve en additionnant les mois employés à se transporter d'Éléphantine chez les Automoles. Il vient du côté de l'occident; hormis ce point, nul n'en peut rien dire avec certitude, à cause de la chaleur qui fait de ces régions un désert.

XXXII. Cependant, j'ai appris les circonstances suivantes d'hommes de Cyrène, lesquels m'ont dit qu'étant allés consulter l'oracle d'Ammon et s'étant entretenus avec Étéarque, roi des Ammoniens, entre autres propos, ils en étaient venus à parler du Nil et à dire que nul ne connaissait ses sources. Étéarque alors leur avait raconté que des Nasamons, antérieurement,

1. Transfuges.

Digitized by Google

s'étaient arrêtés chez lui. C'est une nation libyenne qui habite la Syrte, où elle a, sur la rive orientale, un territoire de peu de largeur. Or, selon Étéarque, ces Nasamons étant ses hôtes, et lui leur ayant demandé s'ils n'avaient rien à lui apprendre sur les déserts de la Libye, ils lui auraient fait cette narration. Chez eux des jeunes gens pleins d'audace, fils de personnages puissants, imaginèrent, lorsqu'ils furent parvenus à la virilité, de se signaler par quelque action extraordinaire. Ils désignèrent par le sort cinq des leurs pour explorer les déserts de la Libye et tenter de faire des découvertes en pénétrant plus loin qu'on n'avait jamais pénétré. Car la région de la Libye que baigne la mer du nord[1] depuis l'Égypte jusqu'au cap Soloïs, son extrême limite, est tout entière habitée par des Libyens et par un grand nombre de nations libyennes, hormis ce que les Phéniciens et les Grecs en occupent. Mais, en s'éloignant de la côte et de sa partie habitée, la Libye n'est plus qu'un repaire de bêtes farouches ; au delà, c'est un désert sans eau, couvert de sables. Ces jeunes gens donc, envoyés par ceux de leur âge, bien pourvus de vivres et d'eau, voyagèrent d'abord dans la partie peuplée. Lorsqu'ils l'eurent traversée, ils entrèrent dans le séjour des bêtes fauves ; de là ils passèrent dans le désert en se dirigeant vers le Zéphyre[2]. Ils franchirent un vaste espace sablonneux, et, après bien des jours de marche, ils aperçurent dans la plaine des arbres venus naturellement ; ils y coururent et se mirent à en cueillir des fruits ; pendant qu'ils les cueillaient, de petits hommes, de taille au-dessous de la moyenne, survinrent, les saisirent et les emmenèrent. Nul des Nasamons n'entendait leur langue et nul d'eux celle des Nasamons. On conduisit ces derniers au travers d'un vaste marais, et, finalement, ils arrivèrent à une ville où tout le monde était de la même taille que ceux qui les avaient pris ; tous étaient noirs ; auprès de la ville coulait un grand fleuve[3] : il venait de l'occident, il courait à l'orient, et l'on y voyait des crocodiles.

XXXIII. Cette partie du récit d'Étéarque l'Ammonien me semble suffisante ; j'y ajouterai seulement, comme d'après lui l'ont fait les Cyrénéens, que les Nasamons revinrent et que tous les hommes qu'ils avaient visités sont magiciens. Étéarque croyait que le fleuve qu'ils avaient vu est le Nil, et, en y réfléchissant, on est amené à le penser. En effet le Nil vient de la Libye, qu'il traverse par le milieu ; je suis de cet avis en conjecturant du

1. La Méditerranée. — 2. Le sud-ouest. — 3. Peut-être le Niger.

Digitized by Google

connu à l'inconnu : car son cours ressemble à celui de l'Ister. Ce dernier fleuve, qui commence chez les Celtes, à la ville de Pyrène, coule au milieu de l'Europe en la partageant. Or les Celtes demeurent au delà des Colonnes d'Hercule et sont limitrophes des Cynésiens, les derniers Européens du côté de l'occident, et l'Ister, ayant traversé toute l'Europe, se jette dans le Pont-Euxin, au lieu où des colons de Milet ont fondé Istria.

XXXIV. L'Ister passe donc en des pays habités; nombre d'hommes le connaissent, tandis que personne ne peut parler des sources du Nil, parce que la Libye, au travers de laquelle il coule, est déserte et inhabitée. J'ai décrit son cours aussi loin que j'ai pu m'en informer. Son embouchure est en Égypte, et l'Egypte est située à peu près en face des montagnes de la Cilicie. De ces monts à Sinope, sur le Pont-Euxin, on compte cinq journées de trajet pour un bon marcheur. Or, Sinope s'élève vis-à-vis les bouches de l'Ister. C'est pourquoi je crois pouvoir comparer le cours du Nil, en Libye, à celui de l'Ister, en Europe. Mais en voilà assez sur le Nil.

XXXV. Je vais maintenant parler plus longuement de l'Égypte, parce que plus que toute autre contrée elle renferme des merveilles et des travaux dignes d'être décrits : c'est pourquoi je m'étendrai davantage sur ce pays. Les Égyptiens vivent sous un ciel à eux propre; leur contrée est arrosée par un fleuve dont la nature diffère de celle de tous les autres fleuves; enfin ils ont établi des coutumes et des lois opposées pour la plupart à celles du reste des humains. Chez eux, les femmes vont au marché et trafiquent; les hommes restent au logis et tissent. Partout ailleurs on pousse en haut la trame, les Égyptiens la font passer en bas. Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes sur les épaules; les femmes urinent debout, les hommes s'accroupissent pour uriner; ils vont à la selle dans leurs maisons et mangent dehors, dans les rues, alléguant qu'il faut faire en se cachant ce qui est nécessaire, mais honteux, et ouvertement ce dont on n'a point à rougir. Nulle femme n'a le sacerdoce d'une divinité de l'un ou de l'autre sexe; les hommes sont les prêtres de toutes les divinités. Les garçons ne sont jamais contraints de nourrir leurs parents, si telle n'est pas leur volonté; les filles y sont obligées, quand même elles ne le voudraient pas.

XXXVI. Ailleurs les prêtres des dieux portent une longue chevelure; en Égypte, ils se rasent; chez les autres hommes, la coutume est de se couper les cheveux au moment où l'on

Digitized by Google

prend le deuil de ses proches parents ; les Égyptiens, en l'honneur des morts, laissent pousser, sur la tête et sous le menton, les cheveux et la barbe qu'auparavant ils rasaient. Les autres hommes vivent séparés des bêtes, les Égyptiens vivent pêle-mêle avec elles. Ailleurs on se nourrit de froment et d'orge ; c'est grande honte chez les Égyptiens de se mettre à ce régime ; ils font usage du dourah. Ils pétrissent la pâte avec les pieds, l'argile avec les mains ; ils enlèvent à pleines mains le fumier. Les autres hommes laissent leurs parties naturelles comme ils les ont, hormis ceux qui ont adopté l'usage des Égyptiens ; ces derniers pratiquent la circoncision. Chaque homme porte deux vêtements, la femme n'en a qu'un seul. Les autres attachent en dedans les anneaux et les câbles des voiles, les Égyptiens les attachent en dehors. Les Grecs écrivent leurs lettres et comptent avec des cailloux, en commençant par la gauche et portant leur main à droite ; les Égyptiens vont de droite à gauche, et en faisant ainsi ils prétendent que ce sont eux qui écrivent à droite et que les Grecs écrivent à gauche. Ils ont deux sortes de caractères : les caractères sacrés et les vulgaires[1].

XXXVII. Comme ils sont les plus religieux de tous les humains, ils pratiquent les coutumes suivantes : ils boivent dans une coupe d'airain qu'ils nettoient tous les jours ; et cela ne se fait pas seulement chez quelques-uns, mais chez tous. Ils portent des vêtements de lin et ils ont soin qu'ils soient toujours fraîchement blanchis. Ils sont circoncis par propreté, et estiment qu'il vaut mieux être propre que beau. Tous les trois jours les prêtres se rasent le corps entier, afin que ni pou ni autre vermine ne les souille pendant qu'ils servent les dieux. Ils ne portent que des vêtements de lin et que des chaussures d'écorce de papyrus ; il ne leur est point permis d'en prendre d'autres. Ils se lavent à l'eau fraîche, deux fois par jour et deux fois par nuit. Ils accomplissent d'autres rits, on peut dire innombrables ; mais ils jouissent d'avantages non médiocres. Ils n'usent ni ne dépensent ce qui leur appartient ; des aliments sacrés cuisent pour eux ; il arrive chaque jour à chacun d'eux abondance de chair de bœufs et d'oies ; on leur distribue du vin de raisin ; toutefois ils ne peuvent manger de poisson. Dans toute l'Égypte on ne sème point de fèves, et, s'il en vient, on ne les mange ni crues ni cuites. Les prêtres n'en peuvent supporter l'aspect, car ils considèrent ce légume comme impur. Chaque dieu n'est pas

1. Les hiéroglyphes et les caractères démotiques.

Digitized by Google

servi par un seul prêtre, mais par plusieurs, et l'un d'eux est grand prêtre; lorsqu'il vient à mourir, son fils lui succède.

XXXVIII. Ils pensent que les mâles de la race bovine sont à Épaphus, et, à cause de cela, ils les éprouvent de la manière suivante. Si sur le bœuf on découvre un seul poil noir, il est présumé impur. L'un des prêtres, dont c'est la fonction, examine le cas, la bête étant maintenue debout, puis couchée à la renverse. Il lui fait aussi tirer la langue pour reconnaître si elle est pure, à des marques convenues dont je parlerai ailleurs; enfin, il regarde les poils de la queue et s'assure s'ils croissent naturellement. Lorsque sur tous les points la bête est pure, on la marque en enroulant autour de ses cornes de l'écorce de papyrus, puis le prêtre y applique de la terre à sceller, sur laquelle il appose son cachet; après quoi on l'emmène. Celui qui sacrifie une bête non marquée est puni de mort; c'est ainsi que la victime est éprouvée.

XXXIX. Voici comme se fait le sacrifice : lorsque l'on a amené la bête marquée devant l'autel où l'on veut sacrifier, on allume le feu, ensuite auprès d'elle on fait sur l'autel des libations de vin, et l'on invoque le dieu, puis on égorge la victime, et, quand elle est égorgée, on lui tranche la tête. On écorche le corps, et, après avoir chargé la tête d'une longue imprécation, on la porte au marché, s'il y en a un, et, s'il s'y trouve quelque marchand grec trafiquant dans le pays, on la lui vend; s'il n'y a pas là de marchand grec, on la jette dans le fleuve. L'imprécation qu'ils prononcent sur cette tête est ainsi conçue : « S'il doit advenir quelque malheur à ceux qui offrent ce sacrifice ou à l'Égypte entière, que le mal soit détourné et tombe sur cette tête. » Tous les Égyptiens observent les mêmes coutumes concernant les têtes des victimes et les libations de vin; dans tous les sacrifices on suit le même rit, et, en conséquence de ces usages, jamais Égyptien ne goûte de la tête d'aucun animal.

XL. L'extraction des entrailles et la manière de brûler les victimes varient selon les sacrifices. Je vais dire quelle est, selon eux, la divinité la plus grande, et en l'honneur de laquelle ils célèbrent la plus grande fête. Lorsqu'ils ont écorché le bœuf, ils prient et ils retirent ses intestins creux, mais ils laissent dans le corps les viscères et la graisse. Ils coupent les jambes, l'extrémité de la queue, les épaules et le cou; cela fait, ils remplissent ce qui reste du corps de pains bien nets, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres parfums. Quand il est ainsi rempli, ils le brûlent sur l'autel, l'ar-

Digitized by Google

rosant d'huile à grands flots. Or, ils sacrifient à jeun, et, tandis que la victime se consume, ils se portent de grands coups; enfin, après s'être bien frappés, ils font un festin de ce qu'ils ont séparé de la bête immolée.

XLI. Tous les Égyptiens sacrifient donc des bœufs purs et des veaux, mais il ne leur est permis de sacrifier ni vaches ni génisses, car elles sont consacrées à Isis [1]. Or, la statue d'Isis est celle d'une femme avec des cornes de vache, comme les Grecs représentent Io, et tous les Égyptiens également ont pour les vaches un respect beaucoup plus grand que pour tout le menu bétail. A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Égypte ne voudraient baiser un Grec sur la bouche, ni faire usage de son couteau, de ses broches, de sa marmite; ni manger de la chair d'un bœuf pur découpé avec le couteau d'un Grec. Ils font aux bœufs morts des funérailles de la manière suivante : ils jettent dans le fleuve les femelles et ils inhument les mâles dans leurs faubourgs, laissant passer hors de terre une corne ou deux comme monument. Quand la putréfaction est complète et que le temps prescrit est écoulé, en chaque ville arrive un bateau de l'île du Delta que l'on appelle Prosopitis; cette île a neuf schènes de périmètre, elle contient un grand nombre de villes. Celle d'où viennent les barques qui enlèvent les ossements des bœufs, se nomme Atarbéchis, et un temple consacré à Vénus y a été érigé. Des gens en partent, sur beaucoup de bateaux, et vont à toutes les autres villes, pour y prendre les ossements qu'ils ramènent et que l'on enterre tous au même endroit. On procède pour les autres bestiaux morts comme pour les bœufs. Tel est l'usage établi en Égypte à ce sujet, car on n'y tue aucun de ces animaux.

XLII. Tous ceux qui ont érigé des temples à Jupiter-Thébain, tous ceux qui sont du nome de Thèbes, s'abstiennent de brebis et sacrifient des chèvres. Car tous les Égyptiens n'honorent pas les mêmes dieux de la même manière, excepté Isis et Osiris (ce dernier est, dit-on, le même que Bacchus), que partout on honore de même. D'un autre côté, tous ceux qui ont un temple à Mendès et habitent le nome de Mendès s'abstiennent de chèvres et sacrifient des brebis. Or, les Thébains, et ceux qui comme eux s'abstiennent de brebis, disent que cette coutume a été établie de la manière suivante : Hercule voulut, bon gré mal gré, voir

1. La divinité la plus grande de toutes, comme il est dit au chapitre précédent; pour la suite, voy. chap. LIX et LXI.



Jupiter, qui refusait de se montrer à lui; à la fin, Hercule persistant, Jupiter imagina d'écorcher un bélier, de lui couper la tête, et de la tenir devant son visage, après s'être revêtu de sa toison. En cet état, il se fit voir d'Hercule. Pour ce motif, les Égyptiens font la statue de Jupiter avec une face de bélier. Les Ammoniens les ont imités (ce sont des colons de l'Égypte et de l'Éthiopie, leur langue tient de celles des deux contrées); selon moi, c'est à cette circonstance qu'ils doivent leur nom, car les Égyptiens donnent le nom d'Ammon à Jupiter. Les Thébains donc ne sacrifient pas de béliers, et, à cause de cette tradition, ils les considèrent comme sacrés; une seule fois par an, le jour de la fête de Jupiter, ils en immolent un; ils l'écorchent, et ils revêtent de sa toison la statue du dieu, devant laquelle ils traînent celle d'Hercule. Cette cérémonie accomplie, tous les prêtres du temple se portent à eux-mêmes des coups, en signe de deuil, à cause de la mort du bélier; enfin ils l'inhument dans une chambre sacrée.

XLIII. A propos d'Hercule, j'ai ouï dire qu'il était l'un des douze dieux; quant à l'autre Hercule que connaissent les Grecs, je n'ai rien pu apprendre de lui en Égypte. J'ai d'ailleurs plus d'une preuve que les Égyptiens n'ont point emprunté ce nom aux Grecs, mais plutôt les Grecs aux Égyptiens, et notamment ceux qui ont ainsi appelé le fils d'Amphitryon. D'abord les deux parents de ce dernier : Amphitryon et Alcmène, étaient originaires de l'Égypte; ensuite, les Égyptiens déclarent ne connaître ni le nom de Neptune, ni celui des Dioscures; jamais ces dieux n'ont été reçus parmi leurs divinités. Or, s'ils avaient emprunté aux Grecs le nom de quelque dieu, ils se fussent souvenus avant tout de Neptune et des Dioscures; en effet, ils ne les eussent adopté qu'à l'occasion des voyages par mer qu'ils faisaient eux-mêmes et de ceux qui ont amené chez eux les Grecs; du moins je le pense, et mon opinion n'est pas contestable. Les Égyptiens auraient donc appris leurs noms, plutôt que celui d'Hercule. Le leur est un des anciens dieux, et ils disent que, dix-sept mille ans avant le règne d'Amasis, le nombre de leurs dieux fut porté de huit à douze, parmi lesquels fut Hercule.

XLIV. Or, voulant recueillir à ce sujet des renseignements certains de qui je pourrais, je partis pour Tyr en Phénicie, ayant ouï dire qu'il y avait là un temple consacré à Hercule, et je vis ce temple richement orné de nombreuses et diverses offrandes. Il contenait deux colonnes : l'une d'or affiné, l'autre de jaspe vert, qui jetait un vif éclat pendant la nuit. Je m'entre-

Digitized by Google

tins avec les prêtres et leur demandai depuis combien de temps le temple était érigé; je ne les trouvai pas, sur cette date, d'accord avec les Grecs: car, selon eux, le temple a été bâti en même temps que la ville a été fondée, et Tyr est habitée depuis deux mille trois cents ans. Je vis encore en cette ville un autre temple d'Hercule, dont le surnom indiquait qu'il était Thasien. Alors je mis à la voile vers Thase et j'y trouvai un temple d'Hercule bâti par les Phéniciens qui, pendant un voyage à la recherche d'Europe, établirent cette colonie, et cela arriva cinq générations d'hommes avant la naissance en Grèce d'Hercule, fils d'Amphitryon. Le résultat de ces recherches prouve clairement qu'Hercule est un ancien dieu, et il me semble que, parmi les Grecs, ceux-là agissent le plus judicieusement qui ont deux temples d'Hercule, l'un où ils lui sacrifient comme à un immortel, sous le nom d'Olympien, l'autre où ils lui rendent les honneurs dus à un héros.

XLV. Mais les Grecs en parlent beaucoup et diversement, d'une manière inconsidérée. Ainsi, cette fable qu'ils rapportent sur Hercule est un peu trop naïve : à son arrivée en Égypte, disent-ils, les Égyptiens, l'ayant couronné de feuillage, le conduisirent solennellement dans le dessein de le sacrifier à Jupiter; cependant il garda le silence, mais près de l'autel, quand ils s'apprêtaient à l'immoler, il déploya sa force et les tua tous. Ceux qui font de tels récits me semblent ignorer entièrement le naturel et les coutumes des Égyptiens. En effet, il ne leur est point permis d'immoler des animaux, sauf des porcs, des oies, des brebis et des bœufs ou des veaux, reconnus purs; comment donc sacrifieraient-ils des humains? De plus, cet Hercule était seul; c'était, selon eux, un simple mortel: comment est-il vraisemblable qu'il ait fait périr plusieurs myriades d'hommes? Que les dieux et les héros ne s'offensent pas de ce que nous venons de dire à ce sujet.

XLVI. Les Égyptiens dont je viens de parler tout-à l'heure ne sacrifient ni chèvres ni boucs, pour le motif que voici. Les habitants du nome de Mendès comptent Pan parmi les huit dieux qu'ils disent les plus anciens des douze. Or, les peintres et les sculpteurs dessinent et sculptent les images de Pan, comme le font les Grecs, avec un front de chèvre et des jambes de bouc, non qu'ils se l'imaginent tel, car ils le croient semblable aux autres divinités. (Il me serait pénible de dire pourquoi ils le représen tent sous cette forme.) Aussi ceux de Mendès ont-ils en vénération toute la race des chèvres, et plus encore les mâles que les

Digitized by Google

femelles ; ils honorent surtout ceux qui n'ont point de cornes, et particulièrement l'un d'eux ; quand celui-là meurt, un grand deuil est prescrit dans le nome entier. En égyptien, Mendès veut dire à la fois bouc et Pan. De mon temps ce nome fut témoin d'un prodige : un bouc s'accoupla publiquement à une femme ; le fait fut connu de tous les hommes.

XLVII. Les Égyptiens regardent le porc comme un animal impur ; en conséquence, si l'un d'eux en passant près d'un porc est touché par lui, on le fait descendre tout habillé dans le fleuve, et on le baigne avec ses vêtements ; d'autre part, les porchers des Égyptiens, seuls de tout le peuple, n'entrent dans aucun temple de la contrée. On ne leur donne point de filles en mariage et nul n'épouse leurs filles ; ils ne peuvent se marier qu'entre eux. Les Égyptiens ne croient point convenable de sacrifier un porc à d'autres dieux que la lune et Bacchus[1] ; à eux seuls ils en sacrifient, au même moment, pendant la pleine lune, et ils mangent les chairs de la victime. Ils ne cachent pas pourquoi, ayant les porcs en abomination dans les autres fêtes, ils en sacrifient pendant celle-ci : toutefois, quoique je le sache, je trouve plus décent de ne le point rapporter. Voici comment se fait le sacrifice des porcs à la lune ; dès que la victime est immolée, on réunit l'extrémité de la queue, la rate et le gras-double, on les enveloppe de toute la graisse qu'on a trouvée dans le ventre, et on les brûle sur l'autel. Le reste des chairs est mangé pendant ce même jour de la pleine lune où a été fait le sacrifice ; en un autre jour on n'en goûterait plus. Les pauvres, parmi le peuple, à cause de leur dénûment, pétrissent des porcs en pâte, les font cuire et les sacrifient.

XLVIII. Au repas du soir, la veille de la fête de Bacchus, chacun, devant sa porte, ayant égorgé un jeune porc, le donne à emporter au pâtre même qui l'a vendu. Les Égyptiens, hormis les chœurs, célèbrent comme les Grecs le reste de la fête. Au lieu de phalle, ils ont inventé des statuettes, hautes d'une coudée, que des cordons font mouvoir ; les femmes les promènent dans les villages, avec leur membre viril, à peine moindre que tout le corps, qui s'agite et s'incline. Un joueur de flûte ouvre la marche ; les femmes suivent, chantant Bacchus. Pourquoi le membre est-il si démesurément grand, et pourquoi, de tout le corps, est-il seul mis en mouvement ? On raconte à ce sujet une légende sacrée.

1. Isis et Osiris.

Digitized by Google

XLIX. Il me semble que Mélampe, fils d'Amythéon, a connu et même vu ces cérémonies ; car c'est lui qui a répandu chez les Grecs le nom de Bacchus, et sa fête, et la procession du phalle. Toutefois il enseigne ce rit, sans l'avoir exactement saisi ; les sages nés après lui l'ont éclairci plus complétement. Mélampe a donc appris à promener le phalle en l'honneur de Bacchus ; instruit par lui, les Grecs célèbrent la fête comme ils la célèbrent. Pour moi, je pense que Mélampe a été un homme sage, qu'il a de lui-même institué l'art divinatoire, mais qu'il a introduit chez les Grecs diverses autres pratiques puisées par lui en Égypte, entre autres le culte de Bacchus, après y avoir fait un petit nombre de changements. Comment croire, en effet, qu'autrement, chez les Grecs et en Égypte, les usages coïncident à l'égard de ce dieu ? S'ils n'étaient pas d'origine récente, ils seraient conformes à tout ce qui s'est toujours fait en Grèce. Je ne croirai pas davantage que les Égyptiens aient emprunté des Grecs ni cette coutume, ni aucune autre, ni quoi que ce soit. D'ailleurs, selon moi, Mélampe peut avoir recueilli ses informations sur Bacchus, auprès de Cadmus le Tyrien et de ceux qui vinrent avec lui de la Phénicie en la contrée qu'on appelle maintenant Béotie.

L. Presque tous les noms des dieux sont venus d'Égypte en Grèce ; mes recherches me prouvent que nous les tenons de contrées barbares, et je pense qu'ils proviennent surtout d'Égypte. Hormis Neptune et les Dioscures, dont j'ai déjà parlé, hormis Junon, Vesta, Thémis, les Grâces et les Néréides, les noms de tous les autres dieux ont toujours existé chez les Égyptiens. Je répète ici ce qu'eux-mêmes m'ont déclaré. Les divinités dont ils disent ne pas connaître les noms me paraissent avoir été nommées par les Pélasges, sauf Neptune. Ce sont les Libyens qui nous ont révélé cette dernière divinité ; nul avant eux n'avait prononcé son nom, et ils l'ont toujours honoré comme un dieu. Les Égyptiens ne rendent pas de culte aux héros.

LI. Les Grecs ont appris des Égyptiens les coutumes que j'ai dites, et d'autres dont je parlerai ultérieurement ; mais ce ne sont pas les Égyptiens qui leur ont enseigné à faire les statues de Mercure avec le membre en érection. Les Athéniens, les premiers de tous les Grecs, ont reçu cette coutume des Pélasges et ils l'ont transmise à tous les autres. Car les Pélasges habitaient la même contrée que les Athéniens, quand ceux-ci étaient déjà comptés parmi les Hellènes, et c'est à cause de cela qu'eux-mêmes ont commencé à être réputés Hellènes. Or, qui-

Digitized by Google

conque est initié aux mystères des Cabires que les Samothraciens célèbrent et qu'ils ont reçus des Pélasges, saura ce que je veux dire. Avant de passer en Attique, les Pélasges avaient demeuré à Samothrace et ils avaient appris les mystères aux habitants de cette île. Les Athéniens, instruits par eux, furent donc les premiers des Grecs à faire les statues de Mercure avec le membre en érection. Les Pélasges en donnent un motif sacré qu'expliquent les mystères de Samothrace.

LII. Primitivement, les Pélasges, en priant, faisaient aux dieux des offrandes de toutes choses, comme on me l'a affirmé à Dodone, mais ils ne donnaient à aucun d'eux ni nom ni surnom; car ils ne leur en avaient jamais entendu donner. Ils les appelaient les dieux, pour cette seule raison qu'après avoir mis l'univers en ordre, ils en maintenaient toutes les lois. Ensuite, bien du temps s'étant écoulé, ils apprirent de l'Égypte les noms des dieux autres que Bacchus, et beaucoup plus tard ce dernier. Au sujet de ces noms, ils consultèrent l'oracle de Dodone, celui que chez les Grecs on regarde comme le plus ancien, et l'unique alors. Quand les Pélasges eurent demandé s'ils prendraient des noms provenant des barbares, l'oracle leur répondit : « Prends. » Ils sacrifièrent donc aux dieux sous ces noms, dont ils firent dès lors usage, et que finalement les Grecs reçurent d'eux.

LIII. D'où est venu chacun des dieux? Ont-ils tous toujours existé? Quelle est leur forme? On n'en a rien su, à proprement parler, jusqu'à une époque très-récente. Car je crois Hésiode et Homère plus anciens que moi de quatre cents ans, pas davantage. Or, ce sont eux qui ont fait la théogonie des Grecs, qui ont donné aux dieux des noms, qui leur ont distribué les honneurs et les arts, qui ont décrit leur forme; et, à ce qu'il me semble, les poëtes que l'on dit antérieurs à ces deux hommes sont nés après eux. De ce que je viens de dire, le commencement, je le tiens des prêtresses de Dodone; la suite, ce qui concerne Hésiode et Homère, est de moi.

LIV. Voici ce que racontent les Égyptiens de deux oracles fondés l'un en Grèce, l'autre en Libye. Selon les prêtres de Jupiter-Thébain, deux femmes consacrées furent enlevées de Thèbes par des Phéniciens; l'on apprit que l'une d'elles avait été vendue en Libye, l'autre en Grèce, et que ces deux femmes avaient institué les premiers oracles chez ces deux nations. Comme je leur demandais d'où ils savaient avec certitude ce qu'ils venaient de me dire, ils répliquèrent qu'ils avaient cherché avec une grande ardeur ces deux femmes, qu'il leur avait

Digitized by Google

été impossible de les trouver, mais que plus tard ils avaient été informés à leur sujet de ce que j'ai rapporté tout à l'heure.

LV. Voilà donc ce que j'ai recueilli chez les prêtres de Thèbes; les prophétesses de Dodone, de leur côté, font ce récit : deux colombes noires s'étaient envolées de Thèbes d'Égypte, l'une en Libye, l'autre chez les Dodoniens; cette dernière se percha sur un chêne, et, prenant une voix humaine, elle leur dit qu'il fallait en ce lieu établir un oracle de Jupiter; le peuple comprit que ce message était divin, il fit donc aussitôt ce qu'il prescrivait. Elles ajoutent que l'autre colombe ordonna aux Libyens de fonder l'oracle d'Ammon; celui-ci est aussi un oracle de Jupiter. Les prêtresses de Dodone me rapportèrent ces choses; l'aînée s'appelait Proménie, la seconde Timarète, la plus jeune Nicandre. Les autres Dodoniens attachés au temple étaient d'accord avec elles dans leurs récits.

LVI. Or, j'ai au sujet de ces colombes cette opinion. Si véritablement les Phéniciens ont enlevé ces femmes consacrées et les ont vendues, l'une en Libye, l'autre en Grèce, il me semble que cette femme transportée en la Grèce actuelle, qui se donnait alors elle-même le nom de Pélasgie, doit avoir été vendue chez les Thesprotes, que là, réduite en servitude, elle a dû fonder le temple de Jupiter, sous le chêne qui s'y trouvait, jugeant convenable, puisqu'elle avait servi dans le temple de Jupiter à Thèbes d'où elle était venue, d'en perpétuer le souvenir au lieu où on l'avait conduite. Après cela vraisemblablement, elle a institué l'oracle lorsqu'elle a su la langue grecque. Enfin elle a dit que sa sœur avait été vendue en Libye par les Phéniciens qui l'avaient vendue elle-même.

LVII. Selon moi, en outre, ces femmes ont été appelées par les Dodoniens colombes, parce qu'elles étaient barbares et qu'on trouva leur langage semblable à celui des oiseaux. Plus tard, lorsque cette femme s'exprima d'une manière intelligible pour eux, on dit qu'une colombe avait pris la voix humaine; tant qu'elle se servit de son langage barbare, il leur avait semblé qu'elle parlait à la manière d'un oiseau : car comment une colombe aurait-elle pu prendre une voix humaine? La couleur noire que l'on donne à la colombe indique que la femme devait être Égyptienne.

LVIII. L'oracle de Thèbes d'Égypte et celui de Dodone rendent leurs réponses à peu près de la même manière. L'art de prophétiser par l'inspection des victimes est venu aussi d'Égypte. Les Égyptiens ont, les premiers de tous les hommes, fait

Digitized by Google

des fêtes solennelles, des processions, des offrandes, et c'est d'eux que les Grecs ont appris ces cérémonies. Voici, pour moi, la preuve de ce fait : en Égypte, il est visible qu'elles sont très-anciennes ; en Grèce, qu'elles sont récemment établies.

LIX. Les Égyptiens ne se bornent pas chaque année à une seule fête solennelle ; ces grandes réunions sont fréquentes ; la première, celle où l'on se rend avec le plus de zèle, est à Bubaste, en l'honneur de Diane ; la seconde, à Busiris, en l'honneur d'Isis : car en cette ville est le plus grand temple d'Isis. La ville elle-même a été bâtie au milieu du Delta ; or, Isis, dans la langue des Grecs, est Cérès. La troisième réunion est à Saïs, en l'honneur de Minerve ; la quatrième à Héliopolis, en l'honneur du Soleil ; la cinquième à Buto, en l'honneur de Latone ; la sixième à Papremis, en l'honneur de Mars.

LX. Voici comme ils se rendent en la ville de Bubaste : car les hommes avec les femmes y vont de toutes parts en grande multitude, chaque famille dans sa barque. Quelques-unes des femmes ont des castagnettes et les font retentir ; de leur côté, pendant tout le voyage, des hommes jouent de la flûte ; le reste, hommes et femmes, chante en battant des mains. Lorsqu'en naviguant ils abordent vers une des villes qui se trouvent sur la route, ils amarrent la barque et font ce que je vais dire : parmi les femmes, les unes continuent leurs chants ou leur bruit de castagnettes, d'autres insultent à grands cris les femmes de la ville, d'autres dansent, d'autres se retroussent tout debout. A chaque ville riveraine du fleuve elles se comportent de la même manière. Arrivés à Bubaste, les passagers se mettent en fête et offrent de grands sacrifices, et, dans cette solennité, ils consomment plus de vin de raisin que dans tout le reste de l'année. Sans compter les enfants, sept cent mille hommes et femmes, au rapport des habitants, s'y réunissent. Voilà ce qui se passe à Bubaste.

LXI. J'ai dit précédemment[1] comment l'on célèbre à Busiris la fête d'Isis. Après les sacrifices, les hommes et les femmes, au nombre de plusieurs myriades, se portent des coups ; pour quel dieu ils se frappent, ce serait de ma part une impiété de le dire. Les Cariens établis en Égypte font cela et plus encore ; ils se donnent au front des coups de couteau ; par là, ils montrent qu'ils sont étrangers, et non Égyptiens.

LXII. Lorsque ces derniers sont rassemblés pour faire des

1. Voy. chap. XL.

Digitized by Google

sacrifices en la ville de Saïs, pendant une certaine nuit, ils allument tous un grand nombre de lampes en plein air autour des maisons. Or, ces lampes sont de petits vases remplis de sel et d'huile ; la mèche flotte à la surface. Elle brûle toute la nuit, et cette fête a le nom de fête des lampes. Ceux des Égyptiens qui ne sont point venus à la réunion, observant la nuit du sacrifice, allument tous aussi des lampes, de sorte que ce n'est pas seulement la ville de Saïs qui est illuminée, mais l'Égypte tout entière. Pour quel motif cette nuit a-t-elle sa part de lumières et d'honneurs? On le raconte en une légende sacrée.

LXIII. A Héliopolis, à Buto, les assistants se bornent à immoler des victimes. A Papremis on offre les mêmes sacrifices, on observe les mêmes cérémonies que dans les autres villes ; de plus, lorsque le soleil commence à décliner, quelques prêtres sont occupés autour de la statue ; les autres, en beaucoup plus grand nombre, armés de bâtons, se tiennent à l'entrée du temple ; le peuple, c'est-à-dire plusieurs milliers de personnes, accomplissant leurs vœux, pareillement armés, sont rassemblés du côté opposé. Or, la veille, on a transporté du temple en une autre station la statue que renferme une petite chapelle de bois doré ; les prêtres, que l'on a placés auprès de la statue, se mettent à tirer un char à quatre roues pour reconduire au grand temple la chapelle de bois et la statue qu'elle contient, mais ceux qui sont sous le portique leur en refusent l'entrée. La foule des dévots, accourant au secours du dieu, les frappe ; ils se défendent ; un violent combat à coups de bâtons s'ensuit, et mainte tête est fracassée. Je présume qu'un grand nombre meurent de leurs blessures ; cependant les Égyptiens affirment que jamais personne n'a été tué.

LXIV. Ils racontent ainsi l'origine de ce rit : la mère de Mars demeurait en ce temple ; le dieu, élevé ailleurs, devint adulte et voulut entrer pour converser avec sa mère ; les serviteurs, qui ne l'avaient jamais vu, ne le lui permirent pas et le repoussèrent ; il rassembla des hommes d'une autre ville ; il traita rudement ceux qui l'avaient rebuté et pénétra auprès de sa mère. Voilà, disent-ils, d'où vient l'usage de ce combat pendant la fête de Mars. Les Égyptiens sont les premiers qui aient établi, comme règle religieuse, de ne point avoir commerce avec des femmes dans l'intérieur des temples et de n'y point rentrer, après s'être uni à une femme, sans faire des ablutions. En effet, presque tous les hommes (à l'exception des Égyptiens et des Grecs) font l'amour dans les temples, ou y entrent dès

Digitized by Google

leur lever en quittant leurs femmes, sans ablutions, estimant que les humains ne diffèrent en rien des autres animaux. Car, voyant le reste des bêtes et les oiseaux s'accoupler dans les temples et dans les bois sacrés, ils disent qu'il n'en serait pas ainsi si les dieux ne l'avaient pour agréable. Certes, ce raisonnement et ce qui s'ensuit sont loin de me paraître convenables.

LXV. Mais les Égyptiens observent avec une extrême attention toutes les prescriptions religieuses, et en particulier celles que je vais rapporter. Quoique limitrophe de la Libye, leur contrée n'est point infestée de bêtes farouches; les animaux qu'ils connaissent sont tous réputés sacrés, tant ceux qui vivent avec les hommes que ceux qui n'y vivent pas. Si je disais pourquoi ils les consacrent, je pénétrerais en mon récit jusqu'aux choses divines, dont j'évite surtout de rien raconter: car, s'il m'est arrivé de les effleurer, je ne l'ai point fait sans être contraint par la nécessité. Il existe, au sujet des animaux, une coutume que je vais exposer : des gardiens des deux sexes sont désignés pour nourrir chaque espèce séparément; le fils succède au père dans cette fonction honorifique. Les habitants des villes accomplissent leurs vœux par l'entremise de ces gardiens; lorsqu'ils ont fait un vœu à la divinité à laquelle appartient l'un des animaux, ils rasent soit la tête entière, soit la moitié, soit le tiers de la tête de leurs fils; il mettent dans les plateaux d'une balance, d'un côté les cheveux, de l'autre leur poids en argent; quel que soit ce poids, ils le donnent à la gardienne de l'animal; celle-ci, en échange, coupe par morceaux des poissons et les jette à ses bêtes pour leur servir de pâture : telle est la nourriture qui leur est offerte. Si quelqu'un tue l'une de ces bêtes volontairement, il est puni de mort; s'il la tue involontairement, il paye une amende que fixent les prêtres. Celui qui tuerait volontairement ou involontairement un ibis ou un épervier serait infailliblement mis à mort.

LXVI. Quel que soit le nombre des animaux nourris avec les hommes, il serait beaucoup plus considérable encore, s'il n'arrivait point aux chats ce que je vais dire. Quand les femelles ont mis bas, elles ne s'approchent plus des mâles; ceux-ci, cherchant à s'accoupler avec elles, n'y peuvent réussir. Alors ils imaginent d'enlever aux chattes leurs petits; ils les emportent et les tuent; toutefois, ils ne les mangent pas après les avoir tués. Les femelles, privées de leurs petits, et en désirant d'autres, ne fuient plus les mâles : car cette bête aime à se reproduire. Si un incendie éclate, les chats sont victimes d'impulsions

Digitized by Google

surnaturelles; en effet, tandis que les Égyptiens, rangés par intervalles, sont beaucoup moins préoccupés d'éteindre le feu que de sauver leurs chats, ces animaux se glissent par les espaces vides, sautent par-dessus les hommes et se jettent dans les flammes. En de tels accidents, une douleur profonde s'empare des Égyptiens. Lorsque, dans quelque maison, un chat meurt de sa belle mort, les habitants se rasent seulement les sourcils; mais si c'est un chien qui meurt, ils se rasent le corps et la tête.

LXVII. On transporte en des maisons consacrées les chats morts; ensuite, après les avoir embaumés, on les inhume à Bubaste. Les chiens sont inhumés, chacun dans sa ville, en des chambres consacrées, les ichneumons de même. Les musaraignes, les éperviers sont conduits à Buto, les ibis à Hermopolis. Les ours, qui sont très-rares, et les loups, dont la taille n'excède guère celle des renards, sont enterrés au lieu où on les a trouvés étendus.

LXVIII. Le crocodile est de la nature que je vais décrire. Pendant les quatre mois les plus froids, il ne mange rien; quoique quadrupède, il vit à la fois sur terre et dans l'eau; il pond ses œufs à terre et les y fait éclore. Il passe sur le rivage la plus grande part du jour, et toute la nuit dans le fleuve; car l'eau est plus chaude que le serein et la rosée. De tous les êtres mortels que nous connaissons, celui-ci, de la moindre taille parvient à la plus grande; ses œufs ne sont guère plus gros que ceux d'une oie; le petit naît de la longueur de l'œuf, et il s'accroît jusqu'à dix-sept coudées, quelquefois plus. Il a des yeux de porc, de grandes dents et des défenses en saillie, proportionnées à la longueur du corps. Il est le seul des animaux qui n'ait point de langue. Sa mâchoire inférieure est immobile et il en approche sa mâchoire supérieure, en quoi il est encore unique parmi les créatures. Il a de fortes griffes, et sur le dos des écailles qu'il est impossible d'entamer. Aveugle dans l'eau, à terre sa vue est très-perçante; or, comme il passe la plupart du temps dans le fleuve, sa bouche entière est remplie d'insectes qui lui sucent le sang. Bêtes et oiseaux le fuient, mais avec lui le trochile vit en paix, parce que cet oiseau lui rend service. En effet, lorsque le crocodile sort de l'eau et monte à terre, son premier besoin est d'aspirer le souffle du zéphyr; il y arrive donc la gueule béante, alors le trochile y pénètre et le délivre des insectes qu'il avale. Le crocodile reçoit ce service avec joie et ne fait jamais de mal au trochile.

Digitized by Google

LXIX. Pour tels des Égyptiens, le crocodile est sacré; pour tels autres, il ne l'est pas; ceux-ci le traitent en ennemi. Autour de Thèbes et du lac Mœris, les habitants estiment qu'il est sacré. Chacun d'eux élève un crocodile que l'éducation apprivoise; ils lui passent dans les oreilles des pendants et des boucles de cristal et d'or; ils entourent de bracelets ses pattes de devant; ils lui donnent des aliments choisis provenant des sacrifices. Enfin, vivant, ils le soignent de leur mieux; mort, ils l'embaument et l'inhument dans les sépultures consacrées. Au contraire, ceux qui habitent le territoire d'Éléphantine mangent des crocodiles, ne les croyant en aucune façon sacrés. Le nom de cet animal n'est pas crocodile, mais *champse*. Les Ioniens l'ont appelé crocodile, lui trouvant par sa forme de la ressemblance avec les lézards (κροκόδειλος) qui naissent dans les murs de clôture.

LXX. Les Égyptiens ont plusieurs manières de les prendre; je vais décrire celle qui m'en paraît le plus digne. Le pêcheur, après avoir amorcé l'hameçon avec le dos d'un porc, le laisse aller au milieu du fleuve; lui-même, sur le rivage, tient un petit cochon vivant et le frappe. Le crocodile, ayant entendu les cris, court du côté d'où ils viennent, et, rencontrant l'amorce, il l'avale; des hommes alors le retirent de l'eau; lorsqu'ils l'ont amené à terre, le pêcheur avant tout lui bouche les yeux avec de l'argile. Cela fait, l'animal est du reste facilement dompté; autrement on n'en viendrait pas à bout sans peine.

LXXI. Les hippopotames, dans le nome de Papremis, sont sacrés; pour les autres Égyptiens, ils ne le sont pas. Voici la nature et la forme de cet animal : il est quadrupède, à pieds fourchus, avec des sabots de bœuf; son nez est épaté; il montre des défenses en saillie; il a la crinière, la queue et les hennissements du cheval; sa taille est celle des bœufs les plus forts; sa peau est d'une telle épaisseur qu'on en fait des hampes de javelots quand elle est desséchée.

LXXII. Il y a aussi des loutres dans le fleuve; on les regarde comme sacrées. Parmi les poissons, le lépidote et l'anguille sont, dit-on, consacrés au Nil, et, parmi les oiseaux, l'oie d'Égypte.

LXXIII. Il y a un autre oiseau sacré qu'on appelle le phénix; je ne l'ai jamais vu, si ce n'est en peinture, car il vient rarement en Égypte; tous les cinq cents ans, à ce que disent les habitants d'Héliopolis; ils ajoutent qu'il arrive lorsque son père est mort. S'il existe réellement comme on le représente, le plu-

Digitized by Google

mage de ses ailes est rouge et doré; par la taille, il ressemble surtout à l'aigle. Voici, dit-on, ce qu'il fait, et cela ne me paraît guère croyable : prenant son essor de l'Arabie, il apporte dans le temple du Soleil, à Héliopolis, son père enveloppé de myrrhe et il l'y ensevelit de la manière suivante : il pétrit de la myrrhe et en façonne un œuf aussi gros que ses forces, qu'il essaye, lui permettent de le porter. Lorsqu'il en a fait l'épreuve, il creuse l'œuf et y introduit son père, puis, avec d'autre myrrhe, il comble le creux où il l'a placé, de manière à retrouver le poids primitif; enfin il emporte l'œuf en Égypte dans le temple d'Héliopolis. Voilà, dit-on, ce que fait cet oiseau.

LXXIV. On voit autour de Thèbes des serpents sacrés qui ne font point de mal aux hommes; ils sont fort petits et portent des cornes au sommet de la tête; à leur mort, on les inhume dans le temple de Jupiter, car on les dit consacrés à ce dieu.

LXXV. Il y a en Arabie une contrée située à peu près en face de la ville de Buto; je m'y suis rendu pour m'y informer des serpents ailés; à mon arrivée, j'ai vu des os et des arêtes de serpents en une quantité dont il est impossible de donner idée; il y avait de nombreux monceaux d'arêtes, les uns énormes, d'autres médiocres, et aussi de petits. Le lieu où sont répandues ces arêtes est le passage d'une étroite vallée à une vaste plaine, laquelle est contiguë à celle de l'Égypte. Voici ce qu'on en dit : au retour du printemps, les serpents ailés s'abattent de l'Arabie en Égypte; mais les ibis vont à leur rencontre dans ce passage, les empêchent de pénétrer et les tuent. A cause de cela, les Arabes disent que l'ibis est grandement honoré par les Égyptiens; ceux-ci sont d'accord avec les premiers sur ces honneurs et leur origine.

LXXVI. La forme de l'ibis est celle-ci : tout entier d'un noir très-foncé, il a des pattes de grue; son bec est en grande partie courbé, sa taille est celle du crex. Tel est l'aspect de ces noirs adversaires des serpents; mais les ibis (il y en a de deux espèces) qui se trouvent le plus sous les pas des hommes, ont la tête et la gorge pelées, leur plumage est blanc, sauf la tête, le cou, le bord des ailes et l'extrémité de la queue, qui sont d'un noir très-foncé; leurs pattes et leur bec sont les mêmes que chez l'autre espèce. Les serpents sont conformés comme des couleuvres d'eau; leurs ailes, sans plumes, ressemblent beaucoup à celles de la chauve-souris. Que ce que je viens de dire des animaux sacrés suffise.

LXXVII. Les Égyptiens qui habitent la partie cultivée du

Digitized by Google

pays, se plaisant à orner leur mémoire, sont les plus doctes de tous les hommes que j'aie abordés et expérimentés. Voici leur régime : très-attentifs à conserver leur santé, chaque mois, trois jours de suite, ils provoquent des évacuations en prenant des vomitifs et des clystères, car ils pensent que toutes les maladies de l'homme proviennent des aliments. Indépendamment de ces précautions, les Égyptiens sont, après les Libyens, les mieux portants de tous les mortels, selon moi, à cause de la constance des saisons; en effet, les maladies nous arrivent à la suite des changements de toutes choses, et surtout des saisons. Ils se nourrissent de pains qu'ils font avec le dourah et auxquels ils donnent le nom de cyllestis; ils boivent un vin qu'ils fabriquent avec de l'orge, car il n'y a point de vigne dans la contrée. Ils mangent des poissons, les uns séchés au soleil et crus, les autres salés dans des séchoirs au sortir de la mer; ils mangent, parmi les oiseaux, des cailles et des canards, et, en outre, de petits oiseaux crus, qu'ils ont fait sécher. Tous les autres oiseaux et les poissons qu'ils ont chez eux, hormis ceux qu'ils reconnaissent comme sacrés, font partie de leurs aliments, rôtis ou bouillis.

LXXVIII. Aux banquets des riches, quand le repas est achevé, un homme apporte, dans un cercueil, l'image en bois d'un corps mort imité parfaitement par le sculpteur et le peintre, et long d'une ou de deux coudées. Cet homme, le montrant à chacun des convives, dit : « Vois celui-ci, bois et tiens-toi joyeux; tel tu seras après ta mort. » Voilà ce qu'ils font à leurs festins.

LXXIX. Ils observent les coutumes de leurs pères et n'en adoptent pas de nouvelles. Ils en ont beaucoup de très-remarquables et, parmi celles-ci, est le linus, chant en usage chez les Phéniciens, à Chypre et ailleurs, mais qui change de nom chez ces nations diverses. Or, il se trouve que c'est le même que chantent aussi les Grecs, en lui donnant ce nom de linus; de sorte qu'au nombre de tant de choses surprenantes qui existent en Égypte, il faut ranger la source inconnue où elle a puisé le linus. Il semblerait qu'elle l'a toujours chanté; en égyptien, linus se dirait manérus, et les Égyptiens disent que c'est le nom du fils unique de leur premier roi, que Manérus étant mort prématurément, le peuple l'honora par ses lamentations, et que de là leur est venu ce premier et unique chant.

LXXX. Avec les Lacédémoniens seuls, les Égyptiens sont d'accord sur cet autre usage : les jeunes gens, lorsqu'ils rencon-

Digitized by Google

trent leurs anciens, cèdent le pas, et font un détour; à leur approche, ils se lèvent de leurs siéges. Mais sur celui qui suit, ils ne se rapportent à aucune nation hellénique : au lieu de se saluer de la voix dans les rues, ils se saluent en laissant tomber leur main jusqu'au genou.

LXXXI. Ils sont vêtus de tuniques de lin, avec des franges autour des jambes ; ils donnent à ces franges le nom de calasiris, et, par-dessus la tunique, ils portent des manteaux de laine blanche. Toutefois on n'entre point dans les temples avec de la laine ; on n'en laisse pas à ceux qu'on ensevelit : ce serait une impiété. A cet égard, ils sont d'accord avec les traditions orphiques qu'on appelle aussi bachiques, et qui sont observées à la fois par les Égyptiens et par les Pythagoriciens. Car chez ces derniers c'est une impiété d'ensevelir dans des tissus de laine celui qui est initié aux mystères. On donne à cet usage un motif religieux.

LXXXII. Les Égyptiens ont encore imaginé ce qui suit : chaque mois, chaque jour appartient à quelqu'un des dieux, et tout homme peut prévoir, d'après le jour de sa naissance, ce qui lui arrivera, comment il mourra et quel il sera. Les poëtes grecs se sont approprié cette croyance. Les Égyptiens ont observé plus de prodiges que tous les autres hommes ; car ils n'en laissent passer aucun sans l'examiner et prendre note de ce qui s'ensuit, de sorte que, si quelque prodige semblable se représente, ils jugent, de ses conséquences d'après le premier.

LXXXIII. Chez eux l'art divinatoire n'est attribué à aucun homme, mais à certains dieux : les oracles de la contrée sont ceux d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter et de Latone ; c'est ce dernier qu'ils honorent le plus, il réside en la ville de Buto. Ces oracles ne se rendent pas d'une manière uniforme, ils diffèrent les uns des autres.

LXXXIV. La médecine en Égypte est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins, en tous lieux, foisonnent, les uns pour les yeux, d'autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes.

LXXXV. Voici quelles sont leurs lamentations et leurs funérailles. Lorsqu'ils perdent un parent dont ils faisaient grande estime, toutes les femmes de la famille, après s'être souillé de fange la tête et la figure, laissent le corps à la maison, s'en vont çà et là par la ville, se frappent la poitrine découverte et les seins nus, en compagnie de toutes celles qui ont avec elles

Digitized by Google

des relations d'amitié. D'un autre côté, les hommes, la poitrine découverte aussi, se frappent pareillement; cela fait, ils emportent le corps pour le faire embaumer.

LXXXVI. Il y a des personnes préposées à ce soin et qui possèdent cet art. Lorsque le mort leur a été apporté, les embaumeurs montrent aux porteurs des modèles de cadavres en bois, imités par la peinture, et ils indiquent celui qu'ils disent le plus digne d'attention, dont je ne crois pas convenable de donner le nom ici[1]; ils font voir après celui-là le second, qui est d'un prix moindre; et enfin le troisième, le moins coûteux. Après s'être expliqués, ils demandent aux porteurs comment ceux-ci veulent qu'ils opèrent sur le défunt. Aussitôt qu'ils sont tombés d'accord sur le salaire, les porteurs s'en vont. Les autres, restés seuls chez eux, procèdent de cette manière à l'embaumement de première classe. D'abord, avec un fer courbé, ils extraient la cervelle par les narines, du moins la plus grande part, et le reste par l'injection de substances dissolvantes. Ensuite, avec une pierre éthiopienne aiguisée, ils fendent le flanc, font sortir tous les intestins de l'abdomen, le lavent avec du vin de palmier, le saupoudrent de parfums broyés, et finalement le recousent après l'avoir rempli de myrrhe pure concassée, de cannelle et d'autres parfums, dont l'encens seul est exclu. Ces choses faites, ils sèchent le corps dans du natron, et l'y laissent plongé pendant soixante-dix jours, pas davantage; ce n'est point permis. Au bout de ces soixante-dix jours, ils lavent le corps et l'enveloppent tout entier de bandelettes du lin le plus fin, enduites de gomme, dont les Égyptiens font un grand usage au lieu de colle. Les parents reprennent alors le cadavre, le renferment dans un coffre de bois à forme humaine, et le déposent debout contre le mur dans la chambre sépulcrale. Tel est l'embaumement le plus coûteux.

LXXXVII. Pour ceux qui préfèrent l'embaumement moyen et veulent éviter une grande dépense, les embaumeurs font les préparations suivantes. Après avoir rempli leurs seringues d'huile de cèdre, ils injectent cette huile dans l'abdomen du mort, sans l'ouvrir ni en retirer les entrailles, et ils ont soin de retenir le liquide, de telle sorte qu'il ne puisse s'échapper. Ensuite, ils plongent le corps dans le natron et l'y laissent le temps prescrit, puis ils font sortir des cavités l'huile de cèdre, que d'abord ils y ont introduite. Or elle a assez de force pour

1. Osiris.

Digitized by Google

emporter avec elle intestins et viscères ; elle a tout liquéfié. Extérieurement le natron a desséché les chairs, et il ne reste du mort que la peau et les os ; ces choses faites, ils le rendent en cet état et ne s'en occupent plus.

LXXXVIII. Voici le troisième embaumement à l'usage de la classe pauvre : les embaumeurs font dans les intestins une injection de raifort et ils sèchent le corps dans le natron, pendant les soixante-dix jours ; ensuite ils le rendent pour qu'on l'emporte.

LXXXIX. Lorsque les femmes des hommes illustres meurent, on ne les donne pas immédiatement à embaumer, non plus que celles qui ont été belles ou considérées, mais après le troisième ou quatrième jour on les livre aux embaumeurs. On prend cette précaution de peur que ceux-ci ne s'unissent à ces femmes, car l'un d'eux, dit-on, a été surpris souillant le corps frais d'une femme décédée, et son compagnon en a porté l'accusation contre lui.

XC. Quiconque, parmi les Égyptiens ou les étrangers indistinctement, est trouvé mort, après avoir été saisi par un crocodile ou entraîné par le fleuve, quelle que soit la ville où son corps ait abordé, est de droit embaumé par les soins des habitants. Ce sont eux qui font ses funérailles de la manière la plus coûteuse et qui le déposent dans leurs chambres sépulcrales. Il n'est permis ni à ses amis, ni à ses proches, de le toucher, mais les prêtres du Nil s'en emparent et l'ensevelissent comme un corps plus qu'humain.

XCI. Ils évitent d'user de coutumes grecques et, pour tout dire, d'aucune de celles des autres hommes. Tous les Égyptiens y prennent une attention extrême. Néanmoins il se trouve, près de Néapolis, dans le nome de Thèbes, une grande ville dont le nom est Chemnis. En cette ville, on voit un temple carré, consacré à Persée, fils de Danaé, alentour duquel croissent des palmiers. Ses portiques sont en pierres, très-élevés et surmontés de deux grandes statues de pierre. Ils entourent le sanctuaire, qui renferme la statue de Persée. Les Chemnites disent que Persée leur est souvent apparu, tant dans le pays que dans l'intérieur du temple, qu'ils ont ramassé l'une de ses sandales longue de deux coudées ; d'ailleurs, ajoutent-ils, toutes les fois qu'il s'est montré, l'Égypte a prospéré. Voilà ce qu'ils disent et voici ce qu'ils font en l'honneur de Persée, à l'imitation des Grecs : ils célèbrent des jeux gymniques où l'on concourt pour les mêmes prix qu'aux autres jeux et où les vainqueurs reçoivent des bestiaux des manteaux, des peaux de bêtes. Lorsque

Digitized by Google

je leur demandai pourquoi chez eux seuls Persée avait coutume d'apparaître, et pourquoi ils s'étaient distingués des autres Égyptiens en instituant des jeux gymniques, ils me répondirent que Persée était originaire de leur ville; qu'en effet Danaüs et Lyncée, chemnites tous les deux, s'étaient rendus par mer en Grèce. A partir de ces héros, ils énumérèrent leurs descendants jusqu'à Persée, puis ils ajoutèrent : « Celui-ci étant arrivé en Égypte à l'occasion que rapportent aussi les Grecs, c'est-à-dire après avoir enlevé en Libye la tête de la Gorgone, visita notre ville et nous reconnut tous pour ses parents; avant de faire le voyage, il avait appris de sa mère le nom de Chemnis, et c'est par son ordre que nous avons institué des jeux gymniques. »

XCII. Tous les Égyptiens qui vivent au delà des marais observent les coutumes que je viens de décrire. Ceux qui habitent les marais les ont toutes adoptées, et notamment celle de n'épouser qu'une femme, comme les Grecs. Mais, pour se procurer abondance d'aliments, ils ont des habitudes à eux particulières. Lorsque le fleuve est rempli et qu'il a fait des champs une mer, une multitude de lis, que les Égyptiens appellent lotus, germent dans l'eau. Ils les récoltent, les font sécher au soleil, pilent le dedans de cette plante, lequel ressemble au pavot, et en font du pain qu'ils cuisent au feu. La racine du lotus aussi est alimentaire, assez douce, ronde et de la grosseur d'une pomme. Le fleuve produit encore des lis, semblables à des roses; leurs fruits sortent de la racine dans des calices à part qui ont des alvéoles de même que des nids de guêpes; ils sont comestibles et gros comme des noyaux d'olive; on les consomme verts ou desséchés. Le byblus est une plante annuelle; les Égyptiens l'arrachent aussi des marais et en coupent la partie supérieure pour divers usages : ce qui reste du pied, long d'une coudée, ils le mangent ou le vendent. Pour avoir un bon byblus, il faut le faire cuire à l'étouffée dans un fourneau chauffé jusqu'au rouge; c'est ainsi qu'on le sert. Plusieurs habitants du marais ne vivent que de poissons; ils les pêchent, les vident, les font sécher au soleil et les mangent en cet état.

XCIII. Les poissons qui vont par bandes sont rares dans le fleuve; ils vivent dans les marais, et, quand ils éprouvent le désir de se reproduire, ils nagent en foule à la mer. Les mâles ouvrent la marche, jetant çà et là leur semence; les femelles, qui les suivent, l'absorbent et deviennent pleines. Après qu'elles ont été ainsi fécondées dans la mer, elles reprennent le chemin de leur demeure accoutumée; mais les mâles ne les conduisent plus; elles-

Digitized by Google

mêmes nagent en avant; elles sont à la tête et en troupe, comme les mâles précédemment. En nageant, elles pondent leurs œufs, de la grosseur des moindres grains de millet; viennent derrière elles les mâles, qui avalent ces petits grains. Or, ces grains sont des poissons; ceux qui ne sont point dévorés profitent, et des poissons en naissent. Dans le voyage à la mer, les poissons que l'on prend ont la tête meurtrie du côté gauche; ceux que l'on pêche au retour l'ont meurtrie du côté droit. Voici pourquoi : en partant, ils ne quittent pas la côte, et appuient à gauche; en revenant, ils appuient à droite, rasant la terre, effleurant le rivage le plus qu'ils peuvent, de peur que le flot ne les entraîne loin de leur route. Lorsque la crue du Nil commence, il remplit d'abord les bas-fonds et les terrains des rives, que ses infiltrations rendent marécageux. Tout cela est bientôt plein, et aussitôt les petits poissons y foisonnent. Je crois comprendre d'où, vraisemblablement, ils proviennent. L'année précédente, quand le fleuve s'est retiré, les femelles, qui avaient déposé leurs œufs dans la vase, s'en sont allées avec les dernières ondes : ensuite le temps se passe, l'eau revient, et au même instant, de ces œufs naissent des petits. Voilà tout ce qui concerne les poissons.

XCIV. Ceux des Égyptiens qui habitent au bord des marais, font usage de l'onguent qu'ils extraient du fruit du sillicypria, et qu'ils nomment *Cici*. Voici comment ils l'obtiennent : ils sèment sur les bords des canaux et des lacs les sillicyprias, qui, chez les Grecs, viennent spontanément, à l'état sauvage. Ceux qu'on a semés en Égypte portent beaucoup de fruits, mais d'une mauvaise odeur. Après la récolte, les uns les conservent et en expriment l'huile; d'autres, après les avoir débarrassés de toute humidité, en font une décoction et recueillent le liquide qu'elle produit. C'est un corps gras, non moins propre que l'huile d'olive à l'usage de la lampe; mais il a une odeur insupportable.

XCV. Contre les cousins, qui sont innombrables, les Égyptiens ont divers expédients; ceux qui demeurent au-dessus des marais se bâtissent des tours au haut desquelles ils montent pour se coucher : car les cousins, à cause du vent, ne peuvent voler qu'à rase terre. Ceux qui habitent les marais substituent aux tours une autre invention : tout homme, chez eux, est pourvu d'un filet; le jour, il s'en sert pour pêcher des poissons; la nuit, il en enveloppe la couche sur laquelle il repose, et puis il se glisse sous le filet et s'endort. Les cousins, s'il dormait dans son manteau ou sa robe de lin, le mordraient à travers; ils n'essayent même pas de le mordre au travers du filet.

Digitized by Google

XCVI. Les barques des Égyptiens, celles qu'ils emploient au transport des marchandises, sont faites d'acacia, arbre qui ressemble, par sa forme, au lotus de Cyrène, et dont les larmes sont de la gomme. De cet acacia, donc, ils coupent des planches longues de deux coudées, et les assemblent à la manière des briques : pour consolider cet assemblage et lui donner la forme d'un vaisseau, ils les traversent de longues et fortes chevilles qui les attachent les unes aux autres. Lorsqu'ils les ont ainsi ajustées en forme de navire, ils en façonnent le pont au moyen de poutres transversales ; ils ne font point de côtes pour soutenir les flancs, mais intérieurement ils calfatent les jointures avec du byblus. Ils n'y adaptent qu'un gouvernail qui traverse la quille ; le mât est d'acacia, les voiles sont de byblus. Les barques ne peuvent naviguer en remontant le fleuve, à moins qu'un vent violent ne souffle ; on les remorque du rivage. Voici comme on les manœuvre : quand elles suivent le courant, on a une claie de tamaris doublée d'une natte de roseaux ; on a une pierre trouée du poids d'au moins deux talents ; on attache à l'avant, au moyen d'un câble, la claie qu'on laisse flotter au gré de l'eau, et à l'arrière la pierre, au moyen d'un autre câble. La claie suit le fil de l'eau, marche rapidement et entraîne la barque ; la pierre, tirée par la poupe, touche le fond du fleuve et modère le mouvement. Ils ont un grand nombre de barques ; quelques-unes portent plusieurs milliers de talents.

XCVII. Quand le Nil est débordé, on ne voit plus que les villes au-dessus de l'eau, tout à fait semblables aux îles de la mer Égée. Le reste de l'Égypte est devenu une mer ; les villes seules dominent. Alors on fait les trajets, non en suivant le lit du fleuve, mais à travers champs. Pour aller de Naucratis à Memphis, on passe au pied des pyramides, et ce n'est pas le chemin ordinaire, car on s'y rend par la pointe du Delta et la ville de Cercasore. De la mer et de Canope à Naucratis, en naviguant à travers les plaines, tu passeras par la ville d'Anthylla et par celle qu'on nomme Archandropolis.

XCVIII. Parmi ces villes, Anthylla, d'ailleurs remarquable, a été choisie pour approvisionner de chaussures la femme du roi régnant. Cet usage existe depuis que l'Égypte est soumise aux Perses. L'autre me semble tenir son nom du gendre de Danaüs, Archandre, fils de Phthie, fils d'Achée. En effet, elle se nomme la ville d'Archandre. A supposer qu'il y ait un second Archandre, ce nom n'est toujours pas égyptien.

XCIX. Jusqu'ici j'ai parlé d'après ce que j'ai vu ou d'après

Digitized by Google

mon opinion, et les renseignements que j'ai recueillis, désormais je répéterai les récits des Égyptiens comme je les ai entendus. J'y ajouterai, toutefois, ce que j'aurai pu observer par moi-même. Les prêtres m'ont dit que Ménès, premier roi d'Égypte, avait protégé par des digues le territoire de Memphis. Auparavant, le fleuve s'étendait jusqu'à la montagne de sable du côté de la Libye. Ménès combla de terre, à cent stades au-dessus de Memphis, le bras du Nil qui se dirigeait vers le midi, mit à sec le vieux lit que les eaux avaient creusé, et les força de couler au milieu de la vallée. Maintenant, encore, ce bras détourné est, de la part des Perses, l'objet d'une surveillance très-active; chaque année ils fortifient la digue : car, si le fleuve venait à la rompre et à la franchir, Memphis courrait le danger d'être submergée tout entière. Lorsque le terrain mis à sec par ce Ménès, premier roi, fut un sol ferme, d'une part il y bâtit cette ville qui est aujourd'hui Memphis (elle est dans le plus étroit défilé de l'Égypte), puis il l'entoura, au nord et à l'ouest, d'un lac artificiel communiquant avec le fleuve, qui lui-même clôt la ville à l'est; d'autre part, il érigea le temple de Vulcain, vaste et digne d'admiration.

C. Les prêtres m'ont ensuite énuméré, d'après un livre, trois cent trente noms d'autres rois, successeurs de Ménès. Dans cette longue suite de générations, il y eut dix-huit rois éthiopiens et une reine de naissance égyptienne, de même que tout le reste des rois. Elle se nommait Nitocris, comme l'une des reines de Babylone; son frère, m'ont-ils dit, régnant avant elle, fut tué par les Égyptiens, qui donnèrent la royauté à Nitocris. Après quoi, pour venger le roi défunt, elle fit périr par artifice un grand nombre de ses sujets. Ayant fait construire un vaste appartement souterrain, elle invita, sous prétexte de l'inaugurer, mais avec d'autres desseins, ceux qu'elle savait surtout coupables du meurtre; elle leur donna un banquet splendide, et, pendant qu'ils festoyaient, elle fit arriver sur eux le fleuve par un long conduit secret. Voilà ce qu'ils m'ont raconté d'elle, ajoutant que, lorsqu'elle eut assouvi sa vengeance, elle se jeta dans une chambre pleine de cendres, afin d'échapper au châtiment.

CI. Ils ne m'ont donné aucune indication des travaux des autres rois, et ne m'ont point dit qu'ils eussent rien fait d'éclatant, hormis un seul, le dernier de tous, Mœris. Celui-ci construisit les admirables portiques de Vulcain, ceux du nord; il creusa un lac dont le circuit a le nombre de stades que plus tard j'é-

Digitized by Google

noncerai ; dans ce lac il éleva des pyramides dont je donnerai les dimensions en même temps que celles du lac lui-même. Voilà ce qu'a laissé ce roi ; les autres, rien.

CII. Laissons donc de côté tous ces rois ; je ferai mention de celui qui vint après eux, et dont le nom est Sésostris. Selon les prêtres, le premier il sortit du golfe arabique avec des vaisseaux de guerre ; il subjugua toutes les nations que baigne la mer Rouge ; et, en continuant de naviguer, il parvint en des parages où sa flotte ne put avancer à cause des bas-fonds. De là il revint en Égypte ; il y leva, s'il faut en croire les prêtres, une armée nombreuse ; il la poussa au travers du continent ; il soumit tous les peuples qu'il trouva sur son passage. Chez les nations les plus vaillantes, ont-ils ajouté, chez celles qui désirèrent conserver leur liberté, le vainqueur éleva des colonnes indiquant, par des inscriptions, son propre nom et celui de sa patrie, et constatant qu'il les avait réduites par la force. Dans les villes qu'il prit facilement sans combattre, il érigea aussi des colonnes semblables à celles des contrées viriles ; mais outre les inscriptions il y grava les parties secrètes de la femme, afin de rendre manifeste que ses adversaires avaient manqué de courage.

CIII. De conquête en conquête, il parcourut le continent et passa d'Asie en Europe, où il subjugua les Scythes et les Thraces. L'armée égyptienne me paraît avoir pénétré jusqu'en ces deux contrées, mais pas plus loin. Car on y voit des colonnes élevées par Sésostris, mais on n'en trouve point au delà. De cette limite, il rebroussa chemin, et, lorsqu'il fut revenu au Phase, une partie des siens demeura sur ce fleuve, soit (je ne puis le dire exactement) que le roi Sésostris, les ayant détachés de son armée, leur eût donné ce pays à coloniser, soit qu'ils eussent pris cette résolution d'eux-mêmes, fatigués de leurs longues courses.

CIV. Les habitants de la Colchide sont évidemment Égyptiens ; je m'étais déjà formé cette opinion avant de l'entendre dire par autrui ; comme j'avais ce sujet à cœur, j'ai interrogé les deux peuples. Les Colchidiens se souvenaient plus des Égyptiens que ceux-ci des premiers. Cependant les Égyptiens disaient que, dans leur opinion, les Colchidiens faisaient partie de l'armée de Sésostris. Je fondais cette conjecture sur ce que ces derniers sont noirs et ont les cheveux crépus ; mais cette circonstance n'était pas une preuve décisive, puisque d'autres peuples sont de même ; je la fortifiai donc de cette autre :

Digitized by Google

seuls de tous les hommes, les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens ont dès l'origine été circoncis. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine[1] eux-mêmes avouent que les Égyptiens leur ont appris cette pratique, tandis que les Syriens du Thermodon[2] et du fleuve Parthénie, et leurs voisins les Macrons, disent qu'ils la tiennent depuis peu des Colchidiens. Les peuples que je viens d'énumérer sont de tous les hommes les seuls qui pratiquent la circoncision, et il est visible qu'en cela ils imitent les Égyptiens. Mais de ceux-ci et des Éthiopiens je ne puis dire lesquels ont transmis aux autres cet usage, évidemment très-ancien des deux côtés. Ceux qui se mêlèrent aux Égyptiens l'apprirent d'eux, et ce qui le prouve, c'est que tous les Phéniciens qui ont commerce avec les Grecs cessent de circoncire leurs enfants et de prendre exemple en cela sur l'Égypte.

CV. J'ajouterai, sur les Colchidiens, en quoi ils ressemblent encore aux Égyptiens. Ces deux peuples sont les seuls qui fassent des tissus de lin de la même manière. Le genre de vie, la langue, sont les mêmes dans les deux contrées; toutefois les Grecs appellent sardonique le lin de la Colchide, et égyptien celui qui vient de l'Égypte.

CVI. La plupart des colonnes que le roi Sésostris a dressées en diverses contrées ne subsistent plus; mais dans la Palestine syrienne, j'en ai vu moi-même, ainsi que les inscriptions dont j'ai parlé et les parties secrètes de la femme. Il y a aussi en Ionie deux images de ce guerrier, sculptées dans le roc : l'une est sur le chemin d'Éphèse à Phocée, l'autre sur celui de Sardes à Smyrne. Des deux côtés, l'homme est représenté haut de cinq spithames, ayant dans la main droite une lance, dans la gauche un arc; le reste de l'équipement à l'avenant, car il tient de l'égyptien et de l'éthiopien; d'une épaule à l'autre, sur la poitrine, sont gravés des caractères hiéroglyphiques d'Égypte dont voici le sens : « Moi, j'ai acquis ces contrées par la force de mon bras. » Quel il est, quelle est sa patrie? rien là ne le rend évident; ailleurs, on ne peut s'y tromper. Quelques-uns, ayant vu ces deux images et la statue de Memnon, ont pensé qu'elles représentent ce dernier; mais ils se sont écartés grandement de la vérité.

CVII. Selon le récit des prêtres, Sésostris, à son retour, avec beaucoup d'hommes des contrées qu'il avait subjuguées, arriva près de Péluse, à Daphné, où son frère, à qui il avait confié l'É-

1. Les Juifs. — 2. Les Cappadociens.

Digitized by Google

gypte, lui offrit, ainsi qu'à ses fils, l'hospitalité. Or, autour de la maison, du bois était amoncelé, et l'on y mit le feu. Sésostris était accompagné de sa femme et elle lui conseilla d'étendre sur le bûcher deux de ses six fils, d'en faire un pont au-dessus du brasier, de passer sur leurs corps et de s'échapper. Sésostris fit ce qu'elle lui suggéra; deux de ses enfants périrent de cette manière; les autres, avec leur père, furent sauvés.

CVIII. Sésostris, rentré en Égypte, punit son frère; et il utilisa la multitude qu'il avait amenée des pays conquis, en lui faisant tirer les énormes pierres qui, sous ce roi, ont été transportées au temple de Vulcain. Il ordonna ensuite à ces captifs de creuser tous les canaux qui maintenant existent en Égypte; ceux-ci, bon gré mal gré, rendirent donc cette contrée impraticable pour les chevaux et les chars qui, auparavant, la parcouraient en tous les sens. Car, depuis ce temps, l'Égypte, quoique plate, n'a plus ni chevaux ni chars. Les nombreux canaux et leurs détours divers en sont la cause. Voici par quel motif le roi se décida à couper ainsi son territoire. Les Égyptiens qui habitaient des villes, non sur le fleuve, mais dans l'intérieur des terres, ne puisant point dans le Nil et manquant d'eau, faisaient usage des breuvages saumâtres qu'ils trouvaient dans leurs puits. C'est pour y remédier que l'Égypte fut coupée de quantité de canaux.

CIX. Les prêtres m'ont dit encore que ce roi partagea la contrée entre tous les Égyptiens, donnant à chacun un égal carré de terre; qu'il établit en conséquence ses revenus, fixant la redevance à payer par chacun annuellement. Si le fleuve venait à emporter quelque partie de l'héritage d'un habitant, celui-ci allait trouver le roi et lui déclarait ce qui était advenu. Sésostris alors envoyait des inspecteurs pour mesurer de combien le champ était diminué, afin que l'impôt fût réduit, et perçu en proportion de ce qu'il en restait. Il me semble que la géométrie fut inventée à cette occasion, et qu'elle passa d'Égypte en Grèce. Quant au cadran solaire, au gnomon et aux douze divisions du jour, les Grecs les ont reçus des Babyloniens.

CX. Ce roi fut le seul Égyptien qui régna sur l'Éthiopie; il a laissé, comme monuments, les statues de pierre qu'on voit devant le temple de Vulcain, la sienne propre, celle de sa femme, toutes deux de trente coudées, et celles de ses quatre fils, chacune de vingt coudées. Le prêtre de Vulcain, longtemps après, ne souffrit pas que Darius élevât sa statue en avant de celles-là, disant que le Perse n'avait point accompli d'aussi grandes ac-

Digitized by Google

tions que l'Égyptien : « Car, ajouta-t-il, Sésostris a conquis autant de nations que le roi, et, en outre, les Scythes, que celui-ci n'a pu vaincre. Il n'est donc point juste que Darius érige sa statue en avant de celle d'un homme qu'il n'a point surpassé par ses exploits. » Les prêtres disent que Darius pardonna ce discours.

CXI. Selon eux, à la mort de Sésostris[1], son fils Phéron hérita de la royauté ; ce roi n'entreprit aucune expédition, et il lui arriva de devenir aveugle dans les circonstances que je vais dire : le fleuve était monté à une hauteur certes alors très-grande, à plus de dix-huit coudées, et avait inondé les champs, quand une tempête l'agita et le rendit houleux. Or le roi, transporté d'une fureur insensée, saisit une javeline et la lança au milieu des tourbillons du fleuve. Soudain ses yeux s'obscurcirent et il fut bientôt aveugle. Il le fut pendant dix ans ; la onzième année, un oracle de Buto lui fut rapporté et lui annonça que le temps de la punition était écoulé, qu'il recouvrerait la vue en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'aurait eu commerce qu'avec son mari, n'ayant point connu d'autre homme. Il fit d'abord l'épreuve de sa femme, puis ensuite, comme il continuait de ne point voir, de toutes les femmes, tour à tour, jusqu'à ce qu'il fut guéri. Alors, il réunit dans une ville qu'on appelle maintenant Érythrébole, toutes les femmes qu'il avait éprouvées, hormis celle dont l'urine, après qu'il s'en était lavé, lui avait rendu la vue. Lorsqu'elles y furent toutes renfermées, il les brûla avec la ville, et prit pour femme celle dont l'urine lui avait rendu la vue. Dès qu'il fut délivré de sa cécité, il consacra diverses offrandes dans tous les temples célèbres, et (ce qui mérite le plus d'attention) dans le temple du Soleil d'admirables ouvrages : deux obélisques, tous les deux d'une seule pierre, tous les deux hauts de cent coudées, larges de huit.

CXII. Les prêtres m'ont dit qu'un homme de Memphis dont le nom, en langue grecque, serait Protée, avait succédé à Phéron[2]. L'enclos qui lui est consacré existe encore à Memphis, au sud-est du temple de Vulcain ; il est remarquablement beau et magnifiquement orné. A l'entour demeurent les Phéniciens de Tyr, et ce quartier est appelé le camp des Tyriens. On voit, dans l'enclos de Protée, un temple dédié à Vénus-Étrangère ; je présume que ce temple est celui d'Hélène, fille de Tyndare, à cause

1. L'an 1357 avant J. C. — 2 L'an 1291 avant J C

Digitized by Google

de la tradition qui m'a été rapportée qu'Hélène aurait vécu chez Protée, et aussi à cause de ce nom de Vénus-Étrangère; en effet, en aucun des temples de Vénus, cette déesse n'est surnommée étrangère.

CXIII. Lorsque j'ai questionné les prêtres sur Hélène, ils m'ont fait ce récit : Alexandre, l'ayant enlevée de Sparte, reprit la mer pour retourner à Ilion; mais, comme il naviguait dans la mer Égée, des vents impétueux le jetèrent en vue de l'Égypte. De là, car la tempête ne s'apaisait point, il gagna la côte, et pénétra jusqu'aux séchoirs de la bouche du Nil qu'on appelle maintenant Canopienne. Il y avait alors sur le rivage, et il existe encore aujourd'hui, un temple d'Hercule, où il n'était plus permis de saisir l'esclave fugitif de n'importe quel maître, s'il recevait les stigmates divins et se donnait au dieu; cette loi subsiste de mon temps, comme à l'origine. Or, les serviteurs d'Alexandre, ayant appris le privilége attaché à ce temple, se soulevèrent, y entrèrent et s'assirent comme suppliants du dieu; de plus ils accusèrent Alexandre, avec l'intention de le perdre, et ils racontèrent sa conduite à l'égard d'Hélène, son injustice envers Ménélas. Ils portèrent cette accusation devant les prêtres et devant le gardien de cette bouche du Nil, dont le nom était Thonis.

CXIV. Thonis, après les avoir entendus, envoya soudain à Memphis, pour Protée, un message conçu en ces termes : « Un étranger de race teucrienne est arrivé, ayant commis en Grèce une action impie : car il a séduit la femme de son hôte, et c'est tandis qu'il l'emmenait avec de nombreux trésors, qu'il a été poussé sur cette terre, par la violence des vents. Que ferons-nous? Le laisserons-nous partir impuni, ou saisirons-nous tout ce qu'il avait en venant? » Or Protée répondit : « Prenez cet homme, quel qu'il soit, qui a commis envers son hôte une action impie, et envoyez-le-moi, afin que je sache ce que lui-même pourra dire. »

CXV. Thonis, ayant reçu ces ordres, prit Alexandre, retint ses vaisseaux et fit partir avec lui, pour Memphis, Hélène et les trésors, et en outre les suppliants. Protée demanda à Alexandre qui il était et d'où il venait; celui-ci lui énuméra ses ancêtres, lui dit le nom de son père et lui raconta sa navigation, à commencer par le lieu où il avait mis à la voile. Mais Protée insista pour savoir d'où il amenait Hélène; comme il s'égarait dans ses explications et ne disait pas la vérité, les suppliants présents à l'entrevue le réfutèrent et firent le récit exact de son crime.

Digitized by Google

Enfin le roi prononça ce jugement : « Si je ne croyais pas qu'il importe beaucoup de ne mettre à mort aucun des étrangers que les vents détournent de leur course et amènent en mon pays, je te punirais au nom de ce Grec, toi le plus méchant des hommes, qui, admis chez lui comme hôte, t'es rendu coupable envers lui de l'action la plus criminelle ; tu t'es approché de la femme de ton hôte, et cela ne t'a pas suffi ; tu l'as enlevée et tu t'es mis en route avec elle comme un larron, et cela ne t'a point suffi ; tu arrives, enrichi par le pillage de la maison de ton hôte. Toutefois, parce que je crois qu'il importe beaucoup de ne mettre à mort aucun étranger, tu vivras ; mais je ne te permettrai d'emmener ni cette femme, ni ses trésors ; je les garderai pour l'hôte grec, jusqu'à ce qu'il veuille les venir chercher. Pour toi et tes compagnons, je vous ordonne d'aller, sous trois jours, de ce pays en n'importe quel autre ; sinon vous serez traités en ennemis. »

CXVI. Tel est le récit que m'ont fait les prêtres sur le séjour d'Hélène chez Protée ; il me semble, à moi, qu'Homère en a eu connaissance, mais il n'était pas aussi convenable à l'épopée que l'autre dont il s'est servi ; il l'a donc rejeté, tout en laissant voir qu'il le savait pareillement. On n'en peut douter, à la manière dont il a décrit dans l'*Iliade* (et nulle part ailleurs il ne s'est repris) les courses errantes d'Alexandre, quand, emmenant Hélène, il fut entraîné au loin et prit terre à Sidon, en Phénicie : c'est à propos de la vaillance de Diomède ; et voici les vers : « C'est là que reposent les voiles artistement variés, œuvres des femmes de Sidon, que Pâris lui-même amena de la Phénicie, lorsque, sillonnant la mer, il suivit ce chemin pour amener dans Ilion la noble Hélène[1]. » Il y a un autre souvenir dans l'*Odyssée ;* voici les vers : « La petite-fille de Jupiter possède cette bienfaisante liqueur que lui donna Polydamne, épouse de Thos d'Égypte, où la terre produit en abondance des baumes, les uns salutaires, les autres nuisibles[2]. » Et en voici d'autres où Ménélas dit à Télémaque : « Malgré mon impatience de revoir ma patrie, les dieux me retinrent encore en Égypte, où j'avais négligé de leur sacrifier de complètes hécatombes[3]. » Il est visible, par ces vers, qu'il connaissait l'excursion d'Alexandre en Égypte, car la Syrie est limitrophe de l'Égypte, et les Phéniciens, à qui est Sidon, demeurent en Syrie.

CXVII. Ces vers, et le premier passage, démontrent, non fai-

1. Chant VI, v. 200. — 2. Chant IV, v. 227. — 3. *Ibid.*, v. 354.

Digitized by Google

blement, mais d'une manière convaincante, qu'Homère n'est point l'auteur des vers cypriens, et qu'ils sont d'un autre poëte. En effet, il est dit en ces poëmes qu'Alexandre, après avoir enlevé de Sparte Hélène, revint à Ilion le troisième jour, secondé par un vent favorable et par une mer paisible. L'*Iliade*, au contraire, rapporte comme en l'emmenant il erra sur les flots; mais à Homère et aux vers cypriens, salut.

CXVIII. Lorsque j'ai demandé aux prêtres si, au sujet des événements du siége d'Ilion, les Grecs faisaient ou non un récit digne de foi, voici ce qu'ils m'ont répondu, affirmant que Ménélas lui-même les en avait informés. Après le rapt d'Hélène, une nombreuse armée grecque se rendit en Troade pour aider Ménélas; elle débarqua, elle établit son camp et elle envoya dans Ilion des députés, parmi lesquels était ce roi. Ceux-ci entrent dans la ville, réclament Hélène et les trésors qu'avec elle Alexandre a ravis, et demandent satisfaction de ces iniquités. Or, les Troyens, à ce moment, et plus tard, affirmèrent toujours la même chose, soit simplement, soit en prononçant des serments solennels, savoir : qu'ils n'avaient ni Hélène ni les trésors; que tout cela était en Égypte, et qu'ils ne pouvaient équitablement donner satisfaction pour ce que retenait le roi Protée. Les Grecs crurent que les Troyens les raillaient; ils assiégèrent la ville et la prirent; mais Hélène ne fut point trouvée par ceux qui avaient forcé les remparts, et ils entendirent la même explication que dès l'origine; alors les vainqueurs furent convaincus, et ils envoyèrent Ménélas chez Protée.

CXIX. A son arrivée en Égypte, Ménélas remonta jusqu'à Memphis et raconta les faits dans toute leur vérité; il reçut de nombreux présents; il reprit Hélène, qui n'avait souffert aucun mal, et en outre tous les trésors. Toutefois, après avoir tant obtenu, Ménélas fut injuste à l'égard des Égyptiens. En effet, comme il voulait mettre à la voile, l'état de la mer l'en empêcha; au bout d'un certain temps, il eut recours à un expédient impie, il saisit deux enfants des hommes de la contrée, et il les sacrifia; ensuite, comme il fut convaincu d'avoir commis cette action coupable, on le prit en haine, on le poursuivit; il s'échappa et se rendit en Libye avec ses vaisseaux. Les Égyptiens ne peuvent dire où, de là, il finit par se retirer; mais ils déclarent que de ces événements, les uns leur ont été transmis par témoignages, et qu'ils parlent des autres avec certitude, puisque leur pays en a été le théâtre.

CXX. Voilà donc ce que m'ont dit les prêtres égyptiens; pour

Digitized by Google

moi, j'adhère à leur récit concernant Hélène, et j'y ajoute cette réflexion. Si Hélène avait été emmenée à Ilion, certes elle eût été rendue aux Grecs du consentement ou contre le gré d'Alexandre. En effet, ni Priam ni ses proches n'auraient été insensés au point de vouloir mettre en péril leurs personnes, leurs enfants, leur cité, pour qu'Alexandre restât en possession d'Hélène. En admettant que leur premier mouvement les eût portés à résister, lorsque, dans leurs rencontres avec les Grecs, beaucoup de Troyens eurent succombé, lorsqu'il n'y eut point de bataille (s'il faut s'appuyer sur le témoignage d'épopées) sans que Priam perdît au moins deux ou trois de ses fils, lorsque telles furent les chances de la guerre, je crois que, quand Priam lui-même eût été le séducteur d'Hélène, il se fût empressé de la rendre aux Atrides, afin de se délivrer de tant de calamités. Jamais la royauté n'eût été dévolue à Alexandre, quel que fût le grand âge de son père, les affaires n'eussent point reposé sur lui; Hector, son aîné, doué de plus de vaillance, devait, à la mort de Priam, lui succéder; ce n'est point ce héros qui eût prêté les mains à l'injustice de son frère, surtout lorsque, à cause de ce dernier, lui-même et les autres Troyens étaient accablés par l'infortune. Mais il n'était pas en leur pouvoir de rendre Hélène, et les Grecs ne les crurent pas, quoiqu'ils dissent la vérité. Une divinité, s'il faut faire connaître mon opinion, avait tout préparé, de telle sorte qu'Ilion, périssant de fond en comble, rendit évident pour tous les humains qu'aux grandes iniquités les dieux réservent de grands châtiments. Voilà quelle est mon opinion sur ces faits.

CXXI. 1. Selon les prêtres, à Protée succéda Rhampsinite[1], qui laissa comme monument le portique du temple de Vulcain, qui regarde l'ouest. En face du portique, il érigea deux statues hautes de vingt-cinq coudées; les Égyptiens appellent Été celle qui est placée au nord; Hiver celle du midi; ils adorent la statue de l'Été et lui rendent des honneurs; ils font le contraire à l'autre. Ce roi posséda une immense somme d'argent, telle qu'aucun de ceux qui lui ont succédé n'a pu la surpasser ni même l'atteindre. Or, il voulut thésauriser en toute sécurité; il fit donc bâtir en pierres de taille une chambre dont l'un des murs était une partie de l'enceinte du palais; de son côté, le constructeur, complotant contre ses richesses, imagina de disposer l'une des pierres du mur de telle sorte que deux hommes, ou même un

1. L'an 1237 avant J. C.

Digitized by Google

seul, pussent facilement l'ôter. Dès que la chambre fut achevée, le roi y déposa ses trésors; le temps s'écoula, et le constructeur, étant près de la fin de sa vie, appela ses fils (car il en avait deux) et leur raconta comment, dans sa prévoyance pour eux, et afin qu'ils eussent abondance de biens, il avait usé d'artifice en bâtissant le trésor du roi. Après leur avoir clairement expliqué comment on pouvait enlever la pierre, il leur en donna les dimensions, et leur dit que, s'ils ne les oubliaient pas, ils seraient les intendants des richesses royales. Il mourut, et les jeunes gens ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre; ils allèrent la nuit autour du palais; ils trouvèrent la pierre de la chambre bâtie en dernier lieu; ils la firent mouvoir aisément, et ils emportèrent une somme considérable. 2. Lorsqu'il arriva au roi d'ouvrir cette chambre, il fut surpris de voir combien il manquait de vases à son trésor; il n'y avait personne à accuser; les sceaux étaient intacts et la chambre fermée. Comme, à deux ou trois reprises, le nombre lui en parut diminuer toujours (car les voleurs ne se lassaient pas de piller), il prit ce parti: il ordonna que l'on fabriquât des piéges et qu'on les plaçât autour des vases qui contenaient son argent. Les voleurs vinrent, comme depuis le commencement; l'un d'eux entra, s'approcha d'un vase et soudain fut pris au piége. Il comprit aussitôt dans quel malheur il était tombé; il appela donc son frère, lui apprit l'accident et lui enjoignit d'entrer au plus vite. « Coupe-moi la tête, ajouta-t-il, quand l'autre fut près de lui; car, si je suis vu et reconnu, je te perds en même temps que moi. » Le frère sentit qu'il avait raison, et il suivit son conseil; puis, ayant rajusté la pierre, il s'en fut à sa maison avec la tête du défunt. 3. Au point du jour, le roi se rendit à son trésor, et fut stupéfait d'y trouver, dans le piége, le corps du voleur sans sa tête; la chambre n'offrait aucune marque d'effraction, et l'on n'y apercevait ni entrée ni sortie. Dans l'incertitude où le jeta une telle aventure, il imagina un nouvel expédient: il fit suspendre, le long du mur, le corps du voleur, et, plaçant à l'entour des gardes, il leur commanda de saisir et de lui amener quiconque ils verraient pleurer ou gémir. Pendant que le corps était suspendu, la mère, terriblement exaspérée, s'entretenait avec son fils survivant; elle finit par lui prescrire de s'ingénier, de délier le cadavre comme il pourrait, et de l'apporter en sa demeure, le menaçant, s'il n'obéissait pas, de le dénoncer au roi comme le détenteur de ses richesses. 4. Comme sa mère le pressait durement, et qu'il ne gagnait rien sur elle, malgré ses

Digitized by Google

nombreuses instances, il eut recours à ce stratagème : il bâta des ânes; puis, ayant rempli de vin des outres, il les chargea sur les ânes, qu'ensuite il poussa devant lui. Or, quand il fut en présence des gardes, auprès du corps suspendu, il tira à lui deux ou trois queues d'outres et les dénoua pendant qu'elles vacillaient; le vin alors de couler, et lui de se frapper la tête à grands cris, comme s'il n'eût su vers quel âne d'abord courir. Les gardes cependant, à l'aspect du vin coulant à flots, se précipitèrent sur le chemin avec des vases pour en recueillir, comme s'il ne se répandait qu'à leur profit. L'homme feignit contre eux tous une grande colère; il les accabla d'injures; ensuite, voyant qu'ils le consolaient, il fit semblant de s'adoucir et de laisser tomber son courroux. Finalement, il poussa ses ânes hors du chemin et rajusta le chargement, tout en se prenant à causer avec les gardes; l'un de ceux-ci le plaisanta et s'efforça de le faire rire; en récompense il leur donna une outre. Ils se couchent aussitôt et ne songent plus qu'à se divertir, s'écriant : « Assieds-toi; reste à boire avec nous. » Il se laisse persuader et demeure avec les gardes, qui lui prodiguent des marques d'amitié; il ne tarde pas à leur donner une seconde outre. A force d'user de ce breuvage libéralement offert, les gardes s'enivrèrent complétement, et ils s'endormirent au lieu même où ils avaient bu. L'homme saisit le moment, et, la nuit étant venue, il délia le corps de son frère, puis, pour les outrager, il rasa la joue droite de chacun des gardes, chargea le cadavre sur ses ânes et reprit son chemin, ayant exécuté les ordres de sa mère. 5. Le roi, lorsqu'on lui apprit que le corps du voleur avait été enlevé, en fut irrité au dernier point, et voulant de toute manière que celui, quel qu'il fût, qui avait été si habile, fût découvert, il prit, dit-on, des mesures à mon avis tout à fait incroyables : il envoya sa fille dans une maison de débauche; il lui commanda d'accueillir pareillement tous les hommes, et, avant de se livrer à eux, de les contraindre à lui raconter ce que, dans leur vie, ils avaient fait de plus artificieux et de plus criminel. Celui de qui elle entendrait quelque récit se rapportant aux vols qui avaient été commis, il lui était enjoint de le saisir si bien qu'il ne pût échapper. Tandis qu'elle se conformait aux injonctions de son père, le voleur apprit dans quel but elle menait une telle conduite, et, résolu à vaincre le roi en artifices, il coupa, près de l'épaule, le bras d'un cadavre encore frais, il le plaça sous son manteau, il entra où était la fille du roi, et, lorsqu'elle lui fit la même question qu'aux au-

Digitized by Google

tres, il lui raconta ce qu'il avait fait de plus criminel; que son frère, dans le trésor du roi, ayant été pris au piége, il lui avait tranché la tête; que, plus habile que les gardes, ils les avait enivrés et avait délié le cadavre suspendu de son frère. Celle-ci, dès qu'il eut achevé, le saisit; mais, dans l'obscurité, le voleur lui avait tendu le bras du mort; elle le prit, croyant tenir le bras de cet homme, mais il le lui abandonna, gagna la porte et s'enfuit. 6. Lorsque l'on rapporta au roi toutes ces choses, il fut frappé de l'adresse et de l'audace de l'homme. Enfin il envoya dans toutes les villes, et fit proclamer qu'il lui accorderait impunité et bon accueil s'il se présentait devant lui. Le voleur vint plein de confiance; Rhampsinite l'admira grandement et lui donna sa fille en mariage, comme au plus ingénieux des hommes, estimant que les Égyptiens l'emportaient sur les autres mortels, et lui sur les Égyptiens.

CXXII. Après cela, les prêtres m'ont dit que ce roi descendit vivant au lieu que les Grecs supposent être le séjour de Pluton; que là, il joua aux dés avec Cerès; qu'il la gagna quelquefois et que d'autres fois il fut battu par elle; qu'il revint, ayant reçu de la déesse le présent d'une nappe d'or. A cause de cette descente et après le retour de Rhampsinite, les Égyptiens instituèrent, m'ont-ils dit, une certaine fête, et moi-même je sais que de mon temps ils la célébraient encore: toutefois je ne puis dire si elle a cette origine ou toute autre. Or, ce jour-là, les prêtres, ayant tissu un manteau, bandent avec une ceinture les yeux de l'un des leurs et le mettent, revêtu de ce manteau, sur le chemin qui conduit au temple de Cérès; ensuite ils reviennent. Cependant le prêtre, les yeux bandés, est conduit par deux loups à ce temple, qui est à deux stades de la ville, et par eux ramené au lieu d'où il était parti.

CXXIII. Que celui qui trouve croyables les récits des Égyptiens en fasse son profit. Pour moi, dans tout le cours de mon récit, je m'attache à rapporter tout ce que j'ai ouï dire de chacun. Les Égyptiens prétendent que Cérès et Bacchus règnent sur les morts. Or, ils sont les premiers qui aient parlé de cette doctrine selon laquelle l'âme de l'homme est immortelle et, après la destruction du corps, entre toujours en un autre être naissant. Lorsque, disent-ils, elle a parcouru tous les animaux de la terre et de la mer et tous les oiseaux, elle rentre dans un corps humain; le circuit s'accomplit en trois mille années. Il y a des Grecs qui se sont emparés de cette doctrine, comme si

Digitized by Google

elle leur était propre, les uns jadis, d'autres récemment[1]; je sais leurs noms, mais je ne les écris pas.

CXXIV. Les prêtres m'ont dit encore que, jusqu'à Rhampsinite, l'équité prévalait en Égypte et que la prospérité du pays était grande ; mais après lui Chéops régna[2] et l'on eut à souffrir toute espèce de misère. D'abord, il ferma tous les temples et défendit d'offrir des sacrifices ; ensuite, il força les Égyptiens de travailler pour lui. A quelques-uns, il imposa la tâche de tirer, jusqu'au Nil, des pierres qu'ils extrayaient de la montagne arabique ; à d'autres il prescrivit de passer en barques ces pierres et de les conduire à la montagne libyque. Ils travaillaient sans relâche, au nombre de cent mille hommes, que l'on relevait tous les trois mois. Le peuple accablé employa dix ans à construire le chemin par lequel on transportait les pierres, œuvre, à ce qu'il me semble, à peine moindre que la pyramide, car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix brasses et sa plus grande hauteur de huit brasses; il est fait de pierres de taille, ornées de figures sculptées. A ce chemin on employa donc dix années, pendant lesquelles on fit, en outre, les chambres souterraines, creusées dans la colline où sont les pyramides. Ces chambres, destinées à la sépulture de Chéops, se trouvèrent dans une île, au moyen de canaux alimentés par l'eau du fleuve. Il fallut vingt années pour la pyramide elle-même ; elle est quadrangulaire, chacune de ses faces a huit plèthres à la base ; sa hauteur est pareillement de huit plèthres ; elle est toute en pierres de taille parfaitement ajustées ; nulle des pierres n'a moins de trente pieds.

CXXV. Cette pyramide a été faite, comme je vais dire, en gradins que les uns nomment échelons, et d'autres petits autels. Lorsque l'on eut construit la base, on éleva le reste des pierres, à l'aide de machines fabriquées avec de courtes pièces de bois ; la force d'une machine agissait d'abord depuis le sol jusqu'au plateau du premier gradin ; on y transportait la pierre que l'on posait sur une seconde machine, qui s'y trouvait fixée. De là elle était montée sur le second gradin, et sur une troisième machine. Autant il y avait de rangées de gradins, autant il y avait de machines. Il est possible cependant qu'il n'y eût qu'une seule machine portative : en ce cas, on la montait de gradin en gradin, après y avoir élevé la pierre. Car il faut que je rapporte les deux procédés, comme ils m'ont été dits. Le sommet de la

1. Pythagore et Phérécyde. — 2. An 1182 avant J. C.

Digitized by Google

pyramide fut achevé avant le reste ; on donna ensuite la dernière main au gradin suivant, et l'on termina par le plus bas, par celui qui touchait au sol. On a marqué en caractères égyptiens, sur la pyramide, pour combien les ouvriers ont consommé d'aulx, d'oignons et de persil. Autant que je puis m'en souvenir, l'inscription, que l'interprète m'a expliquée, signifie que la la somme s'élève à seize cent talents d'argent. Si ces choses ont autant coûté, que n'a-t-on pas dépensé en outils de fer, en vivres et en vêtements, durant le temps employé à bâtir, qui a été ce que j'ai dit, outre, comme je le pense, celui, non médiocrement long, qu'il a fallu pour tailler les pierres, les conduire, et faire sous terre les excavations ?

CXXVI. Chéops en vint à un tel degré de dépravation, que, manquant d'argent, il fit, dit-on, entrer sa fille dans une maison de débauche, lui ordonnant de gagner une certaine somme ; les prêtres ne m'ont pas dit combien. Elle obéit ; elle amassa la somme fixée par son père ; et de plus, elle eut l'idée de laisser un monument à elle propre ; elle demanda donc, à chacun de ceux qui l'approchaient, le don d'une pierre. De ces pierres, on prétend que fut bâtie celle des pyramides qui est au milieu des trois, un peu en avant de la plus grande, et qui a, sur chaque côté, un plèthre et demi à la base.

CXXVII. Chéops, au rapport des Égyptiens, régna cinquante ans ; après sa mort son frère Chéphren hérita de la royauté[1] et se comporta comme lui en toutes choses ; il bâtit une pyramide moindre, par ses dimensions, que celle du feu roi ; je l'ai moi-même mesurée ; elle n'a ni chambres souterraines, ni canaux qui conduisent jusqu'à ses pieds l'eau du fleuve, comme cela a lieu pour l'autre, où des dérivations du Nil forment une île dans laquelle on dit que gît le corps de Chéops. Après avoir élevé le premier gradin en pierres marbrées d'Éthiopie, il donna à la pyramide quarante pieds d'élévation de moins qu'à la première, dont elle est peu éloignée ; toutes les deux sont sur le même plateau, dont la hauteur est d'environ cent pieds. Selon les prêtres, Chéphren a régné cinquante-six ans.

CXXVIII. On compte donc cent six ans pendant lesquels les Égyptiens souffrirent toute espèce de misère ; les temples, durant tout ce temps, furent fermés, on ne les ouvrit pas un seul instant. Le peuple, dans sa haine pour ces rois, évite de les nommer : il appelle les pyramides, pyramides de Philition ;

1. L'an 1132 avant J. C.

Digitized by Google

c'est le nom d'un pâtre qui alors paissait en cet endroit ses troupeaux.

CXXIX. Après Chéphren, les prêtres m'ont dit que Mycérinus, fils de Chéops, monta sur le trône[1]. Les actions de son père ne lui étaient point agréables, Il rouvrit les temples, il renvoya le peuple, réduit aux dernières extrémités de la souffrance, à ses fêtes religieuses et à ses travaux; enfin il rendit des jugements plus équitables que ceux de tous leurs rois. On le loue à ce sujet plus que nul des autres souverains de l'Égypte: car non-seulement il jugeait bien, mais à celui qui se plaignait de sa décision, il faisait quelque présent qui apaisait son mécontentement. Cependant ce Mycérinus, si doux, si attentif à s'occuper du bonheur des Égyptiens, fut assailli par des calamités qui commencèrent par la mort de sa fille. C'était le seul enfant qu'il eût en ses demeures; il ressentit du coup qui le frappait une douleur extrême, et, voulant ensevelir sa fille avec plus d'éclat qu'aucune autre, il fit faire une génisse en bois creux que l'on dora, et dans ses flancs il étendit sa fille morte.

CXXX. Cette génisse ne fut point enterrée; encore de mon temps, on la voyait à Saïs en la demeure royale, dans une chambre richement ornée: près d'elle des parfums de toute sorte brûlaient chaque jour, et pendant la nuit entière une lampe était allumée. Non loin de cette génisse, dans une autre chambre, sont exposées les images des concubines de Mycérinus, à ce que m'ont dit les prêtres de Saïs. Véritablement, il y a là vingt grandes statues de bois, représentant des femmes nues; qui sont-elles? Je n'en puis dire que ce que l'on m'a raconté.

CXXXI. Quelques-uns, au sujet de cette génisse et de ces statues colossales, font ce récit: Mycérinus aurait désiré sa fille et se serait uni à elle, malgré sa résistance: ensuite l'enfant se serait étranglée de désespoir, puis il l'aurait ensevelie dans la génisse, et la reine aurait coupé les mains des suivantes qui avaient livré la jeune fille à son père. Maintenant, leurs images ont été traitées comme elles-mêmes l'avaient été de leur vivant. Selon moi, ceux qui font ce conte tiennent de vains propos d'un bout à l'autre, et surtout au sujet des mains des statues, car nous les avons vues nous-mêmes; elles ont perdu par l'action du temps leurs mains, qui gisent encore auprès d'elles.

CXXXII. La génisse a le corps couvert d'une housse de pour-

1. L'an 1076 avant J. C.

Digitized by Google

pre, hormis le cou et la tête, qui sont plaqués d'épaisses lames d'or; entre ses cornes brille le cercle du soleil, imité en or; elle ne se tient pas droite, mais sur les genoux; sa taille est celle d'une grande vache vivante. On la fait sortir de la chambre où elle est placée, tous les ans, le jour de la fête pendant laquelle les Égyptiens se frappent pour le dieu que je n'ai point nommé, lorsque j'en aurais eu l'occasion. Alors donc, on conduit cette génisse au grand jour, parce que, dit-on, la fille de Mycérinus, en mourant, lui a demandé de voir le soleil une fois chaque année.

CXXXIII. Après la mort de sa fille, voici le second malheur qui atteignit le roi : un oracle lui vint de la ville de Buto, déclarant qu'il n'avait plus que six ans à vivre et que la septième année il mourrait. Il en fut cruellement affligé, et il envoya des reproches à l'oracle, se plaignant de ce que son père et son oncle, après avoir fermé les temples, perdu le souvenir des dieux, opprimé les hommes, avaient longtemps vécu, tandis que lui, religieux comme il était, devait si promptement périr. Le second message de l'oracle répondit qu'à cause de cela même sa vie serait abrégée; qu'il n'avait point fait ce qu'il avait à faire; que l'Égypte aurait dû souffrir cent cinquante ans; que les deux rois ses prédécesseurs l'avaient compris, et lui non. Mycérinus, à ces paroles, se vit condamné; il fit fabriquer une multitude de lampes pour les allumer à la nuit, boire et mener vie joyeuse, sans cesser ni nuit ni jour; errant sur les lacs, dans les bois, et partout où il apprenait qu'il trouverait une occasion de plaisir. Il avait imaginé de faire de la nuit le jour, afin de mettre en défaut l'oracle et de vivre douze années au lieu de six.

CXXXIV. Ce roi aussi laissa une pyramide, beaucoup moindre que celle de son père; pareillement quadrangulaire, elle n'a de chaque côté que trois plèthres moins vingt pieds, et est construite moitié en pierres d'Éthiopie. Quelques Grecs prétendent qu'elle provient de Rhodope, femme prostituée; mais ils ne sont pas dans le vrai. Ils est évident pour moi qu'ils parlent sans savoir ce qu'était Rhodope : car ils ne lui attribueraient pas la construction d'une telle pyramide, à laquelle, on peut le dire, des milliers de talents ont été dépensés. En outre, il faut considérer que Rhodope florissait, non dans ces temps-là, mais sous le règne d'Amasis; elle vivait donc nombre d'années après les rois qui ont bâti les pyramides. Née en Thrace, esclave de Jadmon, fils du Samien Héphestopole, elle fut compagne de servitude

Digitized by Google

d'Ésope, le fabuliste. En effet, ce dernier appartint à Jadmon, comme le démontre surtout le fait suivant : lorsque les Delphiens, obéissant à un oracle, firent plusieurs fois appel à celui qui voudrait recevoir l'amende due pour le meurtre d'Ésope, nul autre ne se présenta qu'un Jadmon, petit-fils de l'ancien Jadmon; donc Ésope appartint à celui-ci.

CXXXV. Or, Rhodope se rendit en Égypte, Xanthe le Samien l'y ayant emmenée. Là, elle fit son métier et fut rachetée à grand prix par un homme de Mytilène, Charaxe, fils de Scamandronyme, frère de la femme poëte Sapho. Ainsi Rhodope sortit d'esclavage et elle demeura en Égypte, et comme elle était douée de beaucoup de grâce, elle acquit de grandes richesses, autant qu'il était possible à une Rhodope, mais pas assez pour élever une telle pyramide. En effet, de nos jours encore, il est facile à qui le veut de voir le dixième de ses biens, et rien là n'autorise à lui attribuer une fortune immense. Rhodope eut le désir de laisser à la Grèce un souvenir de sa personne; elle fit donc exécuter un ouvrage tel que nul autre n'a imaginé ou consacré dans un temple le pareil, et elle le dédia à Delphes, en mémoire d'elle-même. Elle commanda et paya, du dixième de ses richesses, un grand nombre de broches de fer, à rôtir des bœufs, autant qu'on en put fabriquer au prix de ce dixième, puis elle les envoya à Delphes. Elles sont maintenant amoncelées derrière l'autel que ceux de Chios ont consacré, vis-à-vis le temple. Les courtisanes de Naucratis sont habituellement gracieuses; l'une des premières, celle qui nous occupe, se rendit si célèbre par sa grâce, que tous les Grecs connaissent le nom de Rhodope. Plus tard, le nom d'Achédice a été à son tour fameux, mais moins que celui de l'autre et le sujet de moins d'entretiens. Charaxe, celui qui avait racheté Rhodope, revint à Mytilène, et Sapho le railla souvent dans ses vers. Mais il est temps de laisser là Rhodope.

CXXXVI. Les prêtres m'ont dit qu'après Mycérinus, Asychis avait été roi d'Égypte [1]. Il éleva le portique du temple de Vulcain, du côté du midi, le plus beau et le plus grand de tous. Car s'ils sont tous ornés de figures sculptées, si l'aspect de la construction varie partout à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore. Sous ce règne, dit-on, il y eut grande disette de monnaie frappée; les Égyptiens, en conséquence, rendirent une loi qui permettait d'emprunter en donnant pour

1. L'an 1056 avant J. C.

Digitized by Google

gage le cadavre de son père; une clause additionnelle permit au prêteur de disposer de la chambre sépulcrale de l'emprunteur, et, en cas de refus d'acquitter leur dette, ceux qui avaient donné un tel gage encouraient la punition que voici : en cas de mort, impossibilité d'obtenir la sépulture, ni dans le sépulcre paternel, ni dans aucun autre; interdiction d'ensevelir aucun des leurs. Asychis, voulant surpasser ses prédécesseurs, bâtit en briques une pyramide avec l'inscription suivante gravée sur une pierre : « Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux; car en plongeant un épieu dans le lac, en réunissant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait les briques dont j'ai été construite. » Telles sont les choses que ce roi a faites.

CXXXVII. Après lui, selon les prêtres, régna un aveugle de la ville d'Anysis, nommé lui-même Anysis[1]. Sous ce règne, les Éthiopiens et leur roi Sabacos envahirent l'Égypte avec une grande armée. L'aveugle s'enfuit et se réfugia dans les marais; l'Éthiopien régna sur l'Égypte cinquante ans; il mit en pratique ce qui suit : lorsque l'un des Égyptiens commettait un crime, comme il ne voulait faire périr aucun d'eux, il jugeait le coupable selon la gravité de sa faute, et le condamnait à exhausser sa ville natale en y amoncelant de la terre. Ainsi les villes devinrent plus hautes encore qu'elles ne l'étaient. Le sol avait d'abord été exhaussé sous Sésostris par ceux qui avaient creusé les canaux; sous l'Éthiopien, elles atteignirent leur élévation actuelle. La plus haute est, à ce qu'il me semble, Bubaste, ville où se trouve le temple bubastien, très-digne d'être mentionné : car, si grands et si riches que soient les autres, nul ne satisfait plus la vue. Bubaste veut dire en grec Diane.

CXXXVIII. Voici la description de son temple : hormis l'entrée, c'est une île, car deux canaux du fleuve, sans se confondre, pénètrent jusqu'à cette entrée, après quoi ils entourent le temple, l'un à droite, l'autre à gauche; leur largeur est de cent pieds, et des arbres les couvrent de leur ombre. Les portiques ont dix brasses de hauteur; ils sont ornés de figures de six coudées, d'une beauté remarquable; le temple étant au centre de la ville est de toutes parts aperçu de ceux qui en font le tour, car, comme elle a été exhaussée et que le sol du temple est resté le même, on le voit tel qu'il a été érigé dès l'origine. Alentour court un mur où des images sont gravées. Il y a inté-

1. L'an 1006 avant J. C.

Digitized by Google

rieurement un bois sacré de grands arbres plantés autour du vaisseau où est placée la statue de la déesse. L'ensemble de l'édifice est carré et a un stade de côté. Vers l'entrée s'étend un chemin de pierres d'au moins trois stades, traversant la place du marché dans la direction de l'orient et large de quatre plèthres; sur les deux bords de cette chaussée sont plantés des arbres dont la tête est voisine du ciel; ce chemin conduit au temple de Mercure : tel est l'enclos de Diane.

CXXXIX. Les prêtres rapportent ainsi la cause du départ de l'Éthiopien : pendant son sommeil, il eut une vision telle qu'il résolut de s'enfuir; il lui sembla qu'un homme, se tenant auprès de lui, l'exhortait à réunir tous les prêtres de l'Égypte et à les couper par le milieu du corps. Or, ajoutent-ils, après avoir eu cette vision, il pensa que les dieux avait simulé cet ordre, afin qu'ayant commis un sacrilége envers les choses saintes, il s'attirât quelque malheur, de la part des dieux eux-mêmes ou de la part des hommes. Il se décida donc à ne le point exécuter et au contraire à partir, puisque le temps pendant lequel il lui avait été prédit qu'il régnerait sur l'Égypte était écoulé. En effet, lorsqu'il était encore en Éthiopie, les oracles que consultent les Éthiopiens lui apprirent qu'il devait régner cinquante ans sur l'Égypte; comme ce nombre d'années était accompli et que sa vision l'avait troublé, Sabacos partit volontairement.

CXL. Lorsque l'Éthiopien eut quitté l'Égypte, l'aveugle régna de nouveau, quittant le marais où il avait demeuré cinquante ans, pendant lesquels il avait formé une île avec de la terre et des cendres. Car, chaque fois que les Égyptiens, à l'insu de Sabacos, lui apportaient des vivres, selon ce qu'il leur était prescrit, il leur demandait de lui faire aussi présent d'un peu de cendres. Cette île, personne ne put la découvrir; durant plus de quatre cents ans, les rois qui précédèrent Amyrtée ne furent point assez habiles pour la trouver; on la nomma l'île d'Elbo; son étendue est de dix stades dans tous les sens.

CXLI. Après Anysis régna le prêtre de Vulcain que l'on appelait Séthon[1]. Celui-ci tint en mépris et négligea les guerriers égyptiens, parce qu'il n'avait pas besoin d'eux. Il leur fit subir plus d'une humiliation, et, entre autres, celle de les dépouiller

1. L'an 715 av. J. C. Séthon ne succéda donc pas immédiatement à Anysis, comme le fait voir la date ; y a-t-il eu plusieurs rois éthiopiens ou plusieurs Anysis? Comment combler cette lacune de 259 ans? Le calcul du chap. CXLII, d'ailleurs, la contredit, mais ce calcul est fait par des Égyptiens intéressés à dissimuler le long asservissement de leur pays


Digitized by Google

de leurs champs. Car, à chaque chef de famille, sous les premiers rois, douze arpents d'excellentes terres avaient été donnés. Après cela, Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, fit entrer en Égypte une grande armée, et les guerriers égyptiens refusèrent de combattre. Le prêtre, enveloppé dans ces difficultés, entra au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes: car lui-même devait lui envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Égypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais des petits marchands, des foulons, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs carquois, les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs, se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant dans le temple de Vulcain la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat et cette inscription: « Que celui qui me regarde soit pieux. »

CXLII. A ce point du récit, les prêtres m'ont fait remarquer que du premier roi à Séthon, le dernier de tous, il y avait eu trois cent quarante et une générations d'hommes et le même nombre de rois et de grands prêtres. Or, trois cents générations d'hommes font dix mille ans, à trois générations par cent ans; les quarante-une générations de surplus donnent treize cent quarante ans. Ainsi, m'ont-ils dit, onze mille trois cent quarante ans se sont écoulés, durant lesquels nul des dieux n'a pris la forme humaine, et rien de pareil n'est arrivé, depuis le premier jusqu'au dernier des rois de l'Égypte. Pendant ce temps, ont-ils ajouté, le soleil s'est levé quatre fois hors du lieu accoutumé [1]; deux fois il s'est levé où maintenant il se couche; deux fois il s'est couché où maintenant il se lève, et il n'en est résulté aucun changement pour l'Égypte ni à l'égard de la terre, ni à l'égard du fleuve, ni pour les maladies, ni pour la mortalité.

1. Lieu céleste et non terrestre. Cette énigme astronomique peut se rapporter à la précession des équinoxes. L'équinoxe du printemps était alors depuis peu dans le signe du Bélier, qui succédait au Taureau, lequel avait remplacé les Gémeaux, successeurs du Cancer. La suite ne peut guère s'expliquer.

Digitized by Google

CXLIII. Avant moi, comme Hécatée l'historien faisait sa généalogie à Thèbes et rattachait sa descendance à un dieu, son seizième aïeul, les prêtres de Jupiter en agirent avec lui de même qu'avec moi, sauf que je ne leur faisais pas ma généalogie. Après m'avoir conduit dans une vaste salle intérieure, ils comptèrent, en me les montrant, de grandes statues de bois dont le nombre était celui que j'ai mentionné plus haut[1]; car chaque grand prêtre, de son vivant, place là son image. Tout en comptant donc et en me montrant les images en commençant par le dernier mort, les prêtres me firent remarquer que chacun de ces grands prêtres était le fils de son prédécesseur, et ils les passèrent en revue jusqu'à ce que je les eusse vus tous. Hécatée faisant sa propre généalogie et la rattachant à un dieu son seizième ancêtre, ils lui opposèrent cette énumération, n'admettant pas, d'après elle, que d'un dieu eût pu naître un homme, et voici sur quoi ils appuyèrent leur contradiction : chacune des statues, dirent-ils, représente un Piromis né d'un Piromis ; ils en montrèrent donc trois cent quarante-cinq, et toujours un Piromis provenait d'un Piromis, sans que jamais ni dieu ni héros se rattachât à eux ; or Piromis se traduit en grec par noble et bon.

CXLIV. Tels avaient été en effet, me dirent-ils, tous ceux dont ils me montrèrent les images, et cependant bien différents des dieux. Antérieurement à ces hommes, les dieux avaient régné sur l'Égypte, demeurant avec les mortels, et toujours l'un d'eux était roi. Le dernier fut Orus, fils d'Osiris, que les Grecs nomment Apollon ; après avoir déposé Typhon, ce dieu régna le dernier sur l'Égypte. Osiris est chez les Grecs Bacchus.

CXLV. Les Grecs croient que les dieux les plus récents sont Hercule, Bacchus et Pan ; chez les Égyptiens, Pan est très-ancien et l'un de ceux que l'on appelle les huit premiers dieux ; Hercule est des seconds, de ceux qu'on appelle les douze, et Bacchus est des troisièmes, qui sont nés des douze dieux. J'ai déjà rapporté combien d'années, selon les Égyptiens, se sont écoulées depuis Hercule jusqu'au roi Amasis ; ils en comptent beaucoup plus à partir de Pan, et moins (quinze mille ans seulement) à partir de Bacchus. Ils affirment qu'ils connaissent ces nombres avec certitude, parce qu'ils ont toujours supputé et inscrit les années. Or, de Bacchus, né de Sémélé, jusqu'à moi, il y a environ seize cents ans, et neuf cents, pas davantage, depuis l'Hercule fils d'Alcmène ; quant au Pan fils de Pénélope

1. Plus quatre postérieurs à Séthon, ce qui donne les 345 ci-après.

Digitized by Google

(car les Grecs disent qu'il est né d'elle et de Mercure), il est moins ancien que la guerre de Troie, et remonte à environ huit cents ans avant notre époque.

CXLVI. De ces deux opinions, il est permis à chacun d'adopter celle qui lui paraît la plus croyable; pour moi, j'ai déjà fait connaître mon choix. En effet si ces dieux, si Bacchus, fils de Sémélé, si Pan, fils de Pénélope, s'étaient illustrés et avaient vieilli en Grèce, comme on le rapporte d'Hercule, fils d'Amphitryon, on pourrait dire que nés hommes, ils ont pris les noms de divinités qui leur étaient antérieures de bien des années. Mais les Grecs racontent de Bacchus qu'aussitôt né, Jupiter le cousit dans sa cuisse et l'emporta à Nysa, qui est au-dessus de l'Égypte et de l'Éthiopie; et de Pan, ils ne peuvent rien rapporter qui lui soit advenu. Il est donc évident pour moi que les Grecs, ayant appris le nom de ces dieux longtemps après ceux des autres divinités, ont fait remonter leur origine et leur généalogie à l'époque où ils les ont connus.

CXLVII. J'ai reproduit des récits propres aux Égyptiens eux-mêmes; je vais maintenant raconter des événements arrivés en leur contrée, et sur lesquels ils sont d'accord avec les autres hommes; j'y ajouterai ce que j'aurai vu de mes propres yeux. Les Égyptiens, devenus libres après le règne du prêtre de Vulcain, divisèrent le royaume en douze parts et instituèrent douze rois[1], car en aucun temps ils n'ont été capables de vivre sans rois. Ceux qu'ils choisirent s'allièrent entre eux par des mariages et régnèrent en observant ces conventions: Ne se rien prendre les uns aux autres; ne point chercher à posséder l'un plus que l'autre; rester, autant que possible, unis. Ils firent et maintinrent ces lois, parce que dès l'origine, aussitôt qu'ils eurent pris le pouvoir, un oracle leur prédit que celui des douze qui, dans le temple de Vulcain, ferait des libations avec un casque d'airain, deviendrait roi de l'Égypte entière; en conséquence, ils n'entraient dans aucun temple les uns sans les autres.

CXLVIII. Il leur parut à propos de laisser un monument érigé en commun, et, en vue de leur gloire, ils bâtirent le labyrinthe, un peu au-dessus du lac de Mœris, près de la ville des crocodiles. Je l'ai vu et l'ai trouvé au-dessus de tout ce que l'on peut dire. Car, si l'on réunissait, sous un seul aspect, tous les remparts et toutes les constructions de la Grèce, l'ensemble paraîtrait avoir coûté moins de travail et de dépense que

1. L'an 674 avant J. C.

Digitized by Google

le labyrinthe. Quelque admiration que méritent les temples d'Éphèse et de Samos, les pyramides déjà les surpassaient en renommée, car chacune d'elles équivaut aux plus grands édifices des Grecs. Or, le labyrinthe l'emporte de beaucoup sur les pyramides. En effet, il se compose de douze palais couverts; leurs portes sont vis-à-vis les unes des autres : six du côté du nord, six au midi ; un seul mur extérieur enveloppe toutes les cours. Les chambres sont doubles, les unes souterraines, les autres au rez-de-chaussée ; il y en a trois mille : quinze cents par étage. Nous avons vu et traversé les chambres hautes, nous en parlons après les avoir visitées ; nous ne connaissons les souterraines que par ouï-dire. Car les Égyptiens qui en ont la garde ont refusé de nous les montrer, disant qu'elles renfermaient les sarcophages des rois fondateurs du labyrinthe, et des crocodiles sacrés. Ainsi nous parlons des chambres inférieures d'après autrui, mais nous avons vu les chambres supérieures, le plus grand des travaux des hommes. Les passages à travers les chambres, les circuits à travers les palais, nous causaient, par leur variété, mille surprises, alors que nous passions d'une cour dans les chambres, des chambres dans des galeries, des galeries dans d'autres espaces couverts, et des chambres dans d'autres cours. Le plafond de toutes les chambres est en même pierre que les murs ; murs et plafonds sont ornés d'un grand nombre de figures sculptées. Chaque palais a un péristyle intérieur en pierres blanches, merveilleusement appareillées. A chacun des angles du labyrinthe, il y a une pyramide de quarante brasses, sur laquelle sont sculptées des figures diverses ; on y entre par une voie souterraine.

CXLIX. Ce labyrinthe, tel que je viens de le décrire, excite cependant moins d'admiration que le lac Mœris auquel il touche. Le lac a de périmètre trois mille six cents stades ou soixante schènes, le même nombre que la côte du Delta. Il s'étend du nord au sud-est et a cinquante brasses dans sa plus grande profondeur ; il démontre lui-même qu'il a été creusé et fait de main d'homme : car, vers son centre, deux pyramides de cent brasses chacune, dont moitié dans l'eau et moitié au-dessus de la surface, ont été construites, l'une et l'autre surmontées d'une grande statue de pierre, assise sur un trône. Ainsi ces pyramides ont cent brasses : or cent brasses font un stade de six plèthres, la brasse ayant six pieds ou quatre coudées ; le pied ayant quatre palmes, et la coudée six palmes. L'eau du lac ne jaillit point du sol, qui est, en ce lieu-là, prodigieusement

Digitized by Google

aride ; elle est amenée du fleuve par des canaux ; pendant six mois elle coule dans le lac ; pendant six mois elle en sort et retourne au Nil. Quand elle reflue hors du lac, elle rapporte au roi un talent d'argent par jour, à cause du poisson ; quand elle y entre, seulement vingt mines.

CL. Les habitants me dirent aussi de quelle manière le lac se jette, par un souterrain, dans la Syrte de Libye, en courant à l'ouest dans l'intérieur des terres, le long de la montagne qui est au-dessus de Memphis. Comme je ne voyais pas de monceau provenant de l'excavation du sol, malgré tout mon soin à en chercher, je demandai aux habitants voisins du lac, où était la terre qu'on avait extraite. Ils me dirent où elle avait été emportée et je les crus facilement ; car je savais, pour l'avoir entendu raconter, qu'à Ninive, ville des Assyriens, dans une autre circonstance, on avait fait de même. En effet, des voleurs imaginèrent de ravir les immenses richesses que le roi Sardanapale gardait en un trésor souterrain. En commençant donc par leur maison, ils creusèrent jusqu'à la demeure royale. Quand la nuit était venue, ils transportaient la terre qu'ils avaient enlevée, dans le Tigre, fleuve qui coule auprès de Ninive. Or, j'appris qu'en Égypte, lorsque l'on creusa le lac, on agit pareillement ; seulement on n'attendait pas la nuit, mais on opérait en plein jour ; les Égyptiens portaient au Nil la terre qu'ils avaient retirée, et le fleuve, après l'avoir recueillie, la dispersait. C'est ainsi, dit-on, qu'on a creusé le lac.

CLI. Les douze rois se conformèrent à la justice ; le temps s'écoula et, comme ils sacrifiaient dans le temple de Vulcain, le dernier jour de la fête, leur devoir était de faire des libations ; le grand prêtre leur apporta donc les coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir ; mais il se trompa de nombre et, pour eux douze, il n'y eut que onze coupes. Alors le dernier dans l'ordre où ils étaient placés, Psammitique, n'ayant point de coupe, ôta son casque qui était d'airain, le présenta et fit sa libation. Tous les rois portaient des casques et, à ce moment, ils les avaient sur la tête. Psammitique ne songeait pas à mal en se servant de son casque ; les rois cependant rapprochèrent ce qu'il avait fait de ce qui était prédit : savoir que celui des douze qui ferait des libations avec un casque d'airain deviendrait seul roi d'Égypte ; se rappelant la prophétie, ils ne jugèrent point cependant qu'il fallût mettre à mort Psammitique, parce qu'ils reconnurent, après examen, qu'il avait agi sans aucune préméditation ; mais ils le bannirent dans le marais, le

Digitized by Google

dépouillant de presque tout son pouvoir, et lui interdisant de sortir de sa résidence pour se mêler aux autres Égyptiens.

CLII. Or, ce Psammitique avait fui jadis devant l'Éthiopien Sabacos qui avait tué son père Nécos. Il était réfugié en Syrie lorsque l'Éthiopien partit à cause de la vision d'un songe, et ceux des Égyptiens qui habitaient le nome de Saïs le ramenèrent. Plus tard, étant roi, il fut condamné par les onze, à cause de son casque, à s'en aller une seconde fois dans le marais. Irrité de la manière outrageuse dont il avait été traité, il conçut le dessein de se venger de ceux qui l'avaient banni, et d'abord il envoya dans la ville de Buto pour consulter l'oracle de Latone, le plus infaillible de tous ceux de l'Égypte. Il reçut cette réponse : « La vengeance viendra par mer, quand apparaîtront les hommes d'airain. » Or, il ne pouvait croire à ces hommes d'airain qui devaient être ses auxiliaires. Mais, peu de temps s'était écoulé, lorsqu'une tempête entraîna en Égypte des Ioniens et des Cariens qui avaient mis à la voile pour exercer la piraterie. Ils débarquèrent couverts d'armes d'airain, et quelqu'un des Égyptiens, qui n'avait jamais vu d'hommes armés de cette manière, alla dans le marais annoncer à Psammitique que des hommes d'airain, venant de la mer, pillaient les campagnes. Celui-ci, comprenant que l'oracle s'accomplissait, fit bon accueil à ces étrangers ; il les décida par de magnifiques promesses à se joindre à lui. Dès qu'il les eut persuadés, avec leur secours et celui de ses partisans indigènes, il renversa les onze rois.

CLIII. Maître de l'Égypte entière, Psammitique éleva le portique du temple de Vulcain à Memphis, qui regarde le midi ; il construisit la tour d'Apis, dans laquelle on nourrit Apis, dès qu'il s'est manifesté ; il la bâtit vis-à-vis le portique, tout entière entourée d'un péristyle et remplie de sculptures ; dans ces édifices, des statues de douze coudées sont substituées aux colonnes. Apis est l'Épaphus des Grecs.

CLIV. Psammitique donna aux Ioniens et aux Cariens qui l'avaient secondé des terres où ils s'établirent en face les uns des autres, séparés par le Nil. Ce territoire fut appelé le Camp; il le leur donna, et il remplit toutes ses autres promesses. De plus, il leur confia des fils d'Égyptiens pour qu'ils leur enseignassent la langue grecque. Les interprètes égyptiens d'aujourd'hui descendent de ceux à qui ils l'ont apprise. Les Ioniens et les Cariens habitèrent longtemps le même territoire qui est situé vers la mer, un peu au-dessous de la ville de Bubaste, sur la bouche pélusienne du fleuve. Plus tard, le roi Amasis les en fit par-

Digitized by Google

tir et les établit dans Memphis pour former sa garde contre son peuple. Depuis leur établissement en Égypte, les Grecs ayant entretenu des relations avec ce pays, nous avons su avec exactitude tout ce qui s'y était passé, sous Psammitique et ultérieurement. Ils ont été les premiers qui se soient fixés en Égypte, parlant une autre langue que celle du pays. Les bassins de leurs navires et les ruines de leurs maisons existaient encore de mon temps dans le lieu qu'Amasis leur fit abandonner. Ainsi Psammitique eut toute l'Égypte.

CLV. J'ai déjà mentionné plus d'une fois l'oracle qui existe en cette contrée; je vais maintenant en parler aussi longuement qu'il le mérite. Cet oracle est dans l'enclos de Latone, en la grande ville sise sur la bouche du Nil que l'on appelle Sébennytique, l'une des entrées de l'Égypte par mer. Le nom de la ville où se trouve l'oracle est, comme je l'ai dit précédemment, Buto; elle contient, en outre, un enclos d'Apollon et de Diane. Le lieu consacré à Latone, où réside l'oracle, est vaste, et ses portiques ont six brasses de hauteur; parmi les choses remarquables qu'il renferme, j'indiquerai celle qui m'a paru la plus merveilleuse: c'est le temple même de la divinité, fait d'une seule pierre dont les parois ont en tous sens les mêmes dimensions; elle est haute, longue et large de quarante coudées; une autre pierre forme la toiture, et son entablement est de quatre coudées.

CLVI. C'est bien, de toutes les choses remarquables de l'enclos, la plus merveilleuse; vient ensuite l'île Chemnis; elle est située contre le temple de Buto, dans un lac vaste et profond, et les Égyptiens disent qu'elle est flottante. Je ne l'ai vue moi-même ni flotter ni se mouvoir, et j'ai été surpris d'entendre dire qu'il y eût une île flottante. Un vaste temple d'Apollon, où ont été érigés trois autels, existe en cette île où croissent beaucoup de palmiers et d'autres arbres, fruitiers ou stériles. Les Égyptiens, après avoir dit qu'elle est flottante, ajoutent ce récit: Latone, l'une des huit premières divinités, demeurait en la ville de Buto, où est son oracle dont nous parlons. Or, elle vint en cette île, qui alors n'était pas flottante; elle y reçut en dépôt, des mains d'Isis, Apollon, qu'elle sauva en le cachant dans cette île qu'on dit flottante aujourd'hui, lorsque Typhon arriva, cherchant de toutes parts, et voulant trouver le fils d'Osiris. Selon les Égyptiens, Apollon et Diane sont les enfants de Bacchus et d'Isis, et c'est Latone qui les a sauvés et nourris. En égyptien, Apollon s'appelle Orus, Cérès Isis, et Diane

Digitized by Google

Bubaste. C'est dans ce récit, et non ailleurs, qu'Eschyle, fils d'Euphorion, seul des anciens poëtes, a puisé l'idée de faire Diane fille de Cérès. A cause de ce fait, l'île est devenue flottante; du moins ils le disent.

CLVII. Psammitique régna sur l'Egypte cinquante-quatre ans[1], et pendant vingt-neuf ans il tint assiégée Azot, grande ville de Syrie, qu'il prit finalement. Cette Azot est, à notre connaissance, celle de toutes les villes qui, étant assiégée, résista le plus longtemps.

CLVIII. Nécos, fils de Psammitique, lui succéda; il mit la première main au canal qui conduit à la mer Rouge, et que le Perse Darius acheva. Sa longueur est de quatre jours de navigation, et il est assez large pour que deux trirèmes puissent, à à la rame, marcher de front. Il prend l'eau du Nil un peu au-dessus de la ville de Bubaste et passe à la ville arabe de Patume, puis il se jette dans la mer Rouge. Il est creusé d'abord dans la plaine d'Égypte, contiguë à l'Arabie, au-dessus de laquelle s'étend, jusqu'en face de Memphis, la montagne où sont les carrières. Le canal côtoie longtemps le pied des monts, de l'occident à l'orient: ensuite il traverse les gorges et passe au midi et au sud-ouest de la montagne, jusqu'à ce qu'il atteigne le golfe arabique. Pour aller de la mer du Nord[2] à celle du Sud, qu'on appelle aussi Rouge, le chemin le plus court partirait du mont Casius, qui sépare l'Égypte de la Syrie; il n'y aurait par là que mille stades : c'est la moindre distance; le canal est beaucoup plus long parce qu'il fait beaucoup de détours; en le creusant, sous le règne de Nécos, cent vingt mille Égyptiens périrent. Nécos s'arrêta à la moitié de l'œuvre, empêché par un oracle qui lui déclara qu'il travaillait pour un barbare; les Égyptiens appellent barbares ceux qui ne parlent point leur langue.

CLIX. Nécos, après avoir abandonné le canal, tourna son attention vers les entreprises guerrières, et il fit construire des trirèmes, tant sur la mer du Nord que sur le golfe arabique, dans la mer Rouge; on voit encore les bassins de construction. Il se servit de ces navires selon l'occurrence; cependant il entra par terre en Syrie, se heurta contre ses adversaires à Magdotos, les vainquit, et prit ensuite la grande ville de Kadytis. Il consacra en l'honneur d'Apollon les vêtements qu'il portait en cette guerre, et il les envoya aux Branchides, chez les

1. De 674 à 617 avant J. C. — 2. La Méditerranée.

Digitized by Google

Milésiens. Après cette expédition, il mourut, ayant régné seize ans, et il laissa le pouvoir à son fils Psammis.

CLX. Sous le règne de Psammis, des députés éléens allèrent en Égypte. Les Éléens se glorifiaient de diriger les jeux olympiques avec plus d'honnêteté et de justice que nulle autre part chez les humains, et ils pensaient que les Égyptiens, les plus sages des hommes, ne trouveraient rien qui fût supérieur à leurs règlements. A leur arrivée en Égypte, les Éléens dirent pourquoi ils y étaient venus ; alors le roi convoqua ceux de son peuple qui s'étaient fait un renom par leur sagesse. Lorsqu'ils furent réunis, les Éléens leur exposèrent tout ce qui concernait leur manière de régler les jeux, et terminèrent en déclarant que le but de leur voyage était le désir d'apprendre si les Égyptiens pourraient trouver quelque chose de mieux. Après s'être consultés, les Égyptiens leur firent cette question : « Vos concitoyens peuvent-ils concourir? — Il est permis, répondirent-ils, à qui le veut de prendre part au concours, soit parmi nous, soit parmi les autres Grecs. » Or, les Égyptiens répliquèrent qu'en établissant un tel droit ils s'étaient tout à fait écartés de la justice. « Il n'y a pas moyen, ajoutèrent-ils, de vous empêcher de favoriser un concurrent, votre concitoyen, au détriment d'un étranger. Si vous avez dessein d'être toujours équitables, si c'est réellement dans ce but que vous êtes venus ici, nous vous exhortons à décréter que les jeux sont institués en faveur des étrangers, et que nul des Éléens ne pourra concourir. » Voilà ce qu'en Égypte on conseilla aux Éléens.

CLXI. Psammis, après avoir régné seulement une année et avoir fait une expédition en Éthiopie, mourut laissant le trône à son fils Apriès. Celui-ci, après son aïeul Psammitique, fut le plus heureux des anciens rois; il régna vingt-cinq ans, pendant lesquels il porta la guerre en Syrie et livra une bataille navale aux Tyriens. Puis, quand la destinée voulut qu'il lui arrivât mal, le malheur vint d'une cause que je rapporterai plus longuement dans mon histoire de la Libye[1] ; je ne dirai présentement que ce peu de mots. Apriès ayant envoyé une armée contre les Cyrénéens, ses troupes furent complétement défaites. Or, les Égyptiens s'en prirent à lui et se révoltèrent, parce qu'ils s'imaginèrent que leur roi, de dessein prémédité, les avait jetés dans un péril visible, afin qu'ils périssent en grand nombre et qu'il pût régner avec plus de sécurité sur le reste du peuple.

1. Livre IV, chap. CLIX.

Digitized by Google

Cette idée les irrita au dernier point, et ceux qui avaient échappé, réunis aux proches de ceux qui venaient de succomber, se soulevèrent ouvertement.

CLXII. A cette nouvelle, Apriès dépêcha vers eux Amasis pour qu'il les apaisât par ses discours. Lorsque celui-ci les eut rejoints, il les arrêta et, tandis qu'il s'efforçait de les détourner de leurs desseins, l'un d'eux, se tenant derrière lui, lui posa sur la tête un casque, en s'écriant qu'il avait ainsi posé ce casque afin qu'Amasis fût roi. Ce qui venait d'être fait ne causa aucun mécontentement à Amasis, comme il ne tarda pas à le montrer. En effet, dès que les révoltés l'eurent proclamé roi, il se disposa à marcher contre Apriès. Le roi l'apprit et envoya Patarbémis, homme considérable parmi les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, prescrivant à ce messager de lui amener Amasis vivant. Patarbémis alla donc trouver Amasis et lui ordonna de le suivre. Amasis était à ce moment à cheval; il se souleva sur ses étriers, fit un pet et dit : « Emporte cela pour Apriès. » L'autre ne laissa pas d'insister, et de l'exhorter à se rendre auprès du roi qui l'avait envoyé. Or, Amasis répondit qu'il s'y était disposé d'avance, qu'Apriès n'aurait point sujet de se plaindre de lui, qu'il l'irait rejoindre en personne et qu'il emmènerait une nombreuse suite. A ces paroles, Patarbémis ne put se faire illusion sur ses projets; il comprit ce qui se préparait et il partit précipitamment, voulant au plus vite apprendre au roi la situation des choses. Lorsqu'il se présenta devant Apriès, sans Amasis, le roi, transporté de colère, sans prendre le temps de la réflexion, lui fit couper le nez et les oreilles. Le reste des Égyptiens qui tenaient encore pour lui, voyant avec quelle indignité il traitait l'un des plus éminents d'entre eux, n'hésitèrent pas : ils rejoignirent incontinent les révoltés, et se donnèrent eux-mêmes à Amasis.

CLXIII. Aussitôt qu'Apriès en fut informé, il appela aux armes les auxiliaires et il marcha contre les Égyptiens, secondé par les Ioniens et les Cariens au nombre de trente mille, et encore en possession de la demeure royale de Saïs, palais vaste et digne d'admiration. Apriès se porta donc contre les Égyptiens, et Amasis contre les étrangers. Ils arrivèrent des deux parts en la ville de Momemphis, et ils firent les apprêts d'une bataille.

CLXIV. Il y a sept classes d'Égyptiens : les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les pilotes; telles sont les classes d'Égyptiens; elles portent

Digitized by Google

le nom de la profession qu'elles exercent. Les guerriers reçoivent aussi du peuple les noms de Calasiries et Hermotybies ; ils habitent les nomes ci-après énumérés, et l'Égypte entière est divisée en nomes.

CLXV. Voici ceux des Hermotybies : Busiris, Saïs, Chemnis, Paprémis, l'île de Prosopitis et la moitié de Natho ; les Hermotybies ont leurs domaines sur ces nomes ; leur nombre est de cent soixante mille hommes, quand ils sont au grand complet. Nul d'eux n'a jamais rien appris des arts mécaniques, mais ils se consacrent au métier des armes.

CLXVI. Voici les nomes des Calasiries : Thèbes, Bubaste, Aphris, Thanis, Mendès, Sébennys, Athribis, Pharbétis, Thmuis, Onuphis, Anysis, Myecphoris ; ce dernier nome occupe une île en face de Bubaste ; les Calasiries ont leurs domaines sur ces nomes. Leur nombre est de deux cent cinquante mille quand ils sont au grand complet. Il ne leur est permis de cultiver aucun art mécanique, mais ils exercent les arts de la guerre et se les transmettent de père en fils.

CLXVII. Je ne puis juger avec certitude si les Grecs ont reçu ces usages des Égyptiens, puisque je vois les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens, et presque tous les barbares, mettre au dernier rang dans leur estime ceux des citoyens qui ont appris les arts mécaniques, ainsi que leurs descendants, et considérer comme plus nobles les hommes qui s'affranchissent du travail manuel, notamment ceux qui s'adonnent à la guerre. Ces idées sont celles de tous les Grecs, surtout des Lacédémoniens ; les Corinthiens sont ceux qui méprisent le moins les artisans.

CLXVIII. Les priviléges suivants sont attachés aux guerriers, et, hormis les prêtres, ils sont les seuls des Égyptiens à qui rien de semblable soit accordé : chacun d'eux possède, exempts d'impôts, douze arpents d'excellente terre ; l'arpent d'Égypte équivaut à un carré de cent coudées de côté, la coudée étant la même que celle de Samos [1]. Tels sont leurs priviléges. Ils jouissent tour à tour, et jamais les mêmes, de ces autres avantages : tous les ans, mille Calasiries et autant d'Hermotybies forment la garde du roi ; à ceux-ci, outre leurs terres, on donne, chaque jour, cinq mines de pain cuit, deux mines de chair de bœuf et quatre coupes de vin. Voilà ce qu'on donne aux gardes.

CLXIX. Lorsque, marchant les uns contre les autres, Apriès, à la tête des auxiliaires, et Amasis, avec tous les Égyptiens, fu-

1. Voy. l'index.

Digitized by Google

rent arrivés en la ville de Momemphis, ils engagèrent la bataille. Les étrangers combattirent vaillamment; mais ils étaient inférieurs en nombre et ils luttaient contre une grande multitude; pour ce motif seul, ils furent vaincus. On dit d'Apriès qu'il avait cette pensée : qu'un dieu même ne pourrait lui ôter la royauté, tant il se croyait solidement assis sur le trône. Or, dans cette rencontre, il fut battu et ramené prisonnier à Saïs, en la demeure qui était tout récemment la sienne, désormais celle d'Amasis. Il y fut quelque temps nourri, et le vainqueur le traita avec de grands égards. Enfin les Égyptiens reprochèrent à celui-ci de manquer de justice en nourrissant l'homme qui le haïssait le plus ainsi qu'eux-mêmes; il le leur livra donc; ils l'étranglèrent et l'inhumèrent en la sépulture de ses aïeux; elle est dans l'enclos de Minerve, tout près du temple, à gauche en entrant. Ceux de Saïs ont enseveli dans cet enclos tous les rois originaires de leur nome. Le sarcophage d'Amasis est à la vérité plus éloigné du temple que celui d'Apriès et de ses prédécesseurs; toutefois il est dans la même cour de l'enclos : c'est un portique de pierre vaste et orné tant de colonnes imitant des palmiers, que d'autres travaux précieux. Sous ce portique se trouve une porte à deux battants, derrière laquelle est le sarcophage.

CLXX. On voit encore à Saïs des sépultures, dont, en cette circonstance, je ne pourrais sans impiété dire les noms. Elles sont dans l'enclos de Minerve, derrière le temple, et touchent au mur extérieur. L'enclos renferme aussi des obélisques de pierre, et, tout auprès, un lac rond, entouré d'une bordure de pierres, grand, à ce qu'il me semble, comme ce qu'on appelle à Délos le lac circulaire.

CLXXI. Sur ce lac, pendant la nuit, les Égyptiens font ces représentations mimiques de faits réels auxquelles ils donnent le nom de mystères. Quoique je les connaisse et de plus tout ce qui s'y rattache, que cela repose en un silence religieux. Que les rits de Cérès aussi, appelés Thesmophories par les Grecs, quoique je les connaisse, reposent en un silence religieux, hormis ce que l'on en peut dire en toute sainteté. Les filles de Danaüs sont celles qui ont apporté d'Égypte ces rits et les ont enseignés aux femmes des Pélasges; ils se perdirent lorsque le Péloponèse fut dépeuplé par les Doriens. Les Arcades, qui n'émigrèrent pas, et ceux des Péloponésiens qui échappèrent à ce désastre, seuls les ont conservés.

CLXXII. Apriès ayant péri comme je viens de le dire, Ama-

Digitized by Google

sis régna[1]; il était originaire du nome de Saïs, de la ville qui porte le nom de Siuph. Les Égyptiens d'abord le méprisèrent, le regardant comme un homme de peu de valeur, parce qu'il était auparavant d'une condition privée et d'une famille obscure ; mais il les gagna à force d'habileté et de sagesse. Il avait, parmi de nombreux trésors, un bassin d'or à laver les pieds, dans lequel Amasis lui-même et ses convives se les baignaient habituellement. Il le brisa et en fit faire une statue de dieu qu'il plaça dans la partie de la ville la plus convenable. Les Égyptiens, en passant rendaient de grands honneurs à la statue. Amasis sut comme ils agissaient et, les ayant convoqués, il leur révéla que la statue avait été faite de ce bassin dans lequel, auparavant, ils vomissaient, urinaient et se lavaient les pieds, eux qui maintenant avaient pour elle une vénération extrême. Puis, sans s'arrêter, il ajouta qu'il avait été transformé de même que ce bassin ; que s'il avait vécu d'abord dans une condition privée, il était devenu leur roi, qu'enfin leur devoir était de l'honorer et de lui montrer du respect. C'est ainsi qu'il gagna les Égyptiens, de telle sorte qu'ils jugèrent à propos de se dévouer à son service.

CLXXIII. Voici comme il administrait : dès le point du jour, jusqu'à l'heure où le marché est rempli de monde, il expédiait avec activité les affaires qu'on lui soumettait; puis, à partir de ce moment, il buvait, il raillait ses convives, il se montrait enjoué et frivole. Ses amis, affligés de cette conduite, l'avertirent, lui parlant en ces termes : « O roi, tu n'as pas une contenance qui te convienne, quand tu te montres si léger; car tu devrais, homme vénérable assis sur un trône vénérable, t'occuper d'affaires toute la journée. Ainsi les Égyptiens reconnaîtraient qu'ils sont gouvernés par un grand homme, et tu les entendrais parler mieux de toi. Mais maintenant tu ne fais rien de royal. » Or, il leur répondit : « Ceux qui ont un arc, le tendent quand ils veulent s'en servir, et le détendent quand ils s'en sont servi; car s'il était continuellement tendu, il se briserait ; ils ne l'emploient donc pas au delà du besoin. L'homme doit ménager de même son tempérament ; s'il voulait s'appliquer sans relâche et ne faire aucune part aux divertissements, il ne manquerait pas de devenir maniaque ou stupide. Je sais cela et je partage mon temps entre les affaires et les plaisirs. » Telle fut sa réponse à ses amis.

1. L'an 509 avant J. C.

Digitized by Google

CLXXIV. On dit qu'Amasis, même lorsqu'il était simple particulier, aimait à boire, à plaisanter, n'ayant aucune disposition à s'appliquer. Lorsqu'en buvant et se livrant commodément au plaisir, il venait à manquer de ressources, il volait aux alentours. Souvent ceux qui l'accusaient d'avoir pris de leurs biens, quand il avait nié, le conduisirent à l'oracle du lieu; plus d'une fois il fut convaincu par l'oracle, et quelquefois il échappa. Dès qu'il fut roi, voici ce qu'il fit : il n'honora plus d'aucune attention ceux des dieux qui l'avaient déclaré non coupable; il ne leur dédia aucun ornement, il n'entra jamais dans leurs temples pour sacrifier à des divinités par lui reconnues indignes et trompeuses dans leurs oracles. Ceux au contraire qui l'avaient convaincu de vol, il les honora grandement, les considérant comme des dieux qui rendaient des oracles dignes de foi.

CLXXV. Ce roi érigea au temple de Minerve à Saïs des portiques admirables, surpassant de beaucoup ceux des rois ses prédécesseurs par leur étendue et leur élévation, et encore par les dimensions et la qualité des pierres; d'autre part, il consacra de grandes statues et d'énormes sphinx; enfin il fit transporter, pour les réparations de l'édifice, des pierres d'une grosseur extraordinaire. Il les tira, les unes des carrières près de Memphis; les autres, les plus grandes, de la ville d'Éléphantine, à vingt jours de navigation de Saïs. Mais cet autre travail me paraît plus merveilleux encore : il fit venir d'Éléphantine, une chambre d'une seule pierre ; deux mille hommes commandés à cet effet, tous pilotes, mirent trois ans à la transporter. Elle a de long extérieurement vingt et une coudées, quatorze de large, huit de haut; ces mesures sont prises en dehors de la chambre monolithe; en dedans, la longueur est de dix-huit coudées et vingt doigts, la largeur de douze coudées, la hauteur de cinq. Elle est placée à l'entrée de l'enclos; car elle n'y a pas été introduite, pour ce motif, dit-on : l'architecte, quand on travaillait à la faire avancer, se prit à gémir, affligé de l'œuvre elle-même et du temps considérable qu'elle coûtait; Amasis en fut frappé et se fit scrupule de permettre qu'on la tirât plus loin; d'autres prétendent qu'un de ceux qui manœuvraient les leviers périt écrasé sous la chambre, et que, de ce moment, on cessa de la faire mouvoir.

CLXXVI. Amasis consacra encore, dans tous les autres temples célèbres, des œuvres dignes d'admiration par leur grandeur et entre autres, à Memphis, la statue colossale que l'on voit couchée à la renverse, devant le temple de Vulcain; elle a

Digitized by Google

soixante-quinze pieds de long, et sur la même base sont érigés deux colosses de pierre d'Éthiopie, hauts chacun de vingt pieds, l'un d'un côté du temple, le second de l'autre côté. Il y a aussi à Saïs une grande statue de pierre, couchée comme celle de Memphis. Enfin, dans cette dernière ville, c'est Amasis qui a bâti le vaste et magnifique temple d'Isis.

CLXXVII. On dit que sous le règne d'Amasis la prospérité de l'Égypte fut extrême ; le fleuve prodigua les biens à la contrée, et la contrée aux hommes ; le nombre des villes habitées s'éleva jusqu'à vingt mille. Amasis est l'auteur de la loi qui oblige tout Égyptien à montrer, chaque année, au gouverneur de son nome, d'où il tire ses moyens d'existence, et celui qui n'obéit pas, celui qui ne paraît pas vivre à l'aide de ressources légitimes, est puni de mort. Solon l'Athénien, ayant pris cette loi en Égypte, l'imposa à ses concitoyens, qui l'observent encore et la jugent irréprochable.

CLXXVIII. Amasis aimait les Grecs ; du moins il accueillit avec faveur quelques-uns d'entre eux, et il assigna pour résidence à ceux qui venaient en Égypte la ville de Naucratis. A ceux qui n'avaient pas dessein de s'y fixer et se bornaient à trafiquer par mer, il donna des emplacements où ils pussent ériger des autels et des temples. Le plus grand de ces enclos sacrés, le plus célèbre, le plus fréquenté, celui qu'on appelle Hellénium, a été bâti en commun par les Ioniens de Chios, de Téos, de Phocée et de Clazomène, par les Doriens de Rhodes, de Cnide, d'Halicarnasse et de Phasélis, et par les Éoliens de la seule Mytilène. Le temple appartient à toutes ces villes, et les préposés aux affaires commerciales sont institués par elles. Les autres cités qui participent au temple le font sans y avoir droit. En outre, les Éginètes ont construit, pour eux-mêmes, le temple de Jupiter ; les Samiens, celui de Junon ; les Milésiens, celui d'Apollon.

CLXXIX. Naucratis était autrefois le seul marché de l'Égypte ; il n'y en avait point d'autre. Si quelque navigateur remontait une autre bouche du fleuve, il devait jurer que ce n'était pas volontairement. Après ce serment il fallait qu'il gagnât par mer la bouche canopienne. Si les vents contraires s'y opposaient, on l'obligeait à conduire sa cargaison sur des barques à travers le Delta jusqu'à Naucratis. Ainsi cette ville était privilégiée.

CLXXX. Lorsque les Amphictyons firent un marché moyennant trois mille talents pour la reconstruction du temple de

Digitized by Google

Delphes, celui qui maintenant existe, car l'ancien avait brûlé, ils mirent à la charge des Delphiens le tiers de la somme. Ceux-ci allèrent de ville en ville et recueillirent des dons; en faisant cette collecte, ils ne rapportèrent pas de l'Égypte une offrande médiocre; en effet, Amasis leur donna mille talents d'alun; et ils eurent des Grecs domiciliés en Égypte vingt mines d'argent.

CLXXXI. Amasis fit avec ceux de Cyrène un traité d'amitié et d'alliance et résolut de se marier en ce pays, soit qu'il désirât une femme grecque, soit par affection pour les Cyrénéens. Il épousa donc, selon les uns la fille de Battus, selon d'autres celle d'Arcésilas, et selon d'autres encore celle de Critobule, homme considérable de la ville. Le nom de l'épousée était Ladice; or, quand il était au lit avec elle, il ne pouvait en jouir, quoique nullement impuissant avec les autres femmes. Comme cet état se prolongeait, Amasis dit à cette Ladice : « O femme, tu as usé avec moi de maléfices et il n'existe aucun moyen de te soustraire à la mort la plus affreuse que jamais femme ait subie. » Elle nia, mais sans réussir à l'apaiser; alors elle fit vœu à Vénus, si Amasis cette nuit même s'unissait à elle (car c'était par là seulement qu'elle pouvait être sauvée), d'envoyer à Cyrène une statue d'or. Aussitôt le vœu fait, soudain Amasis s'unit à elle, et, à partir de ce moment, il y réussit toutes les fois qu'il s'approcha de sa femme, et il l'aima beaucoup. Ladice accomplit son vœu à la déesse; elle fit faire la statue et l'envoya à Cyrène, où de mon temps encore on la voit intacte; elle est érigée hors de la ville. Lorsque Cambyse fut maître de l'Égypte et qu'il eut appris de Ladice elle-même qui elle était, il la renvoya saine et sauve à Cyrène.

CLXXXII. Amasis consacra aussi des offrandes en Grèce; d'une part, dans Cyrène : à Minerve, son portrait peint et une statue dorée; d'autre part, dans Lindus : à Minerve, deux statues de pierre et une cuirasse de lin digne d'être remarquée; d'autre part encore, dans Samos : à Junon, deux images de sa personne, en bois, qui de mon temps étaient dans le grand temple, derrière la porte. Il fit ces dons : à Samos, à cause de son amitié pour Polycrate; à Lindus, non qu'il eût avec cette ville aucun lien, mais parce que, dit-on, le temple de Minerve y a été bâti par les filles de Danaüs, qui s'y étaient arrêtées lorsqu'elles fuyaient les fils d'Égyptus. Telles sont les offrandes d'Amasis. Il fut le premier qui prit Chypre et l'assujettit à payer un tribut

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

THALIE.

I Contre cet Amasis, Cambyse, fils de Cyrus, prit les armes, et, parmi les Grecs, il conduisit avec lui les Ioniens et les Eoliens, outre les autres peuples sur lesquels il régnait. Or, tel était son motif : il avait fait, par un héraut, demander en Égypte la fille d'Amasis, et il l'avait demandée par le conseil d'un Égyptien irrité contre Amasis ; c'était un médecin que ce roi avait choisi entre tous ceux de sa profession, et qu'il avait séparé de ses enfants et de sa femme pour le livrer aux Perses, lorsque des messagers de Cyrus étaient venus querir un médecin des yeux qui fût le meilleur de ceux de l'Égypte. Cet homme donc, plein de ressentiment à cause de cela, avait excité Cambyse par ses suggestions, l'engageant à demander la fille d'Amasis, afin que, s'il la donnait, il eût du chagrin, et que, s'il ne la donnait pas, Cambyse le prît en haine. Amasis, importuné déjà de la puissance des Perses, et la redoutant, n'osa ni l'accorder ni la refuser ; il n'ignorait pas, d'ailleurs, que Cambyse ne voulait pas en faire son épouse, mais sa concubine. Toute réflexion faite, il prit ce parti. Il y avait d'Apriès, dernier roi, une fille de grande taille et belle, seul reste de sa famille ; elle se nommait Nitétis. Amasis la para de vêtements et d'or, puis il l'envoya chez les Perses comme sa propre fille. Quelque temps après, Cambyse, en l'embrassant, l'appela fille d'Amasis ; elle lui dit : « O roi ! tu ne t'aperçois pas que tu as été trompé par Amasis, qui m'a parée magnifiquement, puis m'a fait partir en me donnant pour sa fille, moi qui suis véritablement celle d'Apriès, jadis son maître, tué par lui et par les Égyptiens révoltés. » Ces paroles, autant que le fait lui-même, déterminèrent Cambyse, fils de Cyrus, grandement courroucé, à marcher sur l'Égypte. Ainsi disent les Perses.

II. Les Égyptiens, au contraire, font de Cambyse l'un des

Digitized by Google

leurs, et prétendent qu'il est né de cette fille d'Apriès. Selon eux, ce fut Cyrus, et non Cambyse, qui demanda la fille d'Amasis. Mais, en parlant de la sorte, ils s'écartent sciemment de la vérité. Il n'a pu leur être caché (car nul mieux que les Égyptiens ne connaît les coutumes des Perses), d'abord, que leur loi ne permet pas à un bâtard de régner quand un fils légitime existe; en second lieu que Cambyse était fils de Cassandane, fille de Pharnaspe, l'un des Achéménides, et non d'une femme égyptienne. Mais ils altèrent les faits pour paraître alliés à la famille de Cyrus, et il n'en est rien.

III. On rapporte encore cette histoire pour moi peu croyable. Une femme de la Perse, étant entrée auprès des femmes de Cyrus, vit autour de Cassandane ses enfants de grande taille et très-beaux; saisie d'admiration, elle se répandit en louanges. Or, Cassandane, qui était la femme de Cyrus, lui dit : « Quoique je sois la mère de tels enfants, Cyrus me tient en mépris, tandis qu'il honore celle qu'il a obtenue de l'Égypte. » Elle dit cela, toute affligée, à cause de Nitétis; alors Cambyse, l'aîné de ses fils s'écria : « Mère, quand je serai devenu homme, je mettrai tout sens dessus dessous en Égypte. » Il n'avait pas plus de dix ans quand il tint ce langage, et les femmes en furent frappées de surprise. Il n'en perdit pas le souvenir; lorsqu'il fut homme, lorsqu'il eut la royauté, il fit l'expédition d'Égypte.

IV. Une circonstance que je vais dire contribua, jusqu'à un certain point, au succès de l'invasion. Il y avait, parmi les troupes auxiliaires d'Amasis, un homme né à Halicarnasse, nommé Phanès, de bon conseil et guerrier vaillant. Ce Phanès, ayant quelque sujet de se plaindre d'Amasis, s'enfuit de l'Égypte par mer, dans le dessein de conférer avec Cambyse. Comme c'était un personnage de haute importance chez les auxiliaires, et qu'il était très-exactement informé des affaires de l'Égypte, Amasis le fit poursuivre et ne négligea rien pour s'emparer de lui; il en chargea le plus sûr de ses eunuques, à qui il confia une trirème. L'eunuque l'atteignit en Lycie; mais, après l'avoir pris, il ne l'amena pas en Égypte, car Phanès le trompa par ses artifices, enivra ses gardes, et gagna la Perse. En arrivant chez Cambyse, il le trouva occupé de ses apprêts de guerre contre l'Égypte, et incertain de la route à prendre pour traverser le désert. Il le mit au courant des affaires d'Amasis, lui indiqua le meilleur chemin, et lui conseilla de faire demander au roi des Arabes passage et sûreté.

V. On sait que par là seulement l'Égypte est ouverte aux in-

Digitized by Google

vasions. En effet, de la Pnénicie aux confins de Kadytis. la contrée appartient aux Syriens de la Palestine ; et de Kadytis (ville, selon moi, à peine moindre que Sardes) à Jénysus, les ports de mer appartiennent à l'Arabie. Au dessous de Jénysus, jusqu'au lac Serbonis, près duquel le mont Casius s'étend dans la mer, on rentre chez les Syriens. A partir du lac Serbonis, où l'on dit que se cacha Typhon, l'Égypte commence. Or, entre la ville de Jénysus, le mont Casius et le lac Serbonis, espace qui ne peut être franchi en moins de trois journées de marche, la contrée est affreusement aride.

VI. Je vais parler d'un fait qu'un petit nombre de ceux qui vont en Égypte par mer ont observé. De toute la Grèce et en outre de la Phénicie, deux fois par an, on amène en Égypte des vases de terre pleins de vin; et cependant, lorsque ces vases ont été vidés, d'un si grand nombre on n'en revoit pas un seul. Où donc, demandera-t-on, sont-ils employés? Je vais le dire : le magistrat de chaque ville est obligé de rassembler tous les vases de terre, et de les envoyer à Memphis, d'où on les transporte, remplis d'eau, dans le désert de Syrie. Ainsi, toute cette poterie, que l'on importe en Égypte, disparaît et rejoint en Syrie celle qui l'a précédée.

VII. Les Perses, depuis qu'ils sont maîtres de l'Égypte, en facilitent de cette manière l'accès, par la provision d'eau qu'ils envoient dans le désert. Alors il n'y avait point d'eau placée sur la route ; Cambyse donc, après avoir entendu son hôte d'Halicarnasse, dépêcha des députés chez l'Arabe, et sur sa demande obtint promesse de sureté ; ils se donnèrent mutuellement des gages.

VIII. Les Arabes, plus que nul autre peuple, respectent leurs traités. Voici comme ils les font : entre ceux qui veulent se donner des gages, un autre homme se place avec une pierre aiguisée ; il leur fait à chacun une incision à la paume de la main, entre les grands doigts et le pouce ; prenant ensuite du duvet de leurs manteaux, il l'humecte de sang dont il oint sept pierres déposées à cette place. Cependant il invoque Bacchus et Vénus-Céleste ; ces cérémonies accomplies, celui qui a donné sa foi présente à ses amis l'étranger ou le citoyen, si c'est avec un citoyen qu'il a contracté, et les amis croient juste de respecter aussi l'engagement. Ils ne connaissent point d'autres divinités que Bacchus et Vénus, et ils prétendent se couper les cheveux comme Bacchus lui-même ; ils se les coupent en rond et se rasent le haut des tempes. Ils nomment Bacchus Orotal, et Vénus Alilat.

Digitized by Google

IX. Lorsque l'Arabe se fut engagé avec les députés de Cambyse, voici ce qu'il imagina : il remplit d'eau des outres faites de peaux de chameaux et les chargea sur des chamelles vivantes qu'il poussa dans le désert, où elles attendirent l'armée des Perses. C'est, du moins, ce que l'on raconte de plus croyable. Il faut que je rapporte, puisqu'il a cours aussi, un récit qui l'est moins. L'Arabie est arrosée par un grand fleuve dont le nom est Corys ; il se jette dans la mer Rouge. De ce fleuve donc, on dit que le roi des Arabes fit arriver l'eau dans le désert, au moyen d'un immense tuyau de peaux de bœufs, non préparées, et d'autres peaux cousues ensemble, lequel aboutissait à de grands réservoirs, creusés pour la recevoir et la conserver. La route entre le fleuve et le désert est de douze journées de marche, et trois tuyaux secondaires conduisirent l'eau, dit-on, à trois endroits différents.

X. Psamménite, fils d'Amasis, campé sur la bouche pélusienne du Nil, attendit Cambyse : car celui-ci, lorsqu'il eut marché sur l'Égypte, n'y trouva pas vivant son rival qui mourut après un règne de quarante-quatre ans, pendant lesquels il n'eut pas à subir de grandes calamités. Il fut embaumé et enseveli dans le sarcophage et dans le temple que lui-même avait bâtis. Sous le règne de son fils Psamménite, un très-grand prodige éclata aux yeux des Égyptiens : la pluie tomba à Thèbes, où jamais auparavant il n'avait plu et où depuis il n'a jamais plu jusqu'à mon temps, comme les Thébains le disent eux-mêmes. En effet, il ne tombe pas une goutte d'eau dans la haute Égypte, et cette fois il y eut une ondée.

XI. Les Perses, lorsqu'ils eurent traversé le désert, vinrent camper en face des Égyptiens, comme pour livrer bataille. En leur présence, les auxiliaires de Psamménite, tous Grecs ou Cariens, irrités contre Phanès, guide de l'armée étrangère, le punirent cruellement. Il avait laissé ses fils en Égypte ; ils les menèrent à portée des tentes de l'ennemi, de telle sorte que le père pût les apercevoir ; ils dressèrent un cratère entre les deux camps ; ensuite, prenant les enfants tour à tour, ils les égorgèrent au-dessus du cratère, et, sur leur sang lorsque tous eurent péri, ils versèrent de l'eau et du vin. Enfin ils burent ce mélange ; après quoi ils engagèrent la bataille. Elle fut violente ; des deux parts une multitude d'hommes succomba, et les Égyptiens prirent la fuite[1]

1. An 525 avant J. C.

XII. J'ai vu là une chose très-surprenante que les habitants m'ont signalée. Les ossements de ceux qui de chaque côté sont morts dans ce combat, gisent séparés (ceux des Perses d'une part, ceux des Égyptiens de l'autre, à la même distance qu'avant de se prendre corps à corps), et les crânes des Perses sont si faibles que si tu veux les frapper avec un seul petit caillou, tu les perces; ceux des Égyptiens, au contraire, sont si durs, que tu les romprais difficilement en les heurtant avec une grosse pierre. Ils m'en ont donné le motif, et je n'ai pas eu de peine à les croire : c'est que les Égyptiens commencent, tout enfants, à se raser la tête, et que leur crâne s'épaissit par l'action du soleil. La même cause conserve leur chevelure; en effet, nulle part on ne verrait si peu de chauves qu'en Égypte. Voilà donc pourquoi leur crâne est si dur. Celui des Perses, au contraire, n'a point de force, parce qu'ils se tiennent à l'ombre dès le jeune âge, en portant des tiares de laine foulée. J'ai vu ces choses comme elles sont, et j'ai fait la même remarque à Paprémis sur ceux qui, avec Achémène, fils de Darius, ont été tués par Inare le Libyen.

XIII. Les Égyptiens, rompus dans la bataille, s'enfuirent en désordre. Lorsqu'ils furent renfermés dans Memphis, Cambyse leur envoya, par le fleuve, un vaisseau de Mytilène, conduisant un héraut perse, pour les inviter à entrer en arrangement. Mais, aussitôt qu'ils virent le vaisseau dans la ville, une foule furieuse se précipita du rempart, mit en pièces le navire, déchira les membres des hommes, les emporta en lambeaux, et retourna sur le rempart. Les Perses assiégèrent la place, qui à la longue se rendit. Les Libyens, voisins de l'Égypte, craignant le même sort, se livrèrent eux-mêmes sans combat, se soumirent au tribut et envoyèrent des présents. Ceux de Cyrène et de Barca, pareillement frappés de crainte, firent de même. Cambyse accueillit amicalement les offrandes des Libyens, mais il se plaignit de celles des Cyrénéens, parce que, selon moi, elles étaient médiocres : en effet, ils n'avaient envoyé que cinq cents mines d'argent; Cambyse donc, de sa main, prit par poignées leurs pièces de monnaie et les jeta à l'armée.

XIV. Le dixième jour après la prise de Memphis, Cambyse, par manière d'outrage, ayant fait asseoir dans un faubourg, avec d'autres Égyptiens, le roi Psamménite, qui n'avait régné que six mois, éprouva son âme en faisant ce qui suit : après avoir revêtu sa fille du costume d'une esclave, il l'envoya chercher de l'eau, une cruche à la main; il envoya avec elle d'au-

Digitized by Google

tres vierges, qu'il choisit parmi les filles des premiers du pays, toutes habillées de même que celle du roi. Comme elles passaient devant leurs pères, en gémissant et en jetant de grands cris, les pères aussi, témoins de l'humiliation de leurs enfants, se prirent à gémir et à crier. Mais Psamménite, quoiqu'il vît et comprît, ne fit rien que baisser les yeux. Quand les porteuses d'eau eurent passé, Cambyse, en second lieu, envoya le fils du roi avec deux mille autres fils d'Égyptiens, tous de son âge; ils avaient la corde au cou et le mors à la bouche; on les emmenait pour leur faire expier le massacre des Mytiléniens et la destruction de leur navire : ainsi l'avaient décidé les juges royaux, dix Égyptiens devant périr pour chacun des Grecs. Or, Psamménite les vit passer; il comprit que l'on menait son fils à la mort, et, quoique les Égyptiens qui l'entouraient, cruellement accablés, fondissent en larmes, il fit comme il avait fait quand avait passé sa fille. A peine les jeunes gens avaient-ils défilé, qu'un homme, en quelque sorte son compagnon de table, plus âgé que lui, déchu de sa fortune, n'ayant plus rien que ce que possède un pauvre, et mendiant parmi l'armée, survint en présence de Psamménite et des Égyptiens assis avec lui dans le faubourg. Psamménite, dès qu'il l'aperçut, pleura abondamment; et il appela le compagnon, en le nommant, et il se frappa la tête. Or, il y avait là des gardes qui envoyaient dire à Cambyse tout ce qu'il faisait à chaque sortie. Cambyse, surpris de ce qu'il venait d'apprendre, dépêcha l'un des siens pour le questionner en ces termes : « Ton maître Cambyse, ô Psamménite, te demande pourquoi, voyant ta fille maltraitée et ton fils marchant à la mort, tu n'as ni crié, ni pleuré, tandis que tu as honoré de ces témoignages d'affliction un mendiant qui n'est point de tes proches, comme d'autres le lui ont appris. » Telles furent les paroles du messager; voici ce que répondit Psamménite : « O fils de Cyrus, mes malheurs propres sont trop grands pour me faire pleurer; l'affliction de mon compagnon est digne de larmes, parce que de la richesse et de la félicité, il est tombé dans la misère en arrivant au seuil de la vieillesse. » Ces mots étant rapportés à Cambyse, il les trouva justes et à propos. Les Égyptiens ajoutent que Crésus se mit à pleurer, car il avait suivi Cambyse en Égypte; les Perses présents à l'entretien pleurèrent pareillement. Cambyse lui-même fut touché de compassion, et soudain il ordonna de sauver, parmi ceux qui devaient périr, le fils de Psamménite, de rappeler celui-ci du faubourg, et de les amener au palais.

Digitized by Google

XV. Ses émissaires ne trouvèrent point le fils vivant, il avait été exécuté le premier; mais ils rappelèrent Psamménite et le conduisirent auprès de Cambyse; il y passa le reste de sa vie sans souffrir de mauvais traitements. Si même il n'avait pas été soupçonné de former des complots, il eût été replacé à la tête de l'Égypte comme administrateur. Car les Perses ont coutume d'honorer les fils de rois; ils vont jusqu'à leur confier le pouvoir, quoique leurs pères se soient révoltés contre eux. C'est ce que l'on peut établir par plusieurs exemples, entre autres par celui de Tannyre, fils d'Inare le Libyen, qui reçut le gouvernement que son père avait eu; il y a encore Pausiris, fils d'Amyrtée, car celui-ci reçut pareillement le gouvernement qu'avait eu son père. Cependant nul ne fit jamais plus de mal aux Perses qu'Inare et Amyrtée. Mais Psamménite, ayant conçu de mauvais desseins, en reçut le prix; il fut surpris comme il cherchait à soulever les Égyptiens, et, se voyant découvert par Cambyse il but du sang de taureau dont soudain il mourut. Telle fut sa fin.

XVI. Cambyse partit de Memphis pour la ville de Saïs, projetant d'y faire ce que réellement il fit: car, lorsqu'il fut entré dans la demeure royale, il commanda que l'on retirât de son sarcophage le corps d'Amasis; cet ordre exécuté, il prescrivit qu'on donnât au cadavre des coups de fouet, qu'on lui arrachât les cheveux, qu'on le perçât d'aiguillons, qu'on l'accablât d'outrages. Bientôt les exécuteurs furent à bout de forces; ce corps embaumé leur résistait et ils ne pouvaient parvenir à le mettre en pièces; alors Cambyse le fit brûler, commandant ainsi une chose impie. En effet, les Perses croient que le feu est une divinité; il n'est donc nullement dans les usages des deux nations de brûler les morts : d'une part, les Perses prétendent qu'il n'est point convenable de repaître un dieu du cadavre d'un homme; d'autre part, les Égyptiens tiennent le feu pour une bête vivante qui dévore tout ce qu'elle happe, et, quand elle est rassasiée, meurt avec ce qu'elle vient d'engloutir. Or, chez eux il est contre la loi de donner un cadavre aux bêtes; en conséquence ils l'embaument, afin que dans la tombe il ne soit point mangé des vers. Cambyse ordonna donc une chose contraire aux croyances des deux nations. Toutefois, les Égyptiens affirment que leur roi n'a pas souffert ces outrages, et que les Perses, croyant tenir Amasis, ont maltraité un homme de même stature que lui. Amasis, selon eux, averti par un oracle de ce qui devait advenir après sa mort, et voulant échapper au trai-

Digitized by Google

tement dont il était menacé, avait fait ensevelir près de la porte, dans son propre sarcophage, cet homme mort qui fut fouetté, recommandant à son fils de le déposer lui-même dans le coin le plus retiré de la chambre sépulcrale. Ces ordres d'Amasis au sujet de sa sépulture et de cet homme ne me paraissent point vrais; les Égyptiens les racontent à tort et à travers.

XVII. Cambyse projeta ensuite trois expéditions : contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, et contre les Éthiopiens-Macrobes [1], lesquels habitent la Libye, sur la mer du sud-ouest. Dans ce dessein, il résolut d'équiper une flotte contre les premiers, d'attaquer les seconds par terre, avec une troupe d'élite, et d'envoyer d'abord chez les Éthiopiens des espions pour voir la table du soleil, que l'on disait être en leur contrée, si véritablement elle existait, et pour y observer toutes les affaires, en se couvrant du prétexte d'offrir des présents au roi.

XVIII. Voici, dit-on, ce qu'est la table du soleil : c'est une prairie dans un faubourg, couverte de chairs rôties de tous les quadrupèdes comestibles; pendant la nuit, ceux à qui ce soin est commis les y transportent, après les avoir reçues des citoyens, chacun selon la part pour laquelle il doit contribuer. Au jour, le premier venu peut en faire son repas, et l'opinion s'est répandue, dans la contrée, que c'est la terre elle-même qui fournit chaque fois ce présent. Cette table du soleil, comme on l'appelle, est, dit-on, telle que je la décris.

XIX. Cambyse, aussitôt qu'il eut résolu d'expédier des espions, envoya chercher à Éléphantine des Ichthyophages sachant la langue de l'Éthiopie. Pendant que l'on y allait, il donna l'ordre à l'armée navale de faire voile vers Carthage. Les Phéniciens s'y refusèrent, se disant liés par les plus grands serments, et déclarant qu'il ne commettraient point l'acte impie de porter la guerre chez leurs propres enfants. Les Phéniciens se retirant, le reste ne suffisait pas pour combattre. Les Carthaginois échappèrent donc au joug des Perses. Cambyse ne crut pas devoir employer la contrainte à l'égard des Phéniciens, parce qu'ils s'étaient d'eux-mêmes donnés aux Perses, et que d'eux dépendait toute la flotte. Les Cypriens aussi s'étaient donnés aux Perses et avaient pris les armes contre l'Égypte.

XX. Lorsque les Ichthyophages arrivèrent d'Éléphantine au-

1. Qui vivent longtemps.

Digitized by Google

près de Cambyse, il les envoya en Éthiopie, leur prescrivant ce qu'ils auraient à dire; ils emportèrent des présents : un vêtement de pourpre, un collier d'or contourné, des bracelets, un vase d'albâtre rempli de myrrhe et un tonneau de vin de palmier. On dit des Éthiopiens qu'ils sont les plus grands et les plus beaux de tous les hommes; ils ont, ajoute-t-on, des coutumes différentes de celles des autres contrées, et notamment celle-ci, concernant le pouvoir royal. Ils le donnent à celui des citoyens qui surpasse les autres par sa stature, pourvu que sa force réponde à sa grande taille; voilà celui qu'ils jugent digne d'être roi.

XXI. Les Ichthyophages, à leur arrivée chez ce peuple, donnèrent au roi les présents et lui parlèrent en ces termes : « Cambyse, roi des Perses, désirant être ton ami et ton hôte, nous a chargés de conférer avec toi; il t'offre en présent ces objets, dont il se plaît lui-même à faire usage. » L'Éthiopien, comprenant qu'ils étaient venus comme espions, leur répondit : « Le roi des Perses ne vous a pas envoyés pour m'apporter des présents, par désir de s'assurer mon alliance, et vous ne dites point la vérité. Votre but est d'espionner mon royaume, et cet homme n'est pas juste. En effet, s'il l'était, il n'eût pas convoité d'autres provinces que les siennes; il n'eût point réduit à la servitude des hommes par qui jamais il n'a été offensé. Maintenant, portez-lui cet arc et répétez-lui ces paroles : « Le roi « des Éthiopiens donne ces conseils au roi des Perses : lorsque « les Perses tendront, aussi facilement que je le fais, des arcs « de cette grandeur, ils pourront, pourvu qu'ils soient très-« nombreux, attaquer les Éthiopiens-Macrobes. Jusque-là, qu'ils « rendent grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas inspiré aux fils « des Éthiopiens l'ambition d'ajouter d'autres terres à la leur « propre. »

XXII. En achevant ces mots, il détendit l'arc et le remit aux envoyés; ensuite, prenant le vêtement de pourpre, il demanda ce que c'était et comment on l'avait fabriqué. Les Ichthyophages lui ayant appris ce qui concernait la pourpre et la teinture, il répliqua : « Vous êtes des hommes trompeurs, vos vêtements sont trompeurs aussi. » Puis il les questionna sur le collier et les bracelets. « C'est chez nous, dirent-ils, une parure; » alors le roi, riant et feignant de croire que c'étaient des entraves, leur déclara que, chez ses peuples, on se servait d'entraves autrement fortes. La myrrhe fut l'objet de sa troisième question, et, quand ils lui en eurent expliqué la fabrication et l'usage, il leur

Digitized by Google

répéta les mêmes paroles que pour les vêtements. Finalement, il arriva au vin, s'informa de la manière dont on le faisait et, tout réjoui de ce breuvage, demanda de quoi leur roi se nourrissait et quelle était, chez les Perses, la plus longue durée de la vie. « Notre roi, répondirent-ils, mange du pain ; » après quoi ils décrivirent la nature du blé, et ajoutèrent qu'en Perse, le terme d'une longue vie était quatre-vingts ans. « Il n'est pas surprenant, s'écria l'Éthiopien, que des hommes, se nourrissant d'une pareille ordure, vivent si peu d'années ; ils ne pourraient pas même aller si loin, sans ce breuvage qui les soutient. » C'est le vin qu'il indiquait tout en parlant, et, sur ce point. il convenait que les Perses avaient la supériorité.

XXIII. Les Ichthyophages, à leur tour, interrogèrent le roi sur la durée de la vie et sur le régime des Éthiopiens : il leur dit que la plupart atteignaient cent vingt ans et que quelques-uns allaient au delà ; qu'ils mangeaient des chairs bouillies et buvaient du lait. Comme ils se montraient étonnés de ce grand âge, il les conduisit à une fontaine d'où, après s'être baignés, ils sortirent plus luisants, comme si c'eût été de l'huile ; en outre, ils exhalaient comme une odeur de violette. L'eau de cette fontaine est si légère qu'au rapport des espions, rien n'y peut surnager, pas même le bois, pas même ce qui est moins pesant encore ; tout ce qu'on y jette va au fond. Si cette eau est véritablement telle que le disent les Éthiopiens, peut-être vivent-ils si longtemps parce que, pour toutes choses, ils en font usage. De la fontaine, ils menèrent les envoyés à la prison, où tous les prisonniers sont retenus par des entraves d'or ; en ce pays, l'airain est de tous les métaux le plus rare et le plus estimé. Lorsqu'on leur eut montré la prison, on leur fit voir ce qu'on appelle la table du soleil.

XXIV. En dernier lieu, ils visitèrent les sépulcres qui, dit-on, sont construits de cristal[1], comme je vais le décrire. Quand on a desséché le cadavre, soit à la manière des Égyptiens, soit tout autrement, n'importe, on l'enduit de plâtre et on le peint, en reproduisant, autant que possible, les traits du défunt. Ensuite, on l'enferme dans une colonne de cristal que l'on a creusée ; cette matière chez eux abonde et est facile à travailler. On voit le mort au centre de la colonne transparente ; il ne répand aucune odeur incommode et n'a rien de choquant. On le voit tout entier, semblable à ce qu'il était. Les plus proches

1. Le feldspath.

Digitized by Google

parents gardent dans leur maison la colonne pendant un an. Ils lui font des offrandes de leurs prémices et de leurs victimes. Après ce délai, on la transporte dans les sépultures de la ville.

XXV. Les espions, ayant tout vu, s'en retournèrent; lorsqu'ils eurent fait leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha soudain contre les Macrobes, sans ordonner d'approvisionnements de vivres, sans réfléchir qu'il allait se rendre en la contrée de la terre la plus lointaine. Il partit dès qu'il eut ouï les Ichthyophages, comme un insensé, comme un frénétique, ordonnant aux Grecs qui se trouvaient en Égypte d'y demeurer, et prenant avec lui toutes ses troupes de pied. Arrivé à Thèbes, il détacha de l'armée environ cinquante mille hommes, et les chargea de réduire les Ammoniens en esclavage, puis de brûler l'oracle de Jupiter. Lui-même, avec le reste de ses forces, continua de s'avancer vers l'Éthiopie; mais, avant que l'armée eût fait la cinquième partie du chemin, subitement, tout ce qu'on avait emporté de vivres vint à manquer; après les vivres, les bêtes de somme, que l'on mangea, manquèrent. Si Cambyse, en voyant cela, était revenu sur sa résolution, s'il avait ramené ses troupes en arrière, malgré sa première faute, il eût été un homme sage. Il ne tint aucun compte de ces circonstances et il alla toujours en avant. Les soldats, aussi longtemps qu'ils purent arracher quelque chose de la terre, se soutinrent en se nourrissant d'herbes; cette ressource leur échappa quand ils arrivèrent aux sables; alors quelques-uns d'entre eux commirent une action horrible : ils tirèrent au sort et mangèrent un homme sur dix. Le roi le sut et craignit de les voir s'entre-dévorer; il renonça donc à son expédition contre l'Éthiopie, commanda la retraite et revint à Thèbes, après avoir perdu la plupart des siens. De Thèbes, il descendit à Memphis et permit aux Grecs de s'embarquer. Voilà ce que fit l'armée dirigée contre l'Éthiopie.

XXVI. Cependant ceux qui avaient été envoyés contre les Ammoniens, au sortir de Thèbes, prirent des guides, et ils arrivèrent, comme on le sait positivement, au travers d'un désert sablonneux, à la ville d'Oasis, qu'habitent des Samiens de la tribu appelée Eschrionienne. Ce lieu est à sept journées de marche de Thèbes; on l'appelle en grec l'île des Bienheureux. On sait que les troupes allèrent jusque-là; après, nul n'en peut rien dire, si ce n'est les Ammoniens eux-mêmes et ceux qui les ont entendus. En effet, les Perses n'atteignirent point Ammon et ne

Digitized by Google

revinrent point en arrière; voici ce que rapportent les Ammoniens. Au sortir d'Oasis, ils rentrèrent dans le désert; à mi-chemin d'Oasis à Ammon, comme ils venaient de déjeuner, un coup de vent du sud-est souffla sur eux avec une violence inaccoutumée; il souleva de tels monceaux de sable qu'il les en couvrit, et de cette manière ils disparurent tous. Voilà, selon les Ammoniens, ce que devint cette armée.

XXVII. Au moment où Cambyse rentra dans Memphis, Apis, que les Grecs appellent Épaphus, apparut aux Égyptiens. A cette occasion, ils prirent leurs plus beaux vêtements et se mirent en fête. Le roi les vit et s'imagina qu'ils se réjouissaient de ses désastres; il appela donc les magistrats de la ville. « Pourquoi leur dit-il dès qu'ils furent en sa présence, lorsque précédemment j'étais à Memphis, les Égyptiens ne faisaient-ils rien de semblable, et choisissent-ils le moment où j'y reviens après avoir perdu une partie de mon armée? » Or, ils lui exposèrent qu'un dieu, accoutumé à se manifester à de longs intervalles de temps, venait de se montrer, et que, quand il paraissait, tous les Égyptiens réjouis célébraient une fête. Cambyse les écouta, puis il les accusa d'avoir menti, et, comme menteurs, il les condamna à mort.

XXVIII. Les magistrats exécutés, Cambyse fit venir devant lui les prêtres; ceux-ci lui ayant donné la même explication: « Je veux m'assurer, dit-il, si c'est un dieu traitable qui est venu chez les Égyptiens; je vous ordonne de m'amener cet Apis. » Ils sortirent alors pour l'aller chercher. Apis ou Épaphus est le rejeton d'une vache qui, après l'avoir porté, est incapable de concevoir; sur elle, disent les Égyptiens, un rayon descend du ciel, et de ce rayon elle enfante Apis. Or, ce veau, cet Apis, comme on l'appelle, se reconnaît aux marques suivantes: il est noir, mais il a sur le front un carré blanc, sur le dos l'image d'un aigle, à la queue des poils doubles, sous la langue un escarbot.

XXIX. Lorsque les prêtres eurent amené Apis, Cambyse, comme s'il eût été pris d'un accès de folie, tira son glaive et voulut le frapper au ventre, mais il ne le blessa qu'à la cuisse. Alors, éclatant de rire, il dit aux prêtres: « O pauvres têtes, existe-t-il de tels dieux, ayant sang et chair, sensibles aux coups d'une arme? Celui-ci est bien digne des Égyptiens. Toutefois vous n'aurez point lieu de vous réjouir d'avoir fait de moi un objet de railleries. » A ces mots, il prescrivit à ceux dont c'était l'office, de fustiger les prêtres et de tuer tous ceux des

Digitized by Google

Égyptiens qu'ils prendraient à célébrer la fête. La fête finit de la sorte; les prêtres furent fouettés, et Apis blessé mourut étendu dans le temple; quand il eut succombé, les prêtres, à l'insu de Cambyse, firent ses funérailles.

XXX. Cambyse, si l'on en croit les Égyptiens, à cause de cet attentat, devint aussitôt fou, et auparavant il n'était déjà pas très-sensé. Sa première cruauté atteignit Smerdis, son frère de père et de mère; il l'avait renvoyé d'Égypte en Perse, par envie, parce que seul de tous les Perses il avait tendu de deux doigts l'arc des Éthiopiens, apporté par les Ichthyophages; nul autre n'en avait pu faire autant. Smerdis était donc retourné en Perse; or Cambyse, pendant son sommeil, eut cette vision: il lui sembla qu'un messager était venu de la Perse pour lui annoncer que Smerdis, étant assis sur le trône royal, de sa tête effleurait le ciel. A cause de ce songe, il eut pour lui-même la crainte que son frère ne le tuât et ne prît son royaume; alors il dépêcha Prexaspe, homme en qui surtout il pouvait se confier, avec ordre de le faire périr. Prexaspe, arrivé à Suse, tua Smerdis; les uns disent après l'avoir emmené à la chasse, les autres après l'avoir conduit sur les bords de la mer Rouge, où il le noya.

XXXI. Telle fut la première des cruautés de Cambyse; sa sœur fut victime de la seconde; elle l'avait accompagné en Égypte et il l'avait précédemment épousée, bien qu'elle fût sa sœur de père et de mère. Voici comment Cambyse l'avait prise pour femme: auparavant il n'était point d'usage qu'un Perse épousât sa sœur; or, Cambyse devint amoureux de l'une de ses sœurs et désira l'épouser; comme ce n'était pas la coutume, il convoqua les juges royaux et leur demanda s'il n'existait point de loi permettant à celui qui le désirerait de se marier avec sa sœur. Les juges royaux sont des hommes choisis parmi les Perses; ils exercent jusqu'à leur mort, à moins d'un cas flagrant d'iniquité; ils jugent les procès des citoyens et sont les interprètes des lois de leurs ancêtres; toutes les questions leur sont soumises. A celle que proposa Cambyse, ils répondirent d'une manière équitable et prudente: ils dirent qu'ils ne trouvaient aucune loi qui permît au frère d'épouser la sœur, mais qu'ils en connaissaient une autre, permettant au roi de Perse de faire ce qu'il voudrait. Ainsi, la crainte qu'ils avaient de Cambyse ne les entraîna point à abroger une loi qu'ils ne pouvaient défendre sans exposer leur vie; mais ils en trouvèrent une autre, conforme à la volonté du roi. Cambyse se maria donc

Digitized by Google

à celle qu'il aimait; peu après, il épousa une autre de ses sœurs et finalement cette dernière, la plus jeune, qui l'avait suivi en Égypte, il la fit mourir.

XXXII. On raconte cette mort de deux manières, comme celle de Smerdis. Les Grecs font ce récit : Cambyse et sa femme regardaient le combat d'un lionceau contre un jeune chien; celui-ci ayant le dessous, son frère rompit sa chaîne et vint le seconder. Les deux jeunes chiens réunis vainquirent le lionceau. Cambyse avait pris grand plaisir à ce spectacle, tandis qu'à ses côtés sa femme pleurait. Cambyse s'en aperçut et lu demanda d'où venaient ces larmes : « Je pleure, dit-elle, en voyant ce jeune chien secourir son frère et en me rappelant Smerdis que personne ne vengera. » Les Grecs ajoutent qu'à cause de cette parole elle périt par l'ordre de Cambyse. Voici le récit des Égyptiens : comme ils étaient à table, la femme prit une laitue, l'effeuilla et dit à son mari : « Quelle est la plus belle d'une laitue touffue ou d'une laitue sans feuille? — C'est la laitue touffue, répondit-il. — Ah! reprit-elle, cette laitue effeuillée est l'image de la maison de Cyrus que tu as dépouillée. » Dans son courroux il la foula aux pieds étant enceinte; elle avorta et mourut.

XXXIII. Tels furent, contre ses proches, les effets de la folie de Cambyse, soit qu'elle vînt d'Apis, soit qu'elle eût une autre cause, tant sont nombreuses les calamités qui atteignent les humains! On dit d'ailleurs que, de naissance, Cambyse était sujet à une maladie grave, que quelques-uns nomment sacrée[1]; il n'est point invraisemblable que, le corps souffrant d'un mal cruel, l'esprit ne soit pas resté sain.

XXXVI. Je passe à ce que dans ses folies il fit contre les autres Perses. On raconte qu'il dit à Prexaspe qu'il estimait beaucoup (c'était lui qui portait ses messages et son fils était l'échanson du roi, honneur non médiocre) : « Prexaspe, quel homme les Perses jugent-ils que je sois, et, à mon sujet, quels discours tiennent-ils? — O roi, reprit Prexaspe, selon le récit, sur toute autre chose, tu es grandement loué, mais ils te disent trop adonné au vin. » Irrité de ce propos des siens, il répliqua : « Maintenant les Perses prétendent sans doute qu'aimant le vin, j'extravague et n'ai plus ma raison. Alors leurs paroles d'autrefois n'étaient pas sincères. » En effet, précédemment, les Perses et Crésus étant assis autour de lui, Cambyse leur avait demandé

1. L'épilepsie.

Digitized by Google

quel homme il leur semblait être en comparaison de Cyrus, et ils lui avaient répondu qu'il valait bien mieux que son père, puisqu'il était maître de tout ce que celui-ci avait possédé, et qu'en outre il avait acquis l'Égypte et la mer. Les Perses avaient ainsi parlé; mais Crésus, à qui leur jugement déplaisait, avait dit à son tour : « Pour moi, fils de Cyrus, je ne te crois pas semblable à ton père, car tu n'as pas encore un fils tel que celui qu'il nous a laissé. » Cambyse, charmé de l'entendre, avait loué le jugement de Crésus.

XXXV. Plein du souvenir de cet entretien, il dit en colère à Prexaspe : « Apprends à l'instant toi-même si les Perses ont dit la vérité, ou si, en tenant de tels propos, ils n'extravaguent pas. Regarde, j'ajuste ton fils que je vois debout sous le portique : si je l'atteins au milieu du cœur, les Perses ont témérairement parlé; si je le manque, il est clair que les Perses disent vrai et que je suis insensé. » En prononçant ces mots, il tendit l'arc, lança le trait à l'enfant, et lorsque celui-ci fut tombé, il ordonna qu'on l'ouvrît et qu'on examinât la blessure. Comme la flèche fut trouvée dans le cœur, il dit au père, en riant et montrant une vive allégresse : « Prexaspe, tu vois bien que je ne suis pas fou et que les Perses sont hors de sens; maintenant réponds-moi : as-tu jamais vu, chez les hommes, un trait frapper si parfaitement le but ? » Prexaspe s'aperçut que l'homme ne se possédait pas, et craignant pour lui-même : « Maître, dit-il, je ne pense pas qu'un dieu même puisse si bien tirer. » Voilà ce qu'alors il fit ; une autre fois, ayant pris, sans aucun motif plausible, douze Perses, aussi du premier rang, il les fit enterrer vifs, la tête en bas.

XXXVI. Effrayé de ces actions, Crésus le Lydien crut devoir l'avertir en ces termes : « O roi, ne cède pas tout à fait à la jeunesse et à la colère ; modère-toi, sache te contenir. Il est beau d'être prudent, il est sage d'avoir de la prévoyance; tu fais périr des hommes, tes concitoyens, que tu saisis sans cause raisonnable ; tu fais périr des enfants. Si tu continues, prends garde que les Perses ne se révoltent contre toi. Ton père Cyrus m'a fait beaucoup de recommandations, et entre autres celle de t'avertir, et de te suggérer ce que j'imaginerais pour ton bien. » Crésus, par ces conseils, lui montrait sa bienveillance ; or, il s'écria : « Quoi ! tu oses me donner des avis, toi qui as si bien gouverné ton royaume et si habilement conseillé mon père, lorsque tu l'as exhorté à passer l'Araxe pour marcher contre les Massagètes, comme ils voulaient venir sur notre territoire ?

Digitized by Google

D'une part, tu t'es perdu toi-même, en dirigeant mal les affaires de ton pays ; d'autre part, tu as perdu Cyrus, parce qu'il t'a écouté. Mais tu n'auras pas sujet de t'en réjouir, car depuis longtemps je demandais une occasion de sévir contre toi. » En disant ces mots, il saisit son arc, afin de tirer sur Crésus ; celui-ci le prévint et sortit précipitamment. Cambyse, le voyant hors de la portée de ses traits, ordonna à ses serviteurs de le prendre et de le tuer. Ces hommes, très au fait des habitudes de leur maître, cachèrent Crésus, car voici le raisonnement qu'ils firent : « Si Cambyse, dirent-ils, vient à se repentir, s'il demande Crésus, nous le lui amènerons, et nous recevrons des présents pour l'avoir épargné. S'il n'a ni regrets ni remords, il sera toujours temps de faire périr le Lydien. » Cambyse ne tarda pas à regretter Crésus ; ses gens s'en aperçurent et lui apprirent qu'il vivait. Il déclara qu'il en était charmé, mais que ceux qui avaient pris sur eux de le sauver ne demeureraient pas impunis et qu'ils périraient ; il tint parole.

XXXVII. Il commit donc contre les Perses et les alliés de nombreux actes de folie. Pendant son séjour à Memphis, il ouvrit d'antiques sarcophages et contempla les morts ; il entra dans le temple de Vulcain et poussa de grands éclats de rire à l'aspect de la statue, car elle ressemble extrêmement à ce Pataïque des Phéniciens qu'ils placent à la proue de leurs trirèmes. Pour en donner une idée à qui ne l'a pas vu, c'est l'image d'un pygmée. Il entra aussi dans le temple des Cabires, où personne, hormis le prêtre, n'a le droit de pénétrer ; il fit brûler leurs statues, après les avoir tournées en dérision ; elles sont semblables à celles de Vulcain, et l'on dit que les Cabires sont fils de ce dieu.

XXXVIII. Il est évident pour moi que Cambyse était complétement fou ; sinon, comment eût-il osé se railler des coutumes et des choses saintes ? car, si quelqu'un proposait à tous les peuples de choisir les meilleures de toutes les coutumes, après les avoir examinées, chaque peuple choisirait les siennes propres : tant chacun, en sa pensée, place ses usages au-dessus des usages d'autrui. Il est donc invraisemblable qu'un autre qu'un insensé fasse de pareilles matières un sujet de moquerie. Il est facile d'établir par mainte preuve que telle est l'opinion des hommes sur leurs coutumes; je n'en apporterai qu'une. Darius, maître de la couronne, ayant mandé les Grecs qui se trouvaient près de lui, leur demanda pour quelle somme ils consentiraient à manger leurs pères morts : « A aucun prix, » ré-

Digitized by Google

pondirent-ils. Darius ensuite appela les Indiens qu'on nomme Callatiens et qui mangent leurs parents, puis il leur demanda, en présence des Grecs, qu'un interprète tenait au courant de l'entretien, pour quelle somme ils brûleraient leurs pères décédés. Ils jetèrent les hauts cris et le supplièrent de prononcer des paroles de bon augure. Voilà comme on juge de tout, et Pindare, selon moi, a été bien inspiré, quand il a dit : « La coutume est la reine de tous les hommes. »

XXXIX. Pendant que Cambyse marchait sur l'Égypte, les Lacédémoniens, d'un autre côté, tournèrent leurs armes contre Samos et contre Polycrate, fils d'Éaque, qui s'était rendu maître de cette île, après l'avoir soulevée. Il en avait fait d'abord trois parts, dont deux pour ses frères Pantagnote et Syloson ; mais, ayant tué le premier et chassé Syloson, le plus jeune, il la possédait tout entière. Il avait fait alliance avec Amasis, roi d'Égypte, et ils s'étaient l'un et l'autre envoyé des présents. En peu de temps la puissance de Polycrate s'accrut ; on le vanta dans toute l'Ionie et dans tout le reste de la Grèce : car, où il portait la guerre, tout réussissait à son gré. Il s'était procuré cent navires à cinquante rames et il avait enrôlé mille archers ; il pillait de toutes parts, ne distinguant personne. « Car, disait-il, je serai plus agréable à un ami si je lui restitue ce que j'ai enlevé que si je ne lui prends rien d'abord. » Il s'empara donc de beaucoup d'îles et de plusieurs villes du continent. Dans l'une de ces luttes, comme les Lesbiens, avec toutes leurs forces, portaient secours à ceux de Milet, il les vainquit dans un combat naval et les fit prisonniers. Ce sont eux qui, durant leur captivité, ont creusé le fossé autour des remparts de Samos.

XL. Amasis n'ignora pas les succès de Polycrate et ne les vit pas sans inquiétude ; ils allaient toujours se multipliant, de sorte qu'il écrivit une lettre et fit passer ces mots à Samos : « Amasis dit ceci à Polycrate : Il est doux d'apprendre qu'à un ami et allié toute chose réussit ; cependant ta grande prospérité ne me plaît point ; car je sais que la divinité est jalouse. Pour moi-même et pour ceux dont j'ai souci, je souhaiterais en telles affaires bonne chance, en telles autres mauvaise, et j'aimerais mieux une vie passée en ces vicissitudes qu'un bonheur sans mélange. En effet, je n'ai jamais ouï dire que celui-là n'ait point finalement péri, ruiné de fond en comble, à qui la fortune avait d'abord constamment souri. Toi donc aujourd'hui, écoute et suis ce conseil au sujet de ta présente félicité : cherche ce que tu possèdes de plus précieux, ce qui ferait le plus souffrir ton

Digitized by Google

âme, si tu venais à le perdre ; jette cet objet de manière qu'il ne puisse plus reparaître parmi les hommes, et si, après cela, tes succès sont encore sans alternative de revers, recommence et derechef fais usage du remède que je remets en tes mains. »

XLI. Polycrate, ayant lu cette lettre, comprit qu'Amasis lui donnait un bon conseil; il se demanda donc à propos duquel de ses bijoux, son âme, s'il venait à le perdre, ressentirait le plus de chagrin. Après avoir bien réfléchi, il trouva ce que je vais dire : il avait pour scel une émeraude enchâssée d'or, œuvre du Samien Théodore, fils de Télècle ; il jugea que c'était l'objet dont il devait se défaire, et voici comme il s'y prit. Il équipa un navire à cinquante rames, s'y embarqua et se fit conduire au large ; à une certaine distance de la côte, il ôta son anneau, et, à la vue de tous ceux qui voguaient avec lui, il le lança dans la mer. Cela fait et rentré dans sa demeure, il connut le chagrin.

XLII. Le cinquième ou le sixième jour, il advint qu'un pêcheur, ayant pris un poisson grand et beau, le trouva digne d'être offert en présent à Polycrate. Il alla donc devant la porte du roi, demandant à être introduit ; il en vint à ses fins, donna le poisson à Polycrate et lui dit : « O roi, après avoir pris un tel poisson, je n'ai point cru devoir le porter au marché, quoique je vive du labeur de mes mains ; il m'a paru digne de toi et de ton rang ; je te l'apporte donc et te prie de l'accepter. » Polycrate charmé lui répondit en ces termes : « Certes, tu as bien agi, et je te rends doublement grâce à cause de tes paroles et de ton présent ; nous t'invitons à souper. » Le pêcheur, grandement réjoui, entra dans les appartements. Cependant, les serviteurs ouvrirent le poisson et trouvèrent, dans ses entrailles, l'anneau de Polycrate ; ils le reconnurent, le prirent incontinent et le portèrent avec allégresse à leur maître. En le lui remettant, ils dirent de quelle manière ils l'avaient trouvé. Polycrate vit dans cette aventure quelque chose de surnaturel ; il écrivit toute l'affaire ; le parti qu'il avait pris, ce qu'il en était résulté, et ayant achevé sa lettre, il la fit porter en Égypte.

XLIII. Amasis, après avoir lu la lettre qui lui était venue de la part de Polycrate, jugea qu'il était impossible à un mortel de détourner d'un autre homme les malheurs qui devaient le frapper et que son ami ne finirait pas bien, puisqu'il réussissait en toutes choses, jusqu'à recouvrer ce qu'il avait sacrifié. Il envoya donc à Samos un héraut pour lui déclarer qu'il renonçait

Digitized by Google

à leur traité : il craignait que, si quelque calamité grande et terrible venait à tomber sur Polycrate, il ne souffrît lui-même en son âme, comme on souffre au sujet d'un allié.

XLIV. Les Lacédémoniens, sollicités par les Samiens qui fondèrent plus tard la colonie de Cydonie en Crète, armèrent donc contre ce Polycrate, si constamment heureux. Précédemment Polycrate avait envoyé auprès de Cambyse, fils de Cyrus, occupé alors à rassembler son armée contre l'Égypte, et l'avait prié de lui demander à lui-même ses forces navales. Cambyse n'y avait point manqué ; il s'était hâté de dépêcher à Samos des députés, réclamant de Polycrate le concours de sa flotte pour attaquer l'Égypte. Polycrate avait alors désigné ceux des citoyens qu'il soupçonnait d'être enclins à la révolte, et les avait fait partir sur quarante trirèmes, recommandant à Cambyse de ne les jamais congédier.

XLV. Or, quelques-uns disent que jamais ces Samiens n'allèrent jusqu'en Égypte, mais que, dans les eaux de l'île Carpathienne, ils se concertèrent et refusèrent de voguer plus loin. Selon d'autres, aussitôt en Égypte, quoique surveillés, ils s'échappèrent ; comme ils approchaient de Samos, Polycrate, avec ses vaisseaux, les rencontra et leur livra bataille ; ils furent vainqueurs, débarquèrent dans l'île, combattirent à terre et essuyèrent une défaite à la suite de laquelle ils se réfugièrent à Lacédémone. On a prétendu, faussement à ce qu'il me semble, que Polycrate, au contraire, fut battu par les Samiens à leur retour de l'Égypte. Mais ils n'eussent pas eu besoin de recourir aux Spartiates s'ils avaient été assez forts pour réduire Polycrate. Comment croire d'ailleurs que celui qui avait des auxiliaires et des mercenaires et des archers nationaux, puisse avoir été vaincu par cette poignée de Samiens ? N'avait-il pas en son pouvoir les femmes et les enfants d'hommes soumis à son autorité ? Il les tenait enfermés dans l'arsenal de la marine, prêt à les brûler avec l'arsenal même, si ces citoyens se montraient disposés à le trahir en faveur de ceux qui revenaient d'Égypte.

XLVI. Lorsque ceux des Samiens que Polycrate avait expulsés furent arrivés à Sparte, ils se rendirent auprès des archontes et parlèrent longuement et avec insistance. Les Spartiates, à la première audience, déclarèrent qu'ils avaient oublié le commencement du discours et n'en comprenaient pas la fin. Les Samiens eurent une seconde audience, et cette fois ils furent plus brefs : ils se bornèrent à montrer un sac vide et à dire que

Digitized by Google

le sac manquait de farine, sur quoi les archontes s'écrièrent que le mot *sac* était de trop. Ils jugèrent toutefois à propos de les secourir.

XLVII. Les Lacédémoniens firent en conséquence leurs préparatifs et partirent pour attaquer Samos, si l'on en croit les Samiens, par reconnaissance envers ceux qui avec leur flotte les avaient secondés contre les Messéniens; si l'on en croit les Spartiates eux-mêmes, ce fut moins pour venger ceux des Samiens qu'ils voyaient dans la détresse, que pour punir le vol du cratère envoyé à Crésus et celui de la cuirasse dont Amasis, roi d'Égypte, leur avait fait présent. Elle est de lin, brodée d'une multitude de figures diverses, ornée d'or et de laine d'arbre[1], tellement que chacun de ses fils la rend digne d'admiration. Enfin, quoique légère, elle ne contient pas moins de trois cent soixante fils, tous visibles. Amasis a consacré la pareille à Minerve de Lindus.

XLVIII. Les Corinthiens contribuèrent avec ardeur à faire entreprendre l'expédition contre Samos. Car du temps de la génération précédente, environ celui du vol du cratère, un outrage avait été commis contre eux par les Samiens. Périandre, fils de Cypsèle, avait envoyé à Sardes, auprès d'Alyatte, pour les faire châtrer, trois cents jeunes gens, fils des premiers de Corcyre. Les Corinthiens qui les conduisaient abordèrent à Samos. Or, les Samiens ayant appris dans quel but on menait ces jeunes gens à Sardes, d'abord, leur firent savoir qu'ils eussent à se réfugier dans le temple de Diane, ensuite prirent leur défense et ne permirent pas qu'on arrachât des suppliants d'un lieu consacré; enfin, comme les Corinthiens n'accordaient point de vivres à ces derniers, les Samiens instituèrent une fête que l'on célèbre encore aujourd'hui de même que primitivement. Quand la nuit fut venue, tant qu'ils eurent, en qualité de suppliants, les jeunes Corcyréens, ils formèrent des chœurs de vierges et d'adolescents, et tant que durèrent les chœurs, les citoyens furent obligés d'apporter au temple des gâteaux de miel et de sésame, dont les Corcyréens eurent une part et se nourrirent. On ne cessa qu'au départ des Corinthiens, qui, finalement, abandonnèrent leurs prisonniers; ceux-ci, ensuite, furent ramenés à Corcyre par les Samiens.

XLIX. Si, après la mort de Périandre, la concorde avait régné entre les Corcyréens et les Corinthiens, ceux-ci, à cause de

1. Le coton

Digitized by Google

cette ancienne offense, n'auraient pas concouru à la guerre contre Samos. Mais alors, comme toujours, depuis qu'ils ont colonisé Corcyre, des différends les animaient les uns contre les autres. Les Corinthiens gardèrent donc rancune aux Samiens, considérant d'ailleurs que, si Périandre avait envoyé à Sardes pour les faire châtrer les fils des premiers de Corcyre, c'était par représailles. Les Corcyréens, les premiers, l'avaient offensé en commettant une action inique.

L. Lorsque Périandre eut tué sa femme Mélisse[1], au malheur arrivé s'adjoignit cet autre malheur; il avait deux fils de Mélisse, âgés, l'un de dix-sept ans, l'autre de dix-huit. Leur aïeul maternel, Proclès, roi d'Épidaure, les ayant fait venir auprès de lui, leur témoignait de l'amitié, comme il convenait, puisqu'ils étaient les enfants de sa fille. Quand il les congédia, il leur dit : « Enfants, savez-vous qui a fait périr votre mère ? » L'aîné ne tint aucun compte de cette parole; mais le plus jeune, dont le nom était Lycophron, en fut si affligé, que de retour à Corinthe, il ne dit mot à Périandre, au meurtrier de sa mère, ne s'entretint pas avec lui et ne répondit pas à ses questions. Enfin Périandre, plein de colère, le chassa de sa demeure.

LI. Après l'avoir expulsé, il voulut savoir de l'aîné ce que leur avait dit Proclès; le jeune homme lui parla de l'accueil amical de son aïeul, mais il ne fit aucune mention du mot qu'il leur avait dit en les congédiant, puisque lui-même n'en avait point gardé le souvenir; or, Périandre insista, disant qu'il était impossible que Proclès ne leur eût rien suggéré. Il le pressa si bien de questions que finalement le jeune homme se rappela le mot et le lui répéta. Périandre ne le laissa pas tomber; il résolut, au contraire, de ne montrer aucune douceur, et, par des messagers, il fit défendre à ceux chez qui son autre fils vivait, de le recevoir dans leur demeure. Lorsque, renvoyé d'une maison, Lycophron se rendait dans une autre, les ordres et les menaces de son père le faisaient encore chasser. Il passait donc, sans cesse expulsé, d'une demeure à l'autre. Ses compagnons, malgré leurs craintes, recevaient encore un fils de Périandre.

LII. Enfin le roi fit proclamer que quiconque l'accueillerait ou même causerait avec lui payerait à Apollon une amende sacrée, dont la proclamation indiquait le montant. A partir de ce

1. Il la fit avorter en la foulant aux pieds, sur une fausse accusation de ses concubines, que dans son repentir il fit brûler vives; Périandre était un des sept sages de la Grèce.

Digitized by Google

moment, personne ne voulut plus ni s'entretenir avec lui ni lui donner asile; lui-même d'ailleurs ne jugea pas à propos d'essayer d'enfreindre des défenses si formelles. Il se soumit donc à toutes les privations, et il se traîna de portique en portique. Le quatrième jour, Périandre le vit exténué par la faim, hideux à force de malpropreté; il en eut compassion, son courroux s'apaisa; il l'aborda et lui dit : « Enfant, qu'y a-t-il de plus désirable, ou ce que tu fais maintenant, ou le pouvoir et les richesses que je possède, auxquels tu succéderais en témoignant de la bienveillance pour ton père? Toi, mon fils, roi de l'opulente Corinthe, tu te condamnes à une vie errante, par ta révolte et ton ressentiment contre celui que tu devrais le plus respecter. Car, si chez nous il est advenu un malheur à l'occasion duquel tu conçoives des soupçons contre moi, c'est à moi que ce malheur est arrivé; c'est moi qui surtout le ressens, d'autant plus que j'en suis l'auteur. Mais tu viens d'apprendre tout à la fois qu'il vaut mieux exciter l'envie que la pitié et ce que l'on gagne à s'irriter contre un père, contre plus puissant que soi. Retourne donc à la maison. » Périandre le circonvenait ainsi, mais il n'obtint de lui que cette réponse : « Mon père, vous devez l'amende au dieu pour vous être entretenu avec moi. » Périandre, comprenant que sa haine était implacable et invincible, l'éloignant de ses yeux, l'embarqua pour Corcyre, dont alors il était maître. Après l'y avoir envoyé, il porta la guerre chez Proclès, à qui surtout il reprochait l'état présent de ses affaires; il s'empara d'Épidaure et ramena son beau-père prisonnier.

LIII. Le temps s'écoula, Périandre vieillit; il se sentit incapable de surveiller toutes les affaires et de s'en occuper; il envoya donc à Corcyre un héraut pour appeler Lycophron au pouvoir; car il ne trouvait aucune ressource en son fils aîné, qui lui semblait un esprit lourd. Lycophron ne jugea pas digne d'une réponse le porteur du message; Périandre, qui s'était attaché à ce jeune homme, envoya de nouveau vers lui, et cette fois ce fut sa propre fille, la sœur de Lycophron, car il espérait que par elle son fils se laisserait fléchir plus facilement. Elle l'alla trouver et lui dit : « Enfant, aimes-tu mieux voir la puissance passer en d'autres mains et notre maison périr, que de partir pour être roi? Retourne en nos demeures, cesse de te punir toi-même; l'opiniâtreté est une compagne fâcheuse; ne remédie pas à un mal par un autre mal; plusieurs préfèrent l'équité au droit, et tels, avant nous, en cherchant les biens maternels, ont perdu ceux de leur père. La royauté est une pos-

Digitized by Google

session glissante, beaucoup la convoitent; le vieillard a déjà passé l'âge de la force; ne donne donc pas tes richesses à autrui. » C'est ainsi que, suivant les instructions de son père, elle lui dit les choses les plus persuasives. Il répondit qu'il n'irait jamais à Corinthe, tant qu'il saurait son père vivant; lorsqu'elle eut rapporté cette réponse, Périandre, pour la troisième fois, fit partir un message, et son héraut déclara que lui-même irait habiter Corcyre, si son fils revenait à Corinthe pour le remplacer au pouvoir. Celui-ci ayant enfin accepté sa proposition, ils firent leurs apprêts pour passer l'un à Corcyre, l'autre à Corinthe. Les Corcyréens apprirent leur convention, et, de peur que Périandre ne vînt en leur contrée, ils tuèrent le jeune homme; c'est de ce crime que Périandre avait voulu tirer vengeance.

LIV. Les Lacédémoniens donc, étant arrivés avec une armée nombreuse, assiégèrent Samos. Ils attaquèrent le rempart, et ils avaient dépassé la tour qui se dresse au bord de la mer, à l'entrée du faubourg, quand Polycrate, survenant en force, les repoussa. Alors, les auxiliaires et une multitude de Samiens firent une sortie par la tour qui est sur le ravin de la montagne, reçurent le choc des Lacédémoniens et presque aussitôt prirent la fuite; ils furent poursuivis et taillés en pièces.

LV. Si ce jour-là les assiégeants eussent suivi l'exemple d'Archias et de Lycope, ils se seraient emparés de la place. En effet, seuls des Spartiates, Archias et Lycope s'y ruèrent avec les fuyards; on leur ferma les issues et ils périrent dans l'enceinte de Samos. Je me suis rencontré à Pitane (car il était de cette tribu) avec un autre Archias, fils de Samie et petit-fils de l'ancien Archias; il estimait les Samiens plus que tous les autres étrangers, et il me dit que son père avait reçu le nom qu'il avait porté parce que le père de ce dernier, Archias avait été tué dans Samos, après avoir vaillamment combattu. Il ajouta que son estime pour les Samiens provenait de ce qu'ils avaient inhumé son aïeul aux frais du peuple.

LVI. Après quarante jours de siége, les Lacédémoniens, n'ayant fait aucun progrès, retournèrent au Péloponèse. On rapporte, mais c'est un propos sans fondement, que Polycrate fit frapper en plomb, puis dorer, un grand nombre de pièces de monnaie de son pays, qu'il les leur donna et les décida de cette manière à partir. Telle fut la première expédition que les Doriens de Lacédémone firent contre l'Asie.

LVII. Ceux des Samiens qui avaient porté les armes contre Polycrate, lorsque les Lacédémoniens furent sur le point de les

Digitized by Google

abandonner, mirent eux-mêmes à la voile pour Siphnos. Ils n'avaient aucune ressource et les affaires des Siphniens étaient alors florissantes; ils étaient les plus riches des insulaires, parce qu'en leur île se trouvaient des mines d'or et d'argent, tellement abondantes que, du dixième des produits, ils avaient consacré à Delphes un trésor que nul ne surpasse en magnificence. Tous les ans ils se partageaient entre eux ce qu'ils retiraient des mines, et, lorsqu'ils étaient occupés à composer ce trésor, ils avaient demandé à l'oracle si leur prospérité devait durer longtemps; voici la réponse de la Pythie :

Quand le prytanée de Siphnos sera blanc,
Quand l'agora aura une façade blanche, tout homme prudent devra
Se garder d'une embuscade de bois et d'un héraut rouge

Or, déjà l'agora et le prytanée des Siphniens étaient ornés de marbre de Paros.

LVIII. Ils n'étaient point capables alors de comprendre cet oracle; ils n'en surent pas davantage quand les Samiens arrivèrent. En effet, ceux-ci, à peine dans les eaux de Siphnos, envoyèrent à la ville un vaisseau conduisant des députés. Jadis tous les navires étaient peints en vermillon, et c'est ce que la Pythie leur avait signalé en les exhortant à se garder de l'embuscade de bois et du héraut rouge. Les envoyés se présentèrent donc et demandèrent aux Siphniens de leur prêter dix talents; ceux-ci refusèrent, et les Samiens se mirent à saccager leur territoire. A cette nouvelle, les Siphniens coururent aux armes et livrèrent un combat; mais ils furent vaincus, et les Samiens coupèrent à un grand nombre la retraite sur la ville. Les vainqueurs exigèrent d'eux cent talents.

LIX. Les Samiens achetèrent ensuite de ceux d'Hermione l'île d'Hydra près du Péloponèse, qu'ils confièrent aux Trézéniens. Eux-mêmes partirent pour la Crête et y colonisèrent Cydonie, bien qu'ils n'eussent pas mis à la voile dans ce dessein, mais pour chasser de l'île les Zacynthiens. Ils demeurèrent en ce lieu, et pendant cinq ans ils y prospérèrent au point que l'enclos qui de nos jours existe à Cydonie a été bâti par eux, ainsi que le temple de Diane-Dictyne. La sixième année, les Éginètes, en compagnie des Crétois, les vainquirent sur mer, les réduisirent en esclavage, coupèrent les proues de leurs navires, qui représentaient des sangliers, et consacrèrent ces images à Minerve, en son temple d'Égine. Les Éginètes étaient excités par

Digitized by Google

un ressentiment qu'ils conservaient contre les Samiens; ceux-ci, sous leur roi Amphicrate, avaient envahi l'île d'Égine et fait beaucoup de mal aux citoyens; ils souffrirent à leur tour de la part des Éginètes.

LX. Je me suis étendu longuement sur les affaires des Samiens; en voici le motif : ils ont fait les trois plus grands travaux qu'aient exécutés les Grecs. Dans une montagne, haute de cent cinquante brasses, ils ont creusé, en commençant par la base, un tunnel dont la longueur est de sept stades sur huit pieds de haut et de large. Tout le long de ce tunnel est pratiqué un canal d'une profondeur de vingt coudées, sur trois pieds de large, au moyen duquel l'eau d'une grande fontaine est amenée par des tuyaux jusqu'à la ville. L'architecte de ce tunnel était de Mégare; il se nommait Eupaline, fils de Naustrophe. Tel est le premier de ces trois travaux; le second est une digue dans la mer autour du port, haute de vingt brasses et longue de deux stades; le troisième est le plus grand navire que nous ayons jamais vu. Le constructeur, Samien, fils de Philès, se nommait Rhoïque. Voilà pourquoi je me suis étendu longuement sur les affaires des Samiens.

LXI. Pendant que Cambyse, fils de Cyrus, perdait son temps en Égypte et devenait fou, deux frères, mages l'un et l'autre, se révoltèrent contre lui. L'un des deux avait été nommé par le roi intendant de ses palais. Cet homme donc se révolta en apprenant la mort de Smerdis, et comme on la tenait secrète, et combien était petit le nombre de ceux, parmi les Perses, qui en étaient informés; en effet, presque tout le monde le croyait vivant. L'intendant avait un frère, son complice, ainsi que je viens de le dire, et qui ressemblait à Smerdis, fils de Cyrus, tué par ordre du roi Cambyse. La ressemblance était parfaite, et de plus il portait aussi ce nom de Smerdis, Le mage Patizithès le mit au courant de ce qu'il projetait en sa faveur et il le fit asseoir sur le trône royal; après quoi, il envoya des hérauts de tous côtés, jusqu'en Égypte, pour notifier à l'armée qu'elle eût désormais à obéir à Smerdis, fils de Cyrus, et non à Cambyse.

LXII. Sur tous les points, cette proclamation fut faite par les hérauts; quant à celui qui était parti pour l'Égypte, il rencontra Cambyse et l'armée à Ecbatane de Syrie, et, se plaçant au milieu des troupes, il annonça ce qu'il avait ordre d'annoncer. Cambyse entendit ses paroles; il crut qu'il disait vrai et que Prexaspe l'avait trahi; que, lorsqu'il l'avait dépêché pour tuer Smerdis, il n'en avait rien fait; le regardant donc, il lui

Digitized by Google

dit : « Prexaspe, est-ce ainsi que tu as exécuté la mission dont je t'avais chargé ? » L'autre répondit : « Maître, il n'est point vrai que ton frère Smerdis se soit révolté contre toi ; jamais discorde grande ou petite n'éclatera entre vous ; moi-même, après avoir fait ce que tu m'avais prescrit, je l'ai enseveli de ces mains que tu vois. Si les morts désormais reviennent, attends-toi à voir revenir le Mède Astyage ; si les choses vont comme par le passé, rien de fâcheux contre toi ne se produira par le fait de ton frère. Mon avis est, en conséquence, qu'il faut rattraper le héraut, le presser de questions et savoir de quelle part il vient nous commander d'obéir au roi Smerdis. »

LXIII. Lorsque Prexaspe eut ainsi parlé (car il fut agréable au roi), incontinent le héraut fut saisi et ramené ; Prexaspe l'interrogea en ces termes : « Homme, tu es venu, dis-tu, au nom de Smerdis, fils de Cyrus ; maintenant déclare-nous la vérité, puis va-t'en sans rien craindre. Est-ce Smerdis lui-même qui s'est montré à toi et qui t'a donné ces ordres ? Est-ce quelqu'un de ses ministres ? » L'autre répondit : « Je n'ai point moi-même vu Smerdis, fils de Cyrus, depuis que le roi Cambyse est parti pour l'Égypte ; mais le mage que Cambyse a choisi pour intendant de ses palais m'a donné ces ordres, disant que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui m'enjoignait de les proclamer. » Telle fut sa réponse et il ne mentait pas d'un mot ; alors Cambyse reprit : « Prexaspe, certes tu as agi comme un homme estimable en exécutant ce qui t'était prescrit ; il n'y a aucun reproche à te faire. Mais quel peut être celui des Perses qui se révolte et s'empare du nom de Smerdis ? — Je crois, dit Prexaspe, comprendre d'où le coup est parti ; les révoltés contre toi sont les deux mages, l'un que tu as laissé intendant de ton palais, Patizithès, l'autre son frère Smerdis. »

LXIV. Cambyse fut frappé en même temps de ce nom de Smerdis ainsi que de la vérité des explications de Prexaspe et du songe qu'il avait eu. Car il lui avait semblé, pendant son sommeil, que quelqu'un lui annonçait comment Smerdis, assis sur le trône royal, de sa tête effleurait le ciel. Comprenant avec quelle légèreté il avait fait périr son frère, il se prit à le pleurer ; après avoir pleuré et s'être contristé de cette malheureuse aventure, il s'élança sur son cheval, dans le dessein de partir à l'instant pour Suse et d'aller attaquer le mage. Mais, en sautant à cheval, il fit tomber le bouton qui retenait le fourreau de son glaive ; la lame nue lui fendit la cuisse ; il fut blessé à la même place où lui-même avait frappé précédemment Apis, le dieu des

Digitized by Google

Égyptiens. Comme il se jugeait mortellement atteint, il demanda le nom de la ville où il se trouvait; on lui répondit : Ecbatane. Or, il avait été averti, par l'oracle de Buto, qu'il devait finir sa vie à Ecbatane, et il avait cru qu'il mourrait très-âgé à Ecbatane de Médie, où étaient tous ses trésors, tandis que l'oracle avait parlé d'Ecbatane de Syrie. Aussitôt qu'après sa question il eut ouï le nom de la ville, saisi du double malheur que lui causaient le mage et sa blessure, il rentra dans son bon sens, vit clairement ce que signifiait l'oracle et s'écria : « C'est ici que Cambyse, fils de Cyrus, est destiné à périr. »

LXV. Il n'en dit pas davantage alors; mais plus tard, environ vingt jours après, ayant fait venir les plus considérables des Perses qui se trouvaient à Ecbatane, il leur tint ce discours : « O Perses, celle de toutes mes affaires que je cachais avec le plus de soin, je suis condamné à vous la revéler. En Égypte, j'eus une vision pendant mon sommeil, puissé-je ne l'avoir jamais eue ; il me sembla qu'un messager était venu de ma demeure pour m'annoncer que Smerdis, assis sur le trône royal, de sa tête effleurait le ciel. J'ai craint que la royauté ne me fût enlevée par mon frère ; j'ai agi avec plus de précipitation que de sagesse ; car il n'est point donné à l'homme de détourner ce qui doit advenir. J'envoyai donc légèrement Prexaspe à Suse, pour qu'il tuât Smerdis. Ce malheur s'accomplit, et moi je vécus sans crainte, ne pensant pas que jamais, Smerdis ayant disparu, un autre homme pût s'élever contre moi. Je me suis trompé ; je suis devenu fratricide sans nécessité aucune, et je n'en suis pas moins privé de mon royaume. C'est Smerdis le mage que la divinité me montrait d'avance en cette vision, comme destiné à se révolter contre moi. Considérez donc l'action que j'ai commise et songez qu'il n'y a plus pour vous de Smerdis, fils de Cyrus : ce sont deux mages qui usurpent la royauté, celui que j'avais laissé intendant de mes palais et son frère Smerdis. Le frère à qui il appartenait de me venger de l'outrage que m'infligent ces hommes, victime d'un sort cruel, a succombé par les mains de ses plus proches. Puisqu'il n'existe plus, c'est à vous, ô Perses, que je dois, à défaut d'un frère, transmettre les vœux que je forme à la fin de ma vie. Je vous recommande ces dernières volontés à vous tous, et surtout aux Achéménides ici présents ; je vous adjure, en invoquant les dieux de ce royaume, ne souffrez pas que la royauté retombe entre les mains des Mèdes. S'ils l'ont acquise par ruse, pour la leur reprendre employez la ruse ; s'ils la conservent par force, sauvez-la de leurs

Digitized by Google

mains par plus de force encore. Si vous faites ce que je vous demande, puisse la terre produire pour vous ses fruits, puissent vos femmes et vos brebis enfanter, et puissiez-vous être libres à jamais ! Que le contraire arrive, car telles sont mes malédictions, à ceux qui n'auront point recouvré la royauté, à ceux qui n'auront point tenté résolûment de la recouvrer. Puisse alors chacun des Perses finir comme je finis ! » A ces mots Cambyse pleura sur sa destinée.

LXVI. Les Perses, ayant vu leur roi pleurer, déchirèrent leurs vêtements et firent retentir l'air d'une longue lamentation. Ensuite l'os du blessé se caria, les chairs de sa cuisse se gangrenèrent, et il mourut, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois, sans avoir eu d'enfant, ni garçon, ni fille. Un sentiment de doute se répandit chez les Perses qui se trouvaient là ; ils ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés des affaires ; ils soupçonnèrent que Cambyse avait forgé le récit de la mort de Smerdis pour les tromper et les entraîner à se soulever contre son frère.

LXVII. Ils supposèrent donc que le roi établi était Smerdis, fils de Cyrus : car Prexaspe avait toujours nié avec force qu'il l'eût tué, et il n'avait garde, dans l'intérêt de sa sûreté, de révéler après la mort de Cambyse qu'il avait fait périr un fils de Cyrus. En conséquence le mage d'abord, profitant de la parité des noms, régna sans inquiétude, pendant sept mois qui complétèrent, avec le règne de Cambyse, huit années pleines. Dans ce peu de temps, il répandit sur tous les peuples soumis à son empire de grands bienfaits, tels qu'à sa chute il fut regretté de l'Asie entière, hormis des Perses. L'un de ses premiers soins fut d'envoyer des hérauts chez toutes les nations qui lui obéissaient, pour proclamer que pendant trois ans il ne lèverait ni hommes de guerre ni impôts ; il fit cette proclamation au moment même où il se souleva pour usurper le trône.

LXVIII. Le huitième mois, on découvrit de la manière suivante qui il était : Otanès, fils de Pharnaspe, était, par sa naissance et par ses richesses, l'égal des premiers des Perses. Cet Otanès, avant tout autre, se douta que le mage était non le Smerdis fils de Cyrus, mais ce qu'il était réellement. Sa conjecture était fondée sur ce que le roi ne sortait pas de la citadelle et n'appelait en sa présence aucun des Perses de haut rang. Pour se tirer de doute, il fit ce que je vais dire. Cambyse avait épousé sa fille, nommée Phédyme ; le mage la possédait alors et vivait avec elle comme avec toutes les autres femmes du roi défunt.

Digitized by Google

Or Otanès, ayant envoyé auprès de sa fille, s'informa de l'homme avec qui elle dormait et demanda s'il était Smerdis, fils de Cyrus, ou tout autre. Elle lui fit répondre qu'elle l'ignorait, qu'elle n'avait jamais vu Smerdis, et qu'elle ne connaissait pas non plus l'homme avec qui elle habitait. Second message d'Otanès, disant : « Si tu ne connais pas Smerdis, fils de Cyrus, demande à Atossa quel est l'homme avec qui, ainsi que toi, elle habite, car il ne se peut qu'elle ne connaisse son frère. » Seconde réponse de Phédyme : « Je ne puis m'entretenir avec Atossa ni voir aucune des autres femmes, parce que cet homme, quel qu'il soit, aussitôt roi, nous a dispersées et placées chacune en un appartement séparé. »

LXIX. L'affaire commença de s'éclaircir aux yeux d'Otanès quand il apprit ces détails; il fit passer à sa fille un troisième message ainsi conçu : « O fille, ton devoir, née comme tu l'es, est d'accepter le péril auquel ton père te commande de t'exposer. Si cet homme n'est point le fils de Cyrus, s'il est celui que je suppose, loin de vivre en paix, après avoir dormi avec toi et régné sur les Perses, il faut qu'il reçoive une punition méritée. Fais ce que je te prescris; lorsque tu partageras sa couche et qu'il te paraîtra bien endormi, touche-lui les oreilles. S'il en a, sois convaincue que tu cohabites avec Smerdis, fils de Cyrus; s'il n'en a pas, crois que c'est le mage Smerdis. — En obéissant, répondit Phédyme, je cours un grand danger : car s'il n'a pas d'oreilles, s'il me surprend à le toucher, soudain il me fera périr; mais n'importe, j'obéirai. » C'est ainsi qu'elle promit à son père d'exécuter ses ordres. Or, Cyrus jadis avait fait couper les oreilles à Smerdis le mage pour une offense non médiocre. Cette Phédyme donc, fille d'Otanès, ayant promis à son père d'exécuter ses ordres, lorsque vint son tour d'aller auprès du mage (car tour à tour les femmes des Perses vont trouver leurs époux), entra au lit avec lui, et, lorsqu'il fut plongé dans un profond sommeil, elle le toucha et reconnut très-facilement que l'homme n'avait point d'oreilles. Dès que le jour parut, elle envoya raconter à son père ce qui était arrivé.

LXX. Otanès, prenant avec lui Aspathine et Gobryas, les premiers des Perses et ceux en qui il pouvait mettre le plus de confiance, leur dit toute l'affaire. Eux-mêmes en avaient quelque soupçon; ils accueillirent donc le récit d'Otanès et ils convinrent de s'associer chacun son ami le plus sûr. En conséquence, Otanès introduisit Intapherne; Gobryas, Mégabyse; Aspathine, Hydarne. Ils etaient six, quand survint à Suse Da-

Digitized by Google

rius fils d'Hystaspe, arrivant de la Perse, où son père était gouverneur; ils l'apprirent et jugèrent à propos de s'adjoindre Darius.

LXXI. Les sept se réunirent, engagèrent leur foi et se mirent à délibérer; lorsque ce fut à Darius à donner son avis: « Je croyais, dit-il, être le seul à savoir que le mage nous gouverne et que Smerdis, fils de Cyrus, a péri; c'est le motif qui m'a fait accourir pour conspirer la mort du mage. Puisqu'il se rencontre que vous êtes informés aussi bien que moi-même, il me semble qu'il faut agir à l'instant et n'y pas mettre le moindre retard, car nous ne gagnerions rien à différer. — O fils d'Hystaspe, repartit Otanès, tu es né d'un père vaillant et tu ne te montres pas inférieur à ton père; mais ne précipite pas sans réflexion une telle entreprise; conduis-la plus sagement; il est nécessaire que nous soyons plus nombreux; alors nous agirons. » Or, Darius reprit: « O hommes ici présents, si vous suivez la marche que dit Otanès, sachez que vous périrez d'une manière misérable. Quelqu'un, entraîné par son propre intérêt, fera des rapports au mage; vous auriez dû, dès les premiers mots échangés entre vous, exécuter à vous seuls votre dessein. Mais puisque vous avez voulu des associés, puisque vous m'avez mis dans la confidence, ou nous agirons aujourd'hui, ou bien, si nous laissons passer ce jour, je ne vous le cache pas, nul ne me devancera pour être votre accusateur; moi-même j'irai tout révéler au mage. »

LXXII. Alors, Otanès voyant Darius si empressé: « Puisque, dit-il, tu nous contrains à tant de hâte, sans nous permettre de différer, voyons, expose-nous toi-même comment nous entrerons dans le palais et de quelle manière nous les attaquerons. Car tu sais, et, si tu ne l'as vu, tu l'as ouï dire, que des gardes sont placés de distance en distance; comment les traverserons-nous? — Otanès, répliqua Darius, nombre de choses ne peuvent s'éclaircir par des paroles, mais par l'action; d'autres semblent faciles quand on en parle et, au fait, il n'en résulte rien d'éclatant. Apprenez qu'il n'est point impossible de dépasser les sentinelles: d'une part, soit crainte, soit respect, nul n'arrêtera des hommes de notre rang; d'autre part, j'ai moi-même un prétexte très-plausible pour pénétrer dans le palais: je dirai que j'arrive à l'instant de la Perse et que je désire transmettre au roi un message de mon père. Où il est à propos de faire un mensonge, qu'il soit fait. Car nous autres humains nous avons le même désir, soit que nous mentions, soit que nous disions la

Digitized by Google

vérité. Les uns mentent lorsqu'ils ont à cœur, par ce moyen, de persuader et d'en tirer profit; d'autres, au contraire, sont véridiques afin que la vérité leur procure quelque avantage, et que quelque chose de plus considérable leur soit confié. Ainsi, par des voies différentes, nous tendons tous au même but; s'il n'avait rien à y gagner, celui qui dit la vérité, mentirait tout aussi bien, et celui qui ment se ferait véridique. La sentinelle qui volontairement nous laissera passer n'y perdra rien par la suite; quiconque tentera de s'opposer à nous, n'hésitons pas à le traiter sur-le-champ comme un ennemi; ensuite, poussant jusque dans l'intérieur du palais, nous nous mettrons à l'œuvre. »

LXXIII. Gobryas prit à son tour la parole et dit: « Amis, aurons-nous jamais une meilleure occasion de ressaisir la souveraineté, ou, si nous n'y pouvons réussir, de perdre la vie, nous qui sommes Perses, nous qui nous laissons gouverner par un mage, et un mage qui n'a pas d'oreilles? Ceux de vous qui se trouvaient auprès de Cambyse malade n'ont pas oublié ses imprécations, quand sa vie était si près de finir, contre les Perses qui ne tenteraient pas de recouvrer la royauté. Nous ne nous en affections pas alors, parce que nous pensions que Cambyse avait eu dessein de nous tromper. Maintenant donc, je vote pour que nous obéissions à Darius et que nous ne nous séparions pas au sortir de ce colloque, mais que nous marchions droit au mage. » Tel fut le discours de Gobryas; tous les autres approuvèrent.

LXXIV. Pendant qu'ils délibéraient ainsi, le hasard amena les incidents que je vais dire. Les mages, après s'être consultés, imaginèrent de gagner l'amitié de Prexaspe, parce qu'il avait cruellement souffert de Cambyse, quand le roi, frappant son fils d'une flèche, avait tué cet enfant; parce que seul il savait la mort de Smerdis, fils de Cyrus, pour l'avoir fait périr de sa main; enfin, parce qu'il était en grande réputation chez les Perses. Pour ces motifs donc, ils l'appelèrent, lui demandèrent son amitié, lui firent prendre l'obligation, appuyée de gages et de serments, de tenir secrète, de ne révéler à aucun des mortels leur supercherie à l'égard des Perses; enfin, ils lui promirent des dons infinis; ce Prexaspe s'engagea à tout ce qu'ils désiraient. Lorsque les mages crurent l'avoir persuadé; « Nous allons, dirent-ils, convoquer tous les Perses devant le palais; tu monteras sur une tour; tu leur proclameras que Smerdis, fils de Cyrus, et non un autre, règne sur eux. » Ils exigeaient de lui cette démarche à cause de la grande confiance

Digitized by Google

qu'il inspirait au peuple; à cause de l'opinion, par lui souvent exprimée, que Smerdis, fils de Cyrus, était vivant; à cause de son obstination à nier qu'il l'eût mis à mort.

LXXV. Prexaspe se déclara prêt à la faire; alors les mages, ayant convoqué les Perses, le conduisirent sur la tour et l'exhortèrent à parler. Mais oubliant volontairement ce qu'ils attendaient de lui, il commença par Achémène la généalogie paternelle de Cyrus; arrivé à celui-ci, il rappela quels biens Cyrus avait répandus sur les Perses; puis les ayant énumérés, il fit connaître la vérité : « Je l'ai cachée d'abord, dit-il, car il n'était pas sûr pour moi de rien dire de ce qui s'était passé; mais, dans l'état présent des affaires publiques, mon devoir est de tout dévoiler. » Il raconta donc que lui-même, contraint par Cambyse, avait tué Smerdis, fils de Cyrus, et que c'étaient des mages qui régnaient. Après avoir proféré de nombreuses malédictions contre les Perses s'ils ne recouvraient pas la liberté et s'ils ne punissaient pas les mages, il se jeta du haut de la tour, la tête la première. Ainsi périt Prexaspe, qui de tout temps avait été un homme estimé.

LXXVI. Or, les sept Perses, résolus d'attaquer les mages sans délai, marchaient, après avoir invoqué les dieux, et ne savaient rien de ce qui était advenu au sujet de Prexaspe. Ils l'apprirent à moitié chemin; alors, ils s'écartèrent de la voie publique et tinrent conseil derechef : les uns, du parti d'Otanès, voulaient s'abstenir et ne rien entreprendre dans une situation si grosse d'événements; les autres, du parti de Darius, insistaient pour aller en avant, faire ce qu'ils avaient décidé et n'y apporter aucun retard. Comme ils discutaient, apparurent sept couples d'éperviers poursuivant deux paires de vautours qu'ils plumaient et déchiraient. A cet aspect, tous les sept se rangèrent à l'avis de Darius et marchèrent sur le palais, encouragés par les augures.

LXXVII. Aux portes, il arriva ce que Darius avait prévu : les sentinelles se montrèrent pleines de respect pour les premiers des Perses, et, ne s'attendant guère à rien de pareil de leur part, ils passèrent, comme poussés par une impulsion divine; nul ne les questionna. Mais, dans la cour, ils rencontrèrent les eunuques porteurs des messages, et ceux-ci leur demandèrent ce qu'ils voulaient, en même temps qu'ils firent des menaces aux gardes pour ne les avoir point arrêtés. Cependant ils s'efforcèrent d'empêcher les sept d'aller plus loin. Les conjurés s'exhortèrent mutuellement, tirèrent leurs glaives,

Digitized by Google

tombèrent tous à la fois sur les eunuques qui les retenaient, et se précipitèrent dans l'appartement des hommes.

LXXVIII. Il se trouva que les deux mages étaient à ce moment dans l'intérieur, se consultant ensemble au sujet de ce que venait de faire Prexaspe. Au bruit des eunuques en désordre, à leurs clameurs, ils accoururent l'un et l'autre, et, comme ils comprirent de quoi il s'agissait, ils firent appel à leur propre vaillance. L'un fut le premier à saisir son arc, l'autre prit sa javeline; il y eut alors une mêlée: celui qui tenait son arc, serré de près par ses adversaires, ne put s'en servir; le second se défendit avec sa javeline; il frappa à la cuisse Aspathine et à l'œil Intapherne, qui perdit cet œil et ne mourut pas de sa blessure. L'un des deux mages blesse donc ces deux Perses; son frère, voyant que l'arc est une arme inutile, se réfugie dans une pièce voisine de la salle où ils se trouvaient, avec l'intention d'en fermer les portes. Deux des sept, Darius et Gobryas, s'attachent à sa poursuite; Gobryas le prend corps à corps; Darius s'arrête hésitant, de peur de percer Gobryas dans l'obscurité; celui-ci s'aperçoit qu'il demeure inactif et lui demande pourquoi il ne fait pas usage de ses mains. « C'est, répondit-il, dans la crainte de t'atteindre. — Ah! s'écrie Gobryas, pousse ton épée au travers de nos deux corps. » Darius obéit et a la chance de ne tuer que le mage.

LXXIX. Les mages morts, ils laissent là les deux blessés, tant à cause de leur affaiblissement que pour garder la citadelle; puis, à grands cris, à grand fracas, les cinq, tenant les têtes des mages, se précipitent dehors, appellent les Perses, leur racontent l'événement et leur montrent les têtes. En même temps, ils mettent à mort tout mage qui se trouve sur leur passage. Les Perses, en apprenant l'œuvre des sept et la supercherie des mages, se déterminèrent à imiter les premiers: ils tirèrent leurs glaives et tuèrent, n'importe où, autant de mages qu'ils en rencontrèrent; si la nuit ne fût venue, ils n'en auraient pas laissé un seul vivant. Les Perses honorent publiquement cette journée plus que nul autre jour; ils en font annuellement une grande fête, qu'ils appellent le meurtre des mages. Pendant qu'ils la célèbrent, il n'est permis à aucun mage de se montrer, mais tous se tiennent toute la journée renfermés dans leurs maisons.

LXXX. Lorsque le tumulte fut apaisé et que le sixième jour fut venu, ceux qui avaient soulevé le peuple contre les mages délibérèrent sur la chose publique, et l'on tint des discours in-

Digitized by Google

croyables pour quelques Grecs, quoiqu'ils aient réellement été prononcés. Otanès proposa de remettre le gouvernement à la communauté des Perses. « Mon avis, dit-il, est que nul de nous ne doit plus seul être roi; cela n'est ni agréable ni bon; en effet, vous savez jusqu'où Cambyse a poussé l'arrogance, et vous avez souffert, chacun pour votre part, de celle des mages. Comment la monarchie pourrait-elle être un État bien organisé, puisqu'elle permet à un homme, qui n'a pas de contradicteur, de faire ce qu'il veut? Le meilleur des mortels, investi d'une telle autorité, s'écarterait de son bon sens habituel. Chez l'homme l'orgueil provient des biens qui l'entourent, et, dès sa naissance, l'envie le tourmente naturellement. Atteint de ces deux misères, toutes les autres lui arrivent. Il ne tarde pas à commettre une multitude d'actions coupables, les unes dans l'excès de son orgueil, les autres par envie. Un tyran, toutefois, devrait être sans envie, puisqu'il possède tout ce qui a du charme; mais par sa nature, il est disposé d'une manière toute contraire à l'égard des citoyens. Il porte envie aux meilleurs tant qu'ils existent; il se plaît avec les méchants; il est le plus prompt à accueillir la calomnie, il est le plus déréglé de tous. Si on l'admire avec mesure, il s'en afflige parce que, dit-il, il n'est pas suffisamment honoré; s'il est assez honoré, il s'en afflige, parce qu'à son gré, c'est de la flatterie. Mais le pire, je vais vous le faire entendre : il change les coutumes des ancêtres; il fait violence aux femmes; il met les hommes à mort sans jugement. La multitude souveraine porte le plus beau de tous les noms: on l'appelle l'isonomie[1]. De plus, elle ne commet aucun des excès que je viens d'énumérer comme propres au monarque; elle donne, par la voie du sort, les offices publics à des magistrats responsables; elle rapporte à la communauté toutes les résolutions. Je vote pour que nous abolissions la monarchie et que nous élevions la multitude au pouvoir; car tout réside dans le grand nombre. » Telle fut l'opinion d'Otanès.

LXXXI. Après lui Mégabyse proposa en ces termes de confier le gouvernement à l'oligarchie : « Ce que vient de dire Otanès pour abolir la tyrannie, tenez-le dit par moi. Mais, quand il a conseillé de faire passer le pouvoir à la multitude, il s'est éloigné de la saine opinion. En effet, rien plus qu'une vaine foule n'est irréfléchi et insolent · et il n'est vraiment pas tolé-

1. Égalité des droits.

Digitized by Google

rable que des hommes qui veulent se soustraire à l'arrogance d'un monarque, retombent sous l'insolence d'un peuple désordonné. Le tyran, s'il fait quelque chose, sait ce qu'il fait : le peuple ne peut le savoir; comment se serait-il instruit, lui à qui l'on n'a rien enseigné et qui n'a jamais rien appris de bon ni de convenable? Il se précipite inconsidérément sur les affaires publiques et les pousse, semblable à un torrent d'hiver. Que ceux qui veulent du mal aux Perses se servent du peuple; mais nous, élisons une assemblée d'hommes les meilleurs, et donnons-lui la souveraineté. Nous en serons nous-mêmes, et il est vraisemblable que les résolutions les plus salutaires naîtront de la réunion des hommes les plus sages. » Telle fut l'opinion de Mégabyse.

LXXXII. Darius le troisième donna son avis en ces termes : « Mégabyse a, selon moi, parlé juste sur la multitude, mais sur l'oligarchie, non. De ces trois formes supposées excellentes, d'un peuple excellent, d'une oligarchie, d'une monarchie, je soutiens que la dernière est de beaucoup la meilleure. Car rien n'est préférable à un seul homme excellent : en effet, il se conduit avec assez de prudence pour administrer d'une manière irréprochable; surtout, il sait garder le secret concernant ses résolutions contre les ennemis extérieurs. Tandis que, dans une oligarchie, si plusieurs s'exercent à la vertu dans l'intérêt commun, des haines particulières, habituellement violentes, éclatent; chacun veut être le maître et faire triompher son avis; tous finissent par se détester : de là naissent des discordes publiques, et les discordes engendrent des massacres. Des meurtres, on passe à la monarchie, ce qui démontre qu'elle est le meilleur gouvernement. Si maintenant le peuple est le maître, il est impossible d'empêcher la méchanceté de se faire jour; dès qu'elle s'est montrée, ce ne sont point des haines qui naissent entre les méchants, mais des amitiés solides. Ceux qui oppriment la communauté, le font avec concert. Cette situation se prolonge jusqu'à ce qu'un homme, prenant en main l'intérêt du peuple, vienne leur mettre un frein; le peuple alors admire cet homme et, quand il est admiré, il ne tarde pas à devenir roi. De cette manière donc, il est encore prouvé que la monarchie est le gouvernement le meilleur. Mais pour me résumer en un mot, d'où vient notre liberté? qui nous l'a donnée? Vient-elle du peuple, d'une oligarchie ou d'un monarque? Mon opinion est donc que, puisqu'un seul homme nous a rendus libres, notre devoir est de nous en tenir là. Ne dé-

Digitized by Google

truisons pas les coutumes de nos ancêtres auxquelles nous devons notre prospérité ; car nous ne nous en trouverions pas mieux. »

LXXXIII. Tels furent les trois avis, et les quatre autres conjurés se rattachèrent au dernier. Comme Otanès, qui voulait établir en Perse l'égalité des droits, vit son opinion vaincue, il dit à l'assemblée : « O mes compagnons, il est évident que l'un de nous doit être roi, soit que le sort en décide, soit que la majorité des Perses le choisisse, si nous leur remettons ce soin, soit de toute autre manière. Je ne serai point votre compétiteur ; je ne veux ni commander ni être commandé ; je renonce au pouvoir, à la condition que je ne recevrai les ordres d'aucun de vous, ni moi-même, ni à perpétuité ceux qui descendront de moi. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, les six autres adhérèrent à sa demande ; il ne concourut donc pas, mais il se tint à l'écart, et maintenant sa famille continue d'être libre. Seule parmi les Perses, elle n'obéit qu'autant qu'il lui plaît ; toutefois elle ne fait rien de contraire aux lois du pays.

LXXXIV. Les six qui restaient délibérèrent sur la manière la plus équitable de nommer un roi ; préalablement ils trouvèrent convenable de décider qu'Otanès et ses descendants à perpétuité, si l'un des sept était mis en possession de la royauté, recevraient chaque année, comme un honneur tout spécial, la robe médique, et en même temps tous les dons qui chez les Perses sont les plus honorables. Ils arrêtèrent que ces présents seraient donnés spécialement à Otanès et aux siens, parce qu'il avait le premier conçu l'entreprise et parce qu'il les avait appelés à y prendre part. Otanès eut seul ces honneurs et ils convinrent, pour eux tous, que chacun aurait le droit d'entrer au palais, quand il le voudrait, sans être annoncé, à moins que le roi ne dormît avec l'une de ses femmes ; ils convinrent encore qu'il ne serait pas permis au roi de se marier hors des familles des sept conjurés. Pour la royauté, ils stipulèrent que celui de qui le cheval hennirait le premier, au moment du lever du soleil, monté par son maître, sur l'esplanade à l'entrée du faubourg, serait mis en possession du pouvoir royal.

LXXXV. Darius avait un écuyer, homme sage, nommé Œbarès ; lorsque les sept se furent séparés, il lui dit : « Œbarès, au sujet de la royauté, nous avons arrêté la convention suivante : celui de qui le cheval hennira le premier, au moment du lever du soleil, son maître le montant, celui-là sera roi. Maintenant donc, si tu as quelque science, ingénie-toi pour que nous rem-

Digitized by Google

portions le prix et ne le cédions à nul autre. » OEbarès répondit : « S'il ne tient qu'à cela, maître, que tu sois roi ou que tu ne le sois point, rassure-toi, aie bon courage ; nul autre que toi ne sera roi, tant sont sûrs les charmes que je connais. » Darius reprit : « Si tu sais en réalité quelque expédient, l'heure est venue de l'employer sans aucun retard, car notre épreuve est fixée au jour qui va suivre. » OEbarès, après l'avoir entendu, prit ses mesures. Aussitôt que la nuit fut venue, il conduisit au faubourg et y attacha celle des juments que le cheval de Darius aimait le plus ; il mena ensuite ce cheval vers elle ; il le fit tourner plusieurs fois autour de la jument, l'en rapprochant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il la toucha ; finalement il lui lâcha la bride, si bien qu'il la saillit.

LXXXVI. Aux premières lueurs du matin, les six, comme ils en étaient convenus, se trouvèrent à cheval au rendez-vous, et, en chevauchant le long du faubourg, ils atteignirent le lieu où, pendant la nuit qui venait de s'écouler, la jument avait été attachée ; là, le cheval de Darius s'élança et hennit ; au même instant, un éclair sillonna le ciel serein et l'on entendit un coup de tonnerre. Ces circonstances concoururent en faveur de Darius, comme si quelque ordonnateur les avait combinées ; elles consacrèrent son avénement ; les autres conjurés descendirent de cheval et se prosternèrent devant lui.

LXXXVII. Tel fut, selon les uns, l'artifice d'OEbarès ; on en fait chez les Perses un second récit : il toucha, dit-on, de sa main, les parties génitales de la jument ; il tint ensuite cette main cachée sous son manteau ; mais au soleil levant, au moment où les chevaux allaient s'élancer, il la leva et la porta aux narines du cheval de Darius ; le cheval en la flairant se mit à souffler et à hennir.

LXXXVIII. Darius, fils d'Hystaspe, fut donc reconnu roi [1], et, hormis les Arabes, tous les peuples de l'Asie se trouvèrent ses sujets. Cyrus les avait subjugués et ensuite Cambyse. Mais les Arabes ne s'étaient pas soumis à la servitude des Perses ; ils furent leurs alliés et secondèrent Cambyse lorsqu'il entra en Égypte : car jamais les Perses n'auraient pu, contre le gré des Arabes, pénétrer dans cette contrée. Darius épousa d'abord, parmi les Perses, deux filles de Cyrus : Atossa et Artystone ; la première avait été femme de Cambyse, son frère, puis du mage ; la seconde était vierge. Il épousa de plus la fille de Smerdis,

1. An 523 avant J. C.

Digitized by Google

fils de Cyrus, dont le nom était Parmys; enfin il possédait aussi la fille d'Otanès, celle qui avait fait reconnaître le mage. Tout fut plein de sa puissance. L'un de ses premiers soins fut d'ériger un monument en pierre, sur lequel on voyait représenté un homme à cheval, et il y grava des caractères signifiant ceci : « Darius, fils d'Hystaspe, par la vertu de son cheval (ici était le nom) et de son écuyer Œbarès, a obtenu la royauté des Perses. »

LXXXIX. Ensuite, il institua en Perse vingt gouvernements, que l'on appelle satrapies. Ces gouvernements institués, les gouverneurs nommés, il régla les tributs que devaient envoyer les nations; il détermina ceux de leurs voisins qui devaient contribuer avec elles, et en sépara d'autres voisins qu'il adjoignit à des nations plus éloignées. Les gouvernements et les tributs furent ainsi divisés : à ceux qui s'acquittaient en argent, il fut prescrit de payer au poids de Babylone; à ceux qui apportaient de l'or, de se servir du poids euboïque. Le talent de Babylone équivaut à soixante-dix mines euboïques. Sous les règnes de Cyrus et de Cambyse, il n'y avait rien d'établi quant à l'impôt : le peuple offrait des présents. A cause de cette taxe et de diverses autres mesures analogues, les Perses disent que Darius était un marchand, Cambyse un despote, et Cyrus un père : le premier, parce qu'il trafiquait de tout; le second, parce qu'il était dur et dédaigneux; le troisième, parce qu'il était doux et en toute chose s'ingéniait pour leur bien-être.

XC. Des Ioniens, des Magnètes de l'Asie, des Éoliens, des Cariens, des Lyciens, des Milyens et des Pamphyliens (car ils payaient ensemble le tribut), Darius tirait quatre cents talents d'argent. Ils composaient le premier nome. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens, les Hygennéens, second nome, payaient cinq cents talents. Les Hellespontins de la rive droite, les Phrygiens, les Thraces de l'Asie, les Paphlagoniens, les Maryandiniens, les Syriens[1], troisième nome, trois cent soixante talents. Les Ciliciens, quatrième nome, fournissaient trois cent soixante chevaux blancs, un par jour, et cinq cents talents d'argent, dont cent quarante étaient employés à l'entretien de la cavalerie qui gardait le territoire de la Cilicie, et trois cent soixante allaient à Darius.

XCI. A partir de la ville de Posidéium que fonda, sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie, Amphiloque, fils d'Amphiaraüs, jusqu'à l'Égypte, hormis les Arabes (car ils étaient

1. Les Syriens de la Cappadoce.

Digitized by Google

exempts de tributs), l'impôt montait à trois cent cinquante talents. Ce nome, le cinquième, comprend toute la Phénicie, la Syrie qu'on appelle Palestine, et Chypre. L'Égypte, les Libyens ses limitrophes, Cyrène et Barca (car ces villes étaient comprises dans le nome de l'Égypte, le sixième), envoyaient sept cents talents, outre le produit en argent de la pêche du lac de Mœris. Indépendamment de ce produit et d'une fourniture de blé, ce nome payait sept cents talents; cette fourniture de blé consistait en cent vingt mille mesures pour les Perses et les auxiliaires qui gardaient la citadelle Blanche de Memphis. Les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices, les Aparytes, septième nome, taxés à cent soixante-dix talents, les apportaient à Suse; le reste de la contrée des Cissiens, huitième nome, en payait trois cents.

XCII. Babylone et toute l'Assyrie, neuvième nome, envoyaient mille talents d'argent et cinq cents jeunes eunuques. Ecbatane et toute la Médie, les Paricaniens, les Orthocorybantes, dixième nome, trois cent cinquante talents. Les Caspiens[1], les Pausiques, les Pantimathiens, les Darites, onzième nome, deux cents talents. Les Bactriens, jusqu'à Æglée, douzième nome, trois cents talents.

XCIII. Les Pactyices, les Arméniens, les peuplades voisines jusqu'au Pont-Euxin, treizième nome, quatre cents talents. Les Sagarties, les Sarangiens, les Thamanéens, les Utiens, les Myciens et les habitants des îles de la mer Rouge, où le roi envoie les exilés, quatorzième nome, six cents talents pour eux tous. Les Saces et les Caspiens[2], quinzième nome, deux cent cinquante talents. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Ariens, seizième nome, trois cents talents.

XCIV. Les Paricaniens, les Éthiopiens d'Asie, dix-septième nome, quatre cents talents. Les Matianes, les Saspires, les Alarodiens, dix-huitième nome, deux cents talents. Les Moschiens, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynèques, les Mardiens, dix-neuvième nome, trois cents talents. Les Indiens, vingtième nome, la plus nombreuse de toutes les nations à notre connaissance, étaient taxés plus que tous les autres; ils apportaient trois cents talents de poudre d'or.

XCV. L'argent de Babylone étant réduit au poids euboïque, on a en tout neuf mille cinq cent quarante talents d'argent; l'or étant évalué treize fois plus que l'argent, la poudre d'or donne

1 De l'ouest. — 2. De l'est.

Digitized by Google

quatre mille six cent quatre-vingts talents euboïques. En additionnant ces deux sommes, on trouve pour total de l'impôt annuel payé à Darius, au poids euboïque, quatorze mille cinq cent soixante talents, nombre rond, en négligeant une somme minime.

XCVI. Tel était le tribut payé à Darius par l'Asie et une faible part de la Libye ; mais plus tard, d'autres tributs vinrent des îles[1] et des peuples qui habitent l'Europe au nord de la Thessalie. Le roi thésaurise ces impôts de cette manière : on fait fondre les métaux, et on les verse, encore liquides, dans des vases de terre cuite ; quand ils sont refroidis, on brise cette enveloppe. Lorsque le roi a besoin d'argent, il fait frapper la somme qui lui est nécessaire.

XCVII. Les gouvernements et les taxes étaient donc ainsi institués ; le seul territoire de la Perse n'a pas été mentionné comme sujet à l'impôt ; car les Perses habitent une contrée qui en est exempte. Il n'en est point exigé non plus des Éthiopiens limitrophes de l'Égypte, de ceux que subjugua Cambyse, en marchant contre les Macrobes ; mais ils apportent des présents. Ces peuples habitent les alentours de la sainte Nysa, et ils célèbrent les fêtes de Bacchus ; ils sèment, ainsi que leurs voisins, les mêmes graines que les Calantiens de l'Inde ; ils ont des demeures souterraines et apportent, les uns et les autres, le même don tous les trois ans ; ils donnent encore de mon temps deux chénices d'or purifié, deux cents troncs d'ébéniers, cinq jeunes fils d'Éthiopiens et vingt grandes dents d'éléphant. Ceux de la Colchide sont taxés à des présents, ainsi que leurs voisins jusqu'au mont Caucase : car le pouvoir des Perses s'étend jusque-là ; mais au nord du Caucase, nul ne s'occupe d'eux. Leurs tributaires, au sud de ce mont, de mon temps encore, amenaient, tous les cinq ans, cent jeunes garçons et cent vierges. Les Arabes fournissent cent talents d'encens chaque année. Tels sont les présents que le roi recevait, outre l'impôt.

XCVIII. Les Indiens se procurent en abondance, comme je le dirai tout à l'heure, cet or dont ils donnent au roi la quantité de poudre indiquée plus haut. Au levant de leur contrée, est un désert de sable : car les Indiens sont, de tous les peuples de l'Asie que nous connaissions ou dont nous puissions parler avec certitude, les premiers en venant du côté de l'aurore et du le-

1. Les

ver du soleil; et la partie orientale des Indes est déserte à cause des sables. Il y a beaucoup de nations en cette contrée; elles ne parlent pas la même langue; les unes sont nomades, les autres ne le sont pas; quelques-unes habitent les marais du fleuve et se nourrissent de poissons crus qu'elles prennent au moyen de barques de roseaux [1], chaque barque étant faite de ce qui a poussé entre deux nœuds. Ces mêmes Indiens portent des vêtements d'écorce qu'ils enlèvent aux roseaux, lorsqu'ils les ont coupés dans le fleuve et battus; ils la tressent comme des nattes et s'en revêtent en guise de cuirasses.

XCIX. D'autres Indiens, à l'est de ceux-ci, sont nomades et mangent les chairs crues; on les appelle Padéens; ils mettent en pratique, dit-on ces coutumes: lorsque l'un des leurs est malade, si c'est un homme, ses plus proches amis le tuent, disant que, s'ils le laissaient consumer par le mal, ses chairs seraient perdues pour eux; s'avise-t-il de nier qu'il soit malade, ses amis qui ne partagent pas son opinion le tuent et en font grande chère. Si c'est une femme qui est malade, les femmes liées avec elle la traitent de la même manière. Ce peuple sacrifie et mange celui qui parvient à la vieillesse; mais un petit nombre y arrive, car auparavant ils font mourir ceux qui sont atteints de quelque maladie.

C. D'autres Indiens vivent d'autre sorte : ils ne mettent à mort rien qui ait vie; ils n'ensemencent point; ils n'ont pas coutume de posséder des maisons, mais ils mangent certaines plantes et ils ont un grain en cosse, gros comme du millet, que la terre produit spontanément; ils le récoltent, le font bouillir dans sa cosse et s'en nourrissent. Celui qui tombe malade s'en va dans le désert et s'y couche; nul ne s'inquiète s'il est mort ou souffrant.

CI. Tous les Indiens que je viens d'énumérer s'accouplent aussi publiquement que des bestiaux; leur couleur est approchant celle des Éthiopiens. La semence qu'ils émettent avec les femmes n'est pas blanche comme celle des autres hommes, mais noire comme leur peau; telle est aussi la semence des Éthiopiens. Ces Indiens habitent loin des Perses du côté du sud-est; ils n'obéissaient en aucune façon à Darius.

CII. D'autres peuplades indiennes sont limitrophes du territoire de Caspatyre et de celui des Pactyices; elles demeurent au nord des autres Indiens et ont à peu près le même genre de

1. Les bambous.

Digitized by Google

vie que les Bactriens. Plus belliqueuses que tout le reste de ces peuples, ce sont elles qui vont à la recherche de l'or, car elles touchent à ce sol qui est désert à cause des sables. Dans le désert et dans le sable vivent des fourmis, grosses presque comme des chiens, un peu plus que des renards [1]. Le roi des Perses en a quelques-unes qu'il fait prendre en ce lieu ; ces fourmis donc, faisant leur gîte sous terre, amoncellent le sable, comme le font les fourmis en Grèce, auxquelles d'ailleurs elles ressemblent beaucoup. Mais, dans l'Inde, les amas de sable sont mêlés d'or ; des hommes s'en vont au désert pour rapporter de l'or ; chacun assemble trois chameaux, de chaque côté un mâle portant une chaîne pour tirer, au milieu une femelle sur laquelle il monte, qu'il a choisie avec soin parmi celles qui viennent de mettre bas, et qu'il place sous le joug, après l'avoir séparée de ses petits : car les chamelles ne sont guère moins agiles que les chevaux, et elles sont plus capables de porter des fardeaux pesants.

CIII. Je ne décris point pour les Grecs la forme du chameau ; ils la connaissent, je n'en vais dire que ce qu'ils ne savent pas. Le chameau, à ses jambes de derrière, a quatre cuisses et quatre genoux ; ses parties génitales, entre les jambes de derrière, sont tournés du côté de la queue.

CIV. Les Indiens emploient donc cette méthode et cet attelage pour aller chercher de l'or, s'arrangeant de manière à faire leur provision pendant la chaleur la plus ardente. Car alors les fourmis se cachent en terre. En ces contrées, le soleil est dans sa plus grande ardeur [2] après l'aurore, et non comme ailleurs à midi ; son extrême force dure jusqu'au moment où chez nous finit le marché. Pendant tout ce temps, il a beaucoup plus d'ardeur qu'en Grèce à midi ; on est obligé, dit-on, de s'arroser alors à flots d'eau fraîche. La chaleur du milieu du jour est à peu près la même pour les Indiens que pour les autres hommes. Lorsque le soleil décline, il devient chez eux ce qu'ailleurs il est le matin ; plus il s'abaisse, plus il se refroidit, jusqu'au moment où, près de se coucher, il est tout à fait froid.

CV. Arrivés à leur but, avec des sacs, les Indiens les remplissent de sable ; après quoi, le plus rapidement possible, ils s'en retournent. Car, disent les Perses, les fourmis, à l'odeur,

1. C'est, dit-on, une variété de l'hyène, et les fourmilières sont des terriers.

2. Hérodote croyait que l'orient de la terre était plus voisin du soleil et plus ardent que le midi et l'occident.

Digitized by Google

retrouvent leur traces, et elles les poursuivent. Leur rapidité est sans pareille, de telle sorte que si les Indiens, pendant qu'elles se rassemblent, n'avaient point pris une grande avance, aucun d'eux ne pourrait échapper. Cependant les chameaux, inférieurs à la course aux femelles et plus vite fatigués, ne marcheraient point d'un pas égal ; mais les chamelles, se souvenant de leurs petits qu'elles ont abandonnés, ne se ralentissent pas un instant. C'est ainsi que les Indiens se procurent la plus grande partie de l'or qu'ils possèdent, à ce que disent les Perses. Celui qu'ils obtiennent en creusant dans la contrée est moins abondant.

CVI. Les pays habités les plus lointains ont en partage les plus belles productions, de même que la Grèce jouit du plus beau climat. En effet, l'Inde est, du côté de l'aurore, le dernier pays habité, comme je l'ai dit un peu plus haut, et ses quadrupèdes, ses oiseaux, sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, hormis les chevaux, que surpassent les chevaux médiques, connus sous le nom de Niséens. De plus elle a de l'or à profusion, soit qu'elle l'extraie des mines, soit que le fleuve le lui apporte, soit qu'elle le prenne de la manière que je viens de décrire. Il s'y trouve des arbres sans culture, donnant pour fruit de la laine[1] plus belle et de meilleure qualité que celle des brebis ; les Indiens font usage de vêtements que leur fournissent ces arbres.

CVII. L'Arabie est, du côté du midi, le dernier pays habité, et de tous c'est le seul qui produise l'encens, la myrrhe, la cannelle, le cinnamome, le lédanon ; sauf la myrrhe, les Arabes recueillent difficilement toutes ces choses. Ils obtiennent l'encens au moyen de la vapeur du styrax que leur amènent les Grecs et les Phéniciens. Ils brûlent le styrax et prennent l'encens, car l'arbre qui le porte est gardé par des serpents volants petits et bigarrés ; il y en a une multitude autour de chaque arbre. Ce sont les mêmes serpents qui font irruption en Égypte ; rien ne peut les éloigner des arbres, si ce n'est la vapeur du styrax.

CVIII. Les Arabes disent que toute la terre serait remplie de ces serpents, s'il ne leur arrivait pas quelque chose d'analogue à ce qui arrive, comme nous le savons, aux vipères. En toutes choses, la Providence divine est ce qu'elle doit être, puisqu'elle est sage. En effet, elle fait naître plusieurs petits des espèces

1. Le coton.

Digitized by Google

timides dont l'homme se nourrit, de peur qu'elles ne viennent à manquer si on les dévorait totalement; tandis qu'elle n'a donné qu'un seul rejeton aux espèces incommodes et cruelles. D'une part, le lièvre, à qui tous font la chasse, bêtes fauves, oiseaux, humains, est un être prodigieusement fécond. Seul des animaux, il conçoit portée sur portée; il a en même temps dans les entrailles un petit tout velu, un autre sans poil, un troisième à peine formé, et il conçoit encore. D'autre part, la lionne, qui est la plus forte et la plus hardie des bêtes farouches, ne porte qu'une fois en sa vie; car lorsqu'elle met bas, son petit entraîne sa matrice, et voici pourquoi : quand le lionceau commence à remuer dans la matrice, il l'égratigne avec des griffes plus tranchantes que celles de tous les autres animaux; à mesure que ses forces augmentent, il en vient à la déchirer et, lors de l'enfantement, il n'en reste plus rien d'intact.

CIX. De même, si les vipères et les serpents ailés de l'Arabie se reproduisaient comme le comporte leur constitution, le genre humain ne pourrait pas vivre; mais lorsque ces espèces s'accouplent, et que le mâle émet sa semence, la femelle le prend au cou et s'y attache, si bien qu'elle ne lâche pas qu'elle ne l'ait rongé. Le mâle meurt donc de cette manière, et la femelle en est punie comme on va voir; leur rejeton est le vengeur. Tant qu'il est dans le corps de sa mère il le ronge, et c'est par l'ouverture qu'il a faite en lui dévorant le ventre, que finalement il sort à la lumière. Les autres serpents qui ne nuisent pas aux hommes pondent des œufs et font éclore de nombreuses couvées. Il y a des vipères en tout pays; les serpents ailés, fort nombreux, ne se trouvent qu'en Arabie et nulle autre part : c'est pour cela, sans doute, qu'il y en a tant.

CX. Telle est donc la manière dont les Arabes se procurent l'encens. Voici comme ils ont la cannelle : ils vont la chercher après s'être enveloppé, de cuirs ou de peaux diverses, le corps tout entier et la figure, hormis les yeux. Elle croît dans un lac peu profond, dont le bassin et les rives sont couverts de bêtes ailées, à peu près semblables aux chauves-souris. Ces bêtes ont un cri sinistre et sont extrêmement fortes; les hommes, en prenant bien soin de défendre leurs yeux, récoltent la cannelle.

CXI. Ils recueillent le cinnamome d'une façon plus surprenante encore : comment il vient et quelle est la terre qui le produit, ils ne peuvent le dire, si ce n'est que, selon une tradition très-vraisemblable, quelques-uns des habitants de la contrée prétendent qu'il est produit sur le territoire où a été élevé Bacchus. De

Digitized by Google

grands oiseaux, disent-ils, apportent les pelures que, d'après les Phéniciens, nous appelons cinnamome; ces oiseaux les emploient à faire leurs nids d'argile sur des monts escarpés, inaccessibles aux hommes. Les Arabes, toutefois, les atteignent au moyen de cet expédient. Ils coupent en gros morceaux des bœufs, des ânes et d'autres bêtes de somme, et les portent en ces solitudes, où ils les déposent non loin des nids, se retirant eux-mêmes à l'écart. Les oiseaux descendent et enlèvent ces quartiers de chair. En mettant un tel poids sur les nids, trop faibles pour les soutenir, ils les brisent et les font tomber à terre. Les hommes accourent et ramassent le cinnamome qui, de leurs mains, passe en d'autres contrées.

CXII. Quant au lédanon, que les Arabes appellent ladanum, c'est le plus merveilleux de tous : car, né dans la mauvaise odeur, il en exhale une excellente. On le trouve, en effet, mêlé à la barbe des chèvres et des boucs, à laquelle il s'attache comme une glu quand elles ont brouté dans la forêt. Il est employé à la composition de beaucoup de parfums, et les Arabes s'en servent surtout pour leurs fumigations.

CXIII. Que ceci suffise sur les parfums; toute l'Arabie en répand comme une odeur divine. Les Arabes ont deux espèces de moutons dignes d'être admirés, et qui ne se voient nulle part ailleurs. L'une a de grandes queues à peine moindres de trois coudées, qui, si on les lui laissait traîner, seraient couvertes d'ulcères à cause du frottement contre le sol. Mais tout pâtre, pour ce motif, sait travailler le bois; il façonne de petits chars et les attache sous les queues. Chaque bête a ainsi sa queue portée sur un char. L'autre espèce de moutons a des queues larges d'au moins une coudée.

CXIV. Du côté où la région méridionale du ciel s'incline vers le soleil couchant, l'Éthiopie est la dernière des contrées habitées; elle est riche aussi de beaucoup d'or. Elle produit des éléphants énormes, des arbres sauvages de toute espèce, de l'ébène et des hommes les plus grands, les plus beaux de tous les humains, ceux à qui il est donné de vivre le plus longtemps.

CXV. Telles sont les dernières nations de l'Asie et de la Libye. Je ne puis rien dire avec certitude de celles de l'Europe, qui sont les dernières du côté du couchant : car je n'admets pas un fleuve appelé par les barbares Éridan, se jetant dans la mer du nord, et d'où, dit-on, nous viendrait l'ambre; je ne connais pas davantage des îles Cassitérides, d'où nous viendrait l'étain.

Digitized by Google

Car, premièrement, le mot Éridan témoigne par lui-même qu'il est grec et non barbare : il aura été forgé par quelque poëte. En second lieu, je n'ai jamais pu trouver, malgré mes recherches, une personne qui elle-même eût vu s'il existait une mer de ce côté de l'Europe. Au reste, l'étain et l'ambre nous arrivent de contrées lointaines.

CXVI. Au nord de l'Europe, l'ór évidemment abonde : comment l'obtient-on? je ne puis en parler avec certitude ; on dit, toutefois, que des hommes n'ayant qu'un œil, et dont le nom est Arimaspes. le ravissent à des griffons. Je ne crois pas que des hommes, constitués d'ailleurs comme les autres, naissent avec un seul œil. Quoi qu'il en soit, les contrées extrêmes, qui embrassent et enserrent le reste de la terre, contiennent et possèdent ce qui nous paraît être le plus beau et le plus rare.

CXVII. Il y a, en Asie, une plaine ceinte entièrement de montagnes qui sont percées de cinq défilés. Elle appartenait jadis aux Chorasmiens, et elle est située sur leur frontière, sur celle des Hyrcaniens, des Parthes, des Sarangiens et des Thamanéens; depuis que les Perses ont l'empire, elle appartient au roi. Or, de ces montagnes qui l'entourent coule un grand fleuve dont le nom est Acis; ce fleuve, divisé primitivement en cinq canaux, conduisait ses eaux, à travers les cinq défilés des montagnes, chez chacune des nations que je viens de nommer, et les arrosait; mais, depuis que ces nations sont soumises aux Perses, voici ce qu'elles ont souffert. Le roi, ayant fermé de murs les défilés, posa à chacun une porte; les passages par où l'eau s'écoulait furent condamnés, et la plaine devint une mer, car le fleuve y amenait toujours des eaux qui ne trouvaient point d'issue. Les voisins donc, habitués dès longtemps à s'en servir, ne pouvant plus les utiliser, se virent en butte à une calamité extrême. En effet, l'hiver le dieu[1] faisait pleuvoir pour eux comme pour les autres hommes; mais l'été, quand ils semaient le millet et le sésame, ils manquaient d'eau. Ils partirent alors pour la Perse, eux et leurs femmes; et, se tenant devant les portes du roi, ils se mirent à hurler et à jeter les hauts cris. Le roi, en conséquence, ordonna d'ouvrir l'écluse par où l'eau pouvait descendre chez ceux qui réclamaient. Lorsque leur terre fut suffisamment abreuvée, on referma les portes, et il fit ouvrir les autres pour ceux qui, après les premiers, lui en exprimèrent le besoin. Comme je l'ai ouï dire, il ne les ouvre

1. Jupiter.

Digitized by Google

qu'en exigeant de grosses sommes, outre l'impôt; car les choses sont encore sur ce pied.

CXVIII. L'un des sept conjurés contre le mage, Intapherne, peu après leur révolte, encourut la peine de mort à cause de cet outrage: il voulut entrer au palais et s'entretenir avec le roi; car telle était leur convention : aux conjurés contre le mage, l'entrée auprès du roi était permise, sans message préalable, à moins qu'il ne dormît avec l'une de ses femmes. Intapherne donc crut pouvoir n'envoyer personne, et il voulut entrer, puisqu'il était l'un des sept; mais la sentinelle de la porte et le porteur de messages ne le lui permirent point, disant que le roi était avec une femme. Or, voici ce que fit Intapherne: s'imaginant qu'ils mentaient, il tira son cimeterre, leur coupa les oreilles et le nez, puis, leur ayant lié les mains, il leur passa autour du cou la bride de son cheval, les accoupla et les laissa partir.

CXIX. Ils se montrèrent eux-mêmes au roi, et lui dirent pour quel motif ils avaient souffert un tel traitement. Darius, craignant que ce ne fût l'œuvre des six, d'accord entre eux, les envoya querir l'un après l'autre, et sonda leurs sentiments pour savoir s'ils approuvaient cette action. Lorsqu'il fut certain qu'elle n'avait point été commise avec leur concours, il fit saisir Intapherne, ses fils et toute sa famille, car il soupçonnait véhémentement qu'avec ses proches il avait eu dessein de se révolter contre lui. Les ayant donc arrêtés, il les fit enchaîner pour qu'on les menât à la mort. Cependant la femme d'Intapherne vint à la porte du roi pleurer à chaudes larmes et gémir; comme elle ne cessait point, elle toucha Darius; il en eut compassion, et il lui envoya un messager qui lui dit : « O femme! le roi Darius te permet de sauver celui de tes proches que tu voudras emmener. » Elle réfléchit un moment, et répondit : « Puisque le roi m'accorde la vie de l'un d'eux, je choisis parmi tous mon frère. » On rapporta ces paroles à Darius qui en fut surpris; il renvoya donc près d'elle, et lui fit dire : « O femme! le roi te demande quelle est ta pensée. Tu abandonnes ton époux et tes enfants, et tu fais choix de ton frère pour qu'il survive; il t'est cependant plus étranger que tes enfants et moins cher que ton mari. — O roi, répondit-elle, un autre homme peut m'épouser, si quelque dieu le veut, et de lui je puis avoir d'autres enfants; mais, mon père et ma mère ne vivant plus, il est impossible qu'en aucune façon je retrouve un frère. » Tel fut le sentiment qui lui inspira sa réponse; le roi, charmé d'elle, jugea qu'elle avait bien parlé;

Digitized by Google

il lui rendit celui qu'elle désirait et l'aîné de ses fils ; les autres périrent. Ainsi l'un des sept ne tarda pas à mourir de la manière que je viens de raconter.

CXX. Vers le temps environ de la maladie de Cambyse, voici ce qui était advenu. Un Perse nommé Orœte, institué, sous le règne de Cyrus, gouverneur de Sardes, conçut un dessein impie ; sans en avoir rien souffert, sans avoir entendu une parole injurieuse de Polycrate le Samien, sans l'avoir jamais vu, il projeta de le prendre et de le mettre à mort. Plusieurs, toutefois, prétendent qu'il y fut excité par ce motif : Orœte et un autre Perse, Mitrobate, gouverneur du nome de Dascylie, étaient assis devant la porte du palais ; des propos ils en vinrent à une querelle, et, comme ils discutaient sur la valeur, Mitrobate, s'attaquant à Orœte, lui dit : « Mais peux-tu compter pour un homme, toi qui n'as pas encore acquis au roi l'île de Samos, voisine de ton gouvernement ? Elle est cependant facile à prendre, puisqu'un de ses habitants, sans autre force que quinze soldats pesamment armés, s'en est emparé, à la suite d'une sédition, et maintenant y règne. » Selon ce récit, Orœte, vivement affligé de ces paroles, aurait résolu, non de se venger de Mitrobate, mais d'exterminer Polycrate, qui lui avait attiré un tel reproche.

CXXI. D'autres, en moindre nombre, rapportent qu'Orœte ayant envoyé à Samos un héraut pour demander quelque chose (ils ne disent pas quoi), Polycrate, alors étendu dans l'appartement des hommes en compagnie d'Anacréon de Téos, soit hasard, soit dessein prémédité de mépriser les communications d'Orœte, écouta le héraut la face tournée du côté du mur, ne se retourna pas, quand il eut exposé son message, et ne lui fit aucune réponse.

CXXII. Telles sont les deux causes auxquelles on attribue la mort de Polycrate : permis à chacun de croire celle qu'il préférera. Cet Orœte donc, séjournant à Magnésie, ville située sur le Méandre, et informé de l'ambition de Polycrate, dépêcha pour Samos, chargé d'un message, Myrse, fils de Gygès, homme de la Lydie. Polycrate est, à notre connaissance, le premier des Grecs qui, depuis Minos de Gnosse, ait ambitionné la conquête de l'empire de la mer. Peut-être avant Minos quelque mortel déjà l'avait-il obtenu ; mais, dans les temps que l'on appelle âge des hommes, Polycrate est le premier qui ait aspiré à régner sur les îles et sur l'Ionie. Orœte, sachant qu'il nourrissait de telles pensées, lui envoya un message ainsi conçu : « Orœte à Polycrate dit ceci : je suis informé de grandes choses que tu médites et je sais que tes richesses ne répondent pas à ton cou-

Digitized by Google

rage. Maintenant, en agissant comme je vais te le conseiller, tu te rendras heureux et tu me sauveras : car le roi Cambyse a résolu de me mettre à mort, et son projet m'a été annoncé très-clairement. Tire-moi d'ici, avec mes trésors dont tu prendras ta part, en me laissant posséder le reste. A l'aide de ces richesses, tu régneras sur tous les Grecs. Si tu ne me crois pas au sujet de mes trésors, envoie celui des tiens en qui tu as le plus de confiance ; je les lui ferai voir. »

CXXIII. Polycrate, ayant ouï ce message, en fut alléché et accepta l'offre ; comme il avait un grand désir de richesses, il envoya promptement, pour visiter celles qu'on lui annonçait, Méandre, fils de Méandre, homme de la ville qui était son secrétaire, le même qui, peu après ces événements, consacra dans le temple de Junon tout le précieux mobilier de l'appartement du palais. Cependant Orœte, informé qu'il devait s'attendre à l'arrivée d'un visiteur, prit les dispositions que voici : il remplit de pierres huit coffres, sauf, près du bord, un peu d'espace ; il répandit au-dessus des pierres une légère couche d'or, puis, avec un nœud, il ferma les coffres et les tint prêts. Méandre vint, les vit et fit son rapport à Polycrate.

CXXIV. Celui-ci se mit en mesure de partir lui-même ; ses devins, ses amis le lui défendaient, et sa fille, pendant son sommeil, avait eu cette vision : il lui avait semblé que son père, exhaussé en l'air, était baigné par Jupiter et parfumé d'huile par le soleil ; il n'en tint pas compte. Sa fille surtout, après sa vision, s'efforça de l'empêcher d'aller chez Orœte, et il était sur son navire à cinquante rames, qu'elle lui faisait encore entendre des paroles de mauvais augure. Mais il la menaça, s'il revenait sain et sauf, de la laisser longtemps vierge ; alors elle pria que sa menace s'accomplît, consentant à rester toujours vierge pourvu qu'elle ne perdît point son père.

CXXV. Polycrate, ayant méprisé tous les avertissements, se rendit chez Orœte avec une nombreuse escorte d'amis, parmi lesquels se trouvait Démocède, fils de Calliphon de Crotone, médecin et de son temps le plus habile en son art. Arrivé à Magnésie, Polycrate subit une mort cruelle, indigne de lui et de son grand caractère : car, sauf les tyrans de Syracuse, pas un des autres tyrans de la Grèce ne peut lui être comparé par la magnificence. Orœte, après l'avoir fait périr d'une manière qu'il n'est pas convenable de rapporter[1]. ordonna qu'on le mît

1. Il le fit, dit-on, écorcher vif.

Digitized by Google

en croix. De ceux qui l'avaient accompagné, il congédia tous les Samiens, les exhortant à ne point oublier que c'était grâce à lui qu'ils restaient libres; les autres de la suite de Polycrate, étrangers ou esclaves, il les retint en servitude. Polycrate suspendu accomplit toute la vision de sa fille; il fut baigné par Jupiter, toutes les fois que la pluie tomba, il fut oint par le soleil, auquel il fournit les humeurs de son corps. Ainsi finirent les grandes prospérités de Polycrate, comme l'avait prévu le roi d'Égypte Amasis.

CXXVI. Polycrate ne tarda pas à être vengé d'Orœte : car, après la mort de Cambyse et durant la royauté des mages, Orœte à Sardes n'aida en rien les Perses, à qui les Mèdes avaient ôté le pouvoir. Il profita même de ces temps de trouble pour faire périr Mitrobate, gouverneur de Dascylie, qui lui avait reproché jadis ses ménagements envers Polycrate[1], puis ensuite le fils de Mitrobate, Cranaspe; tous deux hommes de haut rang parmi les Perses. Son arrogance se manifesta de plus d'une manière; enfin, un courrier de Darius l'étant venu trouver, comme son message ne lui était pas agréable, il aposta sur la route, quand l'homme s'en retourna, des gens qui le tuèrent et firent disparaître son cadavre avec celui du cheval.

CXXVII. Darius avait alors le pouvoir; il désirait punir Orœte de toutes ses iniquités, principalement de la mort de Mitrobate et de son fils. Cependant il ne se souciait pas d'envoyer une armée contre lui tout d'abord, car ses propres affaires étaient encore effervescentes et sa royauté toute nouvelle; de plus, il n'ignorait pas qu'Orœte, gouverneur du nome de la Phrygie, de la Lydie et de l'Ionie, avait des troupes considérables, entre autres une garde de mille Perses. Pour ces motifs, Darius imagina cet expédient. Il convoqua les premiers des siens et leur dit : « O Perses, qui de vous se chargera d'une entreprise qui requiert la prudence plutôt que le nombre et la force? Car, où la prudence est nécessaire, il n'y a que faire de la force. Qui de vous m'amènera vivant Orœte ou lui fera perdre la vie? Cet homme n'a aidé en rien les Perses; il a commis de grands crimes : d'une part, il a tué deux des nôtres, Mitrobate et son fils; d'autre part, il a tué ceux que j'avais envoyés pour l'appeler auprès de moi; finalement, il affecte une audace intolérable. Avant donc qu'il n'ait fait plus de mal encore aux Perses, il doit être frappé de mort par nous. »

1. Voy. chap. CXX.

Digitized by Google

CXXVIII. Darius n'eut qu'à demander, trente hommes se proposèrent, chacun voulant exécuter ce qu'il proposait; comme ils se prenaient de querelle, le roi les contint en leur ordonnant de tirer au sort. Ils agitèrent les sorts, et Bagée, fils d'Artone, fut désigné. Voici comment Bagée s'y prit : il écrivit un grand nombre de lettres relatives à beaucoup d'affaires; il les scella du cachet de Darius, et, les emportant, il partit pour Sardes. A son arrivée, il se présenta devant Orœte, et, ôtant le scel de chacune des lettres, tour à tour il les donna à lire au secrétaire royal : car tous les gouverneurs ont avec eux des secrétaires royaux. Bagée, en délivrant les lettres, observait les gardes, épiant s'ils seraient disposés à se soulever contre Orœte. Il les vit témoigner d'un grand respect pour les lettres et plus encore pour leur contenu; alors il en donna une où le secrétaire lut ces mots : « O Perses, le roi Darius vous défend de servir de gardes à Orœte. » Après l'avoir entendue, ils laissèrent tomber leurs lances. Bagée, charmé de cette prompte obéissance, prit courage et tendit au secrétaire une dernière lettre dans laquelle était écrit : « Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Orœte. » Les gardes aussitôt tirèrent leurs cimeterres et le tuèrent sur place; voilà comment Polycrate le Samien fut vengé d'Orœte le Perse.

CXXIX. Les trésors de celui-ci furent transportés à Suse; ils y étaient depuis peu quand il advint qu'à la chasse, Darius, en descendant de cheval, se tourna le pied, et de la façon la plus violente, car l'os de la cheville sortit de l'articulation. Comme le roi était persuadé depuis longtemps qu'il avait autour de lui ceux des Égyptiens que l'on réputait les plus habiles en l'art de guérir, il eut recours à eux. Mais ils voulurent employer la force pour remettre le pied, et ne firent qu'empirer le mal. Darius en souffrit au point qu'il passa sept jours et sept nuits sans sommeil; le huitième jour il allait fort mal, lorsque quelqu'un, qui avait ouï déjà vanter à Sardes l'adresse du Crotoniate Démocède, en parla à Darius. Celui-ci prescrivit qu'on lui amenât l'homme au plus vite; on le trouva relégué dans un coin, oublié parmi les esclaves d'Orœte; on le conduisit au roi, traînant ses entraves et couvert de haillons.

CXXX. Dès qu'on l'eut placé en sa présence, Darius lui demanda s'il savait guérir. Mais il ne promit rien, craignant que, s'il se révélait sans réserve, on ne l'empêchât de retourner en Grèce. Darius pénétra sa dissimulation et sa science; il ordonna donc à ceux qui l'avaient amené d'apporter dans sa chambre

Digitized by Google

des fouets et des aiguillons. Alors, il fut un peu plus sincère et déclara qu'il avait quelques connaissances, mais très-imparfaites; qu'ayant fréquenté un médecin, il avait acquis de faibles notions de l'art. Toutefois Darius se confia à ses soins, et il remplaça le traitement énergique par des lénitifs, selon la médecine grecque. Le roi recouvra tout d'abord le sommeil, et, en peu de jours, il guérit radicalement, lorsqu'il n'espérait plus se servir de son pied. Darius reconnaissant fit présent à Démocède d'une paire d'entraves d'or, et Démocède lui demanda si c'était à dessein qu'il lui donnait un double mal, après avoir recouvré la santé par ses soins. Charmé de cette parole, le roi l'envoya chez ses femmes; les eunuques qui l'accompagnaient leur dirent que c'était lui qui avait rendu la vie à Darius; chacune d'elles alors, enfonçant une coupe dans le coffre à or, la donna pleine à Démocède, présent si magnifique, qu'un serviteur qui le suivait, nommé Scite, ramassant les staters tombés de la coupe, recueillit en or une somme considérable.

CXXXI. Ce Démocède, parti de Crotone, était ainsi venu chez Polycrate : d'abord retenu en sa ville par un père emporté et intraitable, il avait fini, ne pouvant plus endurer ce genre de vie, par le quitter et se rendre à Égine. Il s'y établit, et, dès la première année, il surpassa tous les autres médecins, quoiqu'il n'eût point d'instruments ni rien de ce qui pouvait l'aider à pratiquer son art. La seconde année, les Éginètes lui firent sur le trésor public une solde d'un talent; la troisième année, les Athéniens lui donnèrent cent mines, et la quatrième, Polycrate, deux talents. Voilà comme il vint à Samos et, après lui, les médecins de Crotone ne furent pas médiocrement célèbres : car, à une certaine époque, il fut dit que les médecins crotoniates étaient les premiers de la Grèce, et ceux de Cyrène les seconds. Dans le même temps, les Argiens eurent la réputation d'être les premiers musiciens parmi les Grecs.

CXXXII. Démocède, à Suse, ayant guéri Darius, eut une très-grande maison; il devint un des convives du roi, et, sauf la liberté de retourner en Grèce, il posséda tous les biens. D'une part, il demanda au roi et obtint la grâce des médecins d'Égypte qui d'abord l'avaient traité, et qu'on allait empaler pour s'être laissé vaincre par un médecin grec; d'autre part, il sauva un devin d'Élée, qui avait suivi Polycrate et qui était oublié parmi les esclaves. Démocède fut donc un personnage d'importance auprès de Darius.

CXXXIII. Peu après advinrent ces autres événements : une u

Digitized by Google

meur se produisit au sein d'Atossa, fille de Cyrus, femme de Darius ; puis, s'étant ouverte, elle étendit ses ravages. Tant qu'elle fut médiocre, Atossa la tint cachée, et, par pudeur, n'en dit rien à personne ; mais enfin, se voyant en danger, elle appela Démocède et la lui montra. Il promit de la guérir et lui fit promettre, sous serment, qu'elle lui accorderait en retour ce qu'il demanderait d'elle, pourvu qu'il ne lui demandât rien qui pût porter atteinte à son honneur.

CXXXIV. Lorsqu'en conséquence il l'eut soignée et guérie, Atossa, par lui instruite, étant au lit avec Darius, lui tint ce langage : « O roi, tu te reposes, puissant comme tu l'es ; tu n'acquiers aucune nation nouvelle, aucune domination pour les Perses. Il convient à un roi jeune, possesseur d'immenses richesses, de se signaler par de hauts faits ; il te convient de faire savoir aux Perses qu'ils sont gouvernés par un homme. Deux motifs doivent t'engager à te conduire de cette manière : d'abord, pour que les Perses ne doutent pas qu'ils ont placé un homme à leur tête ; ensuite, pour que la guerre les use et pour éviter que, menant une vie oisive, ils ne conspirent contre toi. Tu devrais maintenant accomplir quelque grande action sans attendre que les ans s'écoulent. Les pensées acquièrent de la force en même temps que le corps ; elles vieillissent quand il vieillit, et s'émoussent pour toutes les entreprises. » Ainsi elle parla, suivant les inspirations qu'elle avait reçues ; or, il répondit en ces termes : « O femme, je songe de moi-même à faire ce que tu dis ; j'ai dessein de jeter un pont de ce continent à l'autre et de porter la guerre chez les Scythes ; bientôt mes projets seront exécutés. — Réfléchis, reprit Atossa, renonce à marcher d'abord contre les Scythes : car ces peuples, quand tu le voudras, seront tes sujets ; crois-moi, commence par attaquer la Grèce. J'ai le désir, d'après ce que l'on m'en a dit, de posséder des suivantes lacédémoniennes, argiennes, attiques, corinthiennes. Tu as un homme le plus capable de tous les mortels de t'exposer la situation de la Grèce et de te diriger ; c'est celui qui t'a guéri de ton entorse. » Darius reprit : « O femme, puisque ton opinion est que nous devons premièrement attaquer la Grèce, il me paraît à propos d'envoyer avant tout, avec celui que tu me désignes, des éclaireurs perses, qui, ayant appris et observé toutes choses, m'en feront un rapport ; ensuite, quand je serai bien informé, je me tournerai contre les Grecs. »

CXXXV. Il dit et l'action suivit de près la parole ; dès que le

Digitized by Google

jour parut, il appela quinze hommes considérables parmi les Perses, leur prescrivit d'accompagner Démocède, de parcourir avec lui les côtes de la Grèce, en veillant à ce qu'il ne pût leur échapper, et de le ramener avec eux. Après leur avoir donné ces instructions, il manda en second lieu Démocède, et lui enjoignit, quand il les aurait guidés et leur aurait fait voir toute la Grèce, de revenir avec eux. « Emporte, lui dit-il, tout ton ameublement pour en faire don à ton père et à tes frères; je te promets de t'en donner un autre plus riche. Pour le voyage, je te confierai, après l'avoir en outre fait remplir de toutes sortes de choses précieuses, un vaisseau de transport qui doit naviguer avec toi. » Darius, à ce que je crois, lui parlait sans arrière-pensée; mais Démocède, craignant qu'il ne voulût l'éprouver, accepta sans empressement tout ce qui lui était offert; il déclara même qu'il laisserait en place les meubles qui lui appartenaient pour les retrouver à son retour; quant au chargement du vaisseau de transport, destiné à son père et à ses frères, il dit qu'il ne le refusait pas. Darius, après lui avoir donné les mêmes instructions qu'aux Perses, les congédia pour qu'ils se rendissent à un port de mer.

CXXXVI. Ils descendirent en Phénicie, à Sidon, où sans retard ils équipèrent deux trirèmes et avec elles un vaisseau marchand plein d'objets précieux. Leurs apprêts terminés, ils partirent pour la Grèce et ne s'écartèrent point des côtes, qu'ils observèrent et décrivirent. Ils en avaient vu la plus grande part et les lieux les plus renommés, quand ils arrivèrent à Tarente, en Italie. Là, par amitié pour Démocède, Aristophile, roi de Tarente, enleva les gouvernails des navires et fit jeter en prison les Perses, comme étant, selon toute apparence, des espions. Tandis qu'ils subissaient ce mauvais traitement, Démocède s'en fut à Crotone; dès qu'Aristophile le sut en sa demeure, il remit les Perses en liberté et leur rendit ce qu'il avait pris de leurs vaisseaux.

CXXXVII. Les Perses, ayant repris la mer, poursuivirent Démocède jusque dans Crotone, le trouvèrent sur la place du marché et le saisirent. Ceux des Crotoniates qui redoutaient la puissance persique étaient disposés à le livrer; mais d'autres opposèrent la violence à la violence et frappèrent les Perses à coups de bâton. Ceux-ci s'efforcèrent de les intimider par ces paroles : « Hommes de Crotone, réfléchissez à ce que vous faites : vous enlevez un serviteur du roi; croyez-vous que Darius se laisse de la sorte outrager? Attendez-vous une heureuse

Digitized by Google

issue de votre violence, si vous ne vous désistez? Contre quelle ville porterons-nous la guerre avant celle-ci? Quelle est celle que la première nous tenterons de réduire en esclavage? » Mais leurs menaces ne produisirent aucun effet; les Crotoniates tinrent bon, ils délivrèrent Démocède et ils s'emparèrent du vaisseau de transport que les Perses avaient amené. Ceux-ci alors retournèrent en Asie, sans prendre plus d'informations sur la Grèce, puisque, pour l'explorer, ils n'avaient plus leur guide. Comme ils s'embarquaient, Démocède les pria de dire à Darius qu'il était fiancé à la fille de Milon et qu'il allait l'épouser. Le nom de Milon, le lutteur, était d'un grand poids à Suse, et pour ce motif, à ce que je crois, Démocède avait, à grands frais, pressé la conclusion de ce mariage, afin de paraître au roi un personnage considérable dans sa ville.

CXXXVIII. Les Perses, au sortir de Crotone, furent jetés, avec leurs vaisseaux, en Iapygie, où ils furent faits esclaves. Gillus, exilé de Tarente, les délivra et les reconduisit auprès de Darius. Le roi, pour prix de ce service, lui promit d'accomplir ce qu'il désirerait: il ne demanda qu'à être réintégré dans sa patrie, et il raconta ses infortunes. Mais de peur que la Grèce ne fût troublée, si, à cause de lui, une grande flotte partait pour l'Italie, il affirma que ceux de Cnide seuls suffiraient à assurer son retour. Il pensait, en effet, que les Cnidiens obtiendraient des Tarentins, leurs alliés, qu'ils le reçussent sans contrainte. Darius l'exauça donc; par message, il enjoignit aux Cnidiens de faire rentrer Gillus à Tarente; ils obéirent à Darius, mais les Tarentins ne leur obéirent pas, et ils n'étaient pas assez forts pour user de violence. C'est ainsi que les choses se passèrent; ces Perses furent les premiers qui vinrent d'Asie en Europe, et ils furent envoyés comme espions dans les circonstances que j'ai dites.

CXXXIX. Après cela, Darius prit Samos; ce fut la première de toutes les villes grecques ou barbares qu'il soumit, et il l'attaqua pour le motif que je vais dire. Lorsque Cambyse, fils de Cyrus, fit la conquête de l'Égypte, des Grecs, en très-grand nombre, l'accompagnèrent: les uns, comme il est vraisemblable, pour trafiquer; d'autres pour prendre part à la guerre; quelques-uns pour visiter la contrée. Parmi eux était Syloson, fils d'Éaque, frère de Polycrate et banni de Samos. Il eut en son voyage cette heureuse chance: il se promenait sur la place de Memphis, en manteau rouge, quand Darius le vit, alors simple garde de Cambyse et très-mince personnage. Darius eut fan-

Digitized by Google

taisie de son manteau et s'approcha pour le lui acheter. Syloson, frappé de ce vif désir qu'inspirait son manteau, et comme poussé par une impulsion divine, lui dit : « Je ne le vends à aucun prix, je le donne sans rétribution, si toutefois il faut que tu l'aies. » Darius le remercia et emporta le vêtement.

CXL. Syloson sentit bien qu'il l'avait perdu par pure bonhomie. Mais le temps s'écoula : Cambyse mourut ; les sept se révoltèrent contre le mage et, parmi les sept, Darius eut la royauté. Or, Syloson apprit que ce même homme, à qui en Égypte, sur sa demande, il avait donné son manteau, était devenu roi ; il monta donc à Suse, s'assit dans le vestibule du palais et se dit bienfaiteur de Darius. Le gardien de la porte, l'ayant entendu, alla rapporter au roi ce qui se passait ; celui-ci fort étonné s'écria : « Eh ! quel est donc ce Grec mon bienfaiteur, à qui je dois de la reconnaissance, moi qui ai si récemment obtenu la souveraineté ? Il n'en est à peu près venu aucun auprès de moi et je ne puis rien me rappeler que je doive à un Grec. Toutefois, introduis-le, que je sache à quel propos il tient ce langage. » Le garde fit entrer Syloson ; dès que celui-ci fut dans la chambre royale, les interprètes lui demandèrent qui il était et ce qu'il avait fait pour se dire le bienfaiteur du roi. Syloson raconta toute l'aventure du manteau, ajoutant que lui-même était celui qui l'avait donné. Darius alors lui dit : « O le plus généreux des hommes, est-ce toi qui m'as fait un présent quand je n'avais, il s'en fallait bien, aucune puissance ? Le don était médiocre, mais ma reconnaissance est la même que si aujourd'hui je recevais quelque chose de magnifique. Tu auras en échange de l'or et de l'argent, sans compter, afin que jamais tu ne te repentes d'avoir obligé Darius, fils d'Hystaspe. — O roi, reprit Syloson, ne me donne ni or ni argent ; sauve, pour me la donner, Samos ma patrie, qui maintenant, depuis que mon frère Polycrate a été tué par Orœte, est en la puissance d'un de nos esclaves : donne-la-moi sans qu'il y ait meurtre ni servitude. »

CXLI. Lorsque Darius l'eut ouï, il fit partir une armée commandée par Otanès, l'un des sept, lui prescrivant d'accomplir ce qu'avait demandé Syloson. Otanès descendit au bord de la mer et rassembla des troupes.

CXLII. A Samos, Méandre, fils de Méandre, tenait le pouvoir ; il s'était emparé de la souveraineté que lui avait confiée Polycrate ; il eût désiré d'être le plus juste des hommes, mais il n'avait pu y réussir. En effet, à la nouvelle de la mort de Poly-

Digitized by Google

crate, d'abord il érigea l'autel de Jupiter-Libérateur, à l'entour duquel il bâtit l'enceinte de l'enclos qui existe encore dans le faubourg. Ces travaux achevés, il convoqua l'assemblée des citoyens et leur dit : « Le sceptre et la puissance de Polycrate m'ont été confiés, comme vous en avez connaissance, et je puis, si je le veux, régner sur vous. Mais ce que je blâme en autrui, autant qu'il dépendra de moi, je ne le ferai pas moi-même : car Polycrate ne me plaisait pas, en régnant d'une manière absolue sur des hommes ses égaux, et je n'aime aucun de ceux qui se conduisent pareillement. Or, Polycrate a rempli sa destinée, et moi, déposant ici le souverain pouvoir, je proclame pour vous l'égalité des droits. J'exige toutefois, comme chose juste, que ces récompenses me soient accordées : d'abord six talents que je prélèverai sur les trésors de Polycrate ; puis, pour moi et mes descendants à perpétuité, le sacerdoce de Jupiter-Libérateur, à qui j'ai consacré un lieu saint, et à cause de qui je vous rends votre liberté. » Tel fut le langage qu'il tint aux Samiens ; mais l'un d'eux se levant, lui dit : « Tu n'es pas digne de nous commander, toi qui es de basse naissance et qui as été notre fléau ; songe plutôt à rendre compte des richesses que tu as administrées. »

CXLIII. Celui qui parla en ces termes était considérable parmi les Samiens ; il se nommait Télésarque. Méandre comprit alors que, s'il se démettait de la souveraineté, quelque autre tyran s'établirait à sa place. Il n'eut donc plus la pensée de l'abandonner. Loin de là, comme il s'était retiré à la citadelle, il fit appeler les premiers du peuple l'un après l'autre, sous prétexte de leur rendre compte de l'état du trésor, puis il les saisit et les chargea de liens. Ils furent ainsi prisonniers ; sur ces entrefaites, Méandre tomba malade, et son frère Lycarète, présumant qu'il en mourrait, fit exécuter tous les captifs, afin de s'emparer plus facilement des affaires de Samos, car les citoyens ne semblaient pas se soucier d'être libres.

CXLIV. Lorsque les Perses arrivèrent à Samos, amenant Syloson, personne ne leur opposa la moindre résistance. Les partisans de Méandre et celui-ci même se déclarèrent prêts à quitter l'île, en vertu d'une capitulation. Otanès accepta leurs conditions et fit un traité ; les Perses qui en étaient les plus dignes s'assirent sur des trônes que l'on avait placés en face de la citadelle.

CXLV. Le tyran Méandre avait un frère quelque peu en dé

Digitized by Google

mence, dont le nom était Charilée; ce frère, pour je ne sais quelle faute, avait été enchaîné dans un cachot. Or, à ce moment, il recueillit la rumeur du dehors; il passa la tête par le soupirail du cachot et, voyant les Perses paisiblement assis, il cria pour demander un entretien avec Méandre. Celui-ci l'entendit, ordonna qu'on le déliât et qu'on l'amenât en sa présence. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il réprimanda son frère, l'injuria et l'exhorta à mettre la main sur les Perses, disant : « O le plus lâche des hommes, tu m'as jugé digne d'être enchaîné dans un cachot, moi qui suis ton frère et qui n'avais rien commis pour encourir un tel châtiment, et quand tu vois les Perses te chasser, faire de toi un homme sans asile, tu n'oses pas te venger, quoiqu'ils soient faciles à vaincre? Mais si tu crains pour toi-même, donne-moi la troupe auxiliaire et je les punirai d'être venus en cette île. Je suis prêt aussi à te faire partir toi-même.»

CXLVI. Ainsi parla Charilée. Méandre accueillit sa demande, non pas, je pense, qu'il fût devenu assez fou pour espérer de l'emporter sur le roi, mais plutôt par envie contre Syloson, si celui-ci devait sans coup férir reprendre la ville intacte. Son dessein fut donc d'irriter les Perses, d'affaiblir Samos et de la restituer en cet état, sachant parfaitement que les Perses offensés traiteraient cruellement les Samiens; certain aussi de sortir de l'île sans courir de risques quand bon lui semblerait. En effet, il avait secrètement construit pour lui seul un passage conduisant de la citadelle à la mer. Méandre mit donc à la voile pour s'éloigner de Samos, dans le moment même où Charilée, ayant fait prendre les armes aux auxiliaires et ouvert les portes, sortit pour attaquer les Perses, qui n'avaient rien prévu de semblable et croyaient que tout était réglé. Les auxiliaires, tombant sur eux, tuèrent les plus considérables, ceux qu'on portait en litière. Mais, pendant qu'ils les massacraient, le reste de l'armée persique vint à leur secours; elle pressa les auxiliaires; elle les fit reculer, et ils furent enfermés dans la citadelle.

CXLVII. Otanès, témoin de ce désastre, se souvint des ordres que lui avait donnés Darius en le congédiant, de ne tuer aucun des Samiens, de ne réduire personne en esclavage, de rendre l'île à Syloson, sans qu'elle eût souffert aucun mal; il s'en souvint et en même temps il les oublia; il prescrivit donc à l'armée de tuer tout ce qu'elle saisirait, hommes et enfants. Alors, une part des troupes assiégea la citadelle, l'autre fit main basse sur la population, soit dans les rues, soit dans les temples.

Digitized by Google

CXLVIII. Méandre, s'étant échappé de Samos, fit voile vers Lacédémone ; dès qu'il y fut arrivé, faisant transporter tout ce qu'il possédait au moment de son départ, il étala ses coupes d'or et d'argent, que des serviteurs se mirent à nettoyer ; pendant ce temps, il sortit pour s'entretenir avec Cléomène, fils d'Anaxandride roi de Sparte, puis il le ramena jusqu'à sa demeure. Quand Cléomène vit les vases, il fut frappé de surprise et d'admiration. Méandre aussitôt l'invite à en prendre autant qu'il en peut désirer, mais il a beau répéter deux et trois fois ses instances, Cléomène se montre le plus juste des hommes et ne trouve pas convenable d'accepter ce qui lui est offert. Comprenant que d'autres citoyens pourraient se laisser gagner par des présents et que Méandre obtiendrait peut-être des secours, il se rendit chez les éphores et leur dit que le meilleur parti était de bannir du Péloponèse cet étranger samien, de peur qu'il n'entraînât à mal faire, soit lui-même, soit tout autre Spartiate ; ils furent de son avis et ils firent proclamer par le héraut que Méandre eût à s'éloigner sur-le-champ.

CXLIX. Les Perses, ayant pris Samos comme dans un filet, la rendirent à Syloson, vide d'habitants. Mais Otanès la repeupla plus tard en conséquence d'une vision qu'il eut en songe, et d'une maladie qui lui vint aux parties génitales.

CL. Au moment où la flotte partit pour Samos, les Babyloniens se révoltèrent après s'y être préparés de longue main. Car, dès le temps du mage, de la conspiration des sept et des troubles qui s'ensuivirent, ils avaient fait leurs dispositions pour soutenir un siége, et cela sans qu'on s'en aperçût. Quand ils se furent soulevés ouvertement, ils prirent en outre ces mesures : chacun choisit la femme qu'il préférait parmi celles de sa maison, sauf les mères que l'on mit à part, puis on réunit toutes les autres femmes et on les étrangla. Ils avaient chacun une femme pour cuire leurs aliments ; ils étranglèrent le reste pour ménager les provisions.

CLI. Darius, à cette nouvelle, rassembla toutes ses forces, marcha contre eux, poussa droit à Babylone et assiégea des hommes qui n'en eurent guère souci. En effet, les Babyloniens montaient sur les remparts, formaient des chœurs de danse, raillaient Darius et son armée ; l'un d'eux leur dit ces mots : « Pourquoi rester ici, ô Perses, et ne point faire retraite ? Vous nous prendrez quand les mules mettront bas. » Ainsi parla l'un des Babyloniens, croyant que jamais une mule n'aurait de poulain.

Digitized by Google

CLII. Déjà un an et sept mois s'étaient écoulés : Darius et l'armée s'affligeaient de n'avoir pu prendre la ville, quoique tous les stratagèmes et tous les instruments de guerre eussent été employés. Entre autres expédients, on avait essayé de celui qui jadis avait réussi au roi Cyrus. Mais les Babyloniens étaient trop bien sur leurs gardes et ils ne s'étaient pas laissés surprendre.

CLIII. Sur ces entrefaites, le vingtième mois, chez Zopyre, fils de Mégabyse, l'un des sept conjurés contre le mage, il y eut un prodige. L'une de ses mules de somme mit bas; on courut le lui annoncer; il n'en crut rien, et voulut voir de ses yeux le poulain; il le vit et défendit à ses serviteurs d'en parler à qui que ce fût. Cet événement lui donna fort à réfléchir; en se souvenant de ce mot du Babylonien au commencement du siége : « Vous nous prendrez quand les mules mettront bas, » il jugea que Babylone était enfin prenable; car c'était, pensait-il, par la volonté d'un dieu que le Babylonien avait prononcé cette parole, et qu'une de ses mules venait de mettre bas.

CLIV. Comme il lui parut réglé par le destin qu'enfin Babylone devait être prise, il se rendit auprès de Darius, et lui demanda s'il tenait beaucoup à se rendre maître de cette ville. Le roi lui ayant répondu qu'il y attachait un grand prix, il se mit à considérer comment lui-même pourrait la prendre, et comment l'œuvre lui serait propre : car, chez les Perses, les nobles actions sont récompensées par les plus grands honneurs. Il prévit qu'il n'atteindrait facilement son but que par ce moyen seul : se mutiler d'abord, puis passer à l'ennemi comme transfuge. Dès lors, estimant chose légère de se faire lui-même une mutilation sans remède, il se coupa le nez et les oreilles; il se coupa irrégulièrement la chevelure; il se sillonna de coups de fouet, et, en cet état, il se présenta devant Darius.

CLV. Le roi fut accablé en voyant mutilé l'un des hommes les plus considérables de l'armée; il s'élança de son trône, jeta un cri et lui demanda qui l'avait traité de la sorte, et pour quel motif. Or, il répondit : « Nul homme, hormis toi, n'existe à qui soit donné assez de puissance pour me mutiler. Ce n'est point un étranger, ô roi! qui l'a pu faire, mais je l'ai fait moi-même, cruellement affligé de ce que les Assyriens tournent en dérision les Perses. » Le roi reprit : « O le plus dur des hommes! tu pares du plus beau nom l'action la plus odieuse; tu dis qu'à cause des assiégés tu t'es toi-même mutilé ainsi sans remède. Pourquoi donc, ô insensé! toi mutilé, les ennemis

Digitized by Google

seraient-ils plus promptement vaincus? Ne faut-il pas que tu aies perdu l'esprit, pour t'être traité ainsi toi-même? » Zopyre répliqua : « Si je t'avais confié ce que j'allais faire, tu ne l'aurais pas permis; maintenant, je l'ai fait, n'ayant consulté que moi, et le moment est venu où, à moins que tu ne t'abandonnes toi-même, nous prendrons Babylone : car, dans l'état où je suis, je passerai comme transfuge dans la ville; je dirai aux assiégés que c'est par tes ordres que j'ai souffert ces outrages, et je pense, après les en avoir convaincus, qu'ils me confieront leur armée. Toi cependant, le dixième jour après mon entrée dans leurs murs, range, vers la porte de Sémiramis, mille hommes des tiens, de ceux dont la perte te sera le moins sensible; après cela, attends encore sept jours, puis ranges-en deux mille autres vers la porte de Ninus; après ce septième jour, laisse encore écouler vingt journées, et range quatre mille hommes vers la porte des Chaldéens. Que ceux-ci, non plus que les précédents, n'aient rien pour se défendre que leur glaive. Ne leur donne pas d'autre arme. Après le vingtième jour, ordonne incontinent à tout le reste de l'armée de donner l'assaut tout autour de la ville; mais place pour moi les Perses vers les portes de Bel et de Cissus; car je ne doute pas que, après m'avoir vu accomplir des hauts faits, les Babyloniens, ne me confient toutes choses, et entre autres, les clefs des portes. Ce sera aux Perses et à moi de faire ce qui doit être fait. »

CLVI. Après avoir donné au roi ces indications, il gagna les portes de Babylone en faisant des détours, comme s'il eût été véritablement un transfuge. Les sentinelles placées sur les remparts le virent, descendirent à la hâte, entr'ouvrirent une des portes et lui demandèrent qui il était et ce qu'il voulait. Il leur dit qu'il était Zopyre et qu'il se réfugiait chez eux; les portiers, l'ayant ouï, le menèrent à l'assemblée des Babyloniens; là il se lamenta, disant qu'il avait souffert, de la part de Darius, les mauvais traitements qu'il s'était infligés à lui-même; il ajouta qu'il les avait soufferts pour avoir conseillé au roi de lever le siége, puisqu'il ne paraissait pas qu'il y eût moyen de prendre la ville. « Maintenant, continua-t-il, ô citoyens de Babylone, je viens à vous pour votre très-grand bien et pour le très-grand mal de Darius : car, après m'avoir outragé de la sorte, il ne s'en ira pas impuni, et je sais jusqu'aux moindres particularités tous ses desseins. » Ainsi parla Zopyre.

CLVII. Les Babyloniens, voyant un homme du premier rang parmi les Perses privé du nez et des oreilles, souillé de sang

Digitized by Google

qui avait jailli sous le fouet, crurent sans le moindre doute qu'il disait la vérité et qu'il venait combattre pour eux; ils se montrèrent prêts à lui confier ce qu'il demanderait, et il leur demanda l'armée. Lorsqu'il eut obtenu d'eux ce qu'il désirait, il exécuta ce qui avait été réglé avec Darius. Le dixième jour, il fit sortir l'armée des assiégés; il enveloppa les mille, ceux qu'il avait prescrit à Darius de mettre en mouvement les premiers, et il les massacra. Les Babyloniens, ayant expérimenté que ses actions répondaient à ses paroles, ne se sentirent pas de joie, et furent disposés à lui obéir en toutes choses. Après avoir laissé les jours convenus s'écouler, il choisit un corps de Babyloniens, fit une seconde sortie, et massacra les deux mille soldats de Darius. Témoins de cette affaire, les Babyloniens eurent tous à la bouche le nom de Zopyre et le comblèrent de louanges. Il laissa encore écouler les jours convenus, fit une troisième sortie au lieu indiqué, entoura les quatre mille et les tailla en pièces. A la suite de ce dernier fait d'armes, Zopyre fut tout pour les assiégés; il reçut d'eux le commandement en chef et la garde des remparts.

CLVIII. Mais lorsque Darius donna sur tous les points l'assaut qu'ils avaient concerté, l'artifice de Zopyre se dévoila: car, tandis que les Babyloniens, du haut de leurs murailles, se défendaient et repoussaient l'armée, Zopyre, ayant ouvert les portes de Bel et de Cissus, introduisit les Perses au cœur de la ville. Ceux des assiégés qui virent ce qui se passait se réfugièrent dans le temple de Jupiter-Bel; ceux qui ne le virent pas restèrent à leur poste jusqu'au moment où ils s'aperçurent qu'ils étaient trahis. Ainsi Babylone fut prise pour la seconde fois.

CLIX. Darius, après l'avoir réduite, abattit les remparts et arracha toutes les portes; Cyrus, le premier conquérant de Babylone, n'avait point songé à ces mesures. De plus, le roi fit empaler trois mille des premiers de la ville, permettant au reste de l'habiter. Pour que les Babyloniens eussent des femmes, et ensuite des enfants (car les leurs, au commencement, avaient été sacrifiées; ils les avaient étranglées pour ménager les vivres), il ordonna aux nations voisines de fournir des femmes à la ville, réglant pour chacune le contingent, jusqu'à ce qu'il y en eût en tout cinquante mille. Les Babyloniens de nos jours descendent de ces femmes.

CLX. Nul des Perses, au jugement de Darius, ne surpassa Zopyre en hauts faits, ni parmi les anciens, ni parmi leurs suc-

Digitized by Google

cesseurs, hormis Cyrus; car, jamais Perse n'a cru pouvoir se comparer à ce dernier. On dit que souvent Darius répétait ce mot : « J'aimerais mieux que Zopyre n'ait pas été si horriblement mutilé que de conquérir vingt Babylones, outre celle que je possède. » Il l'honora extrêmement; tous les ans il lui fit les présents que les Perses estiment le plus; il lui donna Babylone à gouverner jusqu'à la fin de sa vie, sans tribut; il lui accorda encore beaucoup d'autres priviléges. De ce Zopyre est né Mégabyse, qui, en Égypte, combattit contre les Athéniens et leurs alliés; de ce Mégabyse naquit Zopyre, qui émigra de la Perse pour habiter Athènes.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

MELPOMÈNE.

I. Après la prise de Babylone vint l'expédition de Darius contre les Scythes, car l'Asie était florissante en hommes, et d'immenses richesses y affluaient. Alors Darius voulut punir les Scythes, parce que ceux-ci les premiers, ayant envahi le territoire médique et vaincu tous ceux qui marchaient à leur rencontre, avaient commencé à violer la justice. Ils s'étaient en effet, comme je l'ai dit plus haut, mis en possession de l'empire de la haute Asie pendant vingt-huit ans ; entraînés à la poursuite des Cimmériens, ils avaient interrompu la domination des Mèdes, lesquels auparavant étaient les maîtres. Or, ces mêmes Scythes, après une absence de vingt-huit années, retournant en leur pays, eurent à soutenir une guerre non moindre que la médique ; ils trouvèrent sur leur passage une armée nombreuse, car leurs femmes, séparées d'eux si longtemps, avaient eu commerce avec leurs esclaves.

II. Les Scythes n'ont que des esclaves aveugles, à cause du lait qu'ils boivent et qu'ils recueillent comme je vais dire. Ils ont des soufflets d'os, semblables à des flûtes ; ils les enfoncent dans les parties génitales des juments, puis ils soufflent de la bouche ; pendant ce temps d'autres traient ; voici comme ils expliquent ce procédé : les veines des juments, gonflées par l'insufflation, se remplissent, et la mamelle descend. Lorsqu'ils ont trait le lait, ils le versent en des vases de bois creux où les aveugles, rangés à l'entour, l'agitent. Les maîtres cependant puisent ce qui surnage ; c'est ce qu'ils estiment le plus, car ils ne font pas grand cas de ce qui reste au fond. Pour ce motif, ils crèvent les yeux de tous ceux qu'ils font prisonniers. Ces Scythes ne sont pas laboureurs, mais nomades.

III. De ces esclaves et des femmes était née et avait grandi une nouvelle génération ; lorsque ces jeunes gens eurent appris

Digitized by Google

leur naissance, ils se portèrent au-devant de ceux qui revenaient de la Médie. D'abord, ils retranchèrent la contrée, en creusant un large fossé qu'ils étendirent des monts Tauriques au lac Mœotis, qui est très-grand. Ensuite, comme les Scythes cherchaient à forcer le passage, ils prirent position sur l'autre bord du fossé, et combattirent; souvent on en vint aux mains, sans que les Scythes obtinssent un avantage marqué; l'un d'eux alors leur dit : « Que faisons-nous, ô Scythes, en combattant contre nos esclaves? Si nous sommes tués, nous nous amoindrissons; si nous les tuons, nous diminuons le nombre de ceux qui reçoivent nos ordres. Croyez-moi donc, laissons là nos arcs et nos javelines; prenons chacun le fouet de notre cheval, et abordons-les. Car, tant qu'ils nous ont vu des armes, ils se sont crus nos pareils, nés de nos pareils; mais s'ils nous voient avec des fouets au lieu d'armes, ils comprendront qu'ils sont nos esclaves, et, quand ils en auront conscience, ils ne résisteront plus. »

IV. Les Scythes ayant suivi ce conseil, tout se passa comme il avait été dit; les esclaves stupéfaits ne songèrent pas à combattre, ils s'enfuirent. Ainsi les Scythes, après avoir dominé en Asie, expulsés par les Mèdes, employèrent cet expédient et rentrèrent en leur contrée. Darius, voulant tirer vengeance de leur invasion, rassembla contre eux ses forces.

V. Selon les Scythes, la plus récente de toutes les nations est la leur, et voici comment : le premier homme de cette contrée, jusque-là déserte, se nommait Targitas; les père et mère de ce Targitas, disent-ils, et en cela ils ne me paraissent pas croyables, étaient Jupiter et une fille du fleuve Borysthène; telle fut, selon eux, l'origine de Targitas. Or, il eut trois fils : Lipoxaïs, Arpoxaïs et Colaxaïs, le plus jeune; sous leur règne, des objets d'or, envoyés par le ciel, tombèrent en Scythie : une charrue, un joug, une hache, une coupe. L'aîné le premier les vit et il s'en approcha pour les prendre; mais, à son approche, l'or lança des flammes. Il se retira donc; le second à son tour avança, et la même chose advint; l'or brûlant, ayant éloigné ceux-ci, s'éteignit lorsque arriva, en troisième lieu, le plus jeune, qui l'emporta en sa demeure. Les deux plus âgés, ayant compris ce que signifiait ce prodige, abandonnèrent au plus jeune la royauté sans partage.

VI. De Lipoxaïs est descendue la peuplade des Scythes que l'on appelle Auchates; du second, d'Arpoxaïs, les Catiares et les Traspies, et du plus jeune, les Scythes royaux que l'on appelle

Digitized by Google

Paralates. Tous s'appellent Scolotes du nom de leur roi, mais les Grecs leur donnent celui de Scythes.

VII. Telle est, selon les Scythes, leur origine, et ils ajoutent qu'il y a eu mille ans, pas davantage, mais juste ce nombre, depuis le premier roi Targitas jusqu'à l'incursion de Darius. Les Scythes royaux conservent précieusement cet or sacré; chaque année ils lui adressent leurs prières et cherchent à se le rendre propice par des sacrifices solennels. Celui qui, tenant l'or sacré, couche en plein air pendant la fête, ne doit point, au dire des Scythes, passer l'année, et pour cela ils lui donnent autant de terre qu'il en peut parcourir à cheval en un seul jour. Comme la contrée est immense, Colaxaïs la partagea pour ses fils en trois royaumes, et en fit un plus grand que les autres : c'est celui où l'on conserve l'or. Les lieux les plus lointains, au nord des régions habitées, ne sont, disent les Scythes, ni visibles ni abordables, à cause des plumes répandues en l'air et sur le sol : leur abondance est telle qu'elles interceptent la vue.

VIII. Voilà comme les Scythes parlent d'eux-mêmes et de leur contrée; les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin font un autre récit. Hercule, disent-ils, poussant les bœufs de Géryon, arriva en la terre alors déserte que possèdent maintenant les Scythes. Géryon demeurait loin du Pont, dans l'île que les Grecs appellent Érythie, située vers Gadès, dans l'Océan, au delà des Colonnes d'Hercule. Cet Océan, dit-on, commençant au point où le soleil se lève, coule autour de toute la terre; mais on n'en apporte aucune preuve. De là, Hercule parvint en la contrée que l'on appelle aujourd'hui Scythie, où l'hiver et le froid le surprirent; il s'enveloppa dans sa peau de lion et s'endormit; cependant, les juments qui conduisaient son char disparurent par une circonstance surnaturelle.

IX. A son réveil, Hercule, les cherchant, parcourut toute la contrée, en sortit et entra dans celle qu'on nomme Hyléa. Il y trouva dans un antre une certaine Échidna[1], à double nature, à moitié jeune fille, femme au-dessus des hanches, serpent au-dessous. Il la vit et fut frappé de surprise, puis il lui demanda si elle avait aperçu ses cavales errantes. « Je les ai, reprit-elle, et je ne te les rendrai point avant que tu te sois uni avec moi. » Hercule s'unit à elle, sous cette condition; mais elle différa la restitution des cavales, désirant vivre avec lui le plus longtemps possible; il voulut cependant les reprendre et partir.

1. Vipère. Voy. Hésiode, *Théogonie*, vers 297, 304.

Digitized by Google

Enfin, en les lui remettant, elle lui dit : « J'ai sauvé pour toi ces juments qui s'étaient réfugiées ici ; mais tu m'as payé le sauvetage, car j'ai trois fils de toi ; lorsqu'ils seront hommes, qu'en faudra-t-il faire ? Dois-je les établir en cette contrée dont je suis maîtresse, ou te les enverrai-je ? » Telle fut sa question ; or, selon les Grecs, il répondit : « Lorsque tu auras vu ces enfants devenus hommes, fais ce que je vais te prescrire et tu feras sagement. Établis en ces régions celui des trois que tu verras tendre ainsi cet arc et ceindre de cette manière ma ceinture ; ceux qui seront trop faibles pour les travaux que je t'indique, expulse-les ; si tu agis ainsi, tu te féliciteras toi-même et tu auras exécuté mes ordres. »

X. Il dit, il banda l'un de ses arcs (car en ce temps Hercule en portait deux), il montra comme il ceignait sa ceinture ; il donna l'un et l'autre, et à la ceinture, il y avait une coupe d'or sur le fermoir ; enfin il partit. Lorsque les enfants nés de lui furent hommes, Échidna d'abord leur donna des noms : à l'un celui d'Agathyrse ; au second celui de Gélon ; au plus jeune celui de Scythe. En second lieu, elle n'oublia pas ce qui lui avait été commandé. Deux de ses fils, Agathyrse et Gélon, ne furent point capables de se tirer de l'épreuve convenue ; ils quittèrent la contrée, chassés par leur mère. Scythe, le plus jeune, y demeura, après avoir réussi. De ce Scythe, fils d'Hercule, descendent sans interruption les rois des Scythes, et, à cause de la coupe, les Scythes portent encore des coupes à leur ceinture. La mère de Scythe ne fit rien autre chose pour lui. Voilà ce que rapportent les Grecs qui habitent le Pont.

XI. Il y a, sur le même sujet, une autre tradition, à laquelle, depuis qu'on me l'a contée, je donne la préférence. Les Scythes, peuple nomade de l'Asie, en guerre avec les Massagètes et accablés par eux, traversèrent l'Araxe et s'en allèrent sur la terre des Cimmériens. En effet, celle que les Scythes habitent maintenant appartenait, dit-on, jadis aux Cimmériens. Ceux-ci, près d'être envahis, délibérèrent, car une grande armée les attaquait ; les opinions furent diverses et soutenues des deux parts avec véhémence ; celle des rois était la meilleure. Le peuple voulait se retirer, déclarant qu'il n'y avait que faire de se mettre en péril contre de plus nombreux ; les rois étaient d'avis, au contraire, qu'il fallait se défendre et combattre ; ils refusèrent de céder au peuple et le peuple refusa de leur obéir ; la faction populaire s'obstinant à partir sans résistance, à délaisser aux envahisseurs tout le territoire, les rois résolurent d'y mou-

Digitized by Google

rir, d'y recevoir la sépulture, enfin de ne point fuir avec le peuple. Car ils récapitulaient tant les biens dont ils avaient joui, que les maux auxquels sans doute ils seraient en butte, s'ils s'éloignaient de leur patrie. Ce parti pris, ils se partagent pour former deux corps égaux en nombre et ils tombent les uns sur les autres. Ils moururent par leur volonté; le peuple des Cimmériens les ensevelit sur les bords du Tyras, où l'on voit encore leur tombeau. Après les avoir inhumés, il émigra, et les Scythes en arrivant trouvèrent la contrée déserte.

XII. Il existe encore en Scythie une ville cimmérienne, des Porthmies cimmériennes, une province cimmérienne, un Bosphore cimmérien. On ne peut douter que les Cimmériens, réfugiés en Asie, se soient établis en la presqu'île où est maintenant la ville grecque de Sinope. Il est certain aussi que les Scythes, les ayant poursuivis, se sont trompés de route et ont envahi la terre Médique : car les Cimmériens, dans leur fuite, ne se sont pas écartés de la côte; tandis que les Scythes ont tourné la droite du Caucase, et, une fois hors de leur chemin, ont pénétré jusqu'au cœur de la Médie. Ici les Grecs se retrouvent d'accord avec les barbares.

XIII. Mais Aristée, fils de Caystrobie, poëte épique de Proconnèse, dit qu'inspiré par Phébus, il alla chez les Issédons; au delà de ce peuple, ajoute-t-il, habitent les Arimaspes, hommes qui n'ont qu'un œil; au delà de ces derniers, sont les Griffons, gardiens de l'or, et encore au delà, les Hyperboréens, qui vont jusqu'à la mer. Tous ces peuples, selon le poëte, hormis les Hyperboréens, à partir des Arimaspes, ont toujours envahi le territoire de leurs voisins; les Issédons ont été expulsés par les Arimaspes, et les Scythes par les Issédons. Enfin, les Cimmériens, qui demeuraient vers la mer du Midi [1], poussés par les Scythes, ont abandonné leurs terres. Ainsi Aristée non plus n'est pas d'accord avec les Scythes au sujet de leur contrée.

XIV. Je viens de nommer la ville d'où était ce poëte : je vais rapporter un récit que j'ai entendu sur son compte à Proconnèse et à Cyzique. On rapporte qu'Aristée, qui n'était inférieur par la naissance à aucun des citoyens, étant entré dans l'atelier d'un foulon de Proconnèse, y mourut subitement. Le foulon ferme sa boutique et court l'apprendre aux parents du défunt; le bruit bientôt se répand par la ville qu'Aristée est mort. L'arrivée d'un homme de Cyzique, qui venait de s'embarquer à Artacé,

1. Le Pont-Euxin.

Digitized by Google

contredit le récit qui se faisait; il affirmait qu'il avait rencontré Aristée allant d'Artacé à Cyzique et qu'il s'était entretenu avec lui. Tandis qu'il soutenait son dire avec chaleur, les parents se rendirent à la demeure du foulon avec ce qu'il fallait pour enlever le corps. La maison ouverte, Aristée n'y apparut ni mort ni vivant. Sept ans plus tard, il se montra à Proconnèse et fit ces vers que, de nos jours, les Grecs appellent arimaspiens; après les avoir faits, il disparut pour la seconde fois. Voilà ce que l'on raconte dans les deux villes.

XV. Or, je sais que chez les Métapontins, en Italie, trois cent quarante ans après la disparition d'Aristée, comme je le trouve en rapprochant les récits de Proconnèse et de Métaponte, Aristée, disent-ils, apparut dans leur contrée; il leur ordonna d'ériger un autel à Apollon, et de placer auprès la statue qui porte le nom d'Aristée le Proconnésien. « De tous les peuples italiens, ajouta-t-il, vous êtes le seul dont ce dieu ait visité le territoire: moi-même, qui suis maintenant Aristée, je l'accompagnais, et j'étais alors un corbeau. » A ces mots, l'apparition s'évanouit. Les Métapontins rapportent, en outre, qu'ils envoyèrent à Delphes demander au dieu ce qu'elle signifiait. La Pythie leur prescrivit de lui obéir. promettant qu'ils s'en trouveraient bien. Ils n'en doutèrent pas et accomplirent ce qui leur était commandé. Maintenant on voit, auprès de la statue même d'Apollon, celle qui porte le nom d'Aristée, et des lauriers croissent à l'entour. Cette statue se trouve sur la place publique. Que ceci suffise pour ce qui concerne Aristée.

XVI. Nul ne sait avec certitude ce qui existe au-dessus de la contrée dont le cours de mon récit m'amène à parler. Je n'ai rien pu apprendre de personnes affirmant qu'elles en savaient quelque chose pour l'avoir vue: car Aristée, dont je viens de faire mention à l'instant, n'a jamais annoncé dans ses vers qu'il eût été au delà des Issédons. Il a répété le surplus sur des rapports qu'il a, dit-il, recueillis chez eux. Mais nous irons aussi loin que peuvent nous le permettre des informations précises, et nous n'omettrons rien.

XVII. A partir du port marchand du Borysthène (car c'est le point le plus central de toutes les côtes de la Scythie), les premiers habitants sont les Callipides, Gréco-Scythes; au-dessus d'eux est la nation des Alazons, lesquels ont les mêmes coutumes que les Scythes; ils sèment du blé et s'en nourrissent; ils cultivent l'oignon, l'ail, les lentilles, le millet. Au-dessus des Alazons demeurent les Scythes laboureurs; ils ne sèment point

Digitized by Google

le blé pour le consommer, mais pour le vendre. Au-dessus de ceux-ci, habitent les Neures; au nord des Neures, autant que nous sachions, il n'y a plus d'hommes. Telles sont les peuplades, au couchant du Borysthène, sur les rives de l'Hypanis.

XVIII. Au delà du Borysthène, à partir de la mer, on trouve d'abord l'Hyléa, puis plus loin, en remontant, les Scythes cultivateurs; les Grecs qui demeurent sur le fleuve Hypanis les appellent Borysthénites et se donnent à eux-mêmes le nom d'Olbiopolites[1]. Les Scythes cultivateurs habitent donc ce pays, du côté du levant, jusqu'à la rivière qu'on nomme Panticape, à trois journées de marche et, du côté du nord, jusqu'à onze journées de navigation, en remontant le Borysthène. Au delà, est un désert d'une immense étendue; au delà du désert, on trouve les Androphages, nation indigène et nullement scythique. Au delà de ceux-ci, le pays est véritablement inhabité; il n'y existe aucune peuplade d'hommes, autant que nous sachions.

XIX. A l'est des Scythes cultivateurs, en traversant le Panticape, on entre immédiatement chez les Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. Toute cette contrée, hormis l'Hyléa, est dépouillée d'arbres. Ces nomades s'étendent, à l'est, jusqu'au fleuve Gerrhus, à quatorze journées de marche.

XX. Au delà de ce fleuve, demeurent les Scythes qu'on appelle royaux; les plus vaillants, les plus nombreux, estimant que les autres Scythes sont leurs esclaves. Ils touchent au midi à la Taurique, à l'est au fossé qu'ont creusé les fils des aveugles, et, sur le Palus-Mœotis, au port marchand qu'on appelle Cremnes; quelques-uns vont jusqu'au Tanaïs. Au-dessus des Scythes royaux, du côté du nord, habitent les Melanchlœnes, nation non scythique; au-dessus de ces derniers, s'étendent des lacs et une terre inhabitée, autant que nous sachions.

XXI. En traversant le Tanaïs, on n'est plus en Scythie; on commence à entrer chez les Sauromates, qui, à partir de l'angle du Palus-Mœotis, habitent, au nord, un espace de quinze journées de marche, où il n'y a point d'arbres, ni fruitiers, ni sauvages. Au-dessus du lot qui leur est échu, les Budins en occupent un autre; celui-ci est couvert de toutes sortes d'arbres.

XXII. Au-dessus des Budins, du côté du nord, on trouve d'abord un désert de sept journées de marche; après le désert, en inclinant plus à l'est, habitent les Thyssagètes, nation nombreuse et indigène, qui vit de la chasse. Voisins de ce peuple,

1. Citoyens d'Olbia, colonie de Milet.

Digitized by Google

dans les mêmes lieux, sont établis les Iurks, qui aussi vivent de la chasse, comme je vais dire; le chasseur se met à l'affût sur un arbre, car il n'en manque pas en toute cette contrée; au pied de l'arbre, il laisse son cheval, dressé à se coucher sur le ventre, à se faire très-petit, et qui se tient prêt, ainsi que le chien. Dès que, du haut de l'arbre, l'homme aperçoit le gibier, il lui tire une flèche, monte à cheval et s'élance à la poursuite de la bête, que le chien saisit. Au-dessus de ceux-ci, toujours en inclinant à l'est, demeurent d'autres Scythes qui se sont transportés là, après s'être révoltés contre les Scythes royaux.

XXIII. Jusqu'au territoire de ces émigrés scythes, toute la contrée que je viens de décrire est une plaine dont le sol est profond; au delà, elle devient âpre et pierreuse. Lorsque l'on a traversé une vaste part de ce pays raboteux, on arrive au pied de hautes montagnes, chez un peuple où, dit-on, tout le monde est chauve de naissance, hommes et femmes pareillement; ils sont camus et ont le menton très-fort; leur langage leur est propre; ils portent le costume scythique et vivent de leurs arbres. On appelle pontique celui qui les alimente; il a la taille à peu près d'un figuier [1]; cet arbre produit un fruit semblable à une fève, mais qui a un noyau. A sa maturité, ils le cueillent, le pressurent avec des manteaux et en expriment un suc épais et noir, dont le nom est *aschy*. Ils sucent cet aschy et le mêlent au lait qu'ils boivent. Avec le marc, au temps de la récolte, ils font des gâteaux qu'ils mangent. Ils n'ont guère de troupeaux, et n'ont point de bons pâturages. Chaque famille vit sous un arbre; l'hiver, après l'avoir enveloppé d'une couverture blanche de laine foulée; l'été, sans couverture. Nul parmi les humains, ne leur fait tort, car ils sont réputés sacrés; ils n'ont aucune arme de guerre. D'une part, ils s'interposent pour terminer les différends de leurs voisins; d'autre part, le fugitif qui cherche chez eux un asile n'est offensé par personne. On les appelle Argippéens.

XXIV. Jusqu'à cette peuplade chauve, on a donc de nombreux aperçus, tant sur la contrée que sur les nations qui l'habitent, car quelques Scythes les fréquentent, et il n'est pas difficile d'obtenir des informations, soit d'eux, soit des Grecs du port du Borysthène et des autres ports du Pont-Euxin. Ceux des Scythes qui se rendent chez les Grecs parlent sept langues, et il leur faut sept interprètes.

1. C'est le *Prunus-Padus* de Linnée.

Digitized by Google

XXV. Jusqu'aux Argippéens, on sait quelque chose; plus loin, personne n'est en état de rien dire avec certitude. Des montagnes hautes et qu'on ne peut franchir arrêtent; nul ne va au delà. Mais ces chauves disent, et selon moi ils ne sont pas croyables, que des hommes aux pieds de chèvre habitent ces monts, et qu'en les traversant on arrive chez d'autres hommes qui dorment pendant six mois; mais je n'en admets pas le premier mot. Toutefois le pays à l'est des chauves est connu; on sait certainement que c'est le séjour des Issédons; mais au nord, tant des chauves que des Issédons, on ne sait rien que ce qu'ils rapportent.

XXVI. Les Issédons observent, dit-on, les coutumes suivantes : lorsque le père de l'un d'eux est mort, tous les parents amènent des brebis; ensuite, après les avoir sacrifiées et dépecées, ils dépècent aussi le père de leur hôte; ils mêlent toutes ces chairs et en font un festin. Cependant ils épilent la tête, ils la nettoient, en dorent l'extérieur, et s'en servent comme d'une idole à qui tous les ans ils offrent de grands sacrifices. Cet usage ressemble à celui des Grecs, qui célèbrent l'anniversaire de la mort de leurs pères. D'ailleurs les Issédons, comme leurs voisins, sont réputés justes; les femmes ont autant d'autorité que les hommes. Ceux-là aussi sont connus.

XXVII. Au-dessus, c'est d'eux que l'on tient qu'il existe des hommes n'ayant qu'un œil et des griffons, gardiens de l'or. Les Scythes le répètent d'après eux, et nous-même d'après les Scythes nous avons fait usage de ces informations. Nous donnons à ce peuple un nom scythique : car *arima* veut dire un, *spou* œil; et nous les appelons Arimaspes.

XXVIII. L'hiver est tellement rude dans toute la contrée que je viens de décrire, la gelée est si forte pendant huit mois de l'année que ce n'est point en versant de l'eau que tu feras de l'argile, mais en allumant du feu. La mer est prise ainsi que le Bosphore Cimmérien; les Scythes qui demeurent au delà du fossé manœuvrent sur la glace et poussent leurs chars sur la rive opposée, chez les Sindes. Ainsi, l'hiver persiste pendant huit mois; les quatre autres mois sont froids encore. L'hiver en ces climats diffère de ce qu'il est partout ailleurs; pendant toute cette saison, il ne pleut pas, ou du moins pas assez pour qu'on le remarque; pendant l'été, la pluie ne cesse point. Dans le temps où chez d'autres il tonne, chez eux il ne tonne jamais. Mais en été, les orages sont très-forts. S'il tonnait l'hiver, on en serait surpris comme d'un prodige; quand il arrive un

Digitized by Google

tremblement de terre, soit en hiver soit en été, toute la Scythie croit que c'est un prodige. Les chevaux s'acclimatent à cet hiver et le supportent; les ânes et les mulets ne peuvent y résister. Au contraire, en des climats plus doux, les chevaux qui restent exposés à la gelée dépérissent, tandis qu'elle ne fait point de mal aux mulets ni aux ânes.

XXIX. Il me semble que la race des bœufs de ce pays manque de cornes à cause du froid; ce vers d'Homère dans *l'Odyssée* confirme mon opinion :

La Libye où les agneaux, aussitôt nés, ont des cornes[1].

En effet, les cornes poussent vite dans les climats chauds; mais dans ceux où le froid est rigoureux, elles ne poussent pas du tout, ou elles poussent à peine : c'est là un effet du froid.

XXX. Or, je m'étonne (car dès le commencement, mon récit s'est complu dans les digressions) de ce que, sur tout le territoire de l'Élide, des mulets ne peuvent être engendrés; le climat n'est point froid, et il n'y a de ce fait aucune cause apparente : les Éléens l'attribuent à une malédiction. Aussi, quand vient le temps où les juments conçoivent, ils les conduisent chez leurs voisins et les font saillir par des ânes jusqu'à ce qu'elles soient pleines; alors ils s'en retournent.

XXXI. Quant aux plumes dont les Scythes disent que l'air est rempli, au point que l'on ne peut voir ni s'avancer de ce côté du continent, voici quelle est mon opinion. Au-dessus des contrées qui nous sont connues, il neige sans cesse; l'été moins que l'hiver, comme de raison. Or, quiconque a vu la neige tomber à flocons pressés, sait ce que je veux dire; en effet, ces flocons ressemblent à des plumes, et l'hiver étant là ce qu'il est, le nord de ce continent ne peut être habité. Je pense donc que les Scythes et leurs voisins donnent à la neige, employant un langage figuré, le nom de plumes. C'est assez parler de ces contrées, que l'on dit les plus lointaines.

XXXII. Les Scythes ni les autres peuplades de ce côté ne disent mot des Hyperboréens, si ce n'est peut-être les Issédons. Et encore, comme je le crois, ceux-ci même n'en parlent point : car, s'ils en faisaient mention, les Scythes le répéteraient, de même que pour les Arimaspes. Ce qu'on a dit des Hyperboréens est dans Hésiode et dans les Épigones d'Homère s'il est vrai toutefois que les Épigones soient d'Homère.

1. *Odyssée*, chant IV, vers 65.

Digitized by Google

XXXIII. Ceux de Délos en disent beaucoup plus sur ce peuple : ils racontent que des objets sacrés, enveloppés de paille de froment, ont été apportés du pays des Hyperboréens chez les Scythes ; que des Scythes, ils ont passé chez leurs voisins, puis toujours de proche en proche, jusqu'aux dernières limites de l'occident, sur l'Adriatique ; que de là, tournant au midi, les Dodoniens ont été les premiers à les recevoir, parmi les Grecs ; que de Dodone, ces objets sont descendus au golfe Maliéen pour le traverser et entrer dans l'Eubée ; que les villes de cette île se les sont transmis, l'une à l'autre, jusqu'à Caryste ; qu'au sortir de Caryste, ils ont laissé sur la gauche Andros, les Carystiens les ayant transportés à Ténos, et les Téniens à Délos. Ils disent qu'ainsi ces objets sacrés leur sont parvenus. Voici le complément de leur récit : les Hyperboréens, une première fois, avaient envoyé, chargées des choses saintes, deux vierges qu'à Délos on nomme Hypéroque et Laodice, et avec elles, comme escorte pour leur sûreté, cinq de leurs citoyens que l'on appelle de nos jours perphères, et qu'à Délos, on honore beaucoup. Ni les vierges ni l'escorte ne retournèrent chez les Hyperboréens ; ceux-ci pensèrent alors que ce serait une calamité cruelle, si jamais ils ne devaient revoir ceux que désormais ils feraient partir. En conséquence, les porteurs des objets sacrés ne passèrent plus leurs limites ; ils confièrent ces objets enveloppés de paille aux plus proches voisins, à qui ils enjoignirent de les surveiller et de les faire passer chez une autre peuplade. C'est ainsi que, de nation en nation, ils arrivèrent, dit-on, à Délos. Je sais moi-même une pratique qui se rapporterait à ces choses saintes : les femmes de la Thrace et de la Péonie, lorsqu'elles sacrifient à Diane reine, n'immolent pas les victimes sans avoir de la paille de froment ; voilà ce qui est à ma connaissance.

XXXIV. A ces vierges hyperboréennes, mortes à Délos, les jeunes filles et les jeunes garçons de cette île consacrent une part de leur chevelure. Celles-là, avant leurs noces, coupent une tresse, l'enroulent autour d'un fuseau et la déposent sur le sépulcre (il est hors du temple de Diane, à main gauche en entrant ; un olivier l'ombrage). Les jeunes gens enroulent quelques cheveux autour d'une herbe verte qu'ils déposent également sur le tombeau. Tels sont les honneurs que les Hyperboréennes reçoivent des habitants de Délos.

XXXV. Ceux-ci disent encore qu'Argé et Opis, vierges hyperboréennes, ayant traversé les mêmes contrées, arrivèrent à

Digitized by Google

Délos avant Hyperoque et Laodice ; qu'elles apportèrent à Ilithye, afin d'obtenir de faciles enfantements, un tribut qu'elles-mêmes avaient fixé. Mais ils ajoutent qu'Argé et Opis sont venues avec les dieux eux-mêmes, et qu'ils ont établi pour elles une autre sorte d'honneurs. Les femmes quêtent en invoquant leurs noms dans une hymne que leur fit le Lycien Olen; les insulaires et les Ioniennes, instruites par celles de Délos à chanter Opis et Argé, les invoquent aussi en quêtant (cet Olen, venu de Lycie, est l'auteur de toutes les hymnes antiques que l'on chante à Délos) ; elles prennent la cendre des cuisses brûlées sur l'autel, pour la répandre sur le sépulcre d'Argé et d'Opis. Ce sépulcre est derrière le temple de Diane, au levant, tout près de la salle à manger des Céens.

XXXVI. Mais que ceci suffise concernant les Hyperboréens ; car je ne raconterai pas l'histoire d'Abaris, qui, dit-on, était Hyperboréen, et qui aurait porté une flèche tout autour de la terre, sans rien manger. S'il est vrai qu'il y ait des Hyperboréens [1], il doit exister aussi des Hypernotiens [2]. Je ris quand je vois ceux qui décrivent le tour de la terre (et il y en a beaucoup) et qui le font sans s'appuyer d'observations intelligentes. Quelques-uns représentent l'Océan entourant la terre, ronde comme si on l'eût faite au tour ; ils supposent aussi que l'Europe est aussi grande que l'Asie; en peu de mots, je vais montrer l'étendue de l'une et de l'autre, et la configuration de chacune.

XXXVII. Les Perses sont limités par la mer du sud que l'on appelle Rouge ; au-dessus d'eux, au nord, habitent les Mèdes; au-dessus des Mèdes, les Saspires ; au-dessus des Saspires, les Colchidiens que limite cette mer du nord [3] où se jette le Phase. Ces quatre nations vont d'une mer à l'autre.

XXXVIII. A leur gauche, à l'occident, deux grands promontoires s'en détachent et s'étendent baignés par la mer ; je vais les décrire. L'un commence au nord par la rive du Phase : le Pont-Euxin et l'Hellespont le côtoient jusqu'au cap Sigée en Troade ; il commence au midi, par le golfe Myriandrien, situé près de la Phénicie; la mer le baigne jusqu'au cap Triopium. Trente nations habitent sur ces rivages : tel est le premier des deux promontoires.

XXXIX. L'autre, commençant chez les Perses, s'étend jusqu'à la mer Rouge ; d'abord Persique, puis Assyrien, puis

1. Ultra-septentrionaux. — 2. Ultra-méridionaux.
3. Le Pont-Euxin.

Digitized by Google

Arabe; il finit (au moins est-ce l'usage de le dire) dans le golfe Arabique, au point où Darius a fait aboutir le canal du Nil. Depuis la Perse jusqu'à la Phénicie, la contrée est vaste et large; notre mer[1] le côtoie, limitant la Syrie, la Palestine et l'Égypte, où il finit; il ne renferme que trois nations. Telle est, à partir de la Perse, en allant à l'ouest, la configuration de l'Asie.

XL. Les régions à l'est, au delà des Perses, des Mèdes, des Saspires et des Colchidiens, sont limitées d'un côté par la mer Rouge, de l'autre par la mer Caspienne et par l'Araxe, qui coule en suivant la marche du soleil. L'Asie est habitée jusqu'à l'Inde; au delà de cette contrée qui en fait partie, à l'orient, ce n'est plus qu'un désert, et personne ne le peut décrire. Telles sont, dans son ensemble, l'étendue et la configuration de l'Asie.

XLI. La Libye se rattache au second promontoire : car elle est contiguë à l'Égypte, vers laquelle ce promontoire est très-resserré; en effet, de notre mer[2] à la mer Rouge, il y a cent mille brasses, ce qui fait mille stades. Mais à partir de l'isthme, la contrée s'élargit quand elle prend le nom de Libyenne.

XLII. J'admire donc ceux qui ont divisé et partagé la terre entre la Libye, l'Asie et l'Europe, car entre elles la différence n'est pas médiocre. En effet, l'Europe, en longueur, atteint presque les deux autres; mais, en largeur, elle ne me paraît pas digne de leur être comparée. La Libye est évidemment entourée d'eau, sauf l'espace qui forme la frontière du côté de l'Asie; Nécos, roi d'Égypte, est le premier, à notre connaissance, qui l'ait démontré. Lorsqu'il eut renoncé à creuser le canal entre le Nil et le golfe Arabique, il envoya, sur des vaisseaux, des Phéniciens à qui il ordonna de revenir dans la mer du nord, par les Colonnes d'Hercule, et de rentrer ainsi en Égypte. Les Phéniciens partirent de la mer Rouge et naviguèrent au sud. Quand vint l'automne, ils firent halte et ensemencèrent le lieu de la Libye où ils se trouvaient; car ils ne la perdaient jamais de vue. Là, ils attendirent la moisson et se rembarquèrent après avoir recueilli leur blé. Deux années s'écoulèrent; la troisième, ils tournèrent les Colonnes d'Hercule et arrivèrent en Égypte. Ils ont rapporté un fait que je ne crois pas et que d'autres peut-être croient[2]; en faisant le tour de la

1. La Méditerranée. — 2. Voy. liv. II, chap. CLVIII.
2. En doublant le cap de Bonne-Espérance, les Phéniciens avaient à gauche le pôle austral et à droite l'écliptique. Le fait rapporté par l'historien prouve la réalité du voyage.

Digitized by Google

Libye ils ont eu le soleil à leur droite. Ainsi la Libye fut pour la première fois connue.

XLIII. Les Carthaginois ensuite ont confirmé la relation des Phéniciens. Sataspe, fils de Téaspis, l'un des Achéménides, ne fit point le tour de la Libye, quoiqu'on l'eût fait partir dans ce dessein; mais, effrayé de la longueur du trajet et de la solitude, il revint sur ses pas sans avoir accompli l'épreuve que lui avait commandée sa mère. Il avait fait violence à la fille de Zopyre, fils de Mégabyse, et, au moment où, en punition de cette faute, il allait être empalé par l'ordre du roi Xerxès, sa mère, sœur de Darius, obtint sa grâce, promettant de lui imposer elle-même une peine plus rigoureuse, de le contraindre à faire par mer le tour de la Libye, de telle sorte qu'après l'avoir achevé, il revînt par le golfe Arabique. Xerxès y ayant consenti, Sataspe se rendit en Égypte, prit un navire et des matelots, partit avec eux, passa les Colonnes d'Hercule et doubla le promontoire de la Libye que l'on nomme Soloïs. Il descendit au midi, et, en plusieurs mois, il traversa une vaste mer; mais, quand il vit qu'il lui restait encore la plus grande partie du trajet à faire, il rebroussa chemin pour rentrer en Égypte, d'où il retourna auprès du roi Xerxès. Dans les contrées les plus éloignées, dit-il, il avait vu des hommes de petite taille, portant des vêtements de feuilles de palmier; quand le navire abordait, ces hommes s'enfuyaient dans les montagnes, abandonnant leurs villes; les siens ne leur avaient fait aucun mal et s'étaient contentés de leur prendre quelques brebis. Il ajouta que dans ces parages le vaisseau s'était arrêté et que l'impossibilité de le pousser plus loin l'avait empêché de faire entièrement le tour de la Libye. Le roi ne crut point qu'il dît la vérité, et, pour n'avoir point achevé l'épreuve qui lui était prescrite, il le fit empaler, lui appliquant la sentence précédemment rendue. Un eunuque de Sataspe s'enfuit à Samos, aussitôt qu'il sut la mort de son maître, et emporta de grandes richesses qu'un habitant de l'île saisit; je sais son nom, que je tairai volontiers.

XLIV. Darius parvint à connaître la plus grande part de l'Asie; comme il désirait savoir dans quelle mer se jette l'Indus, le second fleuve où l'on trouve des crocodiles, il envoya, sur des navires, Scylax de Caryande et d'autres sur qui il comptait pour apprendre d'eux la vérité. Ils partirent de la ville de Caspatyre[1] et de la terre des Pactyices, puis ils naviguèrent à l'est en des-

1. L'an 512 avant J. C.

Digitized by Google

cendant le cours du fleuve jusqu'à la mer. Ils voguèrent ensuite au large vers l'occident, et ils arrivèrent, le trentième mois, au lieu même d'où le roi d'Égypte avait envoyé les Phéniciens dont j'ai parlé plus haut, pour qu'ils fissent le tour de la Libye. Après ce dernier voyage, Darius soumit les Indiens et se servit de cette mer. Ainsi, sauf les contrées de l'orient, on découvrit que les autres régions de l'Asie présentaient les mêmes apparences que celles de la Libye.

XLV. Personne ne s'est assuré d'une manière positive si l'Europe, soit au levant, soit au nord, est entourée d'eau ; mais on sait qu'en longueur elle atteint presque les deux autres. Je ne puis conjecturer sur quoi l'on s'est fondé, la terre étant une, pour lui donner ses trois noms, ni pourquoi ces noms sont des noms de femmes, ni pourquoi le Nil en Égypte, le Phase en Colchide, ont été réputés des limites (au Phase quelques-uns substituent le Tanaïs, fleuve de Mœotie, et le détroit Cimmérien). Je ne puis savoir les noms de ceux qui ont établi ces limites ni où ils ont pris toutes ces dénominations. La plupart des Grecs disent que la Libye porte le nom d'une femme de cette contrée, que l'Asie tient son nom de la femme de Prométhée. Cependant les Lydiens réclament ce dernier nom ; l'Asie, disent-ils, est ainsi appelée d'Asius, fils de Cotys, fils de Manès, et non d'Asia, femme de Prométhée ; à cause de cela, une tribu de Sardes s'appelle Asiade. Personne donc, parmi les hommes, ne sait si l'Europe est entourée d'eau, ni d'où elle a pris son nom, ni quel est celui qui peut le lui avoir donné ; à moins que nous n'admettions qu'elle a reçu le nom de la Tyrienne Europe, et qu'auparavant, elle n'en avait point, non plus que les deux autres. Mais il est clair que cette femme était d'Asie et qu'elle n'est jamais venue dans la contrée que les Grecs maintenant appellent Europe ; ses voyages se sont bornés à passer de Phénicie en Crète et de Crète en Lycie. Que ceci suffise sur ce sujet ; pour nous, nous ferons usage des noms habituels.

XLVI. Les côtes du Pont-Euxin où Darius menait son armée sont le séjour des plus ignorantes de toutes les nations, si l'on en excepte les Scythes. Il n'y a pas une de celles qui habitent de ce côté du Pont, que nous puissions signaler à cause de sa sagesse ; il n'y a pas eu en ces contrées un homme qui se soit fait une réputation comme docte ; il faut excepter toutefois les Scythes et Anacharsis. Chez la race scythique, l'une des plus importantes affaires humaines est réglée plus sagement que chez toutes celles que nous connaissons ; mais je n'admire aucune de

Digitized by Google

leurs autres coutumes. L'affaire la plus importante de toutes est ainsi réglée par eux : nul de ceux qui les envahit n'est certain de leur échapper, et, s'ils ne veulent pas qu'on les trouve, nul n'est capable de les atteindre. Car ils n'ont ni villes ni remparts fixes, mais ils emportent avec eux leurs demeures ; ils sont tous archers à cheval ; ils vivent, non de labourage, mais de leur bétail ; leurs demeures sont sur leurs chars : comment ne seraient-ils pas inattaquables et d'un commerce difficile ?

XLVII. Ils ont imaginé ce moyen de défense à cause de la facilité que leur donne le sol, et parce qu'ils ont leurs fleuves pour auxiliaires ; en effet, leur territoire est une plaine couverte d'herbages et bien arrosée ; de grands cours d'eau le sillonnent, à peine moins nombreux que les canaux en Égypte. Je vais indiquer les plus célèbres et ceux qui sont navigables à partir de la mer. D'abord l'Ister, aux cinq bouches ; puis le Tyras, l'Hyparcis, le Borysthène, le Panticape, l'Hypacyris, le Gerrhus et le Tanaïs. Voici leurs directions.

XLVIII. L'Ister, le plus grand des fleuves que nous connaissions, toujours semblable à lui-même, coule l'été comme l'hiver ; c'est le premier que l'on rencontre en Scythie, du côté du couchant. Ses eaux acquièrent leur volume considérable à cause des autres rivières qui s'y jettent ; ce sont celles-là qui le font si vaste ; il y en a déjà cinq en la contrée scythique qui lui donnent leurs eaux : celle que les Scythes appellent Porata et les Grecs Pyrète ; puis le Tiarante, l'Arare, le Naparis et l'Ordesse. La première nommée de ces rivières, grande et courant à l'est, se jette dans l'Ister ; la seconde, le Tiarante, est moindre et coule plus à l'ouest ; l'Arare, le Naparis et l'Ordesse, entre les deux autres, de même qu'elles, se jettent dans le fleuve ; ces rivières, toutes scythiques, contribuent à le remplir. Le Maris, venant du pays des Agathyrses, lui porte aussi le tribut de ses eaux.

XLIX. Il en est de même de trois autres grandes rivières qui descendent des cimes du mont Hémus et se dirigent au nord ; ce sont l'Atlas, l'Auras et le Tibisis. Il en est de même de l'Athrys, du Noès et de l'Artane, qui coulent à travers la Thrace-Crobysienne ; puis du Scius, qui vient du mont Rhodope en Péonie et se fait jour en fendant l'Hémus. L'Angre, qui vient de l'Illyrie et coule au nord, se joint en la plaine Triballique au Bronge, affluent de l'Ister. Ainsi le fleuve les reçoit toutes les deux et elles sont considérables. De la contrée qui domine, au-dessus des Ombriens, le Carpis et l'Alpis, coulant au nord, se jettent encore dans

Digitized by Google

l'Ister. Car ce fleuve traverse toute l'Europe à partir des Celtes, les derniers du côté de l'occident qui, au delà des Cynètes, habitent l'Europe; après l'avoir traversée tout entière, il se jette dans la mer, sur les côtes de la Scythie.

L. Grossi par les eaux des rivières ci-dessus nommées et de beaucoup d'autres encore, l'Ister est le plus grand des fleuves. Il est vrai que, si on le comparait seul à seul avec le Nil, ce dernier l'emporterait par sa plénitude; car le Nil ne reçoit ni rivière ni source qui l'accroisse. L'Ister coule toujours également l'hiver et l'été; en voici, je crois, la cause : l'hiver, il a sa largeur naturelle, peut-être un peu plus; en effet, en cette contrée, il pleut à peine l'hiver; il neige surtout : l'été, la neige abondante qui est tombée pendant les froids fond sur tous les points, se rend dans le fleuve et le remplit; il s'y joint des pluies fréquentes et impétueuses, car il pleut beaucoup en été. Le soleil attire une plus grande quantité d'eau pendant l'été que pendant l'hiver; mais aussi une plus grande quantité d'eau arrive au fleuve. Les choses se compensant, l'équilibre se fait; ainsi l'Ister paraît toujours le même.

LI. L'Ister est donc le premier des fleuves de la Scythie; après lui vient le Tyras, qui descend du nord et commence à couler hors d'un grand lac qui sépare la Scythie de la terre des Neures. A son embouchure demeurent des Grecs que l'on appelle Tyrites.

LII. Le troisième fleuve est l'Hypanis : il a son origine en Scythie, et sort d'un grand lac autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages. On appelle ce lac avec vérité Mère[1] de l'Hypanis. Après l'avoir quitté, il coule, pendant cinq jours de navigation, petit et conservant ses eaux douces; puis, à une distance de quatre jours de navigation du Pont-Euxin, jusqu'à son embouchure, il contracte une amertume insupportable; car il s'y jette une fontaine tellement amère, que, toute faible qu'elle est, elle vicie un fleuve grand parmi les médiocres[2]. Cette source est sur la limite des Scythes laboureurs et des Alazons : le nom de la fontaine et du lieu d'où elle coule est en scythe Exampée, qui se traduit en grec par : les Voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis se rapprochent vers les Alazons; chacun d'eux se détourne ensuite, et l'espace qui les sépare s'élargit.

1. Le mot grec que signifie lac, λίμνη, est féminin.

2. Quelques géographes modernes prétendent que cette amertume est due non à une fontaine, mais à l'eau de la mer qui remonte jusqu'à Nicolaïef sur le Bug.

Digitized by Google

LIII. Le Borysthène est le quatrième fleuve, le plus grand après l'Ister, et, dans mon opinion, le plus utile aux hommes, non-seulement des fleuves scythes, mais de tous les fleuves, hormis le Nil d'Égypte, auquel nul autre ne peut être comparé. Plus qu'aucun autre, le Borysthène offre aux riverains des ressources : il procure aux troupeaux les meilleurs et les plus abondants pâturages ; il produit tour à tour une multitude d'excellents poissons ; son eau est très-agréable à boire, et il coule pur, auprès de rivières bourbeuses ; les semailles, sur ses bords, réussissent parfaitement, et l'herbe, sur les terres que l'on n'ensemence pas, est d'une hauteur prodigieuse. A son embouchure, le sel, de lui-même, se dépose cristallisé en grande abondance. On y pêche de grands poissons de mer, sans vertèbres, que l'on nomme antacées, propres à la salaison ; enfin, on y trouve beaucoup d'autres choses admirables. Jusqu'au Gerrhus, pendant quarante jours de navigation, on sait qu'il descend du nord ; au delà, quelles peuplades traverse-t-il ? nul ne peut le dire ; il est évident qu'il traverse un désert avant d'entrer chez les Scythes cultivateurs, qu'il a pour riverains pendant dix jours de navigation. De ce fleuve seul, ainsi que du Nil en Libye, je ne puis indiquer les sources ; et je crois bien que nul des Grecs n'en sait plus que moi. Le cours du Borysthène aboutit à la mer, près de laquelle il se mêle à l'Hypanis pour se jeter avec lui dans une même lagune. Entre les deux fleuves, le terrain forme une pointe que l'on appelle le promontoire Hippolas, sur lequel a été érigé un temple à Cérès. Les Borysthénites se sont établis au delà du temple, sur l'Hypanis. Voilà ce qui concerne ces fleuves.

LIV. Après eux, le cinquième fleuve est le Panticape ; il coule du nord et sort d'un lac ; entre ce fleuve et le Borysthène habitent les Scythes cultivateurs ; il traverse l'Hyléa, puis il se mêle au précédent.

LV. Le sixième est l'Hypacyris, qui sort d'un lac ; il coule au milieu des Scythes nomades, se jette dans la mer, près de ce que l'on appelle la course d'Achille, et de la ville de Carcinitis, à la limite de l'Hyléa.

LVI. Le septième fleuve, le Gerrhus, s'éloigne du Borysthène vers le point jusqu'où ce dernier est connu ; il s'éloigne aussi de ce même lieu auquel il emprunte son nom ; dans son cours jusqu'à la mer, il sépare les Scythes nomades des Scythes royaux et se réunit à l'Hypacyris.

LVII. Le huitième fleuve est le Tanaïs, qui sort d'un lac

Digitized by Google

dans les régions supérieures et se jette dans un lac plus grand encore, le Palus-Mœotis, qui sépare les Scythes royaux des Sauromates; dans le Tanaïs se jette une autre rivière dont le nom est Hyrgis.

LVIII. Ainsi les Scythes sont dotés de ces fleuves célèbres; l'herbe que produit leur territoire est, à notre connaissance, celle qui donne le plus de bile aux bestiaux : c'est un fait que l'on établit avec certitude en ouvrant les bêtes sacrifiées.

LIX. Ils se procurent facilement de la sorte la plupart de leurs ressources. Voici leurs coutumes, autres que celles dont j'ai déjà parlé : ils ne prient que ces divinités : Vesta plus que toute autre, puis Jupiter et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; viennent ensuite Apollon, Vénus-Céleste, Hercule et Mars. Tous les Scythes habituellement honorent ces dieux; les Scythes royaux sacrifient aussi à Neptune. Dans leur langue, Vesta est appelé Tubiti; Jupiter est, selon moi, très-justement nommé Papaius [1]. La Terre est Apia; Apollon OEresyre; Vénus-Céleste Artimpasa; et Neptune, Thamimasade. Ils n'érigent ni statues, ni autels, ni temples, sauf à Mars, à qui seul ils en élèvent.

LX. En tous les lieux consacrés, le sacrifice s'accomplit de la même manière. Voici comme ils le font : la victime se tient debout, les pieds de devant attachés; le sacrificateur, derrière elle, tire la corde et la renverse; pendant qu'elle tombe, il invoque le dieu à qui il sacrifie. Ensuite il place un lacet autour du cou de la bête; il passe dans le lacet un bâton qu'il fait tourner jusqu'à ce qu'il l'ait étranglée. Il n'y a ni feu allumé, ni prémices, ni libations. La victime, aussitôt morte, est écorchée; puis on s'occupe de la faire cuire.

LXI. Comme la terre des Scythes est extraordinairement dénuée de bois, voici ce qu'ils ont imaginé pour cuire les viandes. Ils dépouillent les os de la victime écorchée, et jettent les chairs dans des marmites du pays, s'ils se trouvent en avoir : ces marmites ressemblent beaucoup aux cratères de Lesbos, sauf qu'elles sont beaucoup plus grandes; en même temps ils placent les os sous les marmites, et, en les brûlant, ils font bouillir les chairs. S'ils manquent de marmites, ils renferment les chairs dans l'estomac avec de l'eau, et ils les posent sur les os qui brûlent, qui brûlent même très-bien. Les estomacs contiennent

1. Hérodote croyait que Jupiter était père de tous les Scythes. Papaius est là pour πάππος, aïeul.

Digitized by Google

parfaitement toutes les chairs que l'on a séparées des os ; ainsi, un bœuf se cuit lui-même, et pareillement les autres victimes. Lorsque les chairs sont cuites, celui qui fait le sacrifice en jette au loin, comme prémices, une part accompagnée des entrailles. Ils immolent toute espèce de bétail, mais surtout des chevaux.

LXII. Voilà comme ils font les sacrifices aux autres dieux, et quelles victimes on leur offre. Pour Mars, c'est autre chose ; en chaque nome, vers le chef-lieu, on lui érige un temple de cette manière : des fascines de broussailles sont entassées sur une longueur et une largeur de trois stades ; la hauteur est moindre. Le sommet est une plate-forme carrée ; trois des côtés sont à pic ; le dernier est en pente, et l'on y peut monter. Chaque année, on surcharge ce monceau de fascines qu'amènent cent cinquante chars, car il s'affaisse toujours par l'action du mauvais temps. Sur chacun de ces temples est dressé un vieux cimeterre, et c'est l'image de Mars. Ils offrent à ce cimeterre des sacrifices annuels de menu bétail et de chevaux, et ils lui en offrent plus à lui seul qu'à toutes les autres divinités. Lorsqu'ils font des prisonniers de guerre, ils en immolent un sur cent, non comme les brebis, mais bien différemment ; ils répandent sur leur tête des libations de vin, et ils les égorgent au-dessus d'un vase ; ensuite ils portent le vase sur la plate-forme du temple et arrosent de sang le cimeterre. Pendant que les uns transportent en haut le vase, les autres, au pied du monceau, coupent, depuis l'épaule, le bras droit des hommes égorgés et le lancent en l'air ; alors, toutes les cérémonies du sacrifice étant accomplies, ils s'en vont. Le bras reste où il est tombé, et le corps gît à part.

LXIII. Tels sont les sacrifices institués chez les Scythes ; ils ne font pas usage du porc et refusent absolument de le nourrir en leur contrée.

LXIV. Voici comme sont réglées chez eux les affaires de la guerre. La première fois qu'un Scythe renverse un ennemi, il boit de son sang ; il porte au roi les têtes de tous ceux qu'il a tués dans la bataille. Après avoir présenté une tête, il a droit à une part de butin ; s'il n'en a point présenté, il n'a rien. Pour dépouiller une tête, on y fait une incision circulaire au-dessus des oreilles, on la prend par les cheveux, on la secoue, et, quand la peau est détachée du crâne, on la corroie à la main avec une côte de bœuf ; elle devient souple, et le guerrier s'en sert comme d'une nappe d'étoffe ; il la porte devant lui, suspendue à la bride de son cheval ; il s'en glorifie. Celui qui possède le

Digitized by Google

plus de ces petites nappes de peau est réputé le plus vaillant. Plusieurs font de ces peaux des vêtements qu'ils cousent à la manière des casaques de cuir. D'autres, en grand nombre, après avoir écorché les mains droites des ennemis morts, auxquelles ils laissent les ongles, en font des couvercles de carquois. La peau de l'homme, épaisse et brillante, est à peu près, de toutes les peaux, la plus remarquable par sa blancheur. D'autres, enfin, écorchent des hommes tout entiers, étendent leur peau sur du bois, et la portent quand ils vont à cheval. Tels sont, à ce sujet, leurs usages.

LXV. Les têtes elles-mêmes, non de tous, mais de ceux qu'ils détestent le plus, sont traitées d'une façon particulière ; ils scient le crâne au dessous des sourcils, et le nettoient. Le pauvre, pour en faire usage, le recouvre en dehors de peau de bœuf non apprêtée. Le riche le couvre également de cuir de bœuf, qu'il fait dorer extérieurement, et s'en sert comme d'une coupe. Si ce crâne doré est celui de l'un de ses proches, avec qui il a eu quelque différend, et qu'il a terrassé en présence du roi, lorsqu'il reçoit un hôte dont il fait grande estime, il exhibe cette tête et raconte à l'étranger que, quoique parent, une querelle s'est élevée entre eux, et qu'il a été vainqueur. C'est, à ses yeux, un acte éclatant de bravoure.

LXVI. Une fois par an, chaque chef de nome, dans son canton, remplit un cratère de vin dont boivent ceux des Scythes qui ont tué des ennemis ; si l'on n'a pas accompli un exploit de ce genre, on ne goûte pas de ce breuvage, mais, en signe du dédain dont on est l'objet, on reste assis à l'écart : c'est chez eux le comble de l'humiliation. Ceux qui ont tué un grand nombre d'hommes, ceux-là ont deux coupes et boivent dans toutes les deux.

LXVII. Il y a beaucoup de devins parmi les Scythes ; ils prédisent à l'aide de plusieurs baguettes de saule : après avoir apporté de grands fagots de ces baguettes, ils les dénouent, puis ils rangent ces baguettes une à une et prophétisent ; tout en parlant, ils les rassemblent de nouveau et reforment la fascine. Tel est le mode de divination qu'ils ont reçu de leurs ancêtres. Les Énarées, les Androgynes [1], prétendent que Vénus les a dotés de la science divinatoire ; ils prédisent avec de l'écorce de tilleul. Lorsque le devin a fendu en trois un tilleul, il enroule

1. Voy. liv. I, chap. CV ; le second mot est la traduction du premier, qui est scythe ; Hippocrate l'interprète par *impuissant*.

Digitized by Google

l'écorce autour de ses doigts, puis il la déroule et rend l'oracle.

LXVIII. Quand le roi des Scythes est malade, il fait venir des devins, les trois plus renommés ; ils accomplissent les cérémonies ci-dessus décrites et, presque toujours, ils déclarent que le mal provient de ce que tel ou tel (et ils le nomment) a juré faussement par le foyer royal, car c'est l'usage chez les Scythes de jurer surtout par le foyer royal, quand il y a lieu de faire le serment le plus solennel. Aussitôt dit, celui qu'ils ont dénoncé comme coupable d'un faux serment est amené ; en sa présence, les devins l'accusent, affirmant que la divination rend manifeste qu'il s'est parjuré en attestant le foyer royal, et que la maladie du roi n'a pas d'autre cause. Il nie, il prétend qu'il ne s'est point parjuré, il se défend avec énergie. Dès lors, le roi fait venir d'autres devins en nombre double. Si, par l'épreuve divinatoire, ces derniers pareillement convainquent l'homme de s'être parjuré, on lui coupe incontinent la tête, et les premiers devins se partagent ce qu'il possède. Si les seconds devins l'absolvent, d'autres sont appelés, puis d'autres encore. Finalement, lorsque le plus grand nombre absout l'homme, il est décidé que c'est aux premiers devins à mourir.

LXIX. Pour les exécuter, on remplit de fagots un char, on y attelle des bœufs ; on force les condamnés à monter au milieu des fagots, les mains attachés par derrière, les pieds retenus dans des entraves ; on les bâillonne et l'on allume les fagots ; les bœufs s'effarouchent et le char est emporté. Nombre de bœufs sont consumés avec les devins ; quelques-uns en sont quittes pour des brûlures que leur fait le timon embrasé. Ils brûlent ainsi les devins, non-seulement pour ce que je viens de dire, mais pour divers motifs, en les appelant faux devins. Le roi n'épargne point les enfants de ceux qu'il a fait périr ; il tue les garçons et ne laisse vivre que les filles.

LXX. Les Scythes, n'importe avec qui, prêtent de la sorte leurs serments. On verse du vin dans un grand vase de terre ; on y mêle du sang de ceux qui vont jurer, après qu'ils se sont fait une légère piqûre, soit avec une alène, soit avec la pointe d'un poignard. Ensuite on plonge dans la terrine cimeterres, flèches, haches et javelots ; cela fait, tous prient longuement, puis les contractants et les plus considérables de leur suite boivent le sang et le vin.

LXXI. La sépulture des rois scythes est dans le pays de Gerrhus, où le Borysthène commence à être navigable ; là, lors-

Digitized by Google

que leur roi meurt, ils font une grande excavation carrée ; dès qu'elle est prête, ils enlèvent le corps, après l'avoir enveloppé de cire, ouvert, nettoyé, rempli de souchet pilé, de parfums, de graine de persil et d'anis ; et, après l'avoir recousu, ils le conduisent en chariot chez une autre tribu. Ceux qui reçoivent le cadavre, comme les Scythes royaux qui l'ont amené, se coupent un bout d'oreille ; ils se taillent en rond la chevelure ; ils se font des incisions autour des bras ; ils s'écorchent le front et le nez ; ils s'enfoncent des pointes de flèches dans la main gauche. De là, ils transportent en chariot le cadavre du roi chez une autre tribu qu'ils gouvernent ; les premiers chez qui ils sont allés les accompagnent. Lorsqu'ils ont porté le corps parmi toutes les tribus, ils finissent par les Gerrhons les plus lointains de ceux qui leur sont soumis, et ils arrivent aux sépultures. Alors ils déposent le mort dans la fosse sur un lit de verdure ; ils l'assujettissent en plantant des deux côtés des dards, et ils étendent au-dessus de lui des poutres qu'ils recouvrent de claies. Dans l'espace vide, ils enterrent l'une de ses concubines qu'ils ont étranglée, et un échanson, un cuisinier, un palefrenier, un serviteur attaché à sa personne, un porteur de messages, des chevaux, des prémices de toutes ses richesses et des coupes d'or ; car ils ne se servent ni d'argent ni d'airain. Pour finir, en rivalisant d'ardeur, ils comblent la fosse et s'appliquent à la recouvrir d'un tertre d'une très-grande élévation.

LXXII. L'année révolue, ils reprennent et font ce qui suit : ils amènent les plus zélés de ce qui reste de ses serviteurs (ce sont des Scythes de naissance, car ils servent le roi en tout ce qu'il commande, et il n'y a point, chez eux, d'esclaves achetés à prix d'argent), et ils en étranglent cinquante ; ils étranglent aussi cinquante des plus beaux chevaux. De tous ces corps, ils retirent les entrailles ; ils les nettoient, les remplissent de paille et les recousent. Ensuite, ils soutiennent, par deux pièces de bois, une moitié de roue dont la circonférence touche à terre ; ils soutiennent de la même manière l'autre moitié ; ils en maintiennent de même un grand nombre. Cependant ils traversent de pieux longs et forts les corps de tous les chevaux, jusqu'au col et ils les posent sur les demi-roues, lesquelles supportent en avant les épaules, en arrière le ventre, et laissent pendre les jambes des deux côtés ; à ces chevaux, ainsi maintenus droits, ils mettent des mors et des brides que l'on tend à l'aide de piquets. Enfin, sur chaque cheval, ils font monter l'un des jeunes gens étranglés, après que préalablement ils lui ont passé le long

Digitized by Google

de l'épine dorsale un piquet qui, en haut, va jusqu'au menton, et, en bas, s'emboîte dans la pièce qui traverse le cheval. Lorsqu'ils ont placé cette cavalerie en cercle autour du tombeau, ils s'éloignent.

LXXIII. Telles sont les funérailles qu'ils font à leurs rois. Lorsque les autres Scythes meurent, leurs parents les plus proches les conduisent étendus sur un char chez leurs amis; chacun de ceux qui l'accueille festoie sa suite et offre au cadavre les mêmes choses qu'aux convives. Ils le promènent ainsi pendant quarante jours, après quoi ils l'enterrent, puis ils se purifient comme je vais dire. Ils se lavent premièrement la tête,et l'essuient; ensuite, ils dressent de très-longs pieux qu'ils inclinent pour les rapprocher par le haut, et, sur ces pieux, ils étendent leurs manteaux de laine foulée. Entre les pieux qui supportent les manteaux est posée une auge dans laquelle ils placent trois pierres chauffées jusqu'au rouge.

LXXIV. Ils récoltent une sorte de chanvre que produit la contrée, comparable au lin, sauf la force et la longueur, car, sous ce rapport, il l'emporte de beaucoup sur lui. Il vient spontanément ou après qu'on l'a semé. Les Thraces s'en font des vêtements tout à fait semblables à ceux de lin, et, à moins d'en avoir usé, personne ne pourrait distinguer une toile de l'autre. Celui qui n'aurait jamais vu celle de chanvre croirait qu'elle est de lin.

LXXV. Les Scythes donc prennent de la graine de ce chanvre; ils entrent sous les pieux qu'enveloppent leurs manteaux et jettent cette graine sur les pierres rougies au feu; elle fume aussitôt et répand une vapeur plus abondante que celle d'aucune étuve hellénique. Les Scythes, excités par cette vapeur, se mettent à hurler; elle leur tient lieu de bain, car jamais ils ne plongent leur corps entier dans l'eau. Leurs femmes humectent une pierre brute, et sur cette pierre usent par le frottement un petit bloc de cyprès, de cèdre ou d'arbre à encens; quand il est tout en pâte, elles se l'appliquent sur le corps et sur la figure. Ce cataplasme leur donne une bonne odeur; de plus, lorsque le lendemain elles l'ôtent, elles sont propres et fraîches.

LXXVI. Ils mettent un soin extrême à se garder des coutumes étrangères; ils n'adoptent celles d'aucun peuple, et rejettent surtout celles des Grecs, comme l'ont montré Anacharsis et après lui Scylas. D'abord, Anacharsis, ayant visité une grande partie de la terre et acquis en ses voyages une grande sagesse, revenait en sa demeure chez les Scythes; comme il naviguait

Digitized by Google

sur l'Hellespont, il fit halte à Cyzique et trouva les citoyens occupés à célébrer avec magnificence la fête de la mère des dieux. Il invoqua la déesse, promettant que, s'il rentrait chez lui sain et sauf, il lui sacrifierait de la même manière qu'à Cyzique et qu'il instituerait la veillée. A son retour en Scythie, dans l'Hyléa, contrée sise près de la Course d'Achille et tout entière couverte d'arbres de toute espèce, Anacharsis célébra la fête de Cybèle avec tous ses rits, tenant à la main un tympanon et portant les saintes images attachées à sa personne. L'un des Scythes le vit et rapporta au roi Saulie ce qu'il faisait. Celui-ci accourut, le surprit encore en fête et le tua en le perçant de flèches [1]. Et maintenant, si l'on s'informe d'Anacharsis, les Scythes affectent de ne le point connaître, parce qu'il a voyagé en Grèce et qu'il a adopté des coutumes étrangères. Pour moi, j'ai appris de Timnée, gouverneur d'Ariapithe, qu'Anacharsis était oncle d'Idanthyrse, roi des Scythes, et fils de Gnorus, fils de Lycus, fils de Spargapithe. Si réellement il était de cette maison, qu'il sache que son propre frère lui a donné la mort : car Idanthyrse était fils de Saulie, et Saulie fut le meurtrier d'Anacharsis.

LXXVII. J'ai aussi entendu raconter par des Péloponésiens une autre histoire que voici : Anacharsis aurait voyagé par l'ordre du roi des Scythes et serait devenu disciple de la Grèce; à son retour il aurait dit à celui qui l'avait envoyé que les Grecs s'appliquaient à acquérir toute sorte de science, sauf les Lacédémoniens, mais qu'il n'appartenait qu'à ces derniers de donner et de recevoir un bon conseil. Ce récit a été imaginé à plaisir par les Grecs eux-mêmes. L'homme a donc péri comme il a été dit plus haut, et le roi l'a tué à cause des coutumes étrangères et de son commerce intime avec des Grecs.

LXXVIII. Bien des années après, Scylas, fils d'Ariapithe, eut un sort à peu près pareil. Il était né d'Ariapithe, roi des Scythes, et d'une femme non indigène, mais de la ville d'Istria. Sa mère lui enseigna la langue et les lettres grecques. Plus tard, Ariapithe périt par la trahison de Spargapithe, roi des Agathyrses, et Scylas hérita de la royauté de son père, en même temps que de sa femme qui se nommait Opéa. Or, cette Opéa était indigène et avait un fils du nom d'Oricus. Scylas, quoique régnant sur les Scythes, n'était nullement charmé des mœurs de la Scythie; l'éducation qu'il avait reçue lui donnait beaucoup plus de goût pour les coutumes helléniques. En consé-

1. L'an 548 avant J. C.

Digitized by Google

quence, toutes les fois qu'il conduisait l'armée scythe[1] à la cité des Borysthénites (ils disent qu'ils sont Milésiens), il la laissait dans le faubourg; puis, dès qu'il était dans la ville dont il fermait les portes, il quittait la robe scythe; il prenait le costume grec et se promenait, ainsi revêtu, sur la place, où il n'était suivi de nul de ses gardes ni de personne, car ses gens veillaient aux portes, de peur que quelque Scythe n'entrât et ne le vît sous ces vêtements. Il se comportait en toutes choses à la manière des Grecs, et, selon leurs usages, il offrait des sacrifices aux dieux. Lorsqu'il avait ainsi passé un mois et plus, il partait, après avoir repris la robe scythe. Il faisait souvent ce voyage, et il s'était bâti une demeure dans la ville des Borysthénites où il avait épousé une femme qui l'habitait.

LXXIX. Or, quand la destinée voulut qu'il lui arrivât mal, voici quelle en fut l'occasion. Il eut le désir d'être initié aux mystères de Bacchus, et, comme il était sur le point d'en accomplir les rits, un grand prodige éclata. Il possédait, dans la ville des Borysthénites, une maison grande et somptueuse, dont je viens à l'instant de faire mention; à l'entour étaient placés des sphinx et des griffons de pierre blanche. Le dieu lança un trait sur cette maison, et elle fut brûlée tout entière; Scylas ne laissa pas d'achever l'initiation. Or, les Scythes reprochent aux Grecs d'honorer Bacchus: car, disent-ils, il n'est pas convenable d'imaginer un tel dieu qui conduit les hommes à une folie furieuse. Lorsque Scylas fut initié aux mystères de Bacchus, l'un des Borysthénites, s'étant rendu auprès des Scythes, leur dit: « Vous riez de nous, ô Scythes, à cause de nos bacchanales, pendant lesquelles le dieu nous saisit; maintenant ce dieu possède aussi votre roi qui fête Bacchus, agité des transports que Bacchus inspire. Si vous ne me croyez point, suivez-moi, et je vous le ferai voir. » Les principaux chefs des Scythes le suivirent; le Borysthénite, les ayant conduits, les plaça secrètement sur une tour; bientôt Scylas passa près d'eux avec le chœur des danses, et les Scythes le virent prenant part à la bacchanale. Alors ils se considérèrent comme frappés d'une calamité grande; ils s'en allèrent et firent part à toute l'armée de ce qu'ils avaient découvert.

LXXX. Lorsqu'ensuite Scylas fut de retour en Scythie, le peuple mit à sa tête son frère Octamasade, né de la fille de Térée, et se révolta contre lui. A cette nouvelle, et n'ignorant

1. La caravane. La ville est Olbia. Voir ci-dessus chap XVIII et XXIV.

Digitized by Google

pas la cause de ce soulèvement, il s'enfuit en Thrace; Octamasade en fut informé, et il marcha en armes contre les Thraces, qu'il rencontra sur l'Ister. Au moment où ils allaient combattre, Sitalcès envoya vers Octamasade, disant : « Qu'est-il besoin de nous mesurer ensemble? Tu es le fils de ma sœur et tu as avec toi mon frère; rends-moi celui-ci et je te livrerai Scylas. Tu n'affronteras pas avec ton armée les dangers d'une bataille, ni moi avec la mienne. » Voilà ce que Sitalcès lui fit dire par un héraut; il y avait en effet, chez Octamasade, un frère de Sitalcès qui l'avait fui. Octamasade accepta la proposition; il remit son oncle maternel à Sitalcès et reçut de lui son frère Scylas. Aussitôt que Sitalcès eut son frère, il se retira; mais Octamasade, sur le lieu même, coupa la tête de Scylas. C'est ainsi que les Scythes maintiennent leurs usages et traitent ceux qui adoptent des coutumes étrangères.

LXXXI. Je n'ai jamais pu savoir exactement le nombre des Scythes; j'ai entendu à ce sujet des rapports très-divers; selon les uns, ce nombre est considérable; selon d'autres, il est fort petit pour un peuple comme les Scythes. En faveur de la première opinion, voici ce qui a été exposé à ma vue : il y a entre le Borysthène et l'Hypanis un lieu dont le nom est Exampée, dont j'ai parlé un peu plus haut, à propos d'une fontaine amère qui se mêle à l'Hypanis et fait qu'il n'est plus potable. En ce lieu existe une chaudière d'airain six fois plus grande que le cratère que l'on voit à l'entrée du Pont et qu'a dédié Pausanias, fils de Cléombrote. Pour celui qui n'a pas vu cette chaudière, je vais la décrire en un mot : elle contient facilement six cents amphores et elle a six doigts d'épaisseur. Or, les habitants de la contrée disent qu'elle a été faite de pointes de flèches. Leur roi, dont le nom était Ariante, voulant savoir le nombre des Scythes, leur ordonna d'apporter chacun une pointe de flèche, menaçant de mort celui qui n'obéirait pas. Ils en apportèrent en telle multitude, qu'il jugea convenable de laisser ce monument, fait de ces pointes; cette chaudière en fut faite et il la consacra dans Exampée. Voilà ce que j'ai appris du nombre des Scythes.

LXXXII. Il n'y a rien de merveilleux en cette contrée, excepté le nombre et la grandeur de ses fleuves. La seule chose qui, outre les fleuves et l'immense étendue de la plaine, soit digne d'admiration, la voici : on montre, empreinte sur un rocher, au bord du Tyras, une trace d'Hercule; elle a la forme d'un pied humain, mais sa longueur est de deux coudées. Telle est donc

Digitized by Google

cette trace, et moi je retourne à l'histoire que dès mon début j'allais raconter.

LXXXIII. Pendant que Darius faisait ses apprêts contre les Scythes, qu'il envoyait des messages, qu'il prescrivait aux uns de se rendre à l'armée de terre, aux autres de fournir des vaisseaux, à d'autres encore de jeter un pont sur le Bosphore de Thrace, Artabane, fils d'Hystaspe, frère de Darius, le supplia de ne point faire cette expédition, lui remontrant la pauvreté des Scythes; mais il ne put le persuader, quoiqu'il lui donnât de bonnes raisons, et il se garda d'insister. Le roi donc, tous ses préparatifs terminés, partit de Suse à la tête de ses troupes.

LXXXIV. Alors OEobaze, l'un des Perses, qui avait dans les rangs ses trois fils, pria Darius de lui en laisser un : « Tu es mon ami, répondit le roi, et tu demandes avec modération; je te les laisserai tous. » OEobaze fut donc ravi de joie, s'imaginant avoir obtenu la libération de ses trois fils; mais Darius ordonna aux hommes qui l'entouraient de les mettre à mort; les jeunes gens égorgés restèrent sur le lieu même.

LXXXV. De Suse, Darius se rendit à Chalcédoine sur le Bosphore, où était jeté le pont; là, il mit à la voile pour les îles qu'on appelle Cyanées, jadis flottantes, disent les Grecs. Il s'y assit dans le temple et contempla le Pont-Euxin, qui est digne d'admiration, car de toutes les mers, c'est la plus merveilleuse; sa longueur est de onze mille cent stades, et sa plus grande largeur de trois mille trois cents. L'entrée de cette mer a quatre stades de large; elle forme un canal que l'on appelle le Bosphore, sur lequel était jeté le pont et dont la longueur est d'environ cent vingt stades. Le Bosphore s'étend jusqu'à la Propontide, laquelle a, sur cinquante stades de large, quatorze cents stades de long; ses eaux s'écoulent dans l'Hellespont, large lui-même de sept stades dans sa partie la plus étroite, long de quatre cents. L'Hellespont se jette dans la vaste ouverture que l'on appelle mer Égée.

LXXXVI. Voici comme on a pris la mesure de ces mers; généralement un vaisseau fait au plus, pendant les longs jours, soixante-dix mille brasses, et soixante mille la nuit. Or, de l'entrée du Bosphore au Phase (c'est la plus grande longueur du Pont), il faut neuf jours et huit nuits de navigation, ce qui donne un million cent dix mille brasses, ou onze mille cent stades. D'un autre côté, de la Sindique à Thermiscyre, sur le Thermodon (c'est la plus grande largeur du Pont), la navigation est de trois jours et deux nuits, ce qui donne trois cent trente

Digitized by Google

mille brasses, ou trois mille trois cents stades[1]. C'est de cette manière que le Pont, le Bosphore et l'Hellespont ont été mesurés par moi, et j'ai trouvé les nombres que j'ai dits. Le Pont profite d'un lac qui lui apporte ses eaux, à peine moindre que lui; on l'appelle le Mœotis et la Mère du Pont-Euxin.

LXXXVII. Darius, après avoir contemplé l'Euxin, se rembarqua et revint au Bosphore; l'architecte de son pont était le Samien Mandroclès. Le roi, après avoir contemplé le Bosphore, fit ériger sur ses rives deux colonnes en pierre blanche, où l'on grava, en caractères helléniques et assyriens, les noms de toutes les nations qu'il avait amenées; or, il avait avec lui des troupes de toutes celles qu'il gouvernait. On y énuméra, y compris la cavalerie et en laissant à part la flotte, sept cent mille hommes: on avait d'ailleurs rassemblé six cents vaisseaux. Les Byzantins, ayant transporté ces colonnes dans leur ville, s'en sont servis pour bâtir l'autel de Diane-Orthosienne, hormis une pierre; celle-ci a été laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance; elle est couverte de caractères assyriens. Le lieu où Darius a jeté un pont sur le Bosphore est, comme je puis en juger par mon examen, à moitié route entre Byzance et le temple élevé près de l'embouchure.

LXXXVIII. Darius ensuite, charmé de ce pont de bateaux, décupla les dons de toutes choses qu'il destinait à son architecte Mandroclès le Samien. Or, de ces présents, Mandroclès employa les prémices aux frais d'une peinture représentant le pont sur le Bosphore, le roi assis sur un trône et l'armée opérant son passage; il consacra ce tableau dans le temple de Junon et y inscrivit ces vers:

Ayant jeté un pont sur le Bosphore poissonneux, Mandroclès
A dédié à Junon un monument du pont de bateaux,
Après avoir acquis pour lui-même une couronne et pour Samos de la gloire;
Après avoir accompli son œuvre, selon la pensée du roi Darius.

Tel fut le monument laissé par celui qui avait jeté le pont.

LXXXIX. Après avoir rémunéré Mandroclès, Darius passa en Europe[2] et prescrivit aux Ioniens de naviguer sur l'Euxin jusqu'à l'Ister, de l'y attendre quand ils y seraient arrivés et de jeter un pont sur le fleuve. Car les Ioniens, les Eoliens et les

1. L'erreur est palpable. Voir au sujet de ces mesures le mot *Stade* à l'index.
2. L'an 508 avant J. C.

Digitized by Google

Hellespontins dirigeaient la flotte. D'une part donc, l'armée navale doubla les îles Cyanées et se porta droit à l'Ister; elle le remonta pendant deux jours, depuis la mer, jusqu'au col où il se divise en plusieurs bouches, et là elle jeta un pont. D'une autre part, l'armée de terre, ayant franchi le Bosphore sur le pont de bateaux, fit route à travers la Thrace, atteignit les sources du Téare et y campa trois jours.

XC. Les habitants d'alentour disent que le Téare est la meilleure des rivières, parce qu'elle guérit toutes les maladies et principalement la gale des hommes et des chevaux. Elle a trente-huit sources qui coulent de la roche même, les unes froides, les autres chaudes. Pour s'y rendre, en partant d'Héropolis près de Périnthe ou d'Apollonie sur l'Euxin, il faut pareillement deux journées de marche par les deux routes. Le Téare se jette dans le Contadesde; le Contadesde, dans l'Agriane; l'Agriane, dans l'Hèbre, et celui-ci dans la mer, près de la ville d'Énos.

XCI. Darius étant donc arrivé sur cette rivière, après y avoir campé, en fut charmé, et là aussi il érigea une colonne avec cette inscription: « Les sources du Téare donnent l'eau la meilleure et la plus belle; auprès d'elles est venu, poussant une armée contre les Scythes, l'homme le meilleur et le plus beau, Darius fils d'Hystaspe, roi des Perses et de toutes les nations du continent. » Telle fut l'inscription qu'il fit en ce lieu.

XCII. Après en être parti, Darius parvint à une autre rivière dont le nom est Artisque; elle traverse les Odryses; sur ses rives, voici ce qu'il fit: il indiqua un emplacement et il ordonna à tout homme qui passerait auprès d'y déposer une pierre. Comme l'armée exécuta cet ordre, lorsqu'il la porta en avant, il laissa en ce lieu d'immenses mamelons de pierres.

XCIII. Avant de gagner l'Ister, il subjugua d'abord les Gètes, qui se croient immortels: car ceux des Thraces qui possèdent Salmydesse, ceux qui demeurent au-dessus des villes d'Apollonie et de Mésambria, qu'on appelle Scurmiades et Nipséens, s'étaient donnés sans combat à Darius; mais, dans leur ignorance, les Gètes l'attaquèrent et furent aussitôt réduits en servitude, quoique les plus vaillants et les plus justes des Thraces.

XCIV. Voici comment ils se croient immortels: ils imaginent que celui qu'ils perdent ne meurt pas, mais va retrouver le dieu Zalmoxis, que quelques-uns estiment être le même que Gébéléizis. Tous les cinq ans ils envoient l'un d'eux, qui est désigné en agitant les sorts, auprès de Zalmoxis pour lui exposer leurs

Digitized by Google

besoins. Ils le dépêchent de cette manière : les uns se rangent tenant trois javelots, les autres saisissent les mains et les pieds du messager; puis ils le lancent en l'air de manière qu'il retombe sur les dards; s'il expire transpercé, c'est, selon eux, qu'il est agréable à Zalmoxis; s'il ne meurt pas, ils s'en prennent à lui-même; ils disent que c'est un méchant homme, et, pour remplacer celui qu'ils accusent ainsi, ils en expédient un autre à qui ils donnent leurs instructions pendant qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent vers le ciel des flèches au tonnerre et aux éclairs, et menacent ainsi le dieu; car ils ne pensent pas qu'il existe un autre dieu que le leur.

XCV. J'ai appris des Grecs qui demeurent sur l'Hellespont et le Pont-Euxin, que ce Zalmoxis, étant homme, fut esclave à Samos, chez Pythagore, fils de Mnésarque. Selon eux, il redevint libre, acquit de grandes richesses et retourna dans son pays. Comme alors les Thraces vivaient misérablement à la manière des brutes, Zalmoxis, formé aux mœurs de l'Ionie et à des coutumes plus polies que celles qui règnent chez les Thraces, instruit par son commerce avec les Grecs et avec Pythagore, qui n'était pas le moindre des sages de la Grèce, construisit un appartement d'hommes où il reçut les premiers de ses concitoyens et les festoya, leur enseignant que ni lui-même, ni ses convives, ni ceux qui à perpétuité naîtraient d'eux, ne devaient mourir, mais qu'ils se rendraient en un lieu où ils vivraient toujours, en possession de tous les biens. Pendant qu'il faisait ce que je viens de dire, et qu'il leur tenait ce langage, il se bâtit une demeure souterraine; quand elle fut achevée, il disparut du milieu des Thraces et s'y cacha trois ans. Le peuple cependant le regrettait et le pleurait comme mort; mais, la quatrième année, il se montra à tous les regards et rendit ainsi croyable la doctrine qu'il avait enseignée. Voilà ce que l'on rapporte de Zalmoxis.

XCVI. Pour moi, je ne nie pas et je ne crois pas entièrement ce qui concerne cet appartement souterrain; je pense d'ailleurs que Zalmoxis fut antérieur à Pythagore d'un grand nombre d'années. Au reste, que ce Zalmoxis ait été un homme, qu'il soit quelque dieu des Gètes, natif de leur contrée, je le salue. Ce peuple qui conserve une telle croyance, une fois soumis aux Perses, suivit le reste de l'armée.

XCVII. Lorsque Darius, et avec lui toute l'armée qu'il amenait, furent arrivés sur l'Ister, ils le franchirent; alors le roi commanda aux Ioniens de couper le pont et de le suivre sur

Digitized by Google

le continent, accompagnés des forces navales. Comme ils se mettaient en devoir d'obéir, Coès, fils d'Évandre, général des Mytiléniens, dit à Darius ce qui suit, après lui avoir préalablement demandé s'il lui serait agréable de recevoir un avis de quelqu'un qui désirait le donner : « O roi ! tu es sur le point de porter la guerre en une contrée où l'on ne verra ni champs cultivés ni villes que des hommes habitent ; laisse donc en place le pont, et pour le garder ceux qui l'ont construit : car si, ayant trouvé les Scythes, tout succède au gré de nos souhaits, ce sera notre retraite ; si nous ne pouvons les atteindre, ce sera encore pour nous une retraite assurée. Je crains, non qu'en aucune façon nous puissions, dans un combat contre les Scythes, essuyer une défaite, mais beaucoup plus, que ne réussissant point à les rencontrer, nous n'ayons à souffrir en marchant au hasard. Peut-être quelqu'un va-t-il s'imaginer que je tiens ce langage à cause de moi et pour demeurer ici ; mais, ô roi ! je t'expose cette opinion qui, dans ton intérêt, me paraît la meilleure, après quoi je te suivrai, car je ne voudrais pas rester où nous sommes. » L'avis plut beaucoup à Darius, et il répondit en ces termes : « Quand, sain et sauf, je serai rentré en mon palais, ô mon hôte lesbien ! présente-toi devant moi, afin que je réponde à ton bon conseil par de bons traitements. »

XCVIII. Ainsi parla Darius ; puis ayant fait à une lanière soixante nœuds, il invita les rois des Ioniens à venir délibérer avec lui, et il leur dit : « Hommes d'Ionie, sachez d'abord que j'ai changé d'avis au sujet du pont ; prenez donc cette lanière, et n'oubliez pas ce que je vais vous prescrire. Dès que vous m'aurez vu en marche contre les Scythes, défaites, à partir de ce moment, un nœud par jour ; si cependant je ne reviens pas, lorsqu'il se sera écoulé autant de jours qu'il y a de nœuds, mettez à la voile et retournez en vos demeures. Jusque-là, puisque je me suis ravisé, veillez à la garde du pont ; mettez tout votre zèle à le défendre et à le conserver. En faisant ce que je vous demande, vous me serez grandement agréables. » Après leur avoir tenu ce discours, Darius se hâta de se porter en avant.

XCIX. Les côtes de la Thrace sont en deçà de celles de la Scythie ; cette dernière contrée commence au lieu où le rivage forme une baie peu profonde, et c'est en la traversant que l'Ister gagne ses bouches tournées du côté du levant. Je vais, à partir du fleuve, décrire la région scythique que baigne la mer, et en donner les mesures. En passant l'Ister, on entre dans la

Digitized by Google

vieille Scythie, sise au sud et au sud-est jusqu'à la ville de Carcinitis; au delà de cette ville, la nation taurique habite la région montagneuse, qui s'étend jusqu'à la mer et se projette dans le Pont-Euxin jusqu'à la Chersonnèse-Trachée, comme on l'appelle; cette région regarde encore la mer du côté de l'orient: car, des deux parties de la Scythie que limite la mer, l'une est tournée au midi, l'autre à l'est, comme l'Attique, et les Taures y sont situés; c'est comme si une peuplade étrangère aux Athéniens habitait, en Attique, la pointe du cap Sunium la plus avancée dans la mer, depuis le bourg de Thoricus jusqu'à celui d'Anaphlyste, autant que l'on puisse comparer les petites choses aux grandes. Telle est la configuration de la Taurique. A celui qui n'a point navigué dans les eaux de l'Attique je vais montrer une autre localité. Je supposerai qu'une autre nation que les Iapyges occupe, en Iapygie, la pointe du promontoire, depuis le port de Brindes jusqu'à Tarente. Indiquer ces deux contrées, c'est en indiquer en même temps beaucoup d'autres auxquelles ressemble aussi la Taurique.

C. A partir de la Tauride, et au-dessus, les Scythes habitent le rivage de la mer orientale, celui du Bosphore cimmérien, en rebroussant à l'ouest, et celui du Palus-Mœotis, jusqu'à son angle extrême, où il reçoit les eaux du Tanaïs. Au-dessus de l'Ister, en se portant dans l'intérieur du pays, la Scythie est enfermée d'abord par les Agathyrses, puis par les Neures, puis par les Androphages et finalement par les Mélanchlœnes.

CI. De la Scythie donc, qui est tétragone, et dont deux côtés sont limités par la mer, la part qui pénètre dans les terres, et celle qui côtoie l'Euxin, sont parfaitement égales. En effet, il y a de l'Ister au Borysthène dix journées de marche; du Borysthène au Palus-Mœotis, dix autres journées; et, d'une autre part, il y a de la mer, en suivant la frontière intérieure des Scythes jusqu'aux Mélanchlœnes, vingt journées de marche. Or, j'évalue la journée de marche à deux cents stades. Ainsi, pour traverser les Scythes, de gauche à droite, il faudrait faire quatre mille stades, et pour pénétrer droit devant soi jusqu'au fond de la contrée, pareillement quatre mille stades. Telle est son étendue.

CII. Les Scythes considérèrent que seuls il leur était impossible de repousser à force ouverte l'armée de Darius; ils envoyèrent donc des députés chez leurs voisins: or, les rois de ces contrées, s'étant réunis, délibéraient, tandis que s'avançaient les immenses forces de l'ennemi. Ces rois assemblés étaient

Digitized by Google

ceux des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlœnes, des Gélons, des Budins et des Sauromates.

CIII. Voici les coutumes des Taures : ils sacrifient de la manière suivante, à la vierge, les naufragés et ceux des Grecs qu'ils saisissent jetés sur leurs rivages. Les premiers rits accomplis, ils frappent d'une massue la tête de la victime. Quelques-uns ajoutent que, du haut de l'escarpement (car le temple est situé sur une hauteur, à pic), ils précipitent le corps, et qu'ils plantent la tête sur un poteau. D'autres sont d'accord avec ceux-ci sur ce que l'on fait de la tête, mais ils disent qu'on enterre le corps et qu'on ne le précipite point du haut de la roche. Cette divinité à laquelle ils sacrifient est, selon les Taures, Iphigénie, fille d'Agamemnon. Quant aux prisonniers qu'ils font à la guerre, celui qui a pris un homme lui coupe la tête, et, l'emportant en sa maison, il la place sur une grande perche qu'il dresse, et qui dépasse de beaucoup son toit, sa cheminée même. Leur idée est que ces têtes, ainsi exhaussées, veillent sur la famille; ils vivent de la guerre et de la piraterie.

CIV. Les Agathyrses sont les plus délicats des hommes; ils portent surtout de l'or; les femmes, chez eux, sont en commun, afin qu'ils soient tous frères, et qu'étant si proches, ils n'éprouvent les uns contre les autres ni haine ni envie. Pour le reste de leurs usages, ils ressemblent aux Thraces.

CV. Les Neures ont les coutumes des Scythes. La génération antérieure à l'invasion de Darius prit le parti de quitter la contrée à cause des serpents. Il s'en montra sur leur territoire une multitude venant, pour la plupart, des déserts situés au-dessus d'eux; ils en furent accablés; ils abandonnèrent leurs demeures, et s'établirent parmi les Budins. On accuse ces hommes d'être magiciens; les Scythes et les Grecs établis en Scythie affirment qu'une fois par an chacun des Neures devient loup pendant peu de jours, et reprend ensuite sa forme. En me faisant de tels rapports, ils ne me persuadent pas, mais ils ne les font pas moins, et ils les appuient de serments.

CVI. Les Androphages ont de tous les hommes les mœurs les plus farouches; ils ne connaissent point la justice et n'observent aucune loi. Ils sont nomades et portent le costume scyhtique; ils ont une langue à eux propre, et, seuls de tous les peuples, ils sont anthropophages.

CVII. Les Mélanchlœnes portent des vêtements noirs; voilà d'où vient leur nom : ils observent les usages des Scythes.

CVIII. La nation des Budins, grande et nombreuse, a tout

Digitized by Google

entière, et d'une maniere marquée, des yeux bleus et des cheveux rouges[1]. Il se trouve chez eux une ville, bâtie en bois, dont le nom est Gélone; ses murailles forment un carré de trente stades de côté; elles sont hautes et sont en bois; les maisons sont de bois et aussi les temples: car il y a, en cette ville, des divinités helléniques et des enclos sacrés, ornés, à la manière hellénique, de statues, d'autels et de sanctuaires en bois. Les Gélons célèbrent tous les trois ans la fête de Bacchus, et ont des bacchanales; ils sont d'origine grecque; chassés des ports qu'ils habitaient, ils s'établirent parmi les Budins. Ils parlent une langue mêlée de grec et de scythique.

CIX. Les Budins n'ont ni la même langue ni le même genre de vie que les Gélons. En effet, les premiers, étant indigènes, sont nomades, et, seuls de tous ceux de ces contrées, ils mangent des poux. Les Gélons, au contraire, labourent, se nourrissent de blé et possèdent des jardins; ils diffèrent aussi des Budins pour le teint et la physionomie. Cependant les Grecs donnent aux Budins le nom de Gélons, et c'est à tort: leur contrée est toute couverte de forêts de toutes sortes; dans la plus épaisse est un grand et vaste lac entouré de marais et de roseaux. On y prend des loutres, des castors et d'autres bêtes à face carrée, dont la fourrure sert à border les manteaux de peaux plus grossières; les testicules des castors sont employés comme remède pour les maladies de matrice.

CX. Voici ce que l'on dit des Sauromates: lorsque les Grecs firent la guerre aux Amazones (les Scythes appellent les Amazones Oiorpata, c'est-à-dire, en grec, tueuses d'hommes; car *oior*, signifie homme, et *pata* tuer), les Grecs, dit-on, les ayant vaincues sur les rives du Thermodon, s'embarquèrent et emmenèrent sur trois navires toutes les Amazones qu'ils avaient pu prendre vivantes. Celles-ci, en pleine mer, exterminèrent les hommes, mais elles ne savaient rien de la navigation; elles ignoraient l'usage des gouvernails, des mâts, des rames, et, une fois les hommes tués, le vent et les flots les poussèrent à leur gré; elles arrivèrent dans le Palus-Mœotis, au port de Cremnes, qui appartient à la contrée des Scythes libres[2]. Là, les Amazones débarquèrent et se dirigèrent vers les lieux habités. Le premier troupeau de chevaux qu'elles rencontrèrent, elles le prirent; elles montèrent à cheval et se mirent à piller le territoire des Scythes.

1. Comme les Germains de Tacite; voy. Germanie, IV.
2. Les Scythes royaux.

Digitized by Google

CXI. Ceux-ci n'y comprirent rien; langage, vêtement, nation leur étaient inconnus, et partout où elles se portaient, ils étaient frappés de surprise; ils les prenaient pour des hommes tous du même âge; enfin ils leur livrèrent bataille. A la suite de ce combat, les Scythes recueillirent quelques cadavres et reconnurent que c'étaient des femmes. Ils se concertèrent et résolurent de n'en plus tuer, mais de leur envoyer leurs hommes les plus jeunes, en nombre égal à leur nombre, autant qu'ils pouvaient l'évaluer. Ils prescrivirent à ces jeunes gens de camper auprès d'elles, de les imiter en toutes choses; si elles les poursuivaient, de ne point les combattre, mais de s'enfuir; et, quand elles cesseraient les poursuites, de revenir camper auprès d'elles. Les Scythes avaient adopté ce plan dans le dessein d'avoir d'elles progéniture.

CXII. Les jeunes Scythes exécutèrent ce qui leur était commandé. Lorsque les Amazones eurent compris qu'ils ne leur voulaient aucun mal, elles n'y prirent plus garde; les deux camps se rapprochèrent de jour en jour. Les jeunes Scythes bientôt n'eurent plus rien, non plus qu'elles, que leurs armes et leurs chevaux. Ils vécurent de la même vie que les Amazones, chassant et maraudant.

CXIII. A midi, les Amazones avaient coutume de se séparer, elles s'en allaient une à une, deux à deux, et se dispersaient, loin les unes des autres, pour prendre du repos. Les Scythes s'en aperçurent, et voici ce qu'ils firent : l'un d'eux s'attacha à l'une de celles qui s'étaient isolées, et l'Amazone ne le repoussa pas, mais elle lui permit d'user d'elle. Elle ne put lui parler (car ils ne s'entendaient pas l'un l'autre), mais de la main elle lui fit signe de revenir au même lieu le jour suivant, et d'amener un compagnon, attendu qu'elles seraient deux et qu'elle amènerait une compagne. Le jeune homme part et raconte à tout le camp l'aventure; le lendemain, il retourne à la même place, amène un autre Scythe, et retrouve, au rendez-vous, la première Amazone avec une seconde. Les autres jeunes gens, lorsqu'ils en furent informés, eurent bientôt apprivoisé le reste des Amazones.

CXIV. Les deux camps alors se mêlèrent; tous demeurèrent ensemble, et chacun eut pour femme celle à laquelle d'abord il s'était uni. Les hommes ne purent apprendre le langage des femmes, mais celles-ci apprirent le langage de leurs maris. Dès qu'ils purent s'entendre, les hommes dirent : « Nous avons des parents, nous avons des richesses; maintenant donc, ne menons

Digitized by Google

pas plus longtemps cette vie; mais partons, vivons avec notre peuple; vous serez nos seules femmes, et nous n'en aurons point d'autres. » Or, elles répondirent : « Nous ne pourrons pas vivre avec les femmes scythes; nous différons trop par les usages; nous tirons de l'arc, nous lançons des javelots, nous montons à cheval, nous ne savons rien des travaux de notre sexe. Les femmes chez vous ne font rien de ce que nous venons de dire; elles restent sur leurs chars à faire des travaux féminins, n'allant point à la chasse ni à quoi que ce soit de semblable; nous ne serions jamais d'accord. Mais si vous désirez nous avoir pour épouses, et montrer que vous êtes des hommes justes, allez retrouver vos parents, prenez votre part de richesses, revenez ensuite, et nous demeurerons sur notre territoire. »

CXV. Les jeunes gens se laissèrent persuader; ils firent ce qu'elles avaient conseillé; dès qu'ils furent en possession de leur part de richesses, ils rejoignirent les Amazones qui leur dirent : « Nous sommes saisies d'inquiétude et de crainte, s'il faut que nous habitions cette contrée où, d'une part, nous vous avons privés de vos pères, et où, d'autre part, nous avons fait de grands dégâts. Puisque vous nous jugez dignes d'être vos femmes, faites plus encore pour nous; partons, quittons cette terre, passons le Tanaïs, établissons-nous sur l'autre rive. »

CXVI. Les jeunes gens cédèrent encore; ils traversèrent le Tanaïs; ils poussèrent au levant, jusqu'à trois journées de marche, et s'arrêtèrent à trois journées au nord du Palus-Mœotis. Arrivés sur le territoire que, maintenant encore, leur race habite, ils s'y fixèrent. Les femmes des Sauromates ont conservé les anciennes coutumes; elles montent à cheval; elles vont à la chasse; elles s'habillent comme leurs maris.

CXVII. Les Sauromates parlent la langue scythique, mais de tout temps ils y ont mêlé des solécismes, car les Amazones ne l'ont jamais apprise comme il faut. Il y a, au sujet du mariage, ce règlement établi : nulle vierge ne se marie avant d'avoir tué un homme. Quelques-unes vieillissent sans se marier, faute d'avoir pu remplir cette condition de la loi.

CXVIII. Les députés des Scythes arrivèrent donc comme les rois de ces nations étaient assemblés; ils leur apprirent que les Perses, après avoir subjugué tout l'autre continent, venaient de jeter un pont sur le Bosphore, qu'ils étaient entrés sur ce continent-ci, qu'ils avaient, en deçà, soumis les Thraces et jeté un pont sur l'Ister, et que leur roi prétendait les soumettre à leur

Digitized by Google

tour. « Vous donc, ajoutèrent-ils, n'allez point rester en repos, ne souffrez pas que nous soyons détruits, mais d'un commun accord marchons à la rencontre de l'envahisseur. Refuserez-vous de le faire? Alors, accablés par l'ennemi, ou nous abandonnerons la contrée, ou, en y restant, nous capitulerons: car que pourrions-nous faire si vous ne consentiez pas à nous seconder? Mais alors, il ne pèsera pas moins sur vous, car il n'est pas venu plutôt contre nous que contre vous-mêmes; il ne lui suffira pas de nous avoir anéantis, s'il vous épargne. Nous allons vous donner une grande preuve de ce que nous avançons. Si le Perse n'en voulait qu'à nous seuls, à cause du désir de se venger de son ancien assujettissement, il eût marché sur nous sans rien entreprendre contre les autres, et il eût clairement montré qu'il s'attaquait uniquement aux Scythes; mais, à peine sur ce continent, il a soumis tous les peuples qui se trouvaient sur son passage, tels que les Thraces et nos plus proches voisins les Gètes. »

CXIX. Lorsque les Scythes eurent exposé leur message, les rois, qui étaient venus de plusieurs contrées, délibérèrent, et leurs opinions furent partagées. Le Gélon, le Budin, le Sauromate, d'un commun accord, promirent leur concours aux Scythes; mais l'Agathyrse, le Neure, l'Androphage, les rois des Mélanchlœnes et des Taures répondirent aux envoyés: « Si vous n'aviez point été les premiers à faire tort aux Perses et à porter chez eux la guerre, vous nous sembleriez parler juste en demandant ce que vous demandez; après vous avoir entendus, nous ferions pour vous ce que veulent faire les autres rois; mais vous avez envahi sans nous leur territoire; vous avez régné sur les Perses aussi longtemps qu'une divinité l'a permis; et aujourd'hui, le même dieu les excitant, ils vous rendent la pareille. Nous qui ne les avons pas offensés alors, nous nous garderons maintenant d'être les premiers à les offenser. Si leur roi entre sur notre territoire, s'il commence à notre égard les hostilités, nous ne lui céderons pas; jusque-là, jusqu'à ce que nous l'ayons vu, nous resterons chez nous; car nous ne croyons pas que les Perses soient venus contre nous; ils sont venus contre ceux qui ont été coupables envers eux d'iniquité. »

CXX. Cette réponse étant rapportée aux Scythes, ils renoncèrent à une résistance active, puisqu'ils ne pouvaient compter sur ces auxiliaires, et ils résolurent de se retirer en emmenant leurs troupeaux, de bouleverser sur leur passage puits et fontaines, de fouler aux pieds l'herbe de la terre, et de se diviser

Digitized by Google

en deux corps. L'un des deux, celui que commandait Scopasis, eut ordre de se rapprocher des Sauromates, d'appeler ceux-ci dans le cas où le Perse prendrait cette direction, et de fuir droit au Tanaïs en côtoyant le Palus-Mœotis; de se précipiter, au contraire, sur les envahisseurs, s'ils faisaient retraite, et de les presser l'épée dans les reins. C'était la première division des Scythes royaux qui devait prendre la route qui vient d'être décrite. Le second corps (c'est-à-dire les deux autres divisions des Scythes royaux, la principale que commandait Idanthyrse, et la troisième que commandait Taxacis, jointes aux Gélons et aux Budins) eut ordre de se maintenir à une journée de distance des Perses, de reculer en faisant ce qui était convenu, et de se retirer chez les voisins qui avaient refusé leur alliance, afin de les impliquer aussi dans la guerre. Les Scythes pensaient que ces derniers, quoiqu'ils ne se fussent pas souciés de prendre part aux hostilités, y seraient entraînés forcément; leur dessein était alors de rentrer sur leur territoire et d'en venir aux mains lorsque l'occasion leur semblerait opportune.

CXXI. Toutes ces mesures arrêtées, les Scythes entrèrent en opérations contre Darius; ils envoyèrent en avant-garde leurs meilleurs cavaliers. Cependant les chariots sur lesquels vivaient leurs enfants, et toutes les femmes, tous les troupeaux, sauf ce qui était nécessaire à leur nourriture, tout ce qui était resté avec les chars, s'ébranlèrent pour monter au nord.

CXXII. Tous ces convois marchèrent de manière à les précéder; d'un autre côté, leur avant-garde rencontra les Perses à trois journées de l'Ister. Après les avoir reconnus, elle se maintint à la distance d'une journée; elle campa, puis elle broya tout ce qui poussait sur terre. Les Perses virent apparaître la cavalerie des Scythes; ils suivirent les traces d'hommes qui leur échappaient toujours, et, comme ils poussaient droit au premier corps, ils se portèrent au levant sur le chemin qui mène au Tanaïs. Les Scythes atteignirent ce fleuve et le passèrent; les Perses le passèrent à leur tour et les poursuivirent sur l'autre rive. Les uns et les autres, ayant traversé le territoire des Sauromates, arrivèrent sur celui des Budins.

CXXIII. Tant que les Perses opérèrent chez les Scythes et les Sauromates, ils n'eurent rien à détruire en ces régions incultes; mais chez les Budins ils trouvèrent la ville de bois que ses habitants avaient abandonnée, après en avoir enlevé toutes choses. Les Perses l'incendièrent et se remirent sur les pas des fugitifs. Ils se portèrent toujours en avant jusqu'à ce qu'au delà des Bu-

Digitized by Google

dins ils fussent entrés dans le désert où nulle race d'hommes n'habite et qui s'étend à sept journées de marche. Au-dessus de ce désert demeurent les Thyssagètes, et de ce pays coulent quatre grands cours d'eau qui, passant par la Mœotie, se jettent dans le Palus-Mœotis; on les nomme le Lycus, l'Oare, le Tanaïs et le Syrgis.

CXXIV. Darius suspendit sa marche à la limite du désert; il rangea son armée sur les rives de l'Oare et bâtit huit grands forts, distants les uns des autres également d'environ soixante stades, et dont les ruines subsistent encore de mon temps. Pendant qu'il se livrait à ces travaux, les Scythes qu'il avait poursuivis firent un détour, et, derrière lui, ils rentrèrent sur leur territoire. Ils disparurent donc tout à fait, et, comme ils ne se montraient plus à ses yeux, Darius abandonna les forts à moitié construits, rebroussa chemin et tira vers l'ouest, présumant qu'il avait affaire à tous les Scythes et qu'ils s'étaient enfuis de ce côté.

CXXV. En pressant le pas il retrouva leurs deux corps d'armée en Scythie; il se remit à leur poursuite, mais ils se tenaient toujours à une journée de distance. Le Perse ne leur donna pas un instant de relâche; alors, selon le plan arrêté par eux, ils se réfugièrent chez ceux qui leur avaient refusé du secours, et premièrement chez les Mélanchlœnes. Les Scythes, puis les Perses, envahirent ce territoire et le bouleversèrent; les premiers cependant entrèrent chez les Androphages; ceux-ci pareillement bouleversés, ils allèrent chez les Neures; ceux-ci pareillement bouleversés, ils s'approchèrent des Agathyrses. Mais les Agathyrses avaient vu leurs voisins dispersés par les Scythes et leurs terres dévastées; avant donc que les Scythes fussent chez eux, ils envoyèrent un héraut pour leur défendre de passer la frontière, déclarant que, s'ils le tentaient, ils auraient d'abord à les combattre. Après s'être ainsi prononcés, les Agathyrses se portèrent en armes sur leurs limites, résolus à repousser l'invasion, au lieu que les Mélanchlœnes, les Androphages et les Neures, quand les Perses sur les traces des Scythes étaient entrés chez eux, ne s'étaient pas défendus et, oubliant leurs menaces, s'étaient enfuis confusément au nord dans le désert. Les Scythes ne poussèrent pas jusqu'à la contrée qui leur était interdite. En sortant de celle des Neures, ils attirèrent les Perses sur la leur propre.

CXXVI. Leurs marches et contre-marches s'y prolongèrent longtemps et ne cessèrent pas; enfin Darius ayant envoyé un

Digitized by Google

cavalier à Idanthyrse, roi des Scythes, lui tint ce langage : « Méchant homme, pourquoi fuir toujours, tandis qu'il ne tient qu'à toi de prendre l'un de ces deux partis? Te crois-tu de force à résister à ma puissance? alors fais halte, cesse tes vaines courses, et combats. Te reconnais-tu le plus faible? cesse pareillement de courir comme tu le fais; apporte à ton maître, en manière de présents, la terre et l'eau, puis entrons en conférence. »

CXXVII. A ces paroles, le roi des Scythes Idanthyrse répondit celles-ci : « Pour ce qui me concerne, ô Perse, précédemment la crainte ne m'a fait fuir aucun homme, et maintenant je ne te fuis pas. Je n'agis pas aujourd'hui autrement que selon ma coutume, même pendant la paix; je vais, au reste, t'apprendre pourquoi je ne te livre pas bataille incontinent. Nous ne possédons ni villes ni campagnes cultivées pour lesquelles, de peur que tu ne les prennes et que tu ne les ravages, nous soyons pressés d'en venir aux mains. Si toutefois tu veux absolument tenter le sort des armes, nous avons les sépultures de nos ancêtres; allez, cherchez-les, et si vous les trouvez, essayez de les outrager : vous saurez alors si nous combattrons pour ces sépulcres ou si nous ne combattrons pas. Tant que la raison ne nous le conseillera pas, nous n'en viendrons pas aux mains avec toi. Tiens notre résolution pour inébranlable; en fait de combats en fait de maîtres, je ne me soumets qu'à Jupiter, mon aïeul et à Vesta, reine des Scythes. Au lieu de te donner la terre et l'eau, je t'enverrai les présents qu'il convient de t'offrir, et pour prix de ce mot : *Je suis ton maître*, je te renvoie celui-ci : *Il faut pleurer.* » C'est un dicton scythe.

CXXVIII. Le héraut partit pour rapporter cette réponse à Darius; cependant les rois scythes, après avoir entendu le mot de servitude, furent remplis de colère. Alors ils détachèrent le corps de Scopasis avec les Sauromates, et les envoyèrent auprès des Ioniens qui gardaient le pont de l'Ister, afin qu'ils entrassent en conférence avec eux. Le reste de l'armée résolut de ne plus faire errer les Perses et de tomber toujours sur eux, quand ils prendraient leurs repas. Toutes les fois donc qu'ils virent ceux de Darius se mettre à manger, ils exécutèrent ce qui était convenu. La cavalerie ne manquait jamais de mettre en désordre celle des Perses, laquelle en fuyant se jetait parmi l'infanterie; celle-ci s'avançait pour la protéger; d'autre part, les Scythes, après avoir culbuté les cavaliers, tournaient bride, évitant de s'engager avec les fantassins. Ils faisaient pareillement des attaques de nuit.

Digitized by Google

CXXIX. Je vais parler d'un singulier auxiliaire des Perses, singulier adversaire en même temps des Scythes, lorsqu'ils attaquaient le camp ennemi. C'était le braiment des ânes et l'aspect des mulets. Car la Scythie ne produit ni mulets ni ânes, comme je l'ai fait voir précédemment. Il n'y a dans la contrée entière pas un seul âne, pas un seul mulet, à cause du froid. Les ânes donc, quand ils étaient en joie, troublaient la cavalerie des Scythes; souvent, tandis qu'elle chargeait, les chevaux, à moitié chemin du camp, venant à entendre les ânes braire, s'effarouchaient, se retournaient, et dans leur surprise dressaient les oreilles, comme des chevaux qui n'avaient jamais entendu pareils cris ni vu pareilles formes. Mais ce fut de peu de conséquence dans cette guerre.

CXXX. Cependant les Scythes, ayant souvent vu les Perses faire leurs préparatifs de départ, afin qu'ils restassent plus longtemps en Scythie et que, en y demeurant, ils fussent affligés par la disette de toutes choses, abandonnèrent maintes fois des troupeaux de brebis avec les pâtres, et s'en allèrent d'un autre côté. Les Perses alors survenant prirent ce bétail, charmés d'un tel exploit.

CXXXI. Mais quoique cela fût arrivé fréquemment, Darius n'était pas moins dans une perplexité grande. Les rois scythes s'en aperçurent, et, par un héraut, ils lui envoyèrent ces présents : un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Dans quelle pensée étaient-ils offerts? Les Perses le demandèrent au porteur. Il répondit qu'on ne lui avait rien prescrit, sinon de s'en aller au plus vite, dès qu'il les aurait remis; puis il invita les Perses, s'ils avaient de l'intelligence, à deviner ce que ces dons signifiaient. Les Perses l'ayant ouï tinrent conseil.

CXXXII. L'opinion de Darius fut que les Scythes lui avaient donné d'eux-mêmes la terre et l'eau : « Car, dit-il, la souris vit en terre et se nourrit des mêmes fruits que l'homme; la grenouille réside dans l'eau; l'oiseau est l'image du cheval; enfin ils nous livrent les flèches, c'est-à-dire leur propre force. » Tel fut son avis, mais ce ne fut pas celui de Gobryas, l'un des sept qui avaient tué le mage; voici comme il interpréta les présents : « Si vous ne devenez pas oiseaux pour voler au ciel, si vous ne devenez pas souris pour vous cacher sous terre, si vous ne devenez pas grenouilles pour sauter dans les lacs, vous ne nous échapperez pas; vous périrez par ces flèches. »

CXXXIII. Ainsi les Perses exposèrent leurs conjectures sur les présents. Cependant le corps des Scythes, qui d'abord avait

Digitized by Google

eu mission de garder le Palus-Mœotis et qui, en ce moment, était parti pour entrer en conférence avec les Ioniens sur l'Ister, avait atteint le pont. Là, il tint ce discours : « Ioniens, nous venons vous apporter la liberté, si vous voulez nous entendre. Nous savons que Darius vous a commandé de garder ce pont seulement soixante jours, vous permettant de retourner en votre pays si, dans ce délai, il n'était point revenu. Partez donc maintenant et vous serez hors de blâme devant lui comme devant nous, puisque vous êtes restés ici le nombre de jours après lequel il est convenu que vous pouvez partir. » Les Ioniens promirent de le faire, et les Scythes s'éloignèrent rapidement.

CXXXIV. Le reste de leur armée, après l'envoi des présents offerts à Darius, se mit en bataille devant les Perses, infanterie et cavalerie, comme pour les attaquer. Les Scythes étaient donc dans leurs rangs, quand un lièvre vint à les traverser; chacun, à son aspect, eut l'idée de le poursuivre; ils se débandèrent tous à grands cris, et Darius s'informa de ce désordre où il voyait ses adversaires. On lui apprit qu'ils chassaient au lièvre; alors il dit à ceux avec qui il avait coutume de s'entretenir : « Ces hommes-là font de nous grand mépris, et je reconnais maintenant que Gobryas a bien interprété leurs dons. Puis donc que j'envisage aussi sous ce point de vue l'état de nos affaires, il est besoin de bon conseil afin que notre retraite s'opère avec sécurité. — O roi, reprit Gobryas, je savais à peu près, par ouï-dire, la pauvreté de ces hommes; depuis que je suis venu, j'en ai appris davantage, surtout en les voyant se jouer de nous. Je pense donc qu'aussitôt la nuit arrivée, nous devons allumer nos feux, comme nous avons l'habitude de le faire, ne point dire la vérité à ceux des soldats qui sont trop faibles pour supporter la fatigue, attacher tous les ânes et partir avant que les Scythes ne poussent droit à l'Ister et ne coupent le pont, ou que les Ioniens ne jugent à propos de prendre un parti qui nous serait non moins préjudiciable. » Tel fut le conseil de Gobryas.

CXXXV. La nuit survint, et Darius le suivit; il laissa dans le camp les hommes les plus malades, ceux dont la perte devait être le moins sensible; il y laissa les ânes attachés. Il y laissa les ânes et les infirmes de l'armée, les ânes pour qu'ils fissent entendre leurs braiments, les hommes à cause de leur faiblesse, leur donnant à entendre que lui-même et la troupe valide allaient attaquer les Scythes; qu'eux pendant ce temps-là resteraient à garder le camp. Darius, ayant pris ce prétexte à l'égard de ceux qu'il abandonnait et ayant allumé ses feux, se di-

Digitized by Google

rigea rapidement vers l'Ister. Cependant les ânes, délaissés par la multitude, se mirent à braire plus vigoureusement que jamais; les Scythes, qui entendaient leurs braiments remplir la contrée, s'imaginèrent que les Perses y étaient encore.

CXXXVI. Au jour, les abandonnés virent que Darius les avait trahis; ils tendirent les mains aux Scythes et leur racontèrent ce qui se passait. A cette nouvelle les deux corps d'armée se réunirent, s'adjoignirent les Sauromates, les Budins, les Gélons, et s'élancèrent à la poursuite des Perses en se dirigeant vers l'Ister. Comme les forces des Perses consistaient surtout en infanterie et qu'ils ne connaissaient pas les routes les plus courtes, comme les Scythes étaient tous à cheval et qu'ils savaient par où abréger le chemin, ils se manquèrent mutuellement. Les Scythes devancèrent de beaucoup les Perses et arrivèrent les premiers auprès du pont. Ils apprirent que les Perses n'avaient point encore paru; ils virent les Ioniens sur leurs vaisseaux et ils leur dirent: « Ioniens, les jours que l'on vous avait comptés sont écoulés et vous ne pouvez avec justice demeurer ici. Mais, puisque la crainte seule vous y retenait, maintenant détachez le pont, partez au plus vite, réjouissez-vous de votre affranchissement, rendez-en grâces aux dieux et aux Scythes. Pour celui qui jadis était votre maître, nous allons le traiter de telle sorte qu'il n'entreprendra plus aucune expédition contre les hommes. »

CXXXVII. Là-dessus les Ioniens délibérèrent; d'une part Miltiade l'Athénien, général et tyran des Chersonnésites de l'Hellespont, fut d'avis de prêter l'oreille aux Scythes et de rendre la liberté à l'Ionie. D'autre part, Histiée de Milet eut une opinion contraire, disant que chacun d'eux était tyran de sa ville et tenait son pouvoir de Darius; que celui-ci renversé, ni lui ne serait capable de gouverner les Milésiens, ni aucun autre aucune des villes; que chacune d'elles aimerait mieux être une démocratie que d'obéir à un roi. Soudain tous ceux qui avaient d'abord adopté le sentiment de Miltiade se rangèrent à celui d'Histiée.

CXXXVIII. Ceux qui donnèrent leur vote, tous très-considérés par le roi, étaient les tyrans des Hellespontins : Daphnis d'Abydos, Hippocle de Lampsaque, Hérophante de Parium, Métrodore de Proconnèse, Aristagore de Cyzique et Ariston de Byzance; tels étaient ceux de l'Hellespont. Il y avait de l'Ionie : Strattis de Chios, Éaque de Samos, Laodamas de Phocée, et Histiée de Milet, dont l'opinion fut l'opposé de celle de Miltiade. Des Éoliens, le seul homme considérable était Aristagore de Cyme.

Digitized by Google

CXXXIX. Ces hommes donc, après avoir adopté l'avis d'Histiée, résolurent d'ajuster les actions aux desseins ; de détacher une partie du pont du côté des Scythes, d'en détacher aussi long que la portée d'un trait, afin, en paraissant faire quelque chose, quoique ne faisant rien, d'ôter aux Scythes la tentation d'user de violence et de passer le fleuve malgré eux. Ils convinrent de dire, en détachant le pont du côté de la Scythie, qu'ils feraient tout leur possible pour être agréables aux Scythes. Voilà ce qu'ils ajoutèrent à l'avis d'Histiée, et celui-ci, répondant au nom de tous, dit : « O Scythes ! vous êtes venus nous apporter d'utiles conseils, et vous vous êtes hâtés très à propos ; mais si vous nous avez mis dans la bonne voie, nous nous appliquons à vous servir à notre tour. Vous le voyez, nous détachons le pont, nous le faisons avec zèle, car notre désir est d'être libres. Pendant que nous le détachons, il est opportun que vous cherchiez les Perses, et que vous vengiez sur eux, comme il convient, vos injures et les nôtres. »

CXL. Pour la seconde fois, les Scythes crurent que les Ioniens parlaient sincèrement, et ils s'en allèrent à la recherche des Perses ; mais ils s'écartèrent tout à fait du chemin que ceux-ci avaient pris. Eux-mêmes en furent cause quand ils détruisirent les pâturages des chevaux et comblèrent les sources. En effet, s'ils n'avaient point fait ces dégâts, il leur eût été facile, puisqu'ils le voulaient, de rencontrer les Perses. Ce parti pris par eux, comme étant le meilleur parti à prendre, fut donc ce qui ruina leurs desseins. D'une part, ils cherchèrent leurs ennemis à travers la contrée où il y avait encore du fourrage et de l'eau, présumant que Darius ne pouvait opérer sa retraite que par là ; d'autre part, les Perses, en observant leurs propres traces, revinrent par le même chemin que d'abord ils avaient battu, et encore eurent-ils grand'peine à parvenir au pont. Il faisait nuit, et à ce moment tout ce côté des bateaux était détaché. Ils eurent donc tout lieu de craindre que les Ioniens ne les eussent abandonnés.

CXLI. Darius connaissait, dans son armée, un Égyptien doué de la voix la plus forte qu'il y eût parmi les mortels. Le roi lui ordonna de se porter sur le bord de l'Ister, et d'appeler Histiée de Milet ; il obéit, et Histiée, l'ayant entendu au premier appel, amena les bateaux sur lesquels devait passer l'armée et rétablit le pont.

CXLII. Ainsi les Perses échappèrent, et les Scythes, en les cherchant, les manquèrent une seconde fois, et ils dirent des

Digitized by Google

Ioniens : « Si ce sont des hommes libres, ils sont les plus lâches, les moins virils de tous les humains ; si ce sont des esclaves, ils sont, certes, les plus attachés à leur maître, les moins disposés à s'enfuir. » Telles furent les marques de mépris que les Ioniens reçurent des Scythes.

CXLIII. Darius, après avoir traversé la Thrace, arriva à Sestos, dans la Chersonnèse ; de là il fit voile avec la flotte pour l'Asie, et laissa en Europe Mégabaze, général perse à qui un jour il avait fait un honneur très-grand en prononçant, devant tous les siens, le mot que je vais dire. Comme le roi allait manger des grenades, il en ouvrit une, et son frère, Artabane, lui demanda quelle chose il désirerait posséder en aussi grand nombre qu'il y avait de grains dans ce fruit. Or, Darius répondit : « J'aimerais mieux avoir autant de Mégabazes qu'il y a de ces grains, que d'assujettir la Grèce. » En tenant ce langage devant les Perses, il l'avait alors honoré ; maintenant il le nomma son général, et lui laissa quatre-vingt mille hommes de son armée.

CXLIV. Ce Mégabaze, par un autre mot, a laissé de lui, chez les Hellespontins, un souvenir impérissable. Il se trouvait à Byzance quand on dit devant lui que les Chalcédoniens avaient fondé une colonie dans la contrée dix-sept ans avant les Byzantins. « Ils étaient donc aveugles, s'écria-t-il ; autrement, comment, ayant le choix entre deux sites, l'un très-beau, l'autre nullement agréable, auraient-ils pris ce dernier ? » Mégabaze donc, ayant été laissé comme général dans le pays des Hellespontins, soumit tous ceux qui n'étaient point partisans des Mèdes.

CXLV. Tandis qu'il opérait contre eux, un grand détachement de l'armée se porta en Libye, sous le prétexte que je rapporterai lorsque j'aurai préalablement raconté ce qui suit. Les petits-fils des Argonautes, chassés de Lesbos par les Pélasges, qui venaient de ravir à Brauron des femmes athéniennes[1], arrivèrent par mer à Lacédémone, campèrent sur le mont Taygète, et y allumèrent du feu. Les Lacédémoniens les virent et envoyèrent un messager pour leur demander qui et d'où ils étaient. A ces questions ils répondirent : « Nous sommes des Minyens, fils des héros argonautes ; ceux-ci, pendant une halte à Lemnos, nous ont donné le jour. » Les Lacédémoniens, apprenant cette origine des Minyens, envoyèrent une seconde fois pour savoir d'eux le motif qui les avait attirés en ce pays, et pourquoi ils avaient allumé du feu. « Les Pélasges nous ont expulsés, repri-

1. Voy. liv. VI, chap. CXXXVIII.

Digitized by Google

rent-ils, et nous sommes venus chez nos ancêtres; car c'est ce que nous pouvions faire de plus conforme à l'équité. Nous demandons à demeurer avec vous, à participer à vos honneurs et à recevoir un lot de terres. » Or, il plut aux Lacédémoniens d'accueillir les Minyens aux conditions que ceux-ci désiraient, et ce qui les induisit à le faire, ce fut principalement le voyage des Tyndarides sur le navire Argo. Ils les reçurent donc, leur distribuèrent des terres et les répartirent parmi les tribus. Aussitôt les Minyens se marièrent et donnèrent à d'autres les femmes qu'ils avaient amenées de Lemnos.

CXLVI. Ils ne tardèrent pas à montrer de l'insolence; ils réclamèrent des droits à la royauté et commirent d'autres actions contraires à la justice. Les Lacédémoniens résolurent, en conséquence, de les mettre à mort. Ils les saisirent et les jetèrent en prison. A Sparte on fait les exécutions la nuit, jamais le jour; lors donc que le moment de leur supplice fut arrivé, les femmes des Minyens, toutes citoyennes et filles des premiers des Spartiates, supplièrent qu'on leur permît d'entrer dans la prison pour causer chacune avec son mari. Les Lacédémoniens les laissèrent passer, ne soupçonnant pas qu'elles songeassent à quelque artifice. Mais aussitôt entrées, elles donnèrent à leurs maris tous les vêtements qu'elles portaient, et prirent elles-mêmes ceux de leurs maris. Les Minyens, habillés en femmes, furent pris pour des femmes et sortirent; après s'être échappés de cette manière, ils campèrent encore une fois sur le Taygète.

CXLVII. En ce même temps, Théras, fils d'Autésion, fils de Tisamène, fils de Thersandre, fils de Polynice, partit de Lacédémone avec des émigrants. Ce Théras, Cadméen d'origine, était oncle maternel d'Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème. Pendant l'enfance de ses neveux, il eut la régence de la royauté de Sparte. Quand ils eurent grandi et repris le pouvoir, Théras ressentit une douleur amère de redevenir sujet après avoir goûté de la souveraineté; il annonça donc qu'il ne resterait pas à Lacédémone, mais qu'il se rendrait par mer auprès d'hommes de sa famille. Or, il y avait, dans l'île qu'on nomme maintenant Théra, la même qui s'appelait autrefois Calliste, des descendants du Phénicien Membliare, fils de Pécile. En effet, Cadmus, fils d'Agénor, cherchant Europe, avait fait relâche en cette île, qu'on nomme aujourd'hui Théra. Pendant ce séjour, soit que le site lui plût, soit pour tout autre motif, il y avait laissé quelques-uns des Phéniciens, et entre autres Membliare.

Digitized by Google

l'un de ses proches. Ces hommes, et leur postérité jusqu'à la huitième génération, habitèrent l'île, qu'on appelait Calliste avant que Théras y vînt de Lacédémone.

CXLVIII. C'est chez eux que Théras s'apprêtait à se rendre, avec une suite prise dans toutes les tribus, non pour les expulser, mais pour demeurer avec eux et revendiquer les droits de la parenté. Cependant les Minyens, que les Lacédémoniens voulaient mettre à mort, après s'être échappés de la prison, campaient sur le Taygète, quand Théras demanda qu'il n'y eût point d'exécution, et promit de les emmener lui-même de la contrée. Les Lacédémoniens y consentirent, et il fit voile vers les descendants de Membliare, avec trois navires à trente rames, n'y conduisant toutefois qu'un petit nombre de Minyens. La plupart de ces derniers envahirent le territoire des Paroréates et des Cauconiens, en firent pour eux-mêmes six divisions, après avoir expulsé les possesseurs, et y fondèrent les villes de Léprée, Maciste, Phrixas, Pyrge, Épie et Nudie. De mon temps, les Éléens ont détruit presque toutes ces cités. L'île que Théras a colonisée a pris de son nom le nom qu'elle a gardé.

CXLIX. Le fils de Théras refusa de partir avec lui, et son père dit qu'il laissait une brebis avec les loups; à cause de ce mot, le jeune homme fut appelé Oiolyce, et ce nom prévalut. D'Oiolyce naquit Égée[1], de qui tiennent leur nom les Égides, tribu considérable à Sparte. Or, dans cette tribu, les pères, voyant que leurs enfants ne vivaient pas, et instruits par un oracle, érigèrent le temple des Furies de Laïus et d'OEdipe, après quoi ils conservèrent leurs enfants; plus tard, il en fut de même pour ceux de l'île de Théra, qui étaient issus de ces héros.

CL. Jusqu'à ce point du récit, les Lacédémoniens et les Théréens s'accordent; au delà, les derniers seuls rapportent ce qui va suivre. Grinus, fils d'Ésanie, descendant de Théras, et roi de l'île de Théra, se rendit à Delphes, et au nom de sa ville offrit une hécatombe. Plusieurs citoyens l'accompagnaient, entre autres Battus, fils de Polymneste, issu d'Euphémis, l'un des Minyens. Or, Grinus, roi de Théra, ayant consulté l'oracle sur diverses affaires, la Pythie lui déclara qu'il avait à bâtir une ville en Libye. «O roi! répondit-il, je suis vieux et déjà pesant pour un tel voyage, commande-le à quelqu'un de ces jeunes gens;» et en disant ces mots, il indiqua Battus. Voilà ce qui alors se

1. D'origine cadméenne, qui avait quitté la Béotie pour s'établir à Sparte.

Digitized by Google

passa; à leur retour, nul d'eux ne tint compte de l'oracle, ne sachant pas où était la Libye, et n'osant pas envoyer des colons sans être informés clairement de quoi il s'agissait.

CLI. Or, durant les sept années suivantes, il ne tomba pas de pluie à Théra; tous les arbres de l'île, hormis un seul, séchèrent sur pied; les Théréens recoururent à l'oracle, et la Pythie leur rappela la colonie libyenne. Comme il n'y avait pas de remède à leurs maux, ils dépêchèrent des messagers en Crète pour demander si l'un des citoyens ou des étrangers avait jamais été en Libye. Ces hommes, après avoir erré autour de l'île, abordèrent à Itane; ils y firent connaissance avec un teinturier en pourpre nommé Corobius, qui leur raconta qu'emporté par les vents, il était arrivé en Libye, et à Platée, île de la Libye. Les messagers l'engagèrent moyennant une récompense, et ils l'emmenèrent à Théra, d'où des navigateurs, d'abord peu nombreux, allèrent à la découverte. Ceux-ci furent conduits par Corobius à l'île de Platée, où ils le laissèrent avec des vivres pour plusieurs mois, tandis qu'eux-mêmes s'en retournèrent au plus vite, afin d'annoncer aux Théréens ce qu'ils savaient de l'île.

CLII. A Théra, ils oublièrent le délai convenu, et Corobius manquait de tout, quand un navire samien, dont le maître était Colœus[1], naviguant pour l'Égypte, fut poussé vers cette île de Platée; les Samiens apprirent de Corobius pourquoi il s'y trouvait, et ils lui donnèrent des vivres pour un an, puis ils reprirent la haute mer et s'efforcèrent d'atteindre l'Égypte; mais le vent d'est les entraîna; il souffla sans relâche et, comme par une impulsion surnaturelle, il les conduisit au delà des Colonnes d'Hercule, jusqu'à la Tartèse. Ce marché était alors inconnu; de sorte qu'à leur retour, ils tirèrent de leur cargaison le plus grand profit qu'à ma connaissance on ait jamais fait chez les Grecs, après celui de l'Éginète Sostrates, fils de Laodamas; car, avec ce dernier, nul ne peut rivaliser. Les Samiens prirent la dîme de leur gain, évaluée à six talents, et ils firent un vase d'airain à la façon du cratère d'Argos, sauf qu'il est entouré en saillie de têtes de griffons. Ils dédièrent ce vase dans le temple de Junon, et ils l'élevèrent sur trois grandes statues d'airain de sept coudées, posées à genoux. Les Cyrénéens et les Théréens s'unirent avec ceux de Samos d'une étroite amitié, en reconnaissance de ce qu'avaient fait ceux-ci pour Corobius.

1. L'an 640 avant J. C.

Digitized by Google

CLIII. Les Théréens, qui l'avaient laissé à Platée, de retour à Théra, dirent comment ils avaient acquis une île sur les côtes de la Libye. Les citoyens alors jugèrent à propos de désigner par le sort, dans leurs sept cantons, un jeune homme sur deux, et de les y envoyer, en leur donnant Battus pour roi. Ils firent donc partir pour Platée deux navires à cinquante rames.

CLIV. Voilà ce que racontent les Théréens seuls; pour le surplus du récit, ils sont d'accord avec les Cyrénéens, sauf au sujet de Battus, car sur lui ces derniers disent ce qui suit. Il y a en Crète la ville d'Axos, où régna Étéarque, qui, ayant une fille sans mère, dont le nom était Phronime, épousa une autre femme. Celle-ci, aussitôt dans la maison, fut pour Phronime une marâtre, la maltraitant et toujours machinant quelque chose contre elle; finalement, elle l'accusa d'impudicité et se fit croire de son mari. Étéarque, convaincu par sa femme, conçut contre sa fille un dessein impie. Il se trouvait dans Axos un marchand théréen nommé Thémison; Étéarque, qui en avait fait son hôte, obtint de lui le serment qu'il le servirait en tout ce qu'il viendrait à lui demander. Lorsqu'il l'eut fait jurer, il lui livra Phronime, lui ordonnant de l'emmener et de la jeter à la mer. Mais Thémison, indigné de l'abus que l'on faisait de son serment, se dégagea, comme je vais dire, des obligations qu'impose l'hospitalité. Il prit la jeune fille, il mit à la voile, et, en pleine mer, pour satisfaire à son serment envers Étéarque, il l'attacha avec des câbles, la jeta dans les flots, la retira et revint en sa demeure.

CLV. Après cela, Polymneste, homme considérable parmi les Théréens, prit Phronime pour concubine; le temps s'écoula et il en eut un fils dont la voix était criarde et enrouée; cet enfant reçut le nom de Battus, à ce que disent les Cyrénéens et les Théréens, quoique, selon moi, il doive avoir été appelé autrement. Battus est le nom que sans doute il prit lorsque l'oracle l'eut envoyé en Libye, à cause de la dignité à laquelle ce nom s'adaptait. En effet, en libyen Battus signifie roi, et je pense que la Pythie, en prophétisant, lui adressa la parole en libyen, sachant qu'il serait roi en Libye. Ainsi, quand devenu homme il se rendit à Delphes au sujet de sa voix et qu'à ses questions la Pythie répondit ces vers :

> Battus, tu es venu à cause de ta voix, or le roi Phébus-Apollon
> T'envoie en Libye nourricière des agneaux pour coloniser ;

c'est comme si elle avait dit en grec : « Roi, tu est venu à cause

Digitized by Google

de ta voix. » Or, il repartit : « O roi, je suis venu te consulter au sujet de ma voix, et tu me prescris des choses impossibles ; tu m'ordonnes de m'établir en Libye, mais à l'aide de quelle force, avec quel bras ? » Il eut beau dire, il ne put ni fléchir le dieu ni obtenir une autre réponse ; il rompit donc l'entretien et partit pour Théra.

CLVI. En conséquence, lui-même et les autres citoyens ressentirent la vengeance du dieu. Ignorant d'où provenaient leurs calamités, les Théréens envoyèrent à ce sujet consulter l'oracle de Delphes. La Pythie déclara que leur prospérité renaîtrait si, avec Battus, ils fondaient Cyrène en Libye. Ils expédièrent donc Battus avec les deux navires à cinquante rames. Celui-ci, après avoir vogué jusqu'en Libye, car il n'y avait pas à reculer, revint avec les siens à Théra. Mais, comme ils débarquaient, les Théréens les assaillirent de traits, ne leur permirent pas de rester à terre, et les contraignirent à reprendre le large. Ils cédèrent à la nécessité, s'en retournèrent et colonisèrent vers la Libye l'île dont le nom rapporté plus haut est Platée, laquelle a, dit-on, la même étendue que la ville actuelle de Cyrène.

CLVII. Ils y demeurèrent deux ans sans que rien leur profitât ; ils y laissèrent enfin l'un des leurs et tout le reste se rendit à Delphes. Arrivés devant l'oracle, ils consultèrent, disant qu'ils habitaient la Libye et que leurs affaires n'en allaient pas mieux. Or, voici la réponse de la Pythie :

> Si tu connais la Libye, nourricière des agneaux, mieux que moi
> Qui y suis allé, toi qui n'y es jamais allé, j'admire beaucoup ta sagesse.

Après l'avoir entendue, Battus et les siens remirent à la voile et reprirent la même route, car le dieu ne les affranchissait pas de l'obligation de coloniser et voulait qu'ils abordassent en la Libye même. A leur retour dans l'île, ils prirent celui qu'ils y avaient laissé et colonisèrent en face de Platée, sur le continent, un lieu dont le nom est Aziris, qu'enferment de deux côtés de belles collines, au pied desquelles une rivière coule à travers le vallon.

CLVIII. Ils l'habitèrent six ans ; dans la septième année, les Libyens leur persuadèrent de l'abandonner, en leur promettant de les conduire sur un territoire meilleur encore. Les Libyens donc, les ayant fait partir d'où ils étaient, les emmenèrent au couchant, et afin qu'en le traversant les Grecs ne vissent pas le plus beau de leurs sites, que l'on nomme Irasa, ils mesurèrent

Digitized by Google

les heures du jour de manière à y passer pendant la nuit. Enfin, après les avoir conduits à la fontaine que l'on dit consacrée à Apollon, ils leur dirent : « O Grecs, ici il vous sera commode de demeurer, car ici le ciel est percé de trous[1]. »

CLIX. Pendant la vie de Battus le fondateur[2], et sous son règne qui dura quarante ans, sous son fils Arcésilas qui régna seize ans, les Cyrénéens restèrent en même nombre qu'au commencement de la colonie. Sous le troisième roi Battus, surnommé le Fortuné, la Pythie, par ses oracles, excita tous les Grecs à prendre la mer et à s'associer en Libye aux Cyrénéens, car ceux-ci les invitaient à venir partager la contrée. Voici ses vers :

> Celui qui se rendra plus tard dans l'aimable Libye
> Quand la terre sera partagée; à celui-là je dis qu'un jour viendront les regrets.

L'affluence fut grande alors à Cyrène, et on se partagea une vaste étendue de terre; les Libyens d'alentour et leur roi, dont le nom était Adicran, dépouillés de tant de territoire, outragés par les colons, envoyèrent en Égypte et se donnèrent au roi Apriès, lequel leva et fit partir contre les Grecs une nombreuse armée d'Égyptiens. Les Cyrénéens, rangés en bataille en la contrée d'Irasa, vers la fontaine Thestès, combattirent les envahisseurs et remportèrent la victoire; les Égyptiens, qui ne les avaient point encore éprouvés, les méprisaient; mais ils furent défaits de telle sorte qu'un petit nombre des leurs put retourner en Égypte. A cause de cela le peuple s'en prit à Apriès et se révolta contre lui[3].

CLX. Ce Battus eut un fils, Arcésilas, qui, monté sur le trône, se prit avec ses frères de querelles si violentes, qu'ils le quittèrent et cherchèrent asile en une autre partie de la Libye; chassés de leur ville, ils bâtirent celle qui maintenant encore est appelée Barca[4]. Pendant qu'ils s'y établissaient, ils animèrent les Libyens contre Cyrène. Enfin Arcésilas prit les armes et résolut d'attaquer les émigrés eux-mêmes et ceux des Libyens qui les avaient accueillis. Les Libyens, frappés de crainte, s'enfuient au loin à l'orient; Arcésilas les poursuit jusqu'à Leucon; là ils font volte-face; ils livrent bataille; ils sont vainqueurs si com-

1. C'est-à-dire qu'il y tombe de la pluie.
2. La fondation de Cyrène est de l'an 631 avant J. C.
3. Voy. liv. II, chap. CLXI.
4. L'an 551 avant J. C.

Digitized by Google

plétement que sept mille Cyrénéens pesamment armés mordent la poussière. Après ce désastre, Arcésilas tomba malade, on lui donna quelque mauvais breuvage, et son frère Léarque l'étrangla. Mais la femme d'Arcésilas, dont le nom était Éryxo, fit périr Léarque par stratagème.

CLXI. Battus, fils d'Arcésilas, lui succéda; il était boiteux, n'ayant pas les pieds bien conformés. Les Cyrénéens, en conséquence de l'échec de leur armée, envoyèrent à Delphes demander de quelle manière ils devaient se constituer pour être parfaitement gouvernés; la Pythie leur ordonna de faire venir de Mantinée, en Arcadie, un conciliateur. A leur requête, les Mantinéens leur donnèrent un citoyen très-considérable de leur ville, dont le nom était Démonax. Cet homme se rendit à Cyrène, s'informa de l'état des choses, et d'abord divisa la population en trois tribus, comme il suit: de ceux de Théra et de leurs voisins, il composa la première tribu; des Péloponésiens et des Crétois, la seconde; et de tous les insulaires, la troisième. En second lieu, il réclama pour Battus des enclos de terre et le sacerdoce, puis il donna au peuple tout le pouvoir qu'avaient eu précédemment les rois.

CLXII. Tant que vécut Battus, les choses se maintinrent sur ce pied; sous son fils Arcésilas, il y eut beaucoup de troubles au sujet des dignités. Car Arcésilas, fils de Battus le Boiteux et de Phérétime, ne voulut pas accepter ce que Démonax avait établi; il revendiqua les honneurs dont avaient joui ses ancêtres. Par là, il excita une discorde civile, fut vaincu et s'enfuit à Samos; sa mère trouva un refuge à Salamine, dans l'île de Chypre. En ce temps-là Évelthon y régnait (c'est lui qui a dédié à Delphes l'encensoir, très-digne d'admiration, déposé aujourd'hui dans le trésor des Corinthiens); arrivée chez lui, Phérétime lui demanda une armée pour faire rentrer à Cyrène elle et son fils. Évelthon lui donna diverses choses beaucoup plus volontiers qu'une armée; à chaque présent, en l'acceptant, elle disait: «Voilà qui est beau, mais une armée serait plus belle.» A chaque présent elle répétait ce propos; enfin Évelthon lui envoya un fuseau d'or et une quenouille, et sur la quenouille il y avait de la laine. Phérétime ne manqua pas de dire encore son mot habituel; alors Évelthon reprit: «C'est ce qu'on donne aux femmes, et non une armée.»

CLXIII. Cependant Arcésilas à Samos, en promettant des terres à partager, leva toute sorte d'hommes; il réunit une nombreuse troupe et commença par passer à Delphes pour ques-

Digitized by Google

tionner l'oracle sur son retour. La Pythie lui dit : « Apollon vous accorde de régner à Cyrène pendant huit générations d'hommes, sous quatre Battus et quatre Arcésilas; il vous défend toutefois d'essayer de conserver la royauté plus longtemps. Rentre donc paisiblement en ta demeure : si tu trouves un fourneau plein d'amphores, ne fais pas cuire ces vases, mais abandonne-les au gré du vent; si tu allumes le four, n'entre pas dans un lieu entouré d'eau: sinon tu mourras, et avec toi le taureau le plus superbe. »

CLXIV. Tel fut l'oracle de la Pythie; Arcésilas n'en prit pas moins avec lui les hommes de Samos; il se rendit à Cyrène; il s'empara des affaires; il oublia l'oracle et il tira vengeance de son exil sur ses adversaires. Les uns quittèrent tout à fait la contrée; d'autres, sur lesquels il mit la main, furent envoyés à Chypre pour y périr; mais les Cnidiens, comme on les transportait d'un pays à l'autre, les délivrèrent et les firent passer à Théra; d'autres encore s'étant réfugiés dans une grande tour qui appartenait à Aglomaque, Arcésilas environna cette tour de monceaux de bois et y mit le feu. Mais cela fait, il comprit que c'était le sens de l'oracle, quand la Pythie lui avait défendu de faire cuire les amphores qu'il trouverait dans un four; alors il se bannit volontairement, craignant la mort qui lui était prédite et pensant que Cyrène était le lieu entouré d'eau. Il avait épousé sa parente, fille d'Alazir, roi de Barca; il se retira chez celui-ci; mais des habitants de cette ville et des émigrés de Cyrène, l'ayant vu se promener sur la place, le tuèrent et avec lui son beau-père Alazir[1]. Arcésilas donc, ayant failli contre l'oracle, soit de son plein gré, soit par inadvertance, remplit sa propre destinée.

CLXV. Sa mère Phérétime, tandis qu'à Barca il vivait et travaillait à sa perte, jouissait dans Cyrène des honneurs qu'il avait quittés; elle disposait de toutes choses et présidait le conseil. Dès qu'elle apprit qu'on l'avait tué à Barca, elle prit la fuite et se réfugia en Égypte. Car Arcésilas avait rendu de grands services à Cambyse, fils de Cyrus; c'était ce même Arcésilas qui avait donné Cyrène aux Perses et s'était soumis au tribut[2]. Arrivée en Égypte, Phérétime s'assit comme suppliante chez Aryande, l'exhortant à la venger, prétextant que son fils avait péri à cause de son dévouement pour les Mèdes.

1. Le taureau de la prédiction vraisemblablement.
2. Voy. liv. III, chap. XIII.

Digitized by Google

CLXVI. Or, cet Aryande était gouverneur de l'Égypte; Cambyse l'avait institué, et plus tard Darius le fit mourir parce qu'il tenta de rivaliser avec lui. En effet, il apprit et vit que le roi désirait laisser de lui-même un monument tel que nul de ses prédécesseurs n'eût rien laissé de semblable, et il l'imita jusqu'à ce qu'il reçût son salaire. Voici comment : Darius ayant frappé de la monnaie avec l'or le plus pur qu'il put trouver, Aryande fit la même chose avec de l'argent; et aujourd'hui encore l'argent aryandique est du meilleur aloi. Mais Darius fut informé de ce qu'il faisait et il l'accusa d'une prétendue rébellion, en conséquence de laquelle on le mit à mort.

CLXVII. Alors cet Aryande eut compassion de Phérétime et il lui donna toutes les forces de l'Égypte : armée de terre et flotte. Il nomma général de l'armée de terre Amasis, de la tribu Maraphienne, et commandant de la flotte, Badrès, de la famille des Pasargades. Avant de commencer les hostilités, il envoya un héraut à Barca, pour savoir qui avait tué Arcésilas. Ceux de Barca se dénoncèrent tous, ajoutant qu'il leur avait fait souffrir une multitude de maux. Sur cette réponse, Aryande fit partir l'armée, et avec elle Phérétime. Mais, comme je crois, celle-ci servait seulement de prétexte à l'expédition, qui tendait réellement à subjuger les Libyens : car les nations libyennes sont nombreuses et diverses, et le plus petit nombre reconnaissait le pouvoir du roi; la plupart n'avaient aucun souci de Darius.

CLXVIII. Les Libyens sont répartis sur leur territoire comme il suit, à partir de l'Égypte. Les premiers sont les Adyrmachides, qui observent presque toutes les coutumes égyptiennes et portent le même costume que les autres Libyens. Leurs femmes ont autour de chaque jambe un anneau d'airain; elles laissent croître leur chevelure et, quand elles prennent un pou sur elles-mêmes, elles le mordent par représailles, puis, après l'avoir écrasé sous leurs dents, elles le jettent. Les Libyens sont les seuls chez qui l'on trouve un tel usage; seuls aussi, ils montrent au roi les vierges près d'être mariées, et, si l'une d'elles lui plaît, elle est déflorée par lui. Les Adyrmachides s'étendent de la frontière de l'Égypte au port que l'on appelle Plynus.

CLXIX. Viennent en second lieu les Giligammes, qui vont à l'ouest jusqu'à l'île d'Aphrodisias. A la hauteur du centre de cette peuplade est l'île de Platée, qu'avaient colonisée les Cyrénéens; et, sur le continent, il y a le port de Ménélas, puis Aziris, où demeurèrent quelque temps les Grecs. C'est là que l'on commence à trouver le silphium; il pousse de l'île de Platée à

Digitized by Google

l'entrée de la Syrte. Ce peuple observe à peu près les mêmes coutumes que ses voisins.

CLXX. A l'occident des Giligammes sont les Asbytes; ceux-ci demeurent au-dessus de Cyrène, car ils ont délaissé le rivage de la mer qu'occupent les colons grecs. Ils sont plus habiles que les autres Libyens à conduire les quadriges, et ils s'appliquent à s'approprier la plupart des coutumes des Cyrénéens.

CLXXI. A l'occident des Asbytes sont les Auschises; ceux-ci demeurent au-dessus de Barca, et atteignent la mer du côté des Hespérides. Vers le centre des Auschises habitent les Cabales, petite peuplade qui s'étend jusqu'à la mer, auprès de Tauchire, ville des Barcéens. Ils observent les mêmes coutumes que ceux qui sont au-dessus de Cyrène.

CLXXII. A l'occident de ces Auschises sont les Nasamons, nation nombreuse qui, pendant l'été, laisse ses brebis sur la côte, et monte dans le pays d'Augila pour récolter les fruits des palmiers. Ces arbres y croissent nombreux et touffus; tous portent des dattes. Ils recueillent aussi des sauterelles, les font sécher au soleil, en font une sorte de farine, et en saupoudrent le lait qu'ils boivent. Chacun habituellement a plusieurs femmes, mais ils usent de toutes en commun, à peu près à la manière des Massagètes; quand ils ont planté un bâton devant eux, ils s'unissent à une femme. Pour commencer, lorsqu'un Nasamon se marie, l'usage veut que la première nuit l'épousée passe de l'un à l'autre des convives et se livre à tous; chacun de ceux qui ont eu commerce avec elle lui fait un présent qu'il a eu soin d'apporter de sa demeure. Voici comme ils prêtent serment et comme ils pratiquent la divination : ils jurent en touchant les tombes des hommes les plus justes et les plus vaillants qui aient existé chez eux; pour deviner, ils se rendent auprès des sépulcres de leurs ancêtres, font une prière et s'endorment; ils font leur profit du songe qui les visite. Voici comme ils engagent leur foi : l'un donne à boire dans sa main et boit dans la main de l'autre; s'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent de la poussière et la lèchent.

CLXXIII. Les Psylles étaient limitrophes des Nasamons; ils ont péri de cette manière : le souffle de Notus[1] dessécha tout ce qui contenait de l'eau; toute la contrée que renferme la Syrte devint aride. Ils délibérèrent, et, d'un commun accord, ils marchèrent en armes contre Notus (ici je raconte d'après les Li-

1. Vent du sud-est.

Digitized by Google

byens) ; or, quand ils arrivèrent au désert de sable, Notus souffla de plus belle, et les ensevelit tous. Depuis qu'ils ont disparu, les Nasamons possèdent leur territoire.

CLXXIV. Au-dessus d'eux, du côté du sud-est, dans la contrée des bêtes fauves, demeurent les Garamantes, qui évitent les autres humains et tout commerce avec eux ; ils n'ont aucune arme de guerre et sont inhabiles dans l'art de se défendre.

CLXXV. Ceux-ci demeurent au-dessus des Nasamons ; à l'occident de ces derniers, sur la côte, sont les Maces, qui se coupent la chevelure et ne laissent pousser qu'une touffe au milieu, se tondant tout alentour jusqu'à la peau. À la guerre, ils portent pour boucliers des peaux d'autruches. Le fleuve Cynips descend de la montagne des Grâces, coule à travers leur territoire et se jette à la mer. Cette montagne des Grâces est couverte d'une forêt épaisse, tandis que toutes les régions de la Libye que je viens d'énumérer sont dépourvues d'arbres ; elle est à deux cents stades de la côte.

CLXXVI. Après les Maces viennent les Gindanes ; chez ceux-ci, les femmes portent autour de la cheville du pied des anneaux de cuir chacune en grand nombre, pour ce motif, dit-on : elles s'ajustent un nouvel anneau toutes les fois qu'un homme nouveau s'unit à elles ; celle qui en a le plus est jugée la meilleure, parce qu'elle a été aimée du plus grand nombre d'hommes.

CLXXVII. Les Lotophages habitent le promontoire qui se projette dans la mer de ces Gindanes. Ils n'ont pas d'autre aliment que le fruit du lotos ; or, ce fruit du lotos est de la grosseur d'une lentisque, et aussi doux que la datte du palmier. Les Lotophages en font aussi du vin.

CLXXVIII. En suivant les côtes, après les Lotophages, on trouve les Machlyes ; ils usent aussi du lotos, mais moins que les premiers. Ils s'étendent jusqu'au grand fleuve qu'on nomme le Triton, et qui se jette dans le vaste lac Tritonis. Il y a dans ce lac une île dont le nom est Phla ; on dit qu'un oracle a enjoint aux Lacédémoniens de la coloniser.

CLXXIX. On fait de plus ce récit : Jason, quand le navire Argo eut été construit au pied du Pélion, y plaça une hécatombe réservée et un trépied d'airain ; il navigua ensuite autour du Péloponèse, dans le dessein de se rendre à Delphes. Arrivé au cap Malée, le vent du nord l'entraîna jusqu'en Libye ; avant d'avoir reconnu cette terre, il entra dans les brisants du lac Tritonis. Comme il ne savait comment en tirer le navire, Triton lui-même, dit-on, lui apparut et exigea de lui son trépied, promettant

Digitized by Google

d'indiquer ensuite le passage et de faire sortir les navigateurs sains et saufs. Jason obéit ; Triton apprit aux Argonautes comment il fallait manœuvrer à travers les brisants ; puis il plaça le trépied dans son temple, et du haut de son trépied il leur prédit tout ce qui devait leur advenir ; il ajouta que, quand le descendant de l'un d'eux aurait emporté le trépied, la destinée voulait que cent villes grecques fussent bâties autour du lac. Ceux des Libyens qui habitent ses bords, ayant eu connaissance de l'oracle, cachèrent le trépied.

CLXXX. Après les Machlyes viennent les Auses; ceux-ci, comme les premiers, sont riverains du lac Tritonis; le fleuve Triton les sépare. Les Machlyes laissent pousser leurs cheveux derrière la tête, les Auses devant. Le jour de la fête annuelle de Minerve, chez les Auses, les vierges se rangent en deux bandes et combattent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons, disant qu'elles accomplissent des rits paternels en l'honneur d'une déesse indigène, qui n'est autre que celle que nous nommons Minerve. Celles des vierges qui meurent de leurs blessures sont réputées fausses vierges. Avant de leur permettre de combattre, voici ce que fait le peuple : de part et d'autre celle qui, d'un commun accord, est reconnue la plus belle, est ornée d'un casque corinthien et d'une armure grecque ; on la fait monter sur un char, et on la promène autour du lac. Quel était jadis le costume de leurs vierges, avant qu'ils n'eussent pour voisins des Grecs ? Je ne puis le dire ; mais je présume qu'ils les paraient d'armes égyptiennes ; car je crois que le casque et le bouclier sont venus d'Égypte en Grèce. Selon eux, Minerve est née de Neptune et du lac Tritonis ; elle eut sujet de se plaindre de son père et se donna d'elle-même à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille. Voilà ce qu'ils rapportent : chez eux les femmes sont en commun ; ils n'habitent pas avec elles, et s'accouplent à la manière des bestiaux. Lorsqu'à une femme naît un enfant vigoureux, tous les hommes vont le voir le troisième mois, et celui à qui il ressemble le reconnaît pour sien.

CLXXXI. Ceux des Libyens nomades qui avoisinent la mer ont été mentionnés. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur des terres, la Libye est un repaire de bêtes fauves. Au-dessus du séjour des bêtes fauves est le désert sablonneux, qui s'étend de Thèbes d'Égypte aux Colonnes d'Hercule. En s'enfonçant de dix journées de marche dans cette région élevée, on trouve des bancs de sel en grands grumeaux, formant des tertres ; au sommet

Digitized by Google

de chaque tertre jaillit, du milieu du sel, une eau froide et douce; alentour habitent des hommes, les derniers au delà du désert et de l'asile des bêtes fauves. Les premiers en partant de Thèbes, et à dix journées de marche de cette ville, sont les Ammoniens, chez qui est un temple bâti sur le modèle de celui de Jupiter-Thébain; de même que dans le temple de Thèbes, la statue de Jupiter est, comme je l'ai précédemment décrite, à face de bélier. Ils ont, en outre, l'eau d'une fontaine, tiède au point du jour, plus froide à l'heure où se remplit l'agora, glaciale à midi; à ce moment ils en arrosent leurs jardins. A mesure que le jour décline, l'eau perd de sa fraîcheur jusqu'au coucher du soleil, où elle est tiède comme le matin; sa chaleur ensuite s'accroît graduellement; à minuit elle bouillonne avec intermittence; puis cette chaleur diminue et l'eau redevient tiède à l'aurore. Cette fontaine a le nom de fontaine du Soleil.

CLXXXII. Après les Ammoniens, en longeant le désert sablonneux, à dix journées de marche encore, il y a, comme à Ammon, un tertre de sel, de l'eau, et des hommes qui habitent alentour. Le nom de ce lieu est Augila; c'est là que les Nasamons vont récolter des dattes.

CLXXXIII. A partir des Augiles, à dix autres journées de marche, on trouve encore un tertre de sel, de l'eau et une multitude de palmiers portant des dattes comme précédemment. Des hommes aussi habitent ce territoire; on les nomme Garamantes, nation puissante et nombreuse; sur le sel ils répandent de la terre et l'ensemencent. Le plus court chemin des Garamantes aux Lotophages est de trente jours de marche. Chez les premiers les bœufs paissent à reculons, à cause de leurs cornes qui sont courbées en avant et qui porteraient à terre s'ils voulaient s'avancer tête baissée. Ils ne diffèrent point, d'ailleurs, des autres bœufs, si ce n'est que leur peau est plus épaisse et plus rude au toucher. Les Garamantes chassent en chars à quatre chevaux les Troglodytes Éthiopiens; ces Troglodytes sont, de tous les hommes, les plus agiles à la course dont nous ayons jamais ouï parler. Les Troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards, de reptiles de toutes sortes; ils n'ont point, comme ailleurs, de langage, mais de petits cris semblables à ceux de la chauve-souris.

CLXXXIV. A partir des Garamantes, à dix autres journées de marche, il y a encore un tertre de sel et de l'eau; des hommes encore demeurent alentour; on les appelle Atarantes, les seuls des mortels, à notre connaissance, qui ne portent point

Digitized by Google

de noms propres; car le nom d'Atarante leur est commun à tous; nul chez eux n'a de nom. Ils maudissent le soleil, qui passe au-dessus de leur tête, et lui adressent toutes sortes d'outrages, parce que sa chaleur consume les hommes eux-mêmes et la contrée. Après dix journées de marche encore, autre tertre de sel, avec de l'eau et des hommes alentour. Auprès du sel s'élève une montagne dont le nom est Atlas, étroite, régulièrement circulaire, et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en apercevoir le sommet, car jamais les nuées ne l'abandonnent, ni l'été ni l'hiver. Les habitants de ce pays disent que c'est la colonne du ciel; ils lui empruntent leur nom, car on les appelle Atlantes; on prétend qu'ils ne mangent rien qui ait vie, et qu'ils n'ont jamais de vision en songe.

CLXXXV. J'ai pu énumérer et nommer jusqu'à ces Atlantes les habitants de cette lisière culminante du désert; au delà je ne le puis, quoiqu'elle s'étende jusqu'aux Colonnes d'Hercule et plus loin. Elle contient, à chaque intervalle de dix journées de marche, une mine de sel alentour de laquelle des hommes demeurent en des maisons bâties de grumeaux de sel. Il ne pleut jamais en cette région de la Libye; s'il y pleuvait, des murs de sel ne pourraient subsister; on retire de la mine du sel blanc et du sel pourpre. Au-dessus de ce faîte de la contrée, vers le sud-est, en s'enfonçant dans la Libye, le pays est désert, sans eau, sans bêtes fauves, sans pluie, sans arbre; on n'y trouve nulle humidité.

CLXXXVI. Ainsi, de l'Égypte au lac Tritonis, les Libyens sont nomades; ils mangent de la chair et boivent du lait; mais ils s'abstiennent de vaches pour le même motif que les Égyptiens, et ils n'élèvent point de porcs. Les femmes de Cyrène aussi jugent à propos de ne point manger de vaches, à cause de l'Égyptienne Isis; de plus, elles observent ses jeûnes et ses fêtes. Les femmes de Barca s'abstiennent aussi de vache et de porc; mais c'est assez sur ce sujet.

CLXXXVII. A l'occident du lac Tritonis, les Libyens ne sont plus nomades; ils n'ont plus les mêmes coutumes, et ils ne font plus à leurs enfants ce que font habituellement les nomades: car ces derniers, sinon tous, je ne puis à cet égard parler avec certitude, du moins un très-grand nombre quand leurs enfants ont passé la quatrième année, leur brûlent, avec de la laine de brebis en suint, les veines du sommet de la tête, et quelques-uns même celles des tempes, afin que jamais de leur vie l'humeur coulant de leur tête ne les incommode. Ils disent que, par ce

Digitized by Google

moyen, ils sont en parfaite santé, et véritablement les Libyens sont les hommes les mieux portants que nous connaissions; ce traitement en est-il la cause? je n'oserais l'affirmer. Quand l'enfant que l'on brûle a des spasmes, ils le guérissent avec un remède de leur invention; ils répandent sur lui de l'urine de bouc; je répète ce que m'ont rapporté les Libyens eux-mêmes.

CLXXXVIII. Voici quels sont les sacrifices de ces nomades : comme prémices, ils coupent l'oreille de la victime et lancent cette oreille par-dessus leur épaule; ensuite ils tordent le cou de la bête. Ils ne sacrifient qu'au soleil et à la lune, hormis ceux qui demeurent autour du lac Tritonis; ceux-ci sacrifient surtout à Minerve, à Triton et à Neptune.

CLXXXIX. Les Grecs ont pris des femmes libyennes le costume et l'égide de Minerve : car, sauf que le vêtement de ces femmes est de cuir, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des courroies, du reste elles sont habillées comme la déesse. D'ailleurs le nom prouve que le costume de nos Pallas vient de la Libye; en effet, les Libyennes portent pardessus leurs tuniques des peaux de chèvres sans poil, avec des franges teintes en rouge, et de ces peaux de chèvres les Grecs ont tiré le mot égide. Il me semble aussi que les hurlements que l'on fait dans les temples viennent de ce pays; car les Libyennes en usent, et elles en usent bien. Les Grecs ont encore appris des Libyens à atteler quatre chevaux.

CXC. Les nomades inhument leurs morts comme les Grecs, sauf les Nasamons; ceux-ci les enterrent assis, prenant bien garde, quand l'âme de l'un d'eux s'échappe, de le mettre sur son séant et de ne point le laisser mourir étendu sur le dos. Leurs demeures sont faites de joncs entrelacés de feuilles d'asphodèle; elles sont mobiles. Voilà toutes les coutumes des nomades.

CXCI. A l'occident du fleuve Triton, après les Auses, la Libye appartient à des laboureurs qui habitent des maisons; on les nomme Maxyes : ils laissent croître leurs cheveux à droite de la tête, et les coupent à gauche; ils se teignent le corps avec du vermillon; ils se disent issus des Troyens. Leur contrée, et le surplus de la Libye du côté du couchant, est plus infestée de bêtes fauves et plus boisée que le pays des nomades. En effet, la partie orientale de la Libye, celle que les nomades habitent, est basse et sablonneuse jusqu'au Triton; celle au delà du fleuve, au couchant, séjour des laboureurs, est montagneuse, couverte de forêts, hantée des bêtes fauves. On y trouve d'é-

Digitized by Google

normes serpents, des lions, des éléphants, des ours, des aspics, des ânes cornus, des monstres à têtes de chiens, d'autres sans tête et ayant les yeux à la poitrine, à ce que disent les Libyens, des hommes et des femmes sauvages, et une multitude d'autres bêtes farouches, sans doute fabuleuses.

CXCII. Il n'y a rien de tout cela chez les nomades. Voici leurs animaux : des pycargues, des gazelles, des buffles, des ânes sans cornes, d'autres ânes qui ne boivent jamais, des oryes[1], dont les Phéniciens prennent les cornes pour faire des bras de harpes (car, parmi les bêtes fauves, leur grosseur est approchant celle du bœuf), des renards, des hyènes, des porcs-épics, des béliers sauvages, des dictyes, des chacals, des panthères, des boryes, des crocodiles de terre longs de trois coudées, semblables à des lézards, des autruches et de petits serpents cornus. Telles sont leurs bêtes sauvages, les mêmes qu'ailleurs, moins le cerf et le sanglier. Ceux-ci ne se trouvent nulle part en Libye. Il y a là encore trois espèces de souris : celles qu'on appelle dipodes[2], des zegeries (ce nom est libyque; en grec, il signifie les tertres), et des hérissons. Il y a aussi des belettes, qui naissent parmi le silphium, pareilles à celles de la Tartèse. La Libye des nomades produit donc tous ces animaux, autant que mes recherches ont pu me l'indiquer.

CXCIII. Après les Maxyes viennent les Zavèces; lorsqu'ils vont à la guerre, ce sont leurs femmes qui conduisent leurs chars.

CXCIV. Viennent ensuite les Gyzantes, chez qui les abeilles font une quantité de miel; mais l'industrie des hommes en produit, dit-on, encore plus. Ils se teignent en vermillon et mangent des singes dont leurs montagnes foisonnent.

CXCV. Auprès de ces derniers, les Carthaginois disent qu'il y a une île dont le nom est Cyraunis, longue de deux cents stades, étroite dans le sens de la largeur, abordable du côté du continent, pleine de vignes et d'oliviers. Il s'y trouve, ajoutent-ils, un lac d'où les vierges de la contrée, à l'aide de plumes enduites de poix, retirent de la poudre d'or mêlée à la vase. Je ne sais trop si c'est bien vrai, j'écris ce que l'on dit. Ce n'est pas impossible, puisque j'ai vu moi-même retirer de la poix de l'eau d'un lac à Zacynthe; cette île contient plusieurs lacs dont le plus vaste a, de toutes parts, soixante-dix pieds de long et deux brasses de profondeur. On y plonge une perche au bout de la-

1. Antilopes? — 2. Ce sont les gerboises

Digitized by Google

quelle est attachée une branche de myrte, et quand on la retire, le myrte est chargé de poix; son odeur est celle du bitume, mais elle est du reste meilleure que celle de la Piérie. On la jette en une citerne creusée auprès du lac, et, quand l'amas est considérable, on la puise dans la citerne pour la mettre dans des amphores. Ce qui en tombe dans le lac, passant sous terre, reparaît dans la mer, qui est à environ quatre stades du lac. Ainsi donc ce que l'on rapporte de l'île située près de la Libye est probablement véritable.

CXCVI. Les Carthaginois disent encore ce qui suit : il y a en un lieu de la Libye, au delà des Colonnes d'Hercule, des hommes avec lesquels ils trafiquent; ils y débarquent leur cargaison, la rangent sur la plage, remontent sur leur navire et font une grande fumée. Les habitants, à l'aspect de la fumée, se rendent auprès de la mer et, pour prix des marchandises, ils déposent de l'or; puis ils se retirent au loin. Les Carthaginois reviennent, examinent, et, si l'or leur semble l'équivalent des marchandises, ils l'emportent et s'en vont. S'il n'y en a pas assez, ils retournent à leur navire et restent en place. Les naturels approchent et ajoutent de l'or, jusqu'à ce qu'ils les aient satisfaits; jamais, de part et d'autre, ils ne commettent d'injustice : les uns ne touchent pas à l'or, avant qu'il n'égale la valeur des marchandises; les autres ne touchent pas à la cargaison, avant qu'on n'ait enlevé l'or.

CXCVII. Voilà tous ceux des Libyens que nous pouvons indiquer, et parmi eux un grand nombre, soit maintenant, soit alors, ne se soucient et ne se souciaient pas du roi des Mèdes. J'ai encore à dire de cette contrée que quatre races l'habitent et pas davantage, autant que j'ai pu le savoir. De ces races deux sont autochthones et deux ne le sont pas. Les Éthiopiens et les Libyens sont autochthones et demeurent, ceux-ci au nord, les autres au sud-est. Les Phéniciens et les Grecs sont des nouveaux venus.

CXCVIII. La Libye, dans ses meilleures régions, ne paraît pas assez fertile pour être comparée à l'Asie ou à l'Europe, sauf le territoire de Cinyps, du même nom que le fleuve qui l'arrose; il ne le cède, pour la production des fruits de Cérès, à aucune des meilleures terres, et nulle autre en Lybie n'est semblable. Le sol est noir; arrosé par des sources, il ne souffre pas des longues sécheresses; il n'est d'ailleurs jamais inondé par des pluies abondantes (car il pleut de ce côté de la Libye). Le rendement de la récolte est dans la même mesure que chez les

Digitized by Google

Babyloniens[1]. Les Hespérides aussi habitent un territoire excellent; en effet, lorsqu'il rapporte le plus, il rend au centuple, mais celui de Cinyps rend trois fois au centuple.

CXCIX. Le territoire de Cyrène, le plus élevé de la Libye habitée par les nomades, a trois saisons admirables. Les côtes abondent en fruits qui les premiers arrivent à leur grosseur; on moisonne et on vendange; à peine les récoltes sont-elles rentrées, qu'au milieu, au-dessus des côtes, dans ce qu'on appelle les collines, les fruits sont assez mûrs pour qu'il faille les recueillir. Ces produits de la région intermédiaire rentrés, ceux de la région culminante sont à leur maturité, de sorte que la première récolte est bue et mangée quand vient la dernière. Ainsi pendant huit mois les Cyrénéens sont toujours à récolter. Que ceci suffise sur ce sujet.

CC. Les Perses vengeurs de Phérétime, lorsqu'ils eurent quitté l'Égypte par l'ordre d'Aryande, atteignirent Barca; ils l'assiégèrent, après l'avoir sommée de leur livrer les meurtriers d'Arcésilas; comme tout le monde était coupable, les habitants n'avaient point fait droit à cette demande. Alors les Perses firent sérieusement le siége, qui dura neuf mois; ils creusèrent des conduits souterrains qui aboutissaient aux remparts, puis ils livrèrent de terribles assauts. Cependant l'un des assiégés découvrait ces tranchées à l'aide d'un bouclier d'airain; voici comment il s'y prenait: il promenait le bouclier dans l'intérieur de la ville, au pied des remparts, et à chaque pas il l'appliquait sur le sol. Partout ailleurs, il n'y avait aucun retentissement, mais où l'on creusait on entendait résonner l'airain du bouclier. Alors les Barcéens faisaient une contre-mine et tuaient les travailleurs perses. Voilà ce qu'ils avaient imaginé, et d'autre part ils repoussaient tous les assauts.

CCI. Ils avaient consumé beaucoup de temps et des deux côtés un grand nombre était tombé, surtout de celui des Perses, quand Amasis, général de l'armée de terre, employa ce stratagème. Convaincu qu'on ne pouvait emporter Barca par force, mais qu'on pouvait la surprendre par ruse, la nuit, il creusa un large fossé et le recouvrit de bois d'une mince épaisseur, sur lequel il répandit le monceau de terre tiré du fossé, qu'il mit au niveau du reste du sol. A la pointe du jour, il invita les Barcéens à une conférence; ceux-ci lui prêtèrent volontiers l'oreille; finalement, il leur plut de capituler. Ils conclurent donc

1. Voy. liv. I, chap. XCIII.

Digitized by Google

un traité ; et sur le fossé caché, ils le scellèrent par leurs serments, jurant que, tant que cette terre resterait ce qu'elle était, leur engagement subsisterait, aussi ferme que le sol ; que les Barcéens payeraient au roi un tribut, qui des deux parts serait déterminé équitablement, et que les Perses n'entreprendraient plus rien contre Barca. Après de tels serments, les Barcéens, pleins de confiance, sortirent eux-mêmes de la ville et permirent à qui le voulut, parmi les Perses, d'y entrer ; en conséquence ils ouvrirent toutes leurs portes. Cependant les Perses, après avoir rompu leur pont caché, se précipitèrent dans les remparts ; en détruisant le pont qu'ils avaient fait, ils ne pensaient pas violer le serment prêté par eux aux Barcéens : que le traité durerait aussi longtemps que le sol resterait ce qu'il était alors. Pour ceux qui brisaient le pont, le traité n'était pas plus solide que le sol.

CCII. Phérétime, lorsque les Perses les lui eurent livrés, fit empaler autour de la ville les Barcéens les plus coupables ; à leurs femmes, elle fit couper les mamelles, que l'on rangea pareillement sur les remparts. Elle abandonna le reste du peuple aux vainqueurs, comme butin, hormis ceux d'entre eux qui étaient de la famille ou du parti de Battus et n'avaient point trempé dans le meurtre. A ceux-là, Phérétime confia la ville.

CCIII. Les Perses partirent, emmenant comme esclaves les autres Barcéens. Quand ils furent auprès de Cyrène, ceux de cette ville, accomplissant les ordres d'un oracle, leur permirent de la traverser. A peine en furent-ils sortis, que Barès, commandant de l'armée navale, conseilla de la prendre ; mais Amasis, général de l'armée de terre, s'y refusa, parce qu'il avait été envoyé contre Barca et n'avait pas mission d'attaquer une autre ville grecque. Enfin, après avoir passé par Cyrène, comme ils étaient campés sur la colline de Jupiter-Lycien, le regret leur vint de ne l'avoir point occupée, et ils tentèrent d'y pénétrer une seconde fois. Les Cyrénéens s'y refusèrent, et à ce moment les Perses, que nul ne combattait, furent frappés d'une terreur panique ; ils s'enfuirent et ne firent halte qu'au bout de soixante stades. Ils se disposaient à camper en cet endroit, lorsque survint un message d'Aryande qui les rappela. Ils demandèrent aux Cyrénéens, pour leur route, des vivres, qui leur furent accordés, et ils partirent pour l'Égypte. Mais les Libyens saisirent et tuèrent les traînards, afin de s'emparer de leurs vêtements et de leurs armes ; toutefois le gros de l'armée rentra en Égypte.

Digitized by Google

CCIV. Cette expédition des Perses ne poussa pas au delà des Hespérides ; les Barcéens esclaves furent donnés au roi, qui leur concéda un bourg de la Bactriane où ils s'établirent en lui donnant le nom de Barca ; de mon temps encore ce bourg était habité.

CCV. Phérétime n'eut pas une fin heureuse : car aussitôt qu'elle eut tiré vengeance des Barcéens, elle retourna en Égypte, où elle mourut misérablement ; vivante, elle eut une éruption de vers. Ainsi donc les vengeances des hommes, exercées avec trop de fureur, sont odieuses aux divinités : telle avait été celle de Phérétime, fille de Battus, contre les Barcéens

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

TERPSICHORE.

I. Ceux des Perses que Darius avait laissés en Europe et que commandait Mégabaze, subjuguèrent d'abord, parmi les Hellespontins, les habitants de Périnthe qui refusaient de se reconnaître sujets du roi, et qu'antérieurement les Péoniens avaient rudement traités. En effet, jadis l'oracle d'un dieu ordonna aux Péoniens du Strymon de porter la guerre chez les Périnthiens, ajoutant : « Si vous les trouvez campés, s'ils vous défient à grands cris en vous appelant par votre nom, livrez bataille; s'ils ne disent mot, ne les attaquez point. » Ils agirent en conséquence; les Périnthiens les attendaient dans leur faubourg; là, il y eut défi, triple combat singulier : un homme contre un homme, un cheval contre un cheval, un chien contre un chien, et du côté des Périnthiens deux victorieux. Pleins de joie, ils entonnent le *péan;* les Péoniens croient reconnaître les cris dont leur a parlé le dieu, ils se disent entre eux : « C'est le moment d'accomplir l'oracle, à nous maintenant l'œuvre. » Ainsi les Péoniens tombèrent sur les Périnthiens comme ceux-ci chantaient le *péan;* ils remportèrent une victoire complète et n'en laissèrent vivants qu'un petit nombre.

II. Voilà ce qu'autrefois ils avaient souffert des Péoniens; alors, quoiqu'ils défendissent vaillamment leur liberté, les Perses et Mégabaze l'emportèrent sur eux par le nombre. Périnthe subjuguée, Mégabaze poussa l'armée à travers la Thrace, soumettant au roi chacune des villes de cette contrée, chacune des nations qui l'habitent, car Darius lui avait prescrit d'assujettir toute la Thrace.

III. La nation des Thraces est la plus grande parmi les hommes, après les Indiens. Si elle était gouvernée par un seul, ou n'avait qu'une seule pensée, elle serait invincible et de beaucoup la plus puissante, selon moi. Mais cette union est imprati-

Digitized by Google

cable et il est impossible qu'elle se réalise jamais ; voilà pourquoi ils sont faibles. Ils portent une multitude de noms, chacun selon sa contrée ; ils observent tous, en toutes choses, à peu près les mêmes usages, hormis les Gètes et les Trauses et ceux qui demeurent au-dessus de Crestone.

IV. J'ai déjà dit les coutumes des Gètes, qui se croient immortels ; les Trauses ne diffèrent du reste des Thraces qu'au sujet de leurs morts et de leurs nouveau-nés. Autour de l'enfant qui vient de naître, ses proches s'asseyent et gémissent sur le nombre de maux qu'il doit endurer à partir de sa naissance, et ils énumèrent toutes les calamités humaines. Mais le mort, ils l'inhument en plaisantant, en se réjouissant, et ils récapitulent les maux auxquels il échappe pour jouir d'une parfaite félicité.

V. Voici ce que font ceux qui demeurent au-dessus de Crestone ; chaque homme a plusieurs femmes ; l'un d'eux vient-il à mourir, un grand débat s'élève entre ses femmes pour savoir laquelle il aimait le plus ; ses amis interviennent avec ardeur. Celle en faveur de qui l'on décide et qui est ainsi honorée, reçoit des hommes et des femmes de grandes louanges, puis son plus proche parent l'égorge sur la fosse, et on l'enterre avec son mari. Les autres s'estiment très-malheureuses, car c'est pour elles le plus sensible outrage.

VI. Le reste des Thraces observe les coutumes suivantes : ils vendent leurs enfants pour l'exportation ; ils ne surveillent pas leurs filles, et leur permettent d'avoir commerce avec les hommes qui leur plaisent. Ils gardent avec soin les femmes et les achètent à grand prix de leurs parents. Une peau marquée de piqûres témoigne d'une noble origine ; celui qui n'est point tatoué est de basse naissance. Être oisif, c'est à merveille ; en travaillant à la terre, on se fait fort mépriser ; à vivre de rapine et de guerre, on acquiert beaucoup d'honneur. Tels sont leurs usages les plus remarquables.

VII. Les seuls dieux qu'ils adorent sont Mars, Bacchus et Diane ; leurs rois, se distinguant en cela des simples citoyens, rendent un culte à Mercure plus particulièrement qu'à tous les dieux ; ils ne jurent que par lui et prétendent tirer de lui leur origine.

VIII. Voici les funérailles de leurs riches : pendant trois jours ils exposent le corps ; ils égorgent diverses victimes, et, après avoir d'abord pleuré, ils font un grand festin. Ensuite ils inhument le mort, qu'ils l'aient brûlé ou non ; ils élèvent la tombe et commencent plusieurs jeux funèbres ; les plus beaux

Digitized by Google

prix sont adjugés pour le combat singulier. Telles sont les funérailles chez les Thraces.

IX. Quant au nord de cette contrée, nul ne peut dire encore avec certitude quels sont les hommes qui l'habitent. Cependant la région au delà de l'Ister paraît être un désert immense. Tout ce que j'en ai pu apprendre, c'est qu'il s'y trouve une peuplade qu'on nomme les Sigynnes, faisant usage du costume médique. Leurs chevaux sont couverts, sur tout le corps, de crins dont la longueur est de cinq travers de doigts; ces chevaux sont de petite taille, camus et incapables de porter des hommes. Attelés à un char, leur rapidité est extrême; aussi les Sigynnes sont-ils tous conducteurs de chars. Ils étendent leurs limites jusqu'au voisinage des Énètes, de ceux qui demeurent devant l'Adriatique. On les dit émigrés mèdes; je ne puis m'imaginer comment des Mèdes auraient formé une telle colonie; mais longueur de temps amène toutes choses. Les Ligures, qui vivent au-dessus de Marseille, appellent les marchands Sigynnes; les Cypriens donnent ce nom aux javelots.

X. Selon les Thraces, la rive gauche de l'Ister est occupée par des abeilles, et, à cause d'elles, il ne faut pas songer à pénétrer plus loin. Lorsqu'ils font de tels rapports, ils me paraissent dire une chose invraisemblable; car ces insectes semblent supporter difficilement le froid, et je crois que le froid rend inhabitables les régions au-dessous de l'ourse. Voilà donc ce que l'on dit de la Thrace; or, Mégabaze était à en soumettre le littoral.

XI. Darius, après avoir traversé au plus vite l'Hellespont, rentra dans Sardes et n'oublia ni le service que lui avait rendu le Milésien Histiée, ni le bon conseil de Coès le Mytilénien; il les fit venir tous les deux auprès de lui et leur dit de choisir ce qu'ils voudraient. Comme Histiée était déjà tyran de Milet et qu'il n'avait que faire d'une domination nouvelle, il demanda seulement Myrcine d'Édonie, où il avait dessein de bâtir des remparts, et il l'obtint. De son côté, Coès, qui n'était point tyran mais citoyen, demanda la souveraineté de Mytilène. L'un et l'autre ayant ce qu'il désirait, ils s'en retournèrent pourvus de leurs récompenses.

XII. Darius, pour avoir été témoin de ce que je vais raconter, eut la fantaisie de commander à Mégabaze d'enlever les Péoniens et de les transporter d'Europe en Asie. Pigrès et Mantyes, tous deux Péoniens, ambitieux de régner sur leur peuple, lorsque le roi fut de retour en ses demeures, allèrent à Sardes

Digitized by Google

et emmenèrent avec eux leur sœur grande et belle. Ils avaient remarqué que Darius s'asseyait devant le faubourg des Lydiens, et voici ce qu'ils firent : ils parèrent leur sœur le mieux qu'ils purent et l'envoyèrent chercher de l'eau, une cruche sur la tête, la bride d'un cheval qu'elle tirait passée autour du bras, et à la main du lin qu'elle filait. Comme la femme passait devant Darius, elle excita sa curiosité, car ce qu'elle faisait n'était ni persique ni lydien et ne se rapportait aux habitudes d'aucune nation de l'Asie. Sa curiosité étant donc excitée, il dépêcha quelques-uns de ses gardes, leur ordonnant d'observer ce que la femme ferait du cheval. Ceux-ci la suivirent sans la dépasser; or, quand elle fut arrivée au fleuve, elle abreuva le cheval, et l'ayant abreuvé, elle remplit la cruche, puis elle reprit le même chemin, la cruche sur la tête, la bride du cheval au bras, tournant le fuseau.

XIII. Darius, surpris de ce que ses hommes lui rapportèrent et de ce que lui-même avait vu, ordonna qu'on l'amenât en sa présence. Lorsqu'on l'introduisit, ses deux frères étaient avec elle, mais ils restèrent en arrière, ayant l'œil sur ce qui se passait. Le roi demanda de quel pays elle était. « Nous sommes, dirent-ils, de jeunes Péoniens et celle-ci est notre sœur. » Or, le roi reprit : « Quels hommes sont les Péoniens, quelle contrée habitent-ils et dans quel dessein êtes-vous venus à Sardes? — Nous sommes venus, répondirent-ils, pour nous donner à toi; la Péonie est située sur le Strymon, et ce fleuve n'est pas loin de l'Hellespont; nous descendons d'émigrés troyens. » Tels furent les renseignements qu'il reçut d'eux, et il voulut savoir si chez eux toutes les femmes étaient aussi laborieuses; ils s'empressèrent d'affirmer que toutes faisaient de même; car c'est à dire ces mots qu'ils en voulaient venir.

XIV. Alors Darius écrivit une lettre à Mégabaze, le général qu'il avait laissé en Thrace, lui prescrivant de faire partir les Péoniens de leurs demeures et de les lui amener avec leurs enfants et leurs femmes. Aussitôt un cavalier courut porter ce message jusqu'à l'Hellespont, et, après avoir fait la traversée, il le remit à Mégabaze; celui-ci, ayant lu la lettre, prit des guides de la Thrace et porta son armée chez les Péoniens.

XV. Les Péoniens, apprenant que les Perses marchaient contre eux, se rassemblèrent et rangèrent leurs forces sur le rivage de la mer, car ils présumaient que l'ennemi les envahirait de ce côté. Ils étaient donc en mesure de repousser l'attaque de Mégabaze; mais celui-ci sut qu'ils gardaient les passa-

Digitized by Google

ges qui mènent à la côte, il se servit alors de ses guides pour les tourner par les hautes terres, puis il tomba sur des villes sans défenseurs et les prit; comme elles étaient vides, il les occupa facilement. Les Péoniens, à cette nouvelle, incontinent se dispersèrent, retournèrent chacun en sa demeure et se livrèrent aux vainqueurs. Ainsi parmi cette nation les Siropéoniens, les Péoples, ceux qui s'étendent jusqu'au lac de Prasias, furent enlevés et conduits en Asie.

XVI. Mais ceux qui habitent autour du mont Pangée, des Dobères, des Agrianes, des Odomantes et de ce même lac de Prasias, ne furent point d'abord soumis par Mégabaze. Celui-ci toutefois essaya de saisir ceux qui ont sur le lac les demeures que je vais décrire. Au milieu de l'eau, sur de longs pilotis, sont placées des planches avec une étroite entrée du côté de la terre, formant l'unique pont. Depuis longtemps les citoyens ont enfoncé à frais communs les pilotis qui soutiennent les planches, et ensuite ils les ont entretenus en observant cette loi : tout homme, lors de son mariage, est contraint de planter trois pilotis, en apportant du bois de la montagne dont le nom est Orbèle, et chacun d'eux épouse plusieurs femmes. Or, ils s'y logent de cette manière : chacun possède sur ces planches une cabane dans laquelle il vit, et dans cette cabane les planches sont ouvertes d'une porte donnant sur le lac. Les enfants sont toujours attachés par un pied au moyen de liens de jonc, de peur qu'ils ne se laissent tomber dans le lac. Ils nourrissent leurs chevaux et leurs bêtes de somme de poissons dont l'abondance est telle, qu'en ouvrant la trappe et en descendant, à l'aide d'un câble, une corbeille, il ne faut pas la laisser longtemps dans l'eau pour la remonter pleine ; il y a de ces poissons deux espèces : les papraces et les tillons.

XVII. Ceux des Péoniens qui furent subjugués passèrent donc en Asie. Mégabaze, les ayant réduits, envoya, comme députés en Macédoine, sept Perses, après lui les plus considérables de l'armée. Il leur donna l'ordre de demander à Amyntas pour Darius la terre et l'eau. Le chemin est court du lac Prasias à la Macédoine : car, aussitôt après le lac, on trouve la mine qui plus tard produisit à Alexandre un talent d'argent par jour; au delà de la mine, en franchissant le mont Dysore, on est en Macédoine.

XVIII. Les députés, étant donc arrivés chez Amyntas, lui demandèrent pour Darius la terre et l'eau; il les leur promit en les invitant à recevoir l'hospitalité; il avait préparé un magni-

Digitized by Google

fique repas, et l'accueil fut très-amical. Le festin terminé, les Perses en buvant dirent : « O notre hôte macédonien, nous avons coutume chez les Perses, quand nous avons festoyé, de faire venir à nos côtés les concubines et les femmes légitimes. Toi donc qui nous reçois de si bon cœur, qui nous fêtes si grandement, qui donnes au roi Darius la terre et l'eau, conforme-toi à notre usage. » A cela Amyntas répondit : « O Perses, telle n'est point notre loi; nous séparons les femmes des hommes. Cependant, puisque vous êtes les maîtres, puisque c'est votre désir, sur ce point encore vous serez satisfaits. » Il dit, et il envoya chercher les femmes; elles vinrent et s'assirent en ordre vis-à-vis les députés. Alors les Perses, voyant que les femmes étaient belles, dirent à Amyntas : « Ce que tu fais n'est nullement sage; il eût mieux valu tout d'abord ne point appeler les femmes que de les laisser, depuis qu'elles sont ici, assises vis-à-vis de nous, pour le tourment de nos yeux. » Amyntas, cédant à la nécessité, leur ordonna de se placer à côté des convives; elles obéirent et sur-le-champ les Perses leur prirent le sein comme des hommes avinés; l'un d'eux chercha même à les embrasser.

XIX. Amyntas, à cette vue, parut impassible, malgré sa douleur, tant il avait crainte des Perses; mais son fils Alexandre, qui se trouvait là et à qui rien n'échappait, jeune encore et n'ayant aucune expérience du malheur, ne put se contenir, de sorte que, poussé à bout, il s'écria : « O mon père, cède à l'âge, va te reposer, ne reste pas à boire. Pour moi, demeurant à table, j'offrirai à nos hôtes tout ce qu'il sera opportun de leur présenter. » Amyntas, comprenant à ce langage qu'Alexandre allait tenter quelque diversion, lui dit : « Mon fils, je vois à ton air enflammé, je sens à tes paroles que tu veux, après m'avoir renvoyé, faire quelque chose de nouveau. Je te conjure de ne rien entreprendre contre ces hommes, de peur que tu ne nous perdes; mais supporte ce dont tu seras témoin; au reste, je vais me retirer, suivant ton conseil. »

XX. Lorsque Amyntas, après avoir adressé ces prières à son fils, se fut retiré, Alexandre dit aux Perses : « O mes hôtes, la possession de ces femmes sera pour vous très-facile, soit que vous vouliez vous unir à elles toutes, soit que vous n'en désiriez que quelques-unes; ne nous cachez pas ce que vous en pensez. Mais maintenant l'heure du coucher approche et je vous vois convenablement chargés de vin. Si cela vous est agréable, renvoyez donc ces femmes; qu'elles aillent se baigner, et attendez-les, elles reviendront en sortant du bain. » A ces mots, que

Digitized by Google

les Perses approuvèrent beaucoup, il emmena les femmes et les fit rentrer dans leur appartement. Cependant il habilla en femmes un pareil nombre d'adolescents imberbes; il leur donna des poignards et il les introduisit dans la salle du festin. Quand il les eut introduits, il tint aux Perses ce langage: « O mes hôtes, on ne peut pas nier que vous n'ayez été traités magnifiquement; en effet, tout ce que nous avions, tout ce que nous avons en outre pu nous procurer pour vous l'offrir vous a été donné, et, pour mettre le comble à nos soins, nous vous amenons libéralement nos mères et nos sœurs, afin que vous sachiez que nous vous honorons comme vous en êtes dignes, et que vous rapportiez au roi qui vous a députés, qu'un Grec, qu'un Macédonien, qu'un monarque vous a prodigué les plaisirs de la table et du lit. » Il dit, puis il fit asseoir, auprès de chaque convive perse, un des jeunes Macédoniens, comme si c'était une femme. Ceux-ci, tandis que les Perses cherchaient à les toucher, les tuèrent.

XXI. Ils périrent de cette manière, eux et leur suite, car ils avaient avec eux des serviteurs, des chars et de nombreux équipages; tout cela disparut comme eux. Peu de temps après, il y eut de la part des Perses de grandes recherches au sujet de ces hommes; mais Alexandre eut l'adresse de les détourner; il fit de riches présents, y compris sa propre sœur nommée Gygéa. Il arrêta les poursuites en offrant ces dons au Perse Bubarès, chef de ceux qui s'informaient des hommes que l'on avait perdus. Leur mort ainsi expiée, chacun garda le silence.

XXII. Je suis à même de savoir que cette famille issue de Perdiccas est grecque, comme elle-même le dit, et dans la suite de cette histoire je le démontrerai. J'ajoute seulement ici que ceux qui administrent les jeux olympiques ont jugé en ce sens. Car Alexandre, ayant résolu de concourir, et dans ce dessein étant descendu de la Macédoine, ses compétiteurs de la Grèce s'y opposèrent, alléguant que les barbares ne prenaient point part aux jeux, mais les Grecs seuls. Alors Alexandre prouva qu'il était Argien; il fut donc reconnu Grec; il fit la course du stade et se laissa dépasser à peine par le premier: voilà ce qui advint.

XXIII. Mégabaze, en conduisant les Péoniens, arriva sur l'Hellespont; il le traversa et se rendit à Sardes. Déjà le Milésien Histiée bâtissait après avoir demandé et obtenu sa récompense à cause de la garde du pont; comme le lieu qu'il avait choisi, nommé Myrcine, est situé sur le Strymon, Mégabaze sut

Digitized by Google

ce qu'il faisait, et, aussitôt à Sardes où il avait amené les Péoniens, il dit à Darius : « O roi, qu'as-tu fait en permettant à un Grec plein de talent et d'adresse d'acquérir une ville en Thrace? On y trouve en abondance des bois propres à construire des vaisseaux ou à façonner des rames; il y a aussi des mines d'argent; une multitude de Grecs et de barbares demeure alentour; ils le prendront pour chef, et, nuit et jour, ils feront ce qu'il leur conseillera. Empêche donc cet homme de continuer, si tu ne veux être tourmenté par une guerre civile. Appelle-le avec douceur, et, quand tu le tiendras, fais en sorte qu'il ne retourne jamais parmi les Grecs.

XXIV. En parlant ainsi, Mégabaze persuada facilement Darius, car le roi reconnut qu'il prévoyait sagement. Alors Darius dépêcha pour Myrcine un messager chargé de ces paroles : « Histiée, le roi Darius dit ceci : En réfléchissant, je trouve que nul homme n'est mieux intentionné que toi pour ma personne et mes intérêts. J'en suis certain parce que j'en ai jugé, non par des discours, mais par des actions. Maintenant donc, car j'ai dessein d'accomplir de grandes choses, viens avec moi, sans que rien te retienne, afin que je te les confie. » Histiée crut à ce langage; il eut aussi très à cœur de devenir le confident du roi, et il partit pour Sardes. Quand il se présenta devant Darius, le roi lui dit : « Histiée, je t'ai mandé, en voici le motif : aussitôt mon retour de la Scythie, ne t'ayant plus sous les yeux, je n'ai rien souhaité autre chose que de te revoir promptement et de m'entretenir avec toi, bien convaincu qu'un ami intelligent et dévoué est préférable à toutes les richesses; je puis affirmer, avec connaissance de cause, que tu es l'un et l'autre en toutes mes affaires. Maintenant donc, tu as bien fait d'accourir, et voici ce que je te propose : Laisse là Milet et ta nouvelle ville de Thrace; accompagne-moi à Suse, possède ce que je possède, sois mon commensal et mon confident. »

XXV. Après avoir ainsi parlé, après avoir institué gouverneur de Sardes Artapherne, son frère consanguin, il partit pour Suse, emmenant Histiée, et donnant à Otanès le commandement de l'armée des côtes. Le père de ce dernier, Sisamme, l'un des juges royaux, ayant rendu à prix d'or une sentence inique, fut, par ordre de Cambyse, mis à mort et écorché; lorsqu'on lui eut arraché la peau, on la coupa en lanières et on l'étendit sur le trône où il siégeait pour juger. Ces lanières ainsi placées, Cambyse désigna, pour succéder comme juge à ce Sisamme qu'il avait mis à mort et écorché, le fils de Sisamme, en lui recom-

Digitized by Google

mandant de se rappeler, lorsqu'il rendrait la justice, sur quel siége il était assis.

XXVI. Cet Otanès donc, qui s'asseyait sur un tel siége, devenu alors successeur de Mégabaze au commandement de l'armée, prit Byzance et Chalcédoine; il prit Antandre en Troade; il prit Lamponie, et, à l'aide des vaisseaux lesbiens, Lemnos et Imbros, l'une et l'autre encore habitées par les Pélasges.

XXVII. Les Lemniens, toutefois, se défendirent avec courage et tinrent quelque temps; enfin ils succombèrent. Alors les Perses donnèrent pour gouverneur aux survivants Lycarète, frère de Méandre, qui avait régné sur Samos. Ce Lycarète mourut tandis qu'il commandait à Lemnos, où il se conduisait cruellement; il réduisait les citoyens à l'esclavage; il les ruinait, accusant les uns d'avoir déserté lors de l'expédition contre les Scythes, les autres d'avoir fait tort aux troupes du roi, lorsqu'elles revenaient de la Scythie.

XXVIII. Otanès prit ces villes pendant qu'il était à la tête de l'armée; les Grecs ensuite jouirent d'un instant de relâche; mais bientôt les calamités reprirent leur cours, et en partant de Naxos et de Milet, elles accablèrent les Ioniens. D'une part, Naxos surpassait en prospérité les autres îles; d'autre part, Milet était plus florissante alors qu'elle ne l'avait jamais été; elle faisait la gloire de l'Ionie, après avoir précédemment souffert de troubles intérieurs pendant deux générations d'hommes, jusqu'à ce que les Pariens eussent rétabli la paix chez eux : car, parmi tous les Grecs, ceux de Milet avaient choisi les Pariens pour arbitres.

XXIX. Voici comment ceux-ci les réconcilièrent : lorsque leurs principaux citoyens arrivèrent à Milet, en voyant cette ville affreusement ruinée, ils demandèrent à parcourir la contrée tout entière; on y consentit, et ils la traversèrent de toutes parts. Or, toutes les fois qu'ils découvraient, dans ce pays bouleversé, un champ bien cultivé, ils prenaient le nom du maître de ce champ. Leur tournée achevée, et ces habitants, en petit nombre, notés, ils rentrèrent dans Milet et convoquèrent aussitôt une assemblée générale. Là, ils désignèrent, pour gouverner la ville, ceux dont ils avaient trouvé les terres en bon état de culture : « Car, dirent-ils, ils prendront soin des affaires publiques comme des leurs propres. » Ils ordonnèrent donc aux autres Milésiens, à ceux qui précédemment avaient été en querelle, d'obéir à ces magistrats. Voilà comme ceux de Paros avaient rétabli l'ordre chez les Milésiens.

XXX. En partant des deux villes que j'ai nommées plus haut,

Digitized by Google

les calamités se répandirent sur l'Ionie de la manière suivante : quelques hommes de Naxos furent bannis par le peuple et se réfugièrent à Milet. Or, le gouverneur de Milet était Aristagore, fils de Molpagore, gendre et parent d'Histiée, que Darius retenait à Suse, car Histiée le tyran, fils de Lysagore, était Milésien, et dans le temps que les Naxiens, jadis ses hôtes, vinrent en sa ville natale, lui-même résidait à Suse. Les Naxiens donc, retirés à Milet, demandèrent à cet Aristagore s'il ne pourrait pas les aider de quelques forces pour les faire rentrer dans leurs demeures. Il comprit que, s'ils y retournaient, lui-même deviendrait maître de Naxos; il prit alors prétexte de leurs liens d'hospitalité avec son beau-père, et il leur tint ce langage : « Je ne suis pas assez puissant par moi-même pour vous donner les forces qui pourraient vous faire rentrer dans votre patrie, malgré ceux qui ont l'autorité à Naxos; car je n'ignore pas qu'ils disposent de huit mille hommes armés de boucliers et d'un grand nombre de vaisseaux. Je prends cependant l'affaire à cœur, et j'y mettrai mes soins. Voici ce que j'imagine : Artapherne est mon ami; cet Artapherne est fils d'Hystaspe, et frère du roi Darius; il gouverne toutes les provinces maritimes de l'Asie; il a sous la main une grande armée et une multitude de vaisseaux. J'espère qu'il fera ce que nous solliciterons de lui. » Les Naxiens, l'ayant entendu, prièrent Aristagore de faire de son mieux; ils l'invitèrent à promettre des présents et à dire qu'ils se chargeaient de tous les frais de l'expédition, espérant qu'à leur apparition devant Naxos, ceux de cette île et des îles voisines se soumettraient à toutes leurs volontés : car aucune des Cyclades n'appartenait encore à Darius.

XXXI. Aristagore alla donc à Sardes, et dit à Artapherne que Naxos était une île de peu d'étendue, mais d'ailleurs belle, fertile, voisine de l'Ionie, regorgeant de richesses et d'esclaves; puis il ajouta : « Crois-moi, conduis des troupes en cette contrée, fais-y rentrer les bannis, et, si tu interviens, je tiens prêts de grands trésors, outre ce qui sera dépensé pour l'armée; car il est juste que nous, qui t'entraînons dans cette guerre, nous en supportions les frais. De plus, tu acquerras au roi cette île de Naxos et celles qui en dépendent : Paros, Andros, les Cyclades, comme on les appelle. De là, en prenant le large, tu attaqueras facilement l'Eubée, île vaste et riche, non moins que Chypre; tu t'en empareras sans peine; il ne te faudra pas plus de cent vaisseaux pour soumettre toutes ces îles. — Tu t'en-

Digitized by Google

tends, répondit Artapherne, à mettre en bonne voie les affaires de Darius, et tes conseils sont excellents, hormis sur le nombre des navires. Au lieu de cent, au printemps prochain, tu en trouveras deux cents tout équipés. Mais il est nécessaire que le roi soit de notre avis. »

XXXII. Lorsque Aristagore l'eut entendu, il retourna plein de joie à Milet. Cependant Artapherne envoya à Suse et soumit sa proposition à Darius. Le roi ayant approuvé leurs desseins, il prépara deux cents trirèmes; il rassembla un grand nombre de Perses et d'alliés; enfin, pour les commander, il désigna Mégabate, l'un des Achéménides, parent de Darius et de lui-même, dont la fille, si le récit qu'on en fait est véritable, fut fiancée plus tard au Lacédémonien Pausanias, fils de Cléombrote, quand il ambitionna la royauté de toute la Grèce. Après avoir nommé Mégabate général, Artapherne envoya l'armée à Aristagore.

XXXIII. Mégabate prit à Milet ce dernier, les troupes ioniennes et les Naxiens; il mit à la voile sous prétexte de traverser l'Hellespont; mais, à Chios, il jeta l'ancre dans la rade de Caucase, et y attendit que le vent du nord soufflât pour pousser sa flotte sur Naxos. Comme la destinée voulait que les Naxiens ne périssent point par cet armement, voici ce qui advint : Mégabate, passant en revue les gardes des vaisseaux, trouva sans gardes un navire myndien; il prit la chose à cœur; il donna l'ordre à ses soldats de chercher le chef de ce vaisseau, nommé Scylax, de le saisir et de l'attacher à travers une ouverture à rames, la tête en dehors, le corps en dedans du tillac. Scylax ne fut pas plus tôt attaché que quelqu'un courut chez Aristagore lui rapporter l'outrage qu'infligeait Mégabate à son hôte myndien. Il survint et implora le Perse; il n'obtint rien, et alla lui-même détacher son ami. Mégabate le sut et en fut extrêmement irrité; il se hâta de réprimander Aristagore, mais celui-ci s'écria : « En quoi cela te regarde-t-il? Artapherne t'a envoyé pour m'obéir et naviguer où je te le prescrirai. Pourquoi t'occuper d'autres soins? » Il dit; et l'autre, plein de ressentiment, quand la nuit fut venue, dépêcha pour Naxos une barque et des hommes qui apprirent aux Naxiens l'état présent des affaires.

XXXIV. Les Naxiens ne soupçonnaient pas que l'armement pût les menacer; aussitôt informés, ils transportèrent dans l'enceinte des remparts ce qu'ils avaient aux champs, et, comme des gens qui s'attendent à être assiégés, ils s'approvisionnèrent de boissons et de vivres; enfin ils mirent leurs murailles en

Digitized by Google

état de défense. Tandis qu'ils se préparaient à soutenir un choc imminent, les autres, avec leurs vaisseaux, firent la traversée de Chios à Naxos; mais ils venaient attaquer des hommes enfermés en des remparts. Ils les assiégèrent quatre mois, au bout desquels les Perses avaient consommé tout ce qu'ils possédaient en arrivant; de plus, de grandes sommes appartenant à Aristagore étaient dépensées. Les assiégeants manquèrent donc à peu près de tout; ils bâtirent un fort pour les exilés naxiens, et ils retournèrent sur le continent, n'ayant en rien réussi.

XXXV. Aristagore, incapable de tenir ce qu'il avait promis à Artapherne, écrasé par les frais de l'armement qu'il avait sollicité, redoutant l'armée qui venait d'échouer, et Mégabate, dont il avait provoqué la haine, pensa qu'on allait lui ôter la souveraineté de Milet. Dans la crainte où il était de toute chose, il lui vint à l'idée de se révolter; comme il y songeait, survint de Suse, envoyé par Histiée, un homme dont la tête picotée lui enjoignait de le faire. Voici comment : Histiée, voulant transmettre à son lieutenant l'ordre de se soulever, ne trouva que ce moyen, car toutes les routes étaient gardées : il fit raser la tête du plus sûr de ses serviteurs, la lui picota et attendit que les cheveux eussent repoussé. Aussitôt qu'ils furent revenus, il fit partir l'homme pour Milet, sans lui rien prescrire, sinon d'inviter Aristagore, dès son arrivée, à le raser et à lui regarder la tête. Or, les piqûres signifiaient, ainsi que je viens de le dire, *révclte*. Histiée prenait ce parti, considérant comme un malheur d'être retenu à Suse : une révolte éclatant, il espérait que le roi l'enverrait dans les provinces maritimes, tandis que, si rien de nouveau ne se passait à Milet, il ne croyait pas y jamais retourner.

XXXVI. Histiée, en conséquence de ces réflexions, dépêcha son messager, dont l'arrivée chez Aristagore coïncida avec les événements que je viens de rapporter. Celui-ci en délibéra avec ses partisans, leur dévoilant son opinion propre et ce que lui suggérait Histiée. Ils furent unanimes et conseillèrent la révolte. Hécatée l'historien, seul premièrement, repoussa l'idée de déclarer la guerre au roi des Perses, récapitulant toutes les nations qu'il gouvernait et la force de ses armées; mais il ne persuada personne, et en second lieu il proposa aux conjurés de se rendre maîtres de la mer. A cet effet, il déclara ne connaître qu'un moyen, car il savait la faiblesse des ressources de Milet : c'était de prendre, dans le temple des Branchides, les trésors que Crésus le Lydien y avait consacrés. On pouvait nourrir l'espoir de dominer

Digitized by Google

sur mer, en utilisant ces richesses, et en même temps on ôtait aux Perses la possibilité de les piller. Or, ces richesses étaient considérables, comme je l'ai montré au livre premier de mon histoire. Ce conseil ne prévalut pas; on résolut seulement de se révolter et de faire partir l'un des Milésiens pour Myos, où était le camp des troupes revenues de Naxos, afin qu'il essayât d'enlever les généraux qui étaient à la tête de cette flotte.

XXXVII. Iatragore, chargé de cette mission, fit prisonniers par ruse : Oliate, fils d'Ibalonis de Mylase; Histiée, fils de Tymnès de Termère; Coès, fils d'Erxandre, à qui Darius avait donné Mytilène; Aristagore, fils d'Héraclide de Cyme, et beaucoup d'autres. Ainsi la révolte d'Aristagore de Milet fut patente, et il appliqua tout son génie à nuire à Darius. D'abord, en apparence, il abdiqua dans Milet la souveraineté, et institua l'isonomie[1]; ensuite il affranchit pareillement l'Ionie entière, chassant les tyrans et livrant aux villes dont il recherchait l'amitié ceux qu'il avait capturés sur la flotte de Naxos. Il livra ces derniers chacun à sa ville, pour que chacune disposât du sien

XXXVIII. Aussitôt que les Mytiléniens eurent Coès, ils l'entraînèrent hors des murs et le lapidèrent; les Cyméens mirent leur tyran en liberté, et de même la plupart laissèrent aller le leur; mais la tyrannie fut abolie dans toutes les villes. Aristagore, en les affranchissant, leur ordonna d'instituer des généraux; cependant il partit lui-même sur une trirème pour Lacédémone, en qualité de député, car il avait besoin de trouver quelque puissant allié.

XXXIX. Anaxandride, fils de Léon, n'ayant pas longtemps vécu, ne régnait plus à Sparte; il était mort et son fils Cléomène lui avait succédé, non à cause de ses qualités, mais à cause de sa naissance. Anaxandride avait épousé la fille de sa sœur, et, quoiqu'elle fût selon son cœur, il n'en avait pas d'enfant. En cette conjoncture, les éphores l'appelèrent et lui dirent : « Si tu ne veilles pas à ce qui te regarde, c'est à nous qu'il convient de considérer que la race d'Eurysthène va s'éteindre. Tu as certes une femme, mais puisqu'elle n'enfante point, répudie-la pour en épouser une autre. Par cette détermination tu seras agréable aux Spartiates. » Or, il répondit qu'il n'en ferait rien, qu'ils s'étaient mal à propos concertés afin de lui donner un mauvais conseil, celui de congédier une femme irréprochable

1. Égalité des droits

Digitized by Google

à son égard et d'en prendre une autre; que finalement il ne leur obéirait pas.

XL. Les éphores et la gérusie en délibérèrent et ils firent au roi cette proposition : « Puisque nous te voyons attaché à ta femme, adopte cet expédient et ne nous résiste plus, de peur que les Spartiates ne prennent contre toi une résolution d'une autre nature. Nous ne te demandons pas aujourd'hui le renvoi de la femme que tu aimes; ce que tu lui donnes maintenant, continue de le lui donner; mais épouse en outre une femme qui fasse des enfants. » Anaxandride consentit et, ayant deux femmes, il eut deux demeures; ce qui n'était nullement dans les mœurs des Spartiates.

XLI. Il ne s'écoula pas grand temps sans que la nouvelle épousée donnât le jour à ce Cléomène et fît entrevoir aux citoyens un futur roi sur le trône; mais alors la première femme, jusque-là stérile, eut la même chance et devint enceinte. Elle le dit et c'était la vérité : toutefois, en l'apprenant, les proches de l'autre femme firent grand bruit; ils insinuèrent qu'elle se vantait à tort et qu'elle voulait supposer un enfant. Comme ils prenaient la chose à cœur, le temps venu, les éphores, par méfiance, s'asseyant autour de l'accouchée, la surveillèrent. Or, après avoir enfanté Doriée, elle eut promptement Léonidas et, après celui-ci, Cléombrote; quelques-uns prétendent que Léonidas et Cléombrote étaient jumeaux. Quant à la seconde femme, qui était fille de Prinétade fils de Démarmène, après Cléomène, elle n'eut plus d'enfants.

XLII. Cléomène, dit-on, était plutôt fou que sensé, tandis que Doriée, le plus accompli de tous ceux de son âge, pensait que sa vertu lui ferait obtenir la royauté. Il le croyait si bien qu'à la mort d'Anaxandride, quand les Lacédémoniens, par respect pour la loi, reconnurent roi son aîné Cléomène, ce fut pour lui un coup cruel; il ne put se résigner à se soumettre à son pouvoir, et demandant aux Spartiates des compagnons, il émigra. Sans consulter l'oracle de Delphes sur la contrée où il devait fonder une colonie, sans rien faire de ce qui se fait habituellement, il partit le cœur courroucé et mit à la voile pour la Libye, conduit par des hommes de Théra. Débarqué à Cinyps, il s'établit auprès d'un fleuve, dans le lieu le plus fertile de tout ce continent. La troisième année il en fut expulsé par les Maces et par les Carthaginois; alors il revint au Péloponèse.

XLIII. En ce pays, Anticharès, citoyen d'Éléon, lui suggéra, à cause d'un oracle rendu jadis à Laïus, de coloniser Héraclée

Digitized by Google

en Sicile, disant que tout le territoire d'Éryx appartenait aux Héraclides[1], Hercule en ayant pris possession. D'après cet avis, il alla demander à Delphes s'il pouvait se rendre maître de la contrée où il voulait aller; la Pythie lui répondit affirmativement: il mit donc à la voile avec les navires qu'il avait conduits à Cinyps, et longea les côtes d'Italie.

XLIV. En ce temps-là, comme le racontent les Sybarites, eux et leur roi Télys étaient sur le point de faire la guerre à Crotone; les Crotoniates, remplis de crainte, demandèrent à Doriée de prendre parti pour eux. Il y consentit, joignit ses forces à celles de Crotone et entra vainqueur à Sybaris. Voilà ce que, selon les Sybarites, firent Doriée et ses compagnons; les Crotoniates prétendent au contraire que dans cette lutte ils ne se sont associé aucun étranger, si ce n'est le seul Callias, devin éléen, de la famille des Iamides. Celui-ci, disent-ils, s'échappa des demeures du tyran Télys et vint chez eux, parce qu'ayant sacrifié contre les Crotoniates, il n'avait point trouvé les victimes favorables à Sybaris. Voilà ce que l'on dit à Crotone.

XLV. De part et d'autre, ils apportent leurs preuves; les Sybarites s'appuient sur ce que Doriée, après avoir pris la ville, a érigé le temple et l'enclos de Minerve surnommée Crathienne, auprès du lit desséché du Crathis. Ils ajoutent qu'ils considèrent comme une preuve plus concluante la mort de Doriée, qui périt pour n'avoir pas obéi à l'oracle. Car, s'il ne l'avait pas dédaigné, s'il avait exécuté ce qui lui était prescrit, il se serait emparé du territoire d'Éryx et l'aurait possédé; alors ni lui ni son armée n'eussent péri. De leur côté, les Crotoniates montrent chez eux un lot de terre donné à l'Éléen Callias: ses descendants l'ont encore de nos jours, tandis que de Doriée, non plus que d'hommes issus de Doriée, on ne voit aucune trace. Et certes, si Doriée avait coopéré à la guerre sybaritique, il eût reçu plus que Callias. Voilà les preuves que produisent ces deux villes; libre à chacun d'adhérer à celles qui l'auront convaincu.

XLVI. D'autres colons de Sparte naviguaient avec Doriée, tels que Thessale, Parébate, Céléas et Euryléon; tous ces chefs, après avoir pris terre en Sicile avec l'armement entier, furent exterminés dans un combat où les Phéniciens[2] et les Égestéens remportèrent sur eux la victoire. Le seul Euryléon survécut à ce désastre; il rallia ceux de l'armée qui avaient échappé, s'em-

1. Les rois de Sparte étaient des descendants d'Hercule.
2. Les Carthaginois.

Digitized by Google

para de Minoa, colonie des Sélinontiens, et aida ces derniers à s'affranchir du monarque Pythagore. Il tua ensuite celui-ci et lui-même mit la main sur la tyrannie de Sélinonte; il régna, mais peu de temps; les Sélinontiens, s'étant révoltés contre lui, le massacrèrent, quoiqu'il se fût réfugié au pied de l'autel de Jupiter, sur la place du marché.

XLVII. Parmi les compagnons de Doriée qui moururent avec lui, se trouvait encore Philippe, fils de Butacide, citoyen de Crotone qui, étant fiancé à la fille de Télys le Sybarite, s'enfuit de Crotone; mais ayant vu manquer ce mariage, il gagna Cyrène, et en partit sur une trirème équipée par lui à ses frais. Il avait été vainqueur aux jeux olympiques, et c'était le plus beau des Grecs de son temps. A cause de cette beauté, il obtint des Égestéens ce qu'ils ne firent pour aucun autre; ils érigèrent sur sa fosse le monument que l'on consacre aux héros, et ils cherchent encore par des offrandes à se le rendre propice.

XLVIII. Doriée donc finit de cette manière; s'il eût supporté la domination de Cléomène en restant à Sparte, il eût régné sur les Lacédémoniens: car le règne de Cléomène fut de courte durée; il mourut n'ayant point de fils, et laissant une fille unique dont le nom était Gorgo.

XLIX. Aristagore le Milésien vint, comme je l'ai dit, à Sparte, Cléomène étant roi; il eut avec lui une conférence, à ce que racontent les Lacédémoniens, et apporta une tablette d'airain[1] sur laquelle étaient gravés le contour de toute la terre, toutes les mers et tous les fleuves. Dans cette entrevue Aristagore lui parla en ces termes: « Cléomène, ne sois pas étonné de mon empressement à me rendre ici, car voici les circonstances qui m'amènent. Les fils de l'Ionie, de libres qu'ils ont été, vont devenir esclaves, outrage et douleur extrême pour nous et surtout pour vous qui êtes à la tête de la Grèce. Maintenant donc, au nom des dieux helléniques, préservez les Ioniens de la servitude; ce sont des hommes de votre sang. Le succès d'une telle entreprise vous est facile: car les barbares ne sont pas vaillants, et vous êtes arrivés au plus haut degré de la vertu guerrière. Apprenez leur manière de combattre; ils se servent d'arcs et de courts javelots; ils vont à la bataille embarrassés de hauts-de-chausses et coiffés de turbans; vous voyez donc qu'il est aisé d'en venir à bout. Ceux qui habitent ce continent possèdent à eux seuls autant de biens que tout le reste des hommes:

1. Peut-être la mappemonde d'Anaximandre, corrigée par Hécatée.

Digitized by Google

de l'or premièrement, puis de l'argent, de l'airain, des vêtements ornés de broderies, des bêtes de somme et des esclaves; tout cela, si en votre cœur vous le vouliez bien, serait à vous. Leurs provinces se touchent comme je vais te le montrer : ici sont les Ioniens, de ce côté les Lydiens; ils habitent une excellente contrée et ont une immense quantité d'argent. » Tout en parlant Aristagore indiquait ces pays sur la tablette qu'il avait apportée. « Auprès des Lydiens, continua-t-il, du côté du levant, sont les Phrygiens, les plus riches à ma connaissance en troupeaux et en fruits. Ensuite tu vois les Cappadociens que nous appelons Syriens, puis les Ciliciens qui s'étendent jusqu'à cette mer où est située l'île de Chypre. Ceux-ci payent au roi cinq cents talents de tribut annuel. Les Arméniens confinent aux Ciliciens; ils ont une multitude de menus troupeaux. Les Matianes occupent la contrée voisine de l'Arménie, et plus loin est celle de la Cissie, où sur ce fleuve, qui est le Choaspe, est bâtie la ville de Suse; c'est là que vit le grand roi, c'est là que sont ses trésors. Si vous preniez cette ville, vous pourriez hardiment rivaliser en richesses avec Jupiter. Mais, pour un chétif espace, qui est loin de vous offrir de tels profits, renfermés dans d'étroites limites, vous préférez combattre contre les Messéniens, vos égaux en force, contre les Arcades, contre les Argiens qui n'ont ni or ni argent, dignes objets de convoitise qui excitent les hommes à livrer des batailles et à mourir. Puisque l'Asie d'abord vous présente une conquête facile, pourquoi cherchez-vous autre chose? » Ainsi dit Aristagore. Cléomène repartit : « O mon hôte milésien, je te renvoie au troisième jour pour te répondre. »

L. Pour le moment, ils n'allèrent pas plus loin; lorsque le jour fixé fut venu, ils renouèrent l'entretien et Cléomène fit au Milésien cette question : « Combien y a-t-il de journées de marche de la mer des Ioniens à la ville royale? » Aristagore, dans tout le reste habile, et jusque-là fort adroit à tromper le Spartiate, échoua ici. En effet, il aurait dû ne point dire ce qui en était, puisqu'il voulait entraîner les Lacédémoniens en Asie; mais il répondit qu'il y avait trois mois de route. Alors Cléomène, coupant court à tout ce qu'Aristagore se préparait à dire au sujet de cette route, s'écria : « O mon hôte milésien, sors de Sparte avant le coucher du soleil; car tu ne tiens pas un langage agréable aux Lacédémoniens, quand tu veux nous engager dans un voyage de trois mois à partir de la mer. » Après avoir ainsi parlé, Cléomène retourna en sa demeure.

Digitized by Google

LI. Aristagore aussitôt prit une branche d'olivier, se rendit chez Cléomène et s'y introduisit comme suppliant, l'exhortant à lui donner audience, après avoir renvoyé son enfant. Car la fille de Cléomène nommée Gorgo était auprès de lui ; c'était son enfant unique et elle pouvait avoir de huit à neuf ans. « Parle, lui dit le roi, et ne sois pas retenu par la présence d'une jeune fille. » Aristagore commença par lui promettre dix talents, s'il exécutait ce qu'il lui avait demandé ; Cléomène refusa et Aristagore, ajoutant toujours à son offre, la porta jusqu'à cinquante talents. Alors l'enfant s'écria : « Père, l'étranger va te corrompre si tu ne le quittes. » Cléomène, charmé du conseil de sa fille, passa dans un autre appartement ; le Milésien partit de Sparte sans retour, et il n'eut plus à indiquer la route de la résidence de Darius.

LII. Voici comment cette route est disposée : il y a en tout son parcours des relais royaux et de belles hôtelleries; elle traverse d'ailleurs des contrées habitées et sûres. On compte, en Lydie et en Phrygie, vingt relais et quatre-vingt-quatorze parasanges et demie. Au sortir de la Phrygie, on rencontre l'Halys, sur lequel il y a un fort considérable et des portes qu'il est nécessaire de franchir pour se transporter au delà du fleuve ; dans la Cappadoce, que l'on traverse ensuite jusqu'aux confins de la Cilicie, il y a vingt-huit relais et cent quatre parasanges. A la frontière, tu passes deux portes, entre deux forts; en continuant par la Cilicie, il y a trois relais et quinze parasanges et demie. Entre la Cilicie et l'Arménie coule l'Euphrate, que l'on traverse en bateau. En Arménie, il y a quinze relais servant d'hôtelleries, cinquante-six parasanges et demie, et un fort parmi les stations. Cette province est arrosée par quatre fleuves, que l'on passe pareillement en bateau, et qu'il faut absolument franchir : le premier est le Tigre ; le second et le troisième portent un même nom, quoique ce ne soit pas le même fleuve et qu'il ne viennent pas du même lieu. En effet, l'un descend de l'Arménie, et l'autre des Matianes ; le quatrième de ces fleuves est le Gynde, que jadis Cyrus divisa en trois cent soixante canaux. En quittant l'Arménie, on trouve, chez les Matianes, quatre relais, puis onze dans la Cissie ; on compte quarante-deux parasanges et demie jusqu'au Choaspe, qu'il faut aussi traverser en bac, et sur lequel Suse a été bâtie ; ce qui fait en tout cent onze relais. De Sardes à Suse, il y a autant d'hôtelleries que de relais.

LIII. Or, si la route royale a été exactement mesurée en pa-

Digitized by Google

rasanges, et si la parasange a trente stades, comme elle les a en effet, il y a de Sardes au palais du roi, que l'on nomme Memnonium, treize mille cinq cents stades, ou quatre cent cinquante parasanges. Pour ceux qui font cent cinquante stades par jour, il faut donc précisément quatre-vingt-dix jours.

LIV. Ainsi le Milésien Aristagore, en disant au Lacédémonien Cléomène qu'il y avait trois mois de marche jusqu'à la résidenee royale, avait bien dit. Si quelqu'un demandait un calcul plus précis encore, je vais le faire. En effet, il est juste d'ajouter au nombre ci-dessus la distance d'Éphèse à Sardes. Alors je dis que de la mer hellénique à Suse (c'est le nom que l'on donne à la ville de Memnon), il faut compter quatorze mille quarante stades, puisqu'il y a d'Éphèse à Sardes cinq cent quarante stades; le voyage de trois mois est donc augmenté de trois jours.

LV. Aristagore, repoussé de Sparte, se rendit à Athènes, qui s'était affranchie de ses tyrans, comme je vais le raconter. Après la mort d'Hipparque, fils de Pisistrate, frère du tyran Hippias, qui avait eu en songe une vision lui annonçant clairement sa perte, et que tuèrent Harmodius et Aristogiton, tous deux d'origine géphyréenne, les Athéniens subirent le joug de la tyrannie pendant quatre années, et ce joug fut encore plus rude qu'auparavant.

LVI. Or, voici la vision d'Hipparque : dans la nuit qui précéda les Panathénées, il lui sembla qu'un homme grand et beau se tenait auprès de lui, lui adressant ces vers :

Supporte, lion, souffre d'un cœur patient des choses intolérables;
Nul des hommes injustes n'échappera à la punition.

Dès que le jour parut, il se les fit expliquer par les interprètes des songes, puis, ayant repoussé l'avertissement de la vision, il alla conduire la procession où il périt.

LVII. Les Géphyréens, de qui étaient issus les meurtriers d'Hipparque, disent eux-mêmes qu'ils tiraient leur origine d'Érétrie; mais, après m'en être informé, je trouve qu'ils étaient Phéniciens, de ceux qui, avec Cadmus, vinrent de la Phénicie en la terre que l'on appelle maintenant béotienne, et ils s'établirent à Tanagra, lot qu'ils obtinrent. De là, les Cadméens d'abord ayant été expulsés par les Argiens, puis les Géphyréens ayant été expulsés par les Béotiens, ces derniers se réfugièrent sur le territoire d'Athènes. Les Athéniens, sous condition, les reçurent au nombre des citoyens, leur refusant divers droits qui ne méritent pas d'être rapportés.

Digitized by Google

LVIII. Les Phéniciens, compagnons de Cadmus, parmi lesquels étaient les Géphyréens, en émigrant en cette contrée, introduisirent chez les Grecs beaucoup de connaissances nouvelles, entre autres les lettres, que, selon moi, l'on n'y avait pas auparavant. Au commencement, les Grecs firent usage des caractères phéniciens, ensuite, à la longue, ils en modifièrent le son et la forme. Les Ioniens étaient ceux des Grecs qui, en ces temps-là, demeuraient dans la plupart des contrées d'alentour; après avoir appris des Phéniciens les lettres, ils s'en servirent et en changerent un peu la configuration. Ils disent en les employant qu'on les appelle lettres phéniciennes, et c'est avec justice, puisqu'ils les doivent aux Phéniciens. De toute ancienneté les Ioniens ont aussi donné aux livres le nom de *diphtères* [1], parce que, le byblus étant très-rare, ils se sont servis de peaux préparées de brebis et de chèvres. Encore de mon temps, la plupart des barbares écrivent sur ces sortes de peaux.

LIX. J'ai vu moi-même, à Thèbes, en Béotie, ces lettres cadméennes dans le temple d'Apollon-Isménien, gravées sur trois trépieds, semblables presque entièrement à celles des Ioniens. Voici l'inscription de l'un des trépieds:

Amphitryon m'a consacré, étant revenu de Télèbe.

Ce serait du temps de Laïus, fils de Labdaque, fils de Polydore, fils de Cadmus.

LX. Un second trépied porte ces hexamètres:

Scéos, athlète au pugilat, à Apollon qui lance au loin les traits
M'a consacré, après avoir été victorieux; pour toi très-belle offrande.

Scéos devait être le fils d'Hippocoon, si c'est celui-là qui a fait l'offrande, et non un autre ayant le même nom que le fils d'Hippocoon, contemporain d'Œdipe.

LXI. On lit sur le troisième trépied ces hexamètres:

Laodamas lui-même, au bon tireur Apollon, étant monarque
A consacré un trépied; pour toi très-belle offrande.

Sous ce Laodamas, fils d'Étéocle, les Cadméens, expulsés par les Argiens, s'en allèrent chez les Enchèles; mais les Géphyréens, qui alors étaient restés, chassés plus tard par les Béotiens, s'en

1 Peaux, membranes.

Digitized by Google

allèrent à Athènes. Leur temple existe en cette ville, nul des autres citoyens n'y entre ; il est différent de tous les temples, et surtout du temple des mystères de Cérès-Achéenne.

LXII. J'ai raconté la vision d'Hipparque et l'origine des Géphyréens, qui furent ses meurtriers. Il me reste, outre cela, à reprendre le récit que j'avais commencé, et à dire comment les Athéniens furent délivrés de la tyrannie. Hippias était exaspéré contre eux, à cause de la mort d'Hipparque, quand les Alcméonides, famille athénienne bannie par Pisistrate, avec d'autres exilés, tentèrent d'assurer par la force leur retour ; ils échouèrent ; ils furent complétement battus en cherchant à revenir et à rendre Athènes libre. Alors ils bâtirent Lipsydrium, au-dessus de Pæonia [1] ; là, les Alcméonides, complotant sans relâche contre les Pisistratides, furent chargés, par les Amphictyons, de bâtir à forfait le temple de Delphes, celui d'à présent, qui alors n'existait pas. Ils étaient riches, ils avaient été considérables dès leur origine et l'étaient encore ; ils firent construire un temple plus beau que le modèle, dans tout son ensemble, et, quoiqu'il fût convenu qu'on n'y emploierait que du marbre commun, ils élevèrent la façade en marbre de Paros.

LXIII. Selon les Athéniens, ces hommes profitèrent de leur séjour à Delphes pour séduire par des présents la Pythie, afin que, quand les Spartiates viendraient la consulter pour un intérêt soit privé soit public, elle leur imposât toujours le devoir d'affranchir Athènes. Les Lacédémoniens, voyant que cette injonction leur était constamment répétée par l'oracle, envoyèrent avec une armée Anchimolie, fils d'Aster, Spartiate très-recommandable, dans le but de chasser d'Athènes les Pisistratides, quoique leurs hôtes très-intimes ; mais ils respectaient plus l'ordre du dieu qu'ils ne considéraient les affections humaines. Ils expédièrent leurs forces sur des navires qui jetèrent l'ancre à Phalère, où l'armée débarqua. Cependant les Pisistratides, avertis, appelèrent comme auxiliaires les Thessaliens, avec lesquels ils avaient un traité d'alliance. Ceux-ci, sur leur demande, leur dépêchèrent, d'un commun accord, mille cavaliers commandés par leur roi Cinéas, originaire de Conium. Les Pisistratides, ainsi renforcés, prirent les mesures que voici : ils coupèrent les arbres dans la plaine de Phalère, et la rendirent praticable pour la cavalerie ; ensuite ils lancèrent leurs chevaux sur le camp des Lacédémoniens ; ceux-ci perdirent un grand

1. En Attique.

Digitized by Google

nombre des leurs, entre autres Anchimolie; les survivants furent contraints de se réfugier sur les vaisseaux. Ainsi se termina la première expédition de Lacédémone; le tombeau d'Anchimolie est aux Alopèces, en Attique, près du temple d'Hercule de Cynosarge.

LXIV. Les Lacédémoniens levèrent une armée plus forte et la dirigèrent sur Athènes, ayant désigné pour la commander le roi Cléomène, fils d'Anaxandride; ils ne l'envoyèrent point sur des navires, mais par la voie de terre. Comme les Spartiates entraient en Attique, la cavalerie thessalienne les chargea; mais bientôt elle dut tourner bride, et plus de quarante de ses hommes tombèrent. Les autres, sans reprendre leurs rangs, s'en allèrent droit en Thessalie. Cléomène entra dans la ville avec les Athéniens qui voulaient être libres, et il assiégea les tyrans enfermés dans la forteresse pélasgique.

LXV. Les Lacédémoniens n'auraient point expulsé les Pisistratides, et ils ne songeaient pas à entreprendre un siége régulier contre des hommes abondamment pourvus de vivres et d'eau; après un investissement de quelques jours, ils se seraient donc retirés à Sparte: mais un événement survint pour eux favorable, pour leurs adversaires funeste. Les enfants des Pisistratides, comme on cherchait secrètement à les faire partir de la contrée, furent pris; dès ce moment, le trouble se mit dans leurs affaires. Ils se firent rendre leurs enfants aux conditions que les Athéniens voulurent; si bien qu'ils s'obligèrent à quitter l'Attique dans les cinq jours. Ils se retirèrent alors à Sigée sur le Scamandre, après avoir gouverné Athènes pendant trente-six ans. Ils étaient d'origine pylienne, descendaient de Nélée, et avaient les mêmes ancêtres que Codrus et Mélanthe, qui, malgré leur extraction étrangère, furent rois d'Athènes. Pour ce motif, et à cause du souvenir qui lui vint, Hippocrate appela son fils Pisistrate, lui donnant le nom de Pisistrate, fils de Nestor. Ainsi, les Athéniens furent délivrés de leurs tyrans. Les choses dignes de mémoire, que, devenus libres, ils exécutèrent et souffrirent, avant la révolte des Ioniens contre Darius et l'arrivée d'Aristagore à Athènes pour demander du secours, je vais les rapporter.

LXVI. Athènes, déjà grande, aussitôt délivrée des tyrans, devint plus grande encore; deux hommes y dominèrent: Clisthène, de la famille des Alcméonides, qui passait pour avoir gagné la Pythie, et Isagore, fils de Tisandre, d'une maison illustre, dont cependant je ne puis dire l'origine: ses proches sont

Digitized by Google

sacrificateurs de Jupiter-Carien. Ces deux hommes excitèrent des troubles en se disputant le pouvoir. Clisthène eut le dessous et associa le peuple à sa cause; il divisa en dix tribus les citoyens, qui n'en formaient que quatre; il effaça les noms provenant des quatre fils d'Ion: Géléon, Égicore, Argade et Hople; il imagina des noms tous tirés de ceux d'autres héros de leur race, hormis celui d'Ajax; ce dernier, comme porté par un voisin, un allié, quoique étranger, fut donné à l'une des tribus.

LXVII. En cela, ce Clisthène, à ce qu'il me semble, suivit l'exemple de Clisthène, son aïeul maternel, tyran de Sicyone: car ce dernier, après avoir fait la guerre aux Argiens, d'une part, défendit aux rhapsodes[1] de chanter dans les jeux, à Sicyone, les vers d'Homère, parce qu'il a célébré surtout Argos et les Argiens; d'autre part, comme il y avait, dans l'agora même de Sicyone, un monument héroïque en l'honneur d'Adraste, fils de Talas, lequel existe encore, Clisthène, parce que Adraste était Argien, eut le désir de l'expulser de la contrée. Il se rendit en conséquence à Delphes, où il consulta l'oracle; mais la Pythie répondit qu'Adraste était roi de Sicyone, et lui un homme à lapider. Le dieu ayant refusé de lui accorder ce qu'il demandait, il s'en retourna méditant sur le moyen de se débarrasser d'Adraste. Lorsqu'il crut l'avoir trouvé, il fit dire à Thèbes, en Béotie, qu'il voulait introduire à Sicyone Ménalippe, fils d'Astaque. Les Thébains le lui permirent: il l'introduisit donc, et lui dédia un enclos sacré dans le prytanée même, où il fit bâtir pour lui au lieu le mieux fortifié. Or, Clisthène choisit Mélanippe (car il faut tout raconter), parce qu'il avait été l'ennemi d'Adraste, parce qu'il avait tué son frère Mécistée et son gendre Tydée. Après lui avoir consacré un enclos, il lui transmit les fêtes dont il priva Adraste. Les Sicyoniens étaient accoutumés à honorer grandement ce dernier; car leur contrée avait appartenu à Polybe, et Adraste, par sa mère, était petit-fils de Polybe qui, en mourant sans fils, lui laissa la souveraineté. Les Sicyoniens, pour d'autres motifs encore, honoraient Adraste, et en outre, ils payaient un tribut de respect à ses malheurs par des chœurs tragiques, n'honorant point Bacchus, mais Adraste. Clisthène rétablit les chœurs de Bacchus et attribua à Mélanippe le reste des sacrifices: voilà ce qu'il fit à l'égard d'Adraste.

1. Témoignage précieux sur les rhapsodes et sur l'usage de chanter les vers d'Homère.


Digitized by Google

LXVIII. Il changea aussi les noms des tribus doriennes, pour qu'elles ne fussent pas à Sicyone les mêmes qu'à Argos, et il le fit en dérision de la plupart des Sicyoniens. En effet, il tira ces noms nouveaux de ceux de porc et d'âne, en allongeant la finale, hormis pour sa propre tribu, à laquelle il donna un nom dérivé de sa propre souveraineté : il l'appela les Archéléens[1]; il appela les autres, Hyates[2], Onéates[3], Chœriates[4]. Les Sicyoniens conservèrent ces noms de tribus, tant sous Clisthène qu'après sa mort, pendant soixante ans. Ensuite, après en avoir délibéré, ils les changèrent et prirent ceux de Hylléens, Pamphyliens, Dymanates; et à ces noms ils en ajoutèrent un quatrième, celui d'Égialiens, dérivé d'Égiale, fils d'Adraste.

LXIX. Voilà ce qu'avait fait Clisthène le Sicyonien; Clisthène l'Athénien, son petit-fils par sa mère, et portant le même nom, par mépris pour les Ioniens et pour que les tribus des Athéniens ne fussent pas les mêmes que les leurs, me semble avoir imité son homonyme : car, lorsqu'il eut mis de son parti tout le peuple d'Athènes, qui lui était d'abord opposé, il changea les noms des tribus et en augmenta le nombre. Au lieu de quatre, il institua dix chefs de tribus, et il distribua les citoyens dans les dix tribus. Après s'être attaché le peuple, il fut fort au-dessus des factions adverses.

LXX. Isagore, à son tour vaincu, opposa cet expédient au vainqueur : il eut recours au Lacédémonien Cléomène, qui était devenu son hôte depuis qu'on avait assiégé les Pisistratides; on l'accusait même d'entretenir des relations avec la femme d'Isagore. Il envoya d'abord un héraut à Athènes pour demander le bannissement de Clisthène et de beaucoup d'autres citoyens, les appelant Énagées. Il suivit en faisant cette démarche les instructions d'Isagore : car les Alcméonides et leurs partisans étaient accusés du meurtre que je vais dire, et auquel ni lui ni ses amis n'avaient participé.

LXXI. Voici pourquoi on donna le nom d'Énagées[5] à une partie des Athéniens. Cylon, citoyen, avait été vainqueur aux jeux olympiques; il ambitionna la tyrannie; il s'associa des jeunes gens de son âge et tenta de se saisir de l'acropole. Il échoua et s'assit comme suppliant devant la statue de Minerve; les prytanes des naucrates[6], qui alors administraient la cité, le relevèrent lui et les siens, leur garantissant au moins la vie. Ce-

1. Peuple du chef. — 2. De porcs. — 3. D'ânes. — 4. De jeunes porcs.
5. Anathèmes. — 6. Présidents du conseil de la marine.

Digitized by Google

pendant on accuse les Alcméonides de les avoir massacrés. Ceci se passa antérieurement à Pisistrate.

LXXII. Cléomène donc, par un message, demanda le bannissement de Clisthène et des Énagées. Clisthène alors de lui-même s'exila. Néanmoins, peu après, le roi spartiate vint à Athènes avec une faible poignée d'hommes, et, à son arrivée, il bannit sept cents familles athéniennes qu'Isagore lui désigna. Cela fait, il essaya de dissoudre le sénat et de remettre la souveraineté entre les mains de trois cents partisans d'Isagore. Les sénateurs résistant et refusant d'obéir à Cléomène, celui-ci, Isagore et sa faction se rendirent maîtres de l'acropole. Le reste des citoyens, animé d'un sentiment unanime, les assiégea pendant deux jours; le troisième, en vertu d'une capitulation, tous les Lacédémoniens sortirent de la contrée: ainsi s'accomplit ce qui avait été présagé à Cléomène. En effet, comme il était monté à l'acropole, comptant bien la garder, il voulut entrer dans le sanctuaire de la déesse afin de l'interroger; mais la prêtresse, se levant de son siége avant qu'il eût franchi la porte, s'écria: « Étranger lacédémonien, recule et ne pénètre pas dans le sanctuaire; il n'est pas permis aux Doriens d'entrer ici. — O femme, répondit-il, je ne suis pas Dorien, mais Achéen [1]. » Il ne tint donc pas compte du présage et il s'établit à l'acropole, mais il en fut expulsé avec les Lacédémoniens. Le peuple d'Athènes entraîna les autres pour les mettre à mort; parmi ceux-ci se trouvait Timésisthie de Delphes, dont je pourrais énumérer en foule les travaux manuels [2] et les actions courageuses. Ils périrent tous dans les fers.

LXXIII. Les Athéniens rappelèrent Clisthène et les sept cents familles bannies par le Spartiate, puis ils envoyèrent des députés à Sardes, désirant faire alliance avec les Perses, car ils ne doutaient pas que Lacédémone et Cléomène ne leur déclarassent la guerre. Leurs envoyés arrivèrent à Sardes et parlèrent comme il leur était prescrit; alors Artapherne, fils d'Hystaspe, gouverneur de Sardes, leur demanda quels hommes ils étaient et quelle contrée ils habitaient, pour solliciter l'alliance des Perses; les messagers l'en ayant informé, il reprit brièvement qu'ils n'avaient qu'à donner à Darius la terre et l'eau et qu'il leur accorderait son alliance; que, s'ils ne les donnaient pas, il leur enjoignait de partir. Les députés se consultèrent entre eux, puis ils déclarèrent qu'ils donnaient la terre et l'eau et qu'ils dési-

1. Cléomène renie l'origine paternelle d'Hercule et se donne pour Achéen à cause d'Alcmène, femme d'Amphitryon.

2. Ses victoires aux jeux pythiques et aux jeux olympiques.

Digitized by Google

raient conclure cette alliance. Mais quand ils furent de retour en leur ville on les accusa sévèrement.

LXXIV. Cléomène avait sur le cœur les outrages qu'il avait reçus des Athéniens en paroles et en actions ; il rassembla donc une armée levée dans tout le Péloponèse, sans dire à quelle fin, quoiqu'il n'eût d'autre désir que de punir le peuple d'Athènes et de donner la royauté à Isagore ; car ce dernier était sorti avec lui de l'acropole. A la tête de cette grande armée, il entra sur le territoire d'Éleusis ; en même temps les Béotiens, au signal convenu, prirent Énoé et Hysia, bourgs frontières de l'Attique ; enfin les Chalcidiens firent irruption sur un autre point, portant avec eux le ravage. Les Athéniens, pressés ainsi de deux côtés, se réservèrent de se souvenir plus tard des Béotiens et des Chalcidiens, et se déployèrent en armes devant les troupes péloponésiennes qui occupaient Éleusis.

LXXV. Au moment où les deux armées allaient en venir aux mains, les Corinthiens les premiers délibérèrent entre eux, et, trouvant qu'ils commettaient une injustice, ils changèrent d'avis et se retirèrent. Après eux, Démarate, fils d'Ariston, partit ; il était aussi roi des Spartiates ; il partageait le commandement avec Cléomène, et il avait été jusque-là parfaitement d'accord avec lui. A cause du dissentiment qui éclata en cette circonstance, on rendit à Sparte une loi pour défendre que les deux rois marchassent avec l'armée, quand elle sortirait du territoire ; jusqu'alors ils l'avaient accompagnée l'un et l'autre. L'un des deux en étant exclu, l'un des Tyndarides pareillement cessa d'en faire partie, car auparavant tous les deux y étaient appelés et la suivaient comme auxiliaires. A ce moment, le reste des alliés réunis à Éleusis, voyant que les rois de Lacédémone n'étaient pas de la même opinion et que les Corinthiens avaient abandonné leur poste, s'en allèrent comme eux.

LXXVI. Ce fut la quatrième fois que les Doriens entrèrent en Attique, deux fois pour y porter la guerre, deux fois pour le profit du plus grand nombre des Athéniens. La première fois ils avaient colonisé Mégare[1] (on peut donner le nom d'expédition à cet événement, qui eut lieu sous Codrus, roi d'Athènes) ; la seconde et la troisième, ils étaient partis de Sparte pour expulser les Pisistratides ; la quatrième, Cléomène, à la tête des Péloponésiens, avait envahi le territoire d'Éleusis. Ainsi les Doriens entraient alors en Attique pour la quatrième fois.

[1] L'an 1132 avant J. C.

Digitized by Google

LXXVII. Cette armée s'étant dispersée sans gloire, les Athéniens résolurent de se venger, et d'abord ils marchèrent contre les Chalcidiens; mais les Béotiens vinrent sur l'Euripe, au secours de ces derniers. A la vue de ce renfort, les Athéniens jugèrent à propos d'attaquer les Béotiens en premier lieu. Ils leur livrèrent donc bataille et remportèrent une victoire complète; après en avoir tué un grand nombre, ils leur firent sept cents prisonniers. Le même jour, ils passèrent le détroit, entrèrent dans l'Eubée et combattirent les Chalcidiens; ils furent pareillement vainqueurs et laissèrent dans la contrée quatre mille colons sur les terres des Hippobotes[1]: c'est le nom que l'on donne aux plus riches citoyens de Chalcis. Ils jetèrent en prison chargés de fers ceux de ces derniers qu'ils firent prisonniers, de même que les captifs béotiens. Plus tard, ils les délivrèrent moyennant une rançon de deux mines par tête. Les entraves dans lesquelles ils étaient retenus furent suspendues dans l'acropole, où elles se trouvent encore de mon temps; on les voit sur le mur que les Mèdes ont endommagé par le feu, correspondant à la façade occidentale du temple. Avec la dîme des rançons on consacra un char d'airain traîné par quatre cavales; il est placé à gauche, tout à fait à l'entrée des propylées de l'acropole; on y lit cette inscription :

Après avoir vaincu les nations des Béotiens et des Chalcidiens,
Les fils d'Athènes, renversant les obstacles de la guerre,
Éteignirent l'insolence, au moyen de sombres chaînes de fer.
Ils ont dédié à Pallas leur dîme : ces cavales.

LXXVIII. La puissance d'Athènes fut donc augmentée. Il est évident, non par un seul exemple, mais par beaucoup d'autres, que l'isagorie[2] est une excellente chose; sous les tyrans, les Athéniens n'étaient à la guerre supérieurs à aucun de leurs voisins; délivrés des tyrans, ils devinrent de beaucoup les premiers. Ils ont donc prouvé par là que, privés de liberté, ils n'agissaient qu'à contre-cœur, comme quand on travaille pour un maître; libres, chacun s'est mis avec ardeur à l'œuvre pour soi-même. Ainsi firent les Athéniens.

LXXIX. Les Thébains, après ces événements, envoyèrent au dieu, voulant se venger des vainqueurs. La Pythie ne leur dit pas que par eux-mêmes il y eût espoir de vengeance; elle leur

1. Éleveurs de chevaux.
2. L'égalité à l'agora ou liberté de discussion.

Digitized by Google

ordonna d'en référer au peuple, puis de solliciter leurs plus proches. Ceux qui avaient consulté l'oracle s'en retournèrent et exposèrent la réponse à l'assemblée du peuple. Lorsque la multitude entendit ces mots : « Solliciter les plus proches, » il n'y eut qu'un cri : « Nos plus proches voisins, dit-on de toutes parts, ne sont-ils pas les Tanagréens, les Coronéens, les Thespiens? Ne combattent-ils pas toujours à nos côtés? Ne nous secondent-ils pas avec zèle en toutes les guerres que nous soutenons? Qu'est-il besoin de les solliciter? Selon nous l'oracle doit avoir un autre sens. »

LXXX. Tandis que les Thébains étaient à discuter, l'un d'eux, plus intelligent, leur dit : « Il me semble que je comprends ce que veut dire l'oracle. N'est-il pas notoire que Thèbes et Égine sont filles d'Asope? Puisqu'elles sont sœurs, je conclus que le dieu nous a prescrit de demander aux Éginètes d'être nos auxiliaires. » Nul ne donna un avis qui parût préférable; ils envoyèrent donc incontinent solliciter les Éginètes, les invitant, aux termes de l'oracle, à seconder leur vengeance, parce qu'ils étaient leurs plus proches. Ceux-ci répondirent à la demande de secours des Thébains en leur faisant passer les Éacides[1].

LXXXI. Les Thébains firent une épreuve avec les Éacides pour alliés; mais les Athéniens les traitèrent rudement; alors ils rendirent les Éacides et demandèrent des hommes. Les Éginètes, fiers d'une prospérité extrême, se souvinrent d'une vieille inimitié qu'ils avaient contre Athènes; ils cédèrent aux instances des Thébains et portèrent la guerre en Attique, sans déclaration. En effet, tandis que les troupes athéniennes pressaient vivement les Béotiens, ceux d'Égine, montés sur de grands vaisseaux, mirent à sac Phalère et beaucoup d'autres bourgs de la côte, et, par ces incursions, ils nuisirent beaucoup aux Athéniens.

LXXXII. Cette inimitié que leur portaient les Éginètes avait l'origine que je vais dire. Aux Épidauriens, la terre ne rendait aucuns fruits; ils consultèrent à Delphes sur cette calamité; la Pythie leur ordonna d'ériger des statues à Damie et à Auxésie[2], déclarant que, cela fait, les choses iraient mieux. Les Épidauriens demandèrent s'il y fallait employer l'airain ou la pierre. La Pythie ne voulut de l'un ni de l'autre, mais le bois d'un olivier cultivé. Les Épidauriens prièrent donc les Athéniens de

1. Les statues des héros issus d'Eaque.
2. Cérès et Proserpine.

Digitized by Google

leur permettre de couper un olivier, pensant que ceux de l'Attique étaient les plus saints de tous. Et même, dit-on, il n'y avait d'oliviers nulle part sur la terre en ce temps-là, sauf à Athènes. Or, ils consentirent à en donner un, à la condition que les Épidauriens apporteraient tous les ans des victimes pour Minerve-Urbaine[1] et pour Érechthée. Les citoyens d'Épidaure acceptèrent; ils obtinrent ce qu'ils désiraient; ils firent les statues de bois d'olivier; ils les érigèrent, et leur terre porta des fruits; enfin, ils s'acquittèrent envers les Athéniens de ce qui était convenu.

LXXXIII. En ce temps-là les Éginètes obéissaient encore aux Épidauriens comme auparavant; pour toutes leurs affaires, et notamment pour actionner ou se défendre en justice, ils faisaient le trajet et se rendaient à la métropole. Depuis, ayant construit des navires, ils furent ingrats et se séparèrent des Épidauriens; pendant qu'ils se combattirent, ils leur firent beaucoup de mal, parce qu'ils étaient maîtres de la mer; entre autres choses, ils leur enlevèrent ces deux statues de Damie et d'Auxésie; ils les transportèrent chez eux et les placèrent au centre de leur territoire, en un lieu que l'on appelle OEa, à vingt stades environ de la ville. Après les y avoir érigées, ils se rendirent les déesses propices par des victimes et par des chœurs grivois de femmes : ces chœurs ont pour chef dix hommes pour chacune des divinités; ils raillent malicieusement, non les hommes, mais les femmes du pays. Les Épidauriens avaient de pareils rits ; ils en ont d'autres dont on ne parle pas[2].

LXXXIV. Quand les statues leur eurent été enlevées, les Épidauriens cessèrent de payer aux Athéniens le tribut établi. Ces derniers, irrités contre eux, leur dépêchèrent un message; mais ils établirent qu'ils ne commettaient pas une injustice. Car aussi longtemps qu'ils avaient possédé les statues, ils avaient envoyé les victimes; mais, depuis qu'ils en étaient privés, il n'était pas équitable qu'ils les fournissent encore. Ils exhortèrent donc les Athéniens à les exiger des Éginètes, chez qui étaient Damie et Auxésie. En conséquence, les Athéniens réclamèrent des Éginètes les offrandes dues à cause des statues; ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient aucune affaire avec les Athéniens.

LXXXV. A Athènes on rapporte qu'après cette réclamation, le peuple fit partir sur une trirème des citoyens armés et équipés à ses frais. Arrivée à Égine, cette expédition essaya de descen-

1. Protectrice de la ville. — 2. Les mystères de Cérès.

Digitized by Google

dre les statues de leurs piédestaux, puisqu'elles etaient faites de bois qui appartenait aux Athéniens ; le projet était de les emporter ; on n'en put venir à bout ; on eut beau entourer les statues de cordes et tirer, rien n'y fit, et au milieu de tous ces efforts il y eut un long coup de tonnerre, et, en même temps que le tonnerre grondait, la terre trembla. Les matelots qui tiraient en perdirent la raison, et dans leur fureur ils se tuèrent mutuellement, se traitant en ennemis ; un seul échappa et s'enfuit à Phalère.

LXXXVI. Voilà le récit des Athéniens ; selon les Éginètes, ils vinrent non pas avec un seul navire (car lors même qu'ils n'auraient pas eu là de vaisseaux, ils en auraient repoussé facilement non-seulement un, mais plusieurs), mais avec une flotte nombreuse ; alors eux-mêmes cédèrent et ne livrèrent pas de combat naval. Ils ne peuvent dire avec certitude s'ils cédèrent ainsi parce qu'ils se reconnaissaient trop inférieurs pour livrer bataille ou parce qu'ils avaient résolu de faire ce qu'ils exécutèrent réellement. Les Athéniens donc, n'ayant point rencontré d'adversaires, sortirent de leurs vaisseaux et se rendirent auprès des statues ; ne pouvant les descendre de leurs piédestaux, ils les entourèrent de cordes et se mirent à tirer ; pendant qu'on les tirait, les deux statues tirèrent de leur côté. Ce récit pour moi n'est pas croyable ; pour quelque autre, il en peut être autrement. En tirant, les statues tombèrent à genoux, et depuis elles y sont toujours restées. Voilà ce que rapportent les Éginètes ; ils ajoutent qu'ayant appris que les Athéniens se préparaient à les attaquer, ils déterminèrent les Argiens à leur porter secours. Les troupes d'Athènes débarquèrent donc à Égine, et en même temps les auxiliaires d'Argos arrivèrent secrètement d'Épidaure ; l'ennemi ne les aperçut pas, ils tombèrent sur lui, et le coupèrent de sa flotte. C'est à ce moment que le tonnerre éclata et qu'il y eut un tremblement de terre.

LXXXVII. Tel est le récit des Argiens et des Éginètes, d'accord avec celui d'Athènes sur ce point qu'un seul des envahisseurs échappa et retourna en Attique. De plus les Argiens disent : « Cet homme a survécu quand nous avons détruit l'armée ; » à quoi les Athéniens font ce changement : « Quand l'armée a été détruite par le courroux de la divinité. » Ils ajoutent qu'il n'a pas même survécu, mais qu'il a péri de la manière suivante. Il revint à Athènes, il raconta leur désastre ; les femmes entendirent ce qui était advenu aux hommes de l'expédition d'Égine : furieuses de ce que celui-là seul parmi tous les autres

Digitized by Google

avait été sauvé, elles l'entourèrent, elles le saisirent; elles le piquèrent avec les pointes des agrafes qui retenaient leurs manteaux, chacune lui demandant où était son époux. Il périt ainsi; mais cette action des femmes fut pour les Athéniens plus affligeante que le désastre même. Comme ils n'avaient pas d'autre moyen de punition, ils changèrent le costume que portaient les femmes d'Athènes et leur donnèrent celui des Ioniennes. Jusqu'alors les femmes avaient porté le costume dorien, celui de tous qui se rapproche le plus du costume corinthien; on y substitua des tuniques de lin, afin de supprimer l'usage des agrafes.

LXXXVIII. Pour ceux qui tiennent à la parfaite exactitude du récit, il est vrai de dire que ce costume n'est pas originairement ionien, mais carien: car anciennement il n'y avait pour les femmes grecques qu'un seul costume, celui qu'on appelle maintenant dorien. Chez les Argiens et les Éginètes, à cause de la même aventure, on observe encore la coutume de faire les agrafes un tiers plus grandes qu'on ne les faisait précédemment; les femmes, dans l'enclos consacré aux deux déesses [1], dédient surtout des agrafes. Elles ne peuvent s'y servir d'aucun objet provenant de l'Attique, pas même de poterie; l'usage les oblige à boire en ce lieu saint dans des vases de terre du pays. Les femmes argiennes et éginètes, depuis cette querelle avec les Athéniens, portent encore de mon temps des agrafes plus grandes qu'autrefois.

LXXXIX. L'inimitié entre les Éginètes et les Athéniens a donc eu l'origine que je viens de rapporter. Au moment où les Thébains appelèrent les premiers à leur aide, ceux-ci se rappelèrent très-volontiers les événements qu'avaient occasionnés les statues, et ils portèrent secours aux Béotiens. Ils ravagèrent les côtes de l'Attique, et comme les Athéniens se hâtaient de marcher contre eux, cet oracle leur vint de Delphes : « Il faut supporter trente ans l'injustice des Éginètes; il faut dans la trente et unième année, après avoir consacré un enclos à Éaque, commencer la guerre, qui alors réussira au gré de vos désirs; si vous prenez incontinent les armes, pendant cet intervalle de temps, vous souffrirez et vous ferez souffrir beaucoup de maux; finalement toutefois vous les soumettrez. » Lorsque cette réponse parvint aux Athéniens, ils dédièrent à Éaque l'enclos qui existe encore aujourd'hui près de l'agora, mais ils ne voulurent

1. Cérès et Proserpine.

Digitized by Google

pas attendre trente ans, quoiqu'ils eussent appris qu'ils devaient endurer patiemment les outrages des Éginètes.

XC. Pendant leurs apprêts pour en tirer vengeance, les Lacédémoniens réveillèrent une affaire qui vint les entraver. Ces derniers en effet, informés des manœuvres des Alcméonides pour gagner la Pythie, et de ce que la Pythie avait fait à l'égard d'eux-mêmes et des Pisistratides, virent là un double malheur, parce qu'ils avaient expulsé des hommes précédemment leurs hôtes, et que les Athéniens ne montraient aucune reconnaissance de ce service. Ce n'était pas tout : en outre, des oracles leur avaient été communiqués, prédisant qu'ils subiraient de nombreux outrages de la part des Athéniens ; ces oracles longtemps ignorés ne leur furent connus qu'au retour de Cléomène à Sparte. Il les avait trouvés dans l'acropole ; les Pisistratides d'abord les avaient reçus ; lorsqu'ils s'éloignèrent, ils les laissèrent dans le temple, et Cléomène les prit au lieu où ils étaient déposés.

XCI. Les Lacédémoniens, alors possesseurs des oracles, témoins de la grandeur croissante des Athéniens qui ne se montraient nullement disposés à se faire leurs sujets, comprirent que libre le peuple de l'Attique serait leur égal, que soumis à un tyran il perdrait de sa force et deviendrait plus docile. Après avoir pesé chacune de ces considérations, ils mandèrent de Sigée sur l'Hellespont, où s'étaient retirés les Pisistratides, Hippias, fils de Pisistrate. Lorsqu'à leur appel Hippias fut venu, ils convoquèrent des députés des villes alliées et ils leur tinrent ce langage : « Nous reconnaissons, ô nos alliés, que nous n'avons pas agi selon la justice ; excités par des oracles trompeurs, nous avons expulsé de leur patrie des hommes qui nous étaient unis par l'hospitalité la plus étroite, qui nous avaient promis de nous soumettre Athènes ; ensuite, nous avons confié cette ville à un peuple ingrat qui, libre grâce à nous, a relevé la tête et nous a indignement chassés nous et notre roi. Sa renommée commence et déjà son pouvoir grandit, comme l'ont appris surtout ses voisins de la Béotie et de Chalcis, comme l'apprendront tous ceux qui tomberont dans l'erreur où nous sommes tombés. Mais, si par notre conduite nous avons failli, nous tenterons maintenant avec vous d'y apporter remède et de nous venger. Dans ce but, nous avons fait venir ici Hippias que vous voyez, afin que d'un commun accord et par un armement commun nous le fassions rentrer dans Athènes pour lui rendre ce que nous lui avons ôté. »

XCII. Ainsi parlèrent les Spartiates mais la plupart des alliés

Digitized by Google

n'approuvèrent pas leur discours. Tandis que les autres gardaient le silence, Sosiclès de Corinthe répondit en ces termes : « 1. Certes le ciel descendra au-dessous de la terre et la terre s'élèvera au-dessus du ciel, et les hommes vivront dans la mer et les poissons viendront où d'abord ont été les hommes, puisque vous, ô Lacédémoniens, renversant l'égalité des pouvoirs, vous vous apprêtez à introduire la tyrannie dans les cités, action la plus inique et la plus criminelle que l'on puisse commettre parmi les humains. S'il vous semble utile que les villes soient gouvernées par des tyrans, établissez d'abord un tyran chez vous-mêmes, et alors vous tenterez d'en instituer chez les autres. Mais maintenant, sans avoir expérimenté ce que sont les tyrans, veillant avec un soin extrême à ce qu'il n'y en ait jamais à Sparte, vous en voulez gratifier vos alliés. Si, comme nous, vous en aviez l'expérience, vous auriez à nous donner sur ce sujet de meilleurs conseils que celui de tout à l'heure. 2. Rappelez-vous en effet l'ordre établi dans la ville de Corinthe ; c'était une oligarchie, et ceux qu'on appelle les Bacchiades gouvernaient; ils se donnaient en mariage et épousaient les filles les uns des autres. A Amphion, l'un de ces hommes, naquit une fille boiteuse, dont le nom était Labda. Éétion, fils d'Échécrate, du bourg de Pétra, quoiqu'il descendît des Lapithes et de Cœnée, l'épousa, car aucun des Bacchiades ne la voulut pour femme. Or, ni d'elle, ni d'une autre, il n'eut d'enfants ; il alla donc à Delphes, au sujet de sa postérité ; comme il entrait, soudain la Pythie lui adressa ces vers :

Éétion, personne ne t'honore et tu es digne de beaucoup d'honneurs ;
Labda est enceinte ; elle enfantera une roue pleine qui tombera
Sur les monarques et vengera Corinthe.

Cette réponse que reçut Éétion fut, d'une manière ou de l'autre, rapportée aux Bacchiades, pour qui un précédent oracle sur Corinthe était resté obscur ; cet oracle, dont le sens était le même, était ainsi conçu :

L'aigle couve dans les rochers[1] ; il en naîtra un lion
Robuste, dévorant, qui d'un grand nombre dénouera les genoux ;
Soyez donc attentifs, Corinthiens, qui autour de la belle
Priène demeurez, et autour de la sourcilleuse Corinthe.

3. De cette prédiction antérieurement les Bacchiades ne pou-

1. Double sens de l'oracle : la femme d'Éétion est enceinte dans Pétra ; aigle se prononçait *Éétos*.

Digitized by Google

vaient tirer aucun présage. Mais dès qu'ils surent celle qui avait été faite à Éétion, ils comprirent incontinent que le premier oracle concordait avec le dernier. Toutefois, sur cette interprétation, ils gardèrent le silence, résolus à détruire l'enfant qui allait naître. Dès que la femme fut accouchée, ils dépêchèrent, pour le tuer, dix des leurs au bourg qu'habitaient les deux époux. Ils arrivent à Pétra, ils entrent dans la cour d'Éétion, ils demandent l'enfant. Labda, ne sachant rien du motif qui les amène et croyant que par amitié pour le père ils désirent le voir, le leur apporte et le remet dans les mains de l'un d'eux. Or, ils étaient convenus que le premier qui recevrait l'enfant le jeterait rudement à terre : mais quand Labda qui l'avait apporté l'eut livré, il advint, par la protection divine, que l'enfant sourit à l'homme qui le tenait ; celui-ci, en le voyant sourire, fut saisi d'une pitié qui l'empêcha de le tuer ; tout ému, il le passe à un second, le second à un troisième ; il est ainsi transmis à tous les dix et aucun n'a la volonté d'exécuter leur mauvais dessein. Ils rendent l'enfant à l'accouchée ; ils sortent, et s'arrêtant devant le seuil de la maison ils s'accusent les uns les autres, adressant surtout des reproches au premier parce qu'il n'a pas fait ce qu'ils avaient décidé entre eux ; enfin, après quelque temps, ils prennent le parti de rentrer et de participer tous également au meurtre. 4 Mais la destinée voulait que pour Corinthe les calamités naquissent du fils d'Éétion. Car Labda, qui de son côté s'était tenue près de la porte, avait tout entendu et, de peur qu'ils ne se déterminassent à redemander l'enfant pour le faire périr, elle l'avait emporté, puis caché dans le coffre à blé, l'endroit, selon elle, dont ils s'aviseraient le moins ; ne doutant pas que, s'ils revenaient pour le chercher, ils ne fouillassent partout. C'est ce qui arriva : ils entrèrent, ils cherchèrent et ne découvrirent pas l'enfant ; enfin ils résolurent de s'en aller, puis de dire à ceux qui les avaient envoyés que leur mission était accomplie. En effet, à leur retour, ils parlèrent en conséquence. 5 Après cela, l'enfant d'Éétion grandit, et à cause du péril auquel il avait échappé, on lui donna le nom de Cypsèle[1], tiré de celui même du coffre qui l'avait celé. Lorsque Cypsèle fut un homme, il consulta l'oracle de Delphes et reçut une réponse ambiguë, en laquelle il eut assez de confiance pour tenter d'assujettir Corinthe, et il y réussit. Voici cette réponse :

C'est un homme heureux qui entre en ma demeure,

1. Coffre.

Digitized by Google

Cypsèle, fils d'Éétion, roi de l'illustre Corinthe,
Lui et ses fils, mais non les fils de ses fils.

Tel était cet oracle. Or, Cypsèle, devenu tyran, fut l'homme que je vais dire : il bannit un grand nombre de Corinthiens ; il priva de leurs richesses un très-grand nombre, et de la vie un plus grand nombre encore. 6. Après qu'il eut régné trente ans et achevé heureusement sa vie, son fils Périandre hérita de sa souveraineté. Celui-ci, d'abord, fut plus doux que son père ; mais il le surpassa de beaucoup en cruauté, quand, par message, il se fut mis en rapport avec Thrasybule, tyran de Milet : car, ayant dépêché un héraut pour demander à Thrasybule la manière la plus sûre de gouverner la ville dont il avait parfaitement réglé les affaires, Thrasybule conduisit hors de Milet l'envoyé de Périandre ; il le mena dans les champs, à travers un blé près d'être moissonné, le questionnant et lui faisant répéter le motif de son voyage ; cependant il coupait toujours celui des épis qu'il voyait dépasser les autres, il le coupait et le jetait à terre ; il continua jusqu'à ce qu'il eût détruit le plus mûr et le plus dru de la récolte. La pièce de terre parcourue sans qu'il eût ajouté une parole, il congédia le héraut. Périandre eut grande hâte d'entendre de celui-ci, dès qu'il le sut de retour à Corinthe, le conseil qu'il lui rapportait : « Thrasybule ne m'a « rien suggéré, dit le messager ; je suis surpris que tu m'aies dé« puté près d'un pareil homme, d'un insensé qui détruit son pro« pre bien. » Puis il lui raconta ce qu'il avait vu du Milésien. 7. Périandre s'expliqua ce qui avait été fait ; il comprit que Thrasybule lui avait conseillé de faire périr les hommes éminents de la ville ; alors il déploya contre les citoyens toutes sortes de rigueurs ; il acheva de faire périr et de bannir tout ce que Cypsèle avait épargné. Un jour, à cause de sa femme Mélisse[1], il déshabilla toutes les femmes de Corinthe ; il avait envoyé chez les Thesprotes, sur le fleuve Achéron, des messagers chargés de consulter les morts au sujet d'un dépôt fait par un étranger ; Mélisse leur apparut, et déclara qu'elle n'indiquerait rien, qu'elle ne divulguerait pas en quel lieu était le trésor : « Car, dit-elle, « j'ai froid, je suis nue ; les vêtements qu'on a mis en terre avec « moi ne me sont d'aucun usage, faute d'avoir été brûlés. » Pour preuve de la vérité de ce qu'elle avançait, elle ajouta que Périandre avait mis son pain dans un four froid. Lorsque ces paroles furent rapportées à Périandre (et pour lui elles étaient appuyées

1. Voy. liv. III, chap. L.

Digitized by Google

d'un témoignage qu'il ne pouvait récuser, puisqu'il s'était uni à Mélisse après sa mort), il fit aussitôt une proclamation enjoignant à toutes les femmes de Corinthe de se rendre au temple de Junon. Elles y allèrent parées, comme pour une fête, de leurs plus beaux vêtements. Lui cependant, ayant aposté des gardes, les dépouilla toutes sans distinction, les femmes libres aussi bien que les esclaves. Il entassa les robes dans une fosse où il les brûla en invoquant Mélisse. Après cela il envoya derechef ses messagers, et l'ombre de Mélisse leur dit en quel lieu gisait le trésor de l'étranger. Vous le savez, ô Lacédémoniens! telle est la tyrannie, telles sont ses œuvres. Nous Corinthiens, nous avons éprouvé tout d'abord une surprise extrême en vous voyant rappeler Hippias; nous sommes bien plus surpris encore d'entendre vos discours. Nous vous supplions, en prenant à témoin les dieux des Grecs, de ne point établir la tyrannie dans les cités. Refuserez-vous de vous arrêter? tenterez-vous, contre toute justice, de faire rentrer Hippias? Sachez alors que les Corinthiens ne seront pas d'accord avec vous. »

XCIII. Ainsi parla Sosiclès, député de Corinthe; Hippias, ayant pris à témoin les mêmes dieux, répliqua que parmi les Grecs les Corinthiens regretteraient le plus les Pisistratides, quand viendraient pour eux les jours inévitables où ils seraient opprimés par les Athéniens. Il leur tint ce langage, prenant le ton d'un homme qui, plus que nul autre, possédait la connaissance des oracles. Quant au reste des alliés, ils avaient jusqu'alors gardé le silence; mais lorsqu'ils eurent entendu Sociclès exprimer librement son opinion, ils furent unanimes pour déclarer à haute voix qu'ils pensaient comme le Corinthien, et ils avertirent les Lacédémoniens qu'ils eussent à ne point faire de changements dans une ville de la Grèce.

XCIV. Telle fut l'issue de cette affaire; Hippias partit, et Amyntas le Macédonien lui donna Anthémone; les Thessaliens, en même temps, lui offrirent Iolchos, mais il ne prit ni l'une ni l'autre, et retourna dans Sigée. Pisistrate l'avait enlevée de vive force à ceux de Mytilène, et s'en étant rendu maître, il y avait établi, comme tyran, son fils naturel, Hégésistrate, né d'une femme argienne. Ce dernier ne conserva pas sans combattre ce qu'il avait reçu de son père. En effet, il y eut une longue guerre entre les Athéniens qui sortaient de Sigée et les Mytiléniens qui sortaient d'Achillée : ceux-ci prétendant à toute la contrée, les autres ne reconnaissant pas leurs droits, et

Digitized by Google

montrant par raisonnements que la possession du territoire d'Ilion n'appartenait pas aux Éoliens plutôt qu'à eux-mêmes et aux autres nations grecques qui avaient aidé Ménélas à venger le rapt d'Hélène.

XCV. Pendant cette lutte, il y eut divers incidents sur les champs de bataille; entre autres, l'aventure du poëte Alcée : on était aux prises, et les Athéniens l'emportaient, quand il s'échappa par la fuite; les vainqueurs ramassèrent son armure, qu'ils suspendirent dans le temple de Minerve à Sigée. Alcée composa sur sa disgrâce un chant lyrique qu'il envoya à Mytilène, pour la faire connaître à son compagnon Mélanippe. Périandre, fils de Cypsèle, réconcilia les Athéniens et les Mytiléniens, car ils l'avaient choisi pour arbitre; il les réconcilia en prononçant que chacun resterait maître de ce qu'il tenait. De cette manière, Sigée appartint aux Athéniens.

XCVI. Hippias, revenu de Lacédémone en Asie, mit toutes choses en mouvement; il dénigra les Athéniens auprès d'Artapherne; il ne négligea rien pour se les assujettir et les soumettre à Darius. On sut à Athènes ses artifices; on envoya des messagers à Sardes pour engager les Perses à ne pas prêter l'oreille à des bannis. Mais Artapherne ordonna aux députés eux-mêmes, s'ils voulaient sauver leur pays, de laisser rentrer Hippias. Le peuple d'Athènes, quand ils lui rapportèrent cette proposition, la repoussa et résolut de se déclarer ouvertement ennemi des Perses.

XCVII. Au moment même où ils prenaient cette attitude et où on excitait les Perses contre eux, le Milésien Aristagore, chassé par les Lacédémoniens, arriva dans Athènes; car cette ville était alors la plus puissante de toutes les cités. Aristagore, amené devant le peuple, y tint le même langage qu'à Sparte, sur les richesses de l'Asie et sur les chances d'une guerre contre les Perses; il répéta qu'ils ne se servaient ni de boucliers ni de longues javelines, et qu'ils étaient faciles à vaincre. Il dit ces choses et il en ajouta beaucoup d'autres, savoir : que les Milésiens étaient des colons d'Athènes, et qu'il appartenait à cette ville, qui pouvait tant, de les protéger. Il n'y eut rien qu'il ne promît, tant il mettait d'ardeur à ses instances; il en vint finalement à persuader ses auditeurs. D'où l'on peut croire qu'il est plus aisé de tromper une multitude qu'un seul homme. En effet, Aristagore n'avait pas réussi à tromper le seul Lacédémonien Cléomène; il trompa trois myriades d'Athéniens. Le peuple, entraîné, vota l'envoi de vingt navires pour seconder les

Digitized by Google

Ioniens, et il nomma général de cette flotte Mélanthie, citoyen recommandable sous tous les rapports. Ces vaisseaux furent l'origine des malheurs des Grecs et des barbares.

XCVIII. Aristagore les devança et se rendit à Milet, roulant en sa tête un projet qui ne devait être d'aucune utilité pour les Ioniens (mais il agit moins dans le but de les servir que dans celui d'affliger le roi). Il fit donc passer un émissaire chez ces Péoniens, que Mégabaze avait réduits en captivité sur les bords du Strymon, et qui, en Phrygie, habitaient le bourg et le territoire à eux assignés. Le messager leur parla en ces termes : « Péoniens, Aristagore, tyran de Milet, me donne mission de vous sauver, si vous voulez me prêter l'oreille; car maintenant l'Ionie entière a secoué le joug de Darius, et il ne tient qu'à vous de retourner sains et saufs en vos demeures. Gagnez la côte; ce soin vous regarde : une fois là, nous nous chargeons du reste. » Les Péoniens, sur ces mots, accueillirent le messager de la manière la plus amicale; ils prirent leurs femmes, leurs enfants, et coururent tout d'une traite à la mer; quelques-uns, toutefois, par crainte, ne bougèrent point. Les autres, arrivés à la côte, s'embarquèrent pour Chios : ils y étaient déjà, quand un gros de cavaliers, les poursuivant, se mit sur leurs traces. Les Perses, n'ayant pu les rejoindre, leur firent notifier, à Chios, qu'ils eussent à revenir : ils s'en gardèrent bien; ceux de Chios les menèrent à Lesbos, et ceux de Lesbos à Dorisque, d'où, par terre, ils parvinrent en Péonie.

XCIX. Cependant les vingt vaisseaux d'Athènes survinrent, renforcés de cinq trirèmes d'Érétrie, ville qui s'engageait dans cette guerre par amitié, non pour les Athéniens, mais pour les Milésiens eux-mêmes, et afin de s'acquitter d'une dette : car ces derniers jadis avaient été leurs alliés dans une lutte avec les Chalcidiens, quand ceux de Chalcis avaient porté secours aux Samiens contre les Érétriens et les Milésiens. Lorsque Aristagore eut rallié Athéniens et auxiliaires, il dirigea une expédition sur Sardes; lui-même n'y prit point part; mais il donna deux généraux aux Milésiens : d'abord son frère Charopinus, puis Hermophante, l'un des citoyens.

C. Les Ioniens, avec cette flotte, entrèrent dans les eaux d'Éphèse; ils laissèrent les navires près de cette ville, dans la rade de Coresse, et débarquèrent en grand nombre, prenant des Éphésiens pour guides. Ils remontèrent la rive du Caystre, puis ils franchirent le Tmole, et prirent Sardes sans que personne leur tînt tête. Ils s'emparèrent de toute la ville, sauf la citadelle;

Digitized by Google

Arthapherne lui-même s'y jeta avec une troupe assez considérable[1].

CI. Maîtres de la ville, ils n'eurent point le temps de la piller; et voici ce qui les en empêcha. Il y avait à Sardes un grand nombre de maisons construites en roseaux; celles de briques étaient aussi couvertes en roseaux. Un soldat ayant mis le feu à l'une d'elles, en un clin d'œil, l'incendie, se propageant de maison en maison, dévora la ville entière. Pendant qu'elle était la proie des flammes, les Lydiens et ceux des Perses qui s'y trouvaient, enveloppés de toutes parts (car le feu s'était répandu jusqu'aux extrémités), et n'ayant aucune issue, coururent en foule à la place publique sur le Pactole; ce fleuve, apportant du Tmole des paillettes d'or, coule au milieu de la place, puis se réunit à l'Hermus, qui lui-même se jette dans la mer. Les fugitifs, entassés dans la place et sur les rives du fleuve, furent contraints de se mettre en état de défense; les Ioniens, voyant d'une part ceux qui livraient combat, d'autre part, en grand nombre, ceux qui accouraient, furent saisis de crainte; ils se retirèrent sur le mont Tmole. De là, à la nuit tombée, ils partirent pour regagner leur flotte.

CII. Dans l'incendie de Sardes, le temple de Cybèle, la divinité du pays, fut brûlé, et plus tard les Perses en prirent prétexte pour livrer aux flammes, par représailles, les temples de la Grèce. Dès que les Perses qui demeuraient à l'ouest de l'Halys apprirent ce qui se passait, ils se rassemblèrent et apportèrent leur secours aux Lydiens. Comme, à cause de l'accident que je viens de rapporter, ils ne trouvèrent plus les Ioniens à Sardes, ils s'attachèrent à leurs pas et les atteignirent dans Éphèse. Ceux-ci firent volte-face; la bataille s'engagea, mais ils furent complétement défaits, et les Perses en tuèrent un grand nombre; quelques-uns étaient illustres, et entre autres Évalcide, général des Érétriens; il avait remporté des couronnes aux jeux, et il avait été souvent chanté par Simonide le Céen. Ceux qui échappèrent à ce désastre se dispersèrent parmi les cités.

CIII. Voilà quelle fut l'issue de l'expédition; plus tard, les Athéniens, ayant tout à fait abandonné la cause de l'Ionie, refusèrent, malgré les instances et les nombreux messages d'Aristagore, de lui envoyer aucun secours. Les Ioniens, quoique privés de l'appui d'Athènes, avaient trop fait contre Darius pour

1. L'an 499 avant J. C.

Digitized by Google

suspendre leurs apprêts de guerre. Ils naviguèrent dans l'Hellespont et s'assurèrent du concours de Byzance, puis de toutes les autres villes; hors de l'Hellespont, ils s'attachèrent, comme alliés, la plupart des Cariens. Caunus même, qui d'abord n'avait point voulu s'associer à leur cause, se mit de leur parti quand ils eurent brûlé Sardes.

CIV. Tous ceux de Chypre, excepté les Amathontins, suivirent cet exemple; car eux-mêmes s'étaient aussi révoltés contre le Mède, dans les circonstances suivantes. Onésile était frère puîné de Gorgus, roi de Salamine, fils de Chersis, fils de Sirome, fils d'Évelthon : plus d'une fois il l'avait exhorté à se soulever contre Darius. A la nouvelle de l'insurrection des Ioniens, il le pressa avec un surcroît d'ardeur, mais vainement; alors il épia le moment où son frère sortirait de la ville; l'occasion se présenta; ses partisans fermèrent les portes; Gorgus ne put rentrer dans Salamine, et il émigra chez les Mèdes. Onésile, resté seul maître, décida les Cypriens à se soulever : il les entraîna tous, sauf ceux d'Amathonte; comme ils refusèrent de lui obéir, il vint mettre le siége devant leur ville.

CV. Onésile assiégeait donc Amathonte, lorsque l'on annonça au roi que Sardes avait été prise et incendiée par les Athéniens et les Ioniens, et que, selon toute apparence, le chef de cette ligue était le Milésien Aristagore. En apprenant ces nouvelles, sans se préoccuper des Ioniens qui, pensait-il, ne pourraient se soustraire au châtiment que méritait leur révolte, il demanda tout d'abord ce que c'était que les Athéniens. Quand on l'en eut informé, il se fit donner un arc, le prit, y plaça une flèche, la lança droit au ciel, et, comme elle volait dans les airs, il s'écria : « O Jupiter, qu'il me soit permis de me venger des Athéniens. » Après cette imprécation, il prescrivit à l'un de ses serviteurs de se tenir auprès de lui, à tous ses repas, et de lui répéter trois fois : « Maître, souviens-toi des Athéniens. »

CVI. Cet ordre donné, il fit venir en sa présence Histiée que depuis longtemps il retenait, et il lui dit : « J'apprends, ô Histiée, que ton lieutenant, à qui tu as confié ta ville, vient de se mettre en révolte contre moi. Il a conduit sur mon territoire des hommes de l'autre continent, et avec ceux-ci des Ioniens qui me donneront satisfaction de ce qu'ils ont osé. Il a entraîné ces derniers à suivre les autres, et il m'a privé de Sardes. Maintenant te semble-t-il que l'action est louable? Comment a-t-elle pu être tentée sans tes conseils? Prends garde que plus tard tu ne sois toi-même accusé. » A ces questions, le Milésien répon-

Digitized by Google

dit : « O roi, quelle parole as-tu dite? que j'aie suggéré quoique ce soit d'où doive résulter pour toi un chagrin grand ou petit! Que pourrais-je espérer d'une telle conduite? Que me manque-t-il? Je jouis des mêmes biens que toi et je suis le confident de tes desseins. S'il est vrai que mon lieutenant ait fait quelque chose de ce que tu dis, sache qu'il l'a fait de lui-même et pendant qu'il a le pouvoir. Mais d'abord je n'admets pas que ni les Milésiens ni Aristagore aient rien entrepris contre toi; si cependant ils l'ont fait, si l'on t'a rapporté un fait réel, ô roi, comprends quel embarras tu t'es préparé en m'appelant près de toi des bords de la mer. Car les Ioniens, affranchis de ma surveillance, auront, il faut croire, tenté ce dont ils avaient depuis longtemps le désir; mais, quand j'étais en Ionie, nulle ville ne bougeait. Maintenant donc permets-moi d'y retourner au plus vite, afin que je rétablisse l'ordre en toutes choses, que je mette la main sur ce gouverneur de Milet, qui a, dit-on, tramé ces complots, et que je te le livre. Lorsque j'aurai ainsi accompli tes vœux, je jure par les dieux royaux de ne point ôter la tunique avec laquelle j'arriverai en Ionie, avant d'avoir rendu ta tributaire la Sardaigne, la plus grande des îles. »

CVII. Histiée par ce discours trompa Darius; le roi fut convaincu et il le congédia, lui prescrivant, lorsqu'il aurait rempli ses promesses, de revenir auprès de lui à Suse.

CVIII. Dans le même temps que le rapport sur les événements de Sardes parvenait à Darius, qu'il faisait avec son arc ce que je viens de raconter, qu'il conférait avec Histiée, et que celui-ci, heureusement congédié, s'en allait vers la mer, pendant tout ce temps voici ce qui se passait. On annonça à Onésile le Salaminien, occupé au siége d'Amathonte, qu'Artybie, homme très-considérable, ayant amené sur des navires une nombreuse armée persique, était à Chypre. En l'apprenant, Onésile se hâta d'envoyer un héraut chez les Ioniens pour les appeler; ceux-ci ne délibérèrent pas longtemps; ils arrivèrent avec un armement formidable. Les Ioniens donc touchèrent à Chypre; de leur côté, les Perses, qui avaient passé le bras de mer, après être venus par la Cilicie, se rendirent par terre à Salamine, et les Phéniciens, sur leur flotte, doublèrent le cap que l'on appelle les Cléides[1] de Chypre.

CIX. Sur ces entrefaites, les tyrans de l'île, ayant convoqué les généraux ioniens, leur dirent : « Hommes de l'Ionie, nous

1. Les Clefs.

Digitized by Google

vous laissons le choix d'attaquer ceux que vous voudrez : ou les Perses ou les Phéniciens. Si votre désir est de vous mesurer sur terre avec les Perses, le moment est venu de débarquer et de vous ranger en bataille, pendant que nous monterons sur vos navires pour combattre les Phéniciens. Si vous aimez mieux lutter contre ces derniers, faites ; mais c'est à vous, quel que soit votre choix, de vous comporter de telle sorte que Chypre et l'Ionie deviennent libres. » Or, les Ioniens répondirent : « La communauté des cités ioniennes nous a envoyés pour garder la mer et non pour que nous combattions les Perses sur terre, après avoir confié nos vaisseaux aux Cypriens. Nous chercherons donc à nous rendre utiles là où il nous est prescrit de rester ; c'est à vous de vous rappeler ce que vous avez souffert sous le joug des Mèdes et de vous montrer vaillants. » Telle fut la réponse des Ioniens.

CX. Après cela, les ennemis s'étant déployés dans la plaine de Salamine, les rois des Cypriens se mirent en bataille ; opposant leurs autres soldats aux troupes auxiliaires, ils choisirent, pour tenir tête aux Perses, les plus braves des Salaminiens et des Soliens ; Onésile, de lui-même, se plaça en face d'Artybie, général de l'armée du roi Darius.

CXI. Artybie montait un cheval instruit à se dresser sur ses pieds de derrière en présence d'un homme pesamment armé ; Onésile le savait. Or, il dit à son porte-bouclier, Carien très-exercé à la guerre, d'ailleurs plein de résolution : « J'ai appris que le cheval d'Artybie se dresse sur ses pieds de derrière et qu'il attaque, tant de la bouche que des pieds de devant, celui contre qui il a été lancé. Réfléchis donc à l'instant et dis-moi qui tu te charges de surveiller et de frapper, du cheval ou d'Artybie lui-même. » Le serviteur lui répondit : « O roi, je suis prêt à faire l'une et l'autre chose, ou seulement l'une des deux, ou tout ce qu'il te plaira de me commander ; toutefois ce qui dans ton intérêt me paraît préférable, je vais te le dire. Selon moi, un roi, un général, doit attaquer un roi, un général. Car si tu fais périr un général, pour toi quelle gloire ! Si c'est lui qui triomphe (plaise aux dieux que cela n'arrive point), mourir d'une noble main est un demi-malheur. Nous autres serviteurs, nous devons nous attaquer aux serviteurs adverses ; quant au cheval, ne redoute aucun de ses tours, je te promets qu'il ne se dressera plus contre aucun homme. »

CXII. Il dit, et au même instant la mêlée s'engagea sur terre et sur mer. Les Ioniens, ce jour-là, combattirent avec ardeur et

Digitized by Google

eurent la supériorité ; ils vainquirent les Phéniciens, et parmi eux les Samiens furent les plus vaillants. A terre, les deux armées s'entre-choquèrent et se prirent corps à corps. Quant aux deux généraux, voici ce qui advint : comme Artybie, monté sur son cheval, chargeait Onésile, celui-ci le frappa selon le conseil de son serviteur; cependant le cheval se préparait à heurter de ses deux pieds de devant le bouclier d'Onésile, quand le Carien les abattit d'un coup de faux. Artybie donc, général des Perses, tomba, sur le lieu même, en même temps que son cheval.

CXIII. Pendant que les autres Cypriens combattaient, Stésénor, tyran de Curius, passa aux Perses avec une troupe considérable; les Curiens, dit-on, étaient des colons argiens. Dès qu'ils eurent trahi, les chars de guerre de Salamine firent comme eux. Alors les Perses furent plus forts que les Cypriens; ces derniers furent mis en déroute et un grand nombre succomba, entre autres Onésile, fils de Chersis, celui qui avait soulevé l'île, et le roi des Soliens, Aristarque, fils de ce même Philocypre que Solon l'Athénien, venu à Chypre, loua en vers et plaça au-dessus de tous les tyrans.

CXIV. Les Amathontins, qu'avait assiégés Onésile, lui coupèrent la tête, l'emportèrent chez eux et la suspendirent audessus de l'une de leurs portes. Comme la tête était accrochée et devenue creuse, un essaim d'abeilles y entra et la remplit de rayons. A ce sujet les citoyens consultèrent l'oracle : il leur fut répondu qu'ils eussent à inhumer la tête et à faire annuellement à Onésile les sacrifices que l'on fait aux héros; qu'en obéissant ils s'en trouveraient bien. Les Amathontins le firent, et ils le font encore de mon temps.

CXV. Les Ioniens qui avaient livré la bataille navale à Chypre, ayant appris que les affaires d'Onésile étaient ruinées et que toutes les cités de Chypre étaient assiégées, hormis Salamine où, après la défection des habitants, était rentré l'ancien roi Gorgus, mirent aussitôt à la voile et retournèrent en Ionie. Soli fut des villes de Chypre celle qui tint le plus longtemps, mais les Perses minèrent le rempart tout alentour et la prirent le cinquième mois.

CXVI. Ainsi les Cypriens, après avoir été libres un an, retombèrent en servitude. Cependant Daurise, qui avait épousé une fille de Darius, Hyméès, Otanès et d'autres généraux perses, aussi gendres du roi, avaient poursuivi ceux des Ioniens qui s'étaient emparés de Sardes; les ayant battus sur terre et for-

Digitized by Google

cés de remonter sur leurs navires, ils se partagèrent les cités pour les mettre au pillage.

CXVII. Daurise se dirigea sur les villes de l'Hellespont; il prit Dardanos, il prit Abydos, puis Percote, puis Lampsaque, puis Pèse; il en prit une par jour. Comme il sortait de Pèse pour se porter sur Parium, survint un message lui annonçant que les Cariens, de concert avec les Ioniens, se révoltaient contre les Perses. Il partit donc de l'Hellespont et mit son armée en marche pour la Carie.

CXVIII. Avant son arrivée, les Cariens eurent quelque avis de ce mouvement, et ils se rassemblèrent vers les Colonnes Blanches, comme on les appelle, sur le fleuve Marsyas, qui descend du territoire d'Idrias et se jette dans le Méandre. Ils y tinrent conseil, et nombre de propositions furent faites, dont la meilleure, à ce qu'il me semble, fut celle de Pixodare, fils de Mausole, citoyen de Cindye, gendre de Syennésis, roi des Ciliciens. « Il faut, dit-il, ranger les Cariens au delà du Méandre, et les faire combattre le dos au fleuve, afin que n'ayant pas de retraite, ils soient forcés de tenir ferme et de se montrer plus vaillants qu'il ne leur est naturel. » Cette opinion ne prévalut pas, mais celle que les Perses eussent derrière eux le fleuve, plutôt qu'eux-mêmes; il leur parut évident que, si leurs ennemis étaient vaincus et se mettaient à fuir, ils tomberaient dans le Méandre et ne pourraient pas battre en retraite.

CXIX. En conséquence, lorsque les Perses eurent passé le Méandre, les Cariens partirent du Marsyas, se ruèrent sur eux et engagèrent un combat violent; après de longues vicissitudes, le nombre les accabla; deux mille hommes tombèrent du côté des Perses, dix mille du côté des Cariens. Ceux qui échappèrent furent renfermés à Labranda, dans l'enclos sacré de Jupiter-Combattant, bois de platanes vaste et saint. Les Cariens sont, à notre connaissance, les seuls qui fassent des sacrifices à Jupiter-Combattant. Bloqués dans cet enclos, ils délibérèrent s'il valait mieux, pour leur salut, se rendre aux Perses ou abandonner pour jamais l'Asie.

CXX. Pendant qu'ils agitaient la question, survinrent, pour les secourir, les Milésiens et leurs alliés. Alors les Cariens mirent de côté la délibération et se disposèrent à reprendre les hostilités. Ils en vinrent aux mains avec les Perses qui les avaient poursuivis, et furent plus complétement battus que la première fois; une multitude des leurs succomba; mais les Milésiens surtout souffrirent.

Digitized by Google

CXXI. Les Cariens se rétablirent de ce désastre et se remirent en campagne. Ils surent que les Perses marchaient contre leurs villes, et ils dressèrent une embuscade sur la route de Pédase. Les Perses y tombèrent pendant la nuit ; ils furent détruits eux et leurs généraux, Daurise, Amorge et Sisimaque. Avec eux périt Myrse fils de Gygès. Le chef de l'embuscade était Héraclide, fils d'Ibanolis, citoyen de Mylase. Ainsi périrent ces Perses.

CXXII. Hyméès, l'un de ceux qui avaient poursuivi les Ioniens après l'expédition de Sardes, se dirigeant vers la Propontide, prit Cios en Mysie. Lorsqu'il eut appris que Daurise avait quitté l'Hellespont pour passer en Carie, il sortit de la Propontide, ramena son armée au sud et soumit tous les Éoliens qui habitent le territoire d'Ilion ; il soumit pareillement les Gergithes, débris des anciens Teucriens ; cet Hyméès, après avoir subjugué ces contrées, mourut de maladie en Troade : telle fut sa fin.

CXXIII. Cependant Artapherne, gouverneur de Sardes, et Otanès, le troisième général, reçurent l'ordre d'attaquer l'Ionie et la partie de l'Éolie qui l'avoisine ; ils prirent en Ionie, Clazomène ; en Éolie, Cyme.

CXXIV. Tandis que ces villes succombaient, Aristagore le Milésien, qui n'avait pas, comme il l'a montré, une grande force d'âme, après avoir soulevé l'Ionie et suscité de grands troubles, voyant comme les affaires tournaient, ne songea plus qu'à s'enfuir ; il lui parut d'ailleurs impossible de l'emporter sur le roi Darius. A ce sujet, il convoqua ses partisans et tint conseil avec eux : « Il serait à propos pour nous, leur dit-il, de nous préparer un asile sûr, où nous nous réfugierions dans le cas où nous serions chassés de Milet. » Et il leur proposa de les conduire soit en Sardaigne, comme colons, soit à Myrcine des Édoniens, qu'Histiée avait obtenue de Darius et qu'il avait fortifiée. Telle fut la proposition d'Aristagore.

CXXV. Hécatée fils d'Hégésandre, historien, conseilla à Aristagore de ne choisir ni l'une ni l'autre de ces retraites, mais de bâtir un fort dans l'île de Léros et de s'y tenir tranquille, s'il était obligé de quitter Milet ; puis, par la suite, d'en partir pour revenir en cette dernière ville. Tel fut l'avis d'Hécatée.

CXXVI. La plupart des voix se réunirent à celle d'Aristagore lui-même, et il fut résolu qu'il conduirait ses partisans à Myrcine. Il confia donc Milet à Pythagore, homme considérable parmi les citoyens, et s'adjoignant tous ceux qui voulurent le suivre, il fit voile vers la Thrace, où il se mit en possession de

Digitized by Google

la contrée qu'il avait prise pour but. Comme il avait entrepris une expédition hors de ce territoire, Aristagore en personne et toute son armée furent exterminés par les Thraces devant une ville [1] qu'ils assiégeaient, et dont la garnison avait consenti à sortir par capitulation.

1. Les Neuf-Voies

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

ÉRATO.

I. Aristagore, après avoir insurgé l'Ionie, mourut de cette manière ; cependant Histiée, tyran de Milet, congédié par Darius, se rendit à Sardes. Aussitôt qu'il y fut arrivé de Suse, Artapherne, gouverneur de Sardes, lui fit cette question : « A quel sujet penses-tu que les Ioniens se soient révoltés ? — Je ne sais rien et suis surpris de ce qui est advenu, » dit-il, du ton d'un homme ignorant tout à fait l'état présent des affaires. Artapherne, démêlant l'artifice, pénétra la vérité sur la révolte et reprit : « Histiée, voici le fait ; tu as cousu la chaussure, Aristagore l'a nouée. »

II. Artapherne ayant ainsi exprimé son opinion sur la révolte, Histiée, effrayé de sa perspicacité, dès la première heure de la nuit s'enfuit à la mer, se contentant d'avoir trompé Darius. Lui qui avait promis de soumettre la Sardaigne, la plus grande des îles, n'hésita pas à prendre la direction de la guerre des Ioniens contre le roi. Il se rendit à Chios, où les habitants l'enchaînèrent, le soupçonnant de tramer contre eux quelques nouveaux projets dans l'intérêt de Darius. Mais lorsque, instruits de tout, ils eurent reconnu en lui l'ennemi des Perses, ils le relâchèrent.

III. Interrogé alors par les Ioniens de Chios sur les motifs de son ardeur à pousser Aristagore au soulèvement dont souffrait tant l'Ionie, Histiée se garda bien de révéler ce qui l'avait fait agir ; il leur dit que le roi Darius avait dessein de transporter les Phéniciens en Ionie et les Ioniens en Phénicie ; qu'à cause de cette résolution, il avait écrit à Aristagore. Le roi n'avait pas eu la moindre idée du dessein qu'il lui prêtait, mais les Ioniens en furent épouvantés.

IV. Ensuite Histiée, prenant pour messager Hermippe, citoyen d'Atarnée, fit passer des lettres à ceux des Perses, rési-

Digitized by Google

dant à Sardes, qui précédemment s'étaient entretenus avec lui de l'insurrection. Mais Hermippe, quoique envoyé tout exprès pour eux, ne leur délivra pas les lettres qu'il apportait; il les remit entre les mains d'Artapherne. Celui-ci, informé par là de toute l'affaire, donna l'ordre à Hermippe de porter chaque lettre à son adresse et de lui livrer, à lui, les réponses que feraient les Perses à Histiée. Tout ce qui se tramait fut ainsi dévoilé, et Artapherne alors condamna au dernier supplice un grand nombre de Perses.

V. Le trouble était donc à Sardes et aux alentours; cependant Histiée, trompé dans ses espérances, se fit conduire à Milet par ceux de Chios. Les Milésiens avaient goûté de la liberté; charmés d'être délivrés d'Aristagore, ils ne se souciaient nullement de recevoir un autre tyran dans la contrée. D'ailleurs Histiée arriva la nuit et tenta de forcer l'entrée de la ville; mais il reçut de l'un des habitants une blessure à la cuisse. Repoussé de sa propre cité, il retourna d'où il était parti, et, ceux de Chios lui refusant leurs vaisseaux, il s'en fut à Lesbos, où les Mytiléniens lui en accordèrent. Il obtint d'eux huit trirèmes avec lesquelles il vogua vers Byzance; là il jeta l'ancre et captura tous les navires qui venaient du Pont-Euxin, hormis ceux qui se déclaraient prêts à lui obéir.

VI. Voilà ce que firent Histiée et les Mytiléniens; d'un autre côté, à Milet, on était dans l'attente d'une flotte nombreuse et d'une armée de terre considérable. Car les généraux perses, s'étant réunis et ne formant qu'un seul corps, se portaient sur cette ville, tenant peu de compte des autres cités. Les Phéniciens étaient les plus zélés de la flotte; ils venaient de rallier les Cypriens récemment soumis, les Ciliciens et les Égyptiens.

VII. Toutes ces forces marchaient donc sur Milet et sur l'Ionie; les Ioniens en étaient informés, et ils avaient envoyé des députés au Panionium. L'assemblée, délibérant en ce lieu, résolut de ne point opposer aux Perses une armée de terre, de confier le salut de Milet aux citoyens et à leurs remparts, d'équiper toute la flotte sans négliger un seul navire, de l'armer, de la concentrer au plus vite à Lada, et de livrer pour défendre Milet une bataille navale. Lada est un îlot devant Milet.

VIII. En conséquence, les équipages se complétèrent; les Ioniens coururent au rendez-vous, avec ceux des Éoliens qui habitent Lesbos. Ils se rangèrent dans l'ordre suivant : les Milé-

Digitized by Google

siens tenaient l'aile orientale, présentant quatre-vingts navires; puis venaient les Priéniens avec douze vaisseaux; les Myusiens avec trois. Après ceux-ci, les Téiens, dix-sept vaisseaux; après les Téiens, ceux de Chios, cent vaisseaux, près desquels étaient les Érythréens et les Phocéens; les Érythréens présentant huit vaisseaux, les Phocéens, trois. Après les Phocéens, les Lesbiens présentaient soixante-dix vaisseaux. Les derniers, formant l'aile occidentale, étaient les Samiens avec soixante navires. Le nombre total de toutes ces voiles s'élevait à trois cent cinquante-trois trirèmes; telle était cette flotte.

IX. Les barbares avaient six cents vaisseaux; quand cette flotte se déploya devant Milet, soutenue par l'armée de terre, les généraux perses, informés du nombre des vaisseaux ioniens, ne se crurent pas encore assez forts pour les vaincre; ils craignirent en conséquence de ne pouvoir prendre Milet, faute d'être maîtres de la mer, et d'encourir la colère de Darius. Agités par ces pensées, ils convoquèrent les tyrans des cités ioniennes qui, dépouillés de leur souveraineté par Aristagore, s'étaient réfugiés chez les Mèdes, et se trouvaient alors dans le camp devant Milet. Ces hommes rassemblés, ils leur dirent : « Ioniens, que chacun de vous se signale en servant la maison de Darius, que chacun de vous tente maintenant de séparer ses concitoyens du reste de la ligue; déclarez-leur, par messages, qu'ils ne souffriront aucune disgrâce à cause de leur révolte, qu'on ne brûlera ni leurs temples ni leurs demeures, et qu'ils ne seront pas traités avec plus de rigueur qu'auparavant. S'ils ne rompent pas avec la confédération, s'ils prennent part bon gré mal gré à la bataille, dites-leur avec menaces ce qui leur arrivera dans le cas où ils seraient vaincus : nous les réduirons en esclavage; nous ferons de leurs fils des eunuques; nous transporterons leurs filles dans la Bactriane et nous donnerons à d'autres leur territoire. »

X. Tel fut le langage des généraux; en conséquence les tyrans ioniens, à la nuit, dépêchèrent, chacun à ses compatriotes, des messagers. Les Ioniens à qui parvinrent ces messages ne se laissèrent pas ébranler dans leur dessein; ils n'agréèrent point la trahison; il leur sembla d'ailleurs que ces émissaires venaient des Perses seuls. Or, ceci se passa aussitôt après l'arrivée des Perses devant Milet.

XI. Après leur concentration à Lada, les Ioniens tinrent une assemblée générale; plusieurs parlèrent et, entre autres, Denys, chef des Phocéens, prononça ce discours : « Nos affaires,

Digitized by Google

hommes de l'Ionie, reposent sur le tranchant d'un rasoir[1] : serons-nous libres ou esclaves, esclaves traités en fugitifs repris? Si vous acceptez maintenant de rudes labeurs, vous aurez un moment de fatigue, mais vous vous rendrez capables de vaincre vos ennemis et de conserver votre liberté; si, au contraire vous cédez à la mollesse, au désordre, je n'ai aucun espoir de vous voir échapper au châtiment que le roi réserve à votre insurrection. Obéissez-moi donc et confiez-moi votre salut; si les dieux tiennent également la balance, je vous promets que les ennemis éviteront la bataille, ou qu'ils auront complétement le dessous, s'ils la livrent. »

XII. Les Ioniens, l'ayant entendu, se mirent eux-mêmes sous ses ordres; Denys dès lors déploya chaque jour la flotte en demi-cercle, afin d'habituer les rameurs à entre-croiser les navires, et d'aguerrir les combattants. Le reste du temps, il retenait les vaisseaux à l'ancre, mais il donnait du travail aux équipages pour toute la journée. Pendant une semaine, ils furent dociles et ils exécutèrent ce qu'il commanda; le huitième jour, impatientés de ces manœuvres et de la fatigue, et du soleil, ils se dirent entre eux[2] : « Quelle divinité avons-nous offensée, pour être ainsi accablés de maux? Il faut que nous ayons extravagué et perdu l'esprit, pour nous être confiés nous-mêmes à un fanfaron phocéen qui nous a amené trois navires. Il s'empare de nous, il nous fait subir des humiliations intolérables; beaucoup parmi nous sont tombés malades, beaucoup d'autres sont près de le devenir à leur tour. Plutôt que ces malheurs, il vaudrait mieux pour nous souffrir n'importe quelle affliction et même endurer la servitude qui nous attend; quelle qu'elle soit, elle sera moins pesante que notre état présent. Courage donc et ne lui obéissons plus. » Ils dirent, et désormais nul ne voulut obéir; mais, comme une armée de terre, ils dressèrent des tentes dans l'île, se tinrent à l'ombre et refusèrent de monter sur les vaisseaux pour reprendre leurs exercices.

XIII. Les généraux de Samos[3], observant ce que faisaient les Ioniens, se rapprochèrent d'Éaque, fils de Syloson, qui leur avait précédemment envoyé les propositions dictées par les Perses, les exhortant à abandonner l'alliance ionienne. Ils étaient témoins du désordre de l'armée; ils avaient réfléchi en

1. Locution empruntée à Homère, *Il.*, X, 173.
2. Si l'on rapproche ces événements de ce qui s'est passé à Salamine, on sera frappé de ce qu'a pu l'influence de Thémistocle.
3. Ioniens aussi, mais que l'historien distingue de ceux du continent.

Digitized by Google

même temps qu'il leur était impossible de l'emporter sur le roi; ils acceptèrent donc les offres d'Éaque, persuadés d'ailleurs que, si la flotte actuelle venait à remporter une victoire sur celle de Darius, ils auraient bientôt sur les bras une force navale quintuple. En conséquence, dès qu'ils virent les Ioniens refuser de se comporter vaillamment, ils prétextèrent eux-mêmes la nécessité de sauver du danger leurs temples et leurs demeures. Cet Éaque de qui ils accueillirent les propositions était fils de Syloson, fils d'Éaque; il avait été privé de la souveraineté de Samos par le Milésien Aristagore, comme les autres tyrans de l'Ionie.

XIV. La bataille s'engagea; les Phéniciens s'étant avancés, les Ioniens, de leur côté, rangèrent leurs navires en croissant; à partir du moment où ils s'abordèrent et s'entremêlèrent, je ne puis désigner avec certitude ceux des Ioniens qui furent lâches ou vaillants, car ils s'accusent les uns les autres. C'est, dit-on, alors que les Samiens, selon leur convention avec Éaque, déployèrent leurs voiles, quittèrent leur poste et retournèrent à Samos, hormis onze navires. Les chefs de ces trirèmes, sans écouter les généraux, restèrent et prirent part au combat; cette résolution eut sa récompense : le peuple de Samos inscrivit leurs noms, comme les noms d'hommes braves, sur une colonne portant aussi leur lignée paternelle; elle est dans l'agora. Les Lesbiens, voyant leurs voisins prendre la fuite, firent de même, et le plus grand nombre des Ioniens les imita.

XV. Ceux de Chios, parmi les Grecs qui s'obstinèrent à combattre, furent les plus maltraités; ils firent d'ailleurs des actions éclatantes et ne laissèrent voir aucune faiblesse. Ils avaient fourni, comme il a été dit plus haut, cent navires, montés chacun par quarante hommes choisis parmi les citoyens. Lorsqu'ils virent que la plupart des alliés trahissaient, ils résolurent de ne ressembler en rien à ces lâches; restés seuls, avec un petit nombre de confédérés, ils traversèrent la ligne ennemie et combattirent en détruisant un grand nombre de vaisseaux, jusqu'à ce qu'ils perdissent presque tous les leurs. Les survivants, avec les débris de la flotte, se retirèrent à Chios.

XVI. Quelques-uns, dont les navires désemparés ne pouvaient aller si loin, trouvèrent un refuge à Mycale; comme ils étaient poursuivis, ils s'y échouèrent, abandonnèrent leurs navires et s'en allèrent à pied, à travers le continent. Lorsqu'ils furent entrés sur le territoire d'Éphèse, et qu'ils se présentèrent devant la ville, la nuit était venue et les femmes célébraient les

Digitized by Google

Thesmophories. Les Éphésiens qui ne savaient rien de leur désastre, à l'aspect d'une troupe armée envahissant leur pays, les prirent pour une bande de voleurs qui voulait enlever leurs femmes. Le peuple entier courut aux armes et les massacra; telles furent les infortunes qui les assaillirent.

XVII. Le Phocéen Denys, voyant ruinées les affaires de la confédération, ayant d'ailleurs capturé trois navires, fit voile non vers Phocée, car il ne doutait pas qu'elle ne fût bientôt réduite en servitude avec le reste de l'Ionie, mais directement, et sans aucun délai, vers la Phénicie. Ensuite, il coula des vaisseaux de transport, s'empara de richesses considérables et gagna la Sicile. Il croisa dans ces parages, exerçant la piraterie, jamais contre les Grecs, mais contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens.

XVIII. Les Perses, vainqueurs des Ioniens dans la bataille navale, assiégèrent Milet par mer et par terre; ils minèrent les remparts, ils employèrent toutes sortes de machines, et ils prirent la ville dans la sixième année après la révolte d'Aristagore. Ils la réduisirent en esclavage, et l'oracle rendu au sujet de Milet se trouva vérifié.

XIX. Les Argiens avaient consulté à Delphes sur le salut de leur ville; ils reçurent en commun une réponse qui se rapportait, tant à eux-mêmes qu'aux Milésiens, comme supplément. Je ferai mention de ce qui regardait les Argiens, quand j'en serai là de mon récit[1]; voici la part des Milésiens, qui n'étaient point présents :

Certes alors, Milésien, artisan de méchancetés,
Tu seras pour plusieurs un festin et (une source) de riches présents.
Les femmes laveront les pieds de beaucoup d'hommes à longue chevelure,
Et notre temple à Didyme sera soigné par d'autres que toi.

Les malheurs prédits en cet oracle atteignirent alors les Milésiens; la plupart des hommes furent tués par les Perses qui portaient une longue chevelure; les femmes et les enfants furent traités en esclaves, les Branchides de Didyme, temple et oracle, furent pillés, puis incendiés. Nous avons ailleurs et plus d'une fois fait mention en notre récit des richesses de ce lieu saint.

XX. De leur pays, les Milésiens pris vivants furent transpor-

1. Chap. LXXVII.

Digitized by Google

tés à Suse. Darius, sans leur faire aucun autre mal, les établit sur la mer Rouge, dans la ville d'Ampa, que le Tigre baigne avant de se jeter dans la mer. Les Perses gardèrent pour eux-mêmes Milet et les plaines d'alentour; ils donnèrent en toute propriété aux Cariens de Pédase les régions montagneuses.

XXI. Les Sybarites, qui, depuis la perte de leur ville, habitaient Laus et Scidrus, ne rendirent pas la pareille aux Milésiens opprimés par les Perses : car, à la prise de Sybaris par les Crotoniates, tous les Milésiens adultes se coupèrent la chevelure et menèrent grand deuil. Ces villes, plus que toutes celles que nous connaissons, étaient liées mutuellement par l'hospitalité. Les Athéniens se conduisirent autrement que les Sybarites; ils firent éclater de toutes manières l'affliction que leur causait le désastre des Milésiens; entre autres témoignages de douleur, quand le poëte Phrynichus eut composé et fait représenter le drame intitulé : *La prise de Milet*, le théâtre fondit en larmes et le peuple condamna l'auteur à une amende de dix mines pour avoir rappelé des malheurs domestiques. De plus, un décret défendit les représentations de ce drame.

XXII. Milet fut donc vide de Milésiens. Cependant ceux des Samiens qui possédaient quelques richesses n'étaient nullement satisfaits de ce que leurs généraux avaient fait en faveur des Mèdes. Ils tinrent conseil à la nouvelle du combat naval et résolurent d'émigrer avant le retour du tyran Éaque, afin de n'être point esclaves, en rentrant chez eux, de cet homme et des vainqueurs. En ce temps-là, les Zancléens de la Sicile avaient par messages invité les Ioniens à venir à Calacté, désirant qu'en ce lieu il y eût des colons de l'Ionie. Cette Calacté, comme on la nomme, fait partie de la Sicile; elle est située du côté de l'île qui regarde les Tyrrhéniens. Seuls de l'Ionie, les Samiens répondirent à leur appel, et, avec eux, ceux des Milésiens qui s'étaient échappés. Or, voici ce qui alors advint.

XXIII. Les Samiens, voguant vers la Sicile, arrivèrent chez les Locriens-Épizéphyriens, tandis que les Zancléens eux-mêmes, et leur roi nommé Scythès, assiégeaient une ville des Siciliens, dont ils voulaient s'emparer. Anaxile, tyran de Rhégium, qui était en différend avec les Zancléens, sut que les Samiens étaient dans le voisinage; il se mit en rapport avec eux, leur persuada de renoncer à Calacté, pour laquelle ils étaient venus, et de prendre Zanclé[1], où il n'y avait plus d'hommes. Les Samiens,

1. Messine.

tentés par lui, s'établirent dans Zanclé; aussitôt les Zancléens, apprenant que leur ville était occupée, marchèrent pour la reprendre et appelèrent à leur secours Hippocrate, tyran de Géla, car il était leur allié. Or, dès que cet Hippocrate les eut rejoints comme auxiliaire, il mit des entraves à Scythès, monarque des Zancléens qui avait perdu sa ville; il enchaîna pareillement Pythogène, frère de Scythès, et les fit partir l'un et l'autre pour Inycus. Quant au reste des Zancléens, après s'en être entendu avec les Samiens et s'être lié avec eux par de mutuels serments, il les leur livra. Pour prix de sa trahison, les Samiens lui concédèrent la moitié des meubles et des esclaves qui se trouvaient dans la ville et tout ce qui existait dans les champs; tel fut le lot d'Hippocrate. De plus, il considéra comme esclaves la plupart des Zancléens, il les chargea de chaînes, et donna les trois cents citoyens les plus éminents aux Samiens pour qu'ils les égorgeassent; mais ils n'en firent rien.

XXIV. Scythès, monarque des Zancléens, s'enfuit d'Inycus à Himère, d'où il passa en Asie auprès de Darius. Le roi le déclara le plus juste de tous les Grecs qui l'étaient jamais venus trouver; car, avec sa permission, il retourna en Sicile, et de la Sicile il revint auprès de lui. Il y demeura jusqu'à ce qu'il mourût chez les Perses, riche et dans un âge avancé.

XXV. Ainsi les Samiens, qui avaient fui les Mèdes, se mirent sans peine en possession de la belle ville de Zanclé[1]. D'un autre côté, les Phéniciens, après le combat naval de Milet, sur l'ordre des Perses, reconduisirent à Samos Éaque, fils de Syloson, comme un homme qui avait beaucoup fait pour leur cause et qu'ils considéraient grandement. A cause de la défection de leur flotte, les Samiens, seuls des peuples révoltés contre Darius, ne virent brûler ni la ville ni les temples. Les Perses, après avoir pris Milet, aussitôt occupèrent la Carie et toutes ses villes; les unes parce qu'elles se soumirent volontairement, les autres par contrainte. Tels furent les événements arrivés en ces contrées.

XXVI. Histiée le Milésien était autour de Byzance à capturer les vaisseaux marchands de l'Ionie qui sortaient du Pont-Euxin, quand on lui annonça la chute de Milet. Il confia les affaires de l'Hellespont à Bisalte, fils d'Apollophane, citoyen d'Abydos, et, prenant avec lui les Lesbiens, il fit voile vers Chios, où d'abord il livra bataille en un lieu de l'île appelé Cœles[1], dont la garni-

1. Creux.

Digitized by Google

son refusait de l'admettre. Il en tua le plus grand nombre, et le reste des habitants, qui avaient été très-maltraités dans le combat naval, fut subjugué par Histiée et les Lesbiens, qui fondirent sur eux de Polichna.

XXVII. Lorsque de grandes calamités sont sur le point d'assaillir une ville ou une nation, il arrive habituellement que de quelque manière elles s'annoncent; en effet, avant ces désastres, de grands prodiges éclatèrent à Chios. D'abord, d'un chœur de cent jeunes hommes envoyés à Delphes par les citoyens, deux seulement revinrent; les quatre-vingt-dix-huit autres furent attaqués de la peste et moururent; secondement, en ce même temps-là, un peu avant le combat naval, un toit de la ville s'écroula sur des enfants qui apprenaient à lire, de sorte que sur cent vingt un seul échappa. Un dieu leur montra ces signes, et, peu après, la bataille navale surprit la ville et la renversa. Par surcroît advint Histiée, accompagné des Lesbiens; ceux de Chios, déjà ruinés, furent maîtrisés facilement par eux.

XXVIII. Histiée se porta ensuite sur Thase avec une multitude d'Ioniens et d'Éoliens. Pendant qu'il assiégeait Thase, un message lui annonça que les Phéniciens quittaient les eaux de Milet pour attaquer le reste de l'Ionie. A cette nouvelle, il leva le siége et se hâta de ramener ses troupes à Lesbos, où elles eurent à souffrir de la famine; alors il traversa le détroit dans le but de moissonner les froments d'Atarnée, puis ceux de la plaine du Caïque appartenant aux Mysiens. Or, en ces contrées, la fortune voulut qu'il rencontrât Harpage, général perse, avec une armée non médiocre; celui-ci combattit Histiée au moment où il débarquait, le fit prisonnier et détruisit presque toute sa troupe.

XXIX. Histiée fut pris comme je vais le dire : les Grecs, engagés contre les Perses sur le territoire d'Atarnée, à Malène, tinrent ferme longtemps; enfin la cavalerie survint, les chargea et décida de la victoire; ils prirent la fuite. Alors Histiée conçut l'espoir que le roi ne le mettrait pas à mort à cause de sa faute présente; il se rattacha donc à l'amour de la vie, et comme, tandis qu'il fuyait, un soldat perse le saisit, comme cet homme fit mine de le vouloir percer, il le retint et lui dit en langue persique: « Je suis Histiée de Milet. »

XXX. Si, aussitôt qu'on l'eut pris, on l'eût conduit au roi, mon opinion est qu'il n'eût souffert aucun mal et que Darius lui aurait remis sa faute. Précisément à cause de cela, et de peur qu'échappant encore il ne redevînt considérable chez le roi,

Digitized by Google

Artapherne, gouverneur de Sardes, et ce même Harpage qui l'avait amené prisonnier, le firent mettre en croix; ils envoyèrent ensuite à Darius sa tête embaumée. Le roi les réprimanda vivement; il leur reprocha de ne le lui avoir point conduit; il prescrivit aux siens de laver cette tête, de l'envelopper de voiles et de l'inhumer honorablement, comme celle d'un homme qui avait été grandement utile aux Perses et à lui-même. Tels furent les faits concernant Histiée.

XXXI. L'armée navale des Perses hiverna autour de Milet; en sa seconde année de navigation, elle s'empara sans difficulté des îles voisines du continent: Chios, Lesbos, Ténédos. Dès que les barbares avaient pris l'une de ces îles, ils y enveloppaient les habitants comme dans un filet, voici de quelle manière : chacun des leurs en tenait deux autres par les mains, et ils se déployaient tous, du nord au midi, sur le rivage de la mer, puis ils traversaient l'île entière, faisant la chasse aux hommes. Ils prirent de même les villes ioniennes du continent, sauf qu'ils ne traquèrent pas les populations, car ce n'était point possible.

XXXII. Alors les généraux des Perses furent fidèles aux menaces qu'ils avaient faites aux Ioniens campés devant eux. Car, dès qu'ils eurent subjugué les villes, ils choisirent les jeunes garçons les plus beaux et les firent eunuques; ensuite, ils entraînèrent auprès du roi les vierges les plus belles. Voilà ce qu'ils firent des personnes; puis ils incendièrent les cités avec leurs temples. Ainsi, pour la troisième fois, les Ioniens furent réduits en esclavage; la première conquête avait été faite par les Lydiens, les deux autres furent consécutivement l'œuvre des Perses.

XXXIII. En quittant l'Ionie, l'armée navale soumit la rive gauche de l'Hellespont; car la rive droite était sous la main des Perses, comme le reste du continent. Ce côté de l'Hellespont fait partie de l'Europe : c'est la Chersonnèse, où il y a nombre de villes, c'est Périnthe; puis viennent les forteresses de la Thrace, puis Sélybrie, puis Byzance. Les Byzantins et leurs voisins de la rive opposée, les Chalcédoniens, n'attendirent pas les vaisseaux des Phéniciens; ils abandonnèrent leurs demeures, entrèrent dans le Pont-Euxin et fondèrent la ville de Mésambria. Les Phéniciens, après avoir livré aux flammes les contrées que je viens d'énumérer, se dirigèrent sur Proconnèse et Artacé qu'ils incendièrent pareillement, puis ils revinrent en la Chersonnèse, afin de détruire le reste des villes qu'ils n'avaient point

Digitized by Google

dévastées dans leur première invasion. Ils laissèrent de côté Cyzique qui, avant leur arrivée, avait fait sa soumission et s'était liée par un traité avec Œbarès, fils de Mégabaze, gouverneur de Dascylie. Toutes les cités de la Chersonnèse encore debout furent réduites par les Phéniciens, excepté Cardia.

XXXIV. A ce moment, Miltiade, fils de Cimon, fils de Stésagore, était tyran de cette contrée, dont Miltiade, fils de Cypsèle, avait acquis la souveraineté de la manière suivante. Les Dolonces, peuple de la Thrace, possédaient cette Chersonnèse; accablés dans une guerre avec ceux d'Apsinthie, ils envoyèrent leurs rois à Delphes pour consulter au sujet de leurs défaites. Or, la Pythie leur déclara qu'ils devaient prendre, comme fondateur de leur État, celui qui le premier, après leur sortie du temple, les inviterait en qualité d'hôtes. Les Dolonces s'en allèrent par la voie sacrée, à travers la Phocide et la Béotie, et nul ne les convia; ils passèrent ensuite par Athènes.

XXXV. En ce temps-là, Pisistrate y était tout-puissant; néanmoins Miltiade, fils de Cypsèle, n'était pas sans quelque influence; il sortait d'une maison où l'on courait en chars à quatre chevaux. Issue d'Éaque, sa famille habitait originairement Égine; puis Philée, fils d'Ajax, s'étant transporté à Athènes, elle s'y était fixée. Ce Miltiade, assis sous son portique, voyant passer les Dolonces avec des vêtements et des javelots étrangers, les appela; ils s'approchèrent et il les pria d'entrer comme ses hôtes; ils acceptèrent; devenus ses hôtes, ils lui révélèrent l'oracle entier; après le lui avoir révélé, ils le supplièrent d'obéir au dieu. Leur discours persuada soudain Miltiade qui leur prêtait une oreille attentive, car il supportait avec peine la souveraineté de Pisistrate et il ne demandait pas mieux que de s'éloigner. Il envoya sans retard à Delphes pour savoir de l'oracle s'il devait faire ce que désiraient les Dolonces.

XXXVI. La Pythie le lui ayant ordonné, Miltiade, fils de Cypsèle, vainqueur aux jeux olympiques, à la course en char à quatre chevaux, emmena tous les Athéniens qui voulurent faire partie de l'expédition, s'embarqua avec les Dolonces et fut mis en possession de leur contrée, où ils l'établirent comme tyran. Son premier soin fut de fermer d'une muraille l'isthme de la Chersonnèse, depuis Cardia jusqu'à Pactye, afin de couper court aux incursions des Apsinthiens. L'isthme a trente-six stades de large, et, à partir de l'isthme, la longueur de la Chersonnèse entière est de quatre cent vingt stades.

XXXVII. Miltiade donc, ayant muré le col de la Chersonnèse

Digitized by Google

et contenu par ce moyen ceux d'Apsinthie, attaqua d'abord Lampsaque. Les citoyens de cette ville lui tendirent une embuscade et le firent prisonnier, mais il s'était rendu cher à Crésus le Lydien, et celui-ci, informé de sa mésaventure, déclara par message à ceux de Lampsaque qu'ils n'avaient qu'à le mettre en liberté, s'ils ne voulaient que lui-même les rasât comme un pin. A Lampsaque les habitants se perdirent en conjectures sur ce que signifiait cette menace de Crésus de les raser comme un pin; enfin, un des anciens la comprenant, non sans difficulté, leur dit : « De tous les arbres le pin est le seul qui, une fois coupé, ne produit plus de rejetons et se trouve détruit radicalement. » Le peuple à ces mots eut crainte de Crésus; il délivra Miltiade et le congédia.

XXXVIII. Miltiade échappa de la sorte, grâce à Crésus; ensuite, il mourut[1] sans laisser de fils, transmettant sa souveraineté et ses trésors à Stésagore, fils de Cimon, son frère utérin. Après sa mort, les Chersonnésiens lui sacrifièrent, comme c'est l'usage à l'égard d'un fondateur; ils instituèrent des jeux gymniques et équestres, auxquels nul citoyen de Lampsaque n'est admis à concourir. La guerre continuant contre cette ville, il advint que Stésagore mourut aussi sans enfants; dans le prytanée même, il fut frappé à la tête d'un coup de hache, par un homme qui s'était présenté comme transfuge et qui était réellement un ennemi emporté par un excès de zèle.

XXXIX. Ainsi périt Stésagore; alors Miltiade, fils de Cimon, frère du défunt, fut envoyé sur une trirème par les Pisistratides, afin qu'il se saisît des affaires de la Chersonnèse. Ils usaient à Athènes de grands ménagements envers lui, comme s'ils n'eussent point pris part à la mort de son père, qui avait été tué de la manière que je raconterai ailleurs[2]. Miltiade, arrivé dans la Chersonnèse, se tint clos en sa demeure, sous prétexte de devoirs funéraires à rendre à Stésagore. Les Chersonnésiens l'apprirent; ils réunirent les premiers de toutes les villes et l'allèrent trouver tous ensemble pour s'associer à son deuil; mais il les fit charger de chaînes. Miltiade se rendit ensuite maître de la Chersonnèse; il s'y maintint à l'aide de cinq cents auxiliaires, et il épousa Hégésipyle, fille d'Olore, roi des Thraces.

XL. En possession de la Chersonnèse, Miltiade, fils de Cimon, se trouva dans des circonstances plus difficiles que celles dont nous parlons. Il fut contraint de s'enfuir devant les Scythes que

1. L'an 493 avant J. C. après 22 ans de règne. — 2. Chap. CIII

Digitized by Google

Darius était allé provoquer chez eux[1], et qui, s'étant rassemblés, poussèrent jusqu'à la Chersonnèse. Miltiade sans les attendre la quitta, et les Dolonces l'y ramenèrent quand ils en furent partis. Cela s'était passé trois ans avant le moment où en est notre récit.

XLI. Miltiade, informé que les Phéniciens étaient à Ténédos, remplit cinq trirèmes des trésors qu'il avait sous la main et mit à la voile pour Athènes. Au sortir de Cardia, il vogua à travers le golfe de Mélas; il côtoya la Chersonnèse et se vit enveloppé par les vaisseaux phéniciens. Il se réfugia dans Imbros avec quatre de ses navires; cependant les Phéniciens donnèrent la chasse au cinquième et le prirent. La fortune voulut que le chef de cette trirème fût Métioque, l'aîné des fils de Miltiade, né, non point de la fille d'Olore, roi des Thraces, mais d'une autre femme. Les Phéniciens le firent prisonnier sur son navire, et, apprenant qu'il était fils de Miltiade, ils le conduisirent au roi, espérant être gratifiés d'une grande récompense, parce que son père seul avait conseillé aux Ioniens de couper le pont, quand les Scythes le leur demandaient, et de s'en retourner en leurs demeures. Mais lorsque les Phéniciens eurent livré à Darius Métioque, fils de Miltiade, le roi, loin de lui faire aucun mal, le combla de biens. Il lui donna une habitation, des terres et une femme perse; Métioque eut d'elle des enfants qui prirent rang parmi les Perses. Miltiade, de son côté, partit d'Imbros et gagna Athènes.

XLII. Le reste de cette année, les Perses ne poussèrent pas plus loin la guerre contre les Ioniens; au contraire, en cette même année, ils prirent des dispositions qui furent utiles aux vaincus. Artapherne, gouverneur de Sardes, ayant mandé des députés des villes, contraignit les Ioniens de faire entre eux des traités pour régler à l'avenir leurs différends par le droit, de telle sorte qu'ils eussent à s'abstenir les uns envers les autres de violences et de rapines. Voilà ce qu'il les obligea de faire; ensuite, ayant divisé leur territoire en parasanges (les Perses donnent ce nom à une mesure de trente stades), il leur imposa, d'après cette répartition, des tributs que l'on a toujours payés et que de mon temps payent encore les propriétaires de la contrée, comme les a fixés Artapherne. Ils furent imposés alors, à peu près comme ils l'étaient auparavant; toutes ces dispositions étaient pacifiques.

1. 12 ans auparavant.

Digitized by Google

XLIII. Au retour du printemps, les autres généraux ayant été destitués par le roi, Mardonius, fils de Gobryas, descendit à la côte, conduisant une grande armée de terre, et en même temps une nombreuse armée navale; il était jeune et récemment marié à Artozostra, fille de Darius. Arrivé en Cilicie avec toutes ses forces, Mardonius monta sur un navire et fit le trajet à la tête de sa flotte, tandis que ses lieutenants menaient les troupes de terre au bord de l'Hellespont. Lorsque, après avoir longé la côte asiatique, Mardonius eut atteint l'Ionie; là, grande merveille, et je le dis pour ceux des Grecs qui n'admettent pas qu'Otanès, l'un des sept, ait proposé d'établir un gouvernement démocratique chez les Perses; là, dis-je, Mardonius déposa tous les tyrans des villes ioniennes, et dans toutes il institua des démocraties. Ensuite il se hâta de gagner l'Hellespont; dès qu'un nombre suffisant de vaisseaux et de troupes y fut réuni, les navires transportèrent toute l'armée, qui entra en Europe et se mit en marche pour Érétrie et Athènes.

XLIV. Ces deux villes étaient le prétexte de l'armement; mais les Perses avaient dans la pensée de subjuguer le plus de cités grecques qu'il se pourrait: d'abord, avec la flotte, ils réduisirent Thase, qui n'avait pas levé la main contre eux; d'autre part, avec les troupes de terre, ils asservirent ceux des Macédoniens encore insoumis; car toutes les provinces maritimes de la Macédoine étaient déjà en leur pouvoir. La flotte, au sortir des eaux de Thase, côtoyait le continent; elle atteignit Acanthe, et en partit pour tourner le mont Athos; mais un impétueux et irrésistible coup de vent du nord tomba sur les Perses, comme ils naviguaient au large, et maltraita rudement la plupart des vaisseaux en les jetant sur le mont Athos: car, dit-on, trois cents bâtiments y périrent, et en outre vingt mille hommes. Cette mer, autour de l'Athos, est hantée par les monstres marins; une partie des naufragés leur servit de pâture; d'autres furent brisés contre les écueils; d'autres encore, ne sachant nager, se noyèrent; d'autres enfin moururent de froid. Tel fut le sort de l'armée navale.

XLV. Cependant, comme Mardonius, avec l'armée de terre, s'avançait dans la Macédoine, les Bryges, peuplade thrace, l'attaquèrent pendant la nuit; ils tuèrent un grand nombre des siens, et lui-même fut blessé. Toutefois, ils ne purent se soustraire à la servitude des Perses; car Mardonius ne voulut pas s'éloigner de la contrée qu'il ne les eût réduits. Ce peuple subjugué, il fit retraite avec toutes ses forces, parce qu'il avait éprouvé

Digitized by Google

de grandes pertes : à terre, contre les Bryges; sur mer, au pied du mont Athos. Ainsi l'expédition, après d'humiliants désastres, retourna en Asie.

XLVI. La seconde année qui suivit ces événements, Darius, soupçonnant, sur l'accusation des villes voisines, ceux de Thase de tramer une révolte, leur ordonna par message de raser leurs remparts et de transporter leurs vaisseaux à Abdère. Il était vrai que les Thasiens, naguère assiégés par Histiée de Milet, en possession de gros revenus, mettaient à profit leurs richesses pour construire de grands vaisseaux et s'entourer de remparts plus respectables. Ces ressources leur provenaient du continent et de leurs mines. Des mines d'or de Scapté-Hyla ils tiraient, en général, quatre-vingts talents, et de celles de leur île même, un peu moins; de sorte que, tout réuni, le produit des mines et les taxes du continent, les Thasiens eux-mêmes étant exempts d'impôts, ils percevaient annuellement deux cents talents, et trois cents dans les meilleures années.

XLVII. J'ai moi-même vu ces mines; les plus merveilleuses sont celles que les Phéniciens ont découvertes, lorsqu'avec Thase ils ont colonisé l'île qui maintenant tient son nom de ce Thase le Phénicien. Les mines phéniciennes sont dans l'île même, entre les lieux que l'on appelle Ényre et Cényre, vis-à-vis Samothrace; c'est une haute montagne bouleversée par les fouilles; telles sont ces mines.

XLVIII. Les Thasiens, obéissant à l'ordre du roi, démolirent leurs murailles et conduisirent leurs vaisseaux à Abdère. Ensuite Darius voulut sonder la pensée des Grecs, pour savoir s'ils lui feraient la guerre ou s'ils se livreraient à lui. Dans ce but, il dépêcha çà et là, par toute la Grèce, des hérauts auxquels il avait prescrit de demander pour le roi la terre et l'eau. Il envoya ceux-ci dans toute la Grèce, et d'autres encore aux villes tributaires de la côte, à qui il enjoignit de construire de grands vaisseaux et des bâtiments de transport pour la cavalerie.

XLIX. Elles les préparèrent; cependant aux hérauts qui se rendirent en Grèce, beaucoup de Grecs du continent accordèrent ce que le Perse affectait de demander, ainsi que les insulaires chez qui l'on alla. Tous les insulaires donnèrent au roi la terre et l'eau, et entre autres les Éginètes. Ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt fait qu'ils eurent les Athéniens sur les bras : car Athènes crut que ses voisins se livraient au Perse par mauvais vouloir contre elle, et qu'ils se coaliseraient avec Darius pour l'atta-

Digitized by Google

quer. Les Athéniens ne furent pas fâchés d'en prendre prétexte pour se rendre à Sparte et accuser les Éginètes d'avoir trahi la Grèce.

L. En conséquence de cette accusation, Cléomène, fils d'Anaxandride, roi des Spartiates, passa dans l'île, afin de saisir les plus coupables des Éginètes; mais lorsqu'il essaya de mettre la main sur eux, tous les citoyens accoururent pour s'y opposer; l'un des plus ardents fut Crios, fils de Polycrite : « Tu n'enlèveras pas, dit-il à Cléomène, un seul des Éginètes sans avoir sujet de le regretter, car tu n'agis pas avec l'assentiment de la communauté des Spartiates, mais gagné par l'or des Athéniens; s'il en était autrement, le second roi t'accompagnerait. » Il tenait ce langage, instruit par une dépêche de Démarate : « Quel est ton nom? lui dit Cléomène, se voyant expulsé d'Égine. — Crios, répondit-il. — Eh bien, Crios, tu n'as qu'à faire garnir d'airain tes cornes[1], car tu te heurteras contre de grandes calamités. »

LI. Démarate, fils d'Ariston, qui cependant était resté à Sparte, accusa Cléomène; il était comme lui roi des Spartiates, d'une maison un peu moindre, bien qu'ils eussent la même origine; seulement la branche d'Eurysthène était plus considérée à cause de son aînesse.

LII. Les Lacédémoniens, en désaccord avec tous les poëtes, rapportent qu'Aristodème, fils d'Aristomaque, fils de Cléodée, fils d'Hyllus, leur ancien roi, les amena dans la contrée que maintenant ils possèdent, et non les enfants d'Aristodème. Peu après, disent-ils, sa femme accoucha; elle se nommait Argie et était fille d'Autésion, fils de Tisamène, fils de Thersandre, fils de Polynice. Elle eut deux jumeaux, et à peine Aristodème eut-il vu ses enfants qu'il mourut de maladie. Les Lacédémoniens résolurent, selon l'usage, de faire roi l'aîné; mais ils ne surent comment choisir, tous les deux étant d'égale force et se ressemblant beaucoup. Dans l'impossibilité de les distinguer, ou même préalablement, ils questionnèrent l'accouchée; elle leur déclara qu'elle ne pouvait les reconnaître, bien qu'elle sût à quoi s'en tenir; mais elle fit cette réponse parce qu'elle voulait que tous les deux fussent rois. Les Lacédémoniens, plus incertains que jamais, envoyèrent à Delphes pour demander ce qu'il y avait à faire en cette conjoncture. Or, la Pythie leur commanda de prendre pour rois les deux enfants, et d'honorer le

1. *Crios*, en grec, signifie *bélier*.

Digitized by Google

plus le premier-né. Tel fut le langage de la Pythie, qui ne tira point d'embarras les Lacédémoniens, puisqu'ils avaient encore à découvrir l'aîné. Alors un Messénien, nommé Panite, leur donna ce conseil : « Observez, dit-il, lequel des deux enfants la mère lave et allaite le premier ; si elle commence toujours par le même, vous avez ce que vous cherchez et ce que vous tenez tant à connaître ; si elle se trompe et change, soyez certains qu'elle n'en sait pas plus que vous : en ce cas, il faudra recourir à un autre expédient. » Les Spartiates suivirent le conseil du Messénien ; ils reconnurent que la mère, ne soupçonnant pas qu'on l'épiât, prenait ses fils comme il l'avait prévu, honorant plus l'aîné en le lavant et en l'allaitant le premier. Ils considérèrent donc comme l'aîné celui que la mère honorait ; ils l'élevèrent aux frais du public ; ils le nommèrent Eurysthène, et le plus jeune, Proclès. Devenus hommes, quoique frères, ils furent en différend l'un à l'égard de l'autre tout le temps de leur vie, et leurs descendants continuèrent pareillement.

LIII. Les Lacédémoniens, seuls de tous les Grecs, font ce récit. Selon les autres, les rois doriens, depuis Persée, fils de Danaé, sauf les divinités, sont exactement énumérés par les Grecs, et il est prouvé qu'ils ont été Grecs, puisqu'alors ils étaient déjà comptés comme tels. J'ai dit depuis Persée, et je n'ai pas repris les choses à l'origine, parce que Persée n'a point de père putatif mortel, comme l'est Amphitryon pour Hercule ; j'ai donc eu raison de dire depuis Persée. En remontant au-dessus de Danaé, fille d'Acrise, il serait manifeste que ces anciens rois doriens descendaient en ligne droite des Égyptiens.

LIV. Telle est leur généalogie, selon les Grecs ; selon les Perses, Persée lui-même, étant Assyrien, devint Grec, mais non ses ancêtres. Quant à ceux d'Acrise, ils n'ont, disent-ils, aucune parenté avec Persée, et ils consentent, avec les Grecs, à les reconnaître Égyptiens.

LV. Que ceci suffise sur cette matière ; mais pourquoi, par quelles actions, étant Égyptiens, obtinrent-ils la royauté chez les Doriens ? D'autres l'ont dit [1] ; je n'y ajouterai rien ; cependant je ferai mention de ce qu'ils ont omis.

LVI. Les Spartiates ont donné à leurs rois ces priviléges : deux sacerdoces, celui de Jupiter-Lacédémonien et celui de Jupiter-Céleste ; le droit de guerre contre la contrée qu'il leur convient d'attaquer, sans que nul des Spartiates puisse y met-

1. Les prêtres égyptiens cités par Hérodote, liv. II, chap. XCI.

Digitized by Google

tre opposition : celui qui l'ose encourt les peines dues au sacrilége. Les rois, lorsqu'ils font une expédition, marchent les premiers et se retirent les derniers : cent hommes choisis parmi toute l'armée forment leur garde. Ils immolent, en campagne, autant de brebis qu'ils veulent; les peaux et les dos des victimes leur appartiennent : voilà ce qu'on leur accorde en temps de guerre.

LVII. Voici leurs droits pendant la paix : si l'on fait un sacrifice aux frais du public, les rois ont au festin la première place; on leur offre les prémices de toutes choses, et leur part est double de celle des autres convives; ils commencent les libations et reçoivent les peaux des brebis immolées. A chaque néoménie [1], et le septième jour du mois, on leur concède, aux frais du public, à chacun une victime sans défaut pour la sacrifier à Apollon, plus une médimne de farine et le quart d'une laconienne de vin. Dans tous les jeux, ils ont le siége d'honneur. Il leur appartient de désigner à leur gré, parmi les citoyens, les proxènes [2], et ils nomment chacun deux pythiens. Ces derniers sont ceux qui vont consulter à Delphes; ils sont nourris avec les rois aux frais du peuple. Lorsqu'il ne convient pas aux rois de paraître aux repas, on leur porte en leurs demeures à chacun deux chénices de farine et une cotyle de vin; la portion est double s'ils y assistent; ces honneurs sont les mêmes quand un particulier les invite. Ils conservent les oracles qui sont rendus, et que connaissent aussi les pythiens. Les rois jugent seuls, mais seulement dans l'un de ces deux cas : pour désigner l'époux d'une vierge héritière, si son père ne l'a pas fiancée; et pour régler tout ce qui concerne les voies publiques. Ils sont présents quand un citoyen veut adopter un enfant. Ils assistent aux délibérations de la gérusie, composée de vingt-huit anciens; s'ils ne s'y rendent pas, leurs plus proches parents parmi les sénateurs ont le privilége des rois; ils déposent deux votes, et un troisième, le leur propre.

LVIII. Voilà ce qui est accordé aux rois par la communauté des Spartiates pendant leur vie; à leur mort, on expédie des courriers qui l'annoncent à la Laconie entière; cependant, par toutes les villes, les femmes s'en vont çà et là, frappant, à grands coups, des chaudrons. A ce signal il y a obligation pour deux personnes libres par famille, un homme et une femme, de se

1. Nouvelle lune.
2. Spartiates chargés de donner l'hospitalité aux ambassadeurs étrangers

Digitized by Google

couvrir de souillures; ceux qui y manquent encourent de fortes amendes. La coutume des Lacédémoniens, à l'égard de leurs rois morts, est la même que celle des barbares; en effet. la plupart des peuples barbares observent les usages que je viens de dire quand ils perdent leurs rois. A Lacédémone, il faut que de tout le territoire, indépendamment de celui des Spartiates, un certain nombre d'habitants assiste aux funérailles du roi décédé. Lorsque plusieurs milliers d'hommes sont réunis, tant des Hilotes que des Spartiates eux-mêmes, pêle-mêle avec les femmes, ils se portent avec ardeur de grands coups et font entendre une lamentation immense, disant toujours que le roi qui est mort le dernier a été le meilleur de tous. Si l'un des rois périt à la guerre, ils préparent son image et l'exposent sur un lit orné de belles couvertures. Quand ils l'inhument, pendant dix jours ils suspendent les assemblées de l'agora et les tribunaux; tout ce temps est consacré au deuil.

LIX. Les Lacédémoniens ont avec les Perses cette ressemblance : lorsqu'à la place du roi mort on installe un autre roi, celui-ci, à son avénement, libère tout citoyen de ce qu'il peut devoir au roi ou au trésor public. Chez les Perses, de même le nouveau roi fait remise à toutes les villes de ce qu'elles doivent d'impôts.

LX. Ils ont de commun avec les Égyptiens cet autre usage : leurs hérauts, leurs joueurs de flûte, leurs cuisiniers succèdent, dans ces métiers, chacun à son père. Le joueur de flûte est né d'un joueur de flûte; le cuisinier d'un cuisinier; le héraut d'un héraut. On ne choisit pas un successeur au héraut, à cause de sa voix éclatante; le fils continue la profession paternelle. Ces choses sont réglées ainsi.

LXI. Démarate accusa donc Cléomène, tandis que celui-ci était à Égine et travaillait au bien commun de la Grèce, et il n'eut point pour mobile l'intérêt qu'il pouvait prendre aux Éginètes, mais la haine et l'envie. Cléomène, à son retour, résolut de faire déposer son collègue, en s'appuyant contre lui d'une circonstance que je vais rapporter. Ariston, roi de Sparte, épousa deux femmes et n'eut pas de fils; comme il ne pensait pas que la faute en fût à lui, il prit une troisième femme; voici de quelle manière. Il avait pour ami un Spartiate auquel il était attaché plus qu'à nul autre des citoyens. Or, cet homme se trouvait être le mari d'une femme, non-seulement la plus belle de beaucoup de toutes celles de la ville, mais qui, de très-laide, était devenue d'une extrême beauté. En effet, comme elle était de chétive

Digitized by Google

apparence, sa nourrice, considérant qu'elle appartenait à des parents riches et qu'elle était difforme et que ses père et mère tenaient à grand malheur sa difformité, imagina de la porter chaque jour dans le temple d'Hélène. Ce temple est au-dessus de celui de Phébus à Thérapna. Lorsque la nourrice l'y avait apportée, elle se tenait debout devant la statue et priait la déesse de changer la forme disgracieuse de l'enfant. Or, dit-on, un soir, comme la nourrice sortait du temple, une femme lui apparut et lui demanda ce qu'elle portait dans ses bras. La nourrice répondit qu'elle portait une enfant, et la femme lui ordonna de la lui montrer et elle ne la lui montra pas; car les parents lui avait bien défendu de la faire voir à qui que ce fût. La femme alors, d'un ton impératif, lui commanda de la lui montrer, et la nourrice, s'apercevant que la femme avait fort à cœur de la voir, finit par la lui montrer. La femme toucha donc la tête de l'enfant et déclara qu'elle surpasserait en beauté toutes les femmes de Sparte. A partir de ce jour, sa figure changea, et quand fut venue la saison du mariage, Agète, fils d'Alcide, cet ami d'Ariston, l'épousa.

LXII. Or, comme Ariston était vivement épris, il imagina ce stratagème : « Je te promets, dit-il à son ami, au mari de cette femme, de te donner des choses qui m'appartiennent celle que tu choisiras, et je t'invite à me faire à moi-même en retour un semblable présent. » L'autre, ne craignant rien au sujet de sa femme, puisque Ariston était marié, accepta la proposition. Ils s'engagèrent par serments, après quoi le roi lui donna, n'importe lequel, celui de ses bijoux qu'il choisit. Ensuite, Ariston, réclamant le droit de prendre à son tour chez son ami l'équivalent, voulut emmener sa femme. Agète objecta qu'il s'était engagé pour toute chose, mais non pour celle-là ; toutefois, enlacé par son serment et par la supercherie, il fut contraint de laisser la femme partir.

LXIII. Ainsi donc Ariston épousa une troisième femme, après avoir répudié la seconde. Or, en un temps trop bref, avant d'avoir rempli les dix mois, la femme donna le jour à Démarate. L'un des serviteurs, comme le roi siégeait avec les éphores, lui annonça qu'un fils lui était né. Mais lui, sachant bien le moment où il avait épousé sa femme, et comptant les lunes sur ses doigts, s'écria avec serment : « Ce ne peut être de moi. » Les éphores l'entendirent, et, pour le moment, ils n'en tinrent pas compte. Cependant l'enfant grandit et Ariston se repentit du mot qui lui était échappé, car il était alors convaincu que

Digitized by Google

Démarate était réellement son fils. Il lui avait donné ce nom de Démarate, parce que tout le peuple de Sparte avait fait des prières pour qu'un fils naquît à Ariston, l'un des plus estimés de tous leurs rois; à cause de cela, il l'avait nommé Démarate [1].

LXIV. Le temps s'écoula, Ariston mourut, Démarate eut la royauté. Mais, à ce qu'il me semble, la destinée voulait que ces circonstances fussent divulguées et le fissent déposer, parce qu'il s'était fait un ennemi de Cléomène, d'abord en ramenant d'Éleusis l'armée spartiate, puis en le contrecarrant lorsqu'il s'était rendu à Égine pour s'opposer au parti mède.

LXV. Excité à se venger, Cléomène s'entendit avec Léotychide, fils de Ménare, fils d'Agis, de la même famille que Démarate. Léotychide l'avait accompagné à Égine et il lui avait promis de le faire roi à la place de son rival, contre lequel il avait aussi un grave sujet de haine; il était fiancé avec Percale, fille de Chilon, fille de Démarmène; Démarate le frustra de ce mariage, le devança, enleva Percale et l'épousa; de là était née l'inimitié de Léotychide. Au moment où nous en sommes, il servit la passion de Cléomène, prêta serment contre Démarate et déclara que celui-ci ne régnait pas légitimement sur les Lacédémoniens, puisqu'il n'était pas fils d'Ariston. Après avoir prêté serment, il continua ses poursuites et fit revivre cette parole qu'avait dite Ariston lorsque son serviteur lui avait annoncé qu'un fils venait de lui naître, et qu'il s'était écrié, en comptant les lunes sur ses doigts : « Ce ne peut être de moi. » Léotychide, insistant sur ce mot, faisait voir que Démarate, n'étant pas fils d'Ariston, ne régnait pas légitimement à Sparte; il prenait pour témoins les éphores qui siégeaient en ce moment avec Ariston et l'avaient entendu.

LXVI. Pour trancher ces débats, les Spartiates résolurent de demander à l'oracle de Delphes si Démarate était fils d'Ariston. Cléomène avait prévu que l'on recourrait à la Pythie; il avait gagné Cobon, fils d'Aristophante, homme très-puissant à Delphes, et celui-ci avait séduit Périalla, la prophétesse, afin qu'elle répondît ce que voudrait Cléomène. Lors donc que les envoyés firent leur question, elle prononça qu'Ariston n'était point le père de Démarate. Plus tard ces intrigues furent dévoilées; Cobon s'enfuit de Delphes, et Périalla, la prophétesse, fut dépouillée de ses honneurs.

1. Désiré du peuple.

Digitized by Google

LXVII. Démarate fut déposé, et voici quelles en furent les conséquences : il s'enfuit de Sparte chez les Mèdes à cause de l'outrage que je vais dire. Après sa déposition, il exerça une magistrature à laquelle il fut élu, celle d'inspecteur des gymnopédies[1]. On célébrait cette fête, quand Léotychide, déjà roi à sa place, envoya un serviteur lui demander, avec rires et mépris, comment, après avoir régné, il se trouvait de remplir un tel office. Il en fut vivement affligé et répondit : « J'ai expérimenté l'un et l'autre ; Léotychide n'a point fait cette expérience, mais sa question est pour les Lacédémoniens le signal d'une foule de calamités. » A ces mots, il se voila, quitta le théâtre et rentra dans sa maison, où soudain il sacrifia un bœuf à Jupiter ; puis il appela sa mère après le sacrifice.

LXVIII. Sa mère étant venue, il lui plaça dans les mains une part des entrailles et la supplia en ces termes : « O ma mère, je te conjure et je prends à témoin, avec tous les autres dieux, Jupiter-Hercéen[2], dis-moi la vérité. Quel est réellement mon père ? Léotychide a déclaré pendant nos débats que tu étais grosse de ton premier époux quand tu entras chez Ariston : d'autres font un récit plus téméraire encore : ils racontent que tu avais commerce avec le serviteur chargé du soin des ânes, et que je suis né de lui. Je te prie donc, au nom de tous les dieux, de parler sincèrement. Car, si tu as fait quelque chose de ce que l'on rapporte, tu n'es pas la seule, tu as fait comme beaucoup d'autres. Le bruit court d'ailleurs à Sparte qu'Ariston était privé de la semence créatrice, sans quoi il eût eu des enfants de ses premières femmes. »

LXIX. Il dit, et sa mère lui fit cette réponse : « O mon fils, puisque tu me supplies de te dire la vérité, tout te sera dit sans déguisement. Lorsque Ariston m'eut conduite en sa demeure, la troisième nuit après la première, un fantôme semblable au roi vint me trouver ; il prit place dans mon lit et m'entoura de couronnes qu'il avait apportées. Il partit et ensuite Ariston arriva ; quand il me vit couverte de couronnes, il me demanda qui me les avait données : « C'est toi, » lui dis-je, mais il nia. Je l'affirmai sur serment et lui reprochai sa dénégation. « Il n'y a pas longtemps, ajoutai-je, que tu es entré ; tu t'es mis au lit avec moi et tu m'as donné ces couronnes. » Comme j'avais juré, il comprit que l'aventure était surnaturelle ; d'une part, les cou-

1. Lutte des enfants nus.
2. Jupiter du foyer ; son autel était dressé dans une cour de toute grande demeure.

Digitized by Google

sonnes lui parurent provenir du monument héroïque érigé près de l'autel de la cour et que l'on appelle Astrabace; d'autre part, les devins déclarèrent que le héros de ce nom m'était apparu en personne. Ainsi donc, ô mon fils, tu sais ce que tu voulais apprendre: ou tu es né de ce héros et ton père est Astrabace, ou tu es fils d'Ariston, car c'est cette nuit-là que j'ai conçu. Quant à ce mot: « Ce ne peut être de moi, » qui te touche le plus, répété par tes ennemis, et que ton père laissa, dit-on, échapper en présence de nombreux témoins lorsque ta naissance lui fut annoncée, il ne faut l'attribuer qu'à son ignorance. En effet, les femmes accouchent à neuf et à sept mois, toutes ne vont pas jusqu'à dix[1]; toi, mon fils, je t'ai enfanté à sept mois. Ariston lui-même l'a su, peu après qu'il eut si inconsidérément parlé. Ne crois rien des autres propos que l'on tient sur ta naissance; tu viens d'entendre ce qui est très-véritable. A l'égard des âniers, puissent-ils être les pères des enfants des femmes de Léotychide et de ceux qui racontent de pareilles histoires! » Telle fut sa réponse.

LXX. Démarate, ayant appris ce qu'il voulait savoir, prit ses richesses mobilières et partit pour l'Élide, sous prétexte d'un voyage à Delphes à l'effet de consulter l'oracle. Les Lacédémoniens, soupçonnant qu'il émigrait, résolurent de l'arrêter et le poursuivirent. Il passa d'Élide à Zacynthe, où il arriva avant eux; ils y entrèrent ensuite, le trouvèrent et enlevèrent ses serviteurs, mais les habitants refusèrent de le leur livrer; alors il se rendit en Asie auprès de Darius. Le roi l'accueillit magnifiquement et lui donna une ville avec un territoire. Ainsi Démarate, après tant d'incidents, se réfugia en Asie, s'étant signalé chez les Lacédémoniens par beaucoup d'actions et par ses bons conseils, mais notamment par la victoire de la course en char à quatre chevaux qu'il avait remportée aux jeux olympiques, seul de tous les rois des Spartiates qui eût fait rejaillir sur eux un tel honneur.

LXXI. Léotychide, fils de Ménare, remplaça Démarate déposé; il eut un fils nommé Zeuxidème, que quelques Spartiates appellent Cynisque[2]; ce Zeuxidème ne régna pas; il mourut avant son père, laissant un fils du nom d'Archidème. Léotychide, privé de son fils, épousa une seconde femme, Eurydame, sœur de Ménie, fille de Diactoride. Il n'eut d'elle aucun enfant mâle.

1. Dix mois lunaires; un peu plus de neuf mois de trente jours.
2. Petit chien.

Digitized by Google

mais une fille qu'il donna en mariage à son petit-fils Archidème.

LXXII. Léotychide ne vieillit pas à Sparte ; il se chargea lui-même en quelque sorte de venger Démarate, voici comment : il était en Thessalie à la tête d'une armée lacédémonienne, et il ne tenait qu'à lui de réduire toute cette contrée, quand il reçut beaucoup d'argent. On le prit sur le fait, en sa tente, assis sur une bourse pleine ; on le traduisit en justice ; on le condamna au bannissement, et sa maison fut rasée. Il se réfugia à Tégée où il mourut ; mais ces choses n'arrivèrent que plus tard[1].

LXXIII. Lorsque Cléomène eut réussi dans son attaque contre Démarate, il prit aussitôt avec lui Léotychide et marcha contre les Éginètes, terriblement irrité contre eux à cause de l'insulte qu'il en avait reçue. Cette fois les Éginètes, aux prises avec les deux rois, ne jugèrent pas à propos de leur résister ; ils les laissèrent choisir, parmi les leurs, dix hommes qui tenaient le premier rang par la naissance et les richesses. Les rois les emmenèrent avec quelques autres, et notamment Crios, fils de Polycrite, et Casambe, fils d'Aristocrate, les premiers en puissance ; ils les conduisirent en Attique et les livrèrent comme otages aux Athéniens, les plus grands ennemis des Éginètes.

LXXIV. Après ces événements, Cléomène fut convaincu d'avoir employé l'artifice contre Démarate ; il eut crainte des Spartiates et partit secrètement pour la Thessalie. De là il revint en Arcadie où il s'engagea dans de nouvelles affaires, soulevant les Arcades contre Sparte, leur faisant prêter divers serments pour qu'ils le suivissent où il voudrait les conduire ; mais il eut surtout à cœur de mener les chefs des Arcades à Nonacris et de les faire jurer par l'eau du Styx ; car, si l'on en croit les Arcades, en cette ville apparaît l'eau du Styx, et voici de quelle manière : on aperçoit un petit filet d'eau tombant goutte à goutte d'un rocher dans un vallon. Ce vallon est ceint d'un cercle de murailles. La ville de Nonacris, où se trouve cette fontaine, est en Arcadie près de Phénée.

LXXV. Les Lacédémoniens s'inquiétèrent des manœuvres de Cléomène et ils le rappelèrent à Sparte, où ils lui rendirent le pouvoir qu'il avait eu précédemment. Mais aussitôt son retour, de peu sensé qu'il était, il devint tout à fait malade et fou. Venait-il à rencontrer l'un des Spartiates, il le frappait de son sceptre au visage : lorsque ses proches le virent se comporter

1. A une date postérieure à la fin de l'Histoire d'Hérodote.

Digitized by Google

de la sorte et d'ailleurs extravaguer formellement, ils lui mirent des entraves de bois et l'enfermèrent. Il ne fut pas plus tôt captif que, se voyant surveillé par une seule sentinelle séparée des autres gardes, il lui demanda son glaive. La sentinelle d'abord le refusa, mais il lui fit de telles menaces que l'homme (c'était un Hilote) en fut effrayé et obéit. Cléomène prit le fer et commença par les jambes à se mutiler, en se coupant des chairs dans toute leur longueur; il passa des jambes aux cuisses et des cuisses aux hanches, puis aux flancs, jusqu'à ce qu'il en vint au ventre et se hacha les entrailles. Il mourut ainsi, selon la plupart des Grecs, pour avoir gagné la Pythie et lui avoir suggéré ce qu'elle avait dit contre Démarate; selon les Athéniens seuls, pour avoir, lors de l'invasion d'Éleusis, coupé le bois sacré des déesses; selon les Argiens, pour avoir appelé hors de l'enclos d'Argos ceux des citoyens qui s'y étaient réfugiés, après une bataille, pour les avoir massacrés, et avoir ensuite, par mépris, incendié le bois sacré.

LXXVI. Car précédemment, comme Cléomène consultait l'oracle de Delphes, il lui avait été répondu qu'il devait prendre Argos. Il y conduisit les Spartiates et arriva sur l'Érasine, fleuve qui, dit-on, sort du lac Stymphale. En effet ce lac se jette dans un gouffre, et ses eaux reparaissent sur le territoire d'Argos, où les Argiens lui ont donné le nom d'Érasine[1]. Cléomène donc étant arrivé sur le fleuve lui fit des sacrifices. Mais les auspices ne lui furent pas assez favorables pour qu'il le franchît: il déclara qu'il admirait l'Érasine, parce qu'il ne trahissait pas les citoyens d'Argos, que toutefois ceux-ci n'auraient pas sujet de s'en réjouir. Il fit alors retraite avec ses troupes et les conduisit à Tyrée, d'où, après avoir sacrifié à la mer un taureau, il passa à l'aide de navires sur le territoire de Tirynthe, et finalement à Nauplie.

LXXVII. Les Argiens observaient sa marche; ils se portèrent sur la côte comme il approchait de Tirynthe, au lieu qu'on appelle Sépia, et campèrent vis-à-vis des Lacédémoniens, laissant entre les deux armées très-peu d'intervalle. Les Argiens ne craignaient pas une lutte à force ouverte, mais une ruse de guerre; car c'est à cela que se rapportait l'oracle que la Pythie avait rendu en commun pour eux et pour les Milésiens, disant:

Lorsque la femelle aura vaincu le mâle,
Le chassera et remportera de la gloire parmi les Argiens,

1. Ayant coulé sous terre.

Elle sera cause alors que beaucoup d'Argiens déchireront leurs vêtements,
De sorte que l'un des hommes qui doivent naître plus tard dira :
« Un serpent redoutable à triple repli a péri dompté par la javeline. »

Toutes ces circonstances[1], concourant, remplirent les Argiens de crainte, et pour ce motif, ils résolurent de se servir du héraut des ennemis. Ce point arrêté, voici ce qu'ils firent : quand le héraut spartiate prescrivait un mouvement aux Lacédémoniens, les Argiens l'exécutaient.

LXXVIII. Cléomène, s'apercevant que les Argiens obéissaient aux indications de son héraut, annonça aux siens que, quand ils entendraient le signal du déjeuner, ils eussent à prendre les armes et à marcher à l'ennemi. Les Lacédémoniens n'y manquèrent pas; ils tombèrent sur les Argiens comme ceux-ci, à la voix du héraut, se mettaient à déjeuner; ils en tuèrent un grand nombre et en entourèrent un plus grand nombre dans le bois sacré d'Argos, où ils s'étaient réfugiés, et où ils les gardèrent à vue.

LXXIX. Cléomène avait auprès de lui des transfuges qui l'avaient renseigné; il envoya un héraut appeler nominativement les Argiens renfermés dans le lieu consacré; le héraut les appela, leur déclarant qu'il était porteur de leur rançon : chez les Péloponésiens, la rançon est fixée à deux mines par prisonnier. Environ cinquante Argiens, que Cléomène fit venir ainsi l'un après l'autre, furent mis à mort; les autres ne les pouvaient voir de l'enclos, à cause de l'épaisseur du bois; ce qui se passait au dehors resta caché à ceux du dedans jusqu'à ce que l'un de ces derniers, montant à un arbre, découvrit ce que l'on faisait; dès lors ceux que l'on appelait cessèrent de sortir.

LXXX. Cléomène, à ce moment, ordonna aux Hilotes d'entasser des fascines autour de l'enclos; lorsqu'ils eurent obéi, il incendia le bois sacré. Pendant que la flamme le dévorait, il demanda à l'un des transfuges à quelle divinité ce bois était consacré : « Au héros Argos, reprit cet homme. — Ah! s'écria en soupirant le roi Spartiate, Apollon, dieu prophétique! combien tu m'as trompé, en me disant que je devais prendre Argos! je comprends que ton oracle est accompli. »

LXXXI. Après cela, Cléomène fit partir pour Sparte la plus

1. Ces circonstances étaient sans doute généralement connues du temps d'Hérodote, sans quoi il les aurait expliquées; pour nous l'oracle est inintelligible.

Digitized by Google

grande partie de l'armée; il prit mille hommes d'élite et se rendit de sa personne au temple de Junon, pour y sacrifier. Comme il prétendait lui-même immoler la victime sur l'autel, le prêtre s'y opposa, disant qu'un étranger ne pouvait sans impiété sacrifier en ce lieu. Mais Cléomène ordonna aux Hilotes d'emmener de l'autel le prêtre et de le fustiger, puis il fit de sa main le sacrifice; il rentra ensuite dans Sparte.

LXXXII. Dès son retour, ses ennemis l'accusèrent devant les éphores et dirent qu'il avait reçu des présents pour ne point s'emparer d'Argos quand il le pouvait très-facilement. Or, il leur répondit, mentait-il, disait-il vrai? je ne le puis dire avec certitude, il leur répondit donc : « Après avoir pris le bois sacré d'Argos, il m'a semblé que j'avais satisfait à l'oracle du dieu; en outre, je n'ai pas jugé à propos de faire une tentative sur la ville avant d'avoir consulté les victimes et d'avoir reconnu si la déesse[1] me la livrerait, ou si elle me ferait obstacle. J'ai donc pris les auspices dans son temple; alors une flamme sortant du sein de la statue m'apprit, à n'en pouvoir douter, que je ne prendrais pas Argos. Si la flamme était sortie de la tête de la statue, j'eusse pris la ville et la citadelle, mais elle a brillé sur la poitrine; tout ce que j'avais à faire selon la volonté de la déesse était donc fait. » Ces explications parurent aux Spartiates plausibles et dignes de foi, et il fut absous à une grande majorité.

LXXXIII. Cependant, Argos fut tellement vide de citoyens que les esclaves eurent la direction et le maniement de toutes les affaires, jusqu'à ce que les fils de ceux qui avaient été tués eussent grandi. Ensuite ces derniers, ayant repris possession de la ville, en expulsèrent les esclaves; ceux-ci se voyant chassés prirent de vive force Tirynthe. Pendant quelque temps il y eut trêve entre les deux partis; mais un devin nommé Cléandre, originaire de Phigalée, en Arcadie, arriva chez les esclaves et leur persuada qu'ils feraient bien d'attaquer leurs maîtres. De ce moment une longue guerre s'engagea, et ce ne fut pas sans peine que les citoyens finalement l'emportèrent.

LXXXIV. Les Argiens attribuent à ces événements l'accès de folie dans lequel Cléomène périt misérablement. Mais les Spartiates eux-mêmes rapportent que nulle divinité n'égara sa raison; qu'en fréquentant les Scythes il s'adonna à l'ivrognerie et qu'il en devint fou. En effet, les Scythes nomades, après l'invasion

1. Junon, protectrice d'Argos.

Digitized by Google

de Darius, brûlèrent de se venger ; ils envoyèrent à Sparte pour contracter alliance et convenir qu'au moment opportun, eux-mêmes tenteraient de passer le Phase et d'entrer en Médie, tandis que les Spartiates partiraient d'Éphèse et s'avanceraient à leur rencontre pour faire leur jonction avec eux. Cléomène, ajoutent les Lacédémoniens, quand les Scythes vinrent à ce sujet, les fréquenta trop et apprit d'eux à boire du vin non mélangé ; c'est, au jugement de ses concitoyens, ce qui lui fit perdre la raison. De là vient leur dicton : quand ils ont résolu de boire du vin pur, ils disent qu'ils boivent comme des Scythes. Telle est l'opinion à Lacédémone sur la mort de Cléomène ; pour moi, je crois qu'il a lui-même vengé Démarate.

LXXXV. Aussitôt que les Éginètes apprirent la mort de Cléomène, ils dépêchèrent à Sparte des messagers pour se plaindre hautement de Léotychide au sujet des otages qui étaient retenus à Athènes. Les Lacédémoniens réunirent le tribunal ; ils reconnurent que les Éginètes avaient été maltraités indignement par leur roi, et décidèrent que celui-ci devait être livré aux plaignants, en échange des hommes que retenaient les Athéniens. Comme les Éginètes allaient emmener Léotychide, Théaside, fils de Léoprèpe, homme considérable à Sparte, leur dit : « Que voulez-vous faire, ô Éginètes ? enlever le roi des Spartiates qui vous est livré par les citoyens ? Que ceux-ci, agissant sous l'impression de la colère, en aient ainsi décidé, soit ; mais prenez garde que, si vous exécutez leur sentence, ils ne fassent fondre sur votre territoire de terribles fléaux. » A ces mots les Éginètes renoncèrent à leur dessein, et ils firent cet accommodement : que Léotychide les accompagnerait à Athènes et leur remettrait les otages.

LXXXVI. Léotychide, arrivé à Athènes, réclama les otages. Les Athéniens ne se souciaient pas de les rendre ; ils gagnèrent du temps sous divers prétextes, et dirent entre autres choses que puisqu'il y avait deux rois, quand on les leur avait confiés, il n'était pas équitable de les restituer à l'un sans la présence de l'autre. 1. Sur ce refus des Athéniens, Léotychide leur parla ainsi : « O Athéniens, faites celle des deux choses qui vous conviendra : ce sera une action pieuse si vous les libérez, et le contraire si vous ne les délivrez pas. Je veux toutefois vous raconter ce qui advint à Sparte au sujet d'un dépôt. Glaucus, fils d'Épicyde, vivait, comme on le croit à Sparte, environ trois générations avant moi. Cet homme, par toutes sortes de qualités, s'était placé au premier rang, mais surtout par son respect pou-

Digitized by Google

les règles de la justice, auxquelles il obéissait plus que nul de ceux qui alors habitaient Lacédémone. Or, au temps fixé par la destinée, voici ce qui se passa. Un Milésien vint à Sparte, voulut avoir avec lui un entretien et lui fit cette proposition : « Je « suis de Milet et je viens, Glaucus, dans le désir de profiter de « ta vertu ; car, en la Grèce entière, et pareillement en Ionie, il « n'est bruit que de ton amour pour la justice. J'ai réfléchi que « notre contrée est toujours exposée aux troubles, tandis que le « Péloponèse, par sa situation, est en pleine sécurité; chez nous « l'on ne voit pas les richesses rester longtemps dans les mêmes « mains ; ayant donc médité et délibéré sur ce sujet, j'ai pris le « parti de convertir en argent la moitié de ce que je possède et de « le déposer en tes mains, bien convaincu que ce qui te sera « confié se trouvera hors de tout péril. Charge-toi donc de ces « trésors qui m'appartiennent ; prends et conserve ce signe pour « les rendre à celui qui te les réclamera en te présentant un signe « semblable. » 2. Ainsi parla l'étranger de Milet ; Glaucus accepta le dépôt sous la condition que je viens de dire. Beaucoup de temps s'était écoulé quand arrivèrent à Sparte les fils du possesseur de ces richesses ; ils eurent une conférence avec Glaucus et les revendiquèrent en montrant le signe. Mais Glaucus les repoussa et leur répondit : « Je ne me souviens pas de cette « affaire et je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous me parlez. « Si je viens à me le rappeler, je veux faire tout ce qui est juste : « si j'ai reçu, rendre sans délai, et, si je n'ai rien reçu, user con- « tre vous des lois de la Grèce. Je vous renvoie donc au quatrième « mois à partir de celui-ci, pour me décider finalement. » 3. Les Milésiens s'en allèrent en gémissant, comme gens privés de leurs richesses ; Glaucus, de son côté, se rendit à Delphes pour consulter l'oracle. Lorsqu'il eut demandé s'il pourrait s'approprier le dépôt sous serment, la Pythie le punit par ces paroles :

« Glaucus, fils d'Épicyde, d'une part, il y a profit actuel
« A gagner sa cause par un serment et à acquérir les richesses.
« Jure, vu que la mort attend aussi l'homme qui garde la foi du
« serment.
« Mais il existe un fils du serment[1], enfant sans nom qui n'a ni
« mains
« Ni pieds. Il poursuit cependant avec vitesse, jusqu'à ce que,
« Ayant saisi toute une famille, toute une maison, il les détruise.
« D'autre part la postérité de l'homme qui garde la foi du serment
« est de plus en plus prospère. »

1. Le faux serment.

Digitized by Google

Glaucus, sur cette réponse, supplia le dieu de lui pardonner sa question. Mais la Pythie répliqua que tenter le dieu et mal faire étaient la même chose. 4. Glaucus rappela les Milésiens et leur restitua le dépôt. Pour quel motif, ô Athéniens, j'ai désiré vous faire ce récit, je vais vous le dire. Il n'existe maintenant aucun rejeton de Glaucus, nulle trace d'un foyer que l'on puisse juger avoir été le sien ; tout cela a été effacé de Sparte jusqu'à la racine. Il est donc salutaire, quand il s'agit d'un dépôt, de penser uniquement à le rendre à ceux qui le réclament. » Léotychide parla ainsi, et, comme les Athéniens n'en tinrent pas compte, il s'en retourna.

LXXXVII. Les Éginètes, avant de recevoir le châtiment des iniquités qu'ils avaient commises envers les Athéniens, pour être agréables à Thèbes, y ajoutèrent cet outrage. Pleins de colère et se croyant eux-mêmes offensés, ils préparèrent ainsi leur vengeance. Les Athéniens célébraient tous les cinq ans des sacrifices au cap Sunium ; les Éginètes épièrent le vaisseau monté par les théores[1], et le prirent rempli des premiers de la ville, qu'ils emmenèrent chargés de chaînes.

LXXXVIII. Les Athéniens, après un tel désastre, ne voulurent pas tarder à entreprendre tout ce qu'ils pourraient contre les Éginètes. Alors, en leur île, vivait un homme considérable nommé Nicodrome, fils de Cnèthe, qui avait à reprocher à ses concitoyens de l'avoir une fois banni. Il sut qu'à Athènes on s'ingéniait à leur nuire, et il convint avec les Athéniens de leur livrer Égine, fixant le jour où il agirait et où les autres devaient accourir pour le seconder. En conséquence de ce traité, Nicodrome s'empara de ce qu'on appelle la vieille ville.

LXXXIX. Les Athéniens ne furent pas prêts aussitôt qu'il était nécessaire ; car il se trouva qu'ils n'avaient pas assez de vaisseaux de combat pour en venir aux mains avec les Éginètes. Pendant qu'ils négociaient avec les Corinthiens pour leur en emprunter, l'entreprise échoua. Ils en obtinrent (car ils étaient liés alors d'une étroite amitié) vingt navires, au prix de cinq drachmes par bâtiment, parce que la loi de Corinthe ne permettait pas de faire des dons gratuits. Ils les réunirent aux leurs ; ils complétèrent les équipages de soixante-dix voiles ; ils voguèrent vers Égine, et arrivèrent un jour plus tard que le jour convenu.

XC. Nicodrome, ne les ayant point vus paraître au moment

1. Députés chargés de conduire les sacrifices.

Digitized by Google

opportun, s'embarqua et s'enfuit d'Égine avec ses partisans. Les Athéniens leur assignèrent pour demeure Sunium, qui servit aux réfugiés de point de départ pour attaquer et piller les Éginètes restés dans l'île ; mais ceci advint plus tard.

XCI. Les riches Éginètes maîtrisèrent ceux du peuple qui s'étaient soulevés avec Nicodrome ; ils mirent la main sur eux et les emmenèrent pour leur donner la mort. A cette occasion, ils commirent un sacrilége qu'ils ne purent expier par aucune offrande, car on les chassa de leurs demeures avant que Cérès fût apaisée. Ils emmenèrent donc sept cents prisonniers pour les faire périr ; l'un d'eux, échappé de ses liens, se réfugia sous le portique de la déesse et, saisissant l'anneau de la porte, il s'y maintint. Les Éginètes eurent beau tirer, ils ne purent l'en détacher ; alors ils lui coupèrent les mains ; en cet état, ils l'entraînèrent, et les mains restèrent adhérentes à l'anneau.

XCII. Voilà comme les Éginètes se traitèrent eux-mêmes ; d'un autre côté, ils livrèrent une bataille navale aux Athéniens survenant avec leurs soixante-dix vaisseaux ; ils furent vaincus et firent appel à leurs précédents alliés, les Argiens. Ceux-ci ne leur apportèrent pas de secours, irrités de ce que des vaisseaux d'Égine, contraints par Cléomène, avaient abordé en Argolide, et de ce que les matelots avaient débarqué avec les Lacédémoniens. Dans cette même expédition, de jeunes Sicyoniens avaient pareillement pris terre. Les Argiens ensuite imposèrent aux deux villes une amende de mille talents, cinq cents pour chacune. Les Sicyoniens reconnurent leur tort et convinrent de se libérer moyennant cent talents, mais les Éginètes y mirent plus d'opiniâtreté et n'accordèrent rien. En conséquence, les Argiens, lorsqu'ils demandèrent du secours, ne leur en accordèrent pas ; seulement mille volontaires partirent ; Eurybate, combattant au pentathle, fut leur général. La plupart périrent à Égine et ne revinrent pas ; le général lui-même Eurybate tua trois Athéniens dans des combats singuliers, mais il fut tué par le quatrième, Sophane, du bourg de Décélé.

XCIII. Les Éginètes surprirent les Athéniens en un moment de désordre ; ils les battirent et leur enlevèrent quatre vaisseaux avec les équipages. La guerre était donc allumée entre Athènes et Égine.

XCIV. Darius cependant, de son côté, persévérait dans ses vues. Il n'oubliait point Athènes, et son serviteur lui en rappelait journellement le souvenir. De plus, les Pisistratides le pressaient et ne cessaient d'accuser les Athéniens ; enfin lui-même

Digitized by Google

ne demandait pas mieux que de prendre ce prétexte pour subjuguer ceux des Grecs qui ne lui avaient point donné la terre et l'eau. Il destitua Mardonius, qui avait mollement conduit le premier armement; il désigna d'autres généraux; il les dirigea sur Érétrie et Athènes : c'étaient Datis, Mède de naissance, et son neveu Artapherne, fils d'Artapherne. Il les fit partir, leur prescrivant de charger de chaînes les citoyens d'Athènes et d'Érétrie, puis de les lui amener.

XCV. Ces généraux, ayant pris congé du roi, parvinrent en Cilicie dans la plaine d'Aléia, conduisant avec eux une armée de terre nombreuse et bien équipée. Tandis qu'ils y étaient campés, survint toute l'armée navale qui était aussi sous leurs ordres, et de plus les navires destinés au transport de la cavalerie, que, l'année précédente, le roi avait commandé à ses tributaires de construire. On embarqua les chevaux sur ces derniers bâtiments, l'infanterie monta sur la flotte, et l'on fit voile vers l'Ionie avec six cents trirèmes. De là, l'armement, sans côtoyer les rivages, se dirigea vers l'Hellespont et la Thrace; partie de Samos, la flotte traversa la mer d'Icare et l'archipel, craignant surtout, à ce que je crois, les approches du mont Athos, parce que la première année, en le doublant, les Perses avaient essuyé un grand désastre. En outre, Naxos, qui n'était point prise, les forçait de suivre cette route.

XCVI. Au delà de la mer d'Icare, ils abordèrent à Naxos, contre laquelle ils devaient d'abord tourner leurs armes. Les Naxiens se souvenaient des événements antérieurs [1]; ils ne restèrent pas chez eux et se réfugièrent dans les montagnes. Les Perses firent esclaves ceux qu'ils purent saisir; puis ils incendièrent la ville et les temples. Cela fait, ils passèrent aux autres îles.

XCVII. Cependant les Déliens abandonnèrent aussi leurs demeures et se réfugièrent à Ténos. Mais quand la flotte fut près de Délos, Datis, qui la précédait, ne lui permit pas d'y faire relâche; il ordonna que l'on poussât plus loin, jusqu'à Rhénéa, et, sachant où étaient les Déliens, il leur envoya dire par un héraut ce qui suit : « Hommes sacrés, pourquoi fuyez-vous, ne me jugeant pas avec bienveillance? Le roi m'a prescrit, et je suis moi-même plein de ce sentiment, de ne faire aucun dommage, dans les lieux où résident les deux divinités [2], ni au pays lui-même ni à ses habitants; retournez donc chez vous et pos-

1. Livre V, chap. xxxiv.
2. Apollon et Diane.

Digitized by Google

sédez votre île. » Tel fut son message aux Déliens ; ensuite il amoncela trois cents talents d'encens et en fit offrande en les brûlant sur l'autel.

XCVIII. Cela fait, Datis avec la flotte, accompagné des Ioniens et des Éoliens, se dirigea d'abord sur Érétrie. Aussitôt son départ, Délos trembla, à ce que disent les citoyens de l'île, pour la première et la dernière fois jusqu'à mon temps. Le dieu peut-être montra par ce prodige les fléaux qui allaient assaillir les mortels. Car sous Darius, fils d'Hystaspe ; sous Xerxès, fils de Darius ; sous Artaxerxès, fils de Xerxès, pendant trois générations consécutives, il survint à la Grèce plus de maux que durant les vingt générations antérieures à Darius, tant de la part des Perses, que de celle des hommes éminents qui se disputèrent la souveraineté. Il n'est point invraisemblable de penser que pour de tels motifs, Délos, où auparavant il n'y avait jamais eu de tremblement de terre, trembla alors, et voici ce qui était écrit en un oracle :

Je ferai trembler Délos, qui auparavant n'a jamais tremblé.

En langue grecque ces noms signifient : Darius, puissant ; Xerxès, vaillant ; Artaxerxès, très-vaillant. C'est ainsi que les Grecs, dans leur langue, appelleraient ces rois.

XCIX. Les barbares, en faisant le trajet à partir de Délos, touchèrent aux îles, prenant pour leur armée les hommes et emmenant les enfants en otages. Lorsqu'ils eurent achevé leur navigation autour des îles, les vaisseaux abordèrent à Caryste ; mais les Carystiens refusèrent de livrer des otages et d'armer contre des villes voisines, comme ils appelaient Érétrie et Athènes. Alors les Perses les assiégèrent, et ils dévastèrent leur territoire, jusqu'à ce que les habitants se soumissent à leur volonté.

C. Les Érétriens, informés que la flotte des Perses faisait voile contre eux, demandèrent du secours aux Athéniens, qui leur envoyèrent pour renfort les quatre mille hommes auxquels ils avaient alloué les terres des Chalcidiens, éleveurs de chevaux. Mais les conseils des Érétriens manquèrent de sagesse. D'une part, ils faisaient venir des Athéniens ; d'autre part, ils agitaient des projets bien différents : les uns voulaient abandonner la ville et s'enfuir dans les montagnes de l'Eubée ; d'autres, espérant être récompensés par les Perses, se préparaient pour la trahison. Cependant Eschine, fils de Nothon, l'un des premiers de la ville, informé de ce double dessein, dévoila aux

Digitized by Google

Athéniens l'état présent des affaires, et les conjura de retourner chez eux s'ils ne voulaient périr. Ils suivirent ce conseil; ils traversèrent le détroit au-dessus d'Orope et assurèrent leur salut.

CI. Les Perses, arrivant par mer, touchèrent la contrée d'Érétrie à Tamyna, Chéréa et Égilia; ils prirent possession de ces trois localités, puis ils débarquèrent incontinent leurs cavaliers et se disposèrent à pousser aux ennemis. Les Érétriens ne mirent pas en délibération s'ils feraient une sortie ni s'ils combattraient, mais s'ils défendraient leurs remparts; le plus grand nombre résolut de ne les point abandonner. Pendant six jours, les Perses donnèrent de vigoureux assauts, et des deux parts on essuya de grandes pertes; le septième jour, Euphorbe, fils d'Alcimaque, et Philarge, fils de Cynée, citoyens considérables de la ville, la livrèrent aux barbares. Les Perses y firent leur entrée; ils pillèrent et brûlèrent les temples, par représailles de l'incendie du temple de Sardes; ils réduisirent les hommes en esclavage, selon l'ordre de Darius.

CII. Maîtres d'Érétrie, les Perses y demeurèrent quelques jours; puis ils mirent à la voile pour se rendre en Attique; ils serrèrent de près cette contrée, et crurent qu'ils allaient traiter ceux d'Athènes comme les Érétriens. car il y a un lieu de l'Attique très-propre aux manœuvres de la cavalerie : c'est Marathon, tout près d'Érétrie, et Hippias, fils de Pisistrate, les y avait menés.

CIII. Dès que les Athéniens l'apprirent, ils portèrent eux-mêmes leurs forces sur Marathon. Dix généraux les commandaient, et le dixième était Miltiade, dont le père, Cimon, fils de Stésagore, avait été banni d'Athènes par Pisistrate, fils d'Hippocrate. Pendant son exil, il lui arriva de remporter aux jeux olympiques le prix de la course en char à quatre chevaux, succès qu'avait déjà obtenu son frère utérin Miltiade. Or, à l'olympiade suivante, avec les mêmes juments, vainqueur encore, il permit que le nom de Pisistrate fût proclamé, et, pour lui avoir laissé la victoire, il rentra dans sa demeure, en conséquence d'un traité. Après avoir une troisième fois gagné le prix, toujours avec les mêmes juments, il fut tué par les fils de Pisistrate, qui alors n'était plus vivant. Ils le tuèrent, à la nuit, vers le prytanée, où ils avaient aposté des hommes. Cimon a été inhumé devant la ville, au delà du chemin qu'on appelle *A travers Cœla;* en face de son corps on a enterré ses juments, victorieuses en trois olympiades. Celles d'Évagore, fils de Lacon,

Digitized by Google

avaient déjà remporté autant de prix, mais c'étaient les seules. L'aîné des fils de Cimon, Stésagore, était alors auprès de son oncle Miltiade qui l'élevait dans la Chersonnèse, et le plus jeune, auprès de Cimon lui-même à Athènes; il portait le nom de Miltiade, le même nom que le fondateur de la Chersonnèse.

CIV. Ce Miltiade, au moment où nous sommes, était donc venu de la Chersonnèse et commandait les Athéniens, après avoir échappé deux fois à la mort. Les Phéniciens, qui avaient à cœur de le prendre et de le conduire au roi, lui avaient donné la chasse jusqu'à Imbros, et, d'un autre côté, à peine hors de leurs atteintes et rentré en sa demeure où il se croyait sauvé, ses ennemis l'avaient accueilli en le traduisant devant les juges et en le poursuivant à cause de la tyrannie qu'il avait exercée. Il se tira aussi de ce mauvais pas, et fut désigné comme l'un des généraux d'Athènes par les suffrages du peuple.

CV. Précédemment, pendant que les généraux étaient encore dans la ville, ils avaient envoyé à Sparte le héraut Phidippe, Athénien, courrier très-exercé dans sa profession. Pan se fit voir à ce Phidippe près du mont Parthénion, ainsi qu'il le raconta lui-même et l'annonça au peuple d'Athènes. Le dieu, l'appelant par son nom, lui prescrivit de demander à ses concitoyens pourquoi ils n'avaient aucun soin de lui qui était bienveillant pour eux et leur avait été souvent utile, comme il le serait encore dans la circonstance présente. Les Athéniens eurent foi en ce message, et, quand l'état de leurs affaires le leur permit, ils bâtirent, au-dessous de l'acropole, un temple où ils honorent Pan, par des sacrifices annuels et des courses aux flambeaux.

CVI. Ce Phidippe, envoyé par les généraux pour faire cette course dans laquelle, selon son récit, Pan lui apparut, se rendit en deux jours d'Athènes à Sparte. Introduit devant les éphores, il dit : « O Lacédémoniens, les Athéniens vous demandent de les secourir et de ne point souffrir qu'une ville, la plus ancienne de la Grèce, soit réduite en servitude par des barbares. Car maintenant Érétrie est esclave et les Grecs sont affaiblis par la perte d'une cité considérable. » Il leur dit donc ce qui lui avait été prescrit, et il leur fut agréable de porter secours aux Athéniens; mais le faire sur-le-champ leur était impossible, parce qu'ils ne voulaient pas violer la loi. On était, en effet, au neuvième jour de la lune, et ils prétendaient ne pas sortir avant que la lune fût dans son plein; ils attendirent donc la pleine lune.

Digitized by Google

CVII. Cependant Hippias, fils de Pisistrate, avait conduit les barbares à Marathon, décidé par une vision qui, la nuit précédente, l'était venue trouver pendant son sommeil. Il lui avait semblé qu'il partageait le lit de sa mère, et, de ce songe, il avait conclu qu'il rentrerait dans Athènes, qu'il recouvrerait sa souveraineté, qu'enfin il atteindrait la vieillesse en sa propre demeure; voilà ce qu'il avait conclu de ce songe. Tandis qu'il ouvrait la marche, il déposa les captifs d'Érétrie dans l'île des Styréens qu'on appelle Égilia; d'un autre côté, il mit en rade les vaisseaux qu'il avait dirigés sur Marathon, et il rangea les barbares en bataille à mesure de leur débarquement. Comme il prenait ces soins, il eut un accès extraordinaire d'éternument et de toux, au point que toutes ses dents en furent ébranlées, car il était déjà vieux; il en perdit même une par la violence de la toux; elle tomba sur le sable, et il eut à cœur de la trouver; mais il ne put la découvrir, et, en soupirant, il dit à ceux qui l'entouraient : « Cette terre n'est pas à nous et nous ne pourrons pas la soumettre; toute la part que j'ai à en espérer, ma dent l'occupe. »

CVIII. Hippias crut qu'ainsi sa vision était vérifiée. Ceux de Platée vinrent se joindre en masse, comme auxiliaires, aux Athéniens campés dans l'enclos d'Hercule : car les Platéens s'étaient donnés eux-mêmes aux Athéniens, qui avaient déjà entrepris pour eux bien des travaux. Ils s'étaient donnés de cette manière. Les Platéens, opprimés par les Thébains, s'offrirent d'abord à Cléomène, fils d'Anaxandride, et aux Lacédémoniens qui se trouvaient dans le voisinage; mais ceux-ci ne les acceptèrent pas et leur dirent : « Nous demeurons trop loin et notre assistance ne vous causerait que de l'amertume; vous auriez le temps d'être plus d'une fois asservis avant que nul de nous ne l'apprît. Nous vous conseillons de vous donner aux Athéniens; ce sont vos voisins les plus proches et ils ne manquent pas de vaillance pour vous protéger. Les Lacédémoniens suggérèrent cette résolution aux Platéens, non par bienveillance pour eux, mais dans le but de procurer aux Athéniens de l'occupation en les mettant aux prises avec les Béotiens. Les Platéens n'eurent pas de méfiance, et, saisissant le moment où les Athéniens faisaient des sacrifices aux douze dieux, ils s'assirent, comme suppliants, au pied de l'autel, et ils se donnèrent eux-mêmes. Les Thébains, à cette nouvelle, envahirent le territoire des Platéens, et les Athéniens vinrent au secours de ces derniers. Comme ils allaient combattre, les Corinthiens les en

Digitized by Google

empêchèrent ; ils étaient à portée, les deux partis consentirent à les prendre pour arbitres ; ils les réconcilièrent en fixant les limites de la contrée et stipulant que les Thébains renonceraient à ceux des Béotiens qui ne voulaient pas continuer d'appartenir à la Béotie. Après avoir ainsi jugé, les Corinthiens s'éloignèrent : aussitôt les Thébains attaquèrent les Athéniens, qui se retiraient pareillement ; mais ils perdirent la bataille ; les vainqueurs reculèrent jusqu'à l'Asope et à Hysia les limites que les Corinthiens venaient d'assigner au territoire de Platée. Les Platéens s'étaient donc donnés aux Athéniens de la manière que je viens de rapporter, et, au moment où nous en sommes, ils survinrent à Marathon comme auxiliaires.

CIX. Il y avait deux opinions parmi les généraux athéniens : les uns ne voulaient pas combattre, estimant que l'on était en trop petit nombre pour lutter contre l'armée des Mèdes ; les autres le voulaient, et parmi ces derniers était Miltiade. Ils étaient partagés, et à cause de cela même le pire des avis l'emportait ; par bonheur il restait un onzième votant, celui à qui par les suffrages du peuple était échue la charge de polémarque [1]. Car depuis longtemps les Athéniens accordaient au polémarque le même vote qu'aux généraux ; à ce moment le polémarque était Callimaque, Aphidnéen. Miltiade l'alla trouver et lui dit : « Il dépend de toi, Callimaque, ou de consommer l'asservissement d'Athènes ou de la rendre libre par des actions dont le souvenir sera conservé aussi longtemps que vivra la race des hommes et surpassera celui qu'ont laissé Harmodius et Aristogiton. Les Athéniens sont, en effet, dans le plus grand péril qu'ils aient couru depuis qu'ils existent ; s'ils cèdent la victoire aux Mèdes, on peut juger de ce qu'ils souffriront, livrés à Hippias. Mais si la cité survit, elle est assez puissante pour devenir la première des cités grecques. De quelle manière de tels événements arriveraient-ils, et comment t'est-il donné de décider d'une si grande affaire ? je vais te le dire. Il y a deux opinions parmi les généraux ; les uns sont d'avis de combattre, les autres ne veulent pas livrer bataille. Or, si nous ne combattons point, je crains que quelque grave sédition ne vienne à éclater et n'ébranle les résolutions des Athéniens, jusqu'à les pousser dans le parti des Mèdes ; si nous combattons avant que le cœur de quelques citoyens se corrompe, les dieux tenant également la balance, nous pouvons remporter la victoire. Tout cela maintenant repose sur

1. Troisième archonte, chargé de la direction des affaires de la guerre.

Digitized by Google

toi, tout cela est entre tes mains : si tu te ranges à mon opinion, ta patrie est libre, Athènes est la première des villes de la Grèce ; si tu adoptes l'avis de ceux qui n'ont point hâte de combattre, le contraire des avantages que je viens de t'énumérer prévaudra, et tu en seras responsable. »

CX. Par ce discours Miltiade gagna Callimaque ; le vote du polémarque intervenant, le combat fut décidé. Ensuite, à mesure que chacun des généraux qui avait voté pour la bataille avait son jour de commandement, il le cédait à Miltiade ; mais, quoiqu'il acceptât, il ne livra pas le combat avant que son propre jour fût venu.

CXI. Ce jour arriva[1] ; alors il mit les Athéniens en bataille de cette manière : le polémarque Callimaque était à la tête de l'aile droite, car ainsi le voulait l'usage ; le polémarque tenait toujours l'aile droite. Callimaque la commandait donc ; après venaient, dans l'ordre du recensement, les tribus l'une auprès de l'autre ; les derniers à l'extrémité des rangs, les Platéens prirent l'aile gauche. Depuis cette bataille qu'ils ont livrée, quand les Athéniens font les sacrifices et le repas public qui reviennent tous les cinq ans, le héraut d'Athènes prie en ces termes : « Puissent toutes sortes de prospérités être accordées à la fois aux Athéniens et aux Platéens ! » Quand l'armée athénienne fut rangée en bataille, ses lignes s'étendirent autant que les lignes médiques ; le centre se trouva formé d'un petit nombre de files, c'était le côté faible de l'armée ; mais les ailes présentaient des masses formidables.

CXII. Les positions prises, les auspices se montrèrent favorables, et les Athéniens, aussitôt qu'on leur en donna le signal, s'élancèrent à la course sur les barbares. Il n'y avait pas moins de huit stades entre les deux armées. Les Perses, voyant leurs adversaires charger à la course, attendirent le choc ; à leur petit nombre, à cette manière d'attaquer en courant, ils les jugèrent atteints d'une folie qui allait en un clin d'œil les perdre, d'autant qu'ils n'avaient ni cavalerie ni archers : voilà ce que crurent les barbares. Les Athéniens engagèrent la mêlée et combattirent avec une bravoure digne de mémoire. En effet, les premiers des Grecs à notre connaissance, ils tombèrent à la course sur des ennemis ; les premiers aussi, ils envisagèrent sans trouble le costume médique et les hommes qui le portaient.

1. An 490 avant J. C. (le 17 août selon Larcher, le 13 septembre selon Barthélemy ; les chronologistes plus récents ne sont pas aussi affirmatifs).

Digitized by Google

Jusque-là, parmi les Grecs, le nom seul des Mèdes, rien qu'à l'entendre, inspirait de l'effroi.

CXIII. La bataille de Marathon dura longtemps; au centre, les barbares l'emportèrent; le leur était composé des Perses et des Saces; sur ce point ils furent vainqueurs; ils rompirent les Athéniens et les poursuivirent en s'avançant dans les terres. Mais aux deux ailes, Athéniens et Platéens eurent le dessus; ils mirent en déroute les corps qui leur étaient opposés; puis, s'étant réunis, ils se tournèrent contre ceux qui avaient enfoncé leur centre. La victoire des Athéniens fut complète; ils serrèrent de près les fuyards en les taillant en pièces, et, quand ils les eurent poussés jusqu'à la mer, ils demandèrent du feu et s'attaquèrent aux vaisseaux.

CXIV. En cette bataille, le polémarque Callimaque périt; il s'était bravement comporté. Parmi les généraux, Stésilas, fils de Thrasybule, fut tué. D'un autre côté, Cynégire[1], fils d'Euphorion, au moment où il avait saisi la poupe d'un navire, eut la main coupée d'un coup de hache et succomba; enfin beaucoup d'autres Athéniens illustres moururent.

CXV. Grâce à leur élan, les Athéniens prirent sept navires; les barbares, avec ceux qui leur restaient, partirent à force de rames, retirèrent de l'île, où ils les avaient laissés, les captifs d'Érétrie, et doublèrent le cap Sunium dans l'espoir de prévenir l'armée victorieuse et de surprendre la ville. On accusa, dans Athènes, les Alcméonides d'avoir imaginé ce plan; on supposa que, d'intelligence avec les Perses, quand ceux-ci furent remontés sur leur flotte, ils élevèrent en l'air un bouclier qui fut aperçu des vaisseaux.

CXVI. Les barbares doublèrent le cap Sunium; mais les Athéniens, de toute la vitesse de leurs pieds, portèrent secours à la ville et les devancèrent. Partis du temple d'Hercule à Marathon, ils campèrent en un autre enclos d'Hercule, à Cynosarge. Cependant la flotte ennemie se déploya au-dessus de Phalère (alors le port des Athéniens); elle y resta quelque temps sur ses ancres, puis elle fit voile vers l'Asie où elle retourna.

CXVII. Les barbares perdirent à la bataille de Marathon six mille quatre cents hommes, les Athéniens cent quatre-vingt-douze: tel fut, des deux parts, le nombre des morts. Pendant le combat eut lieu ce fait surprenant : un Athénien, Épizèle, fils de Cuphagore, se comportait vaillamment à son poste, quand,

1. Frère d'Eschyle.

Digitized by Google

sans être frappé ni de près ni de loin, il fut soudain privé de la vue; de ce moment jusqu'à la fin de sa vie, il continua d'être aveugle. J'ai ouï dire que lui-même expliquait ainsi son malheur: « Il me sembla, disait-il, qu'un homme de grande taille, pesamment armé, se tenait devant moi; sa longue barbe ombrageait tout son bouclier. Ce fantôme passa près de moi et tua mon voisin dans le rang. » Voilà ce qu'Épizèle racontait, à ce que l'on m'a dit.

CXVIII. Datis retourna donc en Asie, avec tout l'armement; arrivé à Mycone, il eut pendant son sommeil une vision. Quelle fut-elle? on ne le dit pas. Mais aussitôt que brilla le jour, il fit faire des recherches sur tous les vaisseaux et il trouva, sur un navire phénicien, une statue dorée d'Apollon; il s'enquit du lieu où elle avait été dérobée; dès qu'il sut de quel temple, il poussa son propre vaisseau vers Délos, car les Déliens avaient depuis longtemps repris possession de leur île. A Délos, il déposa la statue dans le temple et il prescrivit aux habitants de la transporter chez les Thébains au temple d'Apollon à Délium; ce temple est situé sur la côte, en face de Chalcis. Datis, après leur avoir donné cet ordre, remit à la voile, mais ils ne firent point reconduire la statue; ce ne fut que vingt ans plus tard que les Thébains eux-mêmes, avertis par un oracle, la ramenèrent chez eux.

CXIX. Datis et Artapherne, quand ils eurent débarqué en Asie, conduisirent à Suse les captifs d'Érétrie. Darius, avant le désastre des Érétriens, nourrissait contre eux une violente colère, parce que les premiers ils avaient commis des actions iniques. Dès qu'on les lui eut amenés et qu'il les vit en son pouvoir, loin de leur faire aucun mal, il les établit en Cissie, sur un domaine à lui propre, dont le nom est Ardericca. Ce lieu est à deux cent dix stades de Suse et à quarante du puits qui produit trois substances. On puise, en effet, dans ce puits, du bitume, du sel et de l'huile; voici comment: on y descend une cigogne à laquelle est attachée une demi-outre au lieu de seau; on la fait plonger, on la retire et on la vide dans un réservoir, d'où le liquide se répand dans un second bassin; là il prend trois formes: le bitume et le sel se consolident sur place; l'huile coule encore jusqu'à des vases, et les Perses la nomment rhadinace; elle est noire et d'une odeur désagréable. C'est dans ce pays que le roi établit les Érétriens, et, jusqu'à mon temps, ils ont possédé ce territoire, conservant leur ancien langage. Voilà ce qui concerne les Érétriens.

Digitized by Google

CXX. Deux mille Lacédémoniens arrivèrent à Athènes, après la pleine lune, ayant grande hâte de combattre, tellement que le troisième jour qui suivit leur départ, ils étaient en Attique; mais après la bataille. Ils n'en désirèrent pas moins voir des Mèdes, ils allèrent à Marathon et en virent. Ensuite ils louèrent les Athéniens et leurs actions, puis ils s'en retournèrent.

CXXI. C'est pour moi merveille (et je n'admets pas ce qu'on en dit) que jamais les Alcméonides aient donné un signal aux Perses en élevant un bouclier, avec le dessein de soumettre Athènes aux barbares et à Hippias. Ils étaient ennemis déclarés des tyrans, plus ou du moins autant que Callias, fils de Phénippe et père d'Hipponice, le seul de tous les Athéniens qui osa, pendant l'exil de Pisistrate, acheter de ses biens lorsqu'on les vendit à l'encan au profit du trésor public, et qui ne négligea aucune occasion de lui montrer sa haine.

CXXII. Ce Callias mérite de vivre dans la mémoire des hommes, d'abord, à cause de ce qui vient d'être rapporté et de son ardeur à affranchir sa patrie; en second lieu, parce qu'aux jeux olympiques, vainqueur à la course à cheval, le second à la course en char à quatre chevaux, et antérieurement vainqueur aux jeux pythiques, il se fit remarquer à Olympie, parmi les autres Grecs, par ses magnifiques dépenses; enfin parce que, à l'égard de ses trois filles, il se conduisit comme je vais dire : quand vint le temps de les marier, il leur fit les plus riches présents, et y ajouta cette faveur, de les donner à ceux des Athéniens qu'il leur plut de choisir pour époux.

CXXIII. Or, les Alcméonides étaient, autant et non moins que lui, ennemis des tyrans. C'est donc pour moi merveille (et je ne conçois pas l'accusation) que ceux-là même aient élevé comme signal le bouclier, qui avaient vécu en exil pendant toute la domination des tyrans, et dont les artifices avaient anéanti la souveraineté des Pisistratides. Ils étaient ainsi, beaucoup plus qu'Harmodius et Aristogiton, les libérateurs d'Athènes, du moins à mon sentiment. Car ceux-ci, près avoir tué Hipparque, laissèrent vivre les autres personnages de sa famille et ne mirent pas un terme à leur tyrannie, tandis que les Alcméonides en délivrèrent incontestablement leur ville, s'il est véritable qu'ils aient gagné la Pythie pour qu'elle ordonnât aux Lacédémoniens de l'affranchir, comme je l'ai fait voir précédemment.

CXXIV. Mais peut-être ont-ils été poussés à trahir la patrie par quelque sujet de plainte contre le peuple. Cependant il n'y avait pas dans Athènes d'hommes plus considérables qu'eux ni

Digitized by Google

de plus honorés. Ainsi la raison se refuse à croire qu'ils aient élevé le bouclier pour un tel motif : car le bouclier a été élevé, on ne peut le nier; mais qui l'a élevé ? je ne puis, sur ce point, rien ajouter à ce que je viens d'exposer.

CXXV. Les Alcméonides étaient, depuis l'origine, illustres parmi les Athéniens ; ils descendaient d'Alcméon, puis de Mégaclès, et toujours ils avaient conservé leur éclat. Premièrement Alcméon, fils de Mégaclès, assista et servit avec zèle les Lydiens de Sardes, que Crésus avait chargés de consulter l'oracle de Delphes. Crésus, au retour de ses envoyés, informé de sa bienveillance pour eux, le manda à Sardes et lui fit présent d'autant d'or qu'il en pourrait emporter en une fois. Alcméon, pour recueillir un tel don, s'aida de cet expédient : il revêtit une grande tunique qui jouait largement sur sa poitrine ; il chaussa les plus larges cothurnes qu'il put trouver, et il entra dans le trésor, où on l'introduisit. Il s'y jeta sur un monceau de poudre d'or, et d'abord il en remplit ses cothurnes autour de ses jambes, tant qu'ils purent en recevoir ; il en remplit ensuite toute l'ampleur de sa tunique ; puis il en saupoudra sa tête et ses cheveux ; enfin il en prit dans sa bouche. Il sortit du trésor, traînant péniblement ses cothurnes, ressemblant à toute autre chose qu'à un homme, la bouche obstruée, le corps gonflé. A son aspect, Crésus fut pris d'un fou rire ; il lui accorda ce qu'il portait, et, outre ce présent, il lui en fit d'autres qui n'étaient pas d'une moindre valeur. Alcméon, de cette manière, enrichit énormément sa maison ; il put ainsi élever des chevaux de course, et gagner le prix des quadriges aux jeux d'Olympie.

CXXVI. En second lieu, à la génération suivante, Clisthène, tyran de Sicyone, éleva cette maison de telle sorte qu'elle devint parmi les Grecs beaucoup plus célèbre qu'elle ne l'était précédemment. Clisthène, fils d'Aristonyme, fils de Myron, fils d'André, eut une fille dont le nom était Agariste. Il conçut le dessein, lorsqu'il aurait trouvé le plus parfait des Grecs, de la lui donner pour femme. L'olympiade vint ; Clisthène remporta le prix de la course des quadriges, et il fit proclamer par un héraut que celui des jeunes Grecs qui se jugerait digne de devenir le gendre de Clisthène eût à se rendre, le sixième jour, ou même auparavant, à Sicyone, parce que, à la fin de l'année qui commencerait ce sixième jour, Clisthène voulait que le mariage fût célébré. Alors tous les Grecs qui étaient pleins d'eux-mêmes et de leur patrie partirent comme prétendants. Clisthène, à cette occasion, fit préparer une arène pour la lutte et pour la course.

Digitized by Google

CXXVII. De l'Italie arrivèrent le Sybarite Smindyride, fils d'Hippocrate, homme parvenu au plus haut degré du luxe (car, en ce temps-là, Sybaris était extrêmement florissante), et le Syrite Damase, fils d'Amyris, surnommé le Sage; voilà ceux de l'Italie. Du golfe ionien, Amphimneste, fils d'Épistrophe d'Épidamne, celui-ci fut le seul du golfe ionien. De l'Étolie, Malès, frère de ce Titorme qui par sa force surpassa tous les Grecs, et, pour fuir la société des hommes, se retira jusqu'aux extrémités de l'Étolie. Du Péloponèse, Léocède, issu du tyran d'Argos Phidon, qui fit connaître les mesures aux Péloponésiens, fut le plus orgueilleux des Grecs, expulsa ceux des Éléens qui présidaient aux jeux olympiques, et lui-même régla ces jeux. Léocède fut accompagné d'un Arcade de Trapézonte, Amiante, fils de Lycurgue, et d'un Azénien de la ville de Péos, Laphane, fils d'Euphorion qui, à ce que l'on raconte en Arcadie, reçut les Dioscures en sa demeure, et depuis lors offrit l'hospitalité à tous les humains. Il y eut encore du Péloponèse un Éléen: Onomaste, fils d'Agé. Mégaclès, fils de cet Alcméon qui avait visité Crésus, et avec lui Hippoclide, fils de Tisandre, qui surpassait en richesse et en beauté tous ses concitoyens, vinrent d'Athènes. D'Érétrie, alors florissante, Lysanie, le seul Eubéen. De la Thessalie, Diactoride, Craonien des Scopades, enfin des Molosses Alcon: tels furent les prétendants.

CXXVIII. Ils furent réunis au jour indiqué; alors Clisthène, premièrement, questionna chacun d'eux sur sa patrie et sa famille: ensuite, il les retint durant l'année entière et mit à l'épreuve leur vaillance, leur caractère, leur éducation, leurs mœurs; s'entretenant avec chacun en particulier ou avec tous à la fois, et emmenant les plus jeunes au gymnase. Mais il les observa surtout à table; car tout le temps qu'il les eut, il les festoya et leur donna une magnifique hospitalité. Des prétendants, ceux d'Athènes principalement lui plurent, et plus que l'autre, Hippoclide, fils de Tisandre, à cause de son courage et parce qu'il avait des liens de parenté avec les Cypsélides de Corinthe.

CXXIX. Quand vint le jour assigné pour la célébration du mariage et la déclaration par Clisthène lui-même du gendre qu'il avait choisi, il sacrifia cent bœufs et fit grande fête, tant aux prétendants qu'à tous les Sicyoniens. Le repas fini, les prétendants discutèrent sur la musique et sur les sujets que la conversation amena; après boire, Hippoclide, dont tous les autres s'occupaient, ordonna au joueur de flûte de lui jouer une danse;

Digitized by Google

le musicien lui obéissant, il se mit à danser et il exécuta quelque danse qui lui plaisait; mais Clisthène, considérant toute l'affaire, eut des soupçons. Hippoclide s'arrêta un moment, puis il demanda qu'on lui apportât une table; dès qu'on l'eut dressée, il y monta et il prit en dansant, d'abord des attitudes laconiennes, secondement des poses attiques; en troisième lieu, ayant appuyé sa tête sur la table, il gesticula des jambes. Pendant qu'il exécutait sur la table la première et la seconde danse, Clisthène, les trouvant inconvenantes, frémissait déjà à l'idée d'avoir Hippoclide pour gendre; cependant il se contint, ne voulant pas éclater contre lui. Lorsqu'il le vit mouvoir ses jambes en l'air, il ne put se maîtriser plus longtemps et il s'écria : « O fils de Tisandre, tu viens de manquer ton mariage en dansant; » à quoi l'autre reprenant : « Hippoclide n'en a souci, » dit-il; ce mot depuis lors est passé en proverbe.

CXXX. Clisthène réclama le silence et tint ce langage : « O prétendants de ma fille, je vous dois des éloges, et, s'il m'était possible, je vous serais agréable à tous; je voudrais ne pas choisir seulement l'un de vous et rejeter les autres; mais il ne se peut faire qu'ayant à me déterminer au sujet d'une fille unique, j'agisse en faveur de tous au gré de mes désirs. A chacun de ceux que je vais exclure, je donne un talent d'argent, en considération de ce qu'ils ont recherché un mariage chez moi et de ce qu'ils se sont tenus loin de leurs demeures. A Mégaclès, fils d'Alcméon, je donne en mariage ma fille Agariste, conformément aux lois d'Athènes. » Mégaclès ayant déclaré qu'il la prenait pour femme, le mariage fut sanctionné par Clisthène.

CXXXI. Tel fut le choix que fit Clisthène parmi les prétendants; ainsi le renom des Alcméonides se répandit par toute la Grèce. Des deux époux naquit ce Clisthène, qui, portant le nom de son aïeul maternel le Sicyonien, institua les tribus et la démocratie dans Athènes. Il était fils de Mégaclès, ainsi qu'Hippocrate; or, d'Hippocrate naquirent un autre Mégaclès et une autre Agariste, laquelle prit le nom de la fille de Clisthène; elle fut mariée à Xanthippe, fils d'Ariphron, et, étant mariée, elle eut une vision : il lui sembla qu'un lion naissait d'elle; peu de jours après elle donna Périclès à Xanthippe.

CXXXII. Après le désastre des Perses à Marathon, Miltiade, déjà considérable parmi les Athéniens, grandit encore beaucoup. Il demanda au peuple soixante-dix navires, une armée et de l'argent, sans dire en quelle contrée il porterait la guerre, mais déclarant qu'il les enrichirait s'ils voulaient le suivre : car

Digitized by Google

son dessein était de les conduire dans un pays d'où ils rapporteraient facilement de l'or en abondance. En tenant ce langage il exalta les Athéniens; ils lui accordèrent l'armement qu'il demandait.

CXXXIII. Miltiade emmena donc une armée et fit voile vers Paros, prenant pour prétexte que les Pariens avaient commencé la guerre en envoyant, avec la flotte perse, une trirème à Marathon. Tel était son motif apparent; il avait contre les Pariens une ancienne rancune, à cause de Lysagore, fils de Tisias, né à Paros, qui l'avait desservi auprès du Perse Hydarne. Une fois arrivé, Miltiade avec l'armée assiégea les Pariens renfermés dans leurs murs et leur envoya un héraut. Il demanda cent talents, déclarant que, s'il ne les obtenait pas, il ne retirerait point sa troupe qu'il ne les eût anéantis. Mais les Pariens, sans songer à donner la moindre somme à Miltiade, ne se préoccupèrent que des moyens de se défendre; ils décidèrent que ce qu'ils avaient à faire de mieux était de relever leurs murailles aux endroits attaquables, et dans la nuit même ils les y élevèrent à une hauteur double de celle qu'elles avaient anciennement.

CXXXIV. Jusqu'à ce point du récit tous les Grecs s'accordent; au delà, les Pariens racontent ainsi ce qui se passa : Miltiade, hésitant, s'entretint avec une captive, Parienne de naissance; on l'appelait Timo, et elle était sous-prêtresse des divinités infernales. Elle eut une entrevue avec Miltiade et lui dit que, s'il avait fort à cœur de prendre Paros, il n'avait qu'à faire ce qu'elle allait lui conseiller. En conséquence de ce qu'elle lui suggéra, il monta sur le tertre qui est devant la ville et il sauta par-dessus le mur de l'enclos de Cérès-Législatrice, parce qu'il n'était pas possible d'en ouvrir les portes. Il franchit donc le mur et il marcha droit au temple, avec quelque dessein, soit pour déplacer de l'intérieur ce qui doit rester immobile, soit pour toute autre chose. Il alla jusqu'à la porte, où soudain une sainte horreur le saisit; alors il recula et reprit le même chemin; en sautant une seconde fois par-dessus le mur, il se déboita la cuisse; selon d'autres, il se démit le genou.

CXXXV. Miltiade, hors d'état d'agir, remit à la voile, ne portant pas aux Athéniens des trésors et n'ayant point pris Paros. Il l'avait assiégée vingt-six jours, tout en promenant la dévastation dans l'île. Les Pariens, informés que la sous-prêtresse Timo avait guidé Miltiade, voulurent l'en punir; quand ils eurent recouvré la tranquillité après le siége, ils envoyèrent consulter à Delphes. Ils firent demander s'ils devaient infliger quelque châ-

Digitized by Google

timent à la sous-prêtresse des déesses, pour avoir indiqué à leurs ennemis le moyen de prendre leur ville et révélé à Miltiade les choses que l'on ne doit point dire au sexe masculin. Mais la Pythie ne le leur permit pas, disant que Timo n'était point coupable, que Miltiade était destiné à finir malheureusement, et qu'elle lui avait montré ce qui le conduirait à mal. Voilà ce que la Pythie répondit aux Pariens.

CXXXVI. Il n'y eut qu'une voix contre Miltiade a son retour; quelques-uns, et surtout Xanthippe, fils d'Ariphron, portèrent contre lui une accusation capitale devant le peuple et le poursuivirent pour avoir trompé les Athéniens. Miltiade, dans l'impossibilité de comparaître en personne, ne se défendit pas, car déjà la gangrène était dans sa cuisse; pendant qu'il gisait étendu sur une couche, ses amis firent avec emphase son apologie; ils rappelèrent longuement les souvenirs de Marathon; ils rappelèrent la prise de Lemnos, que Miltiade avait donnée aux Athéniens après s'en être emparé et avoir tiré vengeance des Pélasges. Le peuple se rangea de leur côté, quant à l'accusation capitale; mais il condamna Miltiade, pour cause d'iniquité, à une amende de cinquante talents. Peu après, la gangrène fit des progrès, Miltiade en mourut, et son fils Cimon paya les cinquante talents.

CXXXVII. Miltiade, fils de Cimon, avait pris Lemnos comme je vais le raconter. Les Pélasges furent expulsés de l'Attique par les Athéniens, soit avec justice, soit injustement; à cet égard je n'ai rien à dire que ce que d'autres ont dit. D'une part, en son histoire, Hécatée, fils d'Hégésandre, rapporte que ce fut une injustice; selon lui, quand les Athéniens virent la contrée au-dessous de l'Hymète qui leur appartenait et qu'ils avaient donnée aux Pélasges, en échange du mur de l'acropole, bâti jadis par ceux-ci, lorsqu'ils virent bien cultivée cette contrée précédemment stérile et de nulle valeur, l'envie les prit et ils désirèrent recouvrer cette terre, si bien qu'ils chassèrent les Pélasges, sans mettre en avant le moindre prétexte. De leur côté, les Athéniens prétendent qu'ils ont justement agi: car, disent-ils, les Pélasges établis sur le territoire au-dessous de l'Hymète en sortaient pour les insulter. Les filles et les jeunes garçons d'Athènes puisaient habituellement de l'eau des neuf sources (il n'y avait point en ce temps-là d'esclaves, ni chez eux ni chez les autres Grecs). Or, lorsque les filles d'Athènes allaient à la fontaine[1],

1. De Callirhoé.

Digitized by Google

les Pélasges leur faisaient violence avec orgueil et mépris. Ce ne fut pas assez : les Athéniens les prirent sur le fait, comme ils complotaient de s'emparer d'Athènes. Ils se montrèrent alors meilleurs que ces hommes ; en effet, il leur était permis de les tuer, puisqu'ils les avaient surpris leur dressant des embûches. Ils ne le voulurent pas, et se bornèrent à leur déclarer qu'ils eussent à sortirde la contrée. Les Pélasges s'éloignèrent donc et occupèrent d'autres lieux, notamment Lemnos. Tel est le récit des Athéniens ; j'ai répété tout à l'heure celui d'Hécatée.

CXXXVIII. Or, les Pélasges établis à Lemnos résolurent, en ces temps-là, de se venger des Athéniens ; ils connaissaient parfaitement leurs fêtes ; ils armèrent donc des navires à cinquante rames et se mirent en embuscade, comme les femmes d'Athènes célébraient à Brauron la fête de Diane ; ils en enlevèrent la plupart, leur firent traverser la mer, les conduisirent à Lemnos et les prirent pour concubines. Ces femmes eurent un grand nombre d'enfants ; elles leur enseignèrent la langue de l'Attique et les mœurs d'Athènes, ne les laissant pas se mêler aux enfants nés des femmes pélasgiennes. Si l'un de ceux-ci venait à frapper l'un des premiers, tous accouraient pour le défendre et le venger ; ces enfants s'associèrent pour commander aux autres, et ils furent les plus forts. Les Pélasges, observant ce qui se passait, tinrent conseil à ce sujet, et, pendant qu'ils délibéraient, une sorte d'effroi s'insinua dans leurs âmes : « Que feront donc, se dirent-ils, que feront, devenus hommes, des enfants instruits à se secourir mutuellement contre les enfants de nos femmes légitimes, et qui dès maintenant entreprennent de les gouverner ? » Ils se déterminèrent alors à tuer les enfants qu'ils avaient eus des femmes athéniennes ; ils exécutèrent ce dessein et ils exterminèrent, en outre, les mères. Depuis cette action, et aussi à cause du crime commis à une époque antérieure par les leurs femmes, qui tuèrent en même temps le roi Thoas et tous maris, on a coutume en Grèce d'appeler lemniennes toutes les actions criminelles.

CXXXIX. Après que les Pélasges eurent tué leurs enfants et les mères, la terre chez eux ne porta plus de fruits, les femmes n'enfantèrent plus, les brebis devinrent stériles ; accablés par la famine, désolés de n'être plus pères, ils envoyèrent à Delphes pour demander quelque soulagement à tant d'infortunes. La Pythie leur commanda de donner aux Athéniens telle satisfaction qu'ils exigeraient. Les Pélasges se transportèrent donc à Athènes et déclarèrent qu'ils voulaient donner réparation pour toutes

Digitized by Google

leurs iniquités. Les Athéniens dressèrent dans le prytanée un lit le plus magnifique qu'il leur fut possible; ils dressèrent auprès une table couverte de mets excellents, puis ils invitèrent les Pélasges à se donner eux-mêmes à une ville si prospère. Les Pélasges reprenant dirent : « Lorsqu'en un seul jour le vent du nord poussera de chez vous chez nous un navire, nous nous donnerons à vous. » Ils tenaient ce langage, croyant l'événement impossible; car l'Attique est beaucoup plus au midi que Lemnos.

CXL. Voilà ce qui alors se passa; bien des années après, quand la Chersonnèse de l'Hellespont fut soumise aux Athéniens, Miltiade, fils de Cimon, tandis que les vents étésiens soufflaient avec constance, fit en un jour le trajet de la Chersonnèse à Lemnos, sur un navire éléontin. Il déclara donc aux Pélasges qu'ils eussent à évacuer l'île, leur rappelant l'oracle qu'ils espéraient ne jamais devoir s'accomplir. Les Héphestiens ne firent pas de résistance; les Myrinéens nièrent que la Chersonnèse fût l'Attique : on les assiégea jusqu'à ce qu'ils se rendissent. Ainsi les Athéniens et Miltiade prirent possession de Lemnos.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÈME.

POLYMNIE.

I. Quand le message concernant la bataille de Marathon parvint à Darius, déjà vivement irrité contre les Athéniens à cause de l'incendie de Sardes, il ressentit un surcroît de colère et n'en fut que plus empressé de porter la guerre en Grèce. Il dépêcha aussitôt des envoyés aux villes pour qu'elles eussent à mettre sur pied une armée plus nombreuse que la précédente, et demanda des navires, des chevaux, des vivres, des barques. Pendant trois années, l'Asie fut en mouvement par suite de ces ordres; on enrôla partout les hommes les plus braves, on les prépara pour marcher contre les Grecs. La quatrième année, les Égyptiens, que Cambyse avait asservis, se révoltèrent contre les Perses; alors le roi, redoublant d'ardeur, se résolut à combattre à la fois les deux peuples.

II. Tandis que Darius se disposait à réduire l'Égypte et Athènes, une sérieuse querelle s'éleva entre ses fils au sujet de la souveraineté : car lorsque le roi part pour une expédition, il doit, selon la loi des Perses, désigner son successeur. Or, Darius avait eu trois fils de sa première femme, fille de Gobryas, et, depuis qu'il était roi, quatre autres d'Atossa, fille de Cyrus. Des premiers Artobazane était l'aîné, des derniers Xerxès. Comme ils n'étaient pas de la même mère, ils ne pouvaient tomber d'accord. Artobazane prétendait régner parce qu'il était l'aîné de toute la famille, et que, chez tous les hommes, la coutume est établie que l'aîné succède au pouvoir; Xerxès parce qu'il était fils de la fille de Cyrus, et que c'était à Cyrus que les Perses devaient leur liberté.

III. Darius n'avait pas encore fait connaître son sentiment, quand, en cette conjoncture, vint à Suse Démarate, fils d'Ariston, le même qui, privé à Sparte de sa royauté, s'était exilé volontairement. Cet homme, informé du différend qui s'était

Digitized by Google

élevé entre les fils du roi, alla, dit-on, trouver Xerxès, et lui conseilla d'alléguer, outre les raisons qu'il avait déjà données, qu'il était né du temps que son père régnait et avait sur les Perses le pouvoir souverain, tandis qu'Artobazane avait reçu le jour quand Darius vivait dans une condition privée; qu'il n'était ni convenable ni juste que nul autre que lui obtînt la dignité suprême, puisqu'à Sparte aussi, ajouta Démarate en concluant, telle était la coutume : s'il existait des fils nés avant que leur père fût roi, et si un autre naissait après son avénement, celui-ci succédait à la royauté. Xerxès fit usage de l'argument de Démarate; Darius reconnut qu'il parlait équitablement, et il le désigna comme futur roi. Pour moi, je suis d'avis que, même sans ce conseil, Xerxès eût régné, car Atossa avait tout pouvoir.

IV. Darius, ayant désigné Xerxès comme roi des Perses, eut hâte de se mettre en campagne. Mais, après ces incidents, durant l'année qui suivit le soulèvement de l'Égypte, il advint qu'au milieu de ses préparatifs Darius mourut[1], après un règne de trente-six ans. Il ne lui fut donc point donné de punir les Égyptiens révoltés ni Athènes.

V. Darius mort, la royauté passa à son fils Xerxès; or, le jeune roi, au début de son règne, n'eut aucun empressement à marcher contre la Grèce : il réunit toutes ses forces pour réduire l'Égypte. Mais un homme très-influent parmi ceux des Perses qui l'entouraient, Mardonius, fils de Gobryas, cousin du roi et né d'une sœur de Darius, lui tint ce langage : « Maître, il n'est pas convenable qu'après avoir causé tant d'affliction aux Perses, les Athéniens ne reçoivent pas le châtiment dû à leurs méfaits. Toutefois, achève aujourd'hui ce que tu as entre les mains; puis, quand tu auras abattu et soumis l'orgueilleuse Égypte, porte la guerre contre Athènes, afin que tu aies devant les hommes une bonne renommée, et que désormais on se garde d'envahir tes domaines. » Ce discours lui était inspiré par la vengeance; en outre, il prit l'habitude de répéter que l'Europe était une belle contrée, qu'on y cultivait des arbres de toute sorte, que la fertilité du sol y était extrême, et que, de tous les mortels, le roi seul était digne de la posséder.

VI. Il tenait ce langage par amour des entreprises nouvelles, et aussi parce qu'il désirait être gouverneur de la Grèce. A la longue, il fit si bien qu'il persuada Xerxès et lui inspira la ré-

1. L'an 485 avant J. C.

Digitized by Google

solution d'exécuter ses projets; au reste, d'autres circonstances survinrent et l'aidèrent à entraîner le roi. D'une part, des messagers vinrent de la Thessalie, dépêchés par les Aleuades, excitant le Perse avec une extrême ardeur contre les Grecs; ces Aleuades étaient la famille régnante en Thessalie. D'autre part, ceux des Pisistratides qui s'étaient retirés à Suse, s'exprimaient pareillement et allaient même un peu plus loin: avec eux se trouvait l'Athénien Onomacrite, devin, qui fit un recueil des oracles de Musée. Ils étaient arrivés à Suse réconciliés: car Onomacrite avait été banni d'Athènes par Hipparque, fils de Pisistrate, parce que Lasus d'Hermione l'avait pris sur le fait, au moment où, parmi les oracles de Musée, il en insérait un prédisant que les îles situées autour de Lemnos seraient englouties par la mer. A cause de cette fraude, Hipparque, qui précédemment lui était attaché, l'avait banni. A Suse, chaque fois qu'il était admis près du roi, à qui les Pisistratides faisaient de lui un éloge pompeux, il lui récitait les oracles; s'il s'en trouvait qui présageassent malheur au barbare, il les passait sous silence. Enfin, choisissant les plus favorables, il dit qu'un Perse devait joindre par des bateaux les deux rives de l'Hellespont; puis il décrivit la marche de l'armée. Ainsi Onomacrite ne cessait pas de mettre en avant les oracles, tandis que les Pisistratides et les Aleuades, par leurs conseils, excitaient le roi.

VII. Quand Xerxès eut résolu de marcher contre la Grèce, il commença, la seconde année après la mort de son père, par attaquer les révoltés. Il les écrasa, fit peser sur l'Égypte un joug plus dur que celui du feu roi, et la confia à son frère Achémène. Quelque temps après [1], le Libyen Inare, fils de Psammitique, tua cet Achémène gouverneur de l'Égypte.

VIII. Après avoir réduit cette contrée, Xerxès, sur le point de diriger en personne l'expédition contre Athènes, convoqua une assemblée des premiers des Perses, afin de recueillir leurs avis et de leur faire connaître ses volontés. 1. Quand ils furent tous réunis, il leur adressa ce discours: « O Perses, je ne me propose pas de vous imposer une coutume nouvelle; mais l'ayant trouvée en vigueur, je m'y conformerai. En effet, comme je l'ai appris des anciens, nous ne sommes jamais restés en repos, depuis que, Cyrus ayant renversé Astyage, nous avons enlevé aux Mèdes la souveraineté. Mais une divinité nous guide

1. Sous Artaxerxès; voy. liv. II, chap. CXL et liv. III, chap. XV.

Digitized by Google

dans cette voie, et à nous, qui la suivons, tout succède pour le mieux. Ce qu'ont fait Cyrus et Cambyse et Darius mon père, les nations qu'ils ont ajoutées à notre empire, qu'est-il besoin d'en parler à ceux qui ne l'ignorent pas ? Pour moi, depuis que j'ai hérité du trône, je songe sans cesse à ne point demeurer en honneurs au-dessous de ceux qui précédemment ont régné, à ne point ajouter moins qu'eux à la puissance des Perses. En méditant, j'entrevois tout ensemble, pour nous, d'abord, l'acquisition d'une contrée qui n'est ni moindre ni pire que nos possessions actuelles, peut-être même plus productive ; et en second lieu, une vengeance satisfaite. Je vous ai donc rassemblés pour vous soumettre ce que j'ai dessein d'exécuter. 2. Je m'apprête à joindre les deux rives de l'Hellespont, et à faire marcher mon armée sur la Grèce, en traversant l'Europe, afin de punir les Athéniens de ce qu'ils ont fait aux Perses et à mon père. Vous avez vu Darius désirer ardemment de porter la guerre chez ces hommes ; mais il est mort, et il ne lui a pas été donné d'accomplir sa vengeance. C'est donc à moi, au nom de mon père, au nom de tous les Perses, de ne point m'arrêter avant d'avoir pris et réduit en cendres Athènes ; cette ville, la première, s'est montrée inique contre mon père et contre nous. D'une part, après avoir envahi Sardes, avec notre esclave Aristagore le Milésien, ses citoyens en ont incendié les temples et les bois sacrés ; d'autre part, vous savez tous apparemment comment ils nous ont traités sur leur territoire, quand Datis et Artapherne y ont déployé leurs forces. 3. Tels sont les motifs qui m'excitent à les combattre. Tout considéré, je trouve dans cette guerre les avantages que je vais dire. Si nous subjuguons eux et leurs voisins qui occupent la contrée du Phrygien Pélops[1], nous rendrons la terre persique limitrophe du ciel de Jupiter : car le soleil ne regardera aucune contrée qui la touche, puisqu'elle sera l'unique à laquelle j'aurai réuni toutes les autres, après avoir traversé l'Europe entière. J'en suis informé, il ne restera ni cité d'hommes ni nation d'hommes qui puisse en venir aux mains avec nous, lorsque j'aurai asservi celles que je viens de nommer. Ainsi, les peuples qui ne nous ont pas offensés, aussi bien que ceux qui sont coupables envers nous, supporteront le joug de la servitude. 4. Vous, en faisant ce qui suit, vous me serez agréables : quand je vous indiquerai le

1. Xerxès se fait de l'origine asiatique de Pélops un titre à la propriété de la Grèce.

Digitized by Google

moment où il faudra venir, que chacun de vous accoure avec ardeur ; celui qui arrivera avec la troupe la plus belle, je lui ferai les dons que dans notre patrie on estime les plus honorables. Vous connaissez maintenant mes desseins : pour qu'il ne vous semble pas que je ne prends conseil que de moi-même, je les expose devant vous, et j'exhorte ceux qui le voudront à me dire leur opinion. » Ayant ainsi parlé, Xerxès s'arrêta.

IX. Après lui, Mardonius dit : « O maître, tu es le meilleur non-seulement des Perses qui existent, mais de ceux à venir, puisque tu as exposé les idées les plus belles et les plus justes, et que tu n'entends point tolérer que les Ioniens d'Europe, que des hommes sans valeur se rient de nous. Si, dans l'unique désir d'ajouter à notre puissance, nous tenons asservis les Saces, et les Indiens, et les Éthiopiens, et les Assyriens, et d'autres nations grandes et nombreuses qui en aucune façon n'avaient offensé les Perses, ne serait-ce pas pour nous une honte de ne point tirer vengeance des Grecs, qui les premiers ont été iniques envers nous ? Quelle crainte nous retiendrait ? Quelle troupe considérable ? Quelles puissantes richesses ? 1. Nous connaissons leur manière de combattre, nous connaissons la faiblesse de leurs ressources ; nous sommes maîtres de leurs enfants que nous avons soumis, ceux qui se sont établis sur notre territoire et qu'on appelle Ioniens, Éoliens, Doriens. J'ai moi-même mis ces hommes à l'épreuve, lorsque déjà, par les ordres de ton père, j'ai marché contre eux. J'ai pénétré jusqu'en Macédoine, et peu s'en est fallu que je n'atteignisse Athènes même, sans que personne fût venu à ma rencontre pour me livrer bataille. 2. Et cependant les Grecs ont coutume, comme j'en suis informé, de batailler les uns contre les autres, sans délibérer, imprudemment, hors de propos. En effet, dès qu'ils se sont mutuellement déclaré la guerre, ils cherchent le lieu le plus beau et le plus uni ; ils s'y rendent et combattent de telle sorte que les vainqueurs s'en retournent fort maltraités ; des vaincus, je n'en dis rien, car ils succombent tous. Ne devraient-ils pas, puisqu'ils parlent la même langue, se servir de hérauts, de messages, et mettre fin à leurs différends, tout autrement et mieux que par ces sanglantes luttes ? S'il faut absolument qu'ils s'entrechoquent, ne devraient-ils pas choisir, de part et d'autre, des positions où ils seraient difficiles à vaincre, et tenter là le sort des armes ? Les Grecs donc, si prompts à se livrer d'inutiles combats, m'ont laissé envahir la Macédoine, sans avoir assez de résolution pour en venir aux mains. 3. O roi, qui pourra songer à prendre

Digitized by Google

les armes, à marcher à ta rencontre, quand tu auras ébranlé les troupes innombrables et tous les vaisseaux de l'Asie ? Selon moi, la politique des Grecs ne s'élèvera pas jusqu'à ce degré d'audace. Si toutefois j'étais dans l'erreur, si leur témérité les entraînait à te tenir tête, ils apprendraient que de tous les hommes nous sommes les meilleurs guerriers. Employons contre eux tous les moyens, car rien ne se fait de soi-même, et toute chose chez les humains exige quelque effort. » Mardonius, après avoir donné ainsi une forme moins âpre[1] à l'opinion de Xerxès, se tut.

X. Tous les autres Perses gardèrent le silence et n'osèrent pas émettre un avis opposé à celui du roi; mais Artabane, fils d'Hystaspe, oncle de Xerxès et à cause de cela plus hardi, parla en ces termes : 1. « O roi, à moins d'avoir entendu des opinions contradictoires, il n'est pas possible de se décider pour la plus salutaire ; on est contraint de s'en tenir à la seule qui ait été exprimée, tandis que, quand plusieurs avis ont été exposés, on peut choisir. Il en est ainsi de l'or sans alliage, que l'on ne peut reconnaître par lui-même, tandis qu'en le frottant contre un autre or, on distingue quel est le plus pur. J'ai conseillé jadis à ton père, mon frère Darius, de ne point porter la guerre chez les Scythes, peuples qui n'ont de villes en aucune partie de leur territoire; mais il espérait subjuguer les Scythes nomades, et il ne m'écouta point. Il fit cette expédition ; il en revint après avoir perdu beaucoup d'hommes vaillants de son armée. A ton tour, ô roi, tu te disposes à attaquer des guerriers beaucoup plus braves encore que les Scythes, et que l'on dit être aussi habiles sur mer que sur terre; ce qu'il y a en eux de plus redoutable, il est à propos que je te le fasse comprendre. 2. Tu parles de joindre les deux rives de l'Hellespont et de faire marcher ton armée à travers l'Europe contre la Grèce. Mais certes il peut arriver que nous soyons vaincus soit sur terre, soit sur mer, soit même sur l'une et l'autre : car ces hommes ont la réputation d'être pleins de valeur, et il est permis de conjecturer qu'ils la méritent, puisque les seuls Athéniens ont détruit la grande armée conduite en Attique par Datis et Artapherne. Ils n'ont obtenu de succès que sur terre. Mais, s'ils venaient à livrer un combat naval, s'ils voguaient victorieux vers l'Hellespont, s'ils détachaient tes bateaux, les conséquences, ô roi, pourraient être terribles. 3. Pour moi, ce n'est point par

1. *Littéralement :* Après avoir passé le rabot sur...

Digitized by Google

mes propres méditations que j'arrive à concevoir ces inquiétudes, mais à cause du désastre qui jadis a failli nous accabler, et peu s'en est fallu, quand ton père, après avoir jeté un pont sur le Bosphore de Thrace, puis un autre pont sur l'Ister, envahit la Scythie. Alors les Scythes s'efforcèrent de décider à démonter ce dernier pont ceux des Ioniens qui en avaient la garde. Si à ce moment le Milésien Histiée avait adopté l'opinion des autres tyrans et ne l'avait point contredite, c'en était fait de la puissance des Perses. N'est-ce pas une chose terrible même à entendre, que toute la puissance du roi ait dépendu d'un seul homme? 4. Ne prends donc pas une résolution qui t'exposerait à un pareil péril, quand nulle nécessité ne te la commande; laisse-toi persuader par mes conseils. Romps cette assemblée; une autre fois, quand tu le jugeras à propos, quand tu auras réfléchi, déclare le parti qui te semblera le meilleur à prendre. Il y a, selon moi, grand profit à sagement délibérer; dussent les événements en quelque point être contraires, on n'en a pas moins pris la bonne direction, et la prudence n'est vaincue que par la fortune. La fortune au contraire seconde-t-elle celui qui n'a point mûri ses projets, soit; il a réussi, mais il n'en a pas moins suivi une impulsion inconsidérée. 5. Vois comme la divinité foudroie les êtres qui dominent les autres et ne souffre pas qu'ils s'en fassent accroire, tandis que les petits ne l'irritent point. Vois comme elle lance toujours ses traits sur les hautes demeures et les grands arbres. En effet, la divinité se plaît à abaisser ce qui s'élève. Ainsi, une grande armée est défaite par une petite, parce qu'un dieu, lui portant envie, répand sur elle la terreur ou la frappe de la foudre; alors les guerriers périssent d'une manière indigne d'eux-mêmes, car la divinité ne permet pas que d'autres qu'elle se glorifient. 6. Trop de précipitation, en toute affaire enfante des manquements d'où naissent de grands dommages. Savoir temporiser, c'est se procurer des biens que l'on découvre à la longue, s'ils n'apparaissent pas incontinent. 7. Tels sont, ô roi, les conseils que je te donne; pour toi, fils de Gobryas, Mardonius, cesse de tenir de vains discours sur les Grecs: ils ne méritent pas qu'on parle d'eux avec mépris. En accusant les Grecs, tu excites le roi à leur faire la guerre; c'est le but, à ce qu'il me semble, auquel tend tout ton zèle. Puisses-tu ne pas réussir! car la calomnie est la plus affreuse chose: par elle, il y a deux injustes; le lésé est seul contre deux: le calomniateur est injuste en accusant un absent; l'homme qui l'écoute est injuste, s'il ne s'est pas informé de la

Digitized by Google

vérité ; celui qui n'était pas présent à l'entretien se trouve ainsi lésé par tous les deux ; il a été calomnié par l'un, et par l'autre jugé méchant. 8. S'il faut absolument faire la guerre à ces peuples, je le veux, mais que du moins le roi lui-même reste dans la Perse. Toi cependant, Mardonius, après que l'un et l'autre nous aurons donné nos enfants pour otages, marche à la tête de l'expédition, choisis les hommes que tu voudras emmener, prends une armée aussi nombreuse que tu le croiras nécessaire. Si tu élèves au point que tu l'annonces la fortune du roi, que mes enfants soient mis à mort, puis après eux moi-même. Si au contraire cette fortune va où je le prédis, que les tiens subissent cette peine et toi avec eux, si toutefois tu reviens. Mais si tu refuses de consentir à ces conditions, et que cependant tu commandes l'armée contre la Grèce, j'affirme alors que tel de ceux qui seront restés à Suse apprendra que Mardonius, après avoir causé aux Perses un grand malheur, aura été déchiré par les chiens et les vautours, soit sur le territoire d'Athènes, soit sur celui de Lacédémone, à moins que plus tôt encore, dans le trajet, on ne reconnaisse contre quels hommes tu conseilles au roi d'envoyer ses troupes. »

XI. Voilà ce que dit Artabane, et Xerxès courroucé reprit : « Artabane, tu es le frère de mon père ; à cause de cela tu échapperas au châtiment que mériteraient tes paroles téméraires. Toutefois je t'inflige ce déshonneur, à toi homme sans courage et sans âme : tu ne m'accompagneras pas en Grèce, tu resteras avec les femmes à Suse ; et moi, sans ta participation, j'accomplirai tout ce que j'ai promis. Je ne serais pas fils de Darius, fils d'Hystaspe, fils d'Arsame, fils d'Ariaramne, fils de Téispe, fils de Cyrus, fils de Cambyse, fils d'Achémène, si je renonçais à punir les Athéniens, sachant d'ailleurs que dans le cas où nous nous tiendrions en repos ils ne s'y tiendraient pas, mais qu'ils envahiraient notre contrée, comme on doit le conclure de l'initiative qu'ils ont prise quand ils ont brûlé Sardes et fait une incursion en Asie. De part et d'autre, il n'est donc plus possible de reculer ; la lice est ouverte devant nous ; il faut que tout ce grand royaume soit soumis aux Grecs ou la Grèce aux Perses ; entre notre inimitié et la leur, il n'y a plus d'espace qui suspende nos coups. Il est beau pour les premiers offensés de courir les premiers à la vengeance ; il est à propos que je sache si j'aurai réellement à supporter de si terribles malheurs, en attaquant ceux que Pélops le Phrygien, esclave de nos pères, a subjugués de telle sorte que jusqu'à ce jour ces

Digitized by Google

hommes eux-mêmes et leur contrée ont pris et portent le nom de celui qui les a vaincus. »

XII. Tels furent les discours prononcés en cette assemblée ; vint ensuite la nuit, et l'opinion d'Artabane troubla Xerxès ; il réfléchit pendant ces heures qui portent conseil, et conclut qu'il n'avait que faire d'attaquer la Grèce ; comme il avait embrassé ce parti, il s'endormit. Or, dans son sommeil, il eut cette vision, à ce que rapportent les Perses : il lui sembla qu'un homme grand et beau, se tenant auprès de lui, disait : « Changes-tu de dessein, ô Perse, renonces-tu à conduire une expédition contre la Grèce? après avoir annoncé aux tiens qu'ils eussent à lever une armée? Tu as tort de changer d'avis ; nul ne sera d'accord avec toi ; exécute donc ce que tu as décidé pendant le jour ; marche dans cette voie et n'en prends point d'autre. » Il parut à Xerxès qu'après avoir dit ces mots, l'homme s'envola.

XIII. Quand le jour brilla, il ne tint aucun compte de ce songe, il réunit les mêmes Perses que la veille et il leur parla en ces termes : « O Perses, ayez pour moi de l'indulgence si vous me voyez versatile en mes desseins : car, je ne suis pas encore parvenu à ce haut degré de prudence où j'aspire, et ceux qui m'exhortent à faire ce que je vous ai proposé ne s'éloignent pas un instant de ma personne. Lors donc que j'ai entendu l'opinion d'Artabane, soudain ma jeunesse a bouillonné, au point que j'ai laissé échapper contre un homme avancé en âge des paroles plus injurieuses qu'il ne convenait. Aujourd'hui, je me rends et je suivrai son conseil ; puisque j'ai changé de résolution et que je ne veux plus attaquer la Grèce, tenez-vous en repos. » Les Perses, après l'avoir entendu, se prosternèrent remplis de joie.

XIV. Pendant la nuit, le même songe, s'étant placé au-dessus de Xerxès endormi, lui adressa ces mots : « O fils de Darius, quoi! tu as déjà déclaré aux Perses que tu renonçais à la guerre et tu n'as pas tenu compte de mes paroles plus que si tu ne les avais pas entendues? Sache bien que, si tu n'entreprends point sans retard cette expédition, voici pour toi ce qui s'ensuivra : de même qu'en un instant tu es devenu grand et puissant au loin, de même, aussi rapidement, tu seras abaissé. »

XV. Xerxès, épouvanté de ce songe, sauta hors de son lit et envoya un messager appeler Artabane. Celui-ci accourut, et le roi lui dit : « Artabane, je n'étais pas en mon bon sens, quand, à cause de ton conseil salutaire, je t'ai adressé des paroles of-

Digitized by Google

fensantes ; il ne m'a pas fallu longtemps pour m'en repentir ; j'ai reconnu que tu m'avais suggéré ce qu'il y a réellement à faire. Eh bien ! après m'y être décidé, je ne suis plus maître de l'exécution ; en effet, depuis que je me suis rangé à ton opinion, que j'ai changé la mienne, un songe m'apparaît pour me blâmer d'agir de la sorte. A l'instant il me quitte, non sans m'avoir menacé ; or, si c'est un dieu qui l'envoie, pour qui ce soit une joie que nous portions la guerre en Grèce, ce songe voltigera pareillement autour de toi et te donnera les ordres qu'il me donne. Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi, pourvu que tu prennes l'appareil de la royauté, que, revêtu du costume royal, tu viennes t'asseoir sur mon trône, et qu'ensuite tu t'endormes sur ma couche. »

XVI. Xerxès fit cette proposition, et Artabane d'abord ne lui obéit pas, se trouvant indigne de s'asseoir sur le trône royal ; enfin, comme il y était forcé, il fit ce que le roi lui commandait ; mais préalablement il tint ce discours : 1. « Je place sur le même rang, ô roi, la sagesse qui conseille bien et la volonté docile qui se soumet aux bons conseils qu'elle a reçus. La fréquentation d'hommes pervers te prive du bénéfice de ces deux facultés dont tu es doué, de même que la fureur des vents qui l'assaillent de toutes parts ne permet pas à la mer, de toutes les choses la plus utile aux hommes, de se comporter selon sa nature. Le chagrin ne m'a pas autant mordu lorsque j'ai entendu de toi des paroles outrageantes, que lorsque je t'ai vu préférer l'opinion la plus dangereuse pour toi-même et pour les Perses, des deux qui leur étaient proposées, l'une tendant à augmenter leur orgueil, l'autre à le contenir et à démontrer qu'il est mal d'instruire l'homme à désirer toujours plus qu'il ne possède. 2. Maintenant donc, depuis que tu es revenu au meilleur avis, tu dis que parce que tu renonces à l'expédition contre la Grèce, un songe vient auprès de toi, messager de quelque divinité, et ne te permet pas de suspendre tes armements. Mais, ô mon fils, il n'y a là rien de divin. Car les songes qui errent vainement parmi les mortels sont ce que je vais t'apprendre, moi qui suis plus âgé que toi d'un grand nombre d'années ; ces visions pendant le sommeil sont habituellement vaines lorsqu'elles se rapportent aux affaires dont on s'est occupé durant le jour. Or, pendant les journées qui ont précédé ton songe, nous n'avons pas eu d'autre pensée que cette grande expédition. 3. Mais si ce songe n'est pas comme je l'explique, s'il participe en quelque chose de la divinité, tu m'en as parlé en homme comprenant ce

Digitized by Google

qu'il faut faire : qu'il m'apparaisse donc aussi, qu'il me donne les mêmes ordres qu'à toi. Toutefois, à supposer qu'il ait véritablement le dessein de m'apparaître, il ne le fera pas plus si je prends ton costume que si je garde le mien, si je dors sur ta couche que si je m'étends sur la mienne. Car, quel que soit celui qui t'a visité pendant ton sommeil, il n'est pas tellement simple, qu'en me voyant il me prenne pour toi et qu'il soit trompé par tes vêtements. Or, si de moi il ne fait aucun compte, s'il ne me juge pas digne d'une apparition, n'importe sous quel costume, il est bon, en ce cas, d'apprendre s'il t'ira trouver. Car s'il continue de se placer auprès de toi, je le déclarerai moi-même un être divin. As-tu résolu que nous en fassions l'épreuve? N'y veux-tu rien changer? faut-il que je dorme sur ta couche? Soit, quand je t'aurai obéi, qu'il m'apparaisse aussi à moi; jusque-là je conserverai mon opinion. »

XVII. Artabane, en tenant ce langage, espérait démontrer à Xerxès que ce dont il lui avait parlé n'avait aucune importance. Il se tut et fit ce qui lui était ordonné; il revêtit le costume royal, s'assit sur le trône et se mit au lit; alors le même songe qui avait visité Xerxès arriva, se tint au-dessus de sa tête et lui dit : « C'est donc toi qui dissuades Xerxès de porter la guerre en Grèce, comme si le soin de sa personne t'était commis? Mais ni à l'avenir ni dans le moment actuel tu ne réussiras à détourner ce qui doit advenir. Ce que Xerxès est destiné à souffrir, s'il désobéit, lui a été révélé à lui-même. »

XVIII. Telles furent les menaces qu'Artabane crut entendre du songe, qui, tout en parlant, faisait mine de vouloir lui brûler les yeux avec un fer rouge. Il jeta un grand cri, s'élança de sa couche, alla s'asseoir auprès de Xerxès et lui raconta sa vision, puis il ajouta ces mots : « O roi, j'ai déjà vu maintes grandes puissances vaincues par de plus faibles; je ne t'ai donc point permis de céder sans résistance aux entraînements de la jeunesse, sachant combien il est dangereux de beaucoup convoiter: car je n'ai point oublié le mauvais succès de l'expédition de Cyrus contre les Massagètes, de celle de Cambyse contre les Éthiopiens, de celle de Darius contre les Scythes. A cause de ces souvenirs, mon opinion était qu'en te tenant en repos, tu serais le plus heureux des hommes. Mais puisqu'une impulsion divine se manifeste et qu'à ce qu'il semble quelque fléau envoyé par les dieux doit atteindre les Grecs, je me rends à mon tour et je change d'avis. C'est à toi maintenant de faire connaître aux Perses les messages du dieu; ordonne-leur de se confor-

Digitized by Google

mer à tes premières injonctions et de faire leurs préparatifs. Fais en sorte de ne rien négliger pour mettre la main sur ceux qu'une divinité te livre. » Il dit, et tous les deux furent pareillement exaltés par la vision; dès que le jour parût, Xerxès exposa l'affaire aux Perses, et Artabane, le seul qui se fût d'abord opposé à l'expédition, se mit ouvertement à la hâter.

XIX. Xerxès la résolut, et une troisième vision lui apparut pendant son sommeil; celle-ci fut interprétée par les mages comme se rapportant à toute la terre et signifiant que tous les hommes seraient asservis au roi. La voici : il sembla à Xerxès qu'il était couronné d'un rameau d'olivier, et que la terre entière était couverte des rejetons de cet olivier, et que soudain cette couronne qui lui ceignait la tête s'était évanouie. Après avoir entendu l'interprétation des mages, chacun des Perses qui formaient l'assemblée se rendit à son gouvernement et s'employa avec zèle à l'exécution des ordres qu'il avait reçus, désirant obtenir les présents promis. Xerxès mit ainsi sur pied une armée qu'il recruta en toutes les contrées du continent.

XX. A partir de la soumission de l'Égypte, il passa quatre années à lever des troupes et à accumuler pour elles des approvisionnements; à la fin de la cinquième année, il se mit en marche avec une immense multitude. De tous les armements que nous connaissons, celui-ci fut de beaucoup le plus considérable, tellement qu'il effaça celui de Darius contre les Scythes; celui de ces derniers, quand, poursuivant les Cimmériens, ils envahirent le territoire médique, subjuguèrent presque toute la haute Asie et s'y établirent, motif de la vengeance que plus tard Darius voulut exercer; celui que, dit-on, firent les Atrides contre Ilion; celui des Mysiens et des Teucriens qui, antérieurement à la guerre de Troie, franchirent le Bosphore, passèrent en Europe, soumirent tous les Thraces, et descendirent au midi, d'une part jusqu'au rivage de la mer Ionienne, d'autre part jusqu'au fleuve Pénée.

XXI. Tous ces armements, réunis et en outre ceux qui les ont précédés, n'équivalent pas à celui de Xerxès : car quelle est la nation de l'Asie qu'il ne conduisit pas contre la Grèce? Quel est le cours d'eau qu'il n'ait pas épuisé pour apaiser la soif de ses soldats, hormis celui des grands fleuves? Les uns fournirent des vaisseaux, d'autres donnèrent un contingent d'hommes à pied; chez d'autres on leva de la cavalerie; chez d'autres on requit des barques de transport pour les chevaux, en même temps que des soldats; chez d'autres, de longs navires pour les ponts;

Digitized by Google

chez d'autres des vivres et encore des vaisseaux. De plus, comme en doublant le mont Athos, on avait naguère échoué contre ses flancs, on y faisait depuis trois ans d'immenses préparatifs. Dans le port d'Éléonte de la Chersonnèse stationnait une flotte de trirèmes ; elle transporta des hommes de toutes les nations pris dans l'armée, qu'à coups de fouet on força de creuser, et qui se relevaient à tour de rôle. On leur adjoignit les peuplades qui habitaient autour du mont Athos. Deux Perses, Bubarès, fils de Mégabaze, et Artachée, fils d'Artée, dirigeaient ces travaux.

XXII. L'Athos est une haute montagne très-célèbre ; elle s'étend dans la mer et est habitée par des hommes. A ses derniers versants vers le continent, elle a l'aspect d'une presqu'île, et l'isthme est d'environ douze stades. De la mer d'Acanthe à celle qui baigne Torone, on traverse une plaine et des tertres médiocrement élevés. Sur cet isthme où finit l'Athos est là ville grecque de Sana. Celles de l'Athos même, au delà de Sana, que de continentales le Perse voulait rendre insulaires, sont Dium, Olophyxe, Acrothoon, Thysse et Cléonée : telles sont les villes sises sur l'Athos.

XXIII. Voici comme se faisait l'excavation : les barbares s'étaient partagé le terrain par nations, après avoir tiré une ligne droite vers la ville de Sana ; quand le fossé avait déjà une certaine profondeur, les travailleurs placés tout au fond creusaient encore, d'autres passaient la terre à mesure qu'on la retirait à ceux qui se tenaient sur un plan plus élevé, ces derniers la passaient à d'autres jusqu'à ce qu'elle arrivât à ceux d'en haut, qui l'emportaient et la dispersaient. Hormis les Phéniciens, tous eurent un double labeur, à cause des revers du fossé qui s'écroulèrent, parce qu'ils avaient donné au fond la même largeur qu'à l'ouverture. Les Phéniciens firent usage ici de la sagesse qu'ils montrent dans tous leurs travaux ; quand ils prirent la part qui leur était assignée, ils donnèrent à l'ouverture du fossé une largeur double de celle que devait avoir le fond, puis, en avançant, ils la rétrécirent toujours, de sorte que, parvenus à la profondeur prescrite, ils eurent la même largeur que les autres. Il y a en ce lieu une prairie ; il s'y établit un marché où l'on mit en vente quantité de farines arrivant de l'Asie.

XXIV. Quand je rapproche toutes les circonstances, je trouve que Xerxès fit creuser ce fossé par orgueil, afin de montrer sa puissance et d'en laisser un monument. Car il pouvait, sans travail, prendre les vaisseaux et les tirer à travers l'isthme ; toutefois, il commanda de creuser un canal où entrât l'eau de la

Digitized by Google

mer, assez large pour que deux trirèmes, mises en mouvement par des rames, pussent y naviguer de front. A ceux même qui le creusèrent il prescrivit en outre de jeter un pont de bateaux sur le fleuve Strymon.

XXV. Voilà ce qu'il fit de ce côté; d'autre part, il amassa pour les ponts des cordages de byblus et de lin blanc; il chargea les Phéniciens et les Égyptiens d'approvisionner l'armée de telle sorte que jamais ni les hommes ni les bêtes de somme n'eussent à sentir la faim en marchant sur la Grèce. Après avoir pris connaissance des localités, il commanda que l'on fît des dépôts dans les lieux où il serait le plus facile d'amener de tous les ports de l'Asie des vaisseaux marchands ou de transport. Les plus considérables furent à Leucé-Acté en Thrace, à Tyrodize, chez les Périnthiens, à Dorisque, à Éion sur le Strymon, et en Macédoine.

XXVI. Pendant que ceux dont c'était la tâche s'occupaient de ces travaux, l'armée de terre, partant de Critalle en Cappadoce, se mit en marche pour Sardes avec Xerxès; car Critalle était le lieu de réunion de toutes les forces du continent qui devaient l'accompagner. Je ne puis dire celui des gouverneurs qui amena les plus belles troupes et reçut les présents promis par le roi; j'ignore même tout à fait si, à cet égard, il y a eu jugement. L'armée ayant passé l'Halys couvrit toute la Phrygie; en la traversant, elle parvint à Céléna, où jaillissent les sources du Méandre et d'un autre cours d'eau non moindre qu'on appelle les Cataractes; cette rivière, naissant sur la place même de Céléna, se jette dans le Méandre. Dans cette ville, on voit suspendue la peau du silène Marsyas, lequel, disent les Phrygiens, fut écorché par Apollon.

XXVII. En cette même ville, Pythius, fils d'Atys, d'origine lydienne, qui y avait attendu les Perses, accueillit comme hôtes toute l'armée du roi et Xerxès lui-même, avec la plus grande magnificence; il déclara de plus que, pour la guerre, il voulait offrir un subside. Xerxès demanda aux Perses qui l'entouraient quel était, parmi les hommes, ce Pythius qui possédait assez de richesses pour faire une telle offre. Ils répondirent: « O roi, c'est celui qui fit présent à ton père Darius du platane d'or et de la vigne d'or[1]; et maintenant encore, après toi, il est, à notre connaissance, le premier des mortels par ses richesses. »

XXVIII. Surpris de ces paroles au dernier point, Xerxès de-

1. Spécimen curieux de l'orfèvrerie du trésor royal.

Digitized by Google

manda lui-même à Pythius quelles étaient ses richesses; il répondit : « O roi, je ne te cacherai rien, je ne prétexterai pas que j'ignore ce que je possède; je le sais et je vais te l'énumérer exactement. Car, aussitôt que j'ai appris ton dessein de descendre vers la mer hellénique, j'ai résolu de te faire un présent pour subvenir aux frais de la guerre, et j'ai sondé à fond mes trésors. J'ai compté et j'ai trouvé que j'avais deux mille talents d'argent; il ne me manque que sept mille staters d'or pour que j'en aie quatre cents myriades; je t'en fais don. Pour moi, mes champs et mes esclaves me suffisent. » Voilà ce qu'il dit.

XXIX. Xerxès, charmé de ce discours, reprit : « O mon hôte lydien, depuis que je suis sorti du territoire de la Perse jusqu'à ce moment, je n'ai point encore rencontré un homme, hormis toi, qui voulût accueillir comme hôtes tous les hommes de mon armée, et qui, s'étant présenté à moi, m'ait offert de contribuer de ses richesses à la guerre que j'entreprends. Mais toi, tu as fêté magnifiquement mon armée et tu m'offres un immense trésor; en échange, voici ce que je t'accorde : je te fais mon hôte et je veux compléter tes quatre millions de staters en te donnant de mes propres trésors sept mille staters, afin que tes quatre cents myriades ne soient pas en faute de sept mille, mais que la somme se trouve arrondie par moi. Possède toi-même ce que toi-même tu as acquis; sache rester toujours ce que tu es : car, en te conduisant comme tu le fais, tu ne t'en repentiras ni maintenant ni à l'avenir. »

XXX. Il dit : il accomplit sa promesse, puis il se porta en avant. Après avoir passé par la ville phrygienne d'Anava, et près du lac d'où l'on extrait du sel, il parvint à Colosse, grande ville de la Phrygie, où la rivière Lycus se jette dans un gouffre et disparaît sous la terre; elle reparaît à environ cinq stades de distance et tombe finalement dans le Méandre. L'armée, au sortir de Colosse, franchit les limites de la Phrygie et de la Lydie; elle traversa la ville de Cydrara, où une colonne, placée par Cyrus, indique ces limites au moyen d'une inscription.

XXXI. Quand on a passé de Phrygie en Lydie, la route se divise : à gauche, elle conduit à Carie; à droite, à Sardes. Celui qui prend de ce côté est obligé de franchir le Méandre et de traverser la ville de Callatèbe, où l'on fabrique du miel avec du tamaris et du froment. Xerxès, en suivant cette route, trouva un platane qu'à cause de sa beauté il dota d'ornements d'or, et qu'il confia aux soins d'un homme de la troupe des immortels; le second jour, il entra dans la ville des Lydiens.

Digitized by Google

XXXII. Arrivé à Sardes, il commença pas envoyer des hérauts en Grèce pour demander la terre et l'eau et pour ordonner d'approvisionner la table du roi. Hormis Lacédémone et Athènes, il envoya dans toutes les villes demander la terre; voici pourquoi il renouvela cette demande : il pensa que ceux qui la première fois l'avaient refusée à Darius, la lui donneraient par crainte. Afin de s'en assurer, il dépêcha ses hérauts.

XXXIII. Il se disposa ensuite à marcher sur Abydos; ses travailleurs cependant avaient jeté un pont double, de l'Asie à l'Europe; entre la ville de Sestos et Madyte, en face d'Abydos, s'élève un promontoire escarpé qui s'étend sur l'Hellespont, au lieu même où, quelques années plus tard, des Athéniens, commandés par Xanthippe, fils d'Ariphron, ayant pris le Perse Artaycte, gouverneur de Sestos, le clouèrent vivant contre un poteau, parce que dans l'enclos consacré à Protésilas, en Éléonte, il avait conduit des femmes et commis des actions iniques.

XXXIV. C'est jusqu'à ce promontoire qu'en partant d'Abydos, les Phéniciens, d'un côté, faisant usage de lin blanc, les Égyptiens, de l'autre, avec du byblus, attachèrent les navires comme il leur était prescrit et construisirent les ponts. Il y a sept stades entre Abydos et la pointe qui lui fait face. A peine les ponts étaient-ils assemblés qu'une grande tempête les assaillit et détacha tous les vaisseaux.

XXXV. A cette nouvelle, Xerxès ressentit une colère terrible; il fit donner à l'Hellespont trois cents coups de fouet, et commanda que l'on jetât dans les flots une paire d'entraves. J'ai ouï dire de plus qu'il y avait envoyé des hommes avec des fers chauds pour marquer l'Hellespont d'une flétrissure. Il enjoignit, au reste, à ses fouetteurs de prononcer ces paroles barbares et insensées : « Onde amère, mon maître t'inflige cette punition parce que tu lui as nui quand il ne t'avait en rien offensée. Le roi Xerxès ne t'en franchira pas moins, que tu le veuilles ou non. C'est bien justement que nul homme ne t'offre de sacrifices, à toi qui n'es qu'un fleuve trompeur et saumâtre. » Il châtia de la sorte cette mer; quant à ceux qui avait présidé à la construction du pont, il leur fit trancher la tête.

XXXVI. Ceux à qui fut dévolue cette triste tâche s'en acquittèrent, et d'autres architectes reprirent les travaux des ponts. Ils les établirent de cette manière : ils unirent, d'une part, des vaisseaux à cinquante rames, et d'autre part, des trirèmes : trois cent soixante du côté de l'Euxin, trois cent quatorze de l'autre côté, obliquement quant à l'Euxin, droit quant à l'Hel-

Digitized by Google

lespont, pour que son courant aidât à la tension des câbles. Ensuite, des vaisseaux joints entre eux, ils descendirent de longues ancres du côté de l'Euxin, à cause des vents qui soufflent de cette mer; du côté de l'ouest et de la mer Égée, à cause de l'Eurus et du Notus. Ils laissèrent des ouvertures navigables en trois endroits des deux lignes de vaisseaux et de trirèmes, afin que l'on pût voguer en barques légères, soit pour entrer dans l'Euxin, soit pour en sortir. Cela fait, ils tendirent d'une rive à l'autre, au moyen de cabestans, des câbles tressés de deux cordes de lin et de quatre de byblus, toutes réunies, et non plus séparément soit de lin soit de byblus. Ces cordes étaient toutes de la même grosseur et également belles; mais, proportion gardée celles de lin étaient plus solides, chaque coudée pesant un talent. Lorsque les vaisseaux furent affermis, on scia des poutres, égales en longueur à la largeur des ponts, et on les posa en ordre sur les câbles tendus; après les avoir placées sans interstices, on les lia les unes aux autres; ensuite on apporta des planches que l'on ajusta sur les poutres, et au-dessus desquelles on répandit de la terre; finalement on battit cette terre, et, des deux côtés, on éleva des parapets, afin d'éviter que les bêtes de somme et les chevaux fussent effarouchés en voyant la mer au-dessous d'eux.

XXXVII. Quand les travaux des ponts furent achevés, ainsi que ceux du mont Athos, et les deux môles à l'entrée et à la sortie du canal, qu'on avait élevés pour prévenir l'ensablement de ses ouvertures; quand on apprit au roi que le canal était praticable, l'armée, qui avait hiverné à Sardes, et qui était préparée pour quitter cette ville au printemps, se mit en marche et prit la route d'Abydos. Comme elle s'ébranlait, le soleil, quittant son siége dans le ciel, disparut, quoiqu'il n'y eût point de nuages et que l'air fût serein; la nuit vint à la place du jour [1]. Xerxès le vit et en fut saisi d'inquiétude; il interrogea les mages pour savoir ce que signifiait ce prodige. Les mages déclarèrent qu'il présageait aux Grecs la destruction de leurs cités, ajoutant que le soleil annonçait l'avenir aux Grecs, et la lune aux Perses. Xerxès, tout joyeux de leur réponse, poussa en avant.

XXXVIII. Il remettait l'armée en mouvement, quand Pythius le Lydien, effrayé du signe du ciel, et encouragé par les pré-

1. Légende sans vérité; il n'y a pas eu d'éclipse de soleil au printemps de l'an 480, mais en octobre.


Digitized by Google

sents que lui avait faits le roi, le vint trouver, et lui dit : « O maître! je voudrais obtenir de toi une faveur qui te coûtera bien peu, si tu me l'accordes, et qui pour moi est d'une importance extrême. » Xerxès, présumant qu'il allait solliciter tout autre chose que ce qu'il avait réellement à demander, lui promit de lui être agréable, et lui ordonna de déclarer ce qu'il désirait. L'autre, sur cette réponse, s'enhardit encore, et reprit : « O maître! j'ai cinq fils, et tous partent avec toi pour la Grèce; ô roi! aie donc compassion de moi-même et de mon grand âge; congédie de l'armée l'un de mes fils, l'aîné, qui prendra soin de moi et de mes trésors; emmène les quatre autres, et puisses-tu revenir après avoir accompli tes desseins! »

XXXIX. Xerxès, vivement courroucé, repartit : « O méchant homme! tu as osé, à moi, au moment où je pars moi-même pour la Grèce, où j'emmène mes fils, mes frères, mes proches, mes amis, tu as osé faire mention de ton fils, toi, mon esclave, dont le devoir serait de me suivre avec ta maison et ta femme? Maintenant, sache bien ceci : l'esprit de l'homme réside dans ses oreilles; si l'esprit a entendu des choses honnêtes, il remplit de joie le corps entier; s'il a entendu le contraire, il se gonfle de courroux. Lorsque tu as fait des actions qui m'ont été agréables et que tu m'en as proposé d'autres de même nature, tu n'as pu te glorifier d'avoir surpassé le roi en générosité. Puisque ensuite tu as tourné à l'extrême impudence, tu en recueilleras le prix, moins cependant que tu ne le mérites : ton hospitalité te sauve, toi et quatre de tes fils; tu seras puni par la mort d'un seul, de celui à qui tu t'es trop attaché. » Il dit, et soudain il donna l'ordre à ceux dont c'était l'office de s'emparer de l'aîné des fils de Pythius, de le fendre en deux moitiés, d'exposer l'une à droite de la route, l'autre à gauche, et de faire défiler entre elles toute l'armée.

XL. On lui obéit; l'armée défila entre les deux moitiés du corps. Les porteurs de bagages et les bêtes de somme ouvraient la marche; venaient ensuite des troupes de toutes les nations, pêle-mêle, indistinctement. Ces troupes formaient un peu plus de la moitié de l'armée; après quoi on laissait un intervalle assez grand pour qu'elle ne se confondît point avec les rangs où était le roi. A la tête de ceux-ci s'avançaient mille cavaliers choisis parmi tous les Perses, puis mille porte-lances pareillement d'élite, tournant en bas la pointe de leurs javelines, puis les dix chevaux sacrés niséens, comme on les appelle, magnifiquement ornés. On nomme ces chevaux niséens; une vaste

Digitized by Google

plaine de la Médie a le nom de Niséenne: or, cette plaine nourrit de grands chevaux. Derrière les dix chevaux sacrés roulait le char de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et derrière ceux-ci un écuyer à pied tenait les rênes, car nul des mortels ne montait sur le siége. A sa suite venait Xerxès lui-même sur un char attelé de chevaux niséens[1]. A côté marchait un écuyer dont le nom était Patiramphès, fils d'Otanès, homme de la Perse.

XLI. Xerxès sortit de Sardes dans cet ordre, et il passait, quand l'envie lui en prenait, de son char à une voiture de voyage; derrière lui marchaient les porte-lances les plus braves et les mieux nés de la Perse, tenant leurs javelines la pointe en l'air, puis mille autres cavaliers d'élite, puis dix mille hommes choisis parmi le reste des Perses; ceux-ci étaient des fantassins, et dans ce nombre, mille, au lieu de fer au bas de la lance, portaient des grenades d'or, et ils entouraient les autres, et les neuf mille ainsi enfermés avaient des grenades d'argent. Ceux aussi qui tournaient en bas les pointes de leurs javelines avaient des grenades d'or, et les plus voisins de Xerxès, des pommes d'or. Après ces dix mille venaient dix mille cavaliers perses, laissant derrière eux un intervalle de deux stades; enfin le reste des troupes s'avançait confusément.

XLII. L'armée, au sortir de la Lydie, prit la route qui conduit au fleuve Caïque et à la Mysie; elle passa le Caïque, laissant à gauche la montagne de Cane, et traversa la ville d'Atarnée en se dirigeant sur Carine. En quittant cette dernière ville, elle franchit la plaine de Thèbes et traversa Atramyttie, puis Antandre la Pélasgienne. Prenant ensuite à droite de l'Ida, elle entra sur le territoire d'Ilion, et d'abord, comme elle s'arrêta la nuit au pied de l'Ida, des coups de foudre, des trombes l'assaillirent, et en ce lieu même un grand nombre d'hommes périt.

XLIII. L'armée arriva sur le Scamandre; ce fut, depuis sa sortie de Sardes, le premier fleuve qu'elle rencontra dont le courant ne suffit pas à abreuver les hommes et le bétail. Là, Xerxès voulut monter à la Pergame de Priam pour la contempler. Après l'avoir vue et s'être fait raconter ce qui la concernait, il sacrifia mille bœufs à Minerve d'Ilion, et les mages firent des libations aux héros. La nuit suivante, l'armée fut frappée d'une terreur panique; elle partit dès la pointe du jour, côtoyant

1. Voy. liv. III, chap. cvi.

Digitized by Google

à gauche Rhétie, Ophrynie et Dardanus, qui est limitrophe d'Abydos et à droite les Gergithes-Teucriens.

XLIV. Sur le territoire d'Abydos, Xerxès voulut voir toute l'armée; on avait d'avance construit sur un tertre, en un lieu commode, une plate-forme de pierre blanche (ceux d'Abydos l'avaient élevée d'avance par l'ordre du roi). Comme il y était assis, jetant les yeux sur le rivage, il contempla avec admiration l'armée de terre et la flotte. Après en avoir rassasié ses regards, le désir lui vint de jouir du spectacle d'une bataille navale; on la livra; les Phéniciens, ceux de Sidon, remportèrent la victoire; le roi fut ravi du combat et de l'armée.

XLV. Comme il voyait l'Hellespont couvert de ses vaisseaux, et tous les rivages, tous les champs d'Abydos remplis d'hommes, Xerxès se déclara heureux; après cela, il se prit à pleurer.

XLVI. Artabane, son oncle paternel, l'observait; c'était lui qui précédemment avait, en toute liberté, donné son opinion et conseillé à Xerxès de ne point porter la guerre en Grèce; ce même homme donc, s'étant aperçu que Xerxès pleurait, lui tint ce langage : « O roi! comme maintenant et tout à l'heure, tu as fait des choses différentes! après t'être estimé heureux, voilà que tu pleures? » L'autre répondit : « Il est vrai qu'il m'est venu une pitié au cœur, ayant calculé combien est brève toute existence humaine, puisque, de tous ceux-là, qui sont si nombreux, nul dans cent ans ne survivra. » Artabane, reprenant, dit : « Ce n'est pas là ce qu'il y a dans la vie de plus déplorable; car, malgré sa brièveté, il n'est point d'homme tellement heureux que, pour un motif ou pour un autre, il n'ait souhaité, non une fois, mais souvent, de mourir plutôt que de vivre. Cette vie si courte, les maladies qui la troublent, les calamités qui surviennent, la font paraître longue. Ainsi, la mort, à cause de l'amertume de la vie, est pour l'homme le refuge le plus désirable, et la divinité, qui nous fait goûter quelque douceur à vivre, s'en montre aussitôt jalouse. »

XLVII. Xerxès reprit : « Laissons là cet entretien sur l'existence humaine : elle est bien ce que tu la décris; mais, quand nous avons dans les mains une fortune si prospère, ne réveillons pas le souvenir des maux qui l'accompagnent. Dis-moi maintenant, si cette vision nocturne n'avait pas été aussi claire pour toi, aurais-tu continué, selon ton ancienne opinion, à me détourner d'une guerre avec les Grecs, ou bien aurais-tu changé d'avis? Parle; réponds-moi sincèrement. » L'autre répliqua : « Puisse la vision que tu as eue en songe être suivie des succès que nous

Digitized by Google

désirons tous les deux ! Pour moi, je suis encore rempli de crainte, et je ne puis recouvrer ma tranquillité d'esprit ; je passe en revue beaucoup de choses, et j'en remarque deux qui surtout te seront contraires. »

XLVIII. Xerxès, à ces mots, répondit : « Cruel homme ! quelles sont donc ces deux choses que tu déclares m'être si contraires ? Cette armée te semble-t-elle trop peu nombreuse ? Celle des Grecs, à ton avis, le sera-t-elle davantage ? ou bien notre flotte cédera-t-elle à la leur ? ou bien enfin, sur terre et sur mer, serons-nous les plus faibles ? Si nos forces te paraissent insuffisantes, mettons au plus vite une seconde armée en campagne.

XLIX. — O roi ! répondit Artabane, ce n'est point à cette armée, ce n'est point à cette flotte nombreuse que peut trouver à reprendre quiconque est doué d'intelligence. 1. Si tu les augmentais, ces deux choses qui, selon moi, te sont contraires, le seraient plus encore. Ces deux choses sont la terre et la mer : car il n'y a pas, du moins je le crois, de rade sur les côtes qui puisse, une tempête éclatant, suffire à recevoir et à sauver tes vaisseaux. Et certes ce n'est pas seulement un tel abri qu'il nous faudrait ; il serait nécessaire qu'il y en eût tout le long du continent que tu vas côtoyer. Puis donc que tu n'a pas de havres bien sûrs, sache que les calamités maîtrisent les hommes, et non les hommes les calamités. 2. Voilà pour l'une de ces deux choses : écoute ce que j'ai à te dire de la seconde. La terre est ton ennemie de cette manière : si elle ne veut pas d'abord se dresser contre toi, elle te sera d'autant plus hostile, que tu avanceras plus loin ; elle te trompera toujours ; elle t'attirera de plus en plus ; car l'homme est insatiable de succès. Quand même nul ne s'opposerait à ta marche, longueur de chemin et longueur de temps engendreront la famine. L'excellence de l'homme consiste à montrer dans l'action de l'audace, mais dans le conseil de la circonspection et de la prévoyance, en tenant compte des souffrances auxquelles on peut se trouver en butte. »

L. Xerxès reprit en ces termes : « Artabane, tu as convenablement exposé tes idées sur chaque chose ; mais réprime tes inquiétudes et n'envisage pas tout du même point de vue. 1. En effet, si en toute affaire tu voulais considérer pareillement tout ce qui peut survenir, tu ne ferais jamais rien. Mieux vaut, ayant tout osé, souffrir la moitié des maux possibles, que de ne rien souffrir parce que l'on a eu grande crainte de tout. Si, combattant tout ce que l'on propose, tu ne montres rien de sûr,

Digitized by Google

tu dois échouer et faire échouer celui que tu contredis ; l'un et l'autre vous aurez même destin. Mais de quelle manière, étant homme, connaître avec certitude ce qu'il faut faire ? Je crois que c'est impossible. Le succès aime ceux qui agissent résolûment, et d'ordinaire il leur arrive, mais il évite ceux qui examinent toute chose et perdent leur temps. 3. Tu vois où est parvenue la fortune des Perses : si les rois qui m'ont précédé avaient eu les mêmes opinions que toi ; si, sans les avoir, ils eussent écouté des conseillers tels que toi, tu n'aurais jamais vu la Perse monter à ce degré de puissance ; ses rois l'y ont élevée en affrontant les hasards. Car les grandes entreprises ne peuvent être accomplies qu'au prix de grands périls. Nous donc, imitant nos devanciers, nous nous mettons en marche, par la plus belle saison de l'année, et, après avoir subjugué l'Europe, nous reviendrons sans avoir rencontré la famine et sans avoir nulle part, rien souffert de désastreux. Premièrement, nous ne nous avançons qu'en transportant des approvisionnements considérables ; en second lieu, nous prendrons les vivres de toutes les peuplades dont nous envahirons le territoire, car nous faisons la guerre non à des nomades, mais à des cultivateurs. »

LI. Artabane repartit : « O roi, puisque tu ne redoutes rien et que tu n'abandonnes pas ton entreprise, reçois encore un conseil, car dans les grandes affaires il est besoin de s'étendre en de nombreux discours. Cyrus, fils de Cambyse, a soumis tous les Ioniens, moins Athènes, et les a rendus tributaires des Perses. Je t'engage à n'emmener sous aucun prétexte ces hommes contre leurs pères ; sans eux nous sommes capables de l'emporter sur nos ennemis. Certes, en te suivant, il faut qu'ils soient ou les plus pervers des mortels, s'ils asservissent leur métropole, ou les plus justes, s'ils l'affranchissent. Pervers, nous n'en tirerons pas grand avantage ; justes, ils peuvent nuire à ton armée. Ne perds donc pas de vue cet ancien proverbe qui dit, avec tant de raison : « On ne peut apercevoir à la fois le commencement et « la fin. »

LII. Xerxès à son tour reprit : « Artabane, en exprimant tes opinions, tu es sourtout dans l'erreur quand tu crains que les Ioniens ne nous trahissent. Ils ont fait leurs preuves ; tu en as été témoin, comme tous ceux qui, avec Darius, ont pris part à la guerre scythique, lorsqu'il ne tenait qu'à eux de perdre ou de sauver l'armée des Perses. Ils ont alors montré leur fidélité, et non de la perfidie. En outre, comme ils ont laissé dans notre pays leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses, il n'y a pas

Digitized by Google

à penser qu'ils puissent faire quelque nouvelle entreprise. Ne crains donc rien de ce côté, aie bon courage, conserve ma maison et mon autorité; car à toi seul entre tous je confie mon sceptre.»

LIII. Ayant après cet entretien renvoyé Artabane à Suse, Xerxès manda de nouveau les plus considérables des Perses; lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit: « O Perses, je vous ai réunis pour vous recommander de déployer votre valeur et de ne point ternir les anciens exploits de nos concitoyens, exploits grands et dignes de renommée. Individuellement comme tous ensemble, soyons remplis d'ardeur; car nous n'avons en vue que l'intérêt commun. Je vous conjure donc de consacrer à cette guerre tous les efforts dont vous êtes capables: car je suis informé que nous aurons à combattre des hommes intrépides, et, si nous l'emportons sur eux, il n'existe plus nulle part chez les humains d'armée qui puisse nous tenir tête. Maintenant passons la mer, après avoir prié les dieux à qui appartient la Perse [1]. »

LIV. Toute cette journée fut employée aux préparatifs du passage; le lendemain, ils attendaient avec impatience le lever du soleil, brûlant sur le pont divers parfums et jonchant la route de rameaux de tamaris. A ses premiers rayons, Xerxès fit des libations dans la mer avec une coupe d'or, et en même temps il la pria pour que nul accident n'advînt qui pût l'empêcher de subjuguer l'Europe, avant qu'il fût parvenu à ses dernières limites. Sa prière achevée, il lança la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or et le glaive perse qu'ils appellent cimeterre. Je ne puis décider avec certitude s'il jeta ces objets dans la mer parce qu'il les avait consacrés au soleil, ou parce qu'il s'était repenti d'avoir fustigé l'Hellespont, et qu'en expiation il faisait des présents à ses vagues.

LV. Cela fait, le défilé commença [2]; sur le pont du côté de l'Euxin passèrent toute l'infanterie et la cavalerie; sur celui du côté de la mer Égée, les bêtes de somme et le train des serviteurs. Les dix mille Perses, tous couronnés, ouvraient la marche; venait ensuite la troupe confuse de toutes les nations; ceux-ci employèrent toute cette journée. Le lendemain, passèrent d'abord les cavaliers, puis ceux qui tenaient baissés leurs fers de lance: ceux-ci pareillement étaient couronnés; puis ve-

1. Entre autres le soleil.
2. Au printemps de l'an 480 av. J. C.

naient les chevaux sacrés et le char sacré, et Xerxès lui-même, et les porte-lances, et les mille cavaliers, et après ces derniers le reste de l'armée. En même temps les vaisseaux transportaient leur chargement sur la rive opposée ; j'ai aussi ouï dire que le roi passa le dernier de tous.

LVI. Xerxès, arrivé en Europe, contempla son armée qui marchait sous les coups de fouet ; elle défila sept jours et sept nuits, sans interruption. Alors, dit-on, comme Xerxès avait déjà traversé le détroit, un Hellespontin s'écria : « O Jupiter, pourquoi sous la figure d'un homme de la Perse, et au lieu de ton nom ayant pris le nom de Xerxès, veux-tu bouleverser la Grèce et conduis-tu contre elle tous les humains ? car tu pouvais le faire sans eux. »

LVII. Quand tous eurent passé, comme ils poursuivaient leur marche, un grand prodige leur apparut, dont Xerxès ne tint aucun compte, quoiqu'il fût facile à comprendre. Une jument enfanta un lièvre, d'où l'on pouvait aisément conclure que Xerxès allait conduire en Grèce une armée avec orgueil et magnificence, et qu'il reviendrait au même lieu, forcé pour son salut de courir rapidement. Un autre prodige s'était déjà offert à lui dans Sardes : un poulain était né d'une mule, portant doubles parties sexuelles, celles de la femelle et celles du mâle ; celles du mâle étant au-dessus des autres.

LVIII. Ne tenant compte ni de l'un ni de l'autre, il se porta en avant et avec lui l'armée de terre ; l'armée navale, hors de l'Hellespont, naviguait près des côtes, tournant la poupe à l'infanterie, car elle voguait vers l'ouest pour retourner au cap de Sarpédon, où il lui était prescrit de stationner, tandis que sur le continent, des troupes traversaient la Chersonnèse en se portant à l'est, ayant à droite la tombe d'Hellé fille d'Athamas, à gauche la ville de Cardia, et passant au milieu d'une autre ville dont il se trouve que le nom est Agora. De là, tournant le golfe Mélas, elle arriva au fleuve Mélas, où l'eau, loin de suffire pour l'armée, manqua ; elle franchit ce fleuve de qui le golfe prend son nom, puis elle rebroussa vers l'ouest et atteignit Dorisque, au delà de la ville éolienne d'Énos et du lac Stentoris.

LIX. Dorisque est une plage et une vaste plaine de la Thrace, à travers laquelle coule le grand fleuve Hébrus. Un fort royal y a été bâti ; il porte aussi le nom de Dorisque et, sous Darius, une garnison l'occupait, depuis son expédition contre les Scythes. Ce lieu parut convenable à Xerxès pour organiser son ar-

Digitized by Google

mée et pour en faire le dénombrement ; en conséquence, il y procéda. A ce moment toute la flotte étant arrivée à Dorisque, les chefs, sur l'ordre de Xerxès, se rendirent au rivage le plus proche, où sont situées les villes samothraciennes de Sala et Zona, et que termine le célèbre promontoire de Serrhium. Ce territoire jadis appartenait aux Ciconiens. Les Perses y descendirent, tirèrent les navires et les mirent à sec sur la grève, tandis qu'à Dorisque même le roi faisait le dénombrement de l'armée.

LX. Combien chaque nation présenta-t-elle de troupes à ce dénombrement ? Je ne puis le dire avec exactitude, car nul des hommes ne l'a dit. Le total de l'armée de terre monta à dix-sept cent mille ; on le supputa comme il suit : on rassembla sur un point dix mille hommes, en les serrant le plus que l'on put ; autour d'eux, on traça un cercle ; ce cercle tracé, les dix mille hommes en sortirent, et sur le cercle même on bâtit un mur à hauteur d'appui. Lorsqu'on l'eut terminé, on fit entrer dans l'enceinte une autre troupe, et l'on continua jusqu'à ce que, de cette manière, tous les hommes fussent comptés ; leur dénombrement fini, on les organisa par nations.

LXI. Voici ceux qui firent partie de cette expédition. Les Perses étaient ainsi équipés ; ils portaient : autour de leurs têtes des tiares, comme ils les appellent, feutres sans apprêt ; sur le corps des cuirasses à manches, composées de plusieurs pièces de fer, semblables par leur aspect à des écailles ; autour des jambes des hauts-de-chausses ; enfin, au lieu de boucliers, des écus d'osier, au-dessous desquels étaient suspendus leurs carquois. Ils avaient de courts javelots, de grands arcs, des flèches de roseau, des glaives attachés à la ceinture, s'appuyant sur la cuisse droite. Otanès, père d'Amestris, femme de Xerxès, les commandait ; les Grecs autrefois leur donnaient le nom de Céphènes, eux-mêmes se nommaient Artéens et leurs voisins les appelaient ainsi. Lorsque Persée, fils de Jupiter et de Danaé, arriva chez Céphée, fils de Bélus, il épousa sa fille Andromède et en eut un fils auquel il donna le nom de Perse et qu'il laissa dans ce pays, car il se trouvait que Céphée n'avait point d'enfant mâle ; c'est de ce Perse que le peuple a pris le nom qu'il a porté depuis.

LXII. Les Mèdes avaient le même équipement : car c'est là l'équipement des Mèdes, et non celui des Perses. Leur chef était Tigrane, de la famille des Achéménides. Tout le monde jadis les appelait Ariens ; mais Médée étant venue d'Athènes en

Digitized by Google

leur contrée, ils changèrent eux-mêmes leur nom : c'est du moins ce que les Mèdes rapportent. Les Cissiens étaient équipés autrement que les Perses ; au lieu de feutres, ils portaient des mitres. Leur chef était Anaphe, fils d'Otanès. Les Hyrcaniens, armés comme les Perses, étaient commandés par Mégapane, qui, après ces événements, fut gouverneur de Babylone.

LXIII. Les Assyriens portaient des casques d'airain entrelacés d'une façon barbare et qu'il est impossible de décrire ; leurs boucliers, leurs javelines, leurs glaives étaient assez semblables à ceux des Égyptiens ; ils avaient en outre des massues de bois garnies de fer et des cuirasses de lin. Les Grecs les nommaient Syriens, et les barbares Assyriens ; dans leurs rangs marchaient les Chaldéens ; ils avaient pour chef Otaspe, fils d'Artachée.

LXIV. Les Bactriens étaient ceux dont la coiffure se rapprochait le plus de celle des Mèdes ; ils avaient des arcs faits de roseaux de leurs pays et de courtes javelines. Les Saces, de race scythique, portaient sur leurs têtes des tiares roides et droites terminées en pointe ; ils avaient des hauts-de-chausses, des arcs indigènes, des glaives, et en outre des haches que l'on appelle sagaris. Ce sont des Scythes-Amyrgiens et on les appelait Saces, car les Perses donnent le nom de Saces à tous les Scythes. Hystaspe, fils de Darius, et d'Atossa, fille de Cyrus, était à la tête des Bactriens et des Saces.

LXV. Les Indiens portaient des vêtements de coton ; ils avaient des arcs de bambou et des flèches de roseau, avec des pointes de fer. Pharnazathre, fils d'Artabate, les commandait.

LXVI. Les Ariens étaient armés d'arcs médiques, et du reste, comme les Bactriens. Leur chef était Sisamne, fils d'Hydarne. Les Parthes, les Corasmiens, les Sogdes, les Gandoriens et les Dadices, avaient le même équipement que les Bactriens. Ils étaient commandés, les Parthes et les Corasmiens, par Artabaze, fils de Pharnace ; les Sogdes, par Azane, fils d'Artée ; les Gandoriens et les Dadices, par un fils d'Artabane, nommé Artyphie.

LXVII. Les Caspiens marchaient vêtus de poil de chèvre, armés d'arcs de roseaux de leur pays, et de cimeterres ; tel était leur équipement. Ariomarde, frère d'Artyphie, les commandait. Les Saranges se faisaient remarquer à cause de la teinture de leurs vêtements ; ils portaient des brodequins montant jusqu'au genou ; leurs arcs et leurs javelines étaient médiques. Phérendate, fils de Mégabaze, les commandait. Les Pactyices,

Digitized by Google

vêtus de même, portaient des arcs indigènes et des glaives; leur chef était Artynte, fils d'Ithamatre.

LXVIII. Les Uties, les Myces, les Paricaniens, étaient équipés comme les Pactyices et commandés, les Uties, les Myces, par Artamène, fils de Darius, les Paricaniens, par Siromitre, fils d'OEobaze.

LXIX. Les Arabes portaient des manteaux assujettis par des ceintures, et à leur droite de longs arcs recourbés. Les Éthiopiens, revêtus de peaux de panthères et de lions, avaient des arcs faits avec des rameaux de palmier, longs d'au moins quatre coudées, sur lesquels ils posaient de courtes flèches de roseau dont la pointe, au lieu de fer, était un caillou aiguisé. Ils creusent leur scel dans ce caillou. Ils avaient en outre des javelines, armées de cornes de gazelles aiguisées, et des massues garnies. Ils marchaient au combat le corps frotté moitié de plâtre, moitié de vermillon. Arsame, fils de Darius et d'Artystone, fille de Cyrus (une des femmes que Darius aima le plus et dont il fit faire l'image en or battu), commandait les Arabes et les Éthiopiens qui demeurent au-dessus de l'Égypte.

LXX. Les Éthiopiens de l'orient (car les uns et les autres faisaient partie de l'armée) étaient incorporés avec les Indiens; ils ne diffèrent en rien des autres par l'apparence et les habitudes, seulement ils n'ont ni le même langage ni la même chevelure; car les Éthiopiens du levant ont les cheveux droits, et ceux de la Libye sont les plus crépus de tous les mortels. Les Éthiopiens d'Asie étaient donc, pour la plupart, équipés comme les Indiens, mais ils se coiffaient de peaux de fronts de chevaux, écorchés avec oreilles et crinières; ces crinières pendantes leur tenaient lieu d'aigrettes, et les oreilles des chevaux étaient dressées au-dessus; ils étendaient devant eux des peaux de grues en guise de boucliers.

LXXI. Les Libyens marchaient, vêtus de cuir, armés de javelots durcis au feu; leur chef était Massage, fils d'Oarise.

LXXII. Les Paphlagoniens portaient des casques de mailles, de petits boucliers, de longues lances, et en outre des épieux et des glaives; ils étaient chaussés de brodequins montant jusqu'à mi-jambe. Les Ligyes, les Matianes, les Mariandyniens, les Syriens, étaient équipés comme les Paphlagoniens. Les Syriens sont ceux que les Perses appellent Cappadociens. Les Paphlagoniens et les Matianes avaient pour chef Dotus, fils de Mégasidre; Gobryas, fils de Darius et d'Artystone, commandait les Mariandyniens, les Ligyes et les Syriens.

Digitized by Google

LXXIII. Les Phrygiens avaient à peu près le même équipement que les Paphlagoniens; la différence était légère. Les Macédoniens rapportent qu'on les appela Briges, aussi longtemps qu'ils furent Européens, et habitèrent avec eux la Macédoine. Ils émigrèrent en Asie, et, changeant de contrée, ils changèrent leur nom en celui de Phrygiens. Les Arméniens, colons de ces derniers, étaient équipés comme eux. Artochme, gendre de Darius, commandait les uns et les autres.

LXXIV. L'armement des Lydiens était celui qui se rapprochait le plus de l'armement des Grecs; les Lydiens autrefois s'appelaient Méoniens; ils changèrent de nom et prirent celui de Lydus, fils d'Atys. Les Mysiens portaient des casques d'une espèce particulière et de petits boucliers; ils se servaient d'épieux durcis au feu; ce sont des colons de la Lydie; à cause du mont Olympe, on les appelle Olympiens. Artapherne, fils d'Artapherne, qui, avec Datis, s'était avancé jusqu'à Marathon, les commandait.

LXXV. Les Thraces étaient coiffés de peaux de renards; ils portaient des tuniques et, par-dessus, des manteaux bariolés; autour des pieds et des jambes, ils avaient des brodequins de peau de cerf; ils se servaient de javelines, de petits boucliers et d'épées courtes. Ces Thraces avaient émigré en Asie, où ils s'appelaient Bithyniens; leur nom autrefois, comme ils le rapportent eux-mêmes, était Strymoniens, parce qu'ils demeuraient sur le Strymon. Ils furent, disent-ils, chassés de leur territoire par les Teucriens et les Mysiens. Bassace, fils d'Artabane, commandait les Thraces asiatiques.

LXXVI. Les Chalybiens[1] avaient de petits boucliers de peaux de bœufs non préparées; chacun d'eux tenait à la main deux dards de fabrique lycienne. Ils étaient coiffés de casques d'airain, sur le devant desquels s'élevaient des cornes et des oreilles de bœuf en airain, surmontées d'une aigrette. Leur chaussure était un rouleau d'étoffe teinte en pourpre. Il y a chez ce peuple un oracle de Mars.

LXXVII. Les Cabaliens, colons de la Méonie, qu'on appelle aussi Lasoniens, avaient le même équipement que les Ciliciens, que je décrirai quand leur tour viendra[2]. Les Milyens portaient de courtes javelines et des vêtements agrafés. Quelques-uns des leurs avaient l'arc lycien, et sur leurs têtes, des casques de cuir; Badrès, fils d'Hystane, commandait toutes ces nations.

1. Ce nom manque dans le texte; il ressort du liv. I, chap. xxviii.
2. Voy. chap. xci.


Digitized by Google

LXXVIII. Les Moschiens portaient des casques de bois, de petits boucliers, de courtes javelines à longue pointe. Les Tibarènes, les Macrons, les Mosynèces, étaient équipés de même que les Moschiens; leurs chefs étaient : pour les Moschiens et les Tibarènes, Ariomarde, fils de Darius et de Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus; pour les Macrons et les Mosynèces, Artaycte, fils de Chérasmis, gouverneur de Sestos, sur l'Hellespont.

LXXIX. Les Mares portaient des casques entrelacés à la manière de leur pays; de petits boucliers de cuir et des épieux. Les Colchiens, des casques de bois, de petits boucliers de peaux non préparées, et de courtes javelines; ils avaient en outre des glaives. Pharandate, fils de Téaspie, commandait ces deux peuples. Les Alarodiens et les Saspires, armés comme ceux de la Colchide, avaient pour chef Masistie, fils de Siromitre.

LXXX. Les nations insulaires qui étaient venues de la mer Rouge et des îles où le roi envoie les bannis, avaient des vêtements et des armes, à peu près comme les Mèdes. Ils étaient commandés par Mardonte, fils de Bagée, qui, dans la seconde année, périt à la bataille de Mycale, où il était l'un des généraux.

LXXXI. Telles étaient les nations qui s'avançaient par le continent et avaient pris rang dans l'armée de terre; je viens de nommer les chefs qui les avaient organisées et dénombrées en leur donnant des commandants de mille hommes et de dix mille hommes; les commandants de dix mille hommes avaient désigné les officiers de cent hommes et de dix hommes. D'autres officiers, indigènes, faisaient partie du contingent de chaque nation; mais ils obéissaient à ceux qui viennent d'être énumérés.

LXXXII. Les généraux en chef de toutes ces troupes étaient Mardonius, fils de Gobryas, Tritantechme, fils d'Artabane, qui avait conseillé de ne point attaquer la Grèce; Smerdomine, fils d'Otanès (ces deux derniers fils de frères de Darius et cousins de Xerxès), Masiste, fils de Darius et d'Atossa, Gergis, fils d'Arize, et Mégabyse, fils de Zopyre.

LXXXIII. Voilà les noms des généraux en chef de toute l'armée de terre, moins les dix mille. Hydarne, fils d'Hydarne, commandait ces dix mille, l'élite des Perses, qu'on appelait immortels pour le motif que je vais dire. Si l'un d'eux, mort ou malade, manquait, on en choisissait un autre; ils n'étaient jamais plus de dix mille, jamais moins; leur ajustement surpas-

Digitized by Google

sait en éclat celui du reste des troupes, et ils étaient les plus vaillants. Équipés comme je l'ai décrit, ils se distinguaient par la profusion de leurs ornements d'or; ils emmenaient des chariots de voyage qui transportaient leurs maîtresses, leur nombreux domestique, tout cela richement paré; des chameaux et des bêtes de somme étaient chargés de leurs provisions, indépendantes de celles des autres corps.

LXXXIV. Toutes ces nations ont des cavaliers; toutefois elles n'en fournirent point toutes, mais seulement celles que je vais dire : les Perses d'abord, cavalerie équipée comme l'infanterie, sauf que quelques hommes portaient sur leur tête des lames de fer ou d'airain.

LXXXV. Il existe certains nomades appelés Sagarties, de race et de langage persique; leur équipement tient le milieu entre celui des Perses et celui des Pactyices; ils avaient fourni huit mille chevaux; ces hommes dédaignent les armes d'airain ou de fer, hormis le glaive; ils se servent de cordes de cuir tressées, avec lesquelles, pleins de confiance, ils vont à la guerre. Voici comme ils combattent : quand la mêlée est engagée, ils lancent leur corde, dont l'extrémité est un filet, et, homme ou cheval, celui sur qui elle tombe, ils l'attirent à eux, ainsi enlacé, et le font périr; telle est leur manière de combattre, et ils étaient incorporés avec les Perses.

LXXXVI. Les cavaliers mèdes étaient équipés comme l'infanterie; les Cissiens pareillement. Les Indiens aussi, et de plus ils se servaient tant de chevaux de selle que de chars attelés de chevaux ou d'ânes sauvages. Les cavaliers bactriens avaient aussi l'équipement de l'infanterie; les Caspiens de même, les Libyens de même, mais tous ces derniers combattaient sur des chars de guerre. Les Caspires, les Paricanes, les Arabes, cavalerie équipée comme l'infanterie, sauf que tous ces derniers montaient des chameaux ne le cédant en rien aux chevaux pour la vitesse.

LXXXVII. Telles étaient les seules nations qui eussent fourni de la cavalerie; le nombre des chevaux s'élevait à quatre-vingt mille, outre les chameaux et les chars; ils étaient organisés par nations, et les Arabes marchaient les derniers : car, comme les chevaux ne peuvent souffrir les chameaux, on avait relégué ceux-ci aux rangs extrêmes pour qu'ils n'effarouchassent pas la cavalerie.

LXXXVIII. Les généraux de la cavalerie étaient Harmamithre et Tithée, fils de Datis; le troisième, qui partageait avec eux le

Digitized by Google

commandement, Pharnuche, était resté malade à Sardes. Car, comme il sortait de cette ville, il lui arriva cet accident : un chien se jeta sous les pieds de son cheval; l'animal surpris fut effarouché et se cabra; Pharnuche tomba, vomit le sang, et de sa chute résulta la phthisie. Ses serviteurs firent subir au cheval le châtiment qu'il ordonna; ils le menèrent au lieu même où il avait renversé son maître, et lui coupèrent les jambes au genou. Ainsi Pharnuche fut privé du commandement.

LXXXIX. Le nombre des trirèmes montait à douze cents; voici ceux qui les avaient fournies : les Phéniciens et les Syriens de la Palestine, trois cents; les hommes avaient des casques faits à peu près comme ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des boucliers sans bordure, des épieux. Ces Phéniciens habitaient jadis, comme ils le rapportent, les bords de la mer Rouge; de là, ils vinrent en Syrie et s'établirent sur les côtes: toute cette partie de la Syrie jusqu'à l'Égypte s'appelle Palestine. Les Égyptiens, deux cents vaisseaux; ils avaient pour équipement des casques à mailles, des boucliers bombés à large bordure, des piques de combat naval, de grandes haches d'armes; la plupart portaient des cuirasses et de longs glaives : tel était leur équipement.

XC. Les Cypriens, cent cinquante vaisseaux; équipement : les rois avaient autour de la tête des mitres enroulées[1]; la foule portait des tuniques, et, du reste, était armée comme les Grecs. Ces peuples se partagent en plusieurs nations : les uns de Salamine, d'Athènes; d'autres, de l'Arcadie; d'autres, de Cythne; d'autres, de la Phénicie; d'autres, de l'Éthiopie. Ainsi disent les Cypriens eux-mêmes.

XCI. Les Ciliciens, cent vaisseaux; ils portaient des casques propres à leur contrée, de petits boucliers en peau de bœuf non préparée, et des tuniques de laine; ils avaient chacun deux épieux et un glaive fait à peu près comme celui des Égyptiens. On les appelait autrefois Hypachéens, et ils ont pris leur nom de celui de Cilix, fils du Phénicien Agénor. Les Pamphyliens, trente vaisseaux: équipement semblable à celui des Grecs; les Pamphyliens descendent de ceux des Grecs qui, dispersés au retour de Troie, ont suivi Amphiloque et Calchas.

XCII. Les Lyciens, cinquante vaisseaux; ils avaient pour équipement des cuirasses, des cnémides, des arcs de cornouiller, des flèches de roseau, sans plume, et des épieux: des peaux

1. Des turbans.

Digitized by Google

de chèvres pendaient de leurs épaules; sur leur tête ils portaient des couronnes de plumes; enfin, ils se servaient de glaives et de faux. Les Lyciens originaires de la Crète s'appelaient Termiles; ils prirent leur nom de Lycus, fils de l'Athénien Pandion.

XCIII. Les Doriens de l'Asie, trente vaisseaux; ils étaient originaires du Péloponèse et portaient les mêmes armes que les Grecs. Les Cauniens, soixante-dix vaisseaux; équipés d'ailleurs comme les Grecs, ils se servaient de glaives et de faux; j'ai dit dans mes premiers livres comment jadis on les appelait[1].

XCIV. Les Ioniens, cent vaisseaux; équipement semblable à celui des Grecs. Tout le temps qu'ils habitèrent dans le Péloponèse la contrée que l'on appelle maintenant l'Achaïe[2], et avant l'arrivée en ce pays de Danaüs et de Xuthus, ils se nommaient, au rapport des Grecs, Pélasges-Égiales; ensuite, à cause d'Ion, fils de Xuthus, ils furent appelés Ioniens.

XCV. Les insulaires, dix-sept vaisseaux; équipement hellénique. C'est aussi une race pélasgienne, et on lui a donné le nom d'ionienne, par la même raison qu'aux Ioniens des douze villes, colons d'Athènes. Les Éoliens, soixante vaisseaux; équipement semblable à celui des Grecs; selon ceux-ci, on les appelait autrefois Pélasges. Les Hellespontins et les colons de l'Euxin, tous colons des Doriens et des Ioniens, cent vaisseaux; équipement hellénique. Des Hellespontins ceux d'Abydos étaient exceptés, car le roi avait prescrit à ces derniers de rester sur leur territoire pour garder les ponts.

XCVI. On avait embarqué sur tous les vaisseaux des Perses, des Mèdes et des Saces; les navires phéniciens étaient les meilleurs de la flotte, et ceux de Sidon les meilleurs parmi les Phéniciens. Ils avaient tous, comme les contingents de l'armée de terre, des chefs de leur pays, mais je n'en fais aucune mention, car mon récit ne m'y oblige point et ils ne méritent pas qu'on les nomme. On en comptait, pour chaque nation, autant que de cités, mais ils faisaient partie de l'armée moins pour commander que pour servir. Les généraux investis de la pleine autorité, et les Perses dont le commandement s'exerçait sur toutes les nations, je les ai déjà nommés.

1. Voy. liv. II, chap. CLXXI.
2. L'Égialée avant la conquête du Péloponèse par les Doriens; les Achéens, chassés par ces derniers du littoral est et sud, se retirèrent au nord-ouest, et en expulsèrent les Ioniens; voy. liv I, chap. CXLVI, et liv. VIII, chap. LXXIII.

Digitized by Google

XCVII. Les généraux de la flotte étaient Ariabigne, fils de Darius; Prexaspe, fils d'Aspathine; Mégabaze, fils de Mégabate; Achémène, fils de Darius. Ariabigne, fils de Darius et de la fille de Gobryas, commandait les escadres de l'Ionie et de la Carie; Achémène, frère de Xerxès, de père et de mère, celle de l'Égypte; les deux autres avaient sous leurs ordres le reste de la flotte. Les navires à trente rames, à cinquante rames, les chaloupes, les barques à chevaux, donnaient un total de trois mille embarcations.

XCVIII. Après les généraux, les plus considérables de l'armée navale étaient le Sidonien Tétramneste, fils d'Anyse; le Tyrien Mapen, fils de Sirome; l'Aradien Merbal, fils d'Agbal; le Cilicien Syennésis, fils d'Oromédon; le Lycien Cybernisque, fils de Sica; les Cypriens Gorgus, fils de Chersis, et Timonax, fils de Timagore; les Cariens Histiée, fils de Tymnée; Pigrès, fils de Seldome; et Damosithyme, fils de Candaule.

XCIX. Il n'est pas nécessaire que je mentionne les autres chefs. Toutefois je ne puis passer sous silence Artémise[1] que j'admire: femme, elle prit part, sans y être contrainte, à l'expédition contre la Grèce; ayant perdu son mari, elle était chargée de la souveraineté et de la tutelle de son fils encore enfant; elle fit la guerre avec un courage viril. Son nom était Artémise; elle était fille de Lygdamis, originaire d'Halicarnasse du côté paternel, et de la Crète du côté maternel; elle avait amené d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyre et de Calydne, cinq vaisseaux qu'elle commandait. Ses navires furent les plus remarquables de toute la flotte, après ceux des Sidoniens, et c'est elle qui de tous les alliés donna au roi les meilleurs avis. J'ai énuméré les villes sur lesquelles elle régnait; il me reste à déclarer qu'elles étaient toutes doriennes : les habitants d'Halicarnasse étaient originaires de Trézène, les autres d'Épidaure. J'ai dit tout ce qu'il y avait à dire de la flotte.

C. Quand Xerxès eut dénombré et organisé l'armée, il eut le désir de parcourir les rangs et de la passer en revue. En conséquence, il monta sur un char et il inspecta chaque nation, les questionnant toutes, pendant que des scribes écrivaient les réponses, jusqu'à ce que d'une extrémité à l'autre il eût vu toute l'infanterie et la cavalerie. Cela fait, et les navires ayant été tirés à la mer, Xerxès descendit de son char, s'assit sur un vais-

1. Reine d'Halicarnasse Ire du nom; celle qui s'est illustrée par la construction du mausolée est du siècle suivant.

Digitized by Google

seau sidonien qu'ombrageait une tente d'or, et navigua le long des proues de tous les navires, interrogeant comme il l'avait fait pour l'armée de terre et écrivant. Les chefs des vaisseaux s'éloignèrent à quatre plèthres du rivage, puis ils virèrent de bord, firent face à la terre et appareillèrent de la même manière que s'ils allaient combattre; le roi cependant les contemplait, naviguant entre les proues et le rivage.

CI. Lorsqu'il eut ainsi passé la flotte en revue et qu'il eut regagné la terre, il manda Démarate, fils d'Ariston, qu'il emmenait avec lui contre la Grèce; l'ayant appelé, il fit ces questions : « Démarate, il m'est maintenant agréable de t'interroger sur ce que je veux éclaircir; tu es Grec, et, comme je l'ai appris de toi et des autres Grecs avec qui j'ai conversé, tu es d'une ville qui n'est ni faible ni médiocre. A présent donc, dis-moi si les Grecs oseront lever les mains contre moi. Car, à ce que je pense, quand même tous les Grecs et le reste des hommes qui habitent l'occident se réuniraient, ils ne seraient pas capables de me résister, d'autant moins qu'ils ne sont jamais d'accord entre eux. Je veux toutefois entendre de ta bouche quelle est ton opinion sur eux. » Telle fut sa demande; or, l'autre repartit : « Roi, que dois-je considérer, la vérité ou ton plaisir? » Xerxès lui ordonna de dire la vérité, déclarant qu'il ne l'aimerait pas moins qu'auparavant.

CII. Démarate, après l'avoir ouï, lui tint ce langage : « O roi! puisque tu m'ordonnes de te dire toute la vérité, de manière que plus tard tu ne puisses trouver dans mes paroles aucun mensonge, sache que la pauvreté est toujours l'amie fidèle de la Grèce; la vertu s'y joint, acquise par leur sagesse et par des lois stables. Grâce à la pratique de la vertu, la Grèce se défend contre la pauvreté et contre la tyrannie. Je loue, certes, tous les Grecs qui habitent les territoires doriens; toutefois, mon dessein n'est pas de t'entretenir d'eux tous, mais seulement des Spartiates. Premièrement, il n'est pas possible que jamais ils adhèrent à ta résolution d'asservir la Grèce; en second lieu, ils te livreront bataille, dussent tous les autres Grecs se mettre de ton parti. Quant au nombre, ne demande pas combien ils sont pour faire ce que je t'annonce : car, ne fussent-ils que mille en campagne, ils te combattraient; ils te combattraient plus faibles encore, aussi bien que plus nombreux. »

CIII. A ces mots, Xerxès se prit à rire, puis il repartit : « Démarate, que dis-tu? mille hommes lutter contre une si

Digitized by Google

grande armée! Parle, réponds-moi : tu as été le roi des Spartiates; voudrais-tu à l'instant combattre seul contre dix? Certes, si chacun de tes concitoyens est tel que tu le déclares, il te convient, puisque tu as régné sur eux, de faire face, conformément à vos usages, à un nombre d'adversaires double, de sorte que, si chacun d'eux équivaut à dix des miens, je te juge l'équivalent d'une vingtaine; si cela est, tes discours seront reconnus vrais. Mais si vous êtes tous de la même taille que toi et que les autres Grecs avec qui j'ai conversé, tu te glorifies. Prends donc garde de ne me point débiter des fanfaronnades vaines; comment mille, dix mille, cinquante mille hommes même, tous libres et égaux, n'obéissant point à un chef unique, pourraient-ils tenir contre une telle armée? Nous serions au moins mille contre un s'ils nous opposaient cinq mille hommes. De plus, les nôtres, selon nos anciennes lois, commandés par un seul, se comporteraient plus vaillamment qu'il ne leur est naturel; excités par la crainte qu'inspire le maître, ceux-là marcheraient, dût-on les contraindre à coups de fouet, contre une troupe qui leur serait supérieure en nombre. Les vôtres, livrés à leur libre arbitre, n'en feraient rien; je pense donc que, même à nombre égal, les Grecs combattraient difficilement les Perses seuls. Ce que tu dis existe chez nous, non parmi la multitude, mais chez les hommes d'élite : car j'ai autour de moi des gardes perses qui n'hésiteraient pas à lutter contre les Grecs, un contre trois; tu ne les as pas mis à l'épreuve, et tu m'as fait entendre un babil inconsidéré.

CIV. — O roi! reprit Démarate, je savais en commençant que la vérité ne te serait pas agréable; tu m'as contraint de ne m'en point écarter, et je t'ai dit ce que je sais des Spartiates. Cependant tu n'ignores pas les motifs que j'ai maintenant de les aimer, eux qui, m'ayant ravi mes honneurs héréditaires, mes dignités, avaient fait de moi un fugitif, un homme sans patrie, quand ton père, m'accueillant, m'a donné une demeure et des richesses. Or, il n'est pas vraisemblable qu'un homme sage repousse la bienveillance qu'on lui montre; il y répond, au contraire, par un vif attachement. Je ne me déclare pas capable de combattre dix hommes ni même deux; je ne m'engagerais même pas volontairement dans un combat singulier. Toutefois, s'il y avait nécessité, s'il s'agissait de remporter un grand prix, je lutterais avec joie contre n'importe lequel de ces gardes que tu dis égaux chacun à trois Grecs. Les Lacédémoniens, dans les combats singuliers, ne sont inférieurs à personne; mais réunis

Digitized by Google

en troupe, ils sont les plus braves des hommes : car, s'ils sont libres, ils n'ont pas une liberté illimitée ; ils obéissent en effet à un maître, la loi ; ils la craignent beaucoup plus encore que tes sujets ne te redoutent : tout ce qu'elle ordonne ils l'exécutent, et toujours elle ordonne que dans les batailles on ne recule devant aucune multitude ; elle ordonne de rester fermes dans les rangs, de vaincre ou de mourir. Si ces paroles te semblent un vain babil, je veux taire ce qu'il me resterait à dire ; j'ai d'ailleurs parlé parce que tu m'y as contraint. Advienne maintenant ce que tu désires, ô roi! »

CV. Telle fut sa réponse ; Xerxès n'en fit que rire ; il n'eut contre lui aucune colère, mais il le congédia doucement. Après cet entretien, le roi nomma gouverneur de Dorisque Mascame, fils de Mégadoste, en remplacement des officiers institués par Darius ; puis, à travers la Thrace, il poussa l'armée sur la Grèce.

CVI. Dans la personne de Mascame, il avait laissé pour garder cette place un homme qui se comporta de telle sorte qu'à lui seul Xerxès prit l'habitude d'envoyer des présents, comme au plus brave de tous ceux que lui-même ou Darius avaient nommés gouverneurs. Il lui en envoya chaque année, et pareillement son fils Artaxerxès aux fils de Mascame. Déjà, avant l'expédition, des gouverneurs avaient été institués dans tous les lieux de l'Hellespont et de la Thrace ; après le retour de l'armée, tous, hormis celui de Dorisque, furent expulsés par les Grecs ; mais ceux-ci, malgré de nombreuses tentatives, ne purent en aucune manière venir à bout de Mascame. Pour ce motif, les rois de Perse font toujours à sa famille les présents que je viens de dire.

CVII. De ceux qui réduisirent les Grecs, nul ne fut jugé vaillant par Xerxès, si ce n'est le seul Bogès d'Éion. Le roi ne cessa de faire son éloge, et il honora grandement ceux de ses fils qui lui survivaient en Perse. En effet, Bogès se montra digne de louanges lorsqu'assiégé par les Athéniens, sous Cimon, fils de Miltiade, et libre de sortir par capitulation pour retourner en Asie, il refusa de peur que le roi ne crût qu'il cédait au seul désir d'avoir la vie sauve, et il tint jusqu'à la dernière extrémité. Quand il eut épuisé tous ses vivres, il entassa un bûcher immense ; il y jeta sa femme, ses enfants, ses concubines, après les avoir égorgés ; du haut des murs, il lança dans le Strymon tout l'or et l'argent de la ville, et finalement il se précipita lui-même dans les flammes. Aussi, de nos jours encore, il est justement loué par les Perses.

Digitized by Google

CVIII. De Dorisque, Xerxès marcha sur la Grèce; il contraignit ceux qui se trouvèrent sur son passage à prendre part à l'expédition : car, comme je l'ai déjà fait voir, toute la contrée, jusqu'à la Thessalie, avait été subjuguée et assujettie au tribut, d'abord par Mégabaze, puis par Mardonius. Au sortir de Dorisque, le roi avait passé par les forteresses samothraciennes, dont la dernière, du côté du couchant, est Mésambria; ensuite se trouve Stryma, qui appartient à ceux de Thase; entre ces deux villes coule le fleuve Lissus, qui, à ce moment, n'ayant pas assez d'eau pour l'armée perse, fut mis à sec. Cette contrée autrefois s'appelait Gallaïque; on la nomme maintenant Briantique. Toutefois, à vrai dire, elle appartient aux Ciconiens.

CIX. Au delà du lit desséché du Lissus, l'armée passa par les villes helléniques de Maronie, Dicéa et Abdère; elle les traversa et côtoya les lacs renommés d'Ismaris, entre Maronie et Stryma, et de Bristonis, auprès de Dicéa; dans ce dernier, deux rivières portent leurs ondes : le Trave et le Compsate. Près d'Abdère il n'y a pas de lac digne d'être mentionné; Xerxès eut seulement à franchir le fleuve Nestos, qui se jette dans la mer. Au delà de ces villes, poursuivant sa marche, il passa près de celles du continent, dont l'une contient un lac de trente stades environ de contour, très-poissonneux et tout à fait saumâtre. Les bêtes de somme furent les seules à y puiser; elles le mirent à sec; le nom de cette ville est Pistyre. L'armée laissa sur sa gauche ces villes, toutes maritimes et helléniques.

CX. Chez les Thraces, il traversa les territoires des Pétiens, des Ciconiens, des Bistones, des Sapéens, des Derséens, des Édones, des Satres. Les hommes de ces contrées qui habitaient les côtes s'embarquèrent sur la flotte; ceux qui demeuraient dans l'intérieur du pays furent contraints de suivre l'armée de terre, hormis les Satres.

CXI. Ces derniers, autant que nous sachions, n'ont jamais en aucune manière été soumis à nul des humains; seuls de tous les Thraces, ils continuent d'être libres encore de mon temps : car ils habitent de hautes montagnes couvertes de neige et de toutes sortes de forêts; d'ailleurs éminents à la guerre; ils ont chez eux un oracle de Bacchus situé sur le plus élevé de leurs monts. Les Besses sont ceux des Satres qui desservent le temple : une prophétesse rend les oracles comme à Delphes, et elle n'est pas moins ambiguë.

CXII. Après avoir traversé les contrées que je viens de dire, Xerxès, en second lieu, passa près des forteresses de la Piérie;

Digitized by Google

l'une s'appelle Phagrès, l'autre Pergame. Il fit route en les côtoyant et en laissant à droite le Pangée, vaste et haute montagne qui contient des mines d'or et d'argent qu'exploitent les Piériens, les Odomantes, et surtout les Satres.

CXIII. Après avoir traversé les contrées des Péoniens, des Dobères et des Péoples, qui habitent au nord du Pangée, Xerxès tira vers le couchant, jusqu'à ce qu'il parvînt au Strymon et à la ville d'Éion, où commandait, alors vivant, Bogès, dont j'ai brièvement parlé tout à l'heure. On appelle Phyllis ce territoire qui entoure le Pangée ; il s'étend, à l'ouest, jusqu'à l'Angite, rivière qui se jette dans le Strymon, au midi, jusqu'au Strymon même, auprès duquel les mages égorgèrent des chevaux blancs en sacrifice d'heureux présage.

CXIV. Lorsqu'aux bords du fleuve ils eurent fait ces conjurations, et, outre celles-ci, beaucoup d'autres, l'armée, prenant par Ennéaodes, chez les Édoniens, se rendit aux ponts du Strymon, qui se trouvaient achevés. Les Perses, informés que ce lieu s'appelait les Neuf-Voies, y enterrèrent tout vifs neuf jeunes garçons et neuf vierges de la contrée. C'est une coutume persique d'enterrer des gens tout vifs : car j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xerxès, étant devenue vieille, fit enterrer vifs quatorze fils des premiers des Perses, pour rendre grâce, en son nom, au dieu que l'on dit habiter sous terre.

CXV. L'armée, s'éloignant du Strymon, passa du côté du couchant, sur une plage où est bâtie la ville grecque d'Argile ; ce territoire, et celui qui le domine, s'appellent Bisaltie. De là, laissant à gauche le golfe voisin du temple de Neptune, elle traversa la plaine de Sylée, puis la ville grecque de Stagire, et atteignit Acanthe, entraînant chacune des nations qui demeurent autour du Pangée, aussi bien que celles que j'ai énumérées précédemment ; la population des côtes était toujours placée sur les navires, celle des terres suivait à pied. Cette route par laquelle le roi Xerxès mena son armée, les Thraces, jusqu'à mon temps, l'ont en grand respect, et ils se gardent bien d'y faire ni labour ni semailles.

CXVI. Dans Acanthe, Xerxès eut des nouvelles du canal de l'Athos ; il proclama les Acanthiens ses hôtes, leur donna la robe médique, et les loua fort en voyant leur zèle en cette guerre.

CXVII. Pendant le séjour qu'il fit en cette ville, Artachée, le directeur des travaux du canal, vint à mourir de maladie. Xerxès faisait de lui grande estime ; il était de la famille des Achémé-

Digitized by Google

nides; sa taille surpassait celle de tous les Perses (il ne s'en fallait que de quatre doigts qu'il eût cinq coudées royales), et de tous les hommes il avait la plus forte voix, de sorte que Xerxès, regardant sa perte comme un grand malheur, le fit exposer et ensevelir magnifiquement. Toute l'armée éleva sa tombe, et les Acanthiens, à cause d'un oracle, lui sacrifient comme à un héros, en l'invoquant par son nom. Quant au roi Xerxès, il regarda comme un malheur la mort d'Artachée.

CXVIII. Ceux des Grecs qui accueillaient l'armée et subvenaient aux repas de Xerxès étaient tombés dans une profonde détresse, au point qu'ils abandonnèrent leurs demeures; pour en donner une idée, je répéterai qu'Antipater, fils d'Orgée, homme considérable, à qui surtout de semblables missions étaient confiées, ayant été choisi et envoyé par les Thasiens, qui reçurent dans leurs villes du continent l'armée de Xerxès et la nourrirent, leur montra que le repas avait coûté quatre cents talents d'argent complets.

CXIX. Ceux que, dans les autres villes, on mit aussi à la tête de ces réceptions, présentèrent à peu près le même compte : car le festin, commandé longtemps d'avance et regardé comme une affaire importante, était tel que je vais le décrire. D'une part, dès que les hérauts à la ronde en avaient proclamé l'ordre, les citoyens, pendant plusieurs mois, s'occupaient à moudre le blé qu'ils avaient recueilli dans toutes les villes; d'autre part, ils engraissaient du bétail, se procurant les plus belles têtes à prix d'argent; ils nourrissaient des oiseaux de terre et de marais, dans des cages et sur des étangs, pour héberger l'armée; enfin, ils fabriquaient, avec de l'or et de l'argent, des coupes et des cratères et tous les autres ornements que l'on pose sur les tables. Ces derniers objets étaient destinés au roi et à ses convives; pour le reste de l'armée, on n'exigeait que l'approvisionnement, Lorsqu'elle arrivait, une tente était dressée, Xerxès y entrait, la troupe demeurait en plein air. L'heure du repas venue, toute la peine était pour ceux qui les accueillaient; eux-mêmes, bien repus, passaient la nuit sans changer de place; le lendemain, ils démontaient la tente et enlevaient les meubles, emportant tout, ne laissant rien.

CXX. Alors Mégacréon, citoyen d'Abdère, dit un mot qu'on a retenu; il conseilla aux Abdéritains, à tout le peuple, d'aller en personne aux temples, avec leurs femmes, de s'y asseoir comme suppliants des dieux, de leur demander que tous les maux que leur réservait l'avenir ne fussent encore une fois que

Digitized by Google

des demi-malheurs ; enfin de leur rendre grâce de ce que le roi Xerxès n'avait point coutume de se mettre à table deux fois par jour : car, s'ils avaient été requis de lui préparer le repas du matin sur le même pied que celui du soir, les Abdéritains n'auraient pas attendu Xerxès, ou, s'ils l'avaient attendu, ils auraient été réduits à l'état le plus misérable que puissent endurer les hommes.

CXXI. Mais, si écrasés qu'ils fussent, ils satisfaisaient à ce qui leur était commandé. Xerxès expédia d'Acanthe aux chefs de l'armée navale l'ordre de s'éloigner avec leurs vaisseaux et de l'attendre à Therma, ville située dans le golfe Thermien, d'où elle a tiré son nom ; on lui avait appris que c'était le plus court chemin. Voici dans quel ordre l'armée avait marché de Dorisque à Acanthe : le roi, ayant divisé toutes ses forces de terre en trois corps, avait prescrit au premier, commandé par Mardonius et Masiste, de côtoyer la mer et de suivre les mouvements de la flotte ; au second, commandé par Tritantechme et Gergis, de mesurer ses pas sur ceux du troisième, dans l'intérieur des terres ; le dernier, où se trouvait Xerxès en personne, et que commandaient Smerdomène et Mégabyse, devait se tenir entre les deux autres.

CXXII. L'armée navale, lorsque le roi l'eut congédiée, traversa le canal de l'Athos qui conduisait au golfe où sont situées les villes d'Assa, de Pilore, de Singus et de Sarta ; de là, après avoir enlevé toutes les troupes de ces villes, elle vogua rapidement pour se rendre au golfe Thermien. Doublant Ampélus, cap de Torone, elle passa près des villes grecques ci-après, où elle prit des hommes et des vaisseaux : Torone, Galepse, Sermyle, Mécyberne et Olynthe ; on appelle cette contrée Sithonie.

CXXIII. La flotte, coupant court du cap d'Ampélus à celui de Canastrée, le plus saillant de toute la Pallène, enleva les vaisseaux et les troupes de Potidée, d'Aphytis, de Néapolis, d'Éga, de Thérambe, de Scione, de Mende et de Sana. Car telles sont les villes de la contrée appelée aujourd'hui la Pallène et précédemment Phlégra. Tout en prenant la route que nous venons de dire, les vaisseaux côtoyaient les rivages et enlevaient les troupes des villes voisines de la Pallène, limitrophes aussi du golfe Thermien ; voici leurs noms : Lipax, Combrée, Lisé, Gégone, Campsa, Smila, Énia. Le territoire où elles sont situées portait alors comme à présent le nom de Crossée. D'Énia, la dernière de celles que je viens d'énumérer, la flotte entra dans le golfe Thermien qui baigne la Mygdonie, et, poursuivant sa

Digitized by Google

marche, elle atteignit Therma, but qui lui était indiqué, et Sindus, et la ville de Calestre baignée par le fleuve Axios, qui sépare la Mygdonie de la Bottiéide, où, sur la côte, les villes d'Ichna et de Pella possèdent un étroit territoire.

CXXIV. L'armée navale, en attendant le roi, campa autour du fleuve, autour de Therma et autour des villes qui se trouvent entre celle-ci et l'Axios. Cependant Xerxès et l'armée de terre, au sortir d'Acanthe, s'enfoncèrent dans les terres, prenant pour but Therma; ils traversèrent la Péonie et la Crestonie; ils passèrent la rivière d'Échidore, qui prend sa source chez les Crestoniens, arrose la Mygdonie et a son embouchure près du marais voisin de l'Axios.

CXXV. En cette contrée, les lions attaquèrent les chameaux qui portaient des provisions : car les lions rôdaient toute la nuit et abandonnaient leurs antres accoutumés; mais ils ne touchaient à bêtes ni gens, hormis les chameaux. J'en cherche avec surprise le motif : comment les lions, s'abstenant des autres proies, étaient-ils entraînés à s'en prendre aux chameaux, bêtes qu'ils n'avaient jamais vues et avec lesquelles ils ne s'étaient jamais mesurés ?

CXXVI. Les lions abondent sur ce territoire, ainsi qu'une race de bœufs sauvages dont les cornes, d'une longueur démesurée, sont apportées en Grèce. Les limites que les lions ne dépassent pas sont le fleuve Nestos, qui coule à travers Abdère, et l'Achéloüs en Acarnanie. En effet, nul ne verra, en Europe, des lions au delà du Nestos du côté de l'orient, ni sur le reste du continent à l'ouest, au delà de l'Achéloüs; mais on en trouve entre ces deux fleuves.

CXXVII. Arrivée à Therma, l'armée fit halte ; elle campa le long de la mer qui s'étend de cette ville et des confins de la Mygdonie aux rivières de Lydias et d'Haliacmone, lesquelles séparent la Bottiéide de la Macédoine et s'unissent en un seul cours. Les barbares campèrent donc sur ces terres, et, de tous les fleuves qui descendent de la Crestonie, le seul Échidore fut insuffisant à abreuver l'armée ; il manqua d'eau.

CXXVIII. Xerxès apercevait de Therma les monts de la Thessalie, l'Olympe et l'Ossa, l'un et l'autre d'une hauteur extraordinaire : on lui dit qu'entre ces deux monts, il y avait une gorge étroite, au travers de laquelle s'écoulait le Pénée, et que c'était le chemin pour entrer en Thessalie ; il eut alors le désir de s'embarquer et de voir l'embouchure de ce fleuve : car il était sur le point de prendre la route haute, par le territoire des Ma-


Digitized by Google

cédoniens-Perrhèbes, auprès de la ville de Gonnus ; il savait que cette voie était la plus sûre. Ayant donc ce désir, il monta sur un vaisseau sidonien, le même qu'il prenait toujours quand il exécutait quelque chose de semblable, puis il donna au reste de la flotte le signal d'avancer en pleine mer, laissant où elle était l'armée de terre. Lorsqu'il fut arrivé et qu'il vit l'embouchure du Pénée, il fut frappé d'admiration et, appelant ses guides, il leur demanda s'il était possible de détourner le fleuve et de le conduire à la mer sur un autre point.

CXXIX. On dit de la Thessalie que jadis elle formait un lac ; en effet, de toutes parts, elle est enclose de hautes montagnes : le Pélion et l'Ossa, confondant leurs bases, l'enferment au levant ; du côté du nord, c'est l'Olympe ; à l'ouest, le Pinde ; et au midi, l'Othrys ; entre ces monts est la Thessalie, vallée profonde. C'est pourquoi, des nombreux ruisseaux qui s'y jettent, cinq, les plus considérables, le Pénée, l'Apidane, l'Onochone, l'Énipée et le Pamise, descendant des montagnes qui ceignent la Thessalie dans la plaine, sans jusque-là perdre leurs noms, finissent par ne plus former qu'un seul canal, et un canal étroit, en se rendant à la mer. Aussitôt que ces rivières se sont réunies, le nom de Pénée l'emporte et efface tous les autres. Or, ajoute-t-on, autrefois il n'y avait point encore de canal, cette issue n'existait pas, ces rivières, et en outre le lac Bœbéis, n'avaient point de noms comme à présent, mais ils ne coulaient pas moins, et en coulant ils faisaient de la Thessalie une vaste mer. Les Thessaliens eux-mêmes rapportent que Neptune a fait le canal par où s'écoule le Pénée ; c'est assez vraisemblable, car pour qui croit que Neptune ébranle la terre et que les crevasses produites par les tremblements de terre sont l'œuvre de ce dieu, il est visible au premier aspect que Neptune a fait le conduit ; en effet, il provient d'un tremblement de terre ; c'est du moins ce que j'en ai pensé, en voyant la séparation des montagnes.

CXXX. Les guides à qui Xerxès demanda s'il y avait une autre issue pour conduire le fleuve à la mer ; lui répondirent avec une exacte connaissance des faits : « O roi, il n'existe point pour le Pénée d'autre sortie aboutissant à la mer ; voilà l'unique ; car toute la Thessalie est entourée de montagnes. » Alors Xerxès de dire : « Les Thessaliens sont des hommes sages ; ils ont prévu de loin que, sans cela, leur contrée serait facile à prendre et serait rapidement subjuguée. En effet, il n'y aurait qu'à faire refluer le fleuve sur leur territoire, en élevant une

Digitized by Google

masse de terre devant l'ouverture et en obstruant le canal par où il s'écoule, de sorte qu'au dedans des montagnes tout le vallon serait submergé. » Quand il tenait ce langage il pensait aux fils d'Aleuas, parce que c'étaient les premiers des Grecs de la Thessalie qui s'étaient donnés à lui, et il pensait qu'ils lui avaient promis amitié au nom de la nation tout entière. Après avoir ainsi parlé et suffisamment examiné, il revint à Therma.

CXXXI. Le séjour en Piérie fut de longue durée, car l'un des trois corps rasa la frontière macédonienne, afin que l'armée entière traversât les Perrhèbes. Cependant les hérauts envoyés en Grèce pour requérir la terre et l'eau revinrent, les uns les mains vides, les autres apportant ce qu'ils avaient demandé.

CXXXII. Parmi ceux qui donnèrent la terre et l'eau, on compte les Thessaliens, les Dolopes, les Éniénes, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les Maliéens, les Achéens de la Phthiotide, les Thébains et tous les Béotiens, hormis ceux de Thespie et de Platée. Les Grecs qui entreprenaient la guerre prêtèrent ce serment contre tous ces peuples : « Tous ceux qui, étant Grecs, se sont donnés au Perse, sans y être contraints, lorsque les affaires seront rentrées dans l'ordre, payeront la dîme [1] à Delphes pour le dieu. » Telle fut la résolution que les Grecs s'engagèrent par serment à exécuter.

CXXXIII. Le Perse n'envoya point de hérauts à Athènes ni à Sparte, et n'y demanda point la terre et l'eau, pour le motif suivant. Lorsque précédemment Darius les leur avait demandées, à Athènes on avait jeté les députés dans le barathre, et à Sparte dans un puits où on leur avait ordonné de prendre pour le roi ce qu'ils étaient venus chercher ; voilà pourquoi Xerxès n'envoya point dans ces deux villes. Je ne puis dire comment les Athéniens furent punis de ce qu'ils avaient fait aux hérauts, si ce n'est que le Perse détruisit leur ville et dévasta leur territoire ; mais je ne crois pas que ce fût pour cette raison.

CXXXIV. Cependant le courroux de Talthybios, héraut d'Agamemnon, se déchaîna sur les Lacédémoniens : car dans Sparte il y a un temple en l'honneur de Talthybios ; ses descendants, ceux que l'on nomme les Talthybiades, sont les seuls à qui, par privilége, on confie tous les messages de Sparte. Après l'événement que je viens de rapporter, quand les Spartiates faisaient

1. De tout ce qu'ils possèdent.

Digitized by Google

des sacrifices, ils ne pouvaient plus obtenir d'heureux présages, et cet état dura longtemps. Ils le considérèrent comme une calamité publique et en furent vivement affligés. Plusieurs assemblées eurent lieu, et l'on demanda, par proclamation, si quelque Lacédémonien voulait mourir pour Sparte. Sperthias, fils d'Anariste, et Bulis, fils de Nicolas, citoyens du premier rang par la naissance et par les richesses, offrirent de se soumettre à la vengeance de Xerxès, au sujet des hérauts de Darius, qui avaient péri à Sparte. Ainsi les Spartiates les envoyèrent chez les Mèdes pour être mis à mort.

CXXXV. Le courage et le langage de ces hommes commandent l'admiration : car, comme ils se rendaient à Suse, ils arrivèrent chez Hydarne, Perse par sa naissance et général des provinces maritimes de l'Asie. Il leur fit en sa demeure un accueil hospitalier et, après les avoir fêtés, il les questionna en ces termes : « O Lacédémoniens, pourquoi refusez-vous d'être amis du roi ? vous n'avez qu'à me regarder pour juger comment il sait honorer les vaillants. Si donc vous qu'il a estimés tels, vous vous donniez à lui, chacun de vous gouvernerait une part de la Grèce, que lui confierait le roi. — Hydarne, dirent-ils, le conseil que tu nous donnes n'est point pesé dans des balances justes ; tu as expérimenté une chose et non l'autre ; tu sais ce qu'est la servitude, tu n'as en aucune façon goûté de la liberté, tu ignores si elle est douce ou non ; si tu la connaissais, tu nous exhorterais à combattre pour elle, non en lançant des javelines, mais en frappant de près à coups de hache. » Voilà ce qu'ils répondirent à Hydarne.

CXXXVI. Lorsque ensuite ils furent arrivés à Suse et qu'on les eut introduits en présence du roi, premièrement, comme les gardes leur ordonnaient de se prosterner devant lui la face contre terre et cherchaient à les y contraindre, ils n'en voulurent rien faire, dût leur tête tomber. « Ce n'est point, dirent-ils, la coutume chez nous de se prosterner devant un homme, et nous ne sommes pas venus pour cela. » Ainsi donc ils résistèrent ; secondement, loin de démentir cette contenance par leurs paroles ultérieures, ils s'exprimèrent en ces termes : « O roi des Mèdes, les Lacédémoniens nous ont envoyés pour prix des hérauts qui ont péri dans Sparte ; nous sommes chargés d'en porter la peine. » Ils dirent et Xerxès, avec un élan de magnanimité, déclara qu'il ne ressemblait pas aux Lacédémoniens ; que ceux-ci avaient violé toutes les lois humaines en mettant à mort des hérauts ; qu'il ne ferait pas lui-même ce qu'il blâmait,

Digitized by Google

et qu'il se garderait bien de purifier les Lacédémoniens de leur crime en faisant périr leurs envoyés.

CXXXVII. Ainsi, et à cause du parti qu'on avait pris à Sparte, le courroux de Talthybios s'apaisa soudain, quoique Sperthias et Bulis y fussent revenus sains et saufs. Longtemps après, cette colère se réveilla, pendant la guerre entre le Péloponèse et les Athéniens, comme le rapportent les Lacédémoniens, et véritablement, à moi-même, il me semble qu'il y a eu dans ce que je vais répéter quelque chose de particulièrement surnaturel. Que la colère de Talthybios se soit déchaînée au sujet des messagers perses ; qu'elle ne se soit pas apaisée avant d'avoir eu son effet, tout cela était dans l'ordre ; mais qu'elle soit tombée sur les fils de ces hommes qui, pour la fléchir, s'étaient précédemment rendus chez le roi, sur Nicolas, fils de Bulis, et Anariste, fils de Sperthias (ce dernier, voguant avec un vaisseau de transport monté par un nombreux équipage, avait pillé les pêcheries de Tirynthe), c'est ce qui rend évident pour moi qu'il y a eu dans ses conséquences quelque chose d'inexplicable et de divin. Car tous les deux, députés en Asie par les Lacédémoniens, trahis par Sitalcès, fils de Térée, roi des Thraces, et par Nymphodore, fils de Pythie, citoyen d'Abdère, furent pris près de Bisanthe sur l'Hellespont ; on les conduisit en Attique, et les Athéniens les mirent à mort en même temps que le Corinthien Aristée, fils d'Adimante. Cet événement se passa bien des années après l'expédition des Perses[1].

CXXXVIII. Je reviens à mon principal récit. L'armée du roi, selon le bruit qu'il avait répandu, marchait sur Athènes ; mais elle était dirigée réellement contre la Grèce entière. Les Grecs, bien qu'informés depuis longtemps de ses apprêts, n'agirent cependant pas tous de même. Les uns, ceux qui donnèrent au Perse la terre et l'eau, crurent qu'ils n'auraient à souffrir du barbare rien de désastreux. Les autres, ceux qui ne les donnèrent pas, tombèrent en grande crainte, parce que la Grèce n'avait pas assez de vaisseaux pour résister à l'invasion ; la plupart hésitaient à entreprendre la guerre et inclinaient pour le parti médique.

CXXXIX. Ici j'ai besoin de faire connaître mon opinion ; elle déplaira peut-être au plus grand nombre des hommes ; n'importe, je ne laisserai pas de dire ce qui me paraît être la vérité. Si les Athéniens, épouvantés du péril qui les menaçait, avaient

1. Dans la deuxième année de la guerre du Péloponèse, l'an 430 av. J. C.

Digitized by Google

abandonné leur contrée, ou si, ne l'abandonnant pas, mais y restant, ils s'étaient donnés à Xerxès, nul n'aurait tenté de résister au roi sur mer. Or, si personne n'eût résisté au roi sur mer, voici ce qui serait advenu sur le continent. Quoique plusieurs murailles eussent été élevées par les Péloponésiens dans la largeur de l'isthme, les Lacédémoniens, abandonnés par leurs alliés (qui ne les auraient pas livrés volontairement, mais forcément, parce que la flotte des barbares les aurait subjugués ville par ville), restés seuls, seraient morts noblement, après avoir accompli de grandes actions. Telle aurait été la catastrophe, ou bien, préalablement, voyant les autres Grecs passer au parti médique, ils seraient entrés en accommodement avec Xerxès. Ainsi, dans les deux cas, la Grèce eût été soumise aux Perses : car je ne puis comprendre de quelle utilité eussent été les remparts élevés à travers l'isthme, le roi étant maître de la mer. Maintenant donc, quiconque dirait que les Athéniens ont été les sauveurs de la Grèce, ne s'écarterait pas de la vérité. En effet, du côté où ils se tourneraient devait pencher la balance. En se prononçant pour que la Grèce restât libre, ils excitèrent contre le roi le reste des Grecs, qui n'avaient point pris parti pour le Mède, et, avec l'aide des dieux, ils le repoussèrent. Les oracles terribles qui leur vinrent de Delphes, tout en les frappant d'effroi, ne les décidèrent pas à abandonner la Grèce, mais ils tinrent bon et ne craignirent pas d'affronter l'envahisseur de leur contrée.

CXL. En effet, les Athéniens avaient voulu dépêcher à Delphes des messagers pour consulter l'oracle. Lorsque les envoyés eurent accompli au temple les cérémonies accoutumées, ils entrèrent dans le sanctuaire et s'assirent ; alors la Pythie, dont le nom était Aristonice, leur parla en ces termes :

O infortunés, pourquoi vous asseyez-vous? Fuyez aux extrémités de la terre,
Abandonnez vos demeures et les hauts sommets de votre ville ronde.
Car ni la tête ne demeure solide ; ni le corps,
Ni l'extrémité des pieds ou des mains, ni rien du milieu
Ne subsistent ; mais la destruction les efface : car, sur le tout, tombent
La flamme et l'impétueux Mars, accompagnant le char syrien.
Ce dieu ruinera nombre de superbes tours et non pas seulement les tiennes.
Il livrera à la violence du feu nombre de temples des immortels
Qui maintenant sont debout, ruisselants de sueur,
Ébranlés par la crainte, tandis que, du faîte de leur toiture,

Digitized by Google

S'écoule un sang noir, présageant d'avance des maux inévitables.
Mais sortez du sanctuaire et à vos afflictions opposez du courage.

CXLI. Les députés des Athéniens, en entendant ces paroles, se virent frappés d'une calamité grande; comme ils se jetaient à terre, accablés des ces prédictions, Timon, fils d'Androbule, homme considéré à Delphes, autant que ceux qui l'étaient le plus, leur conseilla de prendre des rameaux d'olivier, de rentrer dans le temple et de questionner une seconde fois l'oracle, en qualité de suppliants. Ils suivirent ce conseil et dirent : « O roi, fais-nous une réponse meilleure concernant notre patrie; respecte les rameaux de suppliants que nous tenons en nous présentant devant toi : sinon, nous ne sortirons plus du sanctuaire; nous resterons ici et nous y mourrons. » Ils parlèrent ainsi, et la Pythie, répondant encore une fois, leur dit :

Pallas ne peut apaiser Jupiter Olympien
Qu'elle supplie par de nombreux discours et de prudents conseils.
Je te dis à toi pour la seconde fois cette parole, l'ayant rendue inflexible :
De tout ce que renferment les limites de Cécrops,
Y compris les cavernes du divin Cithéron,
Le prévoyant Jupiter accorde à Tritogénie qu'une forteresse de bois
Sera seule imprenable ; elle sera utile à toi et à tes enfants.
N'attends pas la cavalerie ni l'infanterie qui arrivent,
Ne te tiens pas en repos devant l'armée nombreuse du continent, mais pars
Lui tournant le dos; tu lui feras face un jour.
O divine Salamine, tu feras périr les enfants des femmes,
Que Cérès soit chez toi dispersée ou rassemblée.

CXLII. Cette réponse était et leur parut plus douce que la première; ils la transcrivirent et s'en allèrent; quand à leur retour ils la firent connaître au peuple, les opinions de ceux qui cherchèrent à interpréter l'oracle furent très-diverses; celles-ci surtout furent appuyées : parmi les anciens, les uns dirent qu'il leur semblait que le dieu promettait le salut de l'acropole, car jadis elle était enclose d'une palissade, et cette enceinte, selon eux, était le rempart de bois de la Pythie; d'autres au contraire soutinrent que le dieu indiquait les vaisseaux; ils insistèrent donc pour qu'on les préparât et que l'on abandonnât tout le reste; mais ceux-là même qui par le rempart de bois entendaient les vaisseaux, étaient embarrassés par les deux derniers vers de la Pythie :

O divine Salamine, tu feras périr les enfants des femmes,
Que Cérès soit chez toi dispersée ou rassemblée.

Digitized by Google

Ces vers les attristaient, car les interprétes de l'oracle leur donnaient ce sens qui assombrissait leur propre opinion : Que les Athéniens seraient vaincus autour de Salamine, s'ils se préparaient pour une bataille navale.

CXLIII. Il y avait, parmi les Athéniens, un homme récemment élevé aux premiers rangs; son nom était Thémistocle, mais on l'appelait fils de Néoclès[1]. Il combattit le sentiment des interprètes : « A supposer, dit-il, que ces deux vers concernent réellement le peuple d'Athènes, ils n'auraient point, selon moi, une forme aussi douce, et voici comme ils auraient commencé : *O misérable Salamine*, au lieu de : *O divine Salamine*, si sur ses rivages des habitants de la contrée devaient périr. C'est, ajouta-t-il, l'ennemi que le dieu a voulu désigner à ceux qui saisissent exactement le sens de son oracle, et non Athènes. » En conséquence Thémistocle leur conseilla de se disposer à combattre sur la flotte, laquelle était leur forteresse de bois. Quand il leur eut ainsi dévoilé l'oracle, les citoyens reconnurent que son opinion était préférable à celle des interprètes qui les détournaient de livrer une bataille navale, les exhortant à ne point lever la main contre le Perse, à quitter l'Attique et à partir pour se fixer en d'autres lieux.

CXLIV. Précédemment, une autre opinion de Thémistocle avait heureusement prévalu, lorsque la cité athénienne reçut de grandes richesses, tirées des mines de Laurium. Ils allaient se mettre en rangs et se distribuer dix drachmes par homme; mais Thémistocle les en détourna et fit si bien, en prenant prétexte de la guerre contre les Éginètes, qu'ils résolurent d'employer leur argent à construire deux cents vaisseaux de combat. Cette guerre alors engagée sauva donc la Grèce, en forçant les Athéniens à devenir hommes de mer. Ces vaisseaux ne servirent pas à l'usage auquel ils étaient destinés, mais les Grecs les trouvèrent en temps utile. Les Athéniens possédaient donc cette flotte; mais il fallut construire encore d'autres vaisseaux. Ils prirent le parti, après avoir délibéré au sujet de l'oracle, d'obéir au dieu, d'embarquer tout le peuple et de recevoir sur la flotte, avec les autres Grecs qui voudraient se joindre à eux, le choc du barbare. Tels avaient été les oracles rapportés à Athènes.

CXLV. Cependant les Grecs les mieux intentionnés pour la

1. Pour faire allusion à son élévation récente; Néoclès veut dire nouvellement illustré. Il avait alors cinquante-cinq ans; et il était vraisemblablement l'un des généraux de Marathon.

Digitized by Google

Grèce, s'étant réunis et s'étant donné foi et gages, convinrent avant tout de mettre fin à toutes leurs inimitiés et à toutes les guerres qu'ils se faisaient mutuellement. Ils étaient tous engagés dans quelque querelle, mais la plus grave était celle des Athéniens et des Éginètes. Ensuite, sachant que Xerxès était à Sardes avec ses forces, ils se déterminèrent à envoyer en Asie des espions pour se mettre au courant des affaires du roi; en Argos, des députés pour traiter d'une alliance contre le Perse; en Sicile, d'autres députés auprès de Gélon, fils de Dinomène; puis à Corcyre et en Crète, pour solliciter des secours. Car ils désiraient faire de la race hellénique un seul corps et agir simultanément, après s'être tous rapprochés. En effet le danger du moment menaçait pareillement tous les Hellènes. Mais, disait-on, la puissance de Gélon était grande, et, à beaucoup près, nul des peuples helléniques n'était dans une situation plus florissante.

CXLVI. Ces résolutions prises, les haines apaisées, trois espions partirent pour l'Asie et arrivèrent à Sardes; ils observèrent l'armée du roi; mais on les surprit; les généraux des troupes de terre les mirent à la torture, ils furent condamnés à mort, et on les entraîna au supplice. Xerxès l'apprit et, n'approuvant pas la sentence des généraux, il dépêcha quelques-uns de ses gardes avec ordre de les lui amener s'ils les trouvaient encore vivants. Ils n'étaient point exécutés quand survinrent les gardes, qui les conduisirent en présence du roi. Dès qu'il sut d'eux pourquoi ils étaient venus, il dit à ses gardes de les mener partout, de leur montrer l'infanterie entière et la cavalerie, puis, quand ils seraient rassasiés de ce spectacle, de les renvoyer sains et saufs en la contrée où ils voudraient se rendre.

CXLVII. « Si, dit-il pour expliquer ces ordres, les espions avaient péri, les Grecs n'auraient jamais su que ma puissance surpasse l'idée qu'ils s'en peuvent faire, et, en les privant de trois hommes, je ne leur eusse pas fait grand dommage. Tandis que, selon moi, à leur retour en Grèce, les Grecs, apprenant de quelles forces je dispose, n'attendront pas l'invasion pour renoncer d'eux-mêmes à leur liberté nationale; nous n'aurons donc même pas à nous donner la peine de marcher contre eux. » Xerxès pensa alors comme il pensa encore dans une autre circonstance. Il aperçut un jour, d'Abydos, des navires qui transportaient du blé; ces vaisseaux venaient de l'Euxin à travers l'Hellespont, ils allaient à Égine et au Péloponèse. Son

Digitized by Google

entourage reconnut des voiles ennemies; on se disposait à les capturer et on regardait le roi, attendant ce qu'il allait ordonner. « Où vont-ils? demanda Xerxès.—Chez tes ennemis, maître, répondirent les Perses, pour y porter du blé. » Mais reprenant, il dit : « Nous nous rendons nous-mêmes où nous les voyons aller, avec des chargements de blé ou d'objets divers; quel tort nous font-ils en transportant du blé pour nous? » Ce fut avec la même bénignité qu'il congédia les espions, après qu'ils eurent tout observé; grâce à lui, ils revinrent en Europe.

CXLVIII. Ceux des Grecs qui s'étaient coalisés contre le Perse, après le départ des espions, dépêchèrent des députés à Argos. Or, les Argiens rapportent que quant à eux les choses se sont passées ainsi : au premier bruit des apprêts du barbare contre la Grèce, ils ne doutèrent pas que les Grecs ne tentassent d'en venir aux mains avec le Perse; en conséquence, ils se hâtèrent d'envoyer à Delphes pour demander au dieu ce qu'ils avaient de mieux à faire. Car récemment, six mille des leurs étaient tombés sous les coups des Lacédémoniens et de Cléomène, fils d'Anaxandride, et pour ce motif ils crurent devoir consulter la Pythie. Or elle fit cette réponse :

Ennemi de tes voisins, ami des dieux immortels,
Reste chez toi faisant bonne garde la lance à la main.
Garde ta tête, et la tête sauvera le corps.

Voilà ce qu'à cette époque prononça la Pythie; plus tard, quand les députés des Grecs vinrent en Argos, ils entrèrent au conseil et parlèrent selon leurs instructions. « Nous sommes prêts, dirent les Argiens, à faire ce que vous proposez, sous la condition qu'il y aura une trêve de trente ans entre nous et les Lacédémoniens et que nous aurons le commandement de la moitié de l'armée des alliés; en toute justice nous devrions la commander tout entière[1]; mais nous nous contenterons de la moitié. »

CXLIX. Telle fut, selon eux, la réponse du sénat, quoique l'oracle leur eût défendu d'entrer dans la ligue des Grecs. Ils avaient hâte, ajoutent-ils, de conclure un traité pour trente ans, quelle que fût la crainte que leur avait inspirée l'oracle, afin que pendant ces années leurs fils eussent le temps de devenir hommes[2]. Mais si ce traité ne se faisait pas, et que, outre leur

1. A cause d'Agamemnon et du témoignage d'Homère.
2. Cléomène était mort depuis onze ans; les désastres d'Argos rapportés liv. VI, chap. LXXVI et suiv., étaient donc à peine antérieurs à la fin de son règne.

Digitized by Google

malheur présent, ils vinssent à essuyer un échec dans la guerre contre les Perses, ils songeaient qu'ils seraient à tout jamais soumis aux Lacédémoniens. Ceux des députés qui étaient de Sparte répliquèrent aux paroles du sénat : « En ce qui concerne le traité, notre devoir est d'en référer au peuple; quant au commandement, c'est à nous-mêmes qu'il appartient d'en décider. Nous avons deux rois, Argos n'en a qu'un; il n'est pas possible que l'un des deux rois spartiates soit dépouillé de son autorité; mais rien ne s'oppose à ce que celui d'Argos ait un vote comme chacun des deux nôtres. » Ainsi, disent les Argiens, ils ne purent triompher de l'arrogance des Spartiates, et ils aimèrent mieux être gouvernés par les barbares que de se plier à de telles exigences. Ils notifièrent donc aux députés qu'ils eussent à sortir du territoire d'Argos avant le coucher du soleil, sinon qu'ils les traiteraient en ennemis.

CL. Voilà ce que rapportent les Argiens; un autre récit est répandu dans la Grèce. Xerxès, dit-on, avant même d'avoir mis en mouvement ses armées, envoya en Argos un héraut qui, à son arrivée, tint ce langage : « O Argiens, le roi Xerxès vous dit ces choses. Nous croyons que Perse, de qui nous sommes issus, était fils de Persée, fils de Danaé; il naquit d'Andromède, fille de Céphée. Nous serions donc vos descendants; et nous ne trouvons juste ni que nous fassions la guerre à nos ancêtres, ni que vous deveniez les auxiliaires des autres et nos ennemis. Restez donc en paix dans vos demeures: car, si les choses vont au gré de mes désirs, je ne traiterai personne plus favorablement que vous. » Les Argiens, dit-on, ayant ouï de telles propositions, en tinrent grand compte; mais pour le moment ils ne demandèrent rien et ne firent aucune promesse; par la suite, quand les Grecs voulurent les faire entrer dans la ligue, sachant bien que les Lacédémoniens ne leur céderaient pas le commandement, ils le réclamèrent, afin d'avoir un prétexte pour se tenir en repos.

CLI. Quelques Grecs racontent que, bien des années après, ce récit se trouva confirmé par ce qui suit : Callias, fils d'Hipponice, et ceux qui l'accompagnaient, députés par les Athéniens pour d'autres affaires, étaient à Suse au palais Memnonien. Il y vint en même temps des députés d'Argos qui demandèrent à Artaxerxès, fils de Xerxès, s'il persévérait dans l'amitié qu'ils avaient contractée avec son père, ou s'il les considérait comme ennemis. Or, le roi Artaxerxès leur déclara qu'il persévérait et que pour aucune ville il n'avait autant d'attachement que pour Argos.

Digitized by Google

CLII. Xerxès envoya-t-il en Argos ce héraut que l'on dit? des députés Argiens interrogèrent-ils à Suse Artaxerxès sur son amitié? Je n'en puis parler avec certitude, et sur ce point je ne manifeste aucune opinion contraire au récit des Argiens. Je n'ignore pas que, si tous les hommes déposaient au même lieu leurs fautes propres, dans le désir de les échanger contre celles de leurs voisins, après avoir penché la tête pour examiner ces dernières, ils remporteraient avec joie celles qu'ils auraient apportées. Ainsi, les actions les plus déshonorantes n'ont pas été commises par les Argiens. Pour moi, je dois répéter tout ce qui se dit, et ce mot s'applique à mon histoire tout entière. On va jusqu'à raconter que ce furent les Argiens qui appelèrent les Perses contre la Grèce, parce qu'ils avaient le dessous dans la guerre contre les Lacédémoniens, et qu'ils voulaient sortir de cet état misérable. Mais que ceci suffise quant aux Argiens.

CLIII. Les autres députés de la confédération arrivèrent en Sicile pour avoir une entrevue avec Gélon, et parmi eux se trouvait Syagre, envoyé par Lacédémone. L'un des ancêtres de ce Gélon, qui habitait Géla, était de l'île de Télos, située près du Triopium. Or, quand les Lindiens de Rhodes, avec Antiphème, colonisèrent Géla, ils ne le laissèrent pas en arrière. A la longue, ses descendants, devenus prêtres des divinités infernales, continuèrent d'exercer ce sacerdoce, dont Téline leur aïeul avait été investi de cette manière : des citoyens de Géla, vaincus en une sédition, se réfugièrent à Mactorie, ville située au-dessus de Géla; Téline les ramena dans leur patrie, sans disposer d'aucune force humaine, mais parce qu'il savait les rits de ces divinités; d'où il avait puisé, où il avait acquis cette science, je ne le puis dire. En s'appuyant sur elle, il les ramena sous la condition que sa postérité aurait le sacerdoce des deux déesses. Je suis toujours surpris, d'après ce que l'on m'a raconté, que ce Téline ait achevé une telle entreprise: car, selon moi, il n'est pas donné à tout homme d'accomplir ces sortes d'actions, qui demandent une âme intrépide et un corps robuste; et les Siciliens disent qu'au contraire Téline était efféminé, adonné à la mollesse. Il obtint ainsi ce privilége.

CLIV. A la mort de Cléandre, fils de Pantarès, qui avait régné sept ans sur Géla, et qui fut tué par Sabille, l'un des citoyens, Hippocrate, frère de Cléandre, s'empara de la souveraineté. Pendant sa tyrannie, Gélon, l'un des descendants de l'hiérophante Téline, était garde d'Hippocrate, avec beaucoup d'autres, y compris Énésidème, fils de Pataïque; il ne tarda pas

Digitized by Google

à cause de sa valeur, à devenir général de toute la cavalerie. Car, lorsqu'Hippocrate assiégea les Callipolites, puis les Naxiens de la Sicile, puis les Zancléens, puis les Syracusains, et beaucoup de barbares, Gélon, en toutes ces guerres, se distingua par la bravoure la plus brillante. De toutes ces villes, nulle, dit-on, hormis Syracuse, ne put éviter d'être asservie par Hippocrate. Les Corinthiens et les Corcyréens sauvèrent les Syracusains vaincus en bataille rangée sur le fleuve Élore; ils les sauvèrent et les réconcilièrent avec Hippocrate, sous la condition qu'ils lui livreraient Camarine, ville qui leur appartenait de toute antiquité.

CLV. Après avoir régné le même nombre d'années que son frère Cléandre, Hippocrate vint à mourir devant la ville d'Hybla, comme il faisait la guerre aux Siciliens. Alors Gélon, sous prétexte de porter secours à ses fils Euclide et Cléandre, dont les citoyens refusaient d'accepter le joug, vainquit les révoltés, et, dépouillant les fils d'Hippocrate, il prit la souveraineté pour lui-même. Après ce succès inespéré, il advint que ceux des Syracusains qu'on surnommait Gamores[1], furent chassés par le peuple et par leurs esclaves appelés Cyllyriens. Gélon se mit à la tête de ces émigrés, les conduisit de la ville de Casmène à Syracuse, et se rendit leur maître. Car le peuple de Syracuse, à l'approche de Gélon, lui livra la ville et se livra soi-même.

CLVI. En possession de Syracuse, Gélon n'attacha pas grande importance à sa souveraineté de Géla, et il la confia à son frère Hiéron; cependant il fortifia Syracuse, et pour lui Syracuse fut tout; cette ville grandit incontinent et devint florissante: en effet, d'une part, il y transporta tous ceux de Camarine; il les en fit citoyens et détruisit leur ancienne cité; d'autre part, il agit de même à l'égard de plus de la moitié des habitants de Géla. En outre, comme il assiégeait les Mégariens de la Sicile, ceux-ci se rendirent par capitulation. Les riches avaient été les promoteurs de la guerre; ils s'attendaient donc à mourir; mais il les conduisit à Syracuse dont ils furent citoyens; quant au peuple des Mégariens, qui n'était pour rien dans la querelle et croyait ne souffrir aucun mal, il l'emmena pareillement à Syracuse et le vendit pour être exporté hors de la Sicile. En troisième lieu, il traita de même les Eubéens-Naxiens, après les

1. Pourvus d'une part de terre, propriétaires fonciers, issus des conquérants doriens de Corinthe et tenant en servage les anciens possesseurs, les Cyllyriens ou Callicyriens, appelés ainsi (beaux-maîtres) par ironie.

Digitized by Google

avoir divisés en deux parts. Il se conduisit de la sorte pour ces deux villes, estimant qu'il est incommode d'habiter dans les mêmes remparts avec le peuple. Par ces expédients, Gélon devint un tyran investi d'une grande puissance.

CLVII. Lorsque les députés des Grecs arrivèrent à Syracuse, ils entrèrent avec lui en conférence et s'exprimèrent ainsi : « Les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés nous envoient pour que nous t'emmenions avec nous contre le barbare. Car tu dois avoir appris qu'il marche contre la Grèce, que le Perse, après avoir réuni par des bateaux les deux rives de l'Hellespont, est sur le point de pousser sur elle, hors de l'Asie, tout ce qu'il y a de troupes en Orient, sous prétexte d'attaquer Athènes, mais dans le dessein de soumettre tous les Grecs à son autorité. Or, tu t'es élevé à une grande puissance, et, depuis que tu règnes sur toute la Sicile, tes États ne sont point une médiocre part de la Grèce ; prends parti pour ceux qui défendent sa liberté ; défends en même temps la tienne. Car, tous réunis, les Grecs forment une grande armée ; nous devenons capables de combattre l'envahisseur ; tandis que si parmi nous quelques-uns trahissent, si d'autres refusent de résister, si une petite partie seulement de la Grèce a des sentiments sains, on peut craindre qu'elle ne succombe tout entière. N'espère pas, en effet, si le Perse, vainqueur dans les batailles, nous subjugue, qu'il ne poursuive point jusqu'à toi ; prends tes précautions contre cette occurrence ; en réalité, si tu nous secondes, tu te portes secours à toi-même. Une entreprise sagement résolue se termine d'ordinaire heureusement. »

CLVIII. Ils dirent, mais Gélon leur répondit avec une extrême vivacité : « O Grecs, discoureurs présomptueux, vous osez m'inviter à entrer dans votre alliance contre le barbare. Vous-mêmes, quand je vous ai demandé de me prêter la main contre une armée barbare (car j'étais en guerre avec les Carthaginois), quand je vous ai suppliés de venger le meurtre de Doriée[1], fils d'Anaxandride, massacré à Égeste, quand je vous ai offert de vous ouvrir mes ports, où vous auriez trouvé de grands profits et avantages, ni cette promesse ni l'occasion de tirer vengeance de la mort de Doriée n'ont pu vous décider à me secourir. Il n'a pas tenu à vous que le barbare ne fût maître de toute cette contrée ; pour moi, mes affaires se sont rétablies. Maintenant que la guerre vous menace, qu'elle arrive sur votre territoire, le

1. Voy. liv. V. chap. XLII.

Digitized by Google

souvenir de Gélon vous revient. Toutefois, après avoir été dédaigné par vous, je ne vous imiterai pas; je suis prêt à vous donner le secours de deux cents trirèmes, de vingt mille hommes pesamment armés, de deux mille chevaux, d'autant d'archers, d'autant de frondeurs, et d'autant de cavaliers armés à la légère. Je promets en outre d'approvisionner de vivres toute l'armée grecque aussi longtemps que durera la guerre. Je vous fais ces offres, à condition que je serai le général en chef des Grecs contre le barbare; sous toute autre condition, je ne partirai pas moi-même et je n'enverrai personne. »

CLIX. A ces mots, Syagre ne put se contenir et il reprit : « Certes, le petit-fils de Pélops, Agamemnon, pousserait un long gémissement s'il apprenait que les Spartiates aient été privés du commandement par Gélon et les Syracusains. Mais oublie jusqu'à la pensée que nous puissions te prendre pour chef. Si tu veux secourir la Grèce, sache que tu seras sous les ordres des Lacédémoniens; si tu ne consens pas à être commandé, ne sois point notre auxiliaire. »

CLX. Lorsque Gélon vit que Syagre lui résistait avec tant de fermeté, il fit aux députés cette autre proposition : « O mon hôte spartiate, les outrages habituellement excitent la colère de l'homme; toutefois, quoique tu ne me les aies point épargnés en ton discours, tu ne m'entraîneras pas à te faire une réponse inconvenante. Si vous tenez fort au commandement, n'ai-je point le droit d'y tenir plus encore, moi qui dispose d'une armée de beaucoup la plus considérable, et d'un plus grand nombre de vaisseaux? Mais puisque vos paroles me sont à ce point hostiles, je vous concéderai quelque chose de ma première proposition. Si vous êtes à la tête de l'armée de terre, je serai à la tête de la flotte; vous est-il agréable de commander sur mer, moi je demande à commander sur terre. Il faut ou vous contenter de cet arrangement, ou partir sans notre alliance. » Voilà ce que proposa Gélon.

CLXI. Le député d'Athènes, prévenant celui de Lacédémone, lui répliqua en ces termes : « O roi de Syracuse, la Grèce nous a envoyés vers toi pour demander non un général, mais une armée. Or, tu ne parais point disposé à nous fournir des troupes, si l'on ne te donne le commandement. Ton désir est donc d'être placé à notre tête; quand tu as parlé d'abord d'être institué général en chef de toute l'armée des Grecs, il nous a suffi à nous Athéniens, de garder le silence; nous n'ignorions pas que le Laconien était capable de défendre lui-même et nous. Il t'a en effet

Digitized by Google

refusé le commandement de l'armée, et maintenant tu te bornes à celui de la flotte; voilà où nous en sommes. Mais si le Laconien ne le réclame pas, certes nous le réclamons; à défaut des Spartiates, il nous appartient; s'ils le voulaient, nous n'aurions rien à dire; par nul autre, nous ne nous laisserons commander sur mer. Ne serait-ce point peine perdue pour nous, de nous être procuré la plus nombreuse armée navale de toute la Grèce, si, étant Athéniens, nous cédions le commandement à des Syracusains, nous de toutes les nations la plus ancienne, et les seuls des Grecs qui n'ayons jamais émigré? Homère, le poëte épique, n'a-t-il pas rapporté que l'un des nôtres était allé en Ilion[1] et avait excellé pour ranger des troupes en bataille? On ne peut donc nous blâmer de nous exprimer comme nous le faisons. »

CLXII. A cela Gélon répondit : « Hôte athénien, vous me paraissez être parfaitement pourvus de généraux et n'avoir point d'hommes à commander. Puisque ne concédant rien vous prétendez tout retenir, ne manquez pas de partir au plus vite et d'annoncer à la Grèce que le printemps de son année lui fait faute. » Par ce mot, il voulait dire que, comme évidemment le printemps est la meilleure part de l'année, son armée était la meilleure part de l'armée des Grecs. La Grèce donc, selon lui, étant privée de son alliance, ressemblait à une année dont on aurait retranché le printemps.

CLXIII. Les députés des Grecs, ayant ainsi négocié avec Gélon, remirent à la voile. Gélon cependant, craignant que le peuple grec ne pût repousser les barbares, et, d'un autre côté, considérant comme une chose cruelle et intolérable, s'il allait dans le Péloponèse, d'obéir à des Lacédémoniens, lui tyran de la Sicile, renonça tout à fait à ce dernier parti et songea à en prendre un autre. En effet, aussitôt qu'il fut informé que le Perse avait franchi l'Hellespont, il expédia pour Delphes, avec trois navires à cinquante rames, Cadmus, fils de Scythès, citoyen de Cos; il le chargea de nombreux trésors et de paroles amies, afin qu'il y attendît de quel côté tournerait la chance de la guerre; que, si le barbare était vainqueur, il lui donnât avec les trésors la terre et l'eau, au nom des contrées où régnait Gélon, et que, si les Grecs l'emportaient, il revînt avec les présents.

CLXIV. Ce Cadmus, ayant précédemment recueilli à la mort de son père la royauté bien affermie de Cos, volontairement, sans qu'aucun danger le menaçât, mais par droiture, remit l'au-

1. Ménesthée. Voy. *Iliade*, II, 552.

Digitized by Google

torité aux citoyens et s'établit en Sicile. Là, il se joignit aux Samiens et habita la ville de Zanclé, qui changea son nom pour celui de Messine. Gélon envoya donc à Delphes, à cause de la droiture qu'il lui connaissait, ce Cadmus qui était venu ainsi s'établir en Sicile; et, parmi plusieurs preuves que Cadmus donna de son honnêteté, ce qu'il fit en cette circonstance ne fut pas la moins honorable. En effet, maître de grandes richesses que Gélon lui avait confiées, libre de les retenir, il ne le voulut pas; mais, lorsque les Grecs eurent remporté la victoire sur mer et que Xerxès repoussé eut fait retraite, il retourna spontanément en Sicile et y rapporta ses trésors intacts.

CLXV. Les Siciliens prétendent que, même à la condition d'obéir aux Lacédémoniens, Gélon eût porté secours aux Grecs, si Térille, fils de Crinippe, tyran d'Himère, n'avait pas été chassé de cette ville par Théron, fils d'Énésidème, tyran d'Agrigente, et si vers le même temps il n'avait pas amené une armée de trois cent mille Carthaginois, Libyens, Ibères, Ligyens, Hélisyciens, Sardiniens, Cyrniens; et pour les commander, Amilcar, fils d'Annon, roi de Carthage, attiré par ses liens d'hospitalité avec Térille, et surtout par le zèle d'Anaxile, fils de Crétine, tyran de Rhégium, qui donna ses enfants comme otages à Amilcar[1] et le décida à passer en Sicile pour venger son beau-père: car Anaxile avait épousé Cydippe, fille de Térille. Ainsi, disent les Siciliens, Gélon, se trouvant dans l'impossibilité de seconder les Grecs, envoya ses trésors à Delphes.

CLXVI. Ils ajoutent que, le jour même de la bataille de Salamine, Gélon et Théron combattirent en Sicile et remportèrent la victoire sur Amilcar et les Carthaginois. Cet Amilcar, Carthaginois par son père, était par sa mère Syracusain, et il s'était élevé par son courage à la royauté; quand on en vint aux mains et qu'il fut vaincu, il disparut, à ce que j'ai ouï dire; on ne le vit plus ni mort ni vivant, en aucun lieu de la terre, quoique Gélon le fît chercher partout.

CLXVII. Les Carthaginois font cet autre récit, comme s'il était vraisemblable: les barbares, disent-ils, combattirent en Sicile avec les Grecs, depuis l'aurore jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule (en effet, on rapporte que la bataille dura tout ce temps). Cependant Amilcar, resté dans le camp, ne cessa pas de faire des sacrifices d'heureux présage, consacrant sur un vaste

1. Les Carthaginois étaient alliés de Xerxès et vraisemblablement excités par lui.

Digitized by Google

bûcher des corps entiers; finalement il vit, aux libations qu'il répandait sur les victimes, la déroute des siens; alors il s'élança lui-même dans la flamme, et disparut ainsi, entièrement consumé. Qu'il ait disparu comme le disent les Phéniciens ou de l'autre manière: d'une part, Carthaginois et Syracusains lui font des sacrifices; d'autre part, ils lui ont élevé des monuments héroïques dans toutes les villes des colonies; le plus grand est à Carthage même. C'est assez parler de la Sicile.

CLXVIII. Les Corcyréens répondirent aux députés et agirent comme on va voir; car les mêmes qui étaient allés en Sicile vinrent les trouver, en leur répétant ce qu'ils avaient dit à Gélon. Ils promirent incontinent d'envoyer du secours: « Nous ne pouvons, ajoutèrent-ils, regarder d'un œil indifférent la ruine de la Grèce. En effet, si elle succombe, nous n'avons rien à attendre, dès les premiers jours, que la servitude; nous devons donc vous seconder de tous nos efforts. » Ils prononcèrent ces mots d'un air résolu; mais quand vint le moment d'expédier leur secours, pensant différemment, ils équipèrent soixante navires, les firent à peine avancer dans la mer et les arrêtèrent sur les côtes du Péloponèse, autour de Pylos et de Ténare en Laconie, où ils jetèrent l'ancre, attendant eux aussi de quel côté tournerait la chance de la guerre: ils n'espéraient pas que les Grecs pussent l'emporter, mais ils croyaient que les Perses triompheraient d'une manière éclatante et se rendraient maîtres de toute la Grèce. Ils s'arrangèrent donc de façon à pouvoir parler au Perse en ces termes: « O roi, les Grecs ont voulu nous associer avec eux dans cette guerre, nous qui avons une armée et une flotte non médiocres, mais les plus nombreuses après celles d'Athènes. Nous n'avons point consenti à nous opposer à toi, ni à rien faire qui te fût désagréable. » Ils ne doutaient pas d'obtenir par ce langage de meilleures conditions que les autres, et, selon moi, il en eût été ainsi. Pour s'expliquer avec les Grecs, leur prétexte était tout prêt, et ils en firent usage, quand ceux-ci les accusèrent de ne les avoir point secondés: « Nous avons, dirent-ils, équipé soixante vaisseaux; mais, à cause des vents étésiens, il nous a été impossible de doubler le cap Malée; par ce motif, nous ne sommes point arrivés à Salamine, et, sans aucun mauvais dessein, nous avons manqué au combat naval. » Ce fut ainsi qu'ils trompèrent les Grecs.

CLXIX. D'un autre côté, les Crétois, lorsque ceux que les Grecs en avaient chargés s'adressèrent à eux, agirent de la manière suivante: ils envoyèrent, au nom de la communauté, de-

Digitized by Google

mander à l'oracle de Delphes s'ils trouveraient quelque avantage à seconder la Grèce ; voici la réponse de la Pythie : « Insensés, vous vous plaignez encore des larmes que vous a fait verser Minos, irrité du secours que vous avez porté à Ménélas, parce que les Lacédémoniens précédemment vous avaient refusé leur aide pour venger sa mort à Camique, et que néanmoins vous vous étiez ligués avec eux en faveur d'une femme enlevée à Sparte. » Lorsque l'on eut rapporté ces paroles aux Crétois, ils s'abstinrent de rien faire pour les Grecs.

CLXX. Car l'on dit que Minos, à la demande de Dédale, s'étant rendu dans la Sicanie, appelée maintenant Sicile, y périt de mort violente. A la longue, les Crétois, hormis les Polichnitiens et les Présiens, excités par un dieu, firent contre la Sicanie un grand armement, et assiégèrent cinq ans la ville de Camique, que de mon temps les Agrigentins possèdent; enfin, ne pouvant ni la prendre ni continuer le siége, à cause de la famine dont ils souffraient, ils l'abandonnèrent et partirent. Comme ils côtoyaient l'Iapygie, une violente tempête les assaillit et les jeta sur le rivage ; tous leurs navires étaient brisés, et ils ne voyaient pas moyen de retourner en Crète. Ils fondèrent alors la ville d'Hyria, s'y établirent et changèrent leur nom de Crétois en celui d'Iapyges-Messapiens; d'insulaires ils devinrent continentaux. D'autres colonies sortirent de cette ville d'Hyria, et longtemps après, les Tarentins, devenus leurs ennemis, leur portèrent de rudes atteintes, au point que le plus grand massacre des Grecs que nous connaissions s'ensuivit. Les Rhégiens seuls, qui, forcés par Micythe, fils de Chérus, s'étaient faits les auxiliaires des Tarentins, perdirent trois mille citoyens; quant aux Tarentins, on ne les a pas comptés. Ce Micythe, étant serviteur d'Anaxile, avait été laissé à Rhégium comme gouverneur; c'est le même qui en fut expulsé, s'établit à Tégée en Arcadie, et consacra au temple olympien quantité de statues.

CLXXI. Mais ce que je viens de dire des Tarentins et des Rhégiens est dans mon récit une digression. La Crète, à ce que disent les Présiens, était devenue déserte ; alors d'autres hommes, et surtout des Grecs, s'y établirent. A la troisième génération après Minos survint la guerre de Troie, dans laquelle il ne paraît pas que les Crétois aient été les moindres vengeurs de Ménélas. Mais à cause de ce secours, à leur retour de Troie, ils eurent à souffrir de la peste et de la famine, eux et leurs troupeaux, à tel point que, pour la troisième fois, la Crète fut dépeuplée ; les Crétois actuels sont, avec les survivants, le troi-

Digitized by Google

sième des peuples qui l'aient possédée. La Pythie, en rappelant ces souvenirs, arrêta leur désir de seconder les Grecs.

CLXXII. Les Thessaliens, par contrainte, prirent d'abord parti pour le Mède; mais, comme ils le montrèrent, ce que les Aleuades avaient tramé ne leur était nullement agréable. En effet, dès qu'ils surent que le Perse était sur le point de passer en Europe, ils envoyèrent des députés à l'isthme. C'est là que se tenait l'assemblée des hommes élus par les villes les mieux disposées en faveur de la Grèce, pour délibérer sur les affaires présentes. Les députés des Thessaliens se présentèrent devant eux et leur dirent : « O Grecs! il est nécessaire de garder le défilé de l'Olympe, pour que la Thessalie et toute la Grèce soient à l'abri de l'invasion. Nous sommes prêts à y concourir, mais il faut que vous nous donniez l'appui d'une armée nombreuse; si vous ne le faites, sachez que nous traiterons avec le Perse : car, placés comme nous le sommes, en avant du reste des Grecs, nous ne devons point seuls mourir pour vous. Si vous refusez de nous assister, vous ne pouvez nous imposer aucune obligation, car nulle obligation ne prévaut contre l'impossibilité, et nous tâcherons de pourvoir nous-mêmes à notre salut. » Ainsi dirent les Thessaliens.

CLXXIII. Les Grecs, en conséquence, résolurent d'envoyer par mer, en Thessalie, un corps d'infanterie destiné à garder le défilé. On le rassembla, et il traversa l'Euripe; arrivé à Alos en Achaïe, il débarqua, laissa là ses navires, se dirigea sur la Thessalie, et gagna Tempé, où se trouve le défilé qui de la basse Macédoine conduit en Thessalie, le long du Pénée, entre l'Olympe et l'Ossa. A cet endroit, les Grecs, au nombre de dix mille pesamment armés, établirent leur camp, renforcés par la cavalerie indigène. Ils avaient deux généraux, le Lacédémonien Événète, fils de Carène, élu par les polémarques, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale, et l'Athénien Thémistocle, fils de Néoclès. Ils y demeurèrent peu de jours, car des messagers vinrent de la part du Macédonien Alexandre, fils d'Amyntas, leur conseillèrent de partir, de ne point rester dans le défilé s'ils ne voulaient être foulés aux pieds par l'envahisseur, et leur apprirent le nombre des troupes et des vaisseaux ennemis. Lorsque ces envoyés leur eurent donné ce conseil, comme ils le jugèrent utile, et que le Macédonien leur sembla bienveillant pour eux, ils le suivirent. Pour moi, je crois qu'ils cédèrent à la crainte, parce qu'on leur apprit l'existence d'une autre entrée de la Thessalie par la haute Macédoine, les Perrhèbes et la

Digitized by Google

ville de Gonnus, celle par laquelle en effet pénétra l'armée de Xerxès. Les Grecs remontèrent donc sur leurs navires et retournèrent à l'isthme.

CLXXIV. Cette marche en Thessalie eut lieu comme le roi, déjà dans Abydos, était sur le point de passer d'Asie en Europe. Les Thessaliens, privés d'auxiliaires, prirent avec zèle parti pour le Mède; ils n'hésitèrent plus, et, dans le cours des événements, ils rendirent au roi de très-grands services.

CLXXV. Les Grecs, de retour à l'isthme, délibérèrent sur ce que leur avait dit Alexandre et sur le lieu où ils porteraient la guerre. L'opinion qui prévalut près d'eux fut de garder le défilé des Thermopyles, parce qu'il est plus étroit que ceux de la Thessalie et plus voisin de leur territoire. Avant d'arriver aux Thermopyles, nul d'eux ne connaissait le sentier par lequel ils furent pris, et que ceux de Trachis leur indiquèrent. On résolut donc à l'isthme de défendre ce passage et de ne point permettre aux barbares d'entrer en Grèce. En même temps on prépara le départ de la flotte pour Artémisium, sur le territoire de l'Histiéotide; car ces deux positions sont assez voisines pour que de l'une on sache ce qui se passe à l'autre. Voici leur description.

CLXXVI. D'une part, au sortir de la mer de Thrace, la vaste étendue des eaux se resserre en un détroit entre l'île de Sciathos et le continent de Magnésie; à ce pas succède, sur la plage de l'Eubée, la rade d'Artémisium, au-dessus de laquelle est érigé un temple de Diane. D'autre part, vers Trachis, l'entrée de la Grèce n'a qu'un demi-plèthre dans sa moindre largeur; ce n'est cependant point là que se trouve le sol le plus étroit de la contrée entière, mais devant et derrière les Thermopyles. Derrière, vers Alpène, il n'y a de place que pour un seul char; devant, vers le fleuve Phénix, près de la ville d'Anthèle, pas davantage; la partie des Thermopyles, du côté du couchant, est une montagne haute, inaccessible, coupée à pic, qui s'étend jusqu'à l'Œta; du côté de l'orient, la mer et des lagunes bordent le chemin. Il y a, dans le défilé, des eaux thermales que les habitants nomment chytres[1], et où ils ont élevé un autel à Hercule; le passage est fermé par un mur, et jadis des portes y étaient adaptées[2]; les Phocéens le construisirent par crainte, quand les Thessaliens vinrent du pays des Thesprotes sur le

1. Bouilloires.
2. D'où le nom du défilé : Portes des eaux thermales.

Digitized by Google

territoire éolien, que maintenant ils possèdent. Comme les Thessaliens tentaient de les subjuguer, les Phocéens veillèrent à les contenir ; ils conduisirent l'eau bouillante sur la route, de manière à en faire un ravin, ne négligeant rien pour empêcher l'ennemi d'envahir leur propre contrée. Ce vieux mur avait donc été anciennement bâti, et alors, par l'action du temps, il s'était en grande partie écroulé. On résolut de le relever et de défendre en ce lieu la Grèce contre le barbare. Il y a, tout près de la route, un bourg qu'on appelle Alpène ; les Grecs comptèrent en tirer des provisions.

CLXXVII. Telles étaient les localités qui parurent aux Grecs les plus propres à la défensive; car ils avaient prévu et calculé que les Perses ne pourraient, dans ce défilé, se prévaloir de leur multitude ni employer leur cavalerie; ils résolurent donc d'y recevoir le choc de l'armée qui marchait contre la Grèce. Dès qu'ils apprirent que les Perses étaient en Piérie, ils quittèrent l'isthme pour se rendre les uns par terre aux Thermopyles, les autres par mer à la rade d'Artémisium.

CLXXVIII. Tandis que les Grecs s'empressaient de se mettre en défense sur ces deux points, les Delphiens consultèrent le dieu, pleins de crainte pour eux-mêmes et pour la Grèce; il leur répondit d'adresser leurs prières aux vents, qui devaient être les meilleurs auxiliaires des Grecs. Aussitôt cet oracle recueilli, les Delphiens firent connaître à ceux des Grecs qui voulaient être libres ce qui leur était prédit, et, en le leur annonçant au moment où la population entière était épouvantée par l'approche du barbare, ils méritèrent une reconnaissance éternelle. Après cela, ils érigèrent un autel aux vents, non loin de l'enclos consacré à Thye, fille de Céphise, de qui cette contrée tient son nom, et ils y firent des sacrifices. Les Delphiens, jusqu'à nos jours, à cause de cet oracle, ont continué de se rendre les vents propices.

CLXXIX. L'armée navale de Xerxès, partie de Therma, poussa dix de ses meilleures voiles sur Sciathos, où étaient en observation trois vaisseaux grecs; un de Trézène, un autre d'Égine, le troisième de l'Attique. Tous les trois, lorsqu'ils aperçurent ceux des barbares, prirent la fuite.

CLXXX. Les barbares leur donnèrent la chasse et prirent le navire de Trézène, que commandait Praxime; dès qu'ils en furent maîtres, ils menèrent sur la proue le plus beau de ceux qui le montaient et l'égorgèrent, tirant un heureux présage de ce que leur première victime parmi les Grecs était d'une beauté re-

Digitized by Google

marquable. Cet homme égorgé s'appelait Léon[1]; peut-être ce nom lui porta-t-il malheur.

CLXXXI. Le vaisseau d'Égine, que commandait Asonide, donna du mal aux barbares; Pythée, fils d'Ischénoüs, s'y trouvait, homme qui ce jour-là déploya une grande valeur; le navire était déjà pris qu'il combattait encore; il ne cessa point avant qu'on ne l'eût mis en pièces; comme en tombant il ne mourut pas, les Perses qui étaient montés à l'abordage, voyant qu'il respirait, frappés de son courage, firent de leur mieux pour qu'il survécût; ils le pansèrent avec de la myrrhe et des bandes de byssus; puis, lorsqu'ils eurent rejoint la flotte, ils le montrèrent à toute l'armée comme un être extraordinaire, et lui témoignèrent une grande estime, tandis qu'ils traitèrent en esclaves les autres hommes qu'ils avaient faits prisonniers sur le vaisseau.

CLXXXII. Ainsi, deux des navires furent capturés; le troisième, que commandait l'Athénien Phorme, s'échoua vers l'embouchure du Pénée; les barbares eurent le bâtiment, mais non les hommes: car, aussitôt qu'ils eurent touché la côte, les Athéniens sautèrent à terre, traversèrent en toute hâte la Thessalie, et gagnèrent leur ville. Les Grecs en rade auprès d'Artémésium furent informés de cet incident par des feux allumés à Sciathos; ils eurent crainte, et quittant la position, ils se retirèrent à Chalcis pour garder l'Euripe; leurs éclaireurs surveillaient les mouvements de l'ennemi.

CLXXXIII. Des dix vaisseaux barbares, trois abordèrent à l'écueil qui existe entre Sciathos et Magnésie, et que l'on appelle Myrmex. Ils y posèrent une colonne de pierre qu'ils avaient transportée. Cela fait, la flotte entière, partie de Therma, n'ayant plus d'obstacle à craindre sur la route, mit à la voile onze jours après que Xerxès eut quitté Therma. Pammon de Scyros leur avait appris que dans le détroit ils rencontreraient un écueil. En naviguant tout le jour, les barbares atteignirent le territoire de Magnésie, vers Sépias, et la plage entre ce promontoire et la ville de Casthanée.

CLXXXIV. Jusqu'à ce lieu et jusqu'aux Thermopyles, l'armée ne souffrit aucun mal, et, à ce moment encore, selon mon calcul, voici quel était le nombre des combattants. Sur les douze cent sept vaisseaux de l'Asie, il y avait primitivement, de toutes les nations, deux cent quarante-un mille quatre cents hommes, à raison de deux cents hommes par vaisseau; il y avait sur

1. Lion.

Digitized by Google

chacun, outre l'équipage indigène, trente Perses, Mèdes ou Saces, supplément qui donne de plus trente-six mille deux cent dix hommes; à ceux-ci et aux premiers, j'ajouterai encore ceux des navires à cinquante rames, quatre-vingts hommes, terme moyen, par voile, et de ces voiles, il y avait, ainsi que je l'ai dit, trois mille; elles portaient alors environ deux cent quarante mille hommes. Le total des forces maritimes asiatiques s'élevait donc à cinq cent dix-sept mille six cent dix hommes; celui de l'infanterie, à dix-sept cent mille; celui de la cavalerie, à quatre-vingt mille. A ce nombre il faut joindre encore vingt mille hommes, nombre des Arabes et des Libyens montés, les premiers sur des chameaux, les seconds sur des chars; de sorte qu'en additionnant les forces de terre et de mer, on a en tout deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes. Tel fut l'armement formé comme je l'ai dit en Asie, sans compter les serviteurs qui suivaient l'armée, non plus que les vaisseaux de transport et leurs matelots.

CLXXXV. Cette grande armée s'était renforcée en Europe des populations qu'on avait entraînées, et dont je ne peux parler que par conjecture : les Grecs de la Thrace et des îles qui l'avoisinent fournirent cent vingt vaisseaux montés par vingt-quatre mille hommes. Les Thraces, les Péoniens, les Éordes, les Bottiéens, la race chalcidienne, les Bryges, les Piériens, les Macédoniens, les Perrhèbes, les Éniènes, les Dolopes, les Magnètes, les Achéens des côtes de la Thrace, à ce qu'il me semble, ont dû se trouver au nombre de trois cent mille, et ce nombre ajouté à celui de l'Asie et à celui de la flotte européenne, donne un total général de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix combattants.

CLXXXVI. Tel fut le nombre des combattants; je ne crois pas que celui des serviteurs et des équipages des vaisseaux de transport fût moindre, si même il n'était pas plus considérable; mais je le suppose égal. Ce serait donc cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes que Xerxès, fils de Darius, aurait conduits au cap Sépias et aux Thermopyles.

CLXXXVII. Voilà le total général de l'armement de Xerxès; des femmes qui faisaient le pain, des concubines, des eunuques, nul ne pouvait dire exactement le nombre, non plus que celui des bêtes de somme, ni des autres animaux servant aux transports, ni des chiens indiens qui suivaient l'armée. Je ne suis donc point surpris que l'eau des fleuves n'ai point suffi à une telle

Digitized by Google

multitude ; mais je le suis qu'on ait pu alimenter tant de myriades : car, en calculant, je trouve que, si chacun eût reçu une chénice de froment, pas davantage, la consommation quotidienne eût été de cent dix mille trois cent quarante médimnes, et je ne compte pas la nourriture des femmes, des eunuques, des bêtes de somme, ni des chiens. De tant de myriades d'hommes, nul, par sa grande taille et sa beauté, n'était plus digne que Xerxès du souverain pouvoir.

CLXXXVIII. Lorsque l'armée navale, s'étant mise en mouvement, eut vogué et abordé, sur le territoire de Magnésie, à la plage entre la ville de Casthanée et le cap de Sépias, les premiers des vaisseaux s'amarrèrent près du rivage, les autres restèrent chacun sur ses ancres. Comme la plage n'était pas étendue, la flotte s'échelonna par lignes de huit vaisseaux. Elle passa ainsi la nuit ; au point du jour, après un temps calme et serein, la mer bouillonna, et les Perses furent assaillis par une violente tempête que souleva le vent de l'est, appelé dans la contrée vent hellespontin. Tous ceux qui purent observer la force croissante de l'ouragan, et à qui la situation de la rade le permit, prévinrent les effets de la tempête en tirant à terre les bâtiments ; ceux-là survécurent et sauvèrent leurs vaisseaux. Mais toutes les voiles qu'elle saisit au large, elle les emporta soit sur les Ipnes[1] du Pélion, soit à la côte. Quelques-unes échouèrent autour du Sépias, d'autres firent naufrage vers la ville de Mélibée, d'autres vers Casthanée ; la violence du vent était irrésistible.

CLXXXIX. On raconte que les Athéniens, en conséquence d'un oracle, invoquèrent Borée ; car il leur était venu, outre ceux précédemment rapportés, un oracle les invitant à invoquer le secours de leur gendre. Or, selon le récit qu'en font les Grecs, Borée avait épousé Orithye, fille d'Érechthée, femme née en Attique. Les Athéniens, comme on le rapporte, se souvinrent de ce mariage et pensèrent que Borée était leur gendre. Au moment donc où les marins, placés en embuscade à Chalcis de l'Eubée, observèrent les progrès de la tempête, ou même auparavant, ils firent un sacrifice en priant Borée et Orithye de les secourir en perdant les vaisseaux des barbares, comme ils les avaient perdus précédemment sur l'Athos. Si c'est pour ce motif que Borée assaillit les Perses à leur station, je ne puis le dire ; quoi qu'il en soit, les Athéniens disent que Borée, déjà leur

1. Fours, cavernes.

Digitized by Google

auxiliaire, intervint cette fois par suite de leur invocation : à leur retour, ils élevèrent un temple à Borée sur les rives du fleuve Ilissus.

CXC. Dans ce désastre, selon ceux qui l'atténuent le plus, il ne périt pas moins de quatre cents navires et une innombrable multitude d'hommes ; la mer, en outre, engouffra une telle quantité de richesses que ce naufrage profita grandement au Magnète Aminocle, fils de Crétine ; il avait un domaine près du Sépias, et il recueillit plus tard nombre de coupes d'or et d'argent rejetées sur le rivage ; il trouva aussi des amas d'objets précieux provenant des Perses, et s'appropria un immense trésor. Cet homme, d'ailleurs malheureux, grâce à ces dons de la fortune devint très-opulent, mais il n'en eut pas moins à supporter la douleur d'une affreuse calamité : le meurtre de son fils.

CXCI. On ne fit pas le compte des vaisseaux de transport ni des autres barques qui furent perdus ; il y en eut un tel nombre que les généraux de l'armée navale, craignant d'être attaqués par les Thessaliens, s'entourèrent d'une haute clôture, faite de leurs débris. La tempête dura trois jours ; enfin les mages immolèrent des victimes au vent, et poussèrent en son honneur des hurlements magiques ; ils offrirent en outre des sacrifices à Thétis et aux Néréides, et, le quatrième jour, ils rétablirent le calme, ou peut-être d'elle-même la tempête s'apaisa-t-elle. Ils sacrifièrent à Thétis, pour avoir entendu raconter par les Ioniens qu'elle avait été enlevée en ce lieu par Pélée et que tout le promontoire de Sépias appartenait tant à elle qu'aux autres Néréides. Le quatrième jour donc, la tempête cessa.

CXCII. Le second jour, les éclaireurs de l'Eubée coururent annoncer aux Grecs cet événement et les ravages de la tempête depuis qu'elle avait commencé. A cette nouvelle, ils firent des vœux à Neptune sauveur, en répandant des libations ; puis ils se hâtèrent de reprendre leur position d'Artémisium, espérant n'y trouver qu'un petit nombre de vaisseaux ennemis ; ils s'y placèrent donc une seconde fois en embuscade, et prirent de ce moment l'habitude qui dure encore de donner à Neptune le surnom de sauveur.

CXCIII. Lorsque le vent s'abattit et que les vagues s'aplanirent, les barbares tirèrent à la mer leurs vaisseaux et voguèrent près du continent ; après avoir doublé le cap de Magnésie, ils se dirigèrent sur le golfe qui conduit à Pagase. Il y a dans ce golfe un lieu où, dit-on, Hercule fut abandonné par Jason et

Digitized by Google

les autres argonautes, après y avoir été envoyé pour faire de l'eau, lorsqu'ils allaient chercher la toison en Colchide. C'est de là qu'ils devaient lever l'ancre une fois approvisionnés d'eau ; pour ce motif ce lieu est appelé les Aphètes ; la flotte de Xerxès y mouilla.

CXCIV. Quinze de ses vaisseaux, qui se trouvaient en arrière, furent entraînés hors du golfe, et ils aperçurent confusément les vaisseaux des Grecs dans la rade d'Artémisium. Les barbares les prirent pour les leurs et, se dirigeant de ce côté, ils tombèrent au milieu de la flotte ennemie. Leur chef était Sandocès, fils de Thamasie, de Cyme en Éolie, que jadis le roi Darius avait fait mettre en croix pour la faute que je vais dire. Ce Sandocès, juge royal, avait rendu à prix d'argent une sentence inique. Il était déjà suspendu quand Darius, réfléchissant, trouva que ses services envers la maison royale surpassaient sa faute ; reconnaissant donc que lui même avait agi avec plus de précipitation que de sagesse, il lui fit grâce. Après avoir ainsi échappé à la colère de Darius, il n'était point destiné à éviter une seconde fois sa perte, quand il vint donner dans la flotte grecque : car les Grecs, voyant ses vaisseaux s'approcher, comprirent leur erreur ; ils se portèrent sur eux et les prirent aisément.

CXCV. Sur l'un de ces vaisseaux, Aridolis, tyran d'Alabande en Carie, fut fait prisonnier, et sur un autre, le général des Paphiens, Penthyle, fils de Démonax, qui avait amené douze navires de Paphos, et en avait perdu onze dans la tempête du cap de Sépias ; le seul qu'il eût sauvé fut pris en voguant sur Artémisium. Les Grecs interrogèrent les prisonniers et apprirent d'eux, concernant l'armée de Xerxès, ce qu'ils voulaient savoir, puis ils les envoyèrent enchaînés à l'isthme de Corinthe.

CXCVI. Cependant la flotte des barbares, moins les quinze vaisseaux commandés, comme je viens de dire, par Sandocès, était arrivée aux Aphètes. D'un autre côté, Xerxès, avec l'armée de terre, après avoir traversé la Thessalie, puis l'Achaïe de Phtiotide, parvint le troisième jour à Malis. En Thessalie, il fit lutter ses chevaux contre les chevaux thessaliens qu'on lui avait signalés comme les meilleurs de la Grèce, et dans cette épreuve les chevaux des Grecs furent de beaucoup inférieurs. L'Onochone fut en cette contrée le seul des fleuves qui ne suffit point à abreuver l'armée ; en Achaïe, nulle des rivières, pas même la plus grande, l'Apidane, ne suffit ; celle-ci même fut épuisée, quoique non médiocre.

Digitized by Google

CXCVII. Arrivés à Alos d'Achaïe, les guides de Xerxès, empressés de lui tout dire, racontèrent une légende de la contrée, au sujet du temple de Jupiter-Laphystion. « Athamas, fils d'Éole, dirent-ils, ayant conspiré avec Ino la mort de Phrixus, les Achéens, en conséquence d'un oracle, imposèrent à leur postérité ces épreuves : ils interdirent à l'aîné de cette famille l'entrée du prytanée (qu'ils appellent Leitus), et eux-mêmes veillèrent à l'empêcher d'y pénétrer ; s'il y entre, il n'en doit sortir que pour être sacrifié. Avant notre temps, ajoutèrent-ils, plusieurs, ayant encouru cette peine, eurent crainte et s'enfuirent en un autre pays. Mais celui d'entre eux qui à la longue, s'étant hasardé à revenir, avait été convaincu d'être entré dans le prytanée, on l'avait sacrifié, enveloppé de bandelettes, et conduit solennellement. Les descendants de Cytissore, fils de Phrixus, sont sujets à la même punition, parce que les Achéens, en conséquence d'un oracle, se préparant à un sacrifice expiatoire pour purifier leur contrée et étant sur le point d'immoler Athamas, fils d'Éole, ce Cytissore, qui arrivait de la Colchide, le sauva. Par cette action, il attira sur sa postérité la colère du dieu. » Xerxès, les ayant ouïs, quand il fut près du bois sacré, s'abstint d'y entrer lui-même, et donna ordre à toute son armée de suivre son exemple ; il respecta pareillement la demeure et l'enceinte sacrée des petits-fils d'Athamas.

CXCVIII. Il n'y eut point d'autres incidents en Thessalie et en Achaïe ; de ces provinces, le roi passa en celle de Malis, sur un golfe de la mer où il y a tous les jours flux et reflux. Autour de ce golfe s'étend une plaine tantôt vaste, tantôt très-resserrée, enveloppée de montagnes hautes et inaccessibles, qui renferment la Malide entière ; on les appelle roches Trachiniennes. En allant de l'Achaïe au golfe, la première ville est celle d'Anticyre, auprès de laquelle le fleuve Sperchius, descendant des Éniènes, se jette dans la mer. Environ vingt stades plus loin, est un autre fleuve, le Dyras, qui, dit-on, jaillit pour porter secours à Hercule, comme il brûlait ; encore vingt stades plus loin, coule un autre fleuve, le Mélas.

CXCIX. La ville de Trachis est à cinq stades du Mélas ; elle est bâtie sur le plus vaste terrain de toute cette contrée, entre les montagnes et la mer. Il y a là en effet un espace de vingt-deux mille plèthres. Les monts qui ceignent le territoire de Trachis sont ouverts, au midi de la ville, d'une gorge au travers de laquelle coule l'Asope, après en avoir côtoyé la base.

Digitized by Google

CC. Au midi de l'Asope, il y a encore un cours d'eau médiocre, le Phénix, qui descend des montagnes et se jette dans le premier ; le passage est très-étroit le long du Phénix, il n'a été pratiqué que pour un seul char. La distance du Phénix aux Thermopyles est de quinze stades ; à mi-chemin, on trouve la ville d'Anthèle, près de laquelle l'Asope coule et se jette dans la mer ; alentour le terrain s'élargit ; on y a érigé le temple de Cérès ; c'est là que sont les siéges des amphictyons et le temple d'Amphictyon lui-même.

CCI. Le roi Xerxès était campé à Malis dans la Trachinie ; les Grecs dans le défilé. Ce lieu est nommé par la plupart des Grecs, les Thermopyles, par les habitants les Pyles. Les deux armées étaient donc campées, chacune de son côté, sur ces territoires, l'une occupant tout l'espace au nord jusqu'à Trachis, l'autre, au midi et au sud-est, le passage qui conduit à ce côté du continent.

CCII. Ceux des Grecs qui attendaient les Perses en ce lieu étaient trois cents Spartiates pesamment armés, cinq cents hommes de Tégée, cinq cents de Mantinée, cent vingt d'Orchomène d'Arcadie, mille du reste de cette contrée (voilà tout ce qu'il y avait d'Arcadiens), quatre cents de Corinthe, deux cents de Phlie, quatre-vingts de Mycènes ; tous ceux-là étaient venus du Péloponèse ; ils avaient avec eux sept cents Béotiens de Thespie et trois cents de Thèbes.

CCIII. En outre les Locriens d'Oponte, répondant à l'appel de ceux que je viens d'énumérer, leur avaient amené toutes leurs forces et mille Phocéens car les autres Grecs les avaient convoqués, leur faisant savoir par messages qu'ils étaient venus en avant-garde, que le reste des alliés était attendu chaque jour, que la mer était gardée par les Athéniens, les Éginètes et tous ceux qu'on avait placés dans l'armée navale ; enfin qu'il n'y avait rien à craindre. « Ce n'est pas un dieu, ajoutèrent les députés, qui envahit la Grèce, mais un homme. Or, il n'est jamais arrivé et il n'arrivera jamais qu'un mortel, à partir de sa naissance, ne connaisse point l'infortune : aux plus grands personnages sont réservées les plus grandes calamités. Il est donc inévitable que celui qui nous attaque, étant mortel, n'ait pas à rabattre de ses espérances. » Ces raisons les avaient décidés à amener du secours auprès de Trachis.

CCIV. Chaque ville avait nommé son général ; mais le plus honoré, celui qui exerçait sur toute l'armée le commandement suprême, était le Lacédémonien Léonidas, fils d'Anaxandride.

Digitized by Google

fils de Léon, fils d'Eurycratide, fils d'Anaxandre, fils d'Eurycrate, fils de Polydore, fils d'Alcamène, fils de Télècle, fils d'Archélas, fils d'Agésilas, fils de Dorysse, fils de Léobote, fils d'Échestrate, fils d'Agis, fils d'Eurysthène, fils d'Aristodème, fils d'Aristomaque, fils de Cléodée, fils d'Hyllus, fils d'Hercule, qui était devenu maître de la royauté à Sparte par des circonstances imprévues.

CCV. En effet, il avait deux frères aînés, Cléomène et Doriée; il était donc loin de penser qu'il serait roi. Mais Cléomène mourut sans enfants mâles et déjà Doriée n'existait plus; il avait péri en Sicile. Ainsi la royauté échut à Léonidas parce qu'il était né avant Cléombrote, le dernier des fils d'Anaxandride, et qu'en outre il avait épousé la fille de Cléomène. Léonidas s'était donc rendu aux Thermopyles, après avoir choisi trois cents hommes dans la force de l'âge, tous ayant des fils. En passant, il avait pris les Thébains dont j'ai dit le nombre et que commandait Léontiade, fils d'Eurymaque; il s'était empressé de les prendre, seuls parmi les Grecs, parce qu'on les soupçonnait fortement d'incliner pour le Mède. Il les avait excités à la guerre afin de savoir s'ils enverraient des troupes avec lui, ou s'ils renonceraient ouvertement à l'alliance des Grecs; quoiqu'ils eussent d'autres sentiments, ils lui donnèrent des secours.

CCVI. Les Spartiates envoyèrent d'avance Léonidas et sa troupe, afin que les autres alliés, le voyant, prissent aussi les armes et ne se tournassent point vers le Mède, s'ils supposaient qu'eux-mêmes pouvaient hésiter. La fête d'Apollon Carnéen[1] d'ailleurs les retenait; ils se proposaient, dès qu'ils l'auraient célébrée, de partir tous rapidement, en laissant quelques gardes à Sparte. Le reste des alliés avait même dessein et semblable obstacle; car l'Olympiade tombait précisément au milieu de ces grandes affaires, et, comme ils ne croyaient pas que l'on combattît sitôt aux Thermopyles, ils s'étaient contentés d'envoyer des avant-gardes, résolus à faire ensuite comme les Spartiates.

CCVII. Aux Thermopyles, quand les Grecs virent les Perses prêts à s'engager dans le défilé, ils eurent crainte et délibérèrent sur la retraite. Les Péloponésiens furent d'avis de retourner à l'isthme et de le garder; mais Léonidas, s'apercevant de l'irritation des Phocéens et des Locriens vota pour que l'on

1. C'était la nouvelle lune du mois carnéen; elle a dû tomber au mois de juillet ou d'août de l'an 480 av. J. C.

Digitized by Google

tînt bon et que l'on dépêchât des courriers à toutes les villes afin de demander du secours, puisque l'on ne pouvait espérer, en si petit nombre, de repousser les Mèdes.

CCVIII. Pendant qu'ils tenaient conseil, Xerxès envoya un espion à cheval voir combien ils étaient et ce qu'ils avaient dessein de faire. On lui avait appris en Thessalie que cette poignée d'hommes étaient rassemblés en ce lieu, quels étaient leurs chefs, qu'ils étaient Lacédémoniens et que Léonidas descendait d'Hercule. Lorsque le cavalier perse fut auprès du camp, il l'examina et ne le vit pas tout entier; car il ne pouvait apercevoir ceux qui étaient rangés en deçà du mur qu'ils avaient relevé et qu'ils gardaient. Il fit seulement la reconnaissance des troupes qui se tenaient en dehors, et dont les armes étaient appuyées contre le rempart; il se trouva qu'à ce moment c'étaient les Lacédémoniens: les uns, sans vêtement, faisaient leurs exercices gymniques, d'autres se peignaient les cheveux. A cet aspect, il fut surpris et il les compta. Dès qu'il eut tout observé, fort exactement, il partit sans être inquiété, car nul ne le poursuivit; à peine même fit-on attention à lui. A son retour il dit à Xerxès ce qu'il avait vu.

CCIX. Xerxès, l'ayant ouï, ne put s'imaginer ce qui était réel, savoir que les Grecs se préparaient à mourir et à tuer autant d'ennemis qu'ils le pourraient; au contraire, il lui parut qu'ils ne faisaient rien que de ridicule: il manda donc Démarate, fils d'Ariston, qui était dans le camp. Celui-ci accourut et le roi le questionna sur toutes choses, impatient d'apprendre ce que faisaient les Lacédémoniens. Démarate lui dit: « Comme nous partions pour la Grèce, tu m'as entendu déjà te parler de ces hommes; mais tu t'es moqué de moi quand je t'ai prédit comment tourneraient ces choses. Toutefois j'ai surtout à cœur, ô roi, de te faire connaître la vérité. Écoute-moi maintenant encore: ces hommes sont venus pour nous disputer le défilé et s'y disposent. En effet, telle est leur coutume; lorsqu'ils sont sur le point d'exposer leur vie, ils s'ornent la tête. Sache d'ailleurs que, si tu triomphes d'eux et de ceux qui sont restés à Sparte, il n'est point d'autre nation, ô roi, qui ose lever la main contre toi: car tu marches contre les citoyens du plus beau royaume de la Grèce et contre les hommes les plus vaillants. » Tout ce discours fut jugé par Xerxès peu digne de croyance, et il demanda de quelle manière, étant si peu nombreux, ils combattraient son armée; l'autre alors reprit: « O roi, tiens-moi pour menteur, si les choses ne vont pas comme je te l'ai déclaré. »

Digitized by Google

CCX. Ce langage ne persuada point Xerxès, qui laissa s'écouler quatre jours, espérant que ses adversaires battraient en retraite. Le cinquième jour, comme ils ne bougeaient pas, et qu'en demeurant ils lui semblaient obéir à une folle insolence, il lança contre eux, tout courroucé, les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de les lui amener vivants. Les Mèdes chargèrent donc les Grecs avec fureur, mais un grand nombre des assaillants succomba; les Cissiens s'élancèrent à leur tour et ne purent ébranler leurs ennemis, malgré l'impétuosité du choc. Ils rendirent visible aux yeux de tous, et surtout à ceux de Xerxès, que le roi avait sous ses ordres une grande multitude, mais peu d'hommes. Le combat dura toute la journée.

CCXI. Les Mèdes, ayant été rudement maltraités, firent retraite; les Perses les remplacèrent à leur tour : c'étaient ceux que le roi appelait les immortels; Hydarne les commandait, et Xerxès croyait les envoyer à une victoire facile. Ils s'engagèrent corps à corps et n'eurent pas plus de succès que la troupe médique; leur sort fut le même : car, comme eux, ils combattaient dans un passage étroit; ils se servaient de javelines plus courtes que celles des Grecs; enfin, ils ne pouvaient se prévaloir de leur grand nombre. Quant aux Lacédémoniens, ils combattirent glorieusement et montrèrent ce que peuvent des hommes exercés à la guerre contre ceux qui ne le sont pas. Lorsqu'ils tournaient le dos, ils se retiraient à rangs serrés; les barbares, les voyant reculer, s'élançaient à grand fracas, en jetant de hautes clameurs; mais eux, se retournant brusquement, leur faisaient face, reprenaient l'attaque et en immolaient une innombrable quantité, tandis que de leur côté un petit nombre succombait. Les Perses, ne pouvant occuper aucun point du défilé, après mainte tentative faite par détachements et de toute manière, se retirèrent finalement.

CCXII. Pendant les phases de la bataille, on dit que le roi, qui la contemplait, sauta trois fois de son trône, craignant pour l'armée. Telle fut la lutte de cette première journée. Le lendemain, les barbares n'eurent point de meilleures chances. La faiblesse numérique des Grecs, l'espoir que leurs blessures les auraient mis dans l'impossibilité de lever encore les mains contre eux, les encouragèrent à recommencer le combat. Les Grecs, en bataille par corps et par nations, combattirent tour à tour, hormis les Phocéens; car ceux-ci avaient occupé le sommet de la montagne pour garder le sentier. Les Perses, ne voyant aucune

Digitized by Google

différence entre cette journée et la précédente, se retirèrent une seconde fois.

CCXIII. Comme le roi était rempli d'anxiété et ne savait quel parti prendre en cette conjoncture, Éphialte, fils d'Eurydème, citoyen de Malis, entra en conférence avec lui, espérant emporter quelque grande récompense; il indiqua le sentier qui, à travers la montagne, conduit aux Thermopyles, et il perdit ceux des Grecs qui occupaient le défilé. Plus tard, craignant les Lacédémoniens, cet homme se réfugia en Thessalie, et, après sa fuite, les pylagores[1], pendant que les amphictyons étaient réunis aux Pyles, mirent sa tête à prix. Il fut tué à Anticyre, où il était revenu, par Athénade de Trachis, mais pour un motif particulier que je rapporterai en un autre lieu de mon récit[2]; Athénade n'en fut pas moins récompensé par les Lacédémoniens. Ainsi périt enfin Éphialte.

CCXIV. Selon quelques-uns, ce serait Onète, fils de Phanagore, habitant de Caryste, et Corydalle d'Anticyre, qui auraient eu avec le roi cet entretien et qui auraient guidé les Perses autour de la montagne; mais je n'en crois rien. Car premièrement la question doit avoir été jugée, puisque les pylagores ont mis à prix, non la tête d'Onète, non la tête de Corydalle, mais celle d'Éphialte le Trachinien, après avoir pris les plus exactes informations; secondement, nous savons qu'à cause de son crime Éphialte s'enfuit. Onète, il est vrai, quoiqu'il ne fût point né à Malis, pouvait connaître le sentier, s'il avait eu de fréquents rapports avec le pays; mais c'est Éphialte qui guida les Perses par le sentier autour de la montagne : je le déclare coupable.

CCXV. Xerxès, approuvant ce que cet homme avait promis, et rempli d'allégresse, fit soudain partir Hydarne et la troupe qu'il commandait. Les immortels sortirent du camp au moment où l'on allume les lampes. Les Maliens les premiers découvrirent jadis ce sentier, et aussitôt ils l'indiquèrent aux Thessaliens pour qu'ils pussent attaquer par là les Phocéens, dans le temps que ceux-ci, ayant fermé le défilé d'une muraille, s'étaient mis à l'abri de l'invasion. Depuis cette époque, il ne paraît pas que les Maliens en fissent usage.

CCXVI. Voici la description de ce sentier : il commence à

1. Orateurs du tribunal des amphictyons; sorte de ministère public.
2. Hérodote n'a point tenu sa promesse, ou cette partie de son œuvre est perdue.

Digitized by Google

l'Asope, qui coule à travers le ravin; la montagne et le sentier ont l'un et l'autre le nom d'Anopée; ce sentier d'Anopée va jusqu'à la crête du mont et descend sur la ville d'Alpène, la première des Locriens du côté de Malis; sa partie la plus étroite est auprès du rocher de Mélampyre et du séjour des Cercopes[1].

CCXVII. Les Perses, après avoir traversé l'Asope, marchèrent toute la nuit par ce sentier, entre l'OEta, à leur droite, et les monts Trachiniens, à leur gauche. L'aurore parut comme ils arrivaient à la cime extrême; les mille Phocéens pesamment armés surveillaient, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, ce côté des monts; ils défendaient leur propre territoire et le sentier : car le défilé, au bas du massif, était gardé par ceux que j'ai énumérés, et les Phocéens s'étaient spontanément offerts à Léonidas pour protéger le sentier qui coupe la montagne.

CCXVIII. Voici comment les Phocéens s'aperçurent de la marche des Perses; ceux-ci montaient cachés par les chênes dont la montagne est couverte, et le bruit que font sous les pas les feuilles tombées retentissait au loin. Les Phocéens revêtent leurs armes et courent au sommet du mont; ils y arrivent en même temps que les barbares; les Perses, à l'aspect d'hommes en armes, sont frappés de surprise, car ils s'attendaient à ne rencontrer personne qui leur fît obstacle, et ils se heurtent contre une armée. Alors Hydarne, craignant que ce ne fût une troupe lacédémonienne, demanda de quel pays elle était; Éphialte le lui apprit exactement; aussitôt il rangea les Perses en bataille. Les Phocéens reçurent une grêle de traits, quittèrent le sentier et gagnèrent les aspérités de la montagne; persuadés qu'ils étaient le but principal de cette attaque, ils se préparèrent à mourir. Telle fut leur pensée; mais Éphialte, Hydarne et les Perses, sans tenir plus de compte des Phocéens, descendirent rapidement le revers de la montagne.

CCXIX. Le devin Mégistias, d'après l'inspection des victimes, annonça le premier aux Grecs, défenseurs des Thermopyles, le trépas qui les menaçait au lever de l'aurore; en outre, quelques transfuges leur apprirent le détour que faisaient les Perses. Il était encore nuit lorsqu'ils reçurent ces nouvelles; comme le jour commençait à poindre, en troisième lieu, les éclaireurs accourent de la cime des monts. Les Grecs alors tinrent conseil et les avis furent partagés : car les uns ne voulaient pas aban-

1. Brigands combattus par Hercule.

Digitized by Google

donner leur poste ; d'autres demandaient à partir. Ils se séparèrent sans s'être mis d'accord ; quelques-uns prirent à l'instant chacun le chemin de sa ville : le reste se résolut à tenir bon avec Léonidas.

CCXX. On rapporte que lui-même congédia les premiers, ayant à cœur de leur sauver la vie ; que pour lui et les Spartiates qui l'accompagnaient, ils ne pouvaient volontairement quitter le poste que d'abord ils étaient venus défendre. Je croirais plutôt que le zèle des alliés s'était refroidi et qu'ils ne se souciaient pas de partager ses dangers, qu'alors il leur ordonna de faire retraite, convaincu que lui-même ne pouvait s'éloigner sans déshonneur. En demeurant, il s'acquérait une gloire immense, et la fortune de Sparte n'en était pas amoindrie. Car, dès l'origine de la guerre, les Spartiates ayant consulté la Pythie, elle leur répondit que Lacédémone serait détruite par les barbares ou que leur roi périrait ; voici les hexamètres qui contiennent cette réponse :

Pour vous, ô citoyens de la spacieuse Sparte,
Ou une grande et glorieuse ville, par des hommes de la Perse,
Sera dévastée, ou sinon, de la race d'Hercule
Tout le territoire de Lacédémone pleurera un roi tué.
Car ni la force des taureaux ni celle des lions ne l'arrêteront[1]
S'opposant à lui, car il a la force de Jupiter et je ne pense pas
Que rien l'arrête avant qu'il ait fait sa proie de l'un ou de l'autre.

Léonidas, plein du souvenir de cet oracle, et voulant que sa gloire rejaillît sur les Spartiates seuls, aura congédié les alliés, et, selon moi, ils ne seraient point partis si mal à propos, quelle que fût la divergence des opinions.

CCXXI. J'ai de ce que j'avance une preuve assez forte ; car Léonidas renvoya non-seulement les autres, mais aussi le devin qui suivait l'armée, Mégistias d'Acarnanie ; il descendait, disait-on, de Mélampe, et c'est lui qui, sur l'inspection des victimes, avait annoncé ce qui allait advenir ; or, il est visible qu'il le congédia pour qu'il ne pérît pas avec lui. Mégistias, toutefois, refusa de s'éloigner, et il fit partir son fils unique qui servait dans l'armée.

CCXXII. Les alliés congédiés par Léonidas lui obéirent et s'en allèrent ; les Thespiens seuls et les Thébains restèrent auprès des Spartiates : les Thébains, non qu'ils en eussent le désir, mais parce que Léonidas les retint comme otages ; les Thespiens, très-volon-

1. Le barbare.

Digitized by Google

tairement. Ces derniers refusèrent d'abandonner Léonidas et les siens ; ils périrent avec eux ; Démophile, fils de Diadrome, les commandait.

CCXXIII. Xerxès, au lever du soleil, répandit des libations et attendit pour attaquer l'heure où le marché est tout à fait rempli, car Éphialte lui avait donné cette indication, calculée sur ce que la descente par le sentier est moins sinueuse et exige moins de temps que la montée. Les barbares de Xerxès s'élancent ; de leur côté les Grecs avec Léonidas, en hommes qui sont résolus à la mort, se déploient en un lieu du défilé beaucoup plus large qu'au commencement. D'abord, ils s'appuyaient sur le rempart et ils combattaient dans la partie la plus resserrée du col ; maintenant que la mêlée s'engage sur un plus vaste espace, les barbares tombent en foule ; derrière eux, les chefs de corps, le fouet à la main, les poussent en avant à force de coups. Un grand nombre roula dans la mer et se noya ; d'autres, plus nombreux, furent foulés vivants aux pieds de ceux qui survenaient ; on ne tenait pas compte des morts. Les Grecs, sachant qu'ils allaient périr sous le fer de ceux qui tournaient la montagne, déployaient contre les barbares la plus extrême vigueur, méprisant le péril et prodiguant leur vie.

CCXXIV. La plupart eurent bientôt leurs javelines brisées, et ils frappèrent avec le glaive. Léonidas en cette mêlée tomba après avoir vaillamment combattu, et avec lui d'autres Spartiates illustres, dont j'ai recueilli les noms, comme de gens dignes d'une éternelle renommée ; je sais les noms des trois cents. Du côté des Perses aussi beaucoup d'hommes du premier rang succombèrent, entre autres deux fils de Darius, Abrocome et Hypéranthe ; ils avaient pour mère Phratagune, fille d'Artane, lequel était frère du roi Darius, fils d'Hystaspe et d'Arsame. Avec sa fille, Artane avait donné au roi toutes ses richesses, car elle était sa seule enfant.

CCXXV. Ainsi deux frères de Xerxès furent tués en combattant sur le corps de Léonidas, pour lequel le choc fut terrible entre les Perses et les Lacédémoniens ; ceux-ci, à force de valeur, quatre fois l'enlevèrent et repoussèrent leurs ennemis ; cette lutte dura jusqu'à l'arrivée de la troupe que conduisait Éphialte. Dès que les Grecs s'aperçurent qu'elle était survenue, la bataille changea de face. Car ils se retirèrent au plus étroit du défilé, repassèrent le mur et prirent position sur le tertre, tous serrés en masse, moins les Thébains. Ce tertre est à l'entrée du défilé, au lieu où maintenant on voit un lion érigé en

Digitized by Google

mémoire de Léonidas. Ceux qui survivaient s'y défendirent avec leurs glaives, leurs mains et leurs dents; cependant les barbares les accablèrent de traits, les uns les attaquant de front après avoir renversé le mur, tandis que les autres les enveloppaient de toutes parts.

CCXXVI. Parmi les Lacédémoniens et les Thespiens qui montrèrent tant de valeur, celui qui se signala le plus fut, dit-on, le Spartiate Diénèce; on rapporte de lui ce mot qu'il dit avant que la bataille fût engagée. Un homme de Trachis prétendait que, quand les barbares avaient lancé leurs flèches, il y en avait tant que le soleil en était caché; Diénèce l'entendit, et sans être ému, tenant pour rien le grand nombre des Mèdes : « Notre hôte de Trachis, dit-il, nous annonce une chose agréable; si les Mèdes nous cachent la lumière, nous combattrons à l'ombre et non au soleil. » Diénèce laissa, dit-on, en souvenir aux Spartiates, ce mot et d'autres semblables.

CCXXVII. Les plus braves après lui furent, dit-on, deux frères lacédémoniens, Maron et Alphée, fils d'Orsiphante; celui des Thespiens qui mérita le plus de gloire fut Dithyrambe, fils d'Harmatide.

CCXXVIII. Sur ceux qui sont ensevelis au lieu même où ils ont succombé, et sur ceux qui étaient morts avant que Léonidas eût congédié les alliés, on a gravé cette inscription :

Ici, contre trois cents myriades, ont combattu
Quatre mille hommes du Péloponèse.

Cette inscription est commune à tous; voici celle des Spartiates en particulier :

O étranger, va dire aux Lacédémoniens qu'ici
Nous gisons, ayant obéi à leurs ordres.

Telle est l'inscription en l'honneur des Spartiates; voici celle du devin :

Ceci est le monument de l'illustre Mégistias, que jadis les Mèdes
Tuèrent, après avoir franchi le fleuve Sperchius,
Devin qui, sachant clairement que les Parques étaient arrivées,
Ne voulut pas abandonner les chefs spartiates.

Les amphictyons ont fait graver les deux premières de ces inscriptions sur des colonnes; celle de Mégistias est l'œuvre de son hôte Simonide, fils de Léoprèpe.

CCXXIX. On rapporte que deux des trois cents, Euryte et

Digitized by Google

Aristodème, lorsqu'il leur était permis, en se mettant d'accord, de revenir ensemble vivants en leurs demeures, puisque Léonidas les avait renvoyés du camp et qu'ils étaient restés couchés à Alpène, à cause d'une violente ophthalmie, ou, s'ils ne voulaient point rentrer à Sparte, de mourir avec les autres, ne purent s'entendre tandis qu'ils étaient maîtres de leur choix, et agirent diversement. Euryte, informé du détour que prenaient les Perses, demanda ses armes et s'en revêtit, puis il ordonna à son Hilote de le conduire parmi les combattants; son guide, après l'y avoir mené, s'enfuit, mais lui, en se jetant dans la mêlée, y trouva la mort. Cependant le courage d'Aristodème défaillit et il demeura où il était. Or, s'il n'y avait eu que lui de malade et s'il était retourné à Sparte, ou bien s'ils y étaient revenus ensemble, les Spartiates, à ce que je crois, ne se seraient nullement courroucés contre eux. Mais l'un ayant péri et l'autre ayant évité la mort, sans avoir plus de motifs que le premier, les citoyens ne pouvaient manquer de ressentir contre Aristodème une vive indignation.

CCXXX. Selon les uns, Aristodème rentra sain et sauf à Sparte en usant de ce prétexte; selon d'autres, on l'avait envoyé en message hors du camp, et il ne tenait qu'à lui de prendre part à la bataille; mais il n'eut garde et il survécut pour avoir tardé en route; son compagnon de message était revenu à temps et avait péri.

CCXXXI. De retour à Sparte, Aristodème y subit déshonneur et outrages; voici les marques de mépris qu'on lui infligea: nul des Spartiates ne l'admit à son foyer, nul ne s'entretint avec lui; on le surnomma Aristodème le Trembleur. Mais à la bataille de Platée, il répara la faute qu'on lui imputait.

CCXXXII. On dit encore que l'un des trois cents, ayant été député en Thessalie, échappa : son nom était Pantite; quand il revint à Sparte, il s'étrangla, parce qu'il se voyait méprisé.

CCXXXIII. Les Thébains que commandait Léontiade, tant qu'ils furent parmi les Grecs, combattirent par contrainte contre l'armée du roi. Dès qu'ils virent la fortune des Perses prendre le dessus et les alliés de Léonidas refoulés sur le tertre, ils se séparèrent de ces derniers; ils étendirent les mains, se rapprochèrent des barbares et leur dirent ce qui était très-véritable : qu'ils étaient du parti mède, qu'ils avaient été les premiers à envoyer au roi la terre et l'eau, qu'ils étaient venus aux Thermopyles contraints et forcés, et qu'ils n'étaient en rien coupables de l'échec que venait d'essuyer Xerxès. Grâce à ces discours, ils

Digitized by Google

obtinrent la vie; ils avaient d'ailleurs, à l'appui de leur affirmation, le témoignage des Thessaliens. Ils n'eurent point toutefois un bonheur sans mélange : car, à mesure qu'ils vinrent se mettre entre les mains des barbares, ceux-ci les saisirent, en tuèrent quelques-uns, et, selon l'ordre de Xerxès, marquèrent le surplus de l'empreinte royale, à commencer par le général Léontiade, dont le fils Eurymaque, plus tard, fut tué par les Platéens, après qu'il se fut emparé de leur cidatelle à la tête de quatre cents Thébains.

CCXXXIV. Ainsi combattirent les Grecs aux Thermopyles; Xerxès, ayant appelé Démarate, le questionna et d'abord lui dit: « Démarate, tu es un homme estimable, je te rends ce témoignage d'après la vérité; tout ce que tu m'as annoncé s'est accompli. Apprends-moi maintenant combien il reste de Lacédémoniens et combien il y en a, s'ils ne le sont tous, d'aussi exercés à la guerre. » L'autre répondit: « O roi, le nombre des Lacédémoniens est grand, et ils ont beaucoup de villes; ce que tu désires savoir, je vais te le dire : en leur contrée, la cité de Sparte contient au moins huit mille hommes tels que ceux qui viennent de combattre ici; les autres citoyens de Lacédémone, s'ils ne leur ressemblent pas entièrement, ne laissent pas d'être braves. » A cela Xerxès reprit: « Démarate, quel est le moyen le plus aisé de venir à bout de ces hommes? N'hésite pas, parle, car tu es au fait de la marche de leurs conseils, puisque tu as été leur roi. »

CCXXXV. Or, Démarate repartit : « O roi! puisque tu prends conseil de moi avec confiance, il est juste que je te suggère le parti le plus sûr. Envoie contre la Laconie trois cents voiles de l'armée navale. Il y a auprès une île dont le nom est Cythère; Chilon, le plus sage des hommes qui aient existé parmi nous, répétait qu'il vaudrait mieux pour les Spartiates qu'elle fût au fond de la mer qu'au-dessus des flots, prévoyant qu'il en partirait un jour quelque chose comme ce que je dis; non qu'il eût pressenti ton armement, mais parce qu'il craignait un armement préparé par un peuple quelconque. Que tes navires, s'élançant de cette île, jettent l'effroi chez les Lacédémoniens; lorsqu'ils auront à leurs portes une guerre menaçant leurs foyers, tu n'auras plus à craindre qu'ils portent secours à la Grèce qu'occupera ton armée tout entière : or, toute la Grèce étant asservie, la Laconie, isolée, n'aura plus de force. Si tu opères autrement, voici à quoi tu peux t'attendre : l'isthme du Péloponèse est étroit; compte bien que, dans cette position, contre tous les

Digitized by Google

Péloponésiens réunis, tu auras à livrer des batailles plus sanglantes que par le passé. Si tu exécutes mon plan, l'isthme et les villes tomberont en ton pouvoir sans coup férir. »

CCXXXVI. Après lui parla le frère de Xerxès, Achémène, chef de l'armée navale, présent à l'entretien; craignant que le roi, convaincu, ne fît ce qu'on lui suggérait, il dit : « O roi, je te vois accueillir le discours d'un homme envieux de ta fortune et traître à ton autorité; car les Grecs se complaisent dans ces traits de caractère : envier le succès, haïr le pouvoir. Or, si, dans les circonstances présentes, après que quatre cents vaisseaux ont fait naufrage, tu en envoies trois cents autres naviguer autour du Péloponèse, tes adversaires pourront te combattre à forces égales. Réunie, la flotte est pour eux difficile à vaincre, et d'abord ils auront une grande infériorité de forces; de plus, les vaisseaux soutiennent l'armée, et l'armée les vaisseaux, si des deux parts on marche simultanément. Disperse tes forces, tu cesseras de leur être utile, et elles à toi. Règle sagement tes affaires, et ne t'informe pas de celles de tes ennemis; ne demande pas où ils porteront leurs armes, ce qu'ils feront, quel est leur nombre. S'ils sont en droit d'avoir une haute opinion d'eux-mêmes, nous ne leur cédons en rien sous ce rapport. Que les Lacédémoniens reviennent au combat, et ils ne guériront point la blessure qu'ils viennent de recevoir. »

CCXXXVII. A ce discours Xerxès répondit : « Achémène, tu me sembles parler à propos, et j'agirai en conséquence. Démarate dit ce qu'il croit le plus à mon avantage, mais ton opinion triomphe de la sienne. Je ne puis admettre, en effet, qu'il ne prenne pas intérêt à ma fortune; j'en juge par ce qu'il m'a dit précédemment, et par le fait qu'un citoyen envie et hait en silence son concitoyen heureux; si ce dernier lui demande conseil, il se garde bien de lui suggérer ce qui, selon lui, est le parti le meilleur, à moins qu'il ne soit arrivé à un haut degré de vertu, et la chose est rare; mais l'hôte pour son hôte heureux est le plus bienveillant des amis; s'il est consulté, il donne le conseil le plus salutaire. Ainsi donc, je défends qu'à l'avenir on parle en termes injurieux de Démarate, qui est mon hôte. »

CCXXXVIII. Xerxès, après ces mots, passa au milieu des morts; ayant appris que Léonidas était roi et général des Lacédémoniens, il ordonna qu'on lui tranchât la tête et qu'on la plantât sur un poteau. Cet incident et plusieurs autres rendent évident pour moi que le roi des Perses était courroucé contre

Digitized by Google

Léonidas vivant plus que contre nul autre des hommes. Sans cela il n'aurait point traité son cadavre si contrairement aux usages, puisque, comme je le sais, les Perses honorent particulièrement les hommes qui se sont bravement comportés à la guerre. Au reste, ceux à qui il avait donné cet ordre l'exécutèrent.

CCXXXIX. Je reviens à un point de mon récit où j'ai fait une omission. Les Lacédémoniens furent informés les premiers des apprêts du roi contre la Grèce. C'est alors qu'ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, où ils recueillirent la réponse que j'ai rapportée un peu plus haut. L'avertissement leur était arrivé d'une manière surprenante. Démarate, fils d'Ariston, réfugié chez les Mèdes, n'avait, comme je crois, et la vraisemblance est d'accord avec mon opinion, aucune bienveillance pour les Lacédémoniens; il est donc permis de se demander s'il fut guidé par la bienveillance ou par le désir de triompher d'eux : car, quand Xerxès eut résolu d'envahir la Grèce, Démarate, qui se trouvait à Suse, et qui savait ses desseins, voulut les annoncer aux Spartiates; mais il courait grand danger d'être surpris, et il n'avait d'autre moyen que celui qu'il imagina : il prit une tablette double; il en racla la cire, et sur le bois de la tablette il écrivit le projet du roi. Cela fait, il étendit de la cire au-dessus des caractères, afin que la tablette, transportée sans qu'on y vît aucune écriture, fût ainsi montrée aux gardes de la route. Lorsqu'elle parvint à Lacédémone, nul, m'a-t-on raconté, n'y comprit rien, avant que Gorgo, fille de Cléomène, femme de Léonidas, l'ayant considérée, ordonnât d'enlever la cire, annonçant que l'on trouverait une lettre sur le bois. Les Lacédémoniens obéirent; ils lurent et ils avertirent les autres Grecs. Voilà, dit-on, comme les choses se passèrent.

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

URANIE.

I. Les Grecs de l'armée navale étaient : les Athéniens avec cent vingt-sept vaisseaux ; les Platéens, qui, malgré leur inexpérience de la mer, pleins de zèle et de courage, avaient complété les équipages des Athéniens ; les Corinthiens avec quarante vaisseaux ; les Mégariens, vingt vaisseaux ; les Chalcidiens, vingt vaisseaux que leur avaient prêtés les Athéniens, et qu'eux-mêmes avaient armés ; les Éginètes, quatre-vingts vaisseaux ; les Sicyoniens, douze ; les Lacédémoniens, dix ; les Épidauriens, huit ; les Érétriens, sept ; les Trézéniens, cinq ; les Styréens, deux[1] ; les Céens, aussi deux vaisseaux, plus deux navires à cinquante rames ; les Locriens-Opontiens, enfin, avaient amené le secours de sept navires à cinquante rames.

II. Ils étaient mouillés vers Artémisium ; je viens de dire combien chacun avait fourni de vaisseaux ; le total s'élevait à deux cent soixante et un vaisseaux, sans les navires à cinquante rames. Le général investi du commandement en chef était Eurybiade, fils d'Euryclide, Spartiate nommé par ses concitoyens ; car les alliés avaient déclaré que, s'ils n'étaient pas sous les ordres d'un chef laconien, ils ne suivraient pas des chefs athéniens, mais qu'ils dissoudraient la flotte.

III. Dès le commencement, avant même que l'on envoyât demander l'alliance de la Sicile, la commune rumeur se prononçait pour que l'armée navale fût confiée aux Athéniens ; mais ceux-ci, trouvant de l'opposition chez les alliés, firent passer avant tout le salut de la Grèce : sachant donc qu'elle périrait si des querelles s'engageaient au sujet du commandement, ils n'insistèrent pas et ils agirent sagement. En effet, une discorde civile, éclatant pendant une guerre que l'on soutient en commun,

1. Voy. liv. VI, chap. CVII.

Digitized by Google

est un mal pire encore que la guerre troublant la paix. Ils ne l'ignoraient point; ils se gardèrent de contredire et cédèrent aussi longtemps qu'ils eurent besoin des Spartiates, comme ils le firent voir, puisqu'après que les Perses eurent été repoussés, ils suscitèrent à ce même sujet une lutte, et, prenant pour prétexte l'arrogance de Pausanias, ils enlevèrent le commandement aux Lacédémoniens; mais ceci arriva ultérieurement.

IV. Alors eux et les Grecs qui se trouvaient dans la rade d'Artémisium, voyant la flotte immense mouillée aux Aphètes, la contrée entière couverte de troupes, les affaires du barbare réussir mieux qu'ils ne l'avaient présumé, craignirent d'être capturés, et mirent en délibération s'ils quitteraient leur poste pour se rapprocher de l'intérieur de la Grèce. Les Eubéens, sachant la question qu'ils agitaient, supplièrent Eurybiade de demeurer encore un peu de temps, pour qu'ils pussent mettre en lieu de sûreté leurs enfants et leurs esclaves. Comme ils n'obtenaient rien de lui, ils allèrent trouver le général des Athéniens Thémistocle, et le gagnèrent en lui faisant un don de trente talents, à condition que la flotte resterait dans les eaux de l'Eubée et y livrerait bataille.

V. Pour retenir les Grecs, voici comment s'y prit Thémistocle : sur cette somme, il offrit cinq talents à Eurybiade, et il les lui donna comme de lui-même; celui-ci séduit, il n'y eut plus qu'Adimante, fils d'Ocyte, général des Corinthiens, qui s'agitât encore, déclarant qu'il allait s'éloigner d'Artémisium et n'y resterait pas plus longtemps. A ce dernier, Thémistocle adressa ces mots, qu'il appuya d'un serment : « Tu ne nous abandonneras point, puisque je vais te faire un présent plus considérable que celui que t'enverrait le roi mède pour avoir quitté les alliés. » Il dit, et, en même temps, il fit porter trois talents d'argent sur le vaisseau d'Adimante. Eurybiade et Adimante, frappés des présents, furent gagnés; on accorda aux Eubéens une faveur précieuse, et Thémistocle lui-même eut un gros profit. On ne sut point qu'il gardait le reste; ceux qui eurent leur part de cet argent crurent qu'il avait été envoyé d'Athènes à cet effet.

VI. Ainsi donc, ils demeurèrent dans les eaux de l'Eubée et combattirent; il en advint ce qui suit : lorsque les barbares étaient arrivés la veille sur le soir aux Aphètes, ils avaient appris qu'un petit nombre de vaisseaux grecs étaient embusqués depuis plusieurs jours devant Artémisium et les attendaient encore. Après s'en être assurés, ils conçurent le dessein d'essayer de les capturer. Ils ne jugèrent pas à propos de voguer soudain

Digitized by Google

et directement contre eux, de peur que les Grecs, voyant leurs voiles déployées, ne prissent la fuite, et que la nuit survenant ne les protégeât; ils eussent alors échappé, et il ne fallait pas, selon eux, que même le porte-flambeau[1] fût laissé vivant.

VII. Dans ce but, ils détachèrent de la flotte deux cents vaisseaux et les firent passer en dehors de Sciathos, de sorte que, sans être aperçus des ennemis, ils pussent naviguer autour de l'Eubée et pénétrer dans l'Euripe par le Capharée et Géreste. Leur projet était d'attaquer de front, quand ces navires, ayant achevé leur circuit, auraient fermé le passage aux Grecs. Cette résolution prise, ils envoyèrent les vaisseaux qu'ils avaient choisis, mais ils n'eurent point en l'esprit de rien tenter ce jour-là, ni même avant le signal que devait faire apparaître, à leur arrivée, ceux qui voguaient autour des îles. Tandis que ces derniers étaient en mer, ils firent aux Aphètes le dénombrement de la flotte.

VIII. Ils y procédaient, et il y avait à ce moment dans leur armée un Scionéen nommé Scyllias, le meilleur plongeur des hommes de cette époque, qui, dans le naufrage arrivé auprès du Pélion, avait sauvé des flots pour les Perses quantité de choses précieuses, et s'en était attribué une bonne part. Ce Scyllias pensait depuis longtemps à passer aux Grecs, et jusque-là il n'en avait pas eu l'occasion; de quelle manière alors il y réussit, je ne le puis dire avec certitude; je serais même surpris si ce que l'on raconte était véritable : car on prétend que des Aphètes, il plongea sans remonter au-dessus des flots avant d'avoir atteint Artémisium; c'est un trajet par mer d'environ quatre-vingts stades. Cet homme est le sujet de beaucoup d'autres récits vraisemblablement faux, mêlés de quelques faits réels; sur celui-ci, on peut admettre mon opinion: je pense qu'il est venu trouver les Grecs en barque; aussitôt arrivé, il raconta aux généraux toutes les circonstances du naufrage et les renseigna sur les vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée.

IX. Les Grecs, après l'avoir entendu, tinrent conseil; les opinions furent diverses, et celle-ci prévalut : de rester en repos jusqu'à la fin du jour, de veiller ensuite, et à minuit de se porter au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Mais, malgré cette résolution, personne ne les attaquant, vers le coucher du soleil, d'eux-mêmes, spontanément, ils cinglèrent droit sur

1. Il faisait les signaux et avait, comme le héraut de l'armée de terre, un caractère sacerdotal ; on l'épargnait dans les abordages meurtriers.

Digitized by Google

les barbares, désirant faire un essai de leur propre manière de combattre et de rompre la ligne ennemie.

X. Les équipages de Xerxès et ses généraux, les voyant s'avancer en si petit nombre, les crurent atteints de folie et déployèrent toute la flotte, ne doutant pas de les capturer facilement ; espérance qui véritablement était raisonnable. Ils considéraient : d'une part le petit nombre des vaisseaux grecs, d'autre part la multitude des leurs, qui de plus naviguaient mieux ; ils en conclurent qu'ils n'avaient qu'à s'étendre en cercle et à enfermer la flotte ennemie au centre. Tout ce qu'il y avait là d'Ioniens, le cœur porté pour les Grecs, ne les combattaient qu'à regret ; ils étaient navrés de les voir ainsi enveloppés, convaincus que nul d'eux n'échapperait, tant à leurs yeux la flotte grecque était chétive et impuissante. Mais parmi ceux que réjouissait ce qui allait se passer, c'était à qui le premier prendrait un navire athénien et l'obtiendrait du roi en récompense ; car dans la flotte barbare on faisait estime surtout des Athéniens.

XI. Dès que les Grecs eurent reçu le signal, d'abord ils tournèrent leur proue contre les barbares et la poupe du côté de l'espace vide ; ensuite ils se mirent à l'œuvre, quoique serrés de près et front contre front. Du premier choc, ils enlevèrent trente vaisseaux barbares et avec eux Philaon, fils de Chersis, frère de Gorgus, roi de Salamine, homme considérable de l'armée perse. Le premier des Grecs, Lycomède, fils d'Eschrée, Athénien, prit un vaisseau ennemi, et il remporta le prix de la valeur. La nuit survint et sépara les combattants, au milieu de succès divers. Les Grecs regagnèrent Artémisium ; les barbares retournèrent aux Aphètes, la bataille n'ayant pas eu le succès sur lequel ils avaient compté. Pendant la mêlée, Antidore de Lemnos fut le seul des Grecs servant le roi qui passa aux Grecs libres, et, à cause de cette action, les Athéniens lui donnèrent un domaine à Salamine.

XII. On était au milieu de l'été ; à la nuit, la pluie tomba en abondance et dura jusqu'au matin, avec de violents coups de tonnerre qui grondaient autour du Pélion ; des corps morts et des débris furent entraînés vers les Aphètes, flottant autour des proues et embarrassant l'extrémité des rames. Les soldats qui de la flotte entendaient l'orage étaient frappés de terreur ; ils croyaient périr sans ressource par l'effet d'une telle succession de maux. Car, avant d'avoir repris haleine et de s'être remis de la tempête et du naufrage au pied du Pélion, ils avaient été surpris par un rude combat naval, et aussitôt après survenaient

Digitized by Google

une pluie impétueuse, des torrents irrésistibles se précipitant à la mer, d'effroyables coups de foudre; telle était pour eux cette nuit.

XIII. Cette même nuit fut beaucoup plus cruelle pour ceux qu'on avait envoyés afin de tourner l'Eubée; elle les saisit en pleine mer et devint finalement désastreuse. Ils voguaient du côté des Cœlas[1] d'Eubée, quand la pluie et la tempête les assaillirent; le vent les emporta sans qu'ils sussent où, et ils donnèrent sur des récifs. Tout cela fut dirigé par un dieu pour que la flotte perse devînt égale à la flotte grecque, ou n'eût pas sur elle une grande supériorité de nombre; ceux qui furent jetés à la côte près des Cœlas périrent.

XIV. Les barbares aux Aphètes virent avec joie poindre le jour; mais ils ne songèrent qu'à tenir en repos la flotte; après ce qu'ils avaient souffert, ils se contentèrent en leur état présent de rester immobiles. De leur côté, les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois vaisseaux arrivés de l'Attique. Ils en étaient tout encouragés, quand survint un message qui leur annonça que les barbares détachés autour de l'Eubée avaient tous été submergés par la dernière tempête. La flotte grecque se tint sur ses gardes jusqu'à la même heure que la veille, puis, mettant à la voile, elle tomba sur les vaisseaux ciliciens; après les avoir anéantis, comme la nuit était venue, elle reprit sa position devant Artémisium.

XV. Le troisième jour, les généraux des barbares, vivement irrités des outrages que leur infligeaient une poignée de vaisseaux et redoutant la colère de Xerxès, n'attendirent point que les Grecs commençassent le combat; mais, s'exhortant les uns les autres, vers midi ils firent avancer leur flotte en pleine mer. Il se rencontra que les batailles navales furent livrées les mêmes jours que l'on se battait sur terre aux Thermopyles; sur mer, il s'agissait de défendre l'Euripe, comme pour ceux qui entouraient Léonidas, de garder le défilé. Les Grecs des deux parts s'encourageaient pour interdire aux barbares l'entrée de la Grèce, et les Perses tentaient, en détruisant les forces des Grecs, de se rendre maîtres des deux passages.

XVI. Pendant que la flotte de Xerxès s'avançait rangée en bataille, les Grecs ne faisaient aucun mouvement dans la rade d'Artémisium. Les barbares, pour les entourer et les capturer, se déployèrent en croissant: alors les Grecs tombèrent sur eux

1. Cavités.

Digitized by Google

et la mêlée s'engagea ; dans ce choc, les forces des deux parts se balançaient presque également. En effet, l'armée navale de Xerxès se nuisait à elle-même par son développement et par la multitude de ses navires ; les bâtiments s'entre-choquaient et se troublaient mutuellement ; toutefois elle tenait bon et ne cédait pas : car les Perses ne pouvaient se résigner à fuir devant un si petit nombre de vaisseaux. Les Grecs perdirent donc beaucoup de navires, les barbares en perdirent beaucoup plus encore ; finalement, après cette lutte indécise, ils se séparèrent.

XVII. Dans ce combat, les Égyptiens se signalèrent parmi les troupes de Xerxès ; ils firent de grandes choses et prirent cinq vaisseaux grecs avec leurs équipages. Chez les Grecs, ce jour-là, les Athéniens s'illustrèrent, et, parmi les Athéniens, Clinias, fils d'Alcibiade, qui à ses frais avait armé deux cents hommes et les avait amenés sur un vaisseau lui appartenant.

XVIII. Lorsqu'ils se furent séparés, de part et d'autre avec joie, ils regagnèrent rapidement leurs mouillages ; mais les Grecs, en quittant le lieu où ils avaient combattu, restèrent en possession des morts et des débris ; ils n'en avaient pas moins été fort maltraités, surtout les Athéniens ; la moitié de leurs vaisseaux étaient endommagés ; ils résolurent de se retirer vers l'intérieur de la Grèce.

XIX. Cependant Thémistocle, ayant réfléchi que, si les Grecs détachaient du parti mède les Ioniens et les Cariens, il ne leur serait pas difficile de vaincre le reste, profita du moment où les Eubéens poussaient leurs troupeaux sur le rivage, pour réunir les généraux, auxquels il dit : « J'ai, je crois, en main le moyen d'enlever au roi ses meilleurs auxiliaires. » Il ne leur en dévoila pas davantage, et il se borna à leur indiquer ce qu'il y avait à faire pour le moment : savoir, de tuer autant de chèvres de l'Eubée qu'ils le jugeraient à propos. « Mieux vaut les prendre, ajouta-t-il, que de les laisser aux ennemis ; ordonnez donc à vos troupes d'allumer des feux ; j'aurai soin, pour notre départ, de prendre mon temps, de telle sorte que nous arrivions sains et saufs en Grèce. » Il leur fut agréable d'exécuter ce qu'il prescrivait ; aussitôt on alluma des feux et l'on courut aux troupeaux.

XX. Car les Eubéens, dédaignant l'oracle de Bacis, comme s'il n'avait rien signifié, n'avaient déplacé aucune chose ; ils n'avaient point fait de magasins en prévoyance de la guerre

Digitized by Google

qui ne devait pas tarder à les menacer, et ils avaient compromis leur fortune. Voici ce que leur avait dit l'oracle :

> Fais attention, quand sur la mer le barbare jettera un pont
> De byblus, d'éloigner de l'Eubée les chèvres bêlantes.

Faute d'avoir fait leur profit de ces vers, ils recueillirent une large part de calamités.

XXI. Voilà ce qui se passait quand de Trachis arriva un éclaireur; car on avait placé sur les hauteurs d'Artémisium Polyas, né à Anticyre, pour qui l'on tenait prête une barque rapide, et à qui l'on avait ordonné, si l'armée navale venait à combattre, d'en avertir ceux qui gardaient les Thermopyles; de même l'Athénien Abronyque, fils de Lusiclès, avait auprès de Léonidas un navire à trente rames, afin d'apporter dans la rade d'Artémisium les nouvelles de l'armée de terre. Cet Abronyque donc accourut et apprit à la flotte le sort de Léonidas et des siens. Dès qu'on l'eut entendu, sans retard, dans l'ordre où l'on se trouvait, on partit, les Corinthiens en tête, les Athéniens à l'arrière-garde.

XXII. Thémistocle, ayant choisi les meilleurs vaisseaux de l'Attique, descendit sur la plage pour faire provision d'eau douce, et il grava sur les rochers une inscription que lurent les Ioniens qui le lendemain gagnèrent Artémisium; elle était ainsi conçue : « Hommes de l'Ionie, vous n'agissez pas selon la justice en faisant la guerre à vos pères et en asservissant la Grèce; revenez à nous, et, s'il vous est impossible de le faire, du moins, à l'avenir, tenez-vous loin de nos navires et priez les Cariens de suivre votre exemple. Si vous ne pouvez exécuter aucune de ces deux choses, si vous êtes trop contenus pour pouvoir vous révolter, dans l'action, quand nous serons aux prises, soyez volontairement sans courage, vous souvenant que vous êtes issus de nous et que, dès son origine, notre inimitié contre les barbares est née à cause de vous. » Thémistocle, à ce qu'il me semble, laissa cette inscription dans un double dessein, afin que, si elle restait ignorée du roi, elle décidât les Ioniens à changer de parti, à passer aux Grecs, ou que, si on la rapportait à Xerxès, sous forme d'accusation, les Ioniens lui devinssent suspects, et qu'il ne les employât pas dans les batailles navales.

XXIII. Tandis que Thémistocle écrivait sur les rochers, un Histiéen partit en barque et apprit aux barbares la retraite des Grecs, ils ne le crurent pas, le jetèrent en prison et dépêchè-

Digitized by Google

rent en éclaireurs des vaisseaux légers. Ceux-ci rapportèrent que la nouvelle était véritable; ainsi, en même temps que le soleil répandit ses rayons, toute la flotte en lignes serrées se rendit à la rade d'Artémisium. Elle y resta jusqu'au milieu du jour, puis elle leva l'ancre pour gagner Histiéa; les barbares occupèrent cette ville, outre une partie de l'Ellopie, district de l'Histiéotide; ensuite ils firent une incursion sur tous les bourgs de la côte.

XXIV. Cependant Xerxès, ayant achevé ses apprêts concernant les morts, envoya un héraut à l'armée navale. Or, voici les préparatifs qu'il avait faits. De tous ceux de son armée qui avaient été tués aux Thermopyles (il y en avait deux myriades) il ne laissa qu'un millier d'hommes; il inhuma le reste en des fosses que l'on recouvrit de terre et de feuilles, afin que les équipages de l'armée navale ne les aperçussent pas. Lorsque le héraut eut fait le trajet jusqu'à Histiéa, il convoqua toutes les troupes de la flotte et dit : « Soldats, nos auxiliaires, le roi Xerxès permet à qui le voudra parmi vous de quitter son rang et de venir voir comment il combat ces hommes insensés qui espéraient repousser les forces de l'Asie. »

XXV. Cette proclamation faite, il n'y eut rien de plus difficile à se procurer que des barques, tant étaient nombreux ceux qui désiraient contempler le champ de bataille. Ils traversèrent l'Euripe, ils virent les morts, ils crurent que ceux qui étaient là gisants étaient des Lacédémoniens et des Thespiens, quoiqu'il y eût avec eux des Hilotes. Mais l'artifice de Xerxès au sujet de ses morts, à lui, ne leur resta pas caché : en effet, il était ridicule de ne montrer d'un côté que mille cadavres, tandis que de l'autre il y en avait quatre mille amoncelés sur un étroit espace. Toute la journée fut employée à cette inspection; le lendemain ils retournèrent à Histiéa sur la flotte, et l'armée de terre se mit en marche.

XXVI. Il lui vint quelques transfuges de l'Arcadie, dénués de tout et offrant de servir; on les mena en présence du roi, et les Perses leur demandèrent ce que faisaient les Grecs, l'un d'eux interrogeant au nom de tous. Or, les Arcades répondirent que les Grecs célébraient la fête olympique, qu'ils assistaient au spectacle des jeux gymniques et des courses de chars. « Quel est, dit le questionneur, le prix qu'ils se disputent? — Une couronne d'olivier, » reprirent-ils. Alors Tritantechme, fils d'Artabane, ayant laissé échapper une parole généreuse, encourut de la part de Xerxès le reproche de lâcheté. Car, quand

Digitized by Google

il ouït que le prix était une couronne et non des trésors, il ne put garder le silence et, devant tous les autres, il s'écria : « Peste! Mardonius, contre quels hommes nous as-tu menés combattre, qui luttent non pour des richesses, mais pour l'honneur? » Telle fut son exclamation.

XXVII. Sur ces entrefaites, aussitôt le désastre des Thermopyles, les Thessaliens envoyèrent un héraut chez les Phocéens, contre lesquels ils conservaient toujours un vif ressentiment, surtout depuis leur dernière défaite. Car tout le peuple de la Thessalie et ses alliés, ayant envahi la Phocide, peu d'années avant l'expédition du roi, avaient été vaincus par les Phocéens et fort maltraités. Les Phocéens, enveloppés sur le Parnasse, avaient avec eux le devin Tellias, Éléen, qui leur suggéra ce stratagème : ils couvrirent de plâtre, revêtus de leurs armes, les six cents plus braves de leur armée, et les lancèrent pendant la nuit contre les Thessaliens, avec ordre de faire main basse sur tout homme qui, sans être vêtu de blanc, se montrerait à eux. Les sentinelles ennemies les premières aperçurent cette troupe et prirent la fuite, ne doutant pas qu'il n'y eût là quelque prodige; l'armée ensuite fit de même, si bien que les Phocéens prirent sur quatre mille morts autant de boucliers, qu'ils consacrèrent moitié en Abas, moitié à Delphes. La dîme des objets précieux qu'ils gagnèrent à cette bataille produisit les grandes statues qui sont érigées autour du trépied, devant le temple de Delphes, et d'autres semblables qui ont été dédiées en celui d'Abas.

XXVIII. Les Phocéens firent donc essuyer cet échec à l'infanterie thessalienne, qui les avait investis; de plus ils causèrent à la cavalerie un irréparable dommage, au moment où elle entrait sur leur territoire. Dans le défilé qui se trouve vers Hyampolis, ils creusèrent un vaste fossé, y posèrent des amphores vides, le recouvrirent de terre pour lui donner le même aspect qu'au reste du sol, et attendirent le choc des ennemis. Ceux-ci, en chargeant pour les enlever, tombèrent dans les amphores, et la plupart des chevaux se cassèrent les jambes.

XXIX. Les Thessaliens donc, conservant un vif ressentiment contre les Phocéens, à cause de ces deux affronts, envoyèrent un héraut et leur dirent : « Hommes de la Phocide, le moment est venu pour vous de reconnaître que vous ne nous valez pas. Précédemment, parmi les Grecs, tant que nous avons voulu compter parmi eux, nous avons prévalu sur vous. Maintenant nous avons assez de pouvoir sur le barbare pour vous priver de votre

Digitized by Google

territoire et vous faire réduire en esclavage. Toutefois nous ne vous gardons aucunement rancune, quoique tout nous soit possible ; rachetez-vous au prix de cinquante talents d'argent, que vous nous donnerez, et nous vous promettons de détourner loin de vous les fléaux qui menacent votre contrée. »

XXX. Ainsi parlèrent les Thessaliens ; en effet, les Phocéens étaient les seuls de ce côté qui n'eussent point pris parti pour le Mède, sans autre motif, comme il m'est démontré par le rapprochement de toutes les circonstances, que leur inimitié contre les Thessaliens. Si ces derniers avaient renforcé les Grecs, les autres, à ce que je crois, auraient passé au Mède. Ils répondirent donc au message des Thessaliens : « Nous ne donnerons point d'argent ; nous pourrions avec autant de facilité que vous, si tel était notre désir, favoriser les Mèdes ; mais nous ne sommes point gens à trahir la Grèce. »

XXXI. Lorsque l'on rapporta cette réponse aux Thessaliens, ils entrèrent contre les Phocéens dans un tel courroux qu'ils servirent de guides aux barbares ; ils partirent de Trachis et envahirent la Doride ; de ce côté s'étend une étroite portion de cette dernière province, large au plus de trente stades, située entre Malis et la Phocide, qui formait autrefois le canton de Dryopis. Ce petit territoire est la métropole des Doriens du Péloponèse. Les barbares ne firent dans la Doride aucun dégât ; car elle inclinait pour le Mède, et les Thessaliens avaient jugé à propos de l'épargner.

XXXII. Au sortir de la Doride, ils entrèrent chez les Phocéens et ne les trouvèrent pas en leurs demeures ; quelques-uns s'étaient réfugiés sur les cimes du Parnasse, assez vaste à son sommet, près de la ville de Néon, pour donner asile à une foule nombreuse. Ce lieu s'appelle Tithorée ; ils y avaient transporté leurs richesses et s'y étaient eux-mêmes établis. Mais le plus grand nombre avaient fui jusque chez les Locriens-Ozoles et à la ville d'Amphisse, située au-dessus de la plaine de Crissa. Les barbares cependant sillonnèrent toute la Phocide, car les Thessaliens y conduisirent leur armée, et ils portèrent avec eux le fer et la flamme ; ils incendièrent les villes et les temples.

XXXIII. Tout ce qui borde le Céphise fut dévasté ; le feu dévora les villes de Dryme, de Charadre, d'Éroque, de Téthronie, d'Amphicée, de Néon, de Pédiée, de Tritée, d'Élatie, d'Hyampolis, de Parapotamie et d'Abas ; en cette dernière il y avait un riche temple d'Apollon, orné d'objets précieux et de nombreuses offrandes ; alors, comme aujourd'hui, on y consultait un

Digitized by Google

oracle; ce temple fut pillé et l'on y mit le feu. Les barbares saisirent quelques Phocéens en les poursuivant du côté des montagnes, et ils firent périr quelques femmes en les livrant aux brutalités de la multitude.

XXXIV. Au delà de Parapotamie, ils arrivèrent à Panopée; à partir de cette ville, l'armée marcha en deux corps : le plus considérable, avec Xerxès en personne, se portant sur Athènes, entra en Béotie par le territoire d'Orchomène; tout ce peuple était du parti mède; des Macédoniens, envoyés par Alexandre, sauvegardèrent les villes en montrant au roi, par leur présence, que les Béotiens étaient bien disposés pour lui; les barbares ne firent donc que passer à travers cette contrée.

XXXV. L'autre corps, avec des guides, prit pour but le temple de Delphes, laissant le Parnasse à sa droite et pillant, sous ses pas, tous les lieux de la Phocide. Détaché de l'armée principale pour enlever les trésors du temple de Delphes et les présenter au roi, il brûla, chemin faisant, Panopée, Daulis, Éolis. J'ai appris que Xerxès était mieux renseigné sur tous les objets précieux contenus dans le temple que sur ceux qu'il avait laissés dans son palais, car on lui en parlait continuellement, et surtout des offrandes de Crésus, fils d'Alyatte.

XXXVI. Les Delphiens, informés de l'approche des barbares, furent saisis de crainte; plongés dans une consternation profonde, ils demandèrent à l'oracle s'ils enfouiraient en terre les trésors ou s'ils les transporteraient dans une autre contrée. Le dieu ne leur permit pas de les déplacer, disant qu'il était assez puissant pour défendre ses propres richesses. Les Delphiens, après cette réponse, songèrent à eux-mêmes : ils envoyèrent leurs enfants et leurs femmes chez les Achéens; ils montèrent pour la plupart sur le Parnasse et déposèrent leurs biens dans la grotte de Corycie; d'autres s'en allèrent à Amphisse en Locride. Tous les Delphiens abandonnèrent donc la ville, à l'exception de soixante hommes et du prophète [1].

XXXVII. Les barbares cependant avançaient, et déjà ils pouvaient apercevoir le temple, quand le prophète, qui se nommait Acérate, vit devant la porte les armes sacrées que nul des mortels ne pouvait toucher sans impiété, et qui avaient été transportées là de l'intérieur du sanctuaire. Il se hâta de signaler ce prodige aux Delphiens présents dans la ville; à ce moment les barbares venaient d'atteindre le temple de Minerve-

1. Interprète des improvisations de la Pythie.

Digitized by Google

Pronéa, et l'on vit soudain éclater un prodige plus grand que le premier. Car, s'il était merveilleux que des armes de guerre, se mouvant d'elles-mêmes, eussent apparu devant le temple, ce qui advint ensuite surpassa en merveilleux tous les autres prodiges. Comme les barbares, pressant le pas, approchaient du temple de Minerve, la foudre descendit du ciel et les frappa ; en même temps deux rochers se détachèrent de la cime du Parnasse, roulèrent à grand fracas sur eux et en écrasèrent un grand nombre ; enfin on entendit sortir du temple de Minerve une haute clameur et des cris de guerre.

XXXVIII. Toutes ces choses survenant à la fois, l'épouvante saisit les barbares ; les Delphiens, les voyant en fuite, les assaillirent et en tuèrent une multitude ; les survivants coururent tout d'une traite chez les Béotiens. Ceux des barbares qui échappèrent dirent, comme je l'ai appris, qu'ils avaient encore observé d'autres faits surnaturels, et que deux êtres, pesamment armés, plus grands que ne le sont des hommes, les avaient poursuivis en les taillant en pièces.

XXXIX. Les Delphiens prétendent que ces deux combattants étaient des héros de la contrée, Phylace et Autonoüs, dont les enclos sacrés sont auprès du temple, celui de Phylace, sur le chemin haut du temple de Minerve, l'autre vers la fontaine de Castalie, sous le sommet hyampien. Les roches détachées du Parnasse sont de mon temps encore intactes ; on les voit dans l'enclos de Minerve, au lieu même où elles ont roulé au milieu des barbares. Ainsi donc ces hommes s'éloignèrent du temple.

XL. A la demande des Athéniens, l'armée navale des Grecs, ayant quitté Artémisium, vint mouiller dans les eaux de Salamine. Les Athéniens avaient indiqué ce mouillage, parce qu'ils voulaient emmener de l'Attique leurs enfants et leurs femmes, et en outre tenir conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Car il était indispensable de délibérer sur la situation présente, puisque toutes les espérances que l'on avait conçues avaient été trompées. En effet, ils avaient cru trouver tous les Péloponésiens en Béotie, maîtres de positions où ils pussent recevoir le choc des barbares et ils n'y voyaient personne ; ils surent au contraire qu'ils fortifiaient l'isthme, qu'ils se préoccupaient surtout du salut du Péloponèse, qu'ils avaient à cœur de le sauver et qu'ils abandonnaient le reste. A ces nouvelles, les Athéniens demandèrent que l'on fît halte à Salamine.

XLI. Les alliés jetèrent l'ancre auprès de l'île, et les Athé-

Digitized by Google

niens auprès de leur territoire. Ces derniers firent proclamer ensuite que chacun des citoyens mît en sûreté où il pourrait ses enfants et sa famille. Alors, la plupart s'en allèrent à Trézène, d'autres à Égine, quelques-uns à Salamine. Ils avaient hâte de mettre les leurs en sûreté, d'abord pour obéir à l'oracle, et non moins à cause de ce que je vais rapporter. On prétend à Athènes qu'un grand serpênt réside dans le temple et garde la citadelle ; on le dit, et, comme s'il y était réellement, on lui apporte chaque mois des offrandes pour le nourrir ; cette provision pour un mois est un gâteau de miel. Or, ce gâteau de miel, qui précédemment avait toujours été consommé, venait récemment de rester intact. La prêtresse en informa les Athéniens, et ceux-ci n'en mirent que plus d'empressement à abandonner la ville, la déesse ayant abandonné l'acropole. Lorsqu'ils eurent tout enlevé, les hommes revinrent prendre leur poste sur la flotte.

XLII. Pendant que les vaisseaux revenus d'Artémisium étaient mouillés à Salamine, le reste des forces navales des Grecs partit de Trézène pour les rejoindre ; car on les avait avertis qu'ils eussent à se rassembler au port trézénien de Pogon. Il se trouva, leur jonction faite, beaucoup plus de navires qu'il n'y en avait aux combats d'Artémisium, et il en était venu de plus de villes. Le commandant en chef était encore, comme dans les eaux de l'Eubée, le Spartiate Eurybiade, fils d'Euryclide, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale ; cependant les vaisseaux des Athéniens étaient de beaucoup les plus nombreux et les meilleurs.

XLIII. Voici ceux qui composaient la flotte : du Péloponèse, les Lacédémoniens, seize navires ; les Corinthiens, autant que la première fois ; les Sicyoniens, quinze navires ; les Épidauriens, dix ; les Trézéniens, cinq ; les Hermioniens, trois : tous, hormis ces derniers, étaient d'origine dorienne et macedonique, venus d'abord de l'Érinée et du Pinde, et finalement de Dryopis ; quant à ceux d'Hermione, ce sont des Dryopes, chassés par Hercule et les Maliens, de la contrée que l'on appelle maintenant Doride. Tels étaient, parmi la flotte, ceux du Péloponèse : voici ceux du continent, hors de l'isthme.

XLIV. Les Athéniens avaient fourni plus de vaisseaux qu'aucun des autres : cent quatre-vingts à eux seuls ; car à Salamine, les Platéens ne se mêlèrent pas à leurs équipages à cause de cet incident : au retour d'Artémisium, quand on arriva devant Chalcis, les Platéens débarquèrent en Béotie, sur la

Digitized by Google

côte opposée, pour transporter leurs familles hors de cette contrée ; pendant qu'il les mettaient en sûreté, ils se trouvèrent en retard. Les Athéniens, quand les Pélasges possédaient ce qu'on appelle maintenant la Grèce, étaient Pélasges ; on les appelait Cranaens ; sous le roi Cécrops, on les nomma Cécropides ; lorsque Érechthée hérita de la souveraineté, ils changèrent leur nom pour celui d'Athéniens ; enfin Ion, fils de Xuthus, étant devenu leur chef, ils furent à cause de lui appelés Ioniens.

XLV. Les Mégariens fournirent le même nombre de vaisseaux que la première fois ; les Ampraciotes amenèrent le renfort de sept vaisseaux ; ceux de Leucade, trois : ceux-ci sont de race dorienne, originaires de Corinthe.

XLVI. Parmi les insulaires, les Éginètes fournirent trente vaisseaux ; ils en avaient équipé d'autres encore, mais ils s'en servaient pour garder leur territoire ; leurs trente meilleurs seulement combattirent à Salamine. Les Éginètes sont Doriens et originaires d'Épidaure ; cette île se nommait d'abord Œnone. Après les Éginètes, les Chalcidiens fournirent les vingt vaisseaux qu'ils avaient la première fois, et les Érétriens les sept ; ceux-ci sont Ioniens. Après eux, les Céens étaient toujours en même nombre ; ce sont des Ioniens originaires d'Athènes. Les Naxiens avaient fourni quatre navires ; leurs concitoyens les avaient envoyés aux Mèdes, comme les autres insulaires des Cyclades ; mais ils ne tinrent pas compte de ces ordres, et, à l'instigation de Démocrite, homme considérable de l'île, alors chef de trirème, ils rejoignirent les Grecs. Les Naxiens sont Ioniens et originaires d'Athènes. Les Styréens fournirent les mêmes vaisseaux que la première fois ; les Cythniens, un vaisseau et un navire à cinquante rames ; ces deux derniers peuples sont Dryopes. Les Sériphiens, les Siphriens et les Méliens, faisaient aussi partie de la flotte ; seuls des insulaires, ils n'avaient point donné au barbare la terre et l'eau.

XLVII. Tous ceux qui demeurent en deçà des Thesprotes et du fleuve Achéron prirent part à cette guerre ; car les Thesprotes sont limitrophes des Ampraciotes et des Leucadiens, les plus lointains des alliés. Nul ne vint des contrées sises hors de ces limites, excepté les seuls Crotoniates, qui amenèrent à la Grèce le secours d'un vaisseau, commandé par un homme trois fois vainqueur aux jeux pythiques, dont le nom était Phaylle. Les Crotoniates sont d'origine achéenne.

XLVIII. Ainsi tous les alliés avaient amené des trirèmes ; les Méliens, les Siphiens et les Sériphiens vinrent avec des vais-

Digitized by Google

seaux à cinquante rames. Les Méliens, d'origine lacédémonienne, en amenèrent deux; les Siphniens et les Sériphiens chacun un: ce sont des Ioniens originaires d'Athènes. Le nombre total des vaisseaux, outre ceux à cinquante rames, était de trois cent soixante-dix-huit.

XLIX. Lorsque les généraux des villes que je viens de nommer furent réunis à Salamine, ils tinrent conseil. Eurybiade proposa que ceux qui voudraient prendre la parole fissent connaître leur opinion, sur le lieu, parmi ceux dont on était encore maître, où il serait convenable de livrer une bataille navale. Or, l'Attique était déjà perdue et, intérieurement, il songeait à toute autre contrée. Les avis de ceux qui se prononcèrent concordèrent, pour la plupart, sur ce point qu'il fallait naviguer vers l'isthme et combattre devant le Péloponèse, s'appuyant sur le motif que, s'ils étaient vaincus à Salamine, ils seraient bloqués dans l'île, où nul secours n'était à espérer, tandis qu'en cas de défaite près de l'isthme, ils se retireraient sur leur propre territoire.

L. Pendant que les généraux du Péloponèse étaient encore à délibérer, un homme vint d'Athènes, annonçant que les barbares étaient entrés dans l'Attique et qu'ils la livraient tout entière aux flammes. En effet, leur armée, conduite par Xerxès, avait traversé la Béotie; ils avaient incendié Thespie et Platée, dont les habitants s'étaient réfugiés dans le Péloponèse; enfin ils occupaient Athènes, où ils dévastaient toutes choses. Le roi avait réduit en cendres les villes des Thespiens et des Platéens, informé par les Thébains qu'elles n'étaient point du parti mède.

LI. A partir du passage de l'Hellespont jusqu'au moment où les barbares se mirent en marche, un mois s'écoula, y compris le temps qu'ils consumèrent à se transporter en Europe. Il leur fallut trois autres mois pour atteindre l'Attique, Calliade étant archonte des Athéniens. Ils prirent la ville déserte et trouvèrent dans le temple quelques citoyens en petit nombre: des administrateurs du lieu saint et de pauvres gens qui avaient entouré l'acropole de planches et de palissades, comptant repousser les envahisseurs. Leur dénûment les avait empêchés de passer à Salamine et, en même temps, l'idée que seuls ils avaient compris l'oracle: selon eux, la forteresse de bois que le dieu avait déclarée imprenable, c'était l'asile où ils s'étaient réfugiés, et non les vaisseaux.

LII. Les Perses prirent position sur la colline en face de l'a-

Digitized by Google

cropole, à laquelle les Athéniens donnent le nom d'Aréopage, et ils assiégèrent le temple de cette manière : ils enveloppèrent d'étoupes auxquelles ils mirent le feu, leurs flèches qu'ils lancèrent sur la barricade; alors ceux des Athéniens qui soutenaient l'assaut se défendirent jusqu'à la dernière extrémité et jusqu'à ce que leur clôture fût tout à fait détruite. Ils n'écoutèrent pas la proposition de capituler que leur firent les Pisistratides; mais ils continuèrent de combattre et de s'ingénier contre les assaillants; quand ils virent que les barbares approchaient des portes, ils firent rouler sur eux de grosses pierres rondes, en sorte que Xerxès fut longtemps fort embarrassé, ne pouvant venir à bout de les prendre.

LIII. Enfin les barbares découvrirent un accès; car l'oracle au sujet de l'Attique devait s'accomplir, et il fallait que sur le continent elle fût tout entière au pouvoir des Perses. Sur le front de l'acropole opposé aux portes et aux degrés, du côté de l'enclos d'Aglaure, fille de Cécrops, point où personne ne veillait ni ne pensait que nul des hommes pût jamais monter, quelques-uns gravirent malgré l'aspérité de l'escarpement. Quand les Athéniens les virent au sommet de l'acropole, les uns se précipitèrent du haut de la muraille et périrent, les autres s'enfuirent dans le sanctuaire. Ceux des Perses qui étaient montés coururent aux portes, les enfoncèrent et massacrèrent les suppliants; quand ils les eurent tous étendus morts à leurs pieds, ils pillèrent le temple et incendièrent la citadelle.

LIV. Dès que Xerxès se vit en possession d'Athènes tout entière, il dépêcha pour Suse un courrier annonçant à Artabane ce grand succès. Le second jour après le départ de son héraut, il réunit les bannis athéniens qui l'avaient accompagné, et leur ordonna d'immoler des victimes, selon leurs rits, au sommet de l'acropole, soit que pendant son sommeil une vision le lui eût prescrit, soit qu'il se repentît d'avoir brûlé le temple. Les bannis obéirent.

LV. Je vais dire pourquoi j'ai fait mention de cette circonstance. Il y a dans l'acropole un temple d'Érechthée, que l'on dit né de la terre, et ce temple renferme une mer et un olivier que, selon les Athéniens, Neptune et Minerve y auraient placés en témoignage de leur querelle, au sujet de la possession de l'Attique. Cet olivier donc, en même temps que le reste de l'enclos sacré, vint à être brûlé par les barbares. Or, le surlendemain de l'incendie, les bannis à qui le roi commanda de sacri-

Digitized by Google

fier, étant montés au lieu saint, virent un rejeton sorti de la souche et haut déjà d'une coudée. Voilà ce qu'ils déclarèrent.

LVI. Les Grecs à Salamine, quand on leur apprit le sort de l'acropole d'Athènes, furent tellement troublés que quelques-uns des généraux, sans se soucier de résoudre la question débattue, coururent à leurs navires et déployèrent leurs voiles, comme pour prendre la fuite. Mais les autres décidèrent finalement que l'on combattrait en avant de l'isthme; la nuit vint; ils levèrent la séance et s'en allèrent à leurs vaisseaux.

LVII. Alors l'Athénien Mnésiphile, dès le retour de Thémistocle, lui demanda ce qu'on avait résolu. Thémistocle lui apprit qu'il était arrêté que l'on conduirait la flotte vers l'isthme et qu'on livrerait bataille devant le Péloponèse. « S'ils éloignent les vaisseaux de Salamine, dit Mnésiphile, tu ne combattras plus pour une patrie. Car ils retourneront chacun à sa ville; ni Eurybiade ni aucun autre mortel ne pourra les réunir; la flotte sera dispersée, et la Grèce périra par la faute de ses chefs. S'il en est encore quelque moyen, cours et tente d'annuler votre délibération; fais tous tes efforts pour convaincre Eurybiade qu'il doit changer d'opinion et rester ici. »

LVIII. Ce conseil plut extrêmement à Thémistocle, et, sans rien répondre, il se rendit au vaisseau d'Eurybiade; lorsqu'il y fut arrivé, il annonça qu'il avait à l'entretenir des intérêts publics; l'autre l'engagea à monter sur son navire, s'il voulait lui parler. Alors, Thémistocle, s'asseyant auprès de lui, répéta, en se l'appropriant, tout ce qu'il venait d'entendre de Mnésiphile; il y ajouta beaucoup d'arguments, jusqu'à ce qu'il eut entraîné Eurybiade à sortir de son vaisseau et à rappeler les généraux à l'assemblée.

LIX. Lorsqu'ils furent réunis, avant qu'Eurybiade leur eût exposé pour quel motif il les avait convoqués, Thémistocle s'était déjà étendu en longs discours, car son ardeur l'emportait. Comme il pérorait, le général des Corinthiens Adimante, fils d'Ocype, s'écria : « Thémistocle, aux jeux ceux qui partent avant leur tour reçoivent du bâton[1]. — Soit, reprit l'autre, mais ceux qui restent en arrière ne sont pas couronnés. »

LX. Cette fois, il répondit au Corinthien sans emportement; puis s'adressant avec non moins de douceur à Eurybiade, il se

1. C'est de ce mot que Plutarque a tiré la menace d'Eurybiade et la réponse : « Frappe, mais écoute. » On ne connaît l'antiquité qu'en remontant aux sources.

Digitized by Google

garda de répéter ce qu'il lui avait dit tout à l'heure : que, si l'on s'éloignait de Salamine, on se disperserait ; il évita en présence des alliés, et il eût trouvé malséant, d'inculper aucun d'eux. Il fit donc usage d'autres raisonnements et il dit : « 1. Il dépend de toi maintenant de sauver la Grèce, si tu veux, selon mon conseil, demeurer ici et livrer bataille, sans écouter ceux qui proposent de remettre à la voile et de partir pour l'isthme. Entends et compare les deux opinions : vers l'isthme, tu combats sur une mer ouverte, où le moindre de nos désavantages est d'avoir des vaisseaux pesants et l'infériorité du nombre. D'ailleurs, par ce fait seul, dussions-nous obtenir des succès, tu perds Salamine et Mégare et Égine ; car l'armée de terre suivra la flotte ennemie ; tu les auras attirés toi-même sur la route du Péloponèse, tu auras mis la Grèce en péril. 2. Si tu exécutes ce que je propose, tu y trouveras ces avantages : d'abord, en nous engageant dans un étroit espace, avec peu de vaisseaux contre un grand nombre, pour peu que la guerre ait son cours accoutumé, nous remporterons une victoire éclatante. Combattre dans un détroit, c'est ce que nous devons désirer ; combattre au large, c'est ce qu'il faut à nos ennemis. En second lieu, nous sauverons Salamine, où sont nos enfants et nos femmes ; ce n'est pas assez, ce plan satisfait à ce qui surtout vous touche : ici tu livres bataille pour le Péloponèse, aussi bien qu'à l'isthme, et tu évites sagement d'y attirer les barbares. 3. Mais si ce que j'espère arrive, si avec notre flotte nous sommes victorieux, ils ne se présenteront pas devant l'isthme ; ils ne dépasseront pas l'Attique ; ils s'enfuiront en désordre, et nous aurons la joie de retrouver debout Mégare, Égine, Salamine, où l'oracle a déclaré que nous devions l'emporter sur nos adversaires. Lorsque les hommes prennent des résolutions convenables, le succès d'ordinaire s'ensuit ; prennent-ils des résolutions déraisonnables, il ne se trouve pas un dieu qui veuille les seconder. »

LXI. Thémistocle allait continuer, quand le Corinthien Adimante, l'interpellant une seconde fois, lui commanda de se taire, puisqu'il n'avait plus de patrie, et défendit à Eurybiade de faire voter sur la proposition d'un homme sans foyer. « Que Thémistocle, ajouta-t-il, nous montre sa ville, et nous lui permettrons de donner son avis. » Il tenait ce langage parce que Athènes avait été prise et était occupée par le Perse. Pour cette fois, Thémistocle ne put se contenir ; il accabla les Corinthiens et Adimante lui-même de paroles injurieuses ; il fit voir

Digitized by Google

que les Athéniens auraient une ville et un territoire plus vaste que les leurs, tant qu'ils conserveraient deux cents navires avec des équipages complets, car nul des Grecs n'était capable de résister à leur choc.

LXII. Après ces explications, il reprit le fil de son discours à Eurybiade, et lui dit avec un surcroît d'insistance : « Si tu restes ici, tu seras un homme juste; sinon, tu perdras la Grèce, car le sort de cette guerre dépend de nos vaisseaux. Mais, sois attentif, si tu n'exécutes pas mon plan, nous, comme nous sommes, prenant nos enfants et nos femmes, nous partons pour Siris en Italie ; elle est à nous de toute ancienneté et les oracles déclarent qu'elle doit être colonisée par nous. Les Péloponésiens alors, privés de tels alliés, se souviendront de mes discours. »

LXIII. A ces mots de Thémistocle, Eurybiade se rendit, surtout, à ce qu'il me semble, dans la crainte d'être abandonné des Athéniens, si l'on partait pour l'isthme : car sans eux le reste ne pouvait plus combattre. Il s'arrêta donc à la résolution de rester à Salamine et de livrer bataille.

LXIV. L'escarmouche de paroles terminée, la détermination d'Eurybiade prise, les généraux soudain firent leurs préparatifs pour le combat. Le jour parut et, comme le soleil se levait, un tremblement de terre ébranla le continent et les flots. Les Grecs jugèrent à propos d'adresser des prières aux dieux et d'invoquer le secours des Éacides. Ils mirent à exécution ce dessein; ils prièrent tous les dieux; puis aussitôt, ils appellèrent de Salamine Ajax et Télamon; enfin ils envoyèrent un navire à Égine pour ramener Éaque et les autres Éacides.

LXV. L'Athénien Dicée, fils de Théocyde, réfugié chez les Mèdes et en ce temps homme de renom, a rapporté que, quand l'Attique eut été ravagée par l'armée de Xerxès, Athènes étant déserte, il advint que, se promenant avec le Lacédémonien Démarate dans la plaine de Thrias, ils aperçurent un nuage de poussière venant d'Éleusis, comme soulevé par au moins trente mille hommes; ils en furent frappés de surprise et se demandèrent quels mortels pouvaient le produire. « Soudain, dit-il, nous entendîmes une voix et je reconnus que cette voix était celle du mystique Iacchos. Démarate ne savait rien des mystères d'Éleusis; il voulut apprendre qui parlait de la sorte, à quoi je répondis : « Démarate, il ne se peut que quelque grand « dommage n'arrive à l'armée du roi ; car il est visible que du « sein de l'Attique déserte cette voix qui s'élève a quelque chose

Digitized by Google

« de surnaturel; elle vient d'Éleusis au secours des Athéniens « et des alliés. Si elle porte du côté du Péloponèse, il y aura « sur le continent péril pour Xerxès et ses troupes; si elle porte « vers Salamine et la flotte, le roi court le danger de perdre « son armée navale. Les Athéniens chaque année célèbrent la « fête de la mère et de la fille[1]; et il ne tient qu'à chacun d'eux, « comme à chacun des Grecs, d'être initié aux mystères des deux « déesses; or, cette voix que tu entends est le cri mystique « qu'ils poussent pendant la fête. » A ces paroles Démarate reprit : « Garde le silence, ne répète à aucun autre ce que tu « viens de me dire; car si on le rapportait au roi, tu le paye- « rais de ta tête; ni moi ni nul des autres hommes ne pourrait « te sauver. Tiens-toi donc en repos; pour ce qui concerne « l'armée, le soin en est aux dieux. » Tel fut le conseil de Démarate; cependant la voix et le nuage de poussière d'où elle sortait furent emportés vers Salamine et la flotte grecque; ce qui leur apprit que l'armée de Xerxès était sur le point d'être détruite. » Voilà ce qu'a raconté Dicée, fils de Théocyde, qui s'appuyait du témoignage de Démarate et de quelques autres.

LXVI. L'armée navale de Xerxès, après avoir contemplé près de Trachis le désastre des Laconiens, revint à Histiéa; elle y demeura trois jours, puis elle mit à la voile sur l'Euripe, et, en trois autres jours, elle parvint à Phalère. Je pense que les barbares qui envahirent l'Attique par terre et ceux qui y vinrent sur la flotte, n'étaient pas en nombre moindre qu'à Sépias et aux Thermopyles. En effet, je remplace ceux qui avaient péri, soit pendant la tempête, soit aux Thermopyles, soit aux batailles navales d'Artémisium, par les Maliens, les Doriens, les Locriens, tous les Béotiens moins ceux de Thespie et de Platée, les Carystiens, les Andriens, les Téniens et le reste des insulaires, moins ceux des quatre villes dont j'ai fait mention plus haut. Car, plus le Perse avançait en Grèce, plus il emmenait de peuples à sa suite.

LXVII. Lorsque toutes ces nations, dont il faut excepter les Pariens, qui étaient restés à Cythne pour attendre comment la guerre tournerait, furent arrivées les unes à Athènes, les autres à Phalère, Xerxès en personne descendit vers la flotte, désirant communiquer avec les équipages et connaître leurs pensées. Il y prit siége, et aussitôt comparurent devant lui, après qu'on les eut convoqués, les rois et les chefs des vaisseaux. Ils s'assi-

1. Cérès et Proserpine.

Digitized by Google

rent chacun selon la place d'honneur que Xerxès lui assigna; le premier fut le roi de Sidon, puis le roi de Tyr et ainsi de suite. Lorsqu'ils furent assis en l'ordre convenable, Xerxès envoya Mardonius les questionner et sonder chacun d'eux sur l'opportunité de livrer une bataille navale.

LXVIII. Lorsque Mardonius les interrogea à la ronde, en commençant par le roi de Sidon, tous unanimement furent d'avis de combattre. Artémise seule s'exprima en ces termes : « 1. Dis au roi de ma part, ô Mardonius, que telle est mon opinion : Si, dans les batailles navales autour de l'Eubée, j'ai montré de la vaillance, il est juste, ô maître, que j'expose ce que je crois le plus utile à tes intérêts, sans mériter moins tes louanges. Or, voici ce que je dis : épargne tes vaisseaux, ne livre pas bataille. Car sur mer, ces hommes sont supérieurs aux tiens, autant que des hommes le sont à des femmes. Qu'as-tu besoin de t'exposer au péril d'un combat naval? Ne possèdes-tu pas cette Athènes, pour laquelle tu t'es déterminé à prendre les armes? ne possèdes-tu pas le reste de la Grèce? Nul ne te fait obstacle; ceux qui t'ont résisté n'ont pu se soustraire à un châtiment mérité. 2. Quelle sera pour tes ennemis l'issue de ces événements? je vais te le dire : si tu ne t'empresses pas de livrer une bataille navale, que tu retiennes tes vaisseaux près de ce rivage, ou que tu te rapproches du Péloponèse, tu atteindras facilement, ô roi, le but que tu t'es proposé en venant ici. Les Grecs ne sont pas capables de tenir longtemps devant toi; tu les disperseras ; ils s'en iront chacun en sa ville. Cette île, comme j'en suis informée, ne renferme pas assez d'approvisionnements pour eux, et il n'est point vraisemblable que, si tu fais entrer l'armée de terre dans le Péloponèse, ils demeurent dans ses parages et se soucient de combattre sur mer pour les Athéniens. 3. Si tu te hâtes de livrer une bataille navale, je crains que, ta flotte étant maltraitée, ton armée de terre en outre ne soit détruite. Fais de plus entrer en ton esprit, ô roi, que d'ordinaire les hommes bons ont de méchants esclaves, et les méchants de bons; toi donc qui es le meilleur des mortels, tu as de méchants esclaves qui se disent tes alliés, les Égyptiens, les Cypriens, les Ciliciens et les Paphlagoniens, de qui tu n'as rien de bon à attendre. »

LXIX. Lorsqu'elle eut ainsi parlé à Mardonius, ceux qui étaient bienveillants pour Artémise considérèrent ce discours comme un malheur, et craignirent qu'elle n'eût quelque disgrâce à souffrir de la part du roi, pour l'avoir dissuadé de combattre sur mer. D'autres, qui étaient irrités contre elle et

Digitized by Google

lui portaient envie, parce que, parmi les alliés, elle était en honneurs au premier rang, se réjouirent de cet interrogatoire, espérant qu'il devait la perdre. Quand les opinions furent rapportées à Xerxès, celle d'Artémise le charma et, jugeant cette reine plus digne encore de son estime, il la loua plus que jamais. En même temps il ordonna que l'on suivît l'avis de la majorité, et, présumant qu'auprès de l'Eubée on avait agi mollement parce qu'il n'y était pas, il se prépara lui-même à être spectateur de la bataille.

LXX. Le commandement de mettre à la voile fut expédié; la flotte reprit la mer et gagna Salamine; les vaisseaux se rangèrent et mouillèrent tranquillement. Il ne leur restait plus assez de jour pour engager le combat, car la nuit ne tarda pas à venir; ils firent donc leurs dispositions pour le lendemain. Cependant l'effroi, la terreur s'emparèrent des Grecs, surtout de ceux du Péloponèse. Ils craignaient que, s'ils livraient bataille en cette station de Salamine, en faveur de la contrée des Athéniens, et s'ils étaient vaincus, ils ne fussent enveloppés auprès de l'île, puis bloqués, laissant leur patrie sans défense.

LXXI. Cette nuit écoulée, l'armée de terre des barbares se mit en marche pour le Péloponèse; toutes les mesures propres à les empêcher d'envahir cette partie du continent avaient été prises. En effet, aussitôt que les Péloponésiens eurent appris le sort de Léonidas et de ses compagnons aux Thermopyles, ils accoururent de leurs cités et s'établirent à l'isthme. Leur général était Cléombrote, fils d'Anaxandride, frère de Léonidas; en position à l'isthme, ils barrèrent d'un retranchement la route Scironide[1], puis, après en avoir délibéré, ils commencèrent à bâtir un rempart à travers l'isthme entier. Comme ils étaient plusieurs myriades et que chaque homme s'était mis à l'œuvre, ce travail avança rapidement; car les ouvriers et leurs aides transportaient pierres, briques, poutres, pleines charges de sable, sans perdre un instant ni jour ni nuit.

LXXII. Les défenseurs de l'isthme étaient les peuples entiers de Lacédémone, de l'Arcadie, de l'Élide, de Corinthe, de Sicyone, d'Épidaure, de Phlia, de Trézène et d'Hermione. Tels étaient ceux que le péril de la Grèce avait émus et qui s'étaient dévoués à la sauver. Les autres Péloponésiens n'en prenaient aucun souci. Les jeux Olympiques, la fête Carnéenne d'ailleurs étaient passés

1. Celle qui suit la côte et longe les rochers de Sciron, l'un des brigands exterminés par Thésée.

Digitized by Google

LXXIII. Sept nations habitent le Péloponèse; deux étant autochthones occupent encore le même territoire que jadis : ce sont les Arcades et les Cynuriens. Les Achéens ne sont pas non plus éloignés de la contrée, mais ils sont établis en une autre région que la leur propre. Les quatre autres sont étrangères, d'origines dorienne, étolienne, dryope et lemnienne. Les cités des Doriens sont nombreuses et considérables; Élis est la seule ville des Étoliens; celles des Dryopes sont Hermione et Asina, voisine de Cardamylée en Laconie; aux Lemniens appartient tout le peuple des Paroréates. Les Cynuriens, qui sont des indigènes, semblent seuls provenir des Ioniens; ils sont à la longue devenus Doriens, pour avoir été gourvernés par Argos, quand ils s'appelaient Ornéates et demeuraient dans son voisinage. De ces sept nations, les villes autres que celles que j'ai énumérées[1] restaient neutres, et, s'il est permis de parler librement, en restant neutres, elles inclinaient pour le Mède.

LXXIV. Tandis que ceux de l'isthme se fortifiaient par leurs travaux, et s'apprêtaient à affronter un péril suprême, ils n'espéraient pas un brillant succès de leur flotte. De leur côté, ceux de Salamine, informés de ce qui se passait, étaient frappés de crainte, émus moins pour eux que pour le Péloponèse. Pendant quelque temps, parmi ces derniers, on se contenta sans bruit de se communiquer sa pensée, en causant d'homme à homme, et de s'étonner de l'imprévoyance d'Eurybiade. Enfin on éclata, il y eut une assemblée; on tint de longs discours, les uns reprenant le projet de faire voile vers l'isthme, de ne combattre que pour sauver le Péloponèse, et de ne point livrer bataille en faveur d'un territoire conquis par la Perse; les autres, savoir les Athéniens, les Éginètes et les Mégariens, persistant à se défendre où l'on était.

LXXV. Alors Thémistocle, se voyant vaincu au conseil par les Péloponésiens, sortit secrètement de l'assemblée et dépêcha dans une barque pour le camp des Mèdes un homme à qui ils prescrivit ce qu'il avait à dire; il se nommait Sicinne et appartenait à la maison de Thémistocle, comme instituteur de ses fils. Celui-ci, après les événements, quand Thespie reçut de nouveaux habitants, le fit Thespien et le rendit riche. Sicinne arriva en barque et dit aux généraux des barbares : « Le général des Athéniens m'envoie à l'insu des autres Grecs (car il est porté pour les intérêts du roi et il souhaite votre succès plus

1. Chap. LXXII.

Digitized by Google

que celui des alliés); il m'envoie vous dire que les Grecs, saisis de terreur, ont résolu de fuir. Il ne tient qu'à vous maintenant de couronner toutes vos actions par une œuvre qui les surpasse, en ne permettant pas qu'ils vous échappent. Car ils ne peuvent plus s'entendre et ils ne vous résisteront pas; vous verrez même vos partisans et vos adversaires en venir entre eux aux mains. »

LXXVI. Après s'être acquitté de son message, Sicinne s'éloigna. Ce qu'il avait dit aux Perses leur parut croyable; ils débarquèrent donc d'abord en la petite île de Psyttalie, située entre Salamine et le continent, une troupe considérable; ensuite, à minuit, ils portèrent toute leur aile gauche autour de Salamine; ils firent avancer les vaisseaux mouillés vers Céos et Cynosure, et occupèrent tout le détroit jusqu'à Munychie; ils déployèrent ainsi la flotte dans le but de ne point laisser d'issue aux Grecs, de les envelopper à Salamine, et de leur faire expier les succès d'Artémisium. Ceux des Perses qu'on avait débarqués à Psyttalie étaient destinés, lorsque la mêlée serait engagée, à achever les combattants et les naufragés qui ne pourraient manquer d'y être entraînés : car cette petite île est située dans le détroit où l'on allait livrer bataille. Ils firent ces apprêts en silence, de peur d'exciter l'attention de leurs adversaires; ces dispositions employèrent le reste de la nuit, et nul ne prit de repos.

LXXVII. Je ne puis accuser les oracles de mensonge; je ne puis, quand je considère ces événements, rejeter des prophéties qui s'expriment aussi clairement que celle-ci :

Mais lorsque du saint rivage de Diane à la faucille d'or,
Ils auront fait un pont avec leurs vaisseaux, ainsi que de Cynosure entourée des flots,
Pleins d'une folle espérance, ayant brûlé la riche Athènes,
La vengeance éteindra le violent Orgueil, fils de l'Outrage,
Plein d'une fureur terrible, et croyant que tout doit lui céder.
L'airain se confondra avec l'airain; Mars de sang
Rougira les flots. Alors le jour de la liberté, pour la Grèce,
Sera amené par le prévoyant fils de Saturne et l'auguste Victoire.

Quand Bacis en pareils événements a si clairement parlé, je ne tenterai pas de mettre en doute la véracité des oracles, et je n'admettrai point ce que d'autres disent contre eux.

LXXVIII. Cependant les généraux à Salamine continuaient leurs longs débats; ils ne savaient en aucune façon qu'ils étaient cernés par les vaisseaux des barbares, mais ils les croyaient rangés où ils les avaient vus tout le jour.

Digitized by Google

LXXIX. Tandis qu'ils étaient en discussion, Aristide, fils de Lysimaque, arriva d'Égine; il était Athénien, mais le peuple l'avait frappé d'ostracisme. J'ai appris quelles étaient ses mœurs et j'ai jugé qu'il avait été banni parce que, de tout Athènes, il était l'homme le meilleur et le plus juste. Cet homme, s'arrêtant auprès du conseil, appela Thémistocle, qui, loin d'être son ami, était son ennemi le plus déclaré. Mais, dans le grand péril qui les menaçait tous, il oublia ses griefs, et l'appela, désirant s'entretenir avec lui, parce qu'il avait ouï dire que les Péloponésiens avaient hâte d'emmener la flotte à l'isthme. Dès que Thémistocle fut sorti, il lui dit : « Il faut remettre nos querelles à des temps plus opportuns : nous n'avons maintenant qu'à rivaliser à qui fera le mieux dans l'intérêt de la patrie. J'ai à te déclarer que parler peu ou beaucoup sur le départ de la flotte, est tout un. Car moi-même j'ai vu ce que j'avance; que les Corinthiens et Eurybiade le veuillent ou ne le veuillent pas, il n'est plus en leur pouvoir de partir; nous sommes entourés par les ennemis; entre et annonce-leur cette nouvelle. »

LXXX. L'autre répondit : « Tu ne pouvais rien me dire qui me fût plus agréable ni m'apporter une meilleure nouvelle. Ce que tu as vu en venant ici, je l'ai ardemment désiré; sache que, si les Mèdes l'exécutent, c'est parce que je leur en ai donné l'idée. En effet, il fallait, puisque les Grecs ne se portaient point volontairement au combat, les y conduire bon gré mal gré. Mais la bonne nouvelle que tu m'apportes, annonce-la-leur toi-même; si c'est moi, ils s'imagineront que je les trompe; ils ne croiront pas sur ma parole que le barbare les enveloppe. Entre donc, dis-leur ce qui se passe; lorsque tu leur auras parlé, si tu les persuades, tout va pour le mieux; s'ils ne te croient pas, peu importe. Car ils ne fuiront pas, puisque nous sommes de toutes parts entourés, comme tu en as été témoin. »

LXXXI. Aristide entra donc; il raconta qu'il venait d'Égine et qu'il avait eu peine à faire le trajet sans être vu, attendu que toute la flotte grecque était cernée par les vaisseaux de Xerxès; enfin il les exhorta à se préparer pour se défendre. Après ce discours il se retira, et les altercations recommencèrent, car la plupart des généraux refusaient de le croire.

LXXXII. Ils doutaient encore, quand survint une trirème de transfuges téniens commandés par Panétie, fils de Sosimène; elle leur apporta la vérité tout entière. A cause de ce service, le nom des Téniens est gravé à Delphes, sur le trépied, parmi

Digitized by Google

ceux des vainqueurs du barbare. Ce vaisseau transfuge et celui de Lemnos, qui précédemment avait rejoint à Artémisium, complétèrent le nombre de trois cent quatre-vingts vaisseaux, auquel s'éleva la flotte grecque; car il s'en fallait de deux d'abord pour que ce nombre fût atteint.

LXXXIII. Comme le rapport des Téniens parut aux Grecs digne de foi, ils se préparèrent aussitôt à combattre. L'aurore commençait à poindre, et, quand ils eurent rassemblé les équipages, Thémistocle, mieux que nul autre, les harangua de manière à les enflammer. Son discours entier roula sur l'opposition entre le bien et le mal, les exhortant, en tout ce qui dépend de la nature et de la condition humaine, à choisir le bien. Pour conclure, il leur ordonna de monter sur les vaisseaux. Ils s'embarquèrent, et la trirème qui s'était absentée pour chercher les Éacides revint d'Égine. Alors les Grecs firent avancer en mer toute leur flotte.

LXXXIV. Ils commençaient à prendre le large, quand soudain les barbares fondirent sur eux. Presque tous les Grecs reculèrent, la proue tournée vers l'ennemi, et appuyèrent leurs poupes au rivage; mais l'Athénien Aminiàs de Pallène, voguant en dehors de la ligne, heurta un vaisseau perse, et ne put se dégager; le reste de la flotte se portant à son secours, la mêlée commença. Ainsi, d'une part, les Athéniens disent qu'ils ont commencé la bataille; mais, d'autre part, les Éginètes prétendent que ce fut le vaisseau envoyé à Égine pour chercher les Éacides qui engagea la lutte. Ils ajoutent que le fantôme d'une femme leur apparut et que cette femme les excita d'une voix si haute que toute l'armée des Grecs l'entendit, les réprimandant en ces termes : « O braves gens, jusqu'où ferez-vous reculer vos poupes? »

LXXXV. En face des Athéniens étaient rangés les Phéniciens, ils tenaient l'aile occidentale du côté d'Éleusis; aux Lacédémoniens étaient opposés les Ioniens; ceux-ci formaient l'aile orientale, vers le Pirée; quelques-uns, en petit nombre, se comportèrent mollement, en conséquence des ordres de Thémistocle; la plupart firent le contraire. Je pourrais donner les noms de beaucoup de chefs de trirèmes qui prirent des vaisseaux grecs; je m'en abstiendrai, sauf pour deux Samiens: Théomestor, fils d'Androdame, et Phylace, fils d'Histiée. Je fais mention de ceux-là seuls, parce que leur conduite eut sa récompense; les barbares instituèrent Théomestor tyran de Samos; de son côté Phylace, inscrit comme bienfaiteur du roi, reçut un

Digitized by Google

vaste territoire. Les bienfaiteurs du roi sont appelés en langue perse Orosanges. Voilà ce qui concerne les deux Samiens.

LXXXVI. La plupart des vaisseaux perses à Salamine furent détruits, les uns par les Athéniens, les autres par les Éginètes : car, comme les Grecs combattaient en ordre, sans rompre les lignes, et que les barbares n'étaient pas alignés, qu'ils ne faisaient rien avec intelligence, il devait arriver à ces derniers ce qui advint en effet. Cependant ils furent ce jour-là beaucoup plus braves que dans les eaux de l'Eubée, chacun montrant de l'ardeur et craignant Xerxès ; chacun d'eux croyait en effet que le roi avait les regards fixés sur lui.

LXXXVII. Je ne puis dire exactement quelles furent en cette lutte les actions individuelles des Grecs ou des barbares ; mais voici ce que je sais d'Artémise et ce qui la fit estimer plus encore du roi : au moment où ses forces étaient dans le plus grand désordre, le vaisseau d'Artémise fut poursuivi par un navire de l'Attique ; elle ne pouvait échapper ; car il y avait devant elle des vaisseaux amis, mais le sien était beaucoup plus près de ceux de l'ennemi. Or, elle eut recours à ce stratagème qui lui réussit : tandis qu'une trirème de l'Attique lui donne la chasse, elle se précipite droit sur un navire ami, monté par les Calyndiens que commande leur roi Damasithyme. Avait-elle eu quelque querelle avec lui, lorsqu'ils étaient encore sur l'Hellespont ? agit-elle avec préméditation ? le hasard seul amena-t-il en sa présence ce vaisseau calyndien ? je ne le puis dire. Quoiqu'il en fût, favorisée par la fortune, elle le coula bas et se procura un double avantage. En effet, le chef du vaisseau de l'Attique, la voyant charger une trirème barbare, crut que celui d'Artémise était grec et que, de la flotte perse, il passait de son côté pour le secourir ; il vira donc de bord et donna la chasse à d'autres ennemis.

LXXXVIII. Ainsi, d'une part, il lui advint d'échapper, au moment où elle allait périr, et, d'autre part, elle eut la chance, après avoir fait éprouver une perte à Xerxès, d'être grandement glorifiée par le roi, à cause de cela même. Car, selon le récit qu'on en fait, Xerxès, qui la suivait du regard, la vit couler un vaisseau, et l'un de ceux qui l'entouraient lui dit : « Maître, remarques-tu comme Artémise combat vaillamment ? elle vient de couler bas un navire grec. — Est-ce vraiment Artémise ? » reprit-il. Et eux de répondre : « C'est évident, nous reconnaissons la marque de son vaisseau. » Ils croyaient réellement qu'elle s'était attaquée à un navire ennemi. D'ailleurs, je le répète, la fortune

Digitized by Google

la favorisa, et nul des Calyndiens du vaisseau ne survécut pour l'accuser. On rapporte de plus qu'à ce qui venait d'être dit, Xerxès ajouta : « Mes hommes sont devenus des femmes, et mes femmes des hommes. » Tel est le propos que l'on attribue à Xerxès.

LXXXIX. Pendant la bataille, le général en chef Ariabigne, fils de Darius, frère de Xerxès, fut tué ; beaucoup d'autres chefs illustres périrent du côté des Perses, des Mèdes et des alliés, peu du côté des Grecs. Parmi ces derniers, ceux dont les vaisseaux furent coulés et qui ne reçurent pas la mort d'une main ennemie, gagnèrent Salamine à la nage. Les barbares eurent un grand nombre des leurs noyés dans la mer, faute de savoir nager. Quand les premiers vaisseaux eurent pris la fuite, les pertes devinrent bientôt considérables : car ceux de l'arrière-garde, voulant se signaler aux yeux du roi et passer en avant, se heurtèrent contre les fuyards qui cherchaient à s'échapper.

XC. Des Phéniciens, qui avaient perdu leurs vaisseaux dans cette confusion, allèrent auprès du roi et accusèrent les Ioniens de les avoir traîtreusement détruits. Le résultat fut que les généraux ioniens ne furent point mis à mort, et que les Phéniciens qui les accusèrent attirèrent sur eux-mêmes ce châtiment. Ils parlaient encore, quand un navire de Samothrace assaillit un vaisseau de l'Attique ; ce dernier fut coulé, et une trirème d'Égine, survenant, coula le Samothracien à son tour. Mais l'équipage était habile à lancer le javelot : du tillac qui s'enfonçait, il renversa les vainqueurs à coups de traits, puis il se mit en possession de leur bâtiment. Ce coup de main sauva les Ioniens accusés : car Xerxès fut témoin de cette action éclatante et, se tournant vers les Phéniciens, le cœur plein d'amertume, prompt à trouver partout des coupables, il commanda qu'on leur coupât la tête, afin qu'après s'être conduits en lâches, ils ne vinssent plus incriminer de plus vaillants. Xerxès, dans le but d'observer chacun des siens et les faits qui s'accompliraient pendant la bataille, s'était assis au pied de la colline que l'on nomme Ægalée, en face de Salamine ; il s'informait des noms de ceux qui se signalaient, et ses secrétaires prenaient note des chefs de trirèmes, du nom de leur père et de celui de leur cité. De plus, le Perse Ariaramne, ami des Ioniens, se trouvait là, et il ne manqua pas l'occasion de perdre les Phéniciens.

XCI. La colère du roi tomba donc sur les Phéniciens ; cependant les barbares fuyaient et cherchaient un refuge à Phalère, et les Éginètes, qui formaient la réserve dans le détroit, se si-

Digitized by Google

gnalaient par des actions dignes de mémoire. En effet, les Athéniens détruisaient au milieu du tumulte ceux des vaisseaux qui résistaient isolément ou ceux qui prenaient la fuite; mais les Éginètes s'attaquaient à ceux qui s'éloignaient du lieu du combat. Les vaisseaux qui s'étaient tirés des mains des Athéniens, entraînés dans le détroit, tombaient entre celles des Éginètes.

XCII. Alors deux vaisseaux se rencontrèrent. L'un, monté par Thémistocle, donnait la chasse à un ennemi; l'autre, commandé par l'Éginète Polycrite, fils de Crios[1], venait de couler un navire sidonien, le même qui avait capturé la voile éginète placée en avant-garde à Sciathos, sur laquelle servait Phythée, fils d'Ischénoüs, que les Perses avaient recueilli couvert de blessures, en admirant sa valeur. Le vaisseau sidonien qui le portait, avec les mêmes Perses, fut donc pris, de sorte que Pythée fut sauvé et ramené à Égine. Lorsque Polycrite aperçut le navire athénien, il y reconnut le signe indiquant la présence du général; il interpella donc à grands cris Thémistocle et il le railla, lui reprochant l'accusation portée contre les Éginètes d'être du parti mède. C'est au moment où les deux vaisseaux s'entre-choquèrent, que Polycrite lança ce sarcasme à Thémistocle.

XCIII. Les vaisseaux barbares qui ne périrent point trouvèrent un refuge à Phalère, où l'armée de terre les protégea. Dans cette bataille navale, les Éginètes furent ceux de tous les Grecs qui se couvrirent le plus de gloire; ensuite les Athéniens, puis, parmi les individus, l'Éginète Polycrite, les Athéniens Eumène d'Anagyrasie et Aminias de Pallène, celui qui avait poursuivi Artémise. S'il eût soupçonné que c'était elle, il ne se fût point arrêté avant de la prendre, ou d'être lui-même pris : car il avait été ordonné aux chefs de trirèmes athéniens de la capturer vive, sous la promesse d'une récompense de dix mille drachmes. On était vivement irrité de ce qu'une femme faisait la guerre aux Athéniens; mais elle échappa, comme il a été dit plus haut. Les autres, qui avaient aussi sauvé leurs navires, étaient à Phalère.

XCIV. Les Athéniens rapportent qu'Adimante, général des Corinthiens, dès le commencement, quand la mêlée s'engagea, fut saisi de crainte, déploya ses voiles et s'enfuit. Les autres Corinthiens, voyant fuir le vaisseau de leur général, prirent la fuite à leur tour. Comme dans leur retraite ils se trouvaient à

1. Voy. liv. VI, chap. L.

Digitized by Google

la hauteur du temple de Minerve-Sciras, situé à Salamine, ils rencontrèrent, disent les Athéniens, une barque légère, envoyée par quelque divinité : car il ne paraît pas que personne l'eût envoyée ; et lorsqu'elle aborda les Corinthiens, ils ne savaient rien encore de ce qui se passait sur le champ de bataille. Aussi comprit-on que cette rencontre était surnaturelle ; car, lorsqu'elle fut tout près des vaisseaux, ceux de la barque s'écrièrent : « Adimante, tu vires de bord, tu trahis les Grecs ; ils sont victorieux, toutefois, et l'emportent sur les barbares, au gré de leurs désirs. » Ils dirent, et Adimante n'en crut rien; ils insistèrent, en offrant des otages qui seraient mis à mort s'il était reconnu que les Grecs ne triomphaient point. Alors il ramena son navire et les autres ; mais ils rejoignirent la flotte quand l'action était terminée. Tel est le bruit qui court sur eux dans Athènes, quoique les Corinthiens s'en défendent. Ils affirment qu'ils ont pris part à la bataille en première ligne ; le reste de la Grèce les appuie de son témoignage.

XCV. L'Athénien Aristide, fils de Lysimaque, de qui j'ai fait mention un peu plus haut comme d'un homme excellent, pendant que la mêlée était engagée autour de Salamine, prit un certain nombre d'hommes pesamment armés, qu'on avait rangés sur le rivage de l'île, et qui tous étaient de race athénienne ; puis il les fit passer à Psyttalie. Sa troupe tomba sur les Perses postés en cette petite île, et les extermina tous.

XCVI. Le combat fini, les Grecs, après avoir tiré sur la plage de Salamine tous les débris qui surnageaient encore, se tinrent prêts pour une seconde bataille, pensant que le roi la hasarderait avec ce qu'il lui restait de vaisseaux. Cependant le souffle du Zéphyre poussa quantité de bois de navires sur la côte de l'Attique que l'on appelle Colias ; de sorte que les oracles sur cette bataille navale fussent complétement accomplis. Les uns avaient été rendus par Bacis et par Musée ; un autre, concernant les épaves et le lieu où elles devaient être portées, avait été recueilli, plusieurs années auparavant, par l'Athénien Lysistrate, interprète des oracles ; mais il était demeuré caché à tous les Grecs :

Les femmes de Colias feront rôtir avec des rames.

Ce qui arriva, en effet, après le départ du roi.

XCVII. Xerxès, lorsqu'il eut mesuré la grandeur de ce désastre, craignant que quelqu'un des Ioniens ne suggérât aux Grecs, ou qu'eux-mêmes ne conçussent l'idée de voguer vers

l'Hellespont pour y détacher les bateaux ; craignant qu'enfermé en Europe il ne fût exposé au danger d'être anéanti, se résolut à fuir. Mais pour que ce dessein ne fût manifeste ni pour les siens ni pour les Grecs, il essaya d'élever une jetée jusqu'à Salamine. On attacha donc les uns aux autres des bâtiments de transport phéniciens, destinés à servir de digue et de pont volant ; on fit en même temps des apprêts, comme si on voulait livrer une seconde bataille. Nul de ceux qui voyaient ces travaux ne doutait que le roi n'eût la pensée de rester en Attique et de continuer la campagne ; mais Mardonius, accoutumé dès longtemps à pénétrer ses secrets, n'y fut pas trompé. Cependant Xerxès envoya en Perse annoncer la présente infortune.

XCVIII. Rien, parmi les mortels, n'est aussi rapide que les messagers perses. Voici comment leur service est organisé: autant il y a de journées de marche, autant il y a d'hommes et de chevaux, séparés les uns des autres par la distance que l'on franchit en un jour. Nul obstacle ne les empêche de faire ce trajet avec la plus extrême vitesse : ni neige, ni pluie, ni chaleur, ni même la nuit. Le premier courrier, au bout de son relais, transmet au second, et le second au troisième, le message, qui passe de main en main, comme le flambeau chez les Grecs dans les fêtes de Vulcain. Les Perses appellent *angarées* ces courses de courriers.

XCIX. Le premier message parvint à Suse, annonçant que Xerxès était maître d'Athènes. Il répandit, parmi les Perses qu'on y avait laissés, une telle joie, qu'ils jonchèrent toutes les rues de branches de myrte, brûlèrent des parfums, firent des sacrifices et se mirent en fête. Le second les bouleversa, au point qu'ils déchirèrent tous leurs tuniques, jetèrent les hauts cris, se lamentèrent et accusèrent Mardonius. Ils étaient plus inquiets pour le roi qu'affligés du sort des vaisseaux.

C. Les Perses demeurèrent en ce deuil tout le temps qui s'écoula jusqu'à ce que, par son retour, Xerxès leur rendît le calme. Mardonius, cependant, le voyait accablé de la défaite de sa flotte ; il soupçonna son intention de quitter l'Attique. Songeant d'ailleurs à lui-même et à la punition qu'il pouvait encourir pour avoir conseillé au roi l'expédition contre la Grèce, il conclut que ce qu'il avait de mieux à faire était de courir la chance, ou de subjuguer cette contrée, ou de finir honorablement une vie qui s'était élevée à de si grandes espérances. S'étant donc, après réflexion, arrêté au projet de soumettre les Grecs, il tint au roi ce langage : « Maître, ne t'afflige pas ; ne

Digitized by Google

considère pas comme un grand malheur ce qui est arrivé. La lutte où nous sommes engagés ne repose point tout entière sur le bois des navires, mais sur des hommes et des chevaux. Nul ne tentera de te tenir tête, ni parmi ceux qui s'imaginent que tout est terminé pour eux, et qui se garderont bien de quitter leur flotte, ni parmi ceux de ce continent. Les Grecs qui se sont opposés à ta marche en ont porté la peine. Si donc tu le juges à propos, essayons sur-le-champ d'une attaque contre le Péloponèse. Si tu aimes mieux différer, il ne tient qu'à toi; mais cesse de te laisser abattre, car il n'y a pour la Grèce aucune issue : il faut qu'elle rende compte de ce qu'elle vient de faire et de ce qu'elle a fait précédemment; il faut qu'elle devienne ton esclave; agis en conséquence. Dans le cas où tu aurais résolu de partir toi-même et d'emmener l'armée, j'opposerai à ce dessein un avis différent. O roi! ne fais point des Perses la risée des Grecs; ils ne sont pour rien dans le dommage qu'éprouve ta fortune, et tu ne peux dire en quelle occasion nous avons manqué de courage. Que les Phéniciens, que les Égyptiens, que les Cypriens, que les Ciliciens soient des lâches, les Perses ne sont pas responsables de cette défaite. Puisque ces derniers ne sont point coupables envers toi, écoute : si tu répugnes à rester ici, retourne en tes demeures, et emmène la plus grande partie de l'armée. C'est à moi de t'offrir la Grèce asservie, quand, de toutes tes forces, j'aurai choisi trois cent mille hommes. »

CI. Xerxès, comme il était naturel après son désastre, fut réjoui et charmé de ce discours; il dit à Mardonius qu'il lui ferait savoir laquelle de ses deux propositions il adopterait, après en avoir délibéré. Pendant qu'il tenait conseil avec ceux des Perses qu'il avait convoqués, il eut l'idée d'appeler aussi à cette assemblée la reine Artémise, qui lui semblait seule lui avoir précédemment donné de sages avis sur ce qu'il avait à faire. Dès qu'elle fut venue, il éloigna ses conseillers perses et les gardes, puis il lui parla en ces termes : « Mardonius m'exhorte à rester ici et à faire une tentative contre le Péloponèse. Il prétend que les Perses ni l'armée de terre ne sont pour rien dans mon désastre, mais qu'ils brûlent de montrer ce dont ils sont capables. Il m'engage donc ou à tenter cette attaque, ou à lui laisser trois cent mille hommes qu'il choisira, m'offrant de m'asservir la Grèce; tandis qu'avec le reste de mes forces, je retournerai en mes demeures. Toi qui as si sagement prévu l'issue de la bataille navale et m'as conseillé de

Digitized by Google

ne la point livrer, dis-moi maintenant quel est des deux partis le plus utile à ma fortune. » Ainsi le roi la consulta.

CII. Elle répondit : « Roi, il est difficile, puisque tu me consultes, que je tombe juste sur l'avis le meilleur. Toutefois, dans les circonstances présentes, il me semble qu'il vaut mieux que tu partes et que tu laisses ici, avec ceux qu'il demande, Mardonius, qui le désire et te fait de telles promesses. En effet, d'une part, s'il subjugue ceux qu'il veut soumettre, s'il réussit dans ce qu'il déclare projeter, ô roi ! ce sera ton ouvrage ; car ceux qui l'auront accompli sont tes esclaves. D'autre part, si les choses tournent autrement que ne le croit Mardonius, ce ne sera pas un extrême malheur pour toi, qui survivras, ni pour la fortune de ta maison. Que tu vives, que ta maison ne soit pas ébranlée, et les Grecs auront plus d'une fois à lutter pour leur propre salut. Quant à Mardonius, qu'il lui arrive quelque échec, peu importe ; les Grecs ne se couvriront pas d'une bien grande gloire s'ils détruisent ton esclave. Pour toi, tu as rempli le but de ton expédition en brûlant Athènes ; tu peux donc partir. »

CIII. Xerxès fut charmé de ce conseil, car Artémise eut la chance de lui dire précisément ce qu'il pensait. En effet, quand même tous les hommes et toutes les femmes l'eussent exhorté à tenir bon, je crois qu'il ne serait pas resté, tant il était frappé d'épouvante. Il combla donc de louanges Artémise, la congédia et la chargea de conduire ses fils à Éphèse, car plusieurs de ses enfants naturels l'accompagnaient.

CIV. A ses fils, il donna comme gardien Hermotime, originaire de Pédase, qui, parmi les eunuques, occupait le premier rang auprès du roi. Les Pédasiens sont établis au-dessus d'Halicarnasse. Or, chez eux voici ce qui arrive : quand quelque calamité est près d'atteindre quelqu'un de ceux qui habitent autour de la ville, la prêtresse de Minerve soudain a une grande barbe ; deux fois déjà ils l'ont vue ainsi.

CV. Hermotime était donc l'un de ces Pédasiens, et, de mémoire d'homme, il tira d'une offense la plus grande vengeance que nous sachions. Il avait été fait prisonnier par des ennemis ; on le mit en vente, et un certain Panionie de Chios l'acheta, homme qui gagnait sa vie de la manière la plus infâme. En effet, lorsqu'il avait acheté des jeunes garçons doués de beauté, il les faisait eunuques, les conduisait à Sardes ou à Éphèse, et en tirait de grosses sommes : car, chez les barbares, les eunuques sont évalués à un prix beaucoup plus élevé que le reste des es-

Digitized by Google

claves, à cause de l'entière confiance qu'ils inspirent. Déjà Panionie avait traité de la sorte beaucoup d'enfants, puisque telle était son industrie ; il y ajouta ce dernier. Mais Hermotime ne fut pas malheureux en toutes choses; ceux de Sardes le donnèrent au roi, avec divers objets, et, à la longue, il entra dans la faveur de Xerxès, plus qu'aucun autre eunuque.

CVI. Lorsque Xerxès ébranla les troupes persiques rassemblées contre Athènes, et que lui-même fit quelque séjour à Sardes, Hermotime fut envoyé, je ne sais pour quelle affaire, en la ville de la Mysie que possèdent les citoyens de Chios, et qu'on appelle Atarnée; il y trouva Panionie. Après l'avoir reconnu, il lui adressa nombre de paroles amicales, et d'abord lui énuméra les biens dont il jouissait, grâce à lui; ensuite, il promit de le combler, en revanche, de ses propres bienfaits, s'il voulait avec toute sa famille s'établir à Sardes; il lui fut tellement agréable par ses discours, que Panionie changea de résidence avec sa femme et ses enfants. Dès qu'Hermotime le tint avec toute sa maison, il lui dit : « O de tous les hommes le plus infâmé par tes moyens d'existence, quel mal aviez-vous souffert toi-même ou quelqu'un des tiens, soit de moi, soit de l'un de mes proches, pour que d'un homme que j'étais tu aies fait de moi un néant? Il te semblait que ton crime échapperait à la surveillance des dieux; mais leur justice t'a livré à mes mains, toi qui pratiquais de telles impiétés, de sorte que tu ne pourras pas te plaindre en recevant de moi ton châtiment. » Il l'accabla ainsi de reproches, puis il fit venir ses garçons en sa présence. Panionie fut contraint de châtrer ses fils, au nombre de quatre; ensuite ses fils furent contraints de le châtrer lui-même. Telle fut la manière dont Hermotime tira vengeance de Panionie.

CVII. Xerxès, ayant confié ses fils à Artémise, pour qu'elle les conduisît à Éphèse, appela Mardonius, lui ordonna de choisir dans l'armée ceux qu'il voudrait, et lui recommanda de se conduire de manière à réaliser ses promesses. Il était alors encore jour; à la nuit, selon les instructions qu'ils reçurent, les généraux de la flotte partirent de Phalère pour l'Hellespont, chacun le plus vite qu'il put, dans le but de garder le pont de bateaux et d'assurer le retour du roi. Quand les barbares, en voguant, furent près de Zoster, où de petites falaises se détachent du continent, ils les prirent pour des vaisseaux et ils s'enfuirent au loin; ils reconnurent enfin que ce n'étaient pas des voiles, mais des rochers, et, se ralliant, ils continuèrent leur route.

CVIII. Dès que le jour parut, les Grecs, qui apercevaient dans

Digitized by Google

ses positions l'armée de terre, ne doutèrent pas que la flotte ne fût restée au port, et, comme ils s'attendaient à une seconde bataille, ils se mirent en défense. Lorsqu'ils apprirent que les vaisseaux étaient partis, soudain ils résolurent de les poursuivre. On poussa jusqu'à Andros, sans rien découvrir de l'armée navale de Xerxès; là, on tint conseil. Thémistocle fut d'avis de naviguer à travers les îles, puis, après avoir donné la chasse aux ennemis, de se diriger droit à l'Hellespont et de détruire les ponts de bateaux. Eurybiade proposa le contraire, disant : « Si nous détachons les bateaux, nous causerons à la Grèce le mal le plus grand qui lui puisse arriver. En effet, si le Perse, enfermé, est contraint de rester en Europe, il ne voudra pas se tenir en repos, car l'inaction ruinerait ses affaires, lui ôterait l'espérance du retour, et livrerait son armée aux ravages de la famine. Il agira donc, et il est encore assez puissant pour soumettre l'Europe entière, ville par ville, nation par nation, soit qu'il les prenne, soit qu'il fasse avec elles des traités. Il consommera tous les ans les productions de la Grèce. Croyez-vous que, vaincu sur mer, il veuille demeurer en Europe? Laissons-le s'échapper jusqu'à ce qu'en fuyant il soit rentré sur son territoire. C'est à obtenir ce résultat que nous devons consacrer tous nos efforts. » Il dit, et les généraux du Péloponèse se rangèrent unanimement à cette opinion.

CIX. Lorsque Thémistocle vit qu'il n'entraînerait pas jusqu'à l'Hellespont le plus grand nombre des Grecs, il changea lui-même d'avis et il adressa ce discours aux Athéniens, qui s'indignaient à l'idée de laisser échapper l'ennemi, qui brûlaient de naviguer sur l'Hellespont et d'attaquer seuls, si les autres refusaient de les suivre : « J'ai souvent expérimenté et j'ai plus souvent ouï dire que des hommes, pressés par la nécessité, après avoir été vaincus, combattaient derechef et se relevaient de leur précédent désastre. Nous-mêmes, nous venons d'obtenir de la fortune la dispersion de cette nuée de soldats qui couvraient la Grèce. Ne les poursuivons pas, puisqu'ils s'enfuient. Ce n'est pas nous qui avons accompli ce haut fait, mais les dieux et les héros, jaloux de ce qu'un seul homme prétendait régner sur l'Asie et sur l'Europe, homme impie et cruel qui traite de même les demeures des citoyens et les temples, qui brûle et renverse les statues des immortels, qui fait fustiger la mer et lui jette des entraves. Maintenant donc que nos affaires sont rétablies, restons en Grèce, prenons soin de nos personnes et de nos familles, relevons nos maisons, ensemençons nos champs, puisque

Digitized by Google

nous avons complétement expulsé le barbare. Au printemps, nous voguerons vers l'Hellespont et vers l'Ionie. » Ce langage lui fut inspiré par le désir de se réserver la faveur du Perse, afin que, si quelque disgrâce venait à l'atteindre de la part des Athéniens, il trouvât en ce pays un refuge; ce fut au reste ce qui arriva.

CX. Thémistocle ne parla donc pas sincèrement, mais les Athéniens le crurent : car, comme il s'était acquis précédemment la réputation d'un homme sage, et que récemment il s'était montré véritablement sage et de bon conseil, ils étaient prêts à lui obéir en tout ce qu'il dirait. Dès qu'il se vit sûr de leur assentiment, il dépêcha sur une barque des hommes à qui il pouvait se fier pour garder le secret, dût-on les soumettre aux plus cruelles tortures, et il leur prescrivit ce qu'ils avaient à dire; Sicinne son esclave en était encore. Ces hommes gagnèrent l'Attique et restèrent tous dans la barque, hormis Sicinne, qui descendit à terre et parla en ces termes au roi : « Thémistocle, fils de Néoclès, général des Athéniens, le plus brave et le plus sage des alliés, m'envoie te dire que, désirant t'être utile, il a retenu la flotte des Grecs quand elle voulait poursuivre la tienne et détacher les bateaux qui unissent les deux rives de l'Hellespont. Pars donc maintenant en toute sécurité. » Lorsqu'ils eurent donné cet avis à Xerxès, ils reprirent le large.

CXI. Les Grecs, après avoir résolu de ne pas poursuivre plus loin la flotte des barbares et de ne point pousser jusqu'à l'Hellespont pour détacher les bateaux, investirent la ville d'Andros dont ils voulaient s'emparer, parce que les Andriens, les premiers parmi les insulaires, quand Thémistocle leur demanda des subsides, n'en accordèrent point. « Les Athéniens, leur dit-il alors, viennent à vous avec deux grandes divinités : la Nécessité et la Persuasion; donnez-leur donc généreusement des subsides. — Il y a de bonnes raisons, répondirent les Andriens, pour qu'Athènes soit grande et riche : des dieux favorables y résident. Les Andriens, au contraire, ont un territoire extrêmement pauvre; des divinités néfastes ne quittent jamais l'île, où elles se complaisent à demeurer : l'Indigence et l'Impuissance. Avec de telles divinités pour nous régir, nous ne donnerons rien; le pouvoir des Athéniens ne va pas jusqu'à forcer notre pénurie. » Telle fut leur réponse, et, comme ils ne donnèrent rien, on les assiégea.

CXII. Thémistocle, toujours avide d'argent, envoya aux autres îles les mêmes messagers demander avec menaces des sub-

Digitized by Google

sides; ses émissaires tinrent le même langage qu'à Andros, déclarant que, s'ils essuyaient des refus, Thémistocle amènerait l'armée des Grecs et détruirait les cités. Il arracha de la sorte de grosses sommes aux Carystiens et aux Pariens, qui avaient appris qu'Andros était assiégée, parce qu'elle était du parti mède, et que Thémistocle était le plus en renom parmi les généraux; la crainte les décida à donner beaucoup. Si quelques autres insulaires firent de même, je ne le puis affirmer; mais je crois qu'il y en eut plusieurs, et que ceux-là ne furent pas les seuls. Les Carystiens, malgré cela, n'échappèrent pas aux calamités; mais les Pariens, après s'être rendu Thémistocle favorable par leurs présents, évitèrent la visite de la flotte. Il recueillit donc, pendant son séjour à Andros, des sommes considérables, à l'insu des autres généraux.

CXIII. L'armée de Xerxès se tint quelques jours immobile, après la bataille navale, puis elle rentra en Béotie, par le chemin qu'elle avait pris précédemment. Mardonius jugea tout à la fois qu'il devait escorter son maître et que la saison où l'on peut combattre était passée. Il résolut donc d'hiverner en Thessalie et d'attendre le printemps pour attaquer le Péloponèse. Quand les troupes eurent atteint la Thessalie, Mardonius choisit d'abord tous ceux des Perses qu'on nomme les Immortels, hormis Hydarne, leur général, qui ne voulut point quitter le roi; il prit ensuite l'infanterie perse armée de cuirasses, puis les mille chevaux, puis les Mèdes, les Saces, les Bactriens et les Indiens, infanterie et cavalerie; il garda ces nations tout entières, et, des autres alliés, un petit nombre qui se distinguaient par leur prestance et dont il connaissait quelque action d'éclat. Au premier rang étaient la plupart des Perses, ceux qui portaient des bracelets et des colliers; venaient ensuite les Mèdes, aussi nombreux que les Perses, mais moins robustes; il compléta ainsi le total de trois cent mille hommes, y compris la cavalerie.

CXIV. En ce temps-là, tandis que Mardonius formait son armée et que Xerxès était encore en Thessalie, un oracle de Delphes arriva aux Lacédémoniens, leur prescrivant de demander satisfaction à Xerxès, au sujet de la mort de Léonidas, et d'accepter ce qu'il donnerait. Ils envoyèrent donc sans retard un héraut qui se rendit en Thessalie, où il trouva l'armée perse; le héraut se présenta devant Xerxès et lui parla en ces termes: « O roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Héraclides de Sparte requièrent de toi satisfaction d'un meurtre, parce que tu as tué leur roi, qui défendait la Grèce. » Xerxès se mit à rire et de-

Digitized by Google

meura un moment sans répondre ; puis, voyant auprès de lui Mardonius, il le montra au héraut, disant : « Mardonius que voici vous donnera telle satisfaction que vous méritez. » Le héraut accepta le présage et s'en fut.

CXV. Xerxès, laissant Mardonius en Thessalie, gagna rapidement l'Hellespont ; il arriva au passage en quarante-cinq jours, ne ramenant, pour ainsi dire, rien de son armée. Partout où elle avait passé, n'importe chez quels hommes, elle avait vécu en pillant toutes les provisions. Où elle n'en trouvait pas, elle se nourrissait de l'herbe des champs : elle allait jusqu'à consommer les feuilles et l'écorce des arbres fruitiers ou sauvages ; la faim faisait loi. La peste, la dyssenterie, l'assaillirent en route et la décimèrent. Le roi laissait en arrière les malades, ordonnant à toutes les villes qu'il traversait de les soigner et de leur donner des aliments. Les uns restèrent en Thessalie, d'autres à Siris chez les Péoniens, d'autres en Macédoine. Il ne trouva point dans cette dernière contrée le char de Jupiter qu'il y avait déposé au moment d'envahir la Grèce ; les Péoniens l'avaient donné aux Thraces ; quand il le leur réclama : « Les juments, dirent-ils, ont été volées au pâturage par des hommes de la haute Thrace, qui demeurent autour des sources du Strymon. »

CXVI. En cette contrée, le roi de la Bisaltie et de la Crestonique, Thrace de nation, commit une action horrible. Il avait déclaré qu'il ne servirait pas volontairement Xerxès ; il s'était transporté, avec ses fils, au sommet du mont Rhodope, et leur avait défendu de marcher contre les Grecs ; les jeunes gens n'en tinrent pas compte ; entraînés par le désir de voir la guerre, ils suivirent les Perses. Ils revinrent tous sains et saufs, au nombre de six, et le père, pour les punir de leur faute, leur arracha les yeux. Telle fut la récompense qu'ils recueillirent.

CXVII. Les Perses, au sortir de la Thrace, atteignirent l'Hellespont ; ils le traversèrent à la hâte sur des vaisseaux et rentrèrent à Abydos. Le pont n'existait plus ; il avait été rompu par la tempête. Ces débris de l'armée trouvèrent, sur le rivage où ils furent retenus, plus de vivres que pendant leur retraite ; ils s'en remplirent sans mesure et burent une autre eau, si bien qu'un grand nombre des survivants succomba ; le reste, avec Xerxès, se rendit à Sardes.

CXVIII. On fait cet autre récit : après avoir quitté Athènes, Xerxès arriva sur le Strymon, en la ville d'Éïon ; à partir de là il cessa de marcher avec l'armée et il chargea Hydarne de la ramener sur l'Hellespont ; de sa personne, il s'embarqua et fit

Digitized by Google

le trajet, transporté par un vaisseau phénicien. Mais il était encore en mer quand un coup de vent impétueux, soufflant du Strymon, souleva de grandes vagues; la tempête devint terrible, et le bâtiment d'ailleurs était très-chargé, car le pont était couvert d'un grand nombre de Perses qui accompagnaient le roi. Xerxès, frappé de crainte, jette un cri et demande au pilote s'il y a quelque moyen de salut : « Maître, répond cet homme, il n'y en a aucun, à moins que nous ne soyons débarrassés d'une partie des passagers, qui sont trop nombreux. » A ces mots Xerxès dit : « O Perses, que chacun de vous témoigne de l'intérêt qu'il prend au roi; mon salut, semble-t-il, dépend de vous. » Il dit, les Perses se prosternent et se jettent dans les flots. Le vaisseau, ainsi allégé, atteignit sans encombre le rivage asiatique; à peine à terre, Xerxès, parce que le pilote avait sauvé la vie du roi, lui fit présent d'une couronne d'or; parce qu'il avait causé la mort de beaucoup de Perses, il ordonna qu'on lui tranchât la tête.

CXIX. Ce dernier récit du retour de Xerxès n'est croyable pour moi ni dans aucune de ses circonstances ni dans ce sacrifice des Perses. En effet, si le pilote avait réellement ainsi parlé à Xerxès, il y a dix mille à parier contre un que le roi n'aurait point fait ce que l'on dit : il aurait commandé à ceux qui encombraient le pont de descendre à fond de cale. Ces hommes étaient des Perses, et des Perses du premier rang; c'est parmi les rameurs, tous Phéniciens, qu'il eût pris, pour les faire jeter à la mer, autant de gens qu'il avait avec lui de Perses. Mais, comme je l'ai dit plus haut, il suivit le même chemin que l'armée et revint avec elle en Asie.

CXX. J'en ai une preuve sans réplique. Il est notoire que. pendant sa retraite, le roi entra dans Abdère, qu'il contracta avec cette ville des liens d'hospitalité, qu'il lui donna un cimeterre d'or et une tiare incrustée d'or. Les Abdéritains ajoutent, mais je ne les crois pas, que chez eux pour la première fois, depuis son départ d'Athènes, Xerxès dénoua sa ceinture, se trouvant enfin hors de crainte. Or, Abdère est bâtie sur l'Hellespont, au delà du Strymon, et plus loin que la ville d'Éïon, où d'autres prétendent qu'il s'est embarqué.

CXXI. Les Grecs ne purent prendre Andros; ils se tournèrent contre Caryste, ravagèrent son territoire et revinrent à Salamine, où d'abord ils mirent à part pour les dieux trois trirèmes phéniciennes, outre les autres prémices. Ils consacrèrent ces trirèmes l'une à l'isthme, où elle est encore de mon temps;

Digitized by Google

une autre à Sunium; la troisième à Salamine même, en l'honneur d'Ajax. Ils partagèrent ensuite le butin et ils en envoyèrent à Delphes les prémices. La statue qui tient à la main l'éperon d'un vaisseau en est faite; elle a douze coudées de haut; on la voit auprès de la statue d'or d'Alexandre le Macédonien.

CXXII. Les Grecs envoyèrent donc les prémices à Delphes; leurs députés demandèrent au dieu, au nom de tous, si elles lui étaient agréables et s'ils avaient assez donné; il répondit que du reste des Grecs il avait convenablement reçu, mais des Éginètes, non; il réclama de ces derniers le prix de la valeur qu'ils avaient eu à Salamine. Les Éginètes, l'ayant appris, dédièrent les trois étoiles d'or qui sont au-dessus du mât d'airain, à l'angle où est, tout auprès, le cratère de Crésus.

CXXIII. Après le partage du butin, les Grecs mirent à la voile pour l'isthme, afin de décerner le prix de la valeur à celui de l'armée qui dans cette guerre s'en était montré le plus digne. Dès leur arrivée, les généraux se distribuèrent les boules sur l'autel de Neptune, pour désigner, entre tous, le premier et le second. Alors chacun d'eux s'appliqua le vote à lui-même, chacun jugeant qu'il avait été le plus brave. Quant au second, la plupart s'accordèrent à désigner Thémistocle. Ainsi chacun d'eux n'eut d'abord qu'une voix, mais Thémistocle, par le second suffrage, l'emporta de beaucoup.

CXXIV. Les généraux, par envie, éludèrent de vider la question; mais, quoiqu'ils revinssent chacun en sa patrie sans qu'elle eût été jugée, Thémistocle n'en fut pas moins vanté et glorifié par toute la Grèce comme le plus sage des hommes. Ceux qui avaient combattu avec lui à Salamine refusant de l'honorer après la victoire, il se rendit aussitôt à Sparte, de qui il attendait plus de justice. Les Lacédémoniens l'accueillirent dignement et le comblèrent d'honneurs. Ils donnèrent à Eurybiade le prix de la valeur : une couronne d'olivier, et à Thémistocle celui de l'habileté et de la sagesse : une couronne d'olivier pareillement. Ils lui firent présent d'un char, le plus beau qu'il y eût à Sparte; ils lui prodiguèrent les louanges et, quand il partit, ils le firent escorter par trois cents Spartiates d'élite, ceux que l'on nomme les Chevaliers, jusqu'aux frontières des Tégéates. C'est le seul des hommes, à notre connaissance, que des Spartiates aient jamais escorté.

CXXV. Lorsque de Lacédémone il fut de retour dans Athènes, Timodème des Aphidnes, l'un de ses ennemis, d'ailleurs homme fort obscur que l'envie mettait hors de sens, accusa Thémisto-

Digitized by Google

cle, lui reprochant son voyage et prétendant que les honneurs qu'il avait reçus se rapportaient à Athènes et non à sa personne. Mais Thémistocle, comme Timodème ne cessait pas de répéter ce propos, lui dit : « C'est parfaitement juste ; les Spartiates, si j'étais de Belbine [1], ne m'auraient pas honoré de la sorte; ni toi non plus, si tu étais Athénien. » Au reste, cette inimitié n'alla pas plus loin.

CXXVI. Artabaze, fils de Pharnace, homme déjà célèbre parmi les Perses et qui le devint plus encore après la bataille de Platée, escorta le roi jusqu'à l'Hellespont à la tête de soixante mille hommes de l'armée choisie par Mardonius. Lorsque Xerxès eut passé en Asie, il rebroussa chemin et, en côtoyant la Pallène, il considéra que Mardonius hivernait en Thessalie et en Macédoine, que rien ne le pressait de rejoindre le corps principal, et qu'il serait indigne de lui de ne pas profiter du voisinage pour réduire les Potidéens, qui s'étaient révoltés. Cette ville, en effet, aussitôt que la flotte vaincue à Salamine et le roi fugitif l'eurent dépassée, se déclara ouvertement contre les barbares; les autres habitants de la Pallène suivirent son exemple.

CXXVII. Artabaze investit donc Potidée, et, comme il soupçonnait les Olynthiens de vouloir se séparer du roi, il les assiégea pareillement. Ces derniers étaient Bottiéens de nation, de ceux que les Macédoniens avaient expulsés du golfe de Therma. Il poussa vivement le siége, les prit, les entraîna au bord du lac, les fit égorger et nomma gouverneur de la ville, où il établit des Chalcidiens, Critobule de Torone; ainsi les Chalcidiens possédèrent Olynthe.

CXXVIII. Cette ville prise, Artabaze tourna toutes ses forces contre Potidée; déjà il la serrait de près, quand Timoxène, général des Scionéens, convint avec lui de la lui livrer. De quelle manière commencèrent-ils à s'entendre? je ne puis le dire et on ne le rapporte pas; finalement voici ce qui arriva : toutes les fois que Timoxène voulait faire passer une lettre à Artabaze, ou Artabaze à Timoxène, ils l'enroulaient sur une flèche, tout près des plumes, et, dès qu'ils lui avaient donné des ailes, ils la lançaient sur un lieu convenu. Or, on découvrit que Timoxène trahissait Potidée, un jour qu'Artabaze, visant au but habituel, le manqua et atteignit à l'épaule l'un des Potidéens; la foule, comme il est d'usage à la guerre, entoura le blessé; on retira le trait; on vit la lettre, on la porta aux généraux, avec qui se

1. Ilot entre Égine et Sunium.

Digitized by Google

trouvait à ce moment un renfort d'alliés de la Pallène. Les généraux, après avoir lu la lettre et appris quel était l'auteur de la trahison, résolurent de ne la point ébruiter et de ne point incriminer Timoxène, par égard pour la ville de Scione, et de peur qu'à l'avenir ses habitants ne fussent toujours réputés traîtres. De cette manière donc on découvrit la trahison de Timoxène.

CXXIX. Artabaze avait consumé trois mois à ce siége, quand survint un grand reflux de la mer qui dura longtemps ; les barbares, ayant remarqué que le passage était guéable, se mirent en marche pour la Pallène. Ils avaient fait deux parts du chemin, et il ne leur en restait à faire que trois pour pénétrer au cœur de la Pallène, quand le flux arriva plus considérable que jamais, au dire des habitants de la contrée, quoique ces mouvements des vagues soient très-fréquents. Ceux des barbares qui ne savaient pas nager périrent ; ceux qui le savaient furent tués par les Potidéens, qui se hâtèrent d'aller en barques les assaillir. A Potidée, on attribue à la cause suivante ce reflux, ce flux et le désastre des Perses : ceux-là même qui parmi les assiégeants furent submergés avaient profané dans le faubourg de cette ville le temple et la statue de Neptune. En rapportant un tel effet à une telle cause, ils me semblent parler juste. Artabaze ramena les survivants en Thessalie, auprès de Mardonius. Telle fut la fortune de ceux qui avaient escorté le roi.

CXXX. Ce qui subsistait encore de la flotte barbare passa l'hiver à Cyme, après avoir fait retraite depuis Salamine et avoir transporté de la Chersonnèse à Abydos le roi et son armée. Dès le retour du printemps, elle se concentra dans les eaux de Samos, où quelques-uns des vaisseaux avaient hiverné. La plupart des équipages étaient formés de Perses et de Mèdes ; on leur envoya pour généraux Mardonte, fils de Bagée, et Artaynte, fils d'Artachée ; Ithamitre, neveu d'Artaynte, leur fut adjoint, sur le choix de son oncle. La flotte avait essuyé un tel désastre, qu'ils ne s'étendirent pas plus loin du côté de l'occident ; rien d'urgent ne les y appelait ; mouillés à Samos avec trois cents voiles, y compris les vaisseaux ioniens, ils empêchaient l'Ionie de se soulever. On ne présumait pas que les Grecs pussent venir en cette dernière contrée, et l'on croyait qu'ils se contenteraient de se garder chez eux. Cette opinion se fondait sur ce qu'au lieu de poursuivre les vaincus de Salamine, les victorieux n'avaient pas été fâchés de retourner dans leurs ports. Sur mer donc les barbares se tenaient pour battus ;

Digitized by Google

mais ils ne doutaient pas que Mardonius, avec l'armée de terre, ne remportât des avantages signalés. En restant à Samos, ils pouvaient tout à la fois épier à loisir l'occasion de nuire à leurs ennemis et recueillir les nouvelles qui se répandraient sur les succès de Mardonius.

CXXXI. Les approches du printemps et la présence d'une armée perse en Thessalie réveillèrent les Grecs. Leurs troupes de terre n'étaient pas encore rassemblées que la flotte se réunit à Égine, forte de cent dix vaisseaux; son général était Léotychide, fils de Ménare, fils d'Agésilas, fils d'Hippocratide, fils de Léotychide, fils d'Anaxile, fils d'Anaxandride, fils de Théopompe, fils de Nicandre, fils de Charille, fils d'Eunome, fils de Polydecte, fils de Prytanis, fils d'Euryphon, fils de Proclès, fils d'Aristodème, fils d'Aristomaque, fils de Cléodée, fils d'Hyllus, fils d'Hercule; il était de l'autre maison royale. Tous ceux qui viennent d'être énumérés avaient été rois de Sparte, hormis les deux premiers après Léotychide; Xanthippe, fils d'Ariphron, commandait les Athéniens.

CXXXII. Lorsque tous les vaisseaux furent dans les eaux d'Égine, des messagers ioniens vinrent au camp des Grecs; ils s'étaient, peu auparavant, rendus à Lacédémone pour demander aux Spartiates d'affranchir l'Ionie; parmi ces envoyés se trouvait Hérodote, fils de Basilide. Ils avaient conspiré d'abord au nombre de sept, et leur dessein était de mettre à mort Strattis, tyran de Chios; mais l'un des complices ayant dévoilé le complot, les six autres prirent la fuite et se rendirent d'abord à Sparte, puis à Égine, sollicitant le départ de la flotte pour l'Ionie. Ils eurent de la peine à l'entraîner jusqu'à Délos; les Grecs, au delà, craignaient une navigation dont ils n'avaient pas l'expérience, au milieu d'îles qu'ils croyaient remplies de troupes; d'ailleurs, chez eux, Samos passait pour être aussi éloignée que les Colonnes d'Hercule. Il se rencontra donc que les barbares effrayés n'osèrent pas, à l'ouest, naviguer au-dessous de Samos, ni les Grecs, à l'est, au delà de Délos, quelles que fussent les instances des citoyens de Chios; la crainte garda l'espace entre les deux flottes.

CXXXIII. Les Grecs avaient mis à la voile pour Délos, que Mardonius était encore dans ses quartiers d'hiver en Thessalie. Il les leva et fit partir pour consulter l'oracle un homme de naissance européenne, dont le nom était Mys, lui prescrivant de se rendre partout où il pourrait interroger la divinité. Ce qu'il voulait apprendre des oracles, en donnant ces ordres, je

Digitized by Google

ne puis le dire, on ne le rapporte pas ; il me semble toutefois qu'il avait dessein de s'informer des affaires présentes, et non d'autres.

CXXXIV. Il est notoire que ce Mys alla à Lébadée, qu'ayant gagné à prix d'argent un homme de la contrée, il descendit dans l'antre de Trophonius ; qu'il se rendit à l'oracle d'Abas chez les Phocéens ; qu'il poussa jusqu'à Thèbes, et qu'aussitôt en cette ville il consulta Apollon-Isménien ; là, comme à Olympie, on interroge le dieu par la flamme des victimes ; de plus, ayant encore, par des présents, séduit quelque hôte, étranger et non indigène, il s'endormit dans le temple d'Amphiaraüs. A nul des Thébains il n'est permis de consulter l'oracle de ce temple, pour le motif suivant : Amphiaraüs leur prescrivit jadis, par ses oracles, de faire celle des deux choses qu'ils préféreraient, ou de se servir de lui comme devin, ou de l'employer comme allié, l'un excluant l'autre. Ils le prirent pour allié, et, à cause de cela, il n'est permis à aucun Thébain de s'endormir dans son temple.

CXXXV. Les Thébains rapportent un fait pour moi très-surprenant : cet Européen, Mys, passant d'oracle en oracle, parvint à l'enclos sacré d'Apollon-Ptoos. Ce lieu saint qu'on appelle Ptoos est sur le territoire de Thèbes, près du lac de Copaïs, au pied de la montagne voisine de la ville d'Acréphie. Ce Mys entra donc dans l'enclos sacré d'Apollon, accompagné des trois citoyens élus par le peuple pour transcrire les réponses du dieu, quand, à l'improviste, le prêtre se servit d'une langue barbare. Ceux des Thébains qui accompagnaient Mys furent saisis d'entendre un tel langage au lieu de la langue grecque, et ne surent quel parti prendre. Mais l'Européen Mys leur prit la tablette qu'ils portaient, y transcrivit les paroles du prophète et déclara qu'il avait parlé carien. Après avoir recueilli sa réponse, il partit et retourna en Thessalie.

CXXXVI. Mardonius, ayant lu les réponses des divers oracles, envoya comme député près des Athéniens le Macédonien Alexandre, fils d'Amyntas, autant parce qu'il avait contracté des liens de famille avec les Perses (en effet le Perse Bubarès avait épousé Gygéa, fille d'Amyntas, sœur d'Alexandre, et il en avait eu un fils, Amyntas, asiatique, portant le nom de son aïeul maternel, lequel fut nommé par le roi gouverneur d'Alabanda, grande ville de la Phrygie) que parce qu'il le savait hôte et bienfaiteur des Athéniens ; il leur envoya donc Alexandre. Il espérait par lui les gagner, n'ignorant pas d'ailleurs que c'était

Digitized by Google

un peuple nombreux et vaillant, à qui surtout devait être attribué le désastre de la flotte des Perses. Or, s'il réussissait à se les attacher, il ne doutait pas d'acquérir l'empire de la mer, et c'est en effet ce qui serait advenu. Il se croyait une grande supériorité sur terre, et il comptait arriver à la domination de toute la Grèce. Peut-être aussi les oracles lui avaient-ils prescrit de faire alliance avec Athènes, et envoyait-il un député pour leur obéir.

CXXXVII. Le septième ancêtre de cet Alexandre fut Perdiccas, qui s'empara de la royauté de la Macédoine, comme je vais le rapporter : trois frères issus du roi Témène s'enfuirent d'Argos chez les Illyriens; ils se nommaient Gayane, Aérope et Perdiccas; de l'Illyrie ils passèrent en la Macédoine supérieure, et arrivèrent à la ville de Lébée. Là, ils se mirent, moyennant salaire, au service du roi, l'un prenant soin des chevaux; le second, des bœufs; et le plus jeune des trois, Perdiccas, du menu bétail. En ces temps antiques, non-seulement le peuple, mais les rois étaient pauvres; la femme du roi faisait cuire elle-même les aliments. Or, lorsque le pain du jeune mercenaire Perdiccas sortait du four, il se trouvait double de ce qu'il était en pâte. Comme la même chose arrivait toujours, elle le dit à son mari. Le roi, à ce récit, comprit soudain que c'était un prodige et qu'il se rapportait à quelque grave événement; il fit donc venir les mercenaires et leur notifia qu'ils eussent à sortir de son territoire. Ils répondirent qu'il leur était dû un salaire, et que, quand ils l'auraient reçu, ils partiraient. A ce mot de salaire, et comme le soleil entrait dans la maison par le conduit de la fumée, le roi, l'esprit égaré par un dieu, leur montrant la place éclairée par le soleil, s'écria : « Je vous accorde ce salaire, c'est bien ce que vous méritez. » Les deux aînés, Gayane et Aérope, à ces mots, restèrent stupéfaits; mais l'enfant qui se trouvait tenir un couteau, répondit : « Nous acceptons, ô roi ce que tu nous donnes; » puis soudain, avec son couteau, il circonscrivit sur le sol de la maison l'espace éclairé par le soleil; enfin il recueillit trois fois sur son sein les rayons lumineux. Cela fait, il partit lui et les siens; tous les trois s'éloignèrent.

CXXXVIII. Cependant l'un de ceux qui étaient présents fit remarquer au roi ce que l'enfant venait de faire, disant que ce jeune homme ne devait pas avoir accepté sans intention ce qui leur était donné. Le roi en fut frappé, se courrouça et dépêcha des cavaliers pour les faire périr. Il y a en cette contrée un

Digitized by Google

fleuve auquel les descendants de ces hommes d'Argos sacrifient comme à leur sauveur. Ce fleuve, aussitôt que les Téménides l'eurent traversé, se gonfla si bien que les cavaliers ne purent le passer à leur tour. Les fugitifs s'établirent en une autre partie de la Macédoine, près des jardins que l'on dit être ceux de Midas, fils de Gordius, où croissent spontanément des roses à soixante feuilles dont l'odeur est plus suave que celle de toutes les autres espèces. C'est aussi dans ces jardins que Silène fut pris, à ce que rapportent les Macédoniens. Au-dessus, s'élève le mont Bermion, où l'hiver ne se fait pas sentir. Les trois frères s'approprièrent ce territoire et, quand ils en furent maîtres, ils en sortirent pour soumettre le reste de la Macédoine.

CXXXIX. Alexandre descendait donc de ce Perdiccas; il était fils d'Amyntas; Amyntas d'Alcète; Alcète avait eu pour père Aérope, fils de Philippe, fils d'Argée, fils de ce Perdiccas qui avait conquis la souveraineté. Telle est la généalogie d'Alexandre, fils d'Amyntas.

CXL. Lorsque, député par Mardonius, il arriva dans Athènes, il tint ce discours : « 1. O Athéniens, voici ce que dit Mardonius : « Un message du roi m'est venu, conçu en ces termes : « Je pardonne aux Athéniens toutes les offenses dont ils se « sont rendus coupables envers moi. Maintenant donc, ô Mar- « donius, voici ce que tu as à faire : d'abord, restitue aux ci- « toyens d'Athènes le territoire qui leur appartient; seconde- « ment, outre celui-là, qu'ils choisissent celui qui peut leur « convenir; qu'ils vivent sous leurs lois; et de plus relève, « s'ils traitent avec moi, tous les temples que j'ai brûlés. « Telles sont, dit encore Mardonius, les instructions qu'il m'a « données et il est nécessaire que je les exécute si vous n'y « mettez obstacle. J'ajouterai de mon chef ce qui suit : D'où « vous vient le désir insensé de faire la guerre au roi ? Car « vous ne triompherez pas de lui; vous ne pourrez même pro- « longer sans fin votre résistance, et vous avez vu le nombre « formidable ainsi que les actions de son armée; vous savez « quelles forces j'ai encore autour de moi; telles qu'elles sont, « dussiez-vous l'emporter sur elles et les vaincre, espérance « que vous ne pouvez concevoir, si vous pensez sagement, « d'autres plus considérables accourraient. Ne vous obstinez « donc pas, en voulant rivaliser avec le roi, à vous priver vous- « mêmes de votre contrée, à vous mettre toujours en mouve- « ment au sujet de vos affaires, mais faites la paix; il ne tient « qu'à vous de la conclure de la manière la plus honorable,

Digitized by Google

« puisque tel est le désir du roi. Soyez libres et entrez dans « notre alliance, sans supercherie ni arrière-pensée. » 2. Voilà, ô Athéniens, ce que Mardonius m'a prescrit de vous dire ; quant à moi, je n'ai que faire de vous parler de mon amitié pour vous ; ce ne serait pas la première fois que vous apprendriez à la connaître ; je vous conjure de céder à Mardonius, car je prévois que vous ne pourrez toujours soutenir la guerre contre le roi ; si je vous reconnaissais une telle puissance, je ne serais pas venu vous tenir ce langage. Songez que la force du roi est surhumaine et que son bras s'étend au loin. Si donc vous en traitez pas incontinent, quand on vous fait de favorables conditions, je tremble pour vous qui êtes sur le chemin plus que tous les autres alliés ; vous serez toujours les seuls entièrement détruits, puisque votre territoire est dans une situation à part, et ressemble à l'espace qui sépare deux armées aux prises. Croyez-moi ; n'est-ce pas pour vous assez de gloire que le roi, à vous seuls parmi les Grecs, remette toute offense et veuille devenir votre ami ? » Tel fut le discours d'Alexandre.

CXLI. Quand les Lacédémoniens apprirent qu'Alexandre s'était rendu à Athènes, pour amener le peuple à traiter avec les barbares, l'oracle selon lequel eux et les autres Doriens devaient être expulsés du Péloponèse par les Mèdes et les Athéniens, leur revint en souvenir ; craignant donc que ces derniers ne tombassent d'accord avec Xerxès, ils résolurent de faire passer sur-le-champ chez eux des députés. Or, l'audience pour ces derniers et pour le Macédonien tomba au même moment : car les Athéniens avaient gagné du temps, ne doutant pas qu'à Lacédémone on ne fût informé qu'un envoyé des barbares était venu pour traiter, et qu'on ne s'empressât aussitôt de faire partir aussi des députés. Ils avaient à cœur de montrer aux Spartiates leur propre sentiment.

CXLII. Lorsqu'Alexandre eut terminé, les députés de Sparte prirent la parole et dirent : « Les Lacédémoniens nous ont envoyés pour vous prier de ne rien changer aux affaires de la Grèce, et de ne point accueillir de propositions des barbares ; ce ne serait juste en aucune façon ; aucun des Grecs ne le pourrait sans déshonneur et vous moins encore que tous les autres, voici pourquoi : Vous avez suscité cette guerre que nul de nous ne voulait ; la querelle s'est engagée au sujet de votre territoire ; maintenant elle embrasse toute la Grèce. Que vous, qui en êtes les promoteurs, vous deveniez cause aussi de l'asservissement de la contrée, ce ne serait point tolérable : car, ô

Digitized by Google

Athéniens, toujours et dès les temps antiques on vous a vus rendre la liberté à nombre de peuples. Nous nous affligeons des maux qui vous accablent : car vous avez perdu deux récoltes, et vos demeures sont détruites. Pour vous en dédommager, les Lacédémoniens et les alliés vous déclarent qu'ils nourriront, durant toute la guerre, vos femmes et vos familles. Ne vous laissez pas persuader par Alexandre le Macédonien, quand il adoucit les propositions de Mardonius ; il fait ce qu'il doit faire ; tyran lui-même, il agit en faveur d'un tyran ; mais vous ne pouvez suivre son exemple, si vous êtes sagement inspirés ; car vous savez que, chez les barbares, il n'y a ni vérité ni foi. » Ainsi parlèrent les députés de Sparte.

CXLIII. Les Athéniens répondirent en ces termes à Alexandre : « Nous n'ignorons pas que la puissance du Mède est supérieure à la nôtre ; il est inutile à cet égard de nous humilier. Nous n'en aspirons pas avec moins d'ardeur à rester libres et à nous défendre de toutes nos forces. Ne tente donc point de nous amener à traiter avec le barbare, nous ne nous laisserons pas séduire. Pars et rapporte à Mardonius ce que disent les citoyens d'Athènes : Tant que le soleil ne quittera point la route que maintenant il suit, nous ne traiterons pas avec Xerxès ; nous nous mettrons en campagne pour le repousser, confiants dans l'alliance des dieux et des héros dont, sans respect aucun, il a brûlé les statues et les temples. Pour toi, garde-toi bien de reparaître devant nous avec de semblables propositions, et, sous prétexte de nous rendre service, ne nous conseille plus des actions contraires à l'équité. Car nous ne voulons pas que tu aies à souffrir des Athéniens la moindre disgrâce, toi notre hôte et notre ami. »

CXLIV. Telle fut leur réponse aux Macédoniens ; aux envoyés de Sparte, ils dirent : « Qu'on ait craint à Sparte de nous voir traiter avec le barbare, c'est dans la nature humaine. Toutefois votre inquiétude nous paraît indigne de vous ; en effet, vous connaissez l'esprit des Athéniens, vous savez qu'il n'y a point de monceaux d'or, qu'il n'y a point sur la terre de contrée, si féconde et si belle qu'elle soit, dont l'offre puisse nous décider à passer au parti mède et à contribuer à l'asservissement des Grecs. Nous en serions empêchés par de nombreux et puissants motifs, quand même ce serait notre désir. Le premier et le plus décisif, tandis que les statues et les temples des dieux fument encore et ne sont point relevés, est le devoir qui nous est imposé d'en tirer vengeance, plutôt que de faire alliance avec

Digitized by Google

l'auteur de ces désastres. En second lieu, puisque les Grecs ont le même sang et la même langue, que les temples des dieux leur sont communs à tous, ainsi que les sacrifices; que leurs mœurs sont les mêmes, les Athéniens se couvriraient de honte s'ils désertaient leur cause. Apprenez donc si d'avance vous n'en n'étiez pas convaincus, que, tant qu'un seul des Athéniens sera vivant, il n'y aura point de traité entre Athènes et Xerxès. Nous louons toutefois votre sollicitude au sujet de la ruine de nos demeures, et la résolution qu'elle vous inspire de subvenir à l'alimentation de nos familles; tout ce que demandait la bienveillance est accompli par vous. Mais nous demeurerons comme nous sommes; nous ne voulons point vous être à charge. Maintenant donc, les choses étant ainsi, faites partir au plus vite l'armée. Autant que nous pouvons le conjecturer, le barbare ne tardera pas à marcher contre nous; il s'ébranlera aussitôt qu'il lui aura été rapporté que nous repoussons ses demandes. Avant qu'il n'entre en Attique, il est à propos que vous le préveniez en Béotie. » Après cette réponse des Athéniens, les députés retournèrent à Sparte.

Digitized by Google

LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.

I. Mardonius, lorsqu'Alexandre de retour l'eut informé de ce qui s'était passé chez les Athéniens, sortit de la Thessalie et dirigea rapidement son armée sur l'Attique[1], entraînant, de tous les lieux par où il passait, les hommes en état de porter les armes. Les généraux thessaliens, loin de regretter ce qui avait été fait, excitaient le Perse à faire beaucoup plus encore. Thorax de Larisse, qui avait escorté Xerxès dans sa retraite, se montra ouvertement alors auprès de Mardonius, marchant contre la Grèce.

II. Lorsque l'armée fut en Béotie, les Thébains s'efforcèrent de retenir Mardonius, et lui conseillèrent d'asseoir son camp sur leur territoire, le plus convenable, selon eux. « Ne va pas plus loin, lui dirent-ils, et agis de telle sorte que d'ici, sans combattre, tu soumettes toute la Grèce. Songe que si les Grecs restent fermement unis, et ils en ont fait récemment l'expérience, il sera difficile même à tous les hommes de les subjuguer. Si tu adoptes le plan que nous allons t'exposer, tu te rendras maître, sans coup férir, de leurs résolutions. Envoie de l'argent aux citoyens les plus influents des villes, et par ces dons tu diviseras la Grèce. Ensuite, à l'aide de tes partisans, tu réduiras facilement ceux qui te résisteront encore. »

III. Tels furent leurs conseils, mais ils ne le persuadèrent pas ; un vif désir de prendre une seconde fois Athènes s'était insinué dans son cœur : il y avait chez lui tout à la fois irréflexion et vaniteux espoir d'annoncer à Sardes au roi, par des feux allumés d'île en île, que son armée était en possession d'Athènes. Cette fois encore, il ne trouva pas les Athéniens en Attique ; il apprit que la plupart étaient à Salamine sur des

1. L'an 479 av. J. C.

Digitized by Google

vaisseaux ; il s'empara donc d'une ville déserte. La prise d'Athènes par Xerxès avait précédé de dix mois celle par Mardonius.

IV. Ce dernier fit passer à Salamine l'Hellespontin Murychide, porteur des mêmes propositions que précédemment Alexandre avait faites aux Athéniens. Il les leur envoya de rechef, malgré leurs sentiments hostiles, espérant qu'ils auraient perdu de leur audace, après que le sort de la guerre avait mis toute l'Attique en son pouvoir. Pour ce motif, il dépêcha Murychide à Salamine.

V. Cet homme, introduit au conseil, parla au nom de Mardonius, et Lycide, l'un de ceux qui l'écoutaient, donna l'opinion qui lui parut la meilleure, savoir : qu'il fallait accueillir les propositions qu'apportait l'Hellespontin et en référer au peuple. Il déclara que telle était sa pensée, soit qu'il eût été gagné par des présents de Mardonius, soit que réellement ce fût là son avis. Les Athéniens en ressentirent un courroux terrible, tant ceux du conseil que ceux du dehors ; ceux-ci, dès qu'ils l'eurent appris, entourèrent Lycide et le mirent à mort en le lapidant. Pour l'Hellespontin Murychide, ils le renvoyèrent sans lui faire de mal. Un certain tumulte s'ensuivit dans Salamine, et les femmes athéniennes s'informèrent de ce qui était arrivé ; alors elles s'exhortèrent mutuellement, l'une entraînant l'autre, et, d'un mouvement spontané, elles coururent à la maison de Lycide, où elles lapidèrent sa femme et ses enfants.

VI. Je vais dire comment les Athéniens s'étaient réfugiés à Salamine : tant qu'ils eurent l'espoir de voir arriver l'armée qui devait les secourir, ils restèrent en Attique ; mais ils eurent beau tarder et attendre le plus qu'il leur fut possible, comme déjà l'ennemi entrait en Béotie, ils emportèrent tout ce qu'ils possédaient, passèrent eux-mêmes à Salamine, et envoyèrent des députés aux Lacédémoniens pour leur reprocher leur négligence à prévenir l'invasion de l'Attique, le retard qu'ils avaient mis à se porter en Béotie au-devant du barbare, et pour leur rappeler ce que le Perse avait promis aux Athéniens s'ils changeaient de parti ; ajoutant que, s'ils ne venaient pas les défendre, ils trouveraient bien par eux-mêmes quelque moyen de salut.

VII. A ce moment, les Lacédémoniens étaient en fête ; ils célébraient celle d'Hyacinthe[1], et ils attachaient une extrême im-

1. Fête annuelle qui se célébrait au printemps ; l'Hyacinthe de la fable, à Sparte, était réputé Lacédémonien.

Digitized by Google

portance à honorer cette divinité. En même temps, ils achevaient le mur de l'isthme, qui s'élevait déjà jusqu'aux créneaux. Lorsque les députés d'Athènes et avec eux ceux de Mégare et des Platéens arrivèrent à Sparte, ils se présentèrent devant les éphores à qui ils dirent : « Les Athéniens vous informent que le roi des Mèdes leur rend leur territoire, et veut faire d'eux ses alliés sur le pied de l'égalité, sans-arrière pensée ni supercherie. Il offre, outre l'Attique, de nous donner une contrée que nous choisirons nous-mêmes. Mais pleins de respect pour Jupiter-Hellénique, indignés à l'idée de trahir la Grèce, nous ne l'écoutons pas. Nous avons rejeté ses propositions, quoique traités injustement par les Grecs, quoique abandonnés, quoique convaincus qu'il serait beaucoup plus profitable pour nous de traiter avec le Perse que de continuer la guerre. Jamais nous ne ferons avec lui la paix volontairement, et nous nous dévouons de bonne foi à la cause commune. 2. Mais vous qui avez craint si vivement alors que nous ne nous entendissions avec le Perse, maintenant que notre pensée vous est clairement connue, car vous savez que nous ne trahirons point la Grèce; parce que votre rempart à travers l'isthme n'est pas entièrement achevé, vous ne tenez aucun compte d'Athènes. Il était convenu que vous marcheriez à la rencontre du Perse en Béotie et vous avez manqué à votre promesse; vous avez souffert que le barbare envahît l'Attique. Les Athéniens sont irrités contre vous, car vous n'avez point agi convenablement. Ils vous exhortent aujourd'hui à faire partir votre armée en même temps que la nôtre; qu'au moins nous recevions le choc de Mardonius en Attique, puisque nous ne l'avons pas prévenu en Béotie. Sur notre territoire, la plaine de Thrias est très-propre à livrer bataille. »

VIII. Les éphores, après les avoir écoutés, remirent la réponse au lendemain, et le lendemain au lendemain encore; ils firent de même pendant dix jours, les renvoyant d'un jour à l'autre. Durant ces délais, une multitude de Péloponésiens s'empressa de travailler au mur, et il fut achevé. Je ne puis dire pour quel motif, quand Alexandre vint à Athènes, ils firent tant de diligence dans le but d'empêcher les Athéniens de passer au parti mède, tandis qu'au moment actuel ils ne montrèrent aucun empressement à les retenir avec eux-mêmes, si ce n'est que l'isthme étant fortifié, ils croyaient n'avoir plus besoin d'eux. Au contraire, lors de la mission du Macédonien, le mur était inachevé, mais ils y travaillaient avec ardeur, par crainte des Perses.

Digitized by Google

IX. Finalement, voici comment les Spartiates mirent leur armée en marche et répondirent. La veille de la dernière audience, le Tégéate Chilée, celui des étrangers qui avait à Lacédémone le plus d'influence, apprit des éphores ce qu'avaient dit les Athéniens. Après cette communication, il leur parla en ces termes : « O éphores, l'état de nos affaires est tel que, si les Athéniens ne sont pas d'accord avec nous et s'ils font alliance avec le barbare, quelle que soit la force du rempart élevé par vous au travers de l'isthme, de larges portes, donnant l'entrée du Péloponèse, seront ouvertes à l'ennemi. Écoutez donc les Athéniens, avant qu'ils n'aient pris quelque résolution qui causerait la chute de la Grèce. »

X. Il leur donna ce conseil; les éphores le méditèrent et, sans rien dire aux députés des villes, avant la fin de la nuit, ils firent partir cinq mille Spartiates, en adjoignant à chacun d'eux sept Hilotes. Le commandement fut confié à Pausanias, fils de Cléombrote ; il revenait de droit à Plistarque, fils de Léonidas ; mais c'était encore un enfant, et Pausanias était à la fois son cousin et son tuteur. Car Cléombrote, père de ce dernier, fils d'Anaxandride, n'existait plus ; il était mort, au moment où il venait de ramener de l'isthme les troupes qui travaillaient à la construction du rempart. Or, Cléombrote avait quitté l'isthme parce que, tandis qu'il faisait un sacrifice contre les Perses, le soleil s'obscurcit[1]. Pausanias s'associa Euryanax, fils de Doriée, homme de sa famille. Cette armée, avec Pausanias, sortit donc de Sparte.

XI. Quand le jour parut, les députés, qui ne savaient rien de ce départ, se rendirent auprès des éphores, ayant en l'esprit de s'en aller aussi, chacun en sa demeure. A peine entrés, ils dirent. « O Lacédémoniens, tranquilles en votre contrée, vous célébrez l'Hyacinthie, vous êtes en fête et vous trahissez vos auxiliaires. Les Athéniens, en conséquence, traités injustement par vous et les alliés, vont se réconcilier comme ils le pourront avec les barbares. Mais il est certain qu'une des conditions qu'on leur fera, sera de devenir les alliés du roi et de porter leurs forces contre qui il lui plaira de les conduire. Vous verrez bientôt quel en sera pour vous le résultat. » Ainsi parlèrent les députés. Les éphores aussitôt leur affirmèrent, avec serment, que ceux qui marchaient contre l'étranger étaient certainement déjà vers Orestis (à Sparte on appelle étranger le barbare). Les députés,

1. Le 2 octobre 480.

Digitized by Google

qui n'étaient point au courant, leur demandèrent ce qu'ils voulaient dire; les éphores répondirent en les informant de tout ce qu'ils avaient fait. Frappés de surprise, les députés partirent au plus vite pour rejoindre l'expédition, et avec eux cinq mille hommes d'élite pesamment armés, des environs de Lacédémone, se mirent en route.

XII. Ils se dirigèrent à grands pas sur l'isthme. Les Argiens cependant, dès qu'ils surent que la troupe de Pausanias était sortie de Sparte, envoyèrent en Attique un héraut, le meilleur courrier qu'ils purent trouver, car il avaient eux-mêmes précédemment promis à Mardonius d'empêcher les Spartiates de partir. Le héraut, arrivé dans Athènes, s'exprima ainsi : « Mardonius, les Argiens m'envoient te dire que la jeunesse de Lacédémone est sortie de cette ville et qu'ils n'ont pu s'opposer à sa marche. En conséquence, prends le parti le meilleur. » Ayant ainsi parlé, il s'en retourna.

XIII. Mardonius, après l'avoir entendu, ne se soucia pas de rester encore en Attique; auparavant même, il n'était tenu en suspens que par l'attente de ce que les Athéniens résoudraient, et il ne faisait point de dégât, espérant qu'à la longue il traiterait avec eux. Quand il vit qu'il n'en obtenait rien et qu'on l'eut informé de ce qui se passait, il se mit en mouvement avant que l'armée de Pausanias eût débouché de l'isthme. Préalablement, il incendia la ville et renversa tout ce qui était encore debout des remparts, des maisons et des temples. Il évacua l'Attique, parce que son territoire ne se prête pas aux manœuvres de la cavalerie et que, s'il eût perdu une bataille, il n'aurait eu d'autre retraite qu'un défilé, tellement étroit qu'il eût suffi de quelques hommes pour arrêter toute son armée. Il se détermina donc à se rapprocher de Thèbes, afin de combattre sous une ville alliée et sur un terrain favorable à la cavalerie.

XIV. Pendant que Mardonius opérait sa retraite, un courrier le rencontra sur le chemin et lui annonça qu'un corps de mille Lacédémoniens était à Mégare. A cette nouvelle, il eut l'idée de les enlever et, tournant à gauche, il prit la route de Mégare; sa cavalerie, en avant-garde, foula aux pieds des chevaux toute la Mégaride. C'est le point le plus occidental qu'ait atteint l'armée perse.

XV. Un second message à Mardonius vint ensuite, pour l'informer que tous les Grecs étaient concentrés à l'isthme; en conséquence il revint sur ses pas, et traversa Décélé. Les magistrats béotiens lui avaient envoyé comme guides des riverains de l'Asope

Digitized by Google

qui le conduisirent à Sphendale, et de là à Tanagre. Il passa la nuit en cette dernière ville ; le lendemain il tourna vers Scole et entra sur le territoire de Thèbes. Alors, quoique les habitants fussent du parti mède, il rasa toute la contrée, non par haine, mais contraint par les nécessités de la guerre. Il avait dessein de fortifier son camp, afin que, s'il livrait bataille et que le succès ne répondît pas à ses désirs, il y trouvât un refuge. Ce camp, commençant à Érythrée auprès d'Hysia, s'étendait jusqu'au territoire de Platée, le long de l'Asope. Toutefois les barbares n'élevèrent point une si vaste muraille, mais un carré dont chaque côté avait dix stades. Pendant qu'ils y travaillaient, le Thébain Attagine, fils de Phrynon, ayant fait des apprêts magnifiques, convia Mardonius et les cinquante principaux chefs de son armée à un repas qu'il leur offrait comme à ses hôtes ; ils acceptèrent, et le festin fut donné dans Thèbes. J'ai entendu ce qui suit de Thersandre, l'un des citoyens les plus considérables d'Orchomène.

XVI. Thersandre racontait que lui aussi avait été invité à cette fête par Attagine ; il y avait cinquante convives thébains, et nul n'avait un lit pour lui seul, mais sur chaque lit étaient placés un Perse et un Béotien. Après le repas on se mit à boire, et son compagnon de lit, qui parlait grec, lui demanda d'où il était : « D'Orchomène, » fit-il ; sur quoi l'autre reprit : « Puisque tu es maintenant mon compagnon de libations et de table, je veux te laisser un souvenir de ma façon de penser, afin qu'averti d'avance, tu prennes le parti qui convient le mieux à tes intérêts. As-tu vu ces Perses qui festoient ici et cette armée que nous avons laissée dans le camp, sur les bords du fleuve ? Eh bien ! avant peu de temps, tu n'en verras plus de vivants qu'un petit nombre. » Voilà ce que dit le Perse, et soudain il fondit en larmes. « Étonné moi-même de ce langage, ajoutait Thersandre, je répondis : « Ne serait-il pas à propos de dire ces « choses à Mardonius et à ceux des Perses les plus élevés en « dignité ? — Ami, reprit-il, ce qui doit arriver par la volonté « d'un dieu, les hommes ne peuvent l'empêcher. Car nul ne veut « croire à ceux qui parlent sensément. Nous sommes beaucoup « de Perses convaincus de ce qui nous attend, et nous mar- « chons enchaînés par la nécessité. Le plus amer des chagrins « que puisse éprouver un homme est d'avoir des idées sages et « de ne rien pouvoir. » J'ai entendu ce récit de l'Orchoménien Thersandre, et j'ai appris qu'il l'avait fait à beaucoup de monde, avant la bataille de Platée.

Digitized by Google

XVII. Mardonius était donc campé en Béotie; tous ceux des Grecs qui demeurent de ce côté avaient pris parti pour le Mède et coopéré, les armes à la main, à l'invasion de l'Attique, hormis les seuls Phocéens. Ceux-ci pourtant s'étaient donnés au Mède, mais à contre-cœur et par contrainte. Peu de jours après le retour du Perse à Thèbes, mille des leurs, pesamment armés, arrivèrent; Harmocyde, le plus considérable des citoyens, les commandait. A peine étaient-ils auprès de Thèbes, que Mardonius dépêcha vers eux des courriers et leur ordonna de prendre position à part dans la plaine. Ils le firent, et soudain accourut la cavalerie tout entière. Le bruit se répandit à l'instant, parmi les Grecs du parti mède, que les Phocéens allaient être percés de javelines; ces derniers le crurent pareillement. Alors leur chef Harmocyde les encouraga par ces paroles : « O Phocéens, il est visible que ces hommes ont prémédité de nous donner la mort, à cause des accusations des Thessaliens, comme je le conjecture. Il faut maintenant que chacun de vous se conduise en brave. Mieux vaut finir notre vie en faisant de nobles efforts pour la défendre, que nous livrer de nous-mêmes au trépas le plus déshonorant. Apprenons à ces hommes ce que c'est, pour des barbares, que de comploter le massacre des Grecs. »

XVIII. Il les exhorta de cette manière: cependant la cavalerie, après les avoir enveloppés, les chargea comme pour les exterminer; déjà les Perses faisaient vibrer leurs javelines, prêts à les lancer, et quelques-uns même les lancèrent. De leur côté, les Phocéens tenaient bon, faisaient face partout à l'ennemi, et serraient les rangs de leur mieux. Finalement, les cavaliers tournèrent bride et se retirèrent. Je ne puis dire avec certitude si réellement, à la demande des Thessaliens, ils avaient eu dessein de faire périr le contingent de la Phocide, et si, le voyant en défense, la crainte de quelque échec les décida à y renoncer, selon l'ordre que leur aurait donné Mardonius, ou bien si seulement celui-ci voulut mettre leur courage à l'épreuve. Quoi qu'il en soit, après le retour de la cavalerie, Mardonius envoya un héraut leur dire : « Rassurez-vous, Phocéens, car vous vous êtes montrés vaillants, et ce n'est pas ce qu'on m'avait dit. Maintenant donc déployez votre zèle en cette guerre; vous ne surpasserez jamais ni moi ni Xerxès en bienfaits. » Voilà ce qui se passa concernant les Phocéens.

XIX. Les Lacédémoniens, arrivés à l'isthme, y établirent leur camp; les autres Péloponésiens à qui plaisait la meilleure cause, voyant les Spartiates en campagne, ne jugèrent

Digitized by Google

pas à propos de les laisser seuls. A l'isthme, ils consultèrent les victimes; et, comme ils les trouvaient favorables, l'armée tout entière débouchant poussa jusqu'à Éleusis. Ayant fait encore des sacrifices qui leur donnèrent d'heureux présages, les alliés, y compris les Athéniens qui de Salamine s'étaient rendus à Éleusis, se portèrent en avant. Ils atteignirent Érythrée en Béotie et apprirent que les barbares étaient campés sur l'Asope; en conséquence ils se rangèrent au pied du Cithéron.

XX. Mardonius, comme ses adversaires ne descendaient point dans la plaine, envoya contre eux toute la cavalerie, que commandait Masistie, homme de grand renom parmi les Perses, et que les Grecs nomment Makistie; il montait un cheval niséen, dont le frein était d'or et le harnais d'une grande richesse. Alors les cavaliers, donnant par escadrons, chargèrent, firent beaucoup de mal à l'armée grecque et appelèrent femmes leurs ennemis.

XXI. Il se trouva que les Mégariens tenaient la position la plus abordable de toute la ligne et que de ce côté surtout la cavalerie pénétra; les Mégariens, écrasés par le choc, envoyèrent aux généraux des Grecs un héraut qui, les ayant abordés, leur parla en ces termes : « Les Mégariens disent : O confédérés, nous ne pouvons seuls soutenir l'effort de la cavalerie perse; nous avons conservé le poste qui d'abord nous avait été assigné, grâce à notre fermeté, à notre valeur; nous avons tenu bon, quoique nous soyons écrasés. Mais si maintenant vous ne nous faites pas relever, sachez que nous abandonnerons la position. » Voilà ce que déclara le héraut; Pausanias aussitôt fit appel aux Grecs et demanda des volontaires pour remplacer les Mégariens. Nul ne s'offrit, hormis les Athéniens, et parmi ceux-ci trois cents hommes d'élite que commandait Olympiodore, fils de Lampon.

XXII. Ces hommes se dévouèrent et se placèrent près d'Érythrée, en avant de tous les autres Grecs; ils s'étaient adjoint des archers. Ils étaient depuis longtemps engagés, quand le combat eut l'issue que je vais dire. La cavalerie chargeait par escadrons, et le cheval de Masistie marchait en tête; atteint d'une flèche au flanc, il se cabre de douleur et renverse son cavalier. Les Athéniens aussitôt accourent, prennent le cheval et tuent l'homme malgré sa vigoureuse défense. Ce ne fut pas sans peine, car il était puissamment armé : une cuirasse d'or à écailles couvrait son corps revêtu d'une tunique de pourpre; les coups s'émoussaient sur sa cuirasse. L'un

Digitized by Google

des Grecs enfin s'en aperçut et le frappa dans l'œil; Masistie mourut. L'incident échappa aux autres cavaliers; ils ne virent ni sa chute ni sa mort : car à cet instant ils tournaient bride et se retiraient; mais, quand ils firent halte, n'ayant plus personne pour les commander, ils sentirent le regret de son absence. Ils reconnurent alors ce qui était advenu, et, s'exhortant les uns les autres, ils reprirent la charge enfin d'enlever le cadavre.

XXIII. Les Athéniens, les voyant arriver, non plus par escadrons, mais en masse, demandèrent le secours d'une autre troupe; l'infanterie entière s'ébranla, et un combat violent s'ensuivit. Tant que les trois cents ne furent pas renforcés, ils plièrent et ils abandonnèrent le cadavre; mais, dès qu'ils eurent avec eux toute la troupe, les cavaliers ne purent tenir; ils ne purent parvenir à enlever leur mort, et, outre celui-ci, beaucoup d'autres périrent. Après s'être éloignés d'environ deux stades, les cavaliers perses se mirent à délibérer sur ce qu'il y avait à faire, et résolurent, puisqu'ils n'avaient plus de chef, de retourner auprès de Mardonius.

XXIV. Au retour de la cavalerie dans le camp, toute l'armée, et surtout Mardonius, pleurèrent Masistie; les hommes coupèrent leurs chevelures ainsi que les crinières des chevaux et des bêtes de somme; ils firent retentir les airs d'une immense lamentation, qui eut un écho dans la Béotie entière : car l'homme le plus estimé des Perses et du roi, après Mardonius, avait péri. Telle fut la manière dont les Perses honorèrent Masistie après sa mort.

XXV Les Grecs, après avoir reçu le choc des cavaliers et les avoir repoussés, eurent beaucoup plus de confiance en eux-mêmes. Leur premier soin fut de placer le corps de Masistie sur un char et de le faire passer dans tous les rangs; il était digne d'admiration à cause de sa grande taille et de sa beauté; mais ce qui les engagea aussi à le promener dans les rangs, c'est que les hommes quittaient leur poste en foule pour aller le contempler. L'armée ensuite résolut de descendre et de se rapprocher de Platée, car le territoire de cette ville parut beaucoup plus convenable à l'assiette du camp que celui d'Érythrée, entre autres motifs, parce que l'eau y est meilleure. On le préféra donc et l'on se transporta, les armes à la main, en côtoyant la base du Cithéron et en passant par Hysia, sur le territoire de Platée, où l'on campa par nations, près de la fontaine de Gargaphie et de l'enclos du héros Androcrate, dans une plaine et sur quelques collines peu élevées.

Digitized by Google

XXVI. Alors, il y eut au sujet des rangs une vive querelle entre les Tégéates et les Athéniens. Les uns et les autres prétendaient tenir l'une des deux ailes, alléguant d'antiques et de nouveaux exploits. D'une part les Tégéates disaient : « Toujours nous avons été jugés dignes de cet honneur par tous les confédérés, toutes les fois qu'en commun on est sorti de l'isthme, et jadis et récemment, depuis l'époque où les Héraclides, après la mort d'Eurysthée, tentèrent de rentrer dans le Péloponèse. Nous l'avons obtenu en cette circonstance, lorsque avec les Achéens et ceux des Ioniens qui, en ce temps, habitaient la contrée, nous nous étions portés à l'isthme pour nous opposer aux envahisseurs : Hyllus, dit-on, déclara qu'il ne fallait pas mettre en péril armée contre armée ni livrer bataille ; que, dans le camp péloponésien, on n'avait qu'à désigner celui que l'on jugeait le plus brave ; que lui-même le défiait à un combat singulier, sous de certaines conditions. La convention parut acceptable aux Péloponésiens et, sous serment, ils tombèrent d'accord que, si le chef péloponésien était vaincu par Hyllus, les Héraclides recouvreraient leurs possessions paternelles ; que s'il était vainqueur, ils emmèneraient leur armée et renonceraient pour cent ans à leurs réclamations. Notre roi Échème, fils du Phégéen Aérope, l'un des généraux, s'offrit volontairement ; tous les confédérés l'agréèrent ; il combattit et tua Hyllus. Depuis ce haut fait, nous avons obtenu parmi les Péloponésiens plusieurs grands priviléges, dont nous avons continué de jouir jusqu'à ce jour, et, entre autres, celui de commander l'une des deux ailes, toutes les fois qu'on entreprend une expédition en commun. Avec vous, ô Lacédémoniens, nous ne contestons pas : nous vous donnons le choix de l'aile que vous voudrez prendre, et d'avance nous y adhérons ; mais l'autre, nous soutenons qu'elle nous appartient comme de tout temps. A part même la victoire d'Échème notre roi, nous serions plus dignes encore de ce rang que les Athéniens : car nous avons plus d'une fois vaillamment combattu contre vous, ô Spartiates, et souvent aussi contre d'autres. Ainsi donc il est juste que nous ayons l'une des deux ailes préférablement aux Athéniens, qui n'ont jamais accompli, ni jadis ni récemment, d'actions comparables aux nôtres. » Tel fut leur discours.

XXVII. A cela les Athéniens répondirent : « Nous sommes convaincus que cette assemblée a pour but de s'occuper des moyens de combattre le barbare, et non d'entendre discourir. Mais puisque le Tégéate a donné l'exemple de raconter ce que

Digitized by Google

chacun a pu faire de mémorable jadis et aujourd'hui, nous sommes contraints de montrer aussi que chez nous, plus que chez les Arcades, il est héréditaire de se dévouer au salut de tous et de combattre au premier rang. Les Héraclides, dont ils disent avoir tué le chef à l'isthme, d'abord chassés par tous les Grecs auxquels ils demandaient un refuge, après s'être soustraits à la domination de Mycènes, nous seuls nous les avons accueillis; nous avons réprimé l'insolence d'Eurysthée, et, nous joignant à eux, nous avons vaincu ceux qui possédaient alors le Péloponèse. Ensuite, quand les Argiens, ayant suivi Polynice pour attaquer Thèbes, périrent et restèrent sans sépulture, nous levâmes une armée, et nous nous faisons gloire d'avoir enlevé les morts aux Cadméens et de les avoir inhumés sur le territoire d'Éleusis. Nous avons encore accompli de grandes choses contre les Amazones, qui des rives du Thermodon avaient fait irruption en Attique; enfin, devant Troie, nous ne l'avons cédé à personne. Mais à quoi bon rappeler ces souvenirs? Car tels étaient alors vaillants qui maintenant sont affaiblis, tels étaient faibles qui sont devenus puissants; laissons donc là les anciens exploits. Pour nous, qui d'ailleurs pouvons rivaliser avec tous les Grecs en belles actions, n'eussions-nous jamais fait autre chose, la victoire de Marathon seule nous rendrait dignes du privilége que nous réclamons, et de beaucoup d'autres. Nous étions dans cette journée seuls des Grecs contre les Perses, et nous en sommes sortis victorieux; nous avons battu les forces de quarante-six nations. Ce triomphe ne suffirait-il pas pour nous assurer l'une des deux ailes? Toutefois, dans l'état de nos affaires, il ne convient pas de discuter pour le rang; nous sommes prêts à vous obéir, ô Lacédémoniens; nous prendrons le poste que vous jugerez à propos de nous assigner, contre n'importe quels adversaires. Partout où nous serons placés, nous nous efforcerons de combattre bravement : commandez donc comme à des gens qui doivent obéir. »

XXVIII. Telle fut leur réponse; toute l'armée des Lacédémoniens s'écria que les Athéniens, plus que les Arcades, méritaient d'avoir une aile; les Athéniens l'eurent donc et furent préférés aux Tégéates. Cette disposition prise, ils rangèrent de la manière suivante ceux des Grecs qui venaient de rejoindre et ceux qui étaient arrivés dès le commencement. A l'aile droite : dix mille Lacédémoniens, dont cinq mille étaient Spartiates, servis par trente-cinq mille Hilotes armés à la légère, sept pour chacun d'eux. A côté d'eux, les Spartiates avaient

Digitized by Google

pris les Tégéates, autant pour leur faire honneur qu'à cause de leur bravoure; ils étaient quinze cents pesamment armés; venaient ensuite cinq mille Corinthiens qui avaient obtenu de Pausanias de placer avec eux trois cents Potidéens, arrivant de la Pallène; puis six cents Arcades d'Orchomène, puis trois mille Sicyoniens, puis huit cents Épidauriens. Auprès de ces derniers étaient rangés mille Trézéniens, puis venaient deux cents Lépréates, quatre cents Mycéniens et Tirynthiens, et mille Phliasiens. Après ceux-ci étaient trois cents hommes d'Hermione, puis six cents Érétriens et Styréens, puis quatre cents Chalcidiens, puis cinq cents Ampraciotes. Après les Ampraciotes venaient huit cents Leucadiens et Anactoriens, puis deux cents Paléens et Céphalléniens. Après ces derniers étaient rangés cinq cents Éginètes, puis trois mille Mégariens, puis six cents Platéens. Les derniers et les premiers étaient les Athéniens, formant l'aile gauche, au nombre de huit mille. Aristide, fils de Lysimaque, les commandait.

XXIX. Tous, sans y comprendre les sept Hilotes par Spartiate, étaient pesamment armés, et formaient un total de trente huit mille sept cents hommes; tel était le nombre des hommes pesamment armés, rassemblés contre le barbare; celui des hommes armés à la légère se composait d'abord des sept par Spartiate, trente-cinq mille hommes exercés aux combats, puis, parmi le reste des Grecs, d'un homme environ par guerrier pesamment armé, en tout trente-quatre mille cinq cents hommes. Il y avait donc soixante-neuf mille cinq cents combattants armés à la légère.

XXX. Le total des forces grecques réunies à Platée, armées tant pesamment qu'à la légère, était ainsi de onze myriades moins mille huit cents[1]. Avec ceux de Thespie qui survinrent, les onze myriades se trouvèrent complètes. Car ceux de ce peuple qui survivaient se joignirent à l'armée, au nombre de dix-huit cents, mais ils étaient tous armés à la légère. Ainsi rangés. les Grecs campaient sur l'Asope.

XXXI. Les barbares et Mardonius, après avoir achevé les funérailles de Masistie, apprirent que les Grecs étaient sur le territoire de Platée; ils vinrent aussi sur l'Asope qui le traverse. Aussitôt arrivés, Mardonius les rangea de la manière suivante: il mit les Perses en face des Lacédémoniens et, comme ils étaient beaucoup plus nombreux, il les forma sur plusieurs

1. C'est-à-dire 108 200 hommes

Digitized by Google

lignes qu'il étendit aussi devant le front des Tégéates ; il prit en outre ces dispositions, qui lui furent suggérées par les Thébains : il opposa les plus robustes aux Lacédémoniens, les plus faibles aux Tégéates ; après les Perses, il rangea les Mèdes en face des Corinthiens, des Potidéens, des Orchoméniens et des Sicyoniens, puis les Bactriens contre les Épidauriens, les Trézéniens, les Lépréates, les Mycéniens et les Phliasiens ; les Indiens en face des Hermioniens, des Érétriens, des Styréens, des Chalcidiens ; puis les Saces contre les Ampraciotes, les Anactoriens, les Leucadiens, les Paléens et les Éginètes ; enfin, contre les Athéniens et leurs alliés de Platée et de Mégare, les Béotiens, les Locriens, les Maléens, les Thessaliens et ses mille Phocéens, car ils n'étaient pas tous du parti des Mèdes. Quelques-uns, dans les environs du Parnasse, favorisaient les Grecs, et, par des incursions fréquentes, harcelaient l'armée de Mardonius et les Grecs de son parti. Il opposa en outre aux Athéniens les Macédoniens et les peuples qui demeurent autour de la Thessalie.

XXXII. Telles étaient les plus nombreuses des nations qui formaient l'armée de Mardonius, celles qui avaient le plus de renom et dont on tenait le plus compte. Il se trouvait en outre, parmi ces troupes, des hommes de divers pays : des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Péoniens et d'autres ; il s'y trouvait des Éthiopiens, des Égyptiens, soit Hermothybies, soit Calasiries, de ceux qu'on appelle porte-glaives, les seuls guerriers chez les Égyptiens[1]. Mardonius, quand il était encore à Phalère, les avait pris sur les vaisseaux, car ils faisaient partie des équipages, et il n'y avait point d'Égyptiens dans l'armée de terre qu'avait amenée Xerxès. Le nombre des barbares s'élevait à trois cent mille hommes, comme je l'ai fait voir précédemment ; celui des Grecs alliés du Perse, que personne ne connaît, puisqu'ils n'ont pas été dénombrés, peut être évalué, selon moi, à cinquante mille hommes. Ceux qui étaient ainsi rangés composaient l'infanterie ; la cavalerie était postée à part.

XXXIII. Lorsque toutes ces troupes furent disposées par nations et par bataillons, le second jour, des deux parts, on sacrifia. Du côté des Grecs, le sacrificateur fut Tisamène, fils d'Antiochus : c'était le devin attaché à cette armée. Il était d'Élis, de la famille Clytiade, race des Iamides, et à Lacédé-

1. Voy. liv. II, chap. CLIX.

Digitized by Google

mone on l'avait admis au nombre des citoyens. Car Tisamène ayant consulté, à Delphes, sur sa postérité, la Pythie lui déclara qu'il serait vainqueur en cinq grands combats. Il se méprit sur le sens de l'oracle, et s'appliqua aux exercices gymniques, afin de triompher dans les jeux. Il s'exerça au pentathle, et peu s'en fallut que, dans une olympiade, il ne remportât le prix; mais l'Andrien Hiéronyme le vainquit dans la lutte. Cependant les Lacédémoniens comprirent que l'oracle concernant Tisamène se rapportait, non à des jeux gymniques, mais à des travaux guerriers, et ils tentèrent, moyennant une récompense, de l'engager à prendre chez eux un commandement militaire, concurremment avec les rois issus d'Hercule. Lorsqu'il vit l'importance que les Spartiates attachaient à se concilier son amitié, il éleva ses prétentions et prononça que, s'ils le recevaient au nombre des citoyens et lui en accordaient tous les priviléges, il ferait tout ce qu'ils désiraient; mais, à toute autre condition, non. Les Spartiates furent indignés de cette réponse et ne tinrent plus aucun compte de sa science divinatoire; enfin, la grande crainte de l'armement persique étant suspendue sur eux, ils l'allèrent chercher et consentirent. Mais ils n'eurent pas plus tôt changé d'avis, qu'il ne se contenta plus de cette seule concession : il exigea, de plus, que son frère Hégie devînt Spartiate, avec les mêmes avantages que lui.

XXXIV. En cette circonstance il imita Mélampe, si l'on peut comparer le droit de cité, qu'il demanda, à la royauté, qu'obtint l'autre. Les Argiens sollicitèrent Mélampe de quitter Pylos et de venir guérir leurs femmes, atteintes de folie; ils lui proposèrent une récompense, à laquelle il voulut qu'on ajoutât la moitié du pouvoir royal. Les Argiens ne purent supporter une telle prétention; ils partirent, et les femmes tombèrent malades en plus grand nombre : alors ils cédèrent; ils retournèrent auprès de Mélampe et lui accordèrent ce qu'il avait demandé : mais, les voyant changés, il convoita davantage, et déclara qu'ils n'avaient rien à espérer de lui s'ils ne donnaient à son frère Bias le tiers de la royauté. Les Argiens, contraints par la nécessité, passèrent par toutes ses conditions.

XXXV. De même les Spartiates, à qui Tisamène était grandement nécessaire, lui cédèrent sur tous les points; mais aussi, quand ils furent tombés d'accord avec lui, l'Éléen Tisamène, devenu Spartiate, fut leur devin en cinq grandes batailles, et ils triomphèrent ensemble. De tous les mortels, il n'y

Digitized by Google

eut jamais que ces deux hommes qui devinrent Spartiates. Voici les cinq batailles : d'abord celle-ci, livrée à Platée ; la seconde à Tégée, contre les Tégéates et les Argiens ; la troisième à Dipée, contre tous les Arcades, moins ceux de Mantinée ; la quatrième à Ithome, contre les Messéniens ; la cinquième à Tanagre, contre les Athéniens et les Argiens : celle-ci fut la dernière des cinq batailles.

XXXVI. Ce Tisamène, amené à Platée par les Spartiates, fut le devin des Grecs. Les victimes donnèrent de favorables présages si l'on se tenait sur la défensive, mais non si l'on passait l'Asope et si l'on engageait le combat.

XXXVII. Pour Mardonius, qui brûlait d'en venir aux mains, les victimes ne furent pas non plus favorables, à moins aussi qu'il ne se bornât à se défendre. Il se conformait en ses sacrifices aux usages de la Grèce, et employait comme devin l'Éléen Hégésistrate, le plus illustre des Telliades, que précédemment les Spartiates avaient pris et jeté en prison pour le faire mourir, à cause des maux infinis qu'il leur avait causés. Dans cette angoisse, comme un homme qui est près de perdre la vie et qui doit, avant de mourir, souffrir beaucoup et cruellement, il fit un acte au-dessus de tout éloge. En effet, attaché dans une entrave de bois garnie de fer, il se servit d'un fer qu'on lui avait sans doute apporté, et prit la résolution la plus virile de toutes celles dont nous ayons jamais eu connaissance. Après avoir exactement mesuré la portion de son pied qu'il pourrait tirer de cette entrave, il se coupa lui-même tout l'avant-pied. Cela fait, pour échapper aux sentinelles qui le gardaient, il perça le mur et s'enfuit à Tégée, voyageant la nuit, passant les journées caché dans la forêt, et y prenant de courts instants de repos. Cependant, tout le peuple de Lacédémone le cherchait; mais la troisième nuit il gagna Tégée. Les Spartiates avaient été stupéfaits de son courage et de l'aspect de cette moitié de pied qui gisait en sa prison; ils ne purent le découvrir. Hégésistrate trouva un refuge chez les Tégéates, qui alors n'étaient point d'accord avec les Lacédémoniens. Il guérit; il se fit un pied de bois, et il devint ennemi déclaré des Spartiates ; toutefois, sa haine ne le mena pas à bonne fin : il fut pris par eux à Zacynthe, où il prédisait, et ils le mirent à mort.

XXXVIII. Mais cet événement fut postérieur à la bataille de Platée : alors sur l'Asope, généreusement salarié par Mardonius, il sacrifiait, excité à la fois par sa haine contre Sparte et

Digitized by Google

par son amour du gain. Les présages détournèrent donc de combattre les Perses et les Grecs de leur armée, car ces derniers avaient aussi leur devin, le Leucadien Hippomaque. Cependant des renforts survenaient aux Grecs, et leur nombre ne cessait de s'accroître. Le Thébain Timagénide, fils d'Herpys, dit à Mardonius qu'il ferait bien de garder les issues du Cithéron, car de nouveaux détachements en venaient chaque jour, et il y avait chance d'en surprendre plusieurs.

XXXIX. Huit jours s'étaient écoulés depuis que les deux armées étaient en présence, quand Mardonius reçut ce conseil; il le reconnut bon, et à la nuit il fit occuper par des cavaliers les passages de la montagne aboutissant à Platée, que les Béotiens appellent les Trois têtes, et les Athéniens les Têtes de chêne. Cette cavalerie ne partit pas en vain; elle surprit, débouchant dans la plaine, cinq cents bêtes de somme qui amenaient au camp des vivres du Péloponèse, et les hommes qui les conduisaient. Les Perses, ayant saisi cette proie, firent main-basse sur le tout; ils n'épargnèrent ni bêtes ni gens. Lorsqu'ils furent rassasiés de carnage, ils enveloppèrent ce qu'ils n'avaient pas massacré, et le poussèrent vers Mardonius.

XL. Après cette action, deux journées se passèrent encore, nul des deux partis ne se souciant d'engager la bataille. Les barbares s'avançaient jusqu'à l'Asope pour provoquer les Grecs, mais ni les uns ni les autres ne le franchissaient; cependant, la cavalerie de Mardonius ne cessait pas de harceler et d'incommoder ses adversaires. Les Thébains, ardents à servir le Mède, apportaient à cette guerre un zèle extrême, et guidaient jusqu'au lieu du combat Perses et Mèdes: ceux-ci ensuite se chargeaient du reste et accomplissaient de brillants faits d'armes.

XLI. Mais il ne se fit rien de plus jusqu'à la fin des dix jours; lorsque parut le onzième, les Grecs avaient reçu des renforts considérables, et Mardonius était à bout de patience. Il y eut en conséquence une entrevue entre Mardonius, fils de Gobryas, et Artabaze, fils de Pharnace, que Xerxès tenait en une estime particulière. En cette délibération, ils furent d'opinions différentes: Artabaze proposa de lever le camp au plus vite, de ranger l'armée sous les remparts de Thèbes, où l'on avait amassé beaucoup de vivres, outre du fourrage pour les bêtes de somme; de s'y tenir en repos, et de mettre fin à la guerre de la manière suivante: « Procurons-nous, dit-il, beaucoup d'or monnayé, beaucoup d'argent et des coupes; fai-

Digitized by Google

sons-en des présents sans épargne aux Grecs, et surtout aux principaux habitants des cités ; ils ne tarderont pas à renoncer à leur liberté et à se mettre à l'abri des dangers d'une bataille. » C'était l'ancien conseil des Thébains, et Artabaze montrait plus de prévoyance que Mardonius, dont l'avis fut plus violent, plus téméraire, plus éloigné de toute négociation : « Notre armée, s'écria-t-il, est beaucoup plus nombreuse que celle des Grecs; combattons sans retard, ne souffrons pas qu'ils soient renforcés encore; laissons de côté Hégésistrate et ses victimes, sans tenter de les contraindre ; ne considérons rien que les usages des Perses, et attaquons. »

XLII. Lorsqu'il se fut ainsi prononcé, nul ne le contredit ; son opinion prévalut donc : car c'était à lui, et non à Artabaze, que le roi avait confié le commandement de l'armée. Il convoqua les chefs de corps, et, de plus, les généraux des Grecs de son parti, et leur demanda s'ils connaissaient quelque oracle prédisant que les Perses devaient périr en Grèce. L'assemblée garda le silence, les uns ignorant les oracles, les autres les sachant, mais ne croyant pas pouvoir en parler impunément. Alors Mardonius lui-même reprit : « Puisque vous ne savez rien ou n'osez rien dire, je vais vous apprendre ce dont je suis certain. Il existe un oracle, selon lequel il est décrété que les Perses venus en Grèce doivent piller le temple de Delphes, et, après le pillage, être tous exterminés. Nous donc qu'on a informés de la prédiction, nous n'approcherons jamais de ce temple, nous ne porterons jamais la main sur ses richesses, et ce n'est pas pour cette faute que nous risquerons de périr. O vous qui êtes attachés à la cause des Perses, réjouissez-vous, car nous sommes destinés à l'emporter sur les Grecs. » Il dit, et aussitôt il donna ses ordres pour que l'on se disposât à marcher à l'ennemi, et à engager le combat aux premières lueurs du jour suivant.

XLIII. Or, cet oracle, dont Mardonius révéla l'existence aux Perses, je sais qu'il fut rendu au sujet des Illyriens et de l'armée des Enchèles ; il ne regardait pas les Perses; mais le suivant, rendu à Bacis, se rapportait à cette bataille :

Sur le Thermodon et l'Asope aux rives verdoyantes
La rencontre des Grecs et la clameur des barbares;
Là beaucoup tomberont, devançant Lachésis et le Destin,
Parmi les Mèdes porteurs d'arcs, quand le jour fatal sera venu.

Je sais que cet oracle et d'autres qui s'en rapprochent, pro-

Digitized by Google

noncés par Musée, se rapportent aux Perses. Le fleuve Thermodon coule entre Tanagre et Glisas.

XLIV. Après ces questions sur les oracles et l'exhortation prononcée par Mardonius, le soir vint et les sentinelles furent placées. La nuit s'avançait, le calme régnait sur les deux camps et tous les hommes paraissaient endormis, lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, général et roi des Macédoniens, poussant son cheval vers les sentinelles des Athéniens, demanda à entrer en conférence avec leurs généraux. La plupart des gardes restèrent à leur poste; quelques-uns coururent auprès des généraux et, les ayant rejoints, leur dirent qu'un homme était venu à cheval du camp des Mèdes et n'avait tenu aucun discours, mais seulement avait nommé les généraux et déclaré qu'il désirait s'entretenir avec eux.

XLV. A cette nouvelle, les généraux incontinent se rendirent aux avant-postes et arrivèrent auprès d'Alexandre, qui leur dit : « O Athéniens, je vous confie le dépôt de ces paroles, vous interdisant de les répéter à qui que ce soit, hormis Pausanias, à moins que vous ne vouliez me perdre. Pour me hasarder à les prononcer, il faut que j'aie grand souci de la Grèce; mais moi-même je suis de toute antiquité d'origine hellénique, et de libre je ne voudrais pas voir la Grèce devenir asservie. Je dis donc que les victimes se refusent à donner de favorables présages à Mardonius et à l'armée, sans quoi dès longtemps vous seriez aux prises. Maintenant le général perse a résolu de ne plus s'occuper des victimes et de vous attaquer à la pointe du jour; il craint, à ce que je présume, que vous ne receviez de nouveaux renforts. Tenez-vous donc prêts; si Mardonius diffère encore et n'engage point le combat, persistez à rester dans votre camp; il n'a plus de vivres que pour quelques jours. Si cette guerre se termine au gré de vos désirs, souvenez-vous de me rendre libre aussi : car, dans mon zèle pour les Grecs, je fais une entreprise périlleuse quand je viens vous révéler les desseins de Mardonius, de peur que les barbares ne tombent sur vous au moment où vous vous y attendriez le moins. Je suis Alexandre de Macédoine. » Il dit, puis, tournant bride, il regagna le camp des Mèdes, où il reprit son poste.

XLVI. Cependant les généraux athéniens passèrent à l'aile droite et informèrent Pausanias de ce qu'ils avaient ouï d'Alexandre. En recevant ces informations, il eut crainte des Perses et il dit : « Puis donc que le combat doit commencer à

Digitized by Google

l'aurore, il faut, Athéniens, que vous soyez opposés aux Perses, et nous aux Béotiens ou aux autres Grecs à qui vous faites face. Voici pourquoi : vous avez appris à Marathon ce que sont les Mèdes et leur manière de combattre ; nous n'avons point fait pareille expérience et nous ne savons ce que sont ces hommes. Nul des Spartiates ne s'est mesuré avec les Mèdes, mais nous connaissons les Thébains et les Thessaliens. Prenons donc nos armes et venez à l'aile droite, nous vous remplacerons à l'aile gauche. » A cela les Athéniens répondirent : « Dès l'origine, en voyant devant vous les Perses, il nous est venu à l'esprit de faire cette proposition pour laquelle vous nous avez devancés. Mais nous craignions que notre demande ne vous fût pas agréable ; puisque vous-mêmes y pensez et que votre idée nous plaît, nous sommes prêts à l'exécuter. »

XLVII. L'échange leur convenant de part et d'autre et l'aurore commençant à poindre, ils prirent leurs nouvelles positions. Les Béotiens s'en aperçurent et avertirent Mardonius ; celui-ci, apprenant ce qui était fait, aussitôt commande un mouvement analogue ; il ramène les Perses en présence des Lacédémoniens ; de son côté, Pausanias reconnaît que son dessein est découvert, il retourne avec les Spartiates à l'aile droite, et Mardonius rétablit les Perses à l'aile gauche.

XLVIII. Dès qu'ils eurent repris leurs positions primitives, Mardonius, ayant envoyé un héraut aux Spartiates, leur parla en ces termes : « O Lacédémoniens, les hommes de cette contrée disent que vous êtes les plus braves des mortels ; ils vous admirent parce que dans le combat vous ne fuyez jamais et ne quittez jamais votre rang, tenant ferme jusqu'à ce que vous ayez tué vos adversaires ou que vous-mêmes ayez péri. Mais il n'y a rien là de véritable : car, avant même que nous en soyons venus aux mains et que nous soyons aux prises, nous vous avons vus abandonner votre poste, laisser aux Athéniens le soin de se mesurer avec nous et vous déployer devant nos esclaves. Ce n'est nullement l'acte de gens courageux, et nous avons été trompés sur votre compte. En effet, nous nous attendions, à cause de votre grand renom, à recevoir de vous un héraut provoquant les Perses à un combat singulier ; nous étions prêts à l'accepter ; mais vous ne nous dites rien de pareil, et, loin de là, nous vous trouvons tout tremblants. Toutefois, puisque vous n'êtes point les premiers à nous faire cette proposition, nous la faisons nous-mêmes. Pourquoi, vous qui passez pour les plus vaillants parmi les Grecs, comme nous parmi

Digitized by Google

les barbares, pourquoi ne combattrions-nous point à nombre égal ? Si vous jugez bon que les autres combattent aussi, eh bien, ils en viendront aux mains après nous. Si tel n'est point votre désir, si vous croyez qu'il suffit de nous, engageons aussitôt la lutte et convenons que ceux de nous qui seront vainqueurs auront vaincu pour toute l'armée. »

XLIX. Le héraut, ayant ainsi parlé, attendit quelques instants, mais nul ne lui répondit, et il s'en retourna. Mardonius entendit son rapport; il s'en réjouit avec excès et, exalté de cette victoire insignifiante, il lança la cavalerie contre les Grecs. Les cavaliers chargèrent et firent beaucoup de mal avec leurs javelines et leurs flèches; car ils étaient archers à cheval et l'on ne pouvait lutter de près avec eux. Ils bouleversèrent et comblèrent aussi la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à tout le camp des confédérés. Les Lacédémoniens seuls étaient rangés près de cette fontaine; les autres, qui, selon l'ordre de bataille, en étaient plus éloignés, avaient devant eux l'Asope; mais, quand quelque obstacle les empêchait de puiser dans la rivière, ils allaient jusqu'à la fontaine. Or, en ce moment les cavaliers et leurs flèches ne leur permettaient pas d'emporter de l'eau de l'Asope.

L. Dans cette situation, les généraux des Grecs, considérant que l'armée manquait d'eau et qu'elle était troublée par la cavalerie, se rassemblèrent, à l'aile droite, auprès de Pausanias, pour délibérer sur ce sujet et sur beaucoup d'autres. En effet, ils avaient encore de plus graves soucis; leurs vivres étaient épuisés et les serviteurs qu'ils avaient envoyés faire des approvisionnements dans le Péloponèse, coupés par la cavalerie, ne pouvaient plus arriver au camp.

LI. Les généraux, ayant tenu conseil, résolurent, puisque ce jour-là les Perses ne se décidaient pas à livrer bataille, de se rendre à l'île située devant Platée, à dix stades des rives de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie, où l'on était campé en ce moment. Voici comment il se trouve une île au milieu des terres : le fleuve, au pied du Cithéron, se divise et coule dans la plaine en deux bras séparés par une distance d'environ trois stades, qui se réunissent ensuite ; l'île s'appelle Oéroë. Les habitants de la contrée la disent fille d'Asope. Les Grecs voulaient se transporter sur ce terrain, afin d'avoir de l'eau en abondance et de n'être point tourmentés par la cavalerie, comme maintenant qu'ils l'avaient en face. Ils convinrent de lever le camp à la seconde veille de la nuit, afin que les Perses ne s'aperçus-

Digitized by Google

sent point de leur départ et que la cavalerie ne pût pas se mettre à leur poursuite et les harceler. Leur dessein était aussi, dès qu'ils auraient atteint Oéroë, fille d'Asope, entourée des eaux qui s'écoulent du Cithéron, d'envoyer, durant cette même nuit, la moitié de leurs forces dans la montagne pour dégager leurs gens, chargés de faire des vivres, que l'ennemi tenait enfermés au fond des gorges.

LII. Ce plan arrêté, ils eurent jusqu'à la fin du jour à souffrir des charges continuelles de la cavalerie; le soir vint, les chevaux se retirèrent, la nuit eut son cours et quand arriva le moment dont on était convenu, l'armée décampa. Le plus grand nombre ne songeait nullement à se rendre au lieu indiqué. En effet, ceux-ci, dès que l'on se fut ébranlé, tout joyeux d'échapper à la cavalerie, s'enfuirent jusqu'à Platée; ils se réfugièrent vers le temple de Junon, qui est situé en avant de la ville et à vingt stades environ de la fontaine de Gargaphie. En y arrivant, ils posèrent leurs armes devant l'enclos sacré.

LIII. Ils campèrent donc près de l'enclos de Junon; de son côté, Pausanias, les ayant vus quitter leurs anciennes positions, ordonna aux Lacédémoniens de s'armer et de les suivre, croyant qu'ils se rendaient au nouveau lieu de ralliement. Tous les chefs de corps se disposaient à lui obéir, quand le seul Amompharète, fils de Poliade, qui commandait une petite troupe de Pitanètes, déclara qu'il ne voulait point fuir les étrangers, ni déshonorer volontairement Sparte; le mouvement dont il était témoin l'étonnait, parce qu'il n'avait pas assisté précédemment à la conférence. Pausanias et Euryanax furent outrés de sa résistance et plus mécontents encore de ce que son entêtement devait les forcer d'abandonner la troupe des Pitanètes; en effet, à moins qu'on ne renonçât au projet convenu avec les autres Grecs, Amompharète lui-même et les siens, laissés seuls, ne pouvaient manquer de périr. Tout considéré, ils firent faire halte à tout le corps des Laconiens et tentèrent de convaincre Amompharète qu'il n'agissait pas raisonnablement. Pendant qu'ils le pressaient et qu'il était le seul des Lacédémoniens et des Tégéates qui n'eût point bougé, les Athéniens firent ce que je vais rapporter.

LIV. Ils se tinrent immobiles eux-mêmes au lieu où ils étaient rangés, connaissant l'esprit des Lacédémoniens, qui ont souvent en la pensée le contraire de ce qu'ils disent. Lorsque le reste de l'armée se mit en marche, ils envoyèrent un de leurs cavaliers voir si les Spartiates commençaient à bouger ou s'ils

Digitized by Google

avaient dessein de ne point changer de place, et, en tout cas, de demander des ordres à Pausanias.

LV. Quand le héraut fut auprès des Lacédémoniens, il les vit en place, gardant leurs rangs, tandis que les premiers d'entre eux se disputaient. En effet, Euryanax et Pausanias suppliaient Amompharète de ne point exposer sa troupe à un danger inévitable en restant là seul des Laconiens, et ils ne gagnaient rien sur lui; ils en étaient à se quereller au moment où survint le messager des Athéniens; alors Amompharète, échauffé par la discussion, prit de ses deux mains une lourde pierre et la déposa aux pieds de Pausanias en s'écriant : « Voici mon vote[1] pour que nous ne fuyions pas les étrangers. » Par les étrangers il entendait les barbares. L'autre, le traitant d'insensé, de fou furieux, écouta le héraut, et celui-ci fit les questions qui lui étaient prescrites. Pausanias lui recommanda de rapporter aux Athéniens ce qui se passait et de leur demander de se rapprocher des Spartiates, afin de concerter leurs mouvements.

LVI. Le héraut retourna vers les siens, et l'aurore parut que de l'autre côté l'on discutait encore. Pausanias, ayant différé jusque-là, pensa enfin qu'Amompharète, quand il se verrait seul, ne demeurerait pas en arrière, ce qui en effet arriva. Il donna donc le signal du départ et emmena tout le reste de sa troupe par les collines; les Tégéates le suivirent, et les Athéniens, en ordre de bataille, prirent une autre route que les Lacédémoniens : car ceux-ci, craignant la cavalerie, ne s'éloignèrent pas du terrain accidenté ni de la base du Cithéron, tandis que les Athéniens marchaient au-dessous d'eux en plaine.

LVII. Amompharète, croyant d'abord que Pausanias n'oserait pas l'abandonner, eut à cœur de retenir ses hommes à leur poste; mais quand il vit le gros de l'armée s'éloigner, il reconnut qu'on le laissait là sans aucune feinte. Il ordonna enfin à sa troupe de prendre les armes et il la conduisit lentement sur les pas des autres Spartiates. Ceux-ci avaient déjà fait dix stades; ils s'arrêtèrent pour l'attendre sur la rivière Moloéis, en un lieu qu'on appelle Argiopie, où se trouve un temple de Cérès-Éleusienne. Ils l'attendirent, afin que, si Amompharète et sa troupe ne quittaient point le poste où on les avait d'abord placés, ils pussent retourner à leur secours. Ils le rallièrent comme il était pressé par toute la cavalerie des barbares; car les cavaliers

1. On votait avec des cailloux, le vote ici est tres-prononcé; ce document sur l'indiscipline des armées grecques est des plus précieux.

Digitized by Google

avaient recommencé ce jour-là ce qu'ils avaient coutume de faire ; mais, voyant évacué le terrain sur lequel les jours précédents étaient rangés les Grecs, ils poussèrent en avant leurs chevaux, et, quand ils eurent atteint Amompharète, ils s'attachèrent à sa poursuite.

LVIII. Aussitôt que Mardonius apprit que, pendant la nuit, les Grecs avaient levé le camp, et qu'il vit le terrain évacué, il appela Thorax de Larisse avec ses frères Eurypyle et Thrasydée, et il leur tint ce langage : « O fils d'Aleuas, que direz-vous encore à l'aspect de cet espace vide ? Vous, leurs voisins, vous prétendiez que jamais les Lacédémoniens ne fuyaient dans les batailles, qu'ils étaient à la guerre les premiers des mortels ; eh bien ! les premiers ils ont quitté leur poste ; ils ont profité de la nuit qui vient de s'écouler et ils se sont enfuis. Ils ont montré, au moment où il fallait se prendre corps à corps avec ceux qui véritablement sont les plus vaillants des hommes, que, n'étant réellement rien, ils se sont signalés parmi des Grecs, parce que ceux-ci eux-mêmes ne sont rien. Pour vous qui n'avez point éprouvé les Perses, je me sens une grande indulgence quand vous louez ces hommes dont vous connaissez quelques actions. Mais je m'étonne qu'Artabaze ait pu craindre des Lacédémoniens et que cette crainte l'ait entraîné à me donner les plus funestes conseils, comme de quitter notre camp et d'aller nous faire assiéger dans Thèbes ; certes le roi, par moi-même, en sera plus tard informé ; mais nous reprendrons ailleurs ce sujet. Maintenant, il ne faut pas laisser les Grecs faire en paix leur retraite ; poursuivons-les donc jusqu'à ce que les ayant saisis, nous tirions vengeance de tous leurs méfaits envers les Perses. »

LIX. Il dit et, après avoir franchi l'Asope[1] avec les Perses, il les lança au pas de course sur les traces des Grecs, qu'il considérait comme des fuyards ; mais il prit sa direction contre le seul corps des Lacédémoniens et des Tégéates ; en effet les Athéniens, descendus dans la plaine, lui étaient cachés par les collines. Les autres chefs des barbares, voyant les Perses poursuivre vivement les Grecs, dressèrent leurs enseignes et, avec autant de rapidité que chacun le put, ils se mirent en mouvement, sans rangs, sans ordre, à grands cris, tumultueusement, croyant qu'il n'y avait qu'à enlever l'armée confédérée.

1. La bataille de Platée s'est livrée au mois de juillet ou d'août de l'an 479 av. J. C. environ un an après celle des Thermopyles.

Digitized by Google

LX. Cependant Pausanias, pressé par la cavalerie, dépêcha aux Athéniens un courrier et leur dit : « Hommes d'Athènes, au moment où se présente la grande bataille qui décidera de la liberté ou de l'asservissement de la Grèce, nous sommes trahis, vous et nous-mêmes, par nos alliés qui se sont enfuis pendant la nuit dernière. Nous devons en conclure ce qu'il nous reste à faire ; c'est de nous soutenir mutuellement et de déployer toute notre bravoure. Si, dès le commencement, la cavalerie barbare vous eût assaillis, il nous faudrait voler à votre secours avec les Tégéates, qui ne trahissent point la cause de la Grèce. Maintenant donc que c'est contre nous qu'elle s'avance tout entière, soyez justes et accourez au secours de celle de nos deux armées qui est accablée. Si vous êtes vous-mêmes aux prises et ne pouvez venir, montrez-nous votre bienveillance en nous envoyant vos archers. Nous avons appris par les événements de cette guerre que vous êtes de beaucoup les plus zélés ; nous comptons donc sur votre assistance. »

LXI. Les Athéniens, lorsqu'ils eurent entendu ces paroles, se déterminèrent subitement à partir et à seconder de toutes leurs forces les Spartiates. Ils étaient déjà en marche, quand les Grecs du parti mède, qui étaient vis-à-vis d'eux dans l'ordre de bataille, les attaquèrent de manière à arrêter le secours ; car ces nouveaux venus les incommodèrent eux-mêmes beaucoup. Ainsi les Lacédémoniens et les Tégéates restèrent isolés ; ils étaient au nombre de cinquante mille Laconiens, y compris les hommes armés à la légère, et de trois mille Tégéates, qui ne se séparaient pas des Lacédémoniens. Comme ils engageaient le combat avec Mardonius et ce que celui-ci avait de troupes, ils firent un sacrifice, mais les présages ne leur furent pas favorables En effet, il y eut à ce moment beaucoup de morts et encore plus de blessés ; les Perses, faisant une haie avec leurs boucliers d'osier, lançaient des flèches avec une telle profusion que Pausanias, voyant les pertes des Spartiates et les mauvais présages des victimes, jeta ses regards sur le temple de Junon devant Platée et invoqua la déesse, l'implorant pour que les Grecs ne fussent pas trompés dans leurs espérances.

LXII. Il n'avait point achevé ses invocations, quand les Tégéates les premiers, sortant des rangs, se précipitèrent sur les barbares, puis, aussitôt après la prière de Pausanias, les victimes se montrèrent favorables aux Lacédémoniens. Ceux-ci à leur tour fondirent alors sur les Perses, qui pour leur tenir tête déposèrent leurs arcs ; le choc eut lieu d'abord vers la haie de

Digitized by Google

boucliers ; lorsqu'elle fut renversée, il se continua avec violence auprès du temple de Cérès ; il dura longtemps, et finalement on se prit corps à corps. Car les barbares, saisissant les javelines, les brisaient, et les Perses n'étaient inférieurs aux Grecs ni par le courage ni par la vigueur ; mais ils n'avaient point d'armes défensives, ils ne connaissaient pas la manière de combattre des Grecs, et ils étaient moins adroits que leurs adversaires. Ils attaquaient un à un, dix à dix, plus ou moins, arrivaient jusqu'aux Spartiates et se faisaient tuer.

LXIII. Leur ardeur était extrême du côté où combattait Mardonius, monté sur un cheval blanc et entouré de mille Perses d'élite, les plus braves de l'armée. Tant que vécut leur général, ils suffirent à tout, et, en résistant, ils donnèrent la mort à une multitude de Laconiens. Dès que Mardonius eut péri et que la troupe rangée autour de lui, la plus vigoureuse de toutes, eut mordu la poussière, le reste prit la fuite et céda le champ de bataille. Leurs vêtements, dépourvus de fortes cuirasses, leur furent surtout funestes ; ils combattaient découverts, contre des hommes pesamment armés.

LXIV. Alors, selon l'oracle, satisfaction du meurtre de Léonidas fut donnée aux Spartiates par la mort de Mardonius, et Pausanias, fils de Cléombrote, fils d'Anaxandride, remporta la victoire la plus belle de toutes celles dont nous ayons connaissance. Nous avons dit plus haut le nom des ancêtres de Léonidas [1] ; ils sont les mêmes pour tous les deux. Mardonius fut tué par Aïmneste, citoyen illustre de Sparte, qui plus tard, après la guerre médique, à la tête de trois cents hommes à Stényclère, livra bataille à tout le peuple de Messène. Il périt avec les trois cents.

LXV. A la bataille de Platée, les Perses, rompus par les Lacédémoniens, s'enfuirent en désordre à leur camp et se renfermèrent dans l'enceinte de bois qu'ils avaient construite sur un point de la Thébaïde. Je m'étonne de ce que le combat s'étant livré près du bois sacré de Cérès, on ne vit aucun des Perses pénétrer dans l'enclos ; nul n'y mourut, mais un grand nombre tomba tout autour, sur le sol non sanctifié. Il me semble, s'il est permis d'avoir une opinion sur les choses divines, que la déesse elle-même leur en interdit l'entrée, parce qu'ils avaient brûlé son temple auguste à Éleusis. Telle fut cette grande bataille.

1. Liv. VII, chap. CCIV.

LXVI. Artabaze, fils de Pharnace qui, dès l'origine, avait désapprouvé la résolution prise par le roi de laisser en Grèce Mardonius, et qui plus tard, en cherchant plus d'une fois à dissuader ce dernier de livrer bataille, n'avait rien obtenu, se conduisit comme je vais le raconter, parce qu'il blâmait les opérations du général en chef. Il commandait lui-même une force non médiocre, environ quarante mille hommes. Aussitôt le combat engagé, ne doutant pas de son issue, il les rangea et les porta en avant, leur ordonnant de le suivre tous où il les conduirait, quand ils le verraient marcher rapidement. Après leur avoir donné cet ordre, il les mena en apparence au fort de la bataille ; il précédait la troupe et il vit le premier la déroute des Perses. Alors, sans contraindre les siens à garder leurs rangs, il fit retraite au plus vite, non dans l'enceinte de bois, non dans les murs de Thèbes, mais en Phocide, d'où il avait dessein de gagner tout d'une traite l'Hellespont. Son corps d'armée prit donc cette route.

LXVII. Cependant les Grecs du parti mède firent preuve d'une mollesse volontaire; seuls, les Béotiens combattirent longtemps les Athéniens. Car ceux des Thébains qui favorisaient le roi, montraient un zèle extrême et ne se comportaient point comme des lâches; loin de là, trois cents des leurs, des plus braves et du premier rang, tombèrent sous les coups des Athéniens. Lorsque finalement le corps entier fut mis en fuite, il se réfugia dans Thèbes, et non au même lieu que les Perses. La multitude des autres alliés de Xerxès, sans avoir combattu, sans avoir rien fait, s'enfuit confusément.

LXVIII. Il est évident pour moi que tout le succès des barbares reposait sur les Perses, puisque, sans en venir aux mains avec leurs ennemis, ils se mirent en déroute en voyant les Perses vaincus. Ainsi tous s'enfuirent, hormis la cavalerie; celle des Béotiens surtout rendit de grands services; elle se jeta entre ses amis qui fuyaient et les Grecs qui les serraient de près. Les vainqueurs toutefois ne ralentirent point leur poursuite et tuèrent un grand nombre de vaincus.

LXIX. Pendant cette déroute, on annonça aux autres Grecs qui s'étaient rangés autour du temple de Junon et s'étaient éloignés du champ de bataille, que le combat avait été livré et que la victoire s'était déclarée pour Pausanias et les siens. A cette nouvelle, ils rompent les rangs; les Corinthiens se lancent droit par la route supérieure au temple de Cérès, à travers les collines et les ressauts du Cithéron; les Mégariens, les Phlia-

Digitized by Google

siens, prennent dans la plaine le chemin le plus facile; mais quand ceux-ci approchent des combattants, la cavalerie des Thébains les aperçoit courant sans ordre; elle pousse sur eux ses chevaux que commande Asopodore, fils de Timandre; elle les charge et en couche à terre six cents; enfin elle poursuit le reste et le disperse dans le Cithéron. Ils périrent ainsi d'une mort peu glorieuse.

LXX. Les Perses et la foule confuse des barbares se réfugièrent dans l'enceinte de bois et devançant les Lacédémoniens, ils montèrent sur les remparts, tout en se fortifiant de leur mieux. Quand les Lacédémoniens survinrent, ils ne purent surmonter la résistance qu'on leur opposa du haut des murailles. Tant que les Athéniens furent éloignés, les ennemis se défendirent avec succès contre des assaillants peu accoutumés à combattre une troupe retranchée. Mais dès que les Athéniens eurent rejoint, l'engagement devint plus sérieux; il dura longtemps; enfin les Athéniens, à force de valeur et de constance, montèrent sur le rempart et le jetèrent bas; les Grecs se ruèrent par la brèche; les Tégéates les premiers pénétrèrent dans l'enceinte et pillèrent la tente de Mardonius; tout ce qu'elle renfermait, et notamment la crèche des chevaux, toute d'airain, était digne d'admiration; les Tégéates ont consacré cette crèche dans le temple de Minerve-Achéenne; ils portèrent immédiatement le surplus au lieu où les autres Grecs déposaient le butin. Le rempart une fois forcé, les barbares ne se réunirent plus en troupe; nul ne se souvint de sa valeur; ils tombèrent en une consternation profonde, comme il arrive à tant de myriades d'hommes enfermés dans un étroit espace. Les Grecs n'eurent qu'à tuer, au point que d'une armée de trois cent mille combattants, moins les quarante mille qui échappaient avec Artabaze, il ne resta pas plus de trois mille hommes vivants. Il périt dans la bataille quatre-vingt-onze Lacédémoniens de Sparte, seize Tégéates, et cinquante-deux Athéniens.

LXXI. L'infanterie des Perses se signala parmi les barbares, ainsi que la cavalerie des Saces; Mardonius mérita que l'on dît de lui : « C'est un homme. » Chez les Grecs, les Tégéates et les Athéniens se comportèrent bravement, mais les Lacédemoniens les surpassèrent en vaillance. Je ne puis toutefois le démontrer autrement (puisque chacun fut victorieux de son côté) qu'en rappelant qu'ils ont été aux prises avec l'élite de l'armée ennemie et qu'ils l'ont vaincue. Dans mon opinion, Aristodème, le seul des trois cents qui eût survécu aux Thermopyles, et, à

Digitized by Google

cause de cela, déshonoré et outragé, se montra de beaucoup le plus brave; après lui viennent Posidonie, Philocyon et le Spartiate Amompharète. Néanmoins, lorsque l'entretien roula sur celui qui méritait le premier rang, les Spartiates présents tombèrent d'accord sur ce point : « Aristodème, dirent-ils, a visiblement voulu mourir à cause de son ancienne faute; c'est pour cela que, quittant son poste et s'élançant plein de rage, il a accompli de grandes choses : mais Posidonie, sans chercher la mort, s'est conduit valeureusement, et la préférence lui est due. » Peut-être était-ce par envie que l'on tenait ce langage; tous ceux que je viens de nommer, hormis Aristodème, furent honorés pour être morts sur le champ de bataille; Aristodème ne fut pas honoré, parce qu'il avait voulu mourir à cause d'une faute précédente.

LXXII. Tels furent à Platée les plus dignes de renom. Car Callicrate ne mourut pas sur le champ de bataille; c'était dans l'armée l'homme le plus beau, non-seulement des Lacédémoniens, mais de tous les Grecs, Or, pendant que Pausanias égorgeait les victimes, assis à son rang, il reçut une flèche au flanc, et, quand on en vint aux mains, il se sentit mourir à regret, au lieu où on l'avait transporté : « Je ne regrette point, dit-il au Platéen Arimneste, de donner ma vie pour la Grèce; j'aurais voulu seulement la servir de mon bras et accomplir au gré de mes désirs quelque action digne de mon courage. »

LXXIII. Parmi les Athéniens, on dit que Sophane, fils d'Eutychide, du bourg de Décélé, s'illustra. Les Décéléens jadis firent un trait dont ils eurent en tout temps le profit, comme le rapportent les Athéniens eux-mêmes. En ces temps-là, les Tyndarides, à cause du rapt d'Hélène, envahirent l'Attique à la tête d'une armée nombreuse; ils bouleversaient toutes les campagnes, ne sachant où leur sœur était cachée. Alors, le peuple décéléen, dit-on, ou, selon d'autres, Décélus lui-même, importuné de l'orgueil de Thésée, et craignant pour le territoire d'Athènes, dévoila toute l'affaire aux Tyndarides et les conduisit aux Aphidnes, que leur livra Titace, l'un des indigènes. Depuis cette époque, les Décéléens, à Sparte, continuent d'être exempts d'impôts et d'avoir un siége d'honneur; ce privilége subsiste encore, et c'est au point que, pendant la guerre qui, bien des années après, éclata entre Athènes et le Péloponèse, les Lacédémoniens, ravageant toute l'Attique, épargnèrent Décélé.

LXXIV. Sophane était donc de ce canton, et l'on raconte de deux manières comment il se signala à Platée parmi les Athé-

Digitized by Google

niens : selon les uns, il portait, attachée par une chaîne d'airain à la ceinture de sa cuirasse, une ancre de fer qu'il jetait, quand il s'était rapproché des ennemis, de telle sorte que, sortant de leurs rangs, ils ne pussent l'ébranler. Si ses adversaires venaient à fuir, il levait l'ancre, la raccrochait et s'élançait à leur poursuite. Tel est le premier récit; le second en diffère, et voici comment : cette ancre de fer n'aurait point été enchaînée à sa ceinture ; elle aurait été fixée en guise d'emblème à son bouclier, qu'il tournait dans tous les sens et qu'il ne laissait jamais reposer.

LXXV. Il y a de Sophane un autre fait éclatant ; quand les Athéniens assiégèrent Égine, il tua en combat singulier l'Argien Eurybate[1], vainqueur au pentathle. Ce même Sophane qui se comporta si bravement, commandant plus tard les Athéniens conjointement avec Léagre, fils de Glaucon, fut tué par les Édoniens à Datos, comme il combattait pour les mines d'or.

LXXVI. Lorsque les barbares eurent été anéantis à Platée par les Grecs, une femme vint d'elle-même se présenter à ces derniers. C'était la concubine du Perse Pharandate, fils de Téaspie; dès qu'elle apprit la ruine des Perses et la victoire des Grecs, elle se para de ses plus beaux vêtements; elle se couvrit de joyaux d'or; elle orna de même ses suivantes, et, montée sur un char, elle se rendit auprès des Lacédémoniens, encore occupés au carnage. Elle remarqua que Pausanias dirigeait toutes choses, et à cela elle le reconnut, sachant d'avance son nom et sa patrie pour en avoir souvent ouï parler; embrassant donc ses genoux, elle lui dit : « O roi de Sparte, sauve-moi de l'esclavage et de la captivité, moi ta suppliante; tu m'as déjà grandement servie en détruisant ces hommes qui n'avaient aucun respect des divinités ni des dieux. Je suis d'une famille de Cos, je suis la fille d'Hégétoride, fils d'Antagore ; le Perse m'avait enlevée par force de ma patrie. — Femme, reprit l'autre, rassure-toi, d'abord comme suppliante, et de plus, si tu as dit vrai, comme fille d'Hégétoride, qui, de tous ceux qui habitent cette île, est le plus cher de mes hôtes. » Il dit, et il la confia aux éphores qui se trouvaient au camp; plus tard, il la fit passer à Égine, où elle-même voulut aller.

LXXVII. Aussitôt après le départ de cette femme, survinrent les Mantinéens, quand tout était fini; ils virent qu'ils arrivaient après la bataille, s'en affligèrent vivement et s'écrièrent qu'ils méritaient d'être punis; mais on vint à parler de la retraite des

1. Voy. liv. VI, chap. XCII.

Digitized by Google

Mèdes du corps d'Artabaze, alors ils les poursuivirent jusqu'en Thessalie, quoique les Lacédémoniens défendissent de s'occuper des fuyards. A leur retour en leur contrée, ils condamnèrent au bannissement leurs généraux. Après les Mantinéens arrivèrent les Éléens, qui s'éloignèrent dans les mêmes dispositions qu'eux, tenant aussi leur retard à malheur. Ils bannirent pareillement leurs généraux, aussitôt rentrés chez eux. Voilà ce qui arriva aux Mantinéens et aux Éléens.

LXXVIII. Dans le contingent des Éginètes à Platée se trouvait Lampon, fils de Pythée, l'un des premiers de ce peuple; or, ayant conçu une pensée très-inique, il désira s'entretenir avec Pausanias; il l'alla donc trouver en toute hâte et il lui dit: « O fils de Cléombrote, tu as accompli une œuvre que sa grandeur et sa beauté font paraître surnaturelle; un dieu sans doute a voulu qu'en sauvant la Grèce, tu acquières parmi les Grecs la plus brillante renommée que nous ayons jamais connue. Mais à ce qui est fait ajoute ce qu'il reste à faire, afin que ta gloire soit plus éclatante encore et qu'à l'avenir nul des barbares ne se hasarde à commettre contre des Grecs des actions criminelles. Car Mardonius et Xerxès, après avoir tranché la tête de Léonidas, l'ont plantée sur un poteau. Rends à Mardonius outrage pour outrage, et tu seras comblé de louanges, d'abord de la part des Spartiates, en second lieu de la part de tous les confédérés; empale-le et tu auras vengé ton oncle Léonidas. » Il tint ce langage, croyant être agréable à Pausanias.

LXXIX. Mais celui-ci lui répondit en ces termes: « O mon hôte éginète, je te sais gré de ta prévoyance et de ta bonne intention; toutefois, tu es loin de me donner un conseil que je puisse utiliser. En effet, après avoir grandement exalté mes actions, ma patrie et moi-même, tu me rabaisses jusqu'à terre en m'exhortant à insulter un mort. Tu prétends que, par cette conduite, je rendrais mon renom meilleur; mais un tel acte convient mieux aux barbares qu'aux Grecs, et même, fait par eux, il attire notre blâme. Pour moi, je ne souhaite point de complaire par de tels traits aux Éginètes, ni à ceux qui aiment les violences; il me suffit d'être agréable aux Spartiates en pratiquant la vertu et en parlant selon la vertu. Tu m'ordonnes de venger Léonidas, je le crois amplement vengé; sa mort et celle de ses compagnons aux Thermopyles sont expiées par la mort d'une innombrable multitude de barbares. Ne reviens plus en ma présence avec de tels conseils, et félicite-toi de n'en être point puni. »

Digitized by Google

LXXX. L'Éginète à ces mots s'éloigna ; cependant Pausanias fit une proclamation pour défendre de toucher au butin, et prescrivit aux Hilotes de rassembler toutes les choses précieuses. Les Hilotes se dispersèrent donc dans le camp, où ils trouvèrent des tentes ornées de quantité d'argent et d'or, des lits dorés et argentés, des cratères d'or, des coupes et d'autres vases à boire. Ils trouvèrent, sur les chars, des sacs contenant des bassins d'argent et d'or, et, aux hommes tués, ils enlevèrent des bracelets, des colliers, des cimeterres d'or ; on ne s'occupa même pas des vêtements brodés. Alors les Hilotes pillèrent beaucoup d'objets et les vendirent aux Éginètes ; ils en déclarèrent un grand nombre, ceux qu'ils ne pouvaient celer. Telle fut la source de la fortune des Éginètes, qui devinrent très-riches, parce qu'ils achetèrent aux Hilotes de l'or, comme si c'eût été de l'airain.

LXXXI. Lorsqu'ils eurent réuni les choses précieuses, ils en prélevèrent d'abord la dîme, dont on fit, pour le dieu de Delphes, le trépied d'or placé près de l'autel, au-dessus du serpent d'airain à trois têtes ; pour le dieu d'Olympie, le Jupiter d'airain de dix coudées ; pour le dieu de l'isthme, le Neptune d'airain de sept coudées ; puis ils distribuèrent le reste, savoir, les concubines des Perses, l'or, l'argent, les autres trésors et les bêtes de somme, et chacun eut la part dont il fut jugé digne. Nul ne fait mention d'objets choisis qui auraient été donnés à ceux qui venaient de se signaler en cette bataille ; je présume toutefois qu'on leur donna des récompenses particulières. Pausanias eut la dîme de toutes choses ; on mit à part pour lui des femmes, des chevaux, des chameaux, des talents, bref de tout ce que l'on se partageait.

LXXXII. On raconte encore ce qui suit : Xerxès, en quittant la Grèce, fit présent à Mardonius de tout son ameublement, composé d'or, d'argent et de tentures de diverses couleurs. Pausanias, à l'aspect de tant de richesses, ordonna aux panetiers et aux cuisiniers perses de lui apprêter à souper, comme ils le faisaient pour leur maître. Ils obéirent, et d'abord Pausanias les vit placer des lits d'or et d'argent splendidement garnis, des tables d'or et d'argent, puis le magnifique appareil du festin. Frappé de tout ce que l'on déployait devant lui, il se prit à rire et prescrivit à ses propres serviteurs de lui faire un souper à la laconienne. Grande fut la différence entre les deux sortes de mets, et Pausanias, riant toujours, convoqua les généraux des Grecs ; ils vinrent, et leur montrant les deux soupers qu'on avait préparés : « O mes alliés, dit-il, voici pourquoi je vous ai réu-

Digitized by Google

nis ; j'ai voulu vous faire voir la folie du Mède qui, habitué à un tel régime, est venu pour nous conquérir, nous qui vivons d'une manière à ses yeux si lamentable. » Ainsi, dit-on, Pausanias parla aux généraux des Grecs.

LXXXIII. Longtemps après, beaucoup de Platéens trouvèrent des coffres remplis d'or, d'argent et d'autres objets précieux ; plus tard encore, en rassemblant en un même lieu les ossements des morts, quand les chairs furent consumées, on découvrit une tête sans aucune suture, le crâne fait d'un seul os ; on découvrit deux mâchoires, l'une inférieure, l'autre supérieure, où les dents étaient tout d'une pièce ; dents et mâchoires ne formaient qu'un os. Enfin on déterra les ossements d'un homme de cinq coudées.

LXXXIV. Le second jour, le corps de Mardonius disparut. Par quels mortels fut-il enlevé ? je ne puis le dire avec certitude. J'ai ouï dire de beaucoup d'hommes de toutes nations qu'ils avaient enseveli Mardonius, et je sais que pour cette œuvre ceux qui l'ont accomplie ont reçu de nombreux présents de son fils. Mais je n'ai pu être exactement informé de celui d'entre eux qui a réellement dérobé et inhumé le corps du général des Perses. Le bruit court toutefois que c'est un Éphésien nommé Dionysophane. En tout cas, Mardonius a été enseveli de cette manière.

LXXXV. Les Grecs, après avoir partagé le butin fait à Platée, inhumèrent, chacun de son côté, leurs morts. Les Lacédémoniens firent trois sépultures : dans l'une, ils déposèrent les Irènes[1], desquels étaient Posidonie, Amompharète, Philocyon et Callicrate ; les Irènes donc furent placés en l'une des fosses ; dans la seconde, les autres Spartiates ; dans la troisième les Hilotes : telles furent leurs sépultures. Les Tégéates n'eurent pour eux tous qu'une tombe ; les Athéniens de même, et de même encore les Mégariens et les Phliasiens tués par la cavalerie. Tous ceux-là eurent des sépultures véritablement remplies de morts. Mais les autres tombes qui se voient à Platée, à ce que j'ai appris, ne sont que des monticules vides, élevés par ceux qui ne s'étaient point battus et en avaient honte, dans le but de tromper les hommes à venir. Il y a entre autres le tombeau des Éginètes, comme on l'appelle, dont j'ai ouï dire que, dix ans plus tard, à leur demande, il a été élevé par leur hôte, le Platéen Cléade, fils d'Autodice.

1. Jeunes gens de vingt ans, que l'on plaçait à la tête de leurs compagnons d'âge.

Digitized by Google

LXXXVI. Leurs morts inhumés, les Grecs, après en avoir délibéré, résolurent de marcher sur les Thébains, de réclamer d'eux les partisans du Mède, notamment Timagénide et Attagine, les principaux chefs du parti, et, si on les leur refusait, de ne point s'éloigner de la ville avant de l'avoir prise. Cette résolution arrêtée, le onzième jour qui suivit la bataille, ils partirent et assiégèrent Thèbes, exigeant qu'on leur remît ces hommes. Les Thébains ne consentirent pas à les leur livrer ; ils ravagèrent donc tout le territoire et montèrent à l'assaut des remparts.

LXXXVII. Comme ils ne cessaient pas de causer de grands dommages aux assiégés, le vingtième jour, Timagénide parla aux Thébains en ces termes : « Hommes de Thèbes, puisque les Grecs ont résolu de ne point lever le siége avant qu'ils aient pris la ville ou que vous nous ayez remis entre leurs mains, il ne faut pas qu'à cause de nous la terre béotienne soit plus longtemps dévastée. Si nous ne sommes qu'un prétexte, si au fond ils veulent des richesses, donnons-leur des richesses fournies par la communauté : car c'est la communauté qui a pris parti pour le Mède, et non nous seuls. Est-ce véritablement nous qu'ils exigent? nous nous présenterons nous-mêmes devant eux et nous nous expliquerons. » Les Thébains trouvèrent qu'il parlait à propos, et incontinent ils firent connaître à Pausanias, par un héraut, qu'ils étaient prêts à lui livrer ces hommes.

LXXXVIII. Ils capitulèrent à cette condition ; cependant Attagine s'évada, et Pausanias fit grâce à son fils qu'on lui mena, disant que des enfants n'étaient pas coupables de complot en faveur du Mède. Quant aux autres hommes remis par les Thébains, comme ils se proposaient de défendre leur cause et qu'ils comptaient la gagner avec des présents, il en eut soupçon et, dès qu'il les tint, il congédia l'armée des alliés, emmena les captifs à Corinthe, et les mit à mort. Tels furent les événements qui s'accomplirent à Platée et à Thèbes.

LXXXIX. Artabaze, fils de Pharnace, ayant fui du champ de bataille, avait déjà fait beaucoup de chemin. Les Thessaliens lui firent fête à son arrivée, l'invitèrent à des festins et le questionnèrent sur le reste de l'armée, ignorant ce qui était arrivé à Platée. Artabaze comprit que, s'il leur disait toute la vérité sur le combat, sa troupe serait en péril ainsi que sa personne, car il n'y avait pas à douter que chacun ne s'empressât de l'assaillir, et déjà, dans cette prévision, il n'avait soufflé mot chez les Phocéens. Il tint donc ce langage aux Thessaliens :

Digitized by Google

« Pour moi, hommes de la Thessalie, comme vous voyez, je me rends au plus vite en Thrace et je fais diligence, parce que j'ai été détaché pour une affaire importante, avec cettte partie de l'armée. Mardonius lui-même et ses troupes marchent sur mes pas ; vous les recevrez au premier jour. Festoyez-le pareillement et montrez-vous empressés pour lui ; car vous n'aurez jamais à vous repentir d'avoir tenu cette conduite. » Il dit et il entraîna rapidement les siens par la Thessalie et la Macédoine, puis enfin par la Thrace ; dans sa précipitation, il quittait les routes et passait à travers champs. Il atteignit ainsi Byzance, affaibli par de grandes pertes ; car nombre d'hommes avaient été tués par les Thraces ou étaient morts de fatigue et de faim. De Byzance, il fit le trajet en barques. C'est ainsi qu'il retourna en Asie.

XC. Le jour même de la bataille de Platée, fut livrée celle de Mycale en Ionie. Pendant que les Grecs étaient au mouillage de Délos, avec la flotte que commandait Léotychide, roi de Sparte, des députés vinrent de Samos : c'étaient Lampon, fils de Thrasyclès, Athénagore, fils d'Archestratide, et Hégésistrate, fils d'Aristagore. Les Samiens les avaient dépêchés à l'insu des Perses et de Théomestor, fils d'Androdamas, que les Perses avaient institué tyran de Samos. Ils se présentèrent aux généraux ; Hégésistrate, prenant la parole, leur déclara, en s'appuyant de motifs longs et divers, qu'à les voir seulement les Ioniens se soulèveraient contre la Perse et que les barbares ne résisteraient pas ; que d'ailleurs, s'ils tenaient bon, les Grecs n'auraient jamais saisi pareille proie. Au nom des dieux qu'ils adoraient en commun, il les conjura de délivrer de la servitude des hommes de race hellénique et de repousser les barbares. Il affirma que rien n'était plus facile, que les vaisseaux ennemis naviguaient mal et que les équipages ne valaient pas les leurs. « Si, dit-il enfin, vous soupçonnez quelque ruse, nous sommes prêts à rester sur vos navires comme otages. »

XCI. L'hôte samien étant très-diffus dans ses instances, Léotychide, soit qu'il eût le désir d'entendre un présage, soit que quelque divinité l'inspirât, lui fit cette question : « O mon hôte samien, quel est ton nom ? — Hégésistrate, » répondit-il ; sur quoi le Spartiate, coupant court, de peur qu'il ne voulût ajouter quelques paroles, reprit : « Hégésistrate[1] ! j'accepte le présage, ô mon hôte samien. Cependant avant de mettre à la

1. Hégésistrate ; guide d'une armée.

Digitized by Google

voile, fais en sorte, toi et ceux-ci qui t'accompagnent, d'engager votre foi, et de nous donner la certitude que les Samiens seront pour nous dès alliés pleins de zèle. »

XCII. L'œuvre suivit immédiatement la parole; car lès Samiens donnèrent tout de suite des gages, prêtèrent serment et convinrent d'une alliance avec les Grecs. Ce traité conclu, ils reprirent le large, mais Léotychide retint Hégésistrate pour naviguer avec lui, trouvant son nom de bon augure. Les Grecs restèrent en repos ce jour-là; le lendemain, ils consultèrent les victimes, qui furent favorables; leur devin était Déiphore, fils d'Événie, né à Apollonie dans le golfe ionien; son père Événie avait eu l'aventure suivante.

XCIII. Il y a en cette Apollonie des brebis consacrées au soleil; le jour, elles paissent sur le fleuve qui, à travers le territoire de la ville, descend de la montagne de Lacmon, pour se jeter dans la mer près du port d'Orique; la nuit, elles sont confiées aux soins d'hommes élus parmi les citoyens les plus considérables par la richesse et la naissance; chacun les garde une année. Car, à cause d'un oracle, les Apolloniates font grand cas de ces brebis; on les parque dans une grotte, assez loin de la ville. Vint le tour de cet Événie, l'un des élus, et alors, comme il s'était endormi quand il aurait dû veiller, des loups, pénétrant dans la grotte, détruisirent environ soixante brebis. Quand Événie s'en aperçut, il garda le silence et ne dit rien à personne, ayant en l'esprit de les remplacer par d'autres qu'il achèterait. Mais le fait n'échappa point aux Apolloniates; dès qu'ils le surent, ils mirent l'homme en jugement, et, pour s'être endormi au lieu de veiller, il fut condamné à perdre la vue. Ils n'eurent pas plus tôt crevé les yeux de cet Événie, que soudain les brebis cessèrent de mettre bas et la terre de produire des récoltes. Les citoyens consultèrent à Dodone et à Delphes sur la cause de cette calamité; on leur déclara qu'ils avaient injustement puni le gardien des brebis sacrées, en le privant de la vue, que les dieux eux-mêmes avaient envoyé les loups, et qu'ils ne cesseraient pas de venger Événie, tant qu'ils ne lui auraient point accordé la satisfaction qu'il choisirait et qu'il trouverait convenable; ajoutant que, quand les citoyens auraient exécuté les ordres des divinités, celles-ci feraient à Événie un présent tel que beaucoup d'hommes, parce qu'il le posséderait, le déclareraient heureux.

XCIV. Tels furent les oracles; les Apolloniates ne les divulguèrent pas, et ils chargèrent quelques-uns des leurs d'accom-

Digitized by Google

plir les volontés des dieux; voici comment ces derniers s'y prirent : Événie était assis sur un long siége; ils s'y placèrent à côté de lui, se mirent à causer de choses diverses, et en vinrent à le plaindre de son malheur. L'entretien une fois amené sur ce sujet, ils lui demandèrent quelle satisfaction il choisirait, dans le cas où les Apolloniates lui en promettraient une pour le dédommager de ce qu'ils lui avaient fait. Lui, qui n'avait pas entendu parler de la réponse des dieux, fit son choix et dit : « Je voudrais avoir tels champs, » et il désigna deux héritages, qu'il savait les plus beaux du territoire de la ville, dont il nomma les propriétaires; « je voudrais avoir en outre telle maison, » et il indiqua celle qu'il connaissait comme la plus belle d'Apollonie. « Alors, ajouta-t-il, oubliant tout le reste, je ne conserverais aucun ressentiment, et cette satisfaction me suffirait. » Il dit, et ses interlocuteurs, s'emparant de sa réponse, se hâtèrent de reprendre : « Les Apolloniates t'accordent cette satisfaction pour la perte de tes yeux, en conséquence d'un oracle. » Événie alors fut cruellement affecté : car ce peu de mots lui dévoila toute l'affaire et il reconnut qu'on l'avait surpris. Les Apolloniates cependant achetèrent, de ceux qui les possédaient, les biens qu'il avait choisis et les lui donnèrent; mais, de plus, il fut doué soudain de la science divinatoire à un degré qui le rendit célèbre.

XCV. Déiphone, étant né de cet Événie, fut emmené par les Corinthiens[1], et l'armée le prit pour son devin; j'ai aussi ouï dire récemment que ce Déiphone, se prévalant du titre de fils d'Événie, quoiqu'il ne le fût pas, loua ses services aux Grecs.

XCVI. Comme il déclara que les victimes étaient favorables, les généraux grecs conduisirent la flotte de Délos à Samos; lorsqu'ils furent près de Calames, lieu du territoire des Samiens, ils jetèrent l'ancre vers le temple de Junon bâti sur cette côte, et firent les préparatifs d'un combat naval. Les Perses, à la nouvelle de leur approche, gagnèrent le continent avec tous les vaisseaux, moins ceux des Phéniciens, à qui ils permirent de retourner chez eux. Ils ne se croyaient pas à égales forces, et ils mirent à la voile pour gagner la côte d'Asie et se placer sous la protection de l'armée de terre qui occupait Mycale; c'était un détachement de la grande armée que, par ordre de Xerxès, on avait laissé dans cette position, et qui gardait l'Ionie. Il montait à soixante mille hommes, commandés par Tigrane, qui l'emportait sur les Perses par sa grande taille et sa beauté. Les géné-

1. Sa ville natale était une colonie de Corinthe.

Digitized by Google

raux de la flotte s'étaient déterminés à faire retraite, à s'appuyer sur cette armée, à tirer les vaisseaux sur le rivage et à les entourer d'une clôture, abri pour les bâtiments, refuge pour eux-mêmes.

XCVII. Ces desseins arrêtés, ils prirent le large, passant en vue du temple des Vénérables[1], sur la côte de Mycale; ils parvinrent ainsi à l'embouchure du Gison et du Scolopéïs, où il y a un temple de Cérès-Éleusienne, que bâtit Philiste, fils de Pasiclès, l'un des compagnons de Nélée, fils de Codrus, quand il alla fonder Milet. C'est là qu'ils tirèrent les vaisseaux sur le rivage et qu'ils les entourèrent d'un mur de pierres et de bois, faisant pour cet effet des abatis d'arbres fruitiers; devant le mur ils plantèrent des palissades; enfin, ils se préparèrent à soutenir un siége et à profiter d'une victoire; car ils avaient prévu les deux éventualités, et ils firent en conséquence leurs apprêts.

XCVIII. Les Grecs, quand ils apprirent que les barbares s'étaient retirés sur le continent, s'affligèrent de ce qu'ils leur étaient échappés, et ils hésitèrent sur le parti à prendre: s'en retourneraient-ils? navigueraient-ils jusqu'à l'Hellespont? Telles furent les questions qu'ils agitèrent, et, après les avoir rejetées l'une et l'autre, ils résolurent de pousser droit au continent. Ils avaient appareillé comme pour un combat naval; rien ne manquait ni à leurs agrès ni aux équipages; ils tournèrent donc le cap vers Mycale. Lorsqu'ils furent auprès du camp ennemi, personne ne sortit à leur rencontre et ils virent les vaisseaux à sec, défendus par un rempart, protégés par une nombreuse infanterie qui couvrait la plage, rangée en bataille. Léotychide d'abord, avec son navire, s'en approcha le plus qu'il put et, par la voix d'un héraut, il fit aux Ioniens cette proclamation: « Hommes de l'Ionie, vous qui êtes à portée de m'entendre, soyez attentifs à mes paroles, car les Perses ne comprendront rien de ce que je vais vous prescrire. Quand nous allons en venir aux mains, il faut avant tout que chacun se souvienne de la liberté de tous et qu'il pense ensuite au mot d'ordre: Hébé[2]. Que celui qui ne m'entend pas sache ces choses de celui à qui mes paroles arrivent. » En cette circonstance, Léotychide eut la même intention que Thémistocle devant Artémisium. En effet, il devait ou gagner les Ioniens par

1. Des vénérables déesses Cérès et Proserpine.
2. Mot d'ordre imaginaire lancé pour faire croire aux Perses qu'il y avait en effet des intelligences entre les Grecs et les Ioniens.

ces mots, incompréhensibles pour le barbare, ou les rendre suspects aux barbares, quand on leur aurait rapporté ce qu'il avait dit.

XCIX. Après que Léotychide eut ainsi discouru, les Grecs poussèrent leurs vaisseaux jusqu'à la côte et débarquèrent; ensuite ils se mirent aussi en bataille. Quand les Perses les virent se préparer pour le combat après avoir harangué les Ioniens, d'une part, soupçonnant les Samiens de favoriser les Grecs, ils les désarmèrent (car des captifs athéniens étant arrivés sur des vaisseaux des barbares qui les avaient recueillis en Attique, où Xerxès les avait laissés, les Samiens venaient de les racheter et de les renvoyer à Athènes; ils avaient donc éveillé une méfiance extrême en délivrant cinq cents ennemis du roi). D'autre part, ils ordonnèrent aux Milésiens de garder les sentiers qui aboutissent aux montagnes de Mycale, sous prétexte qu'ils connaissaient parfaitement les localités. Ils prirent ces mesures afin de les éloigner du champ de bataille; après s'être mis en garde contre ceux des Ioniens qu'ils croyaient capables, s'ils en voyaient la possibilité, de faire quelque nouvelle entreprise, les Perses disposèrent leurs boucliers d'osier de telle sorte qu'ils leur servissent de rempart.

C. Lorsque les Grecs eurent achevé leurs dispositions, ils marchèrent aux barbares; comme ils s'avançaient, une rumeur vola de rang en rang et, aux yeux de toute l'armée, un caducée de héraut apparut étendu sur le rivage; selon cette rumeur, qui survenait inopinément, les Grecs, combattant en Béotie les forces de Mardonius, avaient été victorieux. Il est évident, et les preuves abondent, qu'en cet incident, il y eut quelque chose de divin, puisque la nouvelle d'un désastre essuyé par les Perses à Platée parvint le même jour à Mycale, où ils allaient en essuyer un nouveau, comme pour augmenter de beaucoup la confiance de l'armée grecque et lui donner un surcroît d'ardeur à braver le péril.

CI. Il y eut encore une autre coïncidence; les deux batailles s'engagèrent près de deux enclos sacrés de Cérès-Éleusinienne. En effet, à Platée, comme je l'ai déjà dit, on en vint aux mains vers le temple de Cérès, et à Mycale, il en allait être de même. Le bruit de la victoire remportée par Pausanias se répandit, conformément à la réalité des faits; car, à Platée, on combattit au point du jour, et à Mycale, sur le soir. On ne fut pas longtemps à savoir avec certitude qu'on avait combattu le même jour du même mois. L'armée n'était pas sans crainte, avant la

Digitized by Google

naissance de cette rumeur, non pas tant pour elle-même que pour la Grèce, qu'elle redoutait de voir abattue par Mardonius. Dès que cette rumeur eut commencé à courir dans les rangs, ils se portèrent en avant avec plus de rapidité. Les Grecs et les barbares se prirent corps à corps avec un égal empressement, car le prix de la lutte était la possession de l'Hellespont et des îles.

CII. Les Athéniens et les bataillons rangés auprès d'eux, la moitié de l'armée, s'avançaient le long de la plage sur un sol uni ; les Lacédémoniens et ceux qu'on avait placés à leur suite côtoyaient un ravin et des montagnes. Comme ces derniers faisaient un détour, ils marchaient encore que l'autre aile déjà était engagée. Tant que les boucliers des Perses furent debout, ceux-ci se défendirent et n'eurent aucun désavantage marqué ; mais les Athéniens et leurs compagnons s'exhortèrent mutuellement pour que l'œuvre leur appartînt et non aux Lacédémoniens; ils y mirent un élan nouveau et le combat changea de face. Ils renversent les boucliers et tombent à rangs serrés sur les Perses; l'ennemi soutient longtemps le choc, enfin il est rompu et cherche un refuge dans le camp retranché. Les Athéniens; les Corinthiens, les Sicyoniens, les Trézéniens (c'étaient ceux qu'on avait rangés auprès d'eux), s'attachent aux pas des fuyards, attaquent la muraille et la forcent. Alors les barbares n'eurent plus recours à la valeur, ils ne songèrent qu'à s'échapper; les Perses seuls, quoique restés en petit nombre, ne cessèrent point de combattre; deux de leurs généraux survécurent, les deux autres périrent. Artaynte et Ithamire, généraux de la flotte, prirent la fuite; Mardonte et Tigrane, généraux de l'armée de terre, furent tués les armes à la main.

CIII. Les Perses résistaient encore quand les Lacédémoniens arrivèrent avec leur suite et concoururent au reste de l'action. Beaucoup de Grecs succombèrent en cette journée, notamment tous les Sicyoniens et leur général Périlas. Ceux des Samiens qui faisaient partie de l'armée médique et qu'on avait désarmés, virent dès le début de quel côté tournait la victoire, et spontanément ils s'efforcèrent, autant qu'ils le purent, d'être utiles à l'armée grecque ; aussitôt qu'ils eurent donné l'exemple, les autres Ioniens le suivirent; ils se révoltèrent donc et assaillirent les barbares.

CIV. Les généraux perses avaient prescrit aux Milésiens de garder les défilés, en vue de leur propre salut, afin que s'il ad-

Digitized by Google

venait ce qui en effet advint, ils eussent des guides et pussent trouver asile dans les montagnes de Mycale. Ils leur avaient confié ce poste, autant dans ce but, que pour prévenir quelque entreprise de leur part, s'ils restaient au camp. Les Milésiens firent le contraire de ce qu'on leur avait ordonné ; ils conduisirent les vaincus par des chemins qui les ramenaient auprès des vainqueurs, et finalement ils se montrèrent leurs plus cruels ennemis en les massacrant. Ainsi, pour la seconde fois, l'Ionie se souleva contre les Perses.

CV. En cette bataille, les Athéniens se signalèrent parmi les Grecs, et parmi les Athéniens nul ne l'emporta sur Hermolyce, fils d'Euthyne, homme exercé au pugilat et à la lutte. Cet Hermolyce fut tué plus tard, pendant la guerre entre Athènes et Caryste, sur le territoire de cette ville, au combat de Cyrne ; il est inhumé à Géreste. Après les Athéniens, les Corinthiens, les Trézéniens, les Sicyoniens s'illustrèrent.

CVI. Lorsque les Grecs eurent tué le plus grand nombre des barbares, les uns pendant le combat, les autres dans leur fuite, ils brûlèrent les navires et le rempart, après que préalablement ils eurent amoncelé le butin sur la plage ; quand ils eurent embarqué les trésors qu'ils avaient trouvés, brûlé la flotte et le camp ennemis, ils reprirent le large. De retour à Samos, ils délibérèrent sur la révolte des Ioniens et agitèrent s'il n'était pas urgent de les établir en quelque lieu de la Grèce où eux-mêmes étaient les maîtres, et d'abandonner l'Ionie aux barbares. Car il leur parut impossible de veiller toujours sur eux et de les sauvegarder, conditions sans lesquelles on ne pouvait nourrir l'espoir que les Ioniens s'affranchissent facilement du joug du roi de Perse. En conséquence, les chefs péloponésiens pensèrent qu'il fallait expulser des ports marchands les Grecs du parti mède, et donner leurs territoires aux Ioniens. Mais les Athéniens nièrent qu'il y eût nécessité de les transplanter et que les Péloponésiens fussent en droit de s'occuper de leurs propres colons ; après cette objection, les Péloponésiens n'insistèrent pas. Ainsi les Samiens, ceux de Chios, les Lesbiens et les autres insulaires qui se trouvaient au camp des Grecs, firent avec eux un traité d'alliance, s'engageant sur leur foi et se liant par serment à demeurer chez eux, à ne point émigrer. Ces conventions arrêtées, la flotte partit pour détruire les ponts que l'on croyait encore intacts ; elle poussa donc jusqu'à l'Hellespont.

CVII. Le petit nombre de barbares qui s'étaient enfuis sur

Digitized by Google

les montagnes de Mycale, où ils furent renfermés, finirent par arriver à Sardes. Comme ils s'y rendaient, Masiste, fils de Darius, qui avait été témoin du désastre de l'armée, s'en prit à Artaynte, général de la flotte, et l'accabla d'injures : « Il faut, s'écria-t-il, que tu sois plus lâche qu'une femme, pour avoir commandé de la sorte, et tu es digne des traitements les plus rigoureux pour avoir porté un coup si funeste à la maison du roi. » S'entendre appeler plus lâche qu'une femme est chez les Perses la plus sanglante injure. Artaynte en fut terriblement courroucé et il tira son cimeterre contre Masiste, dans le dessein de le tuer. L'Halicarnassien Xénagore, fils de Praxile, placé derrière lui et pénétrant sa pensée, le prit par le milieu du corps, le souleva et le jeta à terre ; en même temps les gardes de Masiste se placèrent devant lui. Par cette action, Xénagore s'acquit les bonnes grâces de Masiste et celles de Xerxès ; comme récompense, il eut le gouvernement de toute la Cilicie que lui donna le roi. Pendant le reste du voyage, il n'advint rien de plus et ils entrèrent à Sardes, où demeurait le roi depuis son retour après la bataille navale qu'il avait perdue et qui l'avait décidé à se retirer d'Athènes.

CVIII. Pendant son séjour à Sardes, il s'éprit de la femme de Masiste, qui s'y trouvait aussi. Malgré ses messages il n'obtint rien, et il n'usa point de contrainte par égards pour son frère. Ce même motif de circonspection retint la femme de celui-ci, car elle n'ignorait pas qu'avec elle la violence ne serait pas employée. Mais Xerxès, prenant un détour, maria son fils Darius à la fille de cette femme et de Masiste, croyant par ce moyen arriver à ses fins plus facilement. Le mariage fait, les cérémonies d'usage accomplies, il partit pour Suse. Lorsqu'il y fut installé, il fit entrer en sa maison la femme de Darius, mais il s'ensuivit que son amour pour la femme de Masiste s'éteignit ; il changea de passion et s'enflamma pour la jeune épouse de son fils, laquelle s'appelait Artaynte.

CIX. A la longue l'affaire se découvrit, voici comment : Amestris, femme de Xerxès, ayant tissu un vêtement ample et de couleurs variées, très-digne d'admiration, le donna à son mari. Il en fut charmé, s'en revêtit et alla chez Artaynte ; charmé d'elle aussi : « Demande-moi, dit-il, ce que tu désires, en récompense de ce que tu m'as accordé ; je te promets de satisfaire à ta requête. » Comme la destinée voulait qu'il arrivât malheur à toute cette maison, elle répondit : « Me donneras-tu ce que je demanderai ? » Lui, qui s'attendait à tout autre désir, promit

Digitized by Google

et prêta serment ; aussitôt qu'il eut promis et juré, elle demanda sans hésitation le vêtement. Xérxès tenta de ne le point donner, sans autre motif que la crainte d'Amestris et la certitude que, si elle avait des soupçons, ils seraient par là confirmés. Il offrit donc en échange une ville, de l'or sans compter, et une armée que nul ne commanderait, sinon elle : une armée est un présent qui se fait en Perse ; mais il ne put détourner ses idées et il se dessaisit du vêtement. Elle en fut excessivement joyeuse, le porta et s'en enorgueillit.

CX. Amestris apprit qu'elle le possédait, et, quoiqu'elle comprît ce qui s'était passé, elle ne ressentit aucun courroux contre la jeune femme ; mais présumant que la mère avait tout conduit, elle résolut de la perdre. Elle attendit le moment où Xerxès donnerait le repas royal : ce repas est préparé une fois par an, le jour de la naissance du roi ; les Perses le nomment *tyxta*, ce qui se traduit en grec par *accompli* ; à ce repas le roi est le seul qui ait la tête parfumée et il fait des présents aux Perses. Amestris attendit donc le retour de ce jour, et elle requit Xerxès de lui livrer la femme de Masiste. Il ressentit une vive douleur de livrer sans motif la femme de son frère : car elle n'était aucunement coupable, et il comprenait pourquoi on lui demandait de la livrer.

CXI. Enfin Amestris s'obstinant, contraint par l'usage, car il n'est pas possible d'éluder les demandes faites pendant que le festin royal est servi, il adhéra bien à contre-cœur, et en la lui livrant, il prit les mesures que voici. D'abord, il permit à sa femme de traiter sa belle-sœur comme elle l'entendrait, puis il manda son frère, et lui dit : « Masiste, tu es fils de Darius et mon frère ; tu es en outre un homme vaillant ; romps tout commerce avec la femme que tu possèdes maintenant ; je te donne pour la remplacer ma propre fille : habite avec elle. Cesse d'avoir pour femme celle que tu as maintenant ; je trouve à propos qu'il en soit ainsi. » Masiste, à ces mots, frappé de surprise, répondit : « Maître, d'où vient ce langage inusité ? Pourquoi me commandes-tu de répudier une femme selon mon cœur, mère de mes jeunes fils et de mes filles, dont l'une par ta volonté a épousé ton fils ? Pourquoi veux-tu que je la répudie afin d'épouser ta fille ? O roi, je tiendrais à grand honneur d'être l'époux de ta fille ; cependant je ne ferai aucune de ces deux choses. Ne me les impose pas par contrainte. Il se présentera pour ta fille un mari non moindre que moi ; permets donc que je continue d'habiter avec ma femme. » Telle fut sa

Digitized by Google

réponse ; mais Xerxès, transporté de colère, reprit : « Voici donc, Masiste, tes sentiments ; certes, je ne te donnerai pas ma fille en mariage et tu n'habiteras pas non plus avec cette autre ; tu apprendras de cette manière à accepter mes dons. » Masiste sortit en s'écriant : « Maître, tu ne m'as pas encore ôté la vie. »

CXII. Pendant la conférence entre les deux frères, Amestris, ayant fait appeler des gardes de Xerxès, mutilait sa belle-sœur ; elle lui fit couper les mamelles qu'elle jeta aux chiens ; elle lui fit couper les narines, les oreilles, les lèvres, la langue, et ainsi mutilée, elle la fit reconduire en sa demeure.

CXIII. Quoique Masiste ne sût rien de ce qui venait de se passer, il pressentait quelque malheur ; il courut donc à sa maison ; il vit sa femme, si horriblement traitée, et soudain, après avoir tenu conseil avec ses fils, il partit pour la Bactriane et les emmena, dans le dessein de soulever cette province, et de faire au roi le plus de mal possible. Il y eût réussi, je crois, s'il eût devancé les forces de son frère et s'il fût arrivé chez les Bactriens et les Saces ; car il était gouverneur des premiers, qui lui portaient une vive affection. Mais Xerxès, informé de sa résolution, le fit poursuivre par un corps d'armée qui le tua, lui, ses fils et leur escorte. Tels furent les amours de Xerxès et la mort de Masiste.

CXIV. Les Grecs, partis de Mycale pour l'Hellespont, furent surpris par une tempête et relâchèrent à Lectos ; de là ils gagnèrent Abydos, où ils ne trouvèrent plus les ponts qu'ils croyaient détruire et qui les avaient attirés dans ces parages. Alors Léotychide et les Péloponésiens résolurent de retourner en Grèce ; Xanthippe et les Athéniens, de faire une tentative contre la Chersonnèse. Les premiers mirent donc à la voile ; les autres passèrent d'Abydos à la Chersonnèse et assiégèrent Sestos.

CXV. En cette ville de Sestos, la plus forte de cette contrée, étaient accourus de tous les alentours, dès qu'ils avaient appris l'approche des Grecs, une multitude d'hommes de guerre : notamment, le Perse Œobaze était venu de la ville de Cardia, où il avait transporté le matériel des ponts ; la garnison de la place était composée d'Éoliens, auxquels se mêlaient des Perses et beaucoup d'autres alliés.

CXVI. Toute cette province obéissait au gouverneur perse Artaycte, homme cruel et impie qui, au moment où le roi marchait sur Athènes, l'avait trompé pour soustraire d'Éléonte les

Digitized by Google

richesses de Protésilas, fils d'Iphiclus : car, dans la ville d'Éléonte, en Chersonnèse, sont le tombeau de Protésilas et l'enclos sacré qui l'entoure ; là se trouvaient nombre d'objets précieux : des coupes d'or, d'argent et d'airain ; des vêtements et d'autres offrandes. Artaycte les enleva après se les être fait donner par le roi en le trompant par ce langage : « Maître, ici se trouve la demeure d'un Grec qui, ayant porté la guerre dans la contrée qui t'appartient, a subi une punition méritée et est mort. Donne-moi cette demeure, afin que chacun sache qu'on ne se trouve pas bien d'envahir ton territoire. » En parlant de la sorte, il ne pouvait manquer de persuader le roi et d'obtenir de lui ce qu'il convoitait, car Xerxès ne se doutait pas de son but caché. Quand il prétendait que Protésilas avait porté la guerre sur les terres du roi, il avait en l'esprit, comme tous les Perses, que l'Asie entière est leur patrimoine et celui du roi régnant. Dès qu'il eut extorqué le don de ces richesses, il les transporta d'Éléonte à Sestos ; il cultiva et ensemença l'enclos sacré, et, quand il venait à Éléonte, il s'unissait dans le sanctuaire avec des femmes. Cet homme alors fut assiégé par les Athéniens, sans s'y être préparé, sans même s'être attendu à leur arrivée ; ils tombèrent en effet sur lui presque à l'improviste.

CXVII. L'automne survint avant la fin du siége ; les Athéniens, s'affligeant de leur longue absence et ne pouvant prendre la place, demandèrent aux généraux de les reconduire en leurs demeures ; ceux-ci refusèrent de partir avant d'avoir réduit Sestos ou d'être rappelés par le peuple d'Athènes. Alors l'armée se résigna.

CXVIII. Cependant, les assiégés étaient réduits aux dernières extrémités de la souffrance, au point qu'ils faisaient bouillir les sangles de leurs lits et s'en nourrissaient. Quand ils eurent épuisé ce dernier approvisionnement, ils profitèrent de la nuit pour s'enfuir. Les Perses, Artaycte, Œobaze, se glissèrent au pied du rempart, sur le point le plus dégarni d'ennemis. Dès que le jour parut, les Chersonnésiens, du haut des murs, annoncèrent aux Athéniens ce qui venait de se passer et ouvrirent les portes. Le plus grand nombre des assiégeants se mit à la poursuite des fugitifs ; les autres prirent possession de la ville.

CXIX. Les Thraces-Apsinthiens, ayant pris Œobaze qui s'était réfugié chez eux, le sacrifièrent au dieu indigène Plistore, selon leurs rits ; ils tuèrent autrement les hommes de sa suite. Artaycte et les siens, les derniers à fuir, furent atteints un peu au delà d'Ægos-Potamos ; ils se défendirent longtemps : les uns

Digitized by Google

périrent, les autres furent faits prisonniers. Les Grecs les amenèrent enchaînés à Sestos, et parmi eux Artaycte lui-même et son fils.

CXX. Les Chersonnésiens racontent que le prodige suivant arriva à l'un des gardes, qui faisait cuire des poissons salés. Les poissons étendus sur le feu sautaient et se débattaient comme des poissons qu'on vient de prendre; chacun à l'entour s'émerveillait, quand Artay te, témoin du prodige, appela le garde et lui dit: « O mon hôte athénien, ne crains rien de ce signe, ce n'est pas pour toi qu'il se manifeste; mais il me montre que dans Éléonte, Protésilas, mort et desséché, reçoit des dieux la force de tirer de moi vengeance, parce que je l'ai offensé. Maintenant donc je veux racheter mon injustice; je lui dédierai cent talents pour remplacer les trésors que j'ai enlevés de son enclos; pour ma rançon et celle de mon fils je donnerai deux cents talents aux Athéniens, s'ils me laissent la vie. » Ces promesses ne gagnèrent pas Xanthippe; car les Éléontins, pour venger Protésilas, avaient demandé qu'on le mît à mort, et le général athénien de lui-même y était porté. On le conduisit donc sur le promontoire où Xerxès avait attaché les ponts, d'autres disent sur la colline qui domine la ville de Madyte; on le cloua sur un ais et on le suspendit; son fils fut lapidé sous ses yeux.

CXXI. Cela fait, les Athéniens reprirent la mer et retournèrent en Grèce, emmenant avec les autres richesses le matériel des ponts, pour le consacrer en divers temples; et cette année il ne se passa rien de plus.

CXXII. L'aïeul de cet Artaycte qui fut mis en croix, Artembarès, tint aux Perses un propos que ceux-ci recueillirent et qu'ils rapportèrent à Cyrus, disant: « Puisque Jupiter donne l'empire aux Perses, et à toi Cyrus, après que tu as renversé Astyage, le commandement des guerriers, courage! la terre que nous possédons est âpre et d'une médiocre étendue, quittons-la pour nous établir en une autre plus fertile. Il en existe plusieurs dans notre voisinage et d'autres au loin; si nous en possédons une, nous serons plus admirés du reste des mortels, comme il convient à ceux qui ont sur tous la suprématie. Nous maîtrisons maintenant la plupart des peuples de l'Asie; quand aurons-nous une occasion plus belle? » Cyrus écouta, mais n'approuva pas ce discours; toutefois il répondit: « Faites, mais en même temps préparez-vous, non à commander encore, mais à être commandés: car d'habitude les molles contrées nourrissent des hommes amollis; la même terre ne produit pas des fruits qu'on admire

Digitized by Google

et des hommes belliqueux. » Les Perses le comprirent et s'éloignèrent convaincus par Cyrus ; ils préférèrent l'empire avec un territoire stérile à la servitude avec des plaines fertiles cultivées pour autrui.

FIN

Digitized by Google

INDEX

DES NOMS ET DES CHOSES[1].

A

1. Les noms géographiques modernes sont imprimés en lettres italiques.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

B

Digitized by Google

C

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

E

Digitized by Google

Digitized by Google

F

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Digitized by Google

J

K

L

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

N

Digitized by Google

O

Digitized by Google

P

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

R

S

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

T

Digitized by Google

Digitized by Google

U

V

X

Z

FIN DE L'INDEX.

Digitized by Google

Digitized by Google

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returne
the Library on or before the last
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google


Digitized by Google